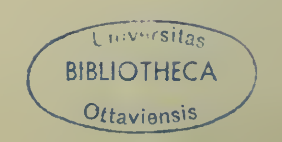

U d'/of OTTAWA
39003010975091


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

# LECTURES

## MORALES ET RELIGIEUSES

EXTRAITES ET TRADUITES

DES PÈRES DE L'ÉGLISE LATINE

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

# LECTURES

## MORALES ET RELIGIEUSES

EXTRAITES ET TRADUITES

## DES PÈRES DE L'ÉGLISE LATINE

AVEC

UNE INTRODUCTION ET DES NOTICES BIOGRAPHIQUES

PAR J. F. NOURRISSON

professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Clermont



TOME I



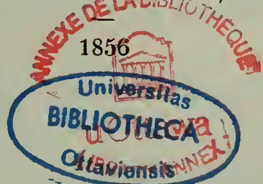

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

(Près de l'École de médecine)

1856





# INTRODUCTION.

Un bénédictin, Dom Bonaventure d'Argonne, auteur d'un ouvrage plein de sens, intitulé : *De la lecture des Pères*[1], rapporte que les ecclésiastiques de Constantinople demandèrent aux empereurs chrétiens la permission, qu'ils obtinrent, de jeter au feu les poëtes lyriques grecs, pour substituer à leur place les poésies de saint Grégoire de Nazianze, quoique ce ne fussent pas des modèles d'élégance. Et le savant religieux ajoute « qu'ils montrèrent en cela plus de zèle pour la pureté des mœurs que de ménagement pour les belles-lettres[2]. »

Nous avons vu, de nos jours, se renouveler les mêmes écarts d'une piété indiscrète. On s'est imaginé qu'il y avait chez les Pères une littérature sacrée qu'on pourrait substituer avec avantage à la littérature profane. Saint Basile, par exemple, et saint Augustin ont semblé des précepteurs préférables à Démosthène et à Cicéron, et, pour

1. Paris, 1697.
2. *Ouvr. cité*, pag. 170.

tout dire, il a paru bien plus sûr de confier l'éducation des jeunes âmes à des évêques qu'à des païens.

Nous ne rappellerons pas les discussions qu'a suscitées cette théorie, ni de quelle manière elle s'est trouvée promptement et péremptoirement décréditée. De pareilles controverses passent avec le moment.

Quoi qu'il en soit, au lieu de regretter l'étrange croisade prêchée naguère contre les Grecs et les Romains, nous sommes prêt, au contraire, à nous en féliciter. Car cette entreprise n'a nui, en définitive, ni aux Grecs ni aux Romains, et il se peut qu'elle ait pour dernier résultat de rendre populaire l'étude des Pères, où le XVII[e] siècle révérait une connaissance réservée, où le XVIII[e] siècle dédaignait une connaissance cléricale.

Au XVII[e] siècle, les Pères règnent dans la chaire. Écoutez un Bossuet, un Fénelon, un Bourdaloue; ce sont les Pères qui revivent dans la personne de ces orateurs inimitables, consacrent leur éloquence, inspirent leurs discours, dictent leurs écrits. Les traces des Pères sont les traces lumineuses qu'ils suivent sans dévier, à ce point qu'ils croiraient faiblir, s'ils ne s'appuyaient constamment sur ces maîtres des maîtres. Mais quittez le sanctuaire et ceux qui l'habitent; omettez Port-Royal et ses adeptes, Arnauld, le duc de Luynes, Tillemont; puis interrogez la foule des esprits, pénétrants d'ailleurs, cultivés, curieux de savoir. A part des exceptions assez rares, on ne lit guère les écrits des Pères; on les laisse comme en une arche sainte, à laquelle un prétendu respect empêche de toucher, respect d'ignorance, qui se convertit aisément en mépris.

« Un Père de l'Église, un docteur de l'Église, s'écrie quelque part La Bruyère, quels noms! quelle tristesse dans leurs écrits! quelle sécheresse, quelle froide dévotion, et peut-être quelle scolastique! disent ceux qui ne les ont jamais lus : mais plutôt quel étonnement pour tous ceux qui se sont fait une idée des Pères si éloignée de la vérité! s'ils voyaient dans leurs ouvrages plus de tour et de délicatesse, plus de politesse et d'esprit, plus de richesse d'expression et plus de force de raisonnement, des traits plus vifs et des grâces plus naturelles que l'on n'en remarque dans la plupart des livres de ce temps, qui sont lus avec goût, qui donnent du nom et de la vanité à leurs auteurs[1]. » Vainement le P. Bouhours, comme s'il eût voulu répondre au reproche de La Bruyère, publiera-t-il *les Pensées ingénieuses des Pères de l'Eglise*, pour faire suite aux *Pensées ingénieuses des anciens et des modernes*, déclarant « qu'il ne sait si l'esprit des Pères ne donne pas autant de poids à la religion chrétienne que le courage des martyrs. » Une aussi frivole apologie des Pères ne sera pas entendue, et ces grands hommes resteront uniquement les définiteurs du dogme et les représentants de la théologie. « Quiconque, dit Bossuet, veut devenir un habile théologien et un solide interprète, qu'il lise et relise les Pères. S'il trouve dans les modernes quelquefois plus de minuties, il trouvera très-souvent dans un seul livre des Pères plus de principes, plus de cette première séve du christianisme que

1. La Bruyère, *Des Esprits forts.*

dans beaucoup de volumes des interprètes nouveaux, et la substance qu'il y sucera des anciennes traditions le récompensera très-abondamment de tout le temps qu'il aura donné à cette lecture. Que s'il s'ennuie de trouver des choses qui, pour être moins accommodées à nos coutumes et aux erreurs que nous connaissons, peuvent paraître inutiles, qu'il se souvienne que dans le temps des Pères elles ont eu leur effet et qu'elles produisent encore un fruit infini dans ceux qui les étudient, parce qu'après tout, ces grands hommes sont nourris de ce froment des élus, de cette pure substance de la religion; et que, pleins de cet esprit primitif qu'ils ont reçu de plus près et avec plus d'abondance de la source même, souvent ce qui leur échappe et qui sort naturellement de leur plénitude, est plus nourrissant que ce qui a été médité depuis[1]. » Ce langage de Bossuet est le langage même de ceux qui l'entourent.

« Les Pères, observe à son tour Fénelon, étaient des esprits très-élevés, de grandes âmes pleines de sentiments héroïques, des gens qui avaient une expérience merveilleuse des esprits et des mœurs des hommes, qui avaient acquis une grande autorité et une grande facilité de parler. On voit même qu'ils étaient très-polis, c'est-à-dire parfaitement instruits de toutes les bienséances, soit pour écrire, soit pour parler en public, soit pour converser familièrement, soit pour remplir toutes les fonctions de la vie civile. Sans doute, tout cela devait les rendre fort éloquents et fort propres à gagner les hommes.

1. *Défense de la tradition et des saints Pères*, liv. IV, ch. XVIII.

Aussi trouve-t-on dans leurs écrits une politesse, non-seulement de paroles, mais de sentiments et de mœurs, qu'on ne trouve point dans les écrivains des siècles suivants. Cette politesse, qui s'accorde très-bien avec la simplicité, et qui les rendait gracieux et insinuants, faisait de grands effets pour la religion. C'est ce qu'on ne saurait trop étudier en eux. Ainsi, après l'Écriture, voilà les sources pures des bons sermons[1]. »

Au XVIIIe siècle, la tradition s'en va de la chaire comme de tout le reste. Qu'a de commun Massillon avec ses prédécesseurs ? Il cite encore les Écritures, mais non plus les Pères, quoiqu'il se pénètre de leurs maximes, et, après lui, évidemment l'abbé Poulle n'aura pas besoin de grands trésors d'érudition ecclésiastique pour prononcer avec agrément un sermon sur la bienséance. On ne saurait donc attendre des simples littérateurs, des gens du monde, une fréquentation dont les prédicateurs eux-mêmes sont déshabitués. Aussi nous ne trouvons pas qu'au XVIIIe siècle aucun écrivain ait mentionné les Pères, si ce n'est Voltaire, qui les injurie; car les doctes travaux de Dom Cellier ne devaient pas servir à ses contemporains[2].

Chose singulière ! C'est un laïque, un poëte, qui a restauré parmi nous le goût et l'étude des Pères. A une époque où la France épuisée cherchait où se prendre, et, lasse de superstitions, demandait des croyances, *le Génie du*

1. *Dialogues sur l'éloquence*. III.

2. *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, 1729-1765.

*christianisme* parut et fut accueilli avec une véritable reconnaissance. On eût dit que M. de Chateaubriand venait de signaler un continent sauveur à des naufragés longtemps battus par les flots. C'était plus qu'un nouveau continent; c'était la vieille terre de la foi; c'était la patrie que l'on revoyait, avec je ne sais quelle séduction de nouveauté et tout le prestige attendrissant du souvenir. On crut sortir d'un mauvais rêve. La majesté des temples, les cérémonies saintes, les dogmes et leurs enseignements consolateurs frappèrent les imaginations en les guérissant. Ce qu'on avait outrageusement rejeté comme un fétichisme, on l'accepta comme le dernier mot de la raison humaine affermie par l'épreuve, et les instituteurs fastueux de l'Encyclopédie parurent bien pâlissants en présence des Docteurs, des Confesseurs, des Pères, dont la mémoire avait pu être calomniée et reléguée, mais non pas abolie.

Le poëme des *Martyrs* compléta le salutaire effet produit par *le Génie du christianisme*. Les générations du XIXe siècle admirèrent le dramatique spectacle du paganisme, expirant malgré ses violences, aux prises avec une religion divine qui n'avait pour s'établir que sa douceur. Il leur sembla qu'elles assistaient au récit de leur propre histoire.

Sans doute M. de Chateaubriand n'avait convaincu personne; mais du moins il avait persuadé. Ces touches brillantes, ces notes harmonieuses, cette poésie mêlée d'encens suffisaient à gagner les cœurs et prévenaient les esprits, que plus de savoir eût rebutés. Il fallait aux yeux

malades du grand nombre les teintes attiédies et le demi-jour de la fiction, afin de les accoutumer peu à peu à la pleine lumière. D'ailleurs, en même temps qu'on se laissait ravir à cette voix suave, écho mélancolique des savanes, des catacombes et du Thabor, n'entendait-on pas les accents plus vibrants et plus rudes de M. de Bonald et de M. de Maistre ? Et n'y avait-il pas dans la *Législation primitive* et les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, un retour assez marqué vers la science ecclésiastique, presque une réaction ?

Enfin un homme se rencontra, dont la jeunesse fait envie autant que sa vieillesse fait peur, âme ardente qui ne connut pas de mesure, trop forte pour céder, trop faible pour obéir, irrémissiblement condamnée à errer d'excès en excès. Chacun sait avec quel éclat M. l'abbé de Lamennais commença par les emportements du dogmatisme théologique. L'*Essai sur l'indifférence* fut plus qu'un livre ; ce fut un manifeste. L'auteur n'était pas seulement le disciple et l'imitateur des Pères, on le regardait comme leur successeur. Et en réalité, sa mauvaise destinée a permis qu'il rappelât, de tout point, l'un d'entre eux, l'infortuné Tertullien. Mais ses débuts n'en ont pas moins été considérables pour la renaissance des études sacrées.

L'impulsion une fois donnée, le mouvement a suivi, sans être fort accéléré, mais aussi sans être interrompu. M. l'abbé de Frayssinous a reproduit, dans ses conférences, les habitudes et la noble manière des orateurs du XVII[e] siècle. M. l'abbé Guillon, en publiant une *Biblio-*

*thèque choisie des Pères grecs et latins* [1], a contribué à mettre en circulation leurs pensées. M. Villemain, en traçant son vivant *Tableau de l'Éloquence chrétienne au* IVe *siècle*, leur a ouvert les écoles et les salons.

Nous voudrions insister dans cette voie; instituer, s'il est possible, un plus fréquent commerce des séculiers avec les Pères.

Mais, dès lors, n'est-il pas clair que nous réussirions mal à rendre familiers les écrits des Pères, en nous bornant à offrir les textes grecs ou latins de leurs ouvrages? Ces textes, en effet, inintelligibles au grand nombre, ne seraient-ils pas, en outre, plus propres à corrompre le goût qu'à le perfectionner? Et n'y aurait-il pas là un obstacle plutôt qu'un secours pour ceux qui s'appliquent à l'étude des langues anciennes? Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un rapide regard sur l'histoire de la langue grecque et de la langue latine. Car il ressort, sans conteste, d'un semblable examen, que les Pères sont très-loin, et même qu'il leur a été impossible, malgré leur génie, d'exceller par le langage.

« La langue grecque a été anciennement fort universelle. Elle se répandit, du temps du grand Alexandre, dans toutes les provinces d'Orient qui plièrent sous ses armes et demeurèrent dans son empire. On parla grec dans l'Égypte, et surtout à Alexandrie, où les juifs qui prirent ce langage s'appelèrent Hellénistes, à la distinction des juifs de la Palestine, qui parlaient le syriaque ou le chaldéen. Le grec se parlait dans toute l'étendue de

1. Paris, 1826-28.

l'empire romain, et les Romains envoyaient leurs enfants à Athènes étudier la pureté de la langue grecque avec la philosophie et les autres sciences. Suétone dit que les Romains étaient demi-grecs, et que Cicéron avait déclamé en grec jusqu'au temps de sa préture. On parlait grec dans l'Afrique et dans la Gaule.... Les premiers évêques de Rome ont écrit en grec. Les canons, attribués aux apôtres, les constitutions apostoliques, et enfin tout ce qu'il y a de plus ancien et de plus vénérable dans la religion chrétienne, se trouve écrit en cette langue. Les plus polis des Pères se sont formés sur les auteurs grecs[1]. »

Aussi, ouvrez saint Basile, saint Chrysostôme, saint Grégoire de Nazianze. Sans doute vous reconnaîtrez encore, dans les pages qu'ils ont laissées,

Ce langage sonore, aux douceurs souveraines,
Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines[2].

Et pourtant qui oserait prétendre que ce soit là, dans sa pureté première, avec ses tours, sa naïveté, ses délicatesses, l'idiome enchanteur d'Hérodote, d'Isocrate, de Platon ? La comparaison surtout n'est pas supportable lorsqu'on rapproche du latin de Tertullien, de saint Augustin, de saint Jérôme, celui de Tite Live, de Salluste, ou de Tacite.

« La langue latine, après être demeurée durant cinq ou six siècles dans des bornes assez étroites, se répandit bien loin dans l'Occident par le moyen du commerce et des

1. D'Argonne, pag. 122.
2. André Chénier.

colonies romaines ; ou, comme le dit saint Augustin, par l'ambition qu'avaient les Romains de dominer sur la langue aussi bien que sur la fortune des nations étrangères ; les lois par lesquelles les provinces de l'Empire étaient gouvernées étaient écrites en latin, excepté les lois municipales, qui se conservaient en la langue de leur pays.

« Sous le règne d'Auguste, les Espagnols, les Gaulois et les peuples de la Pannonie parlaient latin. Les Angles s'y accoutumèrent depuis, et enfin l'usage s'en établit dans l'Illyrie, s'étendit vers le nord, et, repassant les mers, devint si vulgaire en Afrique, qu'il s'apprenait sur les bras des nourrices. « *Inter blandimenta nutricum et joca arridentium et lætitias alludentium*, » comme le dit saint Augustin. Il n'y eut que dans la Grèce et dans l'Asie où le latin ne fit guère de progrès.

« Vossius observe que la langue latine a eu divers âges ; que, dans son enfance, c'est-à-dire sous les rois de Rome, elle ne faisait que bégayer ; que, dans sa jeunesse, et sous les consuls, elle acquit plus de nombre, de grâce et de force ; et que, dans son âge viril, sous les premiers Césars, elle parvint à sa perfection ; mais que, dans la suite, venant à se corrompre, elle perdit beaucoup de son élégance et de sa pureté.

« La multitude des esclaves, le mélange des nations étrangères qui abordaient de toutes parts dans l'Italie, et la mauvaise prononciation, corrompirent peu à peu la langue latine. Cicéron, dès son temps, commença à se plaindre de la prononciation des Italiens.

« Quand les Pères de l'Église commencèrent à fleurir, le latin avait déjà commencé à se corrompre ; car ceux d'entre les Pères qui méritent quelque considération pour le langage n'ont commencé à écrire que sur la fin du IIe siècle, c'est-à-dire lorsque la langue latine déclinait avec l'Empire. Aussi n'est-ce pas chez les Pères qu'il faut chercher la belle latinité.

« Comme la langue latine n'avait pas étouffé la langue vulgaire dans les provinces de l'Empire, il n'est pas surprenant que le latin, dans ces provinces, ne fût pas aussi pur qu'à Rome, où on le parlait sans aucun mélange étranger, principalement vers le temps des premiers Césars. Les Pères qui fleurissaient dans les Gaules et dans les autres provinces avaient quelque chose de ce mélange et du vice de leur nation ; ajoutez que plusieurs s'étant émancipés avaient quitté le style naturel pour en prendre un de pure fantaisie. C'est peut-être en cela que consiste la bizarrerie du langage des Africains ; car, outre que le dialecte du pays est tout chargé d'idiomes grecs, il s'y trouve beaucoup de l'imagination échauffée de la nation, ce qui ne peut rien produire que de très-dur et de très-inégal[1]. »

Ainsi, avouons-le nettement, les Pères de l'Église latine ont dû nécessairement parler une langue incorrecte. Il y a plus; les Pères de l'Église latine n'ont aucun respect de la langue ; ils la ploient sans ménagement à tous les besoins de leur pensée ; ils l'assujettissent à toutes les né-

1. D'Argonne, pag. 125 et suiv.

cessités de la décadence. La tâche qu'ils se proposent est de convertir les barbares, non de corriger leur diction. Voilà pourquoi ils n'hésitent pas à aller jusqu'aux solécismes, s'ils croient, à l'aide des solécismes, être mieux compris. Pour eux,

La *langue* est une esclave et ne doit qu'obéir.

« Nous ne craignons pas les férules des grammairiens, dit saint Augustin, comme au nom des autres Pères de l'Église latine, mais tout notre soin est de parvenir à la connaissance de la vérité. » Et ailleurs l'illustre évêque d'Hippone s'indigne « de ce que les hommes ont plus de souci d'observer les lois des grammairiens que celles de Dieu. » C'est ainsi que l'idée chrétienne s'élève et réagit contre l'idolâtrie antique de la forme.

Comment s'efforcer, après cela, de faire passer les Pères de l'Église latine pour des modèles de beau style? N'y a-t-il pas une aberration étrange à les vouloir substituer aux écrivains du siècle d'Auguste? Et ne serait-il pas aussi raisonnable, par un renversement contraire, de remplacer Pascal, Racine, Montesquieu, par Comines, Villon ou le sire de Joinville?

On redoute, nous ne l'ignorons pas, notamment pour les jeunes esprits, la contagion des païens. Scrupule singulier et que ne connurent ni Bossuet, ni Fénelon, ces instituteurs sublimes, ni Rollin, ce modèle accompli de tous ceux qui enseignent les lettres humaines! Paradoxe dangereux, que les Pères eux-mêmes eussent repoussé, parce qu'il tend à supprimer la nature, afin d'établir le

règne exclusif de la grâce, comme s'il n'était pas nécessaire, pour asseoir solidement l'ordre surnaturel, de développer aussi l'ordre naturel des sentiments et des idées ! Or, évidemment, c'est chez les païens, non chez les Pères, que ce développement de la nature a reçu son expression la plus achevée, sa forme à la fois la plus vive, la plus pure et la plus haute. D'où il résulte qu'il importera toujours, quoi qu'on fasse, de donner une sérieuse attention aux ouvrages des païens.

Mais si, chez les Pères de l'Église, la langue est d'ordinaire très-imparfaite, le goût même douteux, on ne peut nier que le fond des pensées ne soit excellent. En effet, que d'expositions savantes de la foi! Quelle vigueur d'argumentation contre tous les vices! Quelle nouveauté de préceptes et quelle onction! Quelle charité brûlante et souvent aussi quelle imagination ailée! Ce sont les continuateurs des apôtres qui parlent à des chrétiens, enflamment leur zèle, affermissent leurs croyances, excitent ou gourmandent leurs courages. Mais ce sont en même temps des promoteurs de la civilisation qui s'adressent au genre humain tout entier. Car le genre humain, suivant la parole de saint Augustin, leur est comme un seul homme, dont il s'agit de diriger les progrès, à travers le déploiement des siècles et les vicissitudes des âges. « *Sicut autem unius hominis, ita et generis humani recta conditio, per quosdam articulos temporum atque ætatum semper proficit accessibus.* »

Sous le titre de *Lectures morales et religieuses*, nous nous sommes donc proposé, tantôt en les traduisant

nous-même, tantôt en rajeunissant des traductions déjà fort anciennes, de mettre en lumière les plus beaux passages des *Pères de l'Église latine*. Nous avons cru que, la langue des Pères de l'Église grecque, retenant encore les traits essentiels d'une langue classique, on pouvait, à la rigueur, étudier les originaux, sans dommage considérable pour le goût. Et, d'autre part, il nous a paru que leurs subtilités tout orientales n'auraient peut-être en France qu'un rapport éloigné aux dispositions actuelles des esprits, plus pratiques peut-être que spéculatives. C'est pourquoi, présentement, nous nous sommes attaché de préférence aux Pères de l'Èglise latine, dont la seule parole a presque renouvelé l'Occident, et qui en représentent, avec une autorité puissante, le passé et les traditions.

Parmi les Pères de l'Église latine même, il nous a fallu choisir. L'Église en effet a honoré de ce titre de Père, attribué d'abord aux patriarches, les docteurs des douze premiers siècles, jusqu'à saint Bernard qu'on appelle le dernier des Pères. Nous ne pouvions songer à parcourir une période d'une telle étendue. Nous avons dû nous en tenir aux Pères qui ont le plus marqué dans l'Église latine, durant les quatre premiers siècles, à Tertullien, saint Cyprien, Lactance, saint Hilaire, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, saint Paulin. Aussi bien, est-ce durant ces quatre premiers siècles que le dogme se fixe, que la chute du paganisme s'accomplit, que les épreuves se consomment, qu'à la ruine du vieux monde, succombant sans retour, succède l'établissement du monde nouveau. De là, dans les écrits des Pères, à

cette époque, les mêmes desseins, les mêmes discours, la même conduite, une conspiration unanime de vœux, de conseils et d'instructions. Par conséquent, restreintes à ces limites précises, l'identité, la simultanéité des vues assuraient aux *Lectures morales et religieuses* une véritable unité.

Il restait à en disposer les détails, suivant un ordre qui n'eût rien d'arbitraire.

Tous les traités des Pères se peuvent rapporter à quatre chefs : 1° l'Écriture sainte ; 2° les dogmes ; 3° la morale ; 4° la discipline de l'Église. Mais « c'est surtout la doctrine des mœurs que les Pères ont prêchée dans toute sorte d'occasions, sans jamais se lasser d'avertir, de reprendre, de supplier, de conjurer, de menacer et d'instruire.... Car, comme c'est la religion qui maintient la sainteté des mœurs, c'est aussi la sainteté des mœurs qui maintient la religion ; étant sûr que dès que les mœurs commencent à se corrompre, la religion commence à chanceler, et que ce n'est d'ordinaire qu'après la révolte de la chair et du sang que l'esprit d'orgueil se soulève contre la foi des mystères [1]. » Or, on apprécierait mal le génie des Pères, la portée de leurs efforts, la restauration morale qu'ils accomplirent à mesure qu'ils jetaient les fondements de la théologie, si on ne les replaçait sur le théâtre de leur action, au milieu même des circonstances contre lesquelles ils eurent à lutter. — Où en était le monde romain, lorsque le christianisme naissant, propagé par une prédica-

1. D'Argonne, pag. 429.

tion secrète, divulgué par le martyre, chercha dans la science un appui? Comment les Pères triomphèrent-ils du polythéisme, système absurde mais convenu, sauvegarde d'immenses et abominables priviléges, clef de voûte de tout un édifice social et que tant d'intéressés, les sophistes, les prêtres, les princes défendaient? De quelle façon opposèrent-ils aux monstres de tous les vices les prodiges de toutes les vertus? D'où leur vint cet esprit de discernement qui leur fit rejeter les parties caduques de la philosophie, pour en conserver le fond impérissable; cette victorieuse ardeur qui garantit l'intégrité du dogme contre les attaques dissolvantes de l'hérésie ; cette politique surhumaine qui rendit toujours aux empereurs ce qui leur appartenait et leur refusa toujours ce qui n'était pas permis? Enfin quelles furent les conditions de la vie nouvelle créée par le christianisme? Quelle fut aussi l'existence de ces hommes extraordinaires, qui, presque tous, nés au sein de l'idolâtrie, de l'opulence, des mondaines délices, explorèrent avidement tous les abords de l'erreur et ne cédèrent qu'aux pressantes instances et comme à la torture de la vérité?—Il semble que ce soient là autant de questions qu'il convienne de se poser et d'avoir présentes, pour lire avec intelligence les écrits des Pères. Et ces questions en effet résument, en même temps que l'histoire de leurs travaux, l'histoire de la plus mémorable révolution qui ait eu lieu parmi les peuples.

On a souvent décrit l'état du paganisme, au moment où la doctrine du Christ, annoncée par les prophètes, présagée par la poésie, espérée par tous les hommes de

désir, vint répondre à l'universelle attente. Néanmoins, et malgré les angoisses, cette doctrine libératrice ne parut d'abord, aux yeux des plus sensés, qu'une sédition, une imposture, ou une folie. Les fables, tantôt gracieuses, tantôt terribles, presque toujours corruptrices, avaient, depuis longtemps, il est vrai, perdu leur autorité. Le plaisir, puis le néant étaient devenus les deux pôles de la vie privée : la servitude de bassesse chez les gouvernés, la servitude de crainte chez les gouvernants, les deux termes de la vie publique. Le droit écrit primant, remplaçant même le droit naturel, la religion se réduisait à des rites illusoires, formulaire mobile et odieux non de la justice, mais de la force. Il y avait ainsi un soupir des âmes vers un avenir réparateur, gémissement de souffrance, d'inquiétude, ou de brutale satiété. Mais, d'un autre côté, des préjugés invétérés, des habitudes perverses, un instinct résistant de tyrannie s'opposaient à une rénovation. Les juifs, esclaves de la lettre, et qui prétendaient les dépouilles opimes de leurs dominateurs abaissés, en considérant le dénûment du Christ, le tinrent pour un imposteur. Les princes païens, « ces grands de chair, » ne virent en lui qu'un séditieux ; les lettrés païens, qu'un insensé. Aussi le Christ déclara-t-il qu'on ne devait pas s'y tromper ; qu'il n'était pas venu apporter la paix, mais le glaive. « *Nolite arbitrari quia pacem venerim mittere in terram; non veni pacem mittere, sed gladium*[1]. »

Ce ne fut pas d'ailleurs contre le judaïsme qu'il fallut

1. Matth., x, 34.

tirer le glaive. Les juifs, en effet, restèrent ce qu'ils étaient, une nation dispersée, rebutée, souterraine, d'une indocilité égale à son impuissance.

L'ennemi qu'il fallait combattre, c'était le paganisme, c'est-à-dire la résistance des païens opiniâtres, ou la rechute des païens mal convertis.

Saint Jérôme, dans une de ses lettres, représente un vieux prêtre de Jupiter, qui tient sa petite-fille assise sur ses genoux, et cette enfant, qui est catéchumène, répond par des cantiques aux caresses de son aïeul[1]. Charmante image de la société rajeunie qui va remplacer une société décrépite! Mais image tout idéale et trop bénigne d'une réalité affreuse, d'une lutte acharnée, d'un duel à mort! Car la parole chrétienne ne fructifia que par le sang des chrétiens. Les premiers Pères furent les martyrs, « ces héros qui, sans armées, dit saint Ambroise, sans légions, ont vaincu les tyrans, adouci les lions, ôté au feu sa violence, et au glaive sa pointe[2]. »

Grâce à cette éloquente prédication du sacrifice, trois vertus se développèrent dans le monde, qui suffisaient à le restaurer : la chasteté, la charité, l'humilité.

Lorsque la chair corrompt ses voies, selon l'expression de l'Écriture, les esprits s'affaissent, la population s'amoindrit, les vices pullulent, et avec les vices tous les désordres politiques. C'est ce qu'avait compris le paganisme lui-même en instituant les Vestales. Gardiennes du feu sacré, sym-

1. Saint Jérôme, *Lettre XIX*e
2. *Des Devoirs*, ch. xxxv.

bole du foyer de la vie, les Vestales offraient une règle sensible de tempérance, et de santé par la tempérance. Mais, libres de leurs engagements à trente ans, comme il n'y avait pas perpétuité dans leur célibat, leur exemple n'était pas non plus d'une complète efficacité. Bien plus, cet exemple finit par disparaître, et de riches dotations ne purent empêcher qu'on ne désertât le culte de Vesta pour les autels de Vénus. Le débordement avait rompu toutes les digues.

Les Pères prirent donc principalement à tâche de réhabiliter la chair en la sanctifiant, et, après les martyrs, ils assignèrent aux vierges le second rang. La virginité devint l'objet préféré de leurs éloges, et, l'exaltant sans condamner le mariage, ils la représentaient comme la condition éminente et parfaite. Saint Cyprien appelle les vierges, « les fleurs odoriférantes de l'Église, le chef-d'œuvre de la grâce, l'ornement de la nature; l'image de Dieu où se réfléchit la sainteté de Notre-Seigneur; la portion la plus illustre du troupeau de Jésus-Christ; qui ont commencé d'être sur la terre ce que nous serons un jour dans le ciel [1]. » — « Une vierge, dit saint Ambroise, est le don du ciel et la joie de ses proches. Elle exerce dans la maison paternelle le sacerdoce de la chasteté; c'est une victime qui s'immole chaque jour pour sa mère [2]. »

Mais ce n'était pas assez de préconiser la virginité. Les Pères s'occupaient encore de réprimer les excès du luxe, les prodigalités extravagantes, les recherches de la concu-

1. Saint Cyprien, *De la conduite des vierges*.
2. Saint Ambroise, *De la Virginité*, liv. II, ch. I.

piscence, opposant au déréglement la modestie, et la pudeur au goût criminel de paraître. De là d'ardentes et pieuses invectives. « On voit, dit Tertullien, des voiles qui coûtent jusqu'à vingt-cinq mille écus d'or ; on voit la valeur de forêts et d'îles entières sur une tête délicate; on voit pendre à des oreilles de femme des revenus immenses ; on voit enfin des doigts de femme porter chacun la valeur de plusieurs sacs d'or[1]. » Saint Jérôme, de son côté, s'indigne contre ces femmes qui « emploient tous leurs soins et toute leur application à se farder ; qui, semblables à des idoles, se montrent aux yeux des hommes avec un visage de plâtre, et tout défiguré par le trop de blanc qu'elles y mettent; qui conservent sur leurs joues fardées les traces et les sillons des larmes qui leur échappent quelquefois malgré elles[2]. » Sous l'autorité de ces réprimandes, sous l'influence de ces âpres et salutaires exhortations, dont notre délicatesse n'admettrait pas toujours les vivacités, le régime intérieur de la famille se réformait. Examinée et discutée jusque dans ses plus secrets détails, la vie privée devenait nécessairement meilleure; car on avait appris à craindre et à rougir. Souvent même, de la licence et de l'indolence, les âmes passaient brusquement aux rigueurs de l'ascétisme et aux pratiques ardues de la sainteté. « Des veuves illustres, des vierges, des filles des demi-dieux et des héros, les descendantes des Fabius et des Émile, des femmes délicates, portées jusqu'alors dans des litières sur les épaules des eunuques;

1. Tertullien, *De l'habillement des femmes.*
2. Saint Jérôme, *Lettre sur la maladie de Blésille.*

des créatures amollies et superbes, dont le pied s'était toujours posé sur le marbre et l'ivoire, comme le pied divin des statues; des Romaines qui n'avaient jamais vu la mer qu'à Ostie, du haut des terrasses de marbre ou dans une trirème dorée, devenues les guerrières du Christ, frétaient un navire, et partaient joyeuses, intrépides, levant les yeux au ciel, allant en Syrie, en Palestine, sur le mont Sinaï, se livrer aux travaux des femmes esclaves, au pied d'un tombeau d'Asie[1]. »

Avec la chasteté, qui tarissait les sources de la dissolution, apparaissait la charité qui guérissait par l'abnégation l'égoïsme, la cruauté par la mansuétude, et redressait le droit par l'équité. L'existence des enfants était protégée contre les meurtres secrets; l'émancipation des esclaves préparée; le rachat des captifs mis au nombre des œuvres les plus méritoires; et, tandis que le paganisme, au milieu de ses édifices innombrables et fastueux, temples, cirques, palais, théâtres, citadelles, n'avait point imaginé d'assurer aux malades un abri, des demeures publiques et hospitalières s'ouvraient pour recevoir les infirmes, les malheureux, les étrangers. De plus, en vertu d'une admirable interversion des priviléges, les pauvres se voyaient dotés d'un état civil exceptionnel. Car, tout en respectant le principe de la propriété, les Pères en réglaient la distribution, enveloppant dans un même anathème l'usure, l'avarice et la prodigalité. « *Quem non pavisti, occidisti!* » « Celui dont vous n'apaisez pas la faim, vous le faites périr, » s'écriait Arnobe. C'est le cri unanime

1. De Saint-Priest, *Histoire de la Royauté.*

des Pères. Ils réprouvent la dureté du riche qui refuse son superflu au pauvre qui manque du nécessaire. Dans ce strict exercice du droit ils dénoncent un flagrant mépris du devoir. Mais, au lieu d'ameuter ceux qui souffrent contre ceux qui jouissent, ce sont les heureux du siècle qu'ils excitent contre eux-mêmes, en remuant leur conscience, et en troublant, par la menace, la béatitude impie de leur repos. Une commune origine, une fin commune, et, au commencement, la communauté de toutes choses peuvent-elles en effet permettre qu'il y ait des hommes qui regorgent d'abondance et des hommes qui expirent de pénurie? Ici la loi divine intervient qui corrige la loi positive. La loi divine ne saurait tolérer non plus ces récréations sacriléges, où des spectateurs de tout âge, de tout sexe, de toute condition, boivent, à longs traits, par les yeux, le sang ou la volupté, pendant que des acteurs, instruments de ces plaisirs impurs, sont rivés, comme par une chaîne, à un office de mort ou d'infamie. Aussi les Pères dénoncent-ils violemment les fureurs du cirque et proscrivent les représentations scéniques. Et en même temps qu'ils en montrent à découvert, pour les rendre détestables, les attraits énervants ou les amorces de cruauté, ils détruisent peu à peu l'esclavage du théâtre. Nul chrétien d'abord, et bientôt nul homme honnête, né d'un père acteur, ne sera plus tenu d'être acteur. Un jour même, un solitaire, nommé Télémaque, se jetant au milieu de gladiateurs prêts à s'entre-tuer, Théodose II supprimera ces combats horribles, et la charité maîtresse défendra, en les abritant, non-seulement les âmes, mais les corps.

Le paganisme qui n'avait aucune idée nette de ces deux vertus qu'on appelle la chasteté et la charité, ou qui n'en offre guère aux regards les plus attentifs qu'une esquisse effacée; le paganisme, loin d'estimer l'humilité comme une vertu, la méprisait comme un abaissement. L'orgueil faisait le fond de la vie païenne. Les Pères déclaraient, au contraire, que sans l'abdication de soi-même, la reconnaissance de ses imperfections, l'aveu de son néant, en quoi consiste l'humilité, rien ne sert, et que la chasteté et la charité elles-mêmes défaillent, si l'humilité ne les supporte. Le jeûne, la prière et la souffrance sont les parties de l'humilité; la solitude en est comme l'atmosphère. Au lieu donc de croupir dans le tumulte des cités, où règnent le vertige des affaires, la démence des opinions, les fuligineuses hallucinations de la débauche, les chrétiens, un Paul, un Antoine, un Hilarion, les Pères eux-mêmes allaient habiter les déserts de Fayoum, de la Thébaïde, ou de la Syrie; et c'était là que vivifiés par le grand air de la méditation et la discipline du repentir, les sentiments, les affections, les idées s'épurant formaient pour les nations comme un sang régénéré. Le dogme expliqué, fécondé, répandu, ressemblait au grain de sénevé, dont nous parle l'Évangile. Imperceptible semence, par le laps du temps, un arbre gigantesque en sortait, aux fruits nourriciers, à l'ombrage protecteur, aux rameaux innombrables et immenses, à l'entour duquel devaient dessécher et périr les plantes rampantes et les herbes parasites!

Ce n'est pas que, dans cette diffusion du dogme, les

Pères ne fissent aucun état de la philosophie. Prendre çà et là des citations éparses, réunir des phrases isolées, rappeler certaines doléances, afin de montrer dans ces promoteurs de la foi des contempteurs de la raison, ce serait, selon nous, fort mal comprendre leur pensée. Les Pères, en effet, ont consacré à l'étude de la philosophie et des systèmes de longues veilles; ils en ont sondé toutes les profondeurs, ils en ont connu et employé toutes les ressources. Qui n'admirerait, par exemple, avec quelle variété inépuisable, quelle fraîcheur de coloris, quelle attachante complaisance ils développent les preuves physiques de l'existence de Dieu, décrivent l'homme, et, par le spectacle des choses visibles, interprètent les choses invisibles? Évidemment ils déploient, dans leurs expositions, une théologie naturelle que ni les anciens ni les modernes n'ont surpassée. Les anciens ni les modernes n'ont pas davantage une métaphysique plus subtile, plus pénétrante, plus relevée que la métaphysique des Pères. Fénelon va même jusqu'à dire « qu'il croirait saint Augustin bien plus que Descartes sur les matières de pure philosophie; car, outre qu'il a beaucoup mieux su les concilier avec la religion, on trouve d'ailleurs dans ce Père un bien plus grand effort de génie sur toutes les vérités métaphysiques, quoiqu'il ne les ait touchées que par occasion et sans ordre. » De telle sorte que « si un homme éclairé rassemblait dans les livres de saint Augustin toutes les vérités sublimes que ce Père y a répandues comme par hasard, cet extrait fait avec choix serait très-supérieur aux *Méditations* de Descartes, quoique les *Mé-*

*ditations* soient le plus grand effort de l'esprit de ce philosophe [1]. »

Ainsi on se place hors des textes, hors de l'histoire, quand on représente les Pères comme des adversaires de la philosophie. Et cependant, il le faut avouer, chez eux le blâme se rencontre à côté de l'éloge, la censure à côté de l'approbation, et si plus d'une fois, singulièrement saint Augustin célèbre Platon comme le philosophe qui a le plus approché de la vérité [2], plus d'une fois aussi il le reprend, le taxe d'erreur et le répudie. Le judicieux Fleury lève aisément cette apparente contradiction. « Au IIIe et au IVe siècle, la philosophie, dit-il, particulièrement celle de Platon, était estimée avec trop d'excès, et on peut dire qu'elle tenait lieu de religion aux païens qui avaient de l'esprit et qui raisonnaient. Il y avait longtemps qu'ils avaient reconnu l'impertinence du culte des faux dieux, l'absurdité des fables et les impostures des devins ; et il ne restait guère que le petit peuple et les gens de la campagne qui fussent véritablement idolâtres. Les plus polis d'entre les gentils faisaient la plupart profession de philosophie, et prenaient pour principes de religion le positif de la doctrine des platoniciens. Les Pères de l'Église étaient donc obligés à combattre cette philosophie si superbe et à la rendre méprisable ; et par conséquent ils avaient raison d'en attaquer le chef, qui était Platon : de l'attaquer par son faible, de relever ses opinions paradoxales, les égarements de sa raison,

1. Fénelon, *Lettres sur la religion*, lettre IV.
2. Voy. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, VIII, ch. IV et V.

l'impertinence de sa morale, la longueur et l'obscurité de ses discours de métaphysique[1]. » De là vient que saint Augustin somme les philosophes, et en particulier les philosophes platoniciens, de reconnaître la différence qu'il y a entre de timides conjectures, efforts de la libre pensée et qui ne s'adressent qu'au petit nombre, et le salut éclatant, l'entraînement des peuples, « *quid intersit inter paucorum timidas conjecturas et manifestam salutem correptionemque populorum*, » les conjurant de céder à Celui par qui s'est opérée cette merveille. « *Ergo cedant ei a quo factum est, nec curiositate aut inani jactantia impediantur quominus agnoscant*[2]. »

Aussi bien la philosophie fournissait-elle trop fréquemment à l'hérésie ses prétextes, ses faux-fuyants et ses formules, pour que les Pères ne l'eussent pas en une légitime suspicion. Tertullien affirme « qu'il n'y a point d'hérésie qui ne doive son origine à la philosophie[3]. » Et ailleurs, il appelle les philosophes « patriarches des hérétiques[4]. » Or, de toutes les calamités que les Pères eurent à redouter, l'hérésie était de beaucoup la plus délétère; de tous les fléaux qui s'amassaient contre la foi, le plus perfide et le plus funeste. « Je frémis, s'écrie quelque part Bossuet, je sèche, Seigneur; je suis saisi de frayeur et d'étonnement; mon cœur se pâme, se flétrit, quand je vous vois en butte aux contradictions, non-

1. Fleury, *Discours sur Platon; Opuscules*, t. III; 1780.
2. Saint Augustin : *De la vraie religion.*
3. Tertullien, *Traité contre les hérétiques.*
4. *Id., Contre Hermog., et contre Pelag.*

seulement des infidèles, mais encore de ceux qui se disent vos disciples. » Et de vrai, comment ne pas être frappé de stupeur, agité de tremblement, épouvanté, quand on considère par quelles infatigables évolutions, quels replis tortueux, quelles attaques sans cesse recommencées, l'hérésie qui se glisse, tente d'envelopper, d'étreindre, d'étouffer le dogme, ou de le défigurer? « *Oportet et hæreses esse.* » « Il faut qu'il y ait des hérétiques! » s'était écrié l'Apôtre[1]. Et, en effet, voyez! c'est Nestorius et Eutychès, Macaire et Montan, Origène, Praxéas, et Hermogène, et Novatien; ce sont les Donatistes, les Manichéens, les Valentiniens, les Marcionites! Il ne serait presque pas plus malaisé d'assigner toutes les diversités du visage humain, que d'indiquer toutes les faces que l'hérésie sut revêtir. Néanmoins, les Pères, divinement doués, parvinrent toujours à la déjouer, à la démasquer, à la repousser. Mais ce fut, à coup sûr, la partie la plus rude, la plus attristante, la plus épineuse de leur labeur; celle qui exigea d'eux le plus de fermeté, de savoir et d'inébranlable consistance. Car l'hérésie, par la nécessité même des choses, faisait cause commune avec le paganisme. C'était elle qui accréditait les absurdes et calomnieuses rumeurs que les païens entretenaient contre les chrétiens, les accusations d'athéisme et d'inceste, les récits de ces repas abominables où l'on mangeait, disait-on, la chair d'un nouveau-né; le reproche irritant d'attirer sur l'Empire, en méprisant les dieux, les maux qui l'accablaient, ou de violer sa sûreté par des ma-

1. *Corinth.*, I, xi, 19.

chinations. Les Pères se trouvaient, de la sorte, forcés de prendre la plume et de confirmer leurs exemples, leurs prédications, leur doctrine par de publiques et solennelles apologies, lesquelles s'adressaient surtout aux empereurs.

Telle fut, en effet, la politique constante des Pères. Obéissants aux empereurs, mais, d'une manière inviolable, obéissants à Dieu, s'ils ne déclinèrent jamais les devoirs que leur imposait la constitution de l'État, ils ne se départirent jamais non plus des droits que leur prescrivait leur conscience. « Je ne suis point l'esclave de l'empereur, écrivait Tertullien. Je n'ai qu'un maître, c'est le Dieu tout-puissant et éternel qui est aussi le maître de César[1]. » Et sans doute, à y réfléchir, il y avait dans ces paroles, en elles-mêmes si raisonnables, si simples et si nobles, un cri de rébellion. Car, réduire aux proportions d'un nom humain ce nom de César, qui retentissait, comme les bruits tonnants du ciel, des bords du Tibre aux rives de l'Euphrate, des forêts de la Germanie aux frontières de la Judée, n'était-ce pas grandement diminuer le prestige de César, et, avec son prestige, sa puissance? Et proclamer qu'il fallait rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu, n'était-ce pas, dans les termes mêmes d'une soumission sincère, ruiner l'autocratie inique de César pour assurer l'avénement légitime de Dieu? Les Césars donc, sentant leur force blessée par la justice, tournèrent contre la justice leur force; ils ordonnèrent les persécutions. Les Pères,

1. Tertullien, *Apologét.*, ch. XXXIV.

de leur côté, ne voulant pas compromettre par la force la justice, endurèrent les persécutions. « Ah! s'il nous était permis de rendre le mal pour le mal, disait Tertullien, une seule nuit et quelques flambeaux suffiraient à notre vengeance. Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons tout : vos cités, vos îles, vos forteresses, vos camps, vos colonies, vos tribus, vos décuries, vos conseils, le palais, le sénat, le forum; nous ne vous laissons que vos temples[1]. » Les empereurs n'étaient pas capables de résister à cette irrésistible pression du nombre et de la patience. Peu à peu, soit conviction, soit calcul, abandonnant le paganisme avili malgré eux, ils se rallièrent au christianisme malgré eux affermi, et, dans les premières années du IVe siècle, Lactance pouvait terminer par ces remarquables paroles ses *Institutions divines*, dédiées à Constantin : « Grâce à la sagesse de vos lois, nous ne sommes plus réputés des malfaiteurs et des impies pour adorer le vrai Dieu.... L'on ne nous condamne plus comme des hommes souillés de crimes, nous qui redoutons jusqu'à l'ombre du crime. » Mais alors même que l'Empire se fut uni avec l'Église, il y eut à cette union de sanglantes ruptures. Les derniers tressaillements du paganisme expirant, les retours spontanés des empereurs vers une puissance absolue, la réaction de l'atrabilaire Julien, les faiblesses de Valentinien II, les emportements de Théodose prouvèrent assez aux Pères que le temps de la lutte n'était pas encore passé.

1. Tertullien, *Apologét.*, ch. XXXVII.

Heureusement, l'énergie sacrée qui les possédait ne leur fit pas défaut, et, à tous les degrés, à tous égards, ils parvinrent à restituer l'âme humaine dans sa dignité première. « *Anima, erige te; tanti vales!* » « Redresse-toi, ô âme, et connais ta valeur[1]! » Dans ce seul mot est tout le sens de l'œuvre accomplie par les Pères, interprètes de l'Évangile. Pour en apprécier les résultats, il suffirait de se demander, avec M. de Chateaubriand, ce que serait aujourd'hui l'état de la société, si le christianisme n'eût point paru sur la terre. « Dans toutes les hypothèses imaginables, conclut cet apologiste éminent, on trouve toujours que l'Évangile a prévenu la destruction de la société; car, en supposant qu'il n'eût point paru sur la terre, et que d'un autre côté les Barbares fussent demeurés dans leurs forêts, le monde romain, pourrissant dans ses mœurs, était menacé d'une dissolution épouvantable. Les esclaves se fussent-ils soulevés? Mais ils étaient aussi pervers que leurs maîtres; ils partageaient les mêmes plaisirs et la même honte; ils avaient la même religion, et cette religion passionnée détruisait toute espérance de changement dans les principes moraux. Les lumières n'avançaient plus, elles reculaient; les arts tombaient en décadence. La philosophie ne servait qu'à répandre une sorte d'impiété qui, sans conduire à la destruction des idoles, produisait les crimes et les malheurs de l'athéisme dans les grands, en laissant aux petits ceux de la superstition.... Tout ce que l'on peut conjecturer, c'est qu'après de longues guerres civiles et un soulève-

1. Saint Augustin. *sur les Psaumes*, 102.

ment général qui eût duré plusieurs siècles, la race humaine se fût trouvée réduite à quelques hommes errants sur des ruines. Mais que d'années n'eût-il point fallu à ce nouvel arbre des peuples pour étendre ses rameaux sur tant de débris! Combien de temps les sciences oubliées ou perdues n'eussent-elles point mis à renaître, et dans quel état d'enfance la société ne serait-elle point encore aujourd'hui[1]. »

C'est d'après ces idées générales, ces vues d'ensemble, cet ordre tout à la fois logique et chronologique, que nous avons cru devoir présenter les passages qui composent les *Lectures morales et religieuses*. Nous les avons d'ailleurs ramenés à quatre chefs principaux :

1° Les Pères et le Paganisme;
2° Les Pères et la Philosophie;
3° Les Pères et les Empereurs;
4° Les Pères et la Vie nouvelle.

Le christianisme, en effet, a inauguré dans le monde une vie nouvelle, vie mystique, surnaturelle, tout intérieure, à peu près inconnue aux païens, et dont les Pères, par leurs propres vies, offrent de merveilleuses illustrations.

1. *Génie du christianisme*, IV[e] Partie. L. VI[e], ch. XIII.



# LECTURES

# MORALES ET RELIGIEUSES.

---

## PREMIÈRE PARTIE.

### LES PÈRES ET LE PAGANISME.

---

#### I. DE LA VANITÉ DES IDOLES.

Que les dieux que le peuple adore ne soient pas des dieux, cela paraîtra clairement si l'on considère d'où cette superstition a pris son origine. Car l'on verra qu'elle ne vient que de ce qu'autrefois il y a eu des rois dont la mémoire, après leur mort, a été honorée par leurs sujets. Ensuite on leur érigea des temples et des statues pour en conserver le souvenir. Puis on leur offrit des sacrifices et l'on institua des fêtes en leur honneur; de telle sorte que ce que les premiers avaient inventé pour se consoler, les autres le firent passer en religion.

Ainsi Mélicerte et Leucothée s'étant précipités dans la mer furent regardés comme les dieux de cet élément. Castor et Pollux, afin de vivre, meurent tour à tour. Esculape, pour devenir dieu, est frappé d'un coup de foudre. Hercule est brûlé sur le mont OEta, consumant ainsi par le feu tout ce qu'il a de terrestre. Apollon est bouvier d'Admète. Neptune se loue à Laomédon pour bâtir les murs de Troie, et n'obtient pas même le salaire de son travail. L'on voit encore en Crète une caverne où Jupiter

se retirait, et l'on y montre son sépulcre. Saturne s'enfuit pour ne point tomber entre ses mains, et se retira en Italie, qui de là fut appelée *Latium*, parce qu'il s'y était caché. Il y porta, le premier, l'invention des lettres et de la monnaie, d'où vient qu'on appelle encore aujourd'hui la caisse publique le trésor de Saturne; et il se livra à l'agriculture, ce qui fait qu'on le représente sous la figure d'un vieillard qui tient une faux à la main. Pendant qu'il fut en Italie, il se retira chez Janus qui a donné son nom au Janicule et au mois de janvier. On le peint avec deux visages, parce qu'il semble regarder en même temps l'année qui commence et celle qui finit.

Pour les Maures, ils adorent leurs rois, et ne s'en cachent point. C'est ce qui cause la diversité des religions, parce que chaque nation adore ceux que ses pères ont adorés. Alexandre le Grand, dans un discours assez long qu'il adresse à sa mère, lui mande qu'il a fait avouer par force à un prêtre ce mystère des dieux.

Quant aux dieux des Romains, nous savons quels ils étaient d'abord. Car n'était-ce pas Romulus, qui fut fait dieu sur un faux serment de Proculus ? N'étaient-ce pas encore Picus, Tiberinus, Pilumnus, Confus, ce dieu de la fourberie, que Romulus voulut qu'on adorât comme le dieu des conseils, après que par une perfidie honteuse il eut enlevé les Sabines ? Tatius trouva une idole dans un cloaque, qu'il adora sous le nom de la déesse Cloacine. Hostilius bâtit un temple à la Crainte et à la Pâleur. Un autre consacra la Fièvre, et fit des divinités d'Acca et de Flora, ces deux fameuses courtisanes. Et pour montrer que les Romains inventent des noms qu'ils déifient, il y a parmi eux le dieu *Viduus* qui sépare le corps de l'âme et le rend comme *veuf*. Mais comme un dieu malencontreux, ils le mettent hors de la ville, et par là le condamnent plutôt qu'ils ne l'adorent. Ils ont aussi Scansus, Forculus, Limentinus, Cardea, et Orbana. Voilà les dieux de Rome.

Voulez-vous connaître les dieux étrangers qu'ils adorent? C'est le Mars de Thrace, le Jupiter de Crète, la Junon d'Argos, ou de Samos, ou de Carthage, la Diane Taurique, la Mère des dieux, avec les dieux d'Egypte, qui sont plutôt des monstres que des divinités, et qui n'eussent pas manqué d'employer leur puissance, s'ils en avaient eu quelqu'une, à conserver les peuples qui les adoraient depuis tant de siècles.

Les Romains adorent encore les Pénates vaincus qu'Énée fugitif de Grèce apporta en Italie, aussi bien que Vénus la Chauve, qu'ils déshonorent plus par là que ne fait Homère en la représentant blessée. Pour les empires, n'est-ce pas plutôt le hasard qui les attribue que le mérite qui les obtient? D'ailleurs, ne savons-nous pas que les Assyriens, les Mèdes, les Perses, les Grecs et les Égyptiens ont possédé l'empire du monde avant les Romains? Et si l'on remonte à leur origine, n'est-elle pas honteuse? C'est une troupe de voleurs et de scélérats qui s'assemblent, et dont le nombre s'augmente par l'impunité. Leur roi Romulus monte sur le trône par un parricide. Ensuite ils pillent, saccagent, trompent. Pour peupler leur ville, ils ravissent des filles, violent les droits de l'hospitalité, et font la guerre à leurs beaux-pères. C'est ainsi qu'ils se servent d'un lien de paix pour rompre la paix. La première dignité parmi eux c'est le consulat, et l'origine en est à peu près semblable à celle de leur empire. Car Brutus l'acheta par le meurtre de ses enfants, si bien qu'on peut dire que cette dignité n'a tiré sa grandeur que de l'énormité de son crime.

Ce n'est donc pas la religion, ni les auspices, ni les augures qui ont porté l'empire romain où il est, mais la révolution des choses du monde. Car Régulus a observé les augures, et n'en a pas moins été fait prisonnier. Mancinus les a gardés, et a été contraint de se rendre et de souffrir des conditions infâmes. Les poussins de Paulus mangeaient fort bien à la bataille de Cannes, et cepen-

dant il y fut tué. César méprisa les augures et les auspices qui lui défendaient de passer en Afrique avant l'hiver, et ne laissa pas de naviguer heureusement et de vaincre. L'on dirait même que cela hâta sa victoire.

Mais voici la raison de tous ces prestiges qui abusent le peuple. Il y a des esprits malins et vagabonds qui ont gâté toute la beauté de leur naissance par les souillures du monde. Ces êtres misérables, après avoir perdu les priviléges de leur nature et s'être plongés dans les vices, tâchent, pour se consoler, d'y précipiter les autres. Les poëtes connaissent ces démons, et Socrate se vantait d'en avoir un qui le gouvernait à sa fantaisie. Ce sont eux qui opèrent ce que les magiciens font d'admirable, et qui donnent l'efficace à leurs enchantements. Cependant Hostanès, le premier d'entre eux, dit qu'on ne peut voir la figure du vrai Dieu, et que les anges sont toujours auprès de son trône. Platon est du même sentiment, et affirme qu'il n'y a qu'un Dieu, et que les autres esprits sont des anges ou des démons. Trismégiste, de même, parle d'un seul Dieu, et avoue qu'il est incompréhensible. Ces démons donc se cachent dans les statues et les images consacrées. Ils inspirent leurs prophètes, font mouvoir les entrailles des bêtes, gouvernent le vol des oiseaux, président au sort, rendent des oracles enveloppés de mensonges. En effet, ils trompent et sont trompés comme ceux qui ne savent pas bien la vérité, et qui ne la veulent pas publier contre eux-mêmes. D'ailleurs ils troublent la vie et traversent notre sommeil et notre repos. Ils se glissent même dans les corps, forment les maladies, épouvantent l'âme, tordent les membres pour nous contraindre à les adorer, afin qu'après que, rassasiés de sang et de victimes, ils auront rompu leurs charmes, on leur attribue la gloire de la guérison. Ainsi ils ne guérissent ceux qu'ils tourmentent que parce qu'ils cessent de les tourmenter. Ils ne s'étudient qu'à détourner les hommes du culte du vrai Dieu et à les porter à l

superstition : et comme ils souffrent, ils ne demandent qu'à avoir des compagnons de leurs souffrances en les rendant complices de leurs crimes. Néanmoins, quand nous les conjurons par le Dieu vivant, ils sont obligés de sortir des corps. Vous les voyez à notre voix, et par l'opération d'une puissance secrète, témoigner qu'on les torture et qu'on les brûle, pleurer, gémir, prier, et être forcés d'avouer ce qu'on leur demande en présence même de ceux qui les adorent. Et s'ils ne fuient aussitôt, ils se retirent du moins peu à peu, selon que la foi du patient est grande ou la grâce du médecin. C'est ce qui fait qu'ils préviennent les esprits du peuple, afin qu'on nous haïsse avant de nous connaître, de peur que si l'on nous connaissait l'on ne nous imitât, ou du moins l'on ne nous condamnât pas.

Il n'y a donc qu'un Seigneur et qu'un Dieu, parce qu'étant tout-puissant, il ne peut avoir de compagnon de sa puissance. Cela se peut même prouver par l'exemple des empires d'ici-bas. Où a-t-on vu deux rois sur un même trône vivre longtemps en bonne intelligence, et sans qu'il y eût bientôt du sang répandu? C'est ainsi que la discorde se mit entre ces deux frères de Thèbes, et dura jusqu'après leur mort. C'est ainsi que Rémus et Romulus, qui avaient été ensemble dans le ventre de leur mère, ne purent vivre ensemble dans un même royaume. César et Pompée étaient alliés, et néanmoins ils ne se purent accorder pour la puissance. Et il ne se faut pas étonner que cela arrive parmi les hommes, puisqu'il semble que ce soit comme un consentement général de la nature. Les abeilles n'ont qu'un roi, les troupeaux n'ont qu'un conducteur ; à plus forte raison donc il n'y a qu'un maître de l'univers, qui a fait tout ce que vous voyez par sa parole, le gouverne par sa sagesse, l'entretient par sa vertu. Il ne se voit point, parce qu'il est au delà des sens. Il ne se peut comprendre, parce qu'il est au-dessus de l'entendement, et nous ne le com-

prenons jamais mieux qu'en l'appelant incompréhensible. Quel temple lui peut-on bâtir, puisque tout le monde ne le saurait contenir ? Nous qui logeons dans de grands palais, enfermerons-nous tant de majesté dans un si petit espace? Il lui faut dresser un temple dans notre esprit, et lui consacrer un autel dans notre cœur. Ne vous enquérez point de son nom, son nom est Dieu. On cherche des noms pour distinguer la multitude des choses, mais Dieu étant seul n'a point besoin d'être distingué. Il est donc un et répandu partout. Le peuple le confesse même naturellement en plusieurs rencontres, lorsque l'âme se porte comme par instinct vers son principe et son auteur. Ainsi l'on dit souvent : Mon Dieu! Dieu voit tout; s'il plaît à Dieu, et autres paroles semblables. Et c'est ce qui rend encore les hommes plus coupables, de ne vouloir pas reconnaître celui qu'ils ne peuvent ignorer.

Quant à Jésus-Christ, pour montrer qu'il est et que c'est lui qui est l'auteur de notre salut, voici comme on procède. Les Juifs étaient d'abord chéris de Dieu et grands observateurs de leur religion. De là vint que leur État fut florissant et leur peuple nombreux. Mais depuis, enorgueillis de la gloire de leurs ancêtres, ils méprisèrent les commandements de Dieu, et perdirent la grâce qu'ils avaient reçue. C'est pourquoi ils portent eux-mêmes un témoignage vivant et public des offenses qu'ils ont commises contre Dieu, et de leur religion violée. Car ils sont fugitifs et vagabonds, bannis de leur pays et de leur État, sans habitation et sans retraite. C'est ce que Dieu avait prédit, déclarant que sur la fin du monde il rassemblerait, de tous les endroits de la terre, des gens qui le serviraient bien plus fidèlement que les Juifs, et qui feraient un meilleur usage de ses faveurs. La parole éternelle, le Fils de Dieu, dont tous les prophètes ont parlé comme du maître du genre humain, a donc été envoyé au monde pour être l'arbitre et

le dispensateur des grâces de Dieu. C'est lui qui est sa vertu, sa raison, sa sagesse et sa gloire. Il descend dans le sein d'une vierge, et se revêt d'un corps par l'opération du Saint-Esprit. Dieu s'unit à l'homme, et par là cet homme devient notre Dieu, notre Christ et notre Médiateur, pour nous conduire en lui à son père. Jésus-Christ a voulu être homme, afin que l'homme pût être ce qu'est Jésus-Christ. Les Juifs savaient bien aussi que Jésus-Christ devait venir, car leurs prophètes ne cessaient de le leur annoncer. Mais comme ils ont parlé de ses deux avénements, l'un où il devait venir comme homme, et l'autre comme Dieu, ils n'ont pas connu le premier, parce qu'il était humble, et ne croient que le second, parce qu'il sera glorieux. Et ce qui les a empêchés de le connaître, ce sont leurs péchés, ayant été tellement aveuglés de l'opinion de leur propre sagesse, qu'ils n'ont pas vu la vie qui était présente devant leurs yeux.

Ainsi quand Jésus-Christ, pour accomplir les prédictions des prophètes, chassait les démons des corps par la puissance de sa parole, guérissait les paralytiques, purifiait les lépreux, éclairait les aveugles, redressait les boiteux, ressuscitait les morts, en un mot obligeait les vents, la mer et les enfers à lui obéir, les Juifs, qui ne le prenaient que pour un homme à cause de la chair dont ils le voyaient revêtu, croyaient que c'était par magie qu'il produisait toutes ces merveilles. Les plus considérables donc d'entre eux, c'est-à-dire ceux qu'il confondait par sa doctrine et par sa sagesse, transportés de fureur contre lui, le prirent et le livrèrent à Pilate, alors gouverneur de la Syrie, lui demandant avec clameurs qu'il le crucifiât. Lui-même avait prédit cela aussi bien que tous les prophètes qui l'avaient précédé, proclamant qu'il devait souffrir la mort pour la vaincre, et ressusciter ensuite, afin de donner des preuves de sa majesté et de sa puissance. L'événement vérifia ces prédictions, car il fut crucifié, et, prévenant les bourreaux, rendit volontairement l'esprit, et trois

jours après il ressuscita. Ensuite il apparut à ses disciples tel qu'il était auparavant, et se fit connaître à tous ceux qui le virent, ayant la même chair visible et palpable, et demeura quarante jours sur la terre pour leur apprendre les préceptes de vie qu'ils devaient enseigner aux autres. Après il monta au ciel, environné d'une nuée, afin de présenter victorieux à son père l'homme qu'il a aimé, dont il s'est revêtu, et qu'il a délivré de la mort. Et maintenant il doit venir du ciel pour punir le démon, et pour juger les hommes. Il commanda aussi à ses disciples d'aller par toute la terre prêcher sa parole, ramener à la lumière ceux qui sont dans les ténèbres, et leur donner la connaissance de la vérité. Et, afin de manifester avec plus d'éclat leur foi et la confession qu'ils font du nom de Jésus-Christ, il permet qu'ils soient éprouvés par les tortures, par les croix, et par diverses sortes de supplices. Car leurs souffrances sont comme autant de témoins qui déposent pour la divinité de Jésus-Christ, lequel ayant été donné aux hommes pour leur communiquer la vie, a voulu que le sacrifice de leur propre vie fût une prédication encore plus forte et plus puissante que celle de leur voix. Par conséquent, c'est lui que nous suivons, c'est lui qui est notre guide et l'auteur de la lumière et du salut, qui promet le ciel et la possession de son père à ceux qui croiront en lui. Imitons-le donc, afin d'être un jour ce qu'il est.

(Saint Cyprien. *Traité VI.*)

---

## II. FOLIE DE LA DIVINATION.

Il faut être insensé pour comparer, ou même préférer à Jésus-Christ, Apollonius, Apulée, et tous les autres habiles magiciens, quoique d'ailleurs il soit en quelque façon plus pardonnable de lui comparer de tels hommes, que les dieux du paganisme. Car ne faut-il pas avouer qu'Apollonius vaut encore mieux que cet infâme que les païens appellent Jupiter, et dont ils racontent eux-mêmes tant d'abominations? Ce sont des fables, disent-ils : mais qu'ils cessent donc de louer le bonheur, ou plutôt la licence, les excès, et les sacriléges d'une république qui a forgé ces honteuses fictions pour les attribuer à ses dieux, et qui non-seulement les a laissé débiter au peuple, mais exposées sur ses théâtres, où s'étalaient encore plus de crimes qu'il n'y paraissait de divinités. Spectacles abominables, que ces prétendus dieux auraient dû repousser comme un outrage et punir comme un crime de leurs adorateurs!

Mais, ajoutent les païens, on sait bien que ce ne sont pas des dieux, que ceux dont on représente ainsi les fabuleuses aventures. Qu'ils nous apprennent donc quels sont les dieux qu'on apaise et qu'on se rend propices par la représentation de ces infamies! Quoi? parce que la doctrine chrétienne a découvert à tout le monde les tromperies et la malice de ces démons qui séduisent les hommes par la magie; parce qu'elle enseigne à distinguer les saints anges d'avec ces esprits malfaisants, qu'elle avertit qu'il faut s'en garder, et qu'elle en donne les moyens, on accusera cette sainte doctrine d'être contraire au bien de la république, comme s'il ne valait pas mieux s'exposer ici-bas à toutes sortes de misères, que d'y être heureux par le secours des démons, quand il se-

rait vrai qu'on ne pourrait l'être autrement? Mais c'est afin que nous n'eussions aucun doute à cet endroit qu'à l'époque de l'ancien Testament, dont les figures mystérieuses représentaient le nouveau, le peuple juif, qui n'adorait que le seul Dieu véritable, et qui n'avait que mépris pour les faux dieux, a été comblé de tant de félicités temporelles, qu'il n'y a personne qui ne comprenne que ce n'est pas des démons que dépendent les biens même temporels, mais uniquement de celui que les anges servent, et devant qui tremblent les démons.

En effet Apulée, pour nous arrêter particulièrement à celui qui nous est plus connu, parce qu'il était Africain comme nous; Apulée, avec toute sa magie n'avait jamais pu, je ne dis pas arriver à la royauté, mais à quelque magistrature, ou à quelque charge dans la république, quoiqu'il fût d'une condition honorable, distingué par l'éducation et doué d'une grande éloquence. Et il ne faut pas prétendre qu'il a eu pour ces honneurs un mépris de philosophe, puisque étant pontife de la province il a compté pour beaucoup de pouvoir donner un spectacle au peuple, et d'équiper ceux qui devaient combattre contre les bêtes, et que, pour parvenir à se faire dresser une statue dans la ville d'OEa où il s'était marié, il en vint jusqu'à plaider contre quelques citoyens de cette ville qui s'y opposaient, ce que lui-même a pris soin d'apprendre à la postérité, en publiant le plaidoyer qu'il prononça sur ce sujet.

Ce prétendu magicien a donc fait ce qu'il a pu pour s'élever dans le monde; et s'il n'est pas monté plus haut, c'est que le pouvoir lui a manqué, et non pas la volonté. Mais d'ailleurs, comme il s'est défendu lui-même, et avec beaucoup de force et d'éloquence, contre ceux qui l'accusaient de magie, je m'étonne que pour célébrer certaines merveilles qu'on attribue à son habileté dans cet art infâme, on le veuille faire magicien malgré lui. Que les admirateurs d'Apollonius voient donc qui doit être

cru, ou d'eux quand ils soutiennent qu'il était magicien, ou de lui quand il s'en défend.

Mais enfin que ceux qui scrutent les secrets de la magie, soit par une curiosité damnable, soit par l'espérance d'arriver ainsi à la félicité de cette vie; que ceux même qui, pour être moins coupables, ne laissent pas d'exalter ces pernicieuses pratiques, que tous ceux-là, dis-je, se demandent, s'ils ont conservé quelque sens, à quoi il faut rapporter l'élévation prodigieuse de David, qui de berger est devenu roi. Certes ce n'est pas à la magie; car on n'en trouve aucune mention dans l'Écriture, qui pourtant nous parle fidèlement des péchés autant que des mérites du saint prophète, afin que nous sachions comment on peut ne pas offenser Dieu, et comment l'apaiser lorsqu'on l'offense.

Quant aux prodiges qui frappent les yeux des hommes, et qui les jettent dans l'étonnement, c'est se tromper beaucoup, que de comparer en cela les magiciens aux prophètes célèbres par la grandeur de leurs miracles; et c'est se tromper encore davantage que de les comparer à Jésus-Christ, dont ces mêmes prophètes, à qui nul magicien n'est comparable, ont prédit la venue; et qu'ils nous ont annoncé comme devant être et véritablement homme, par l'humanité qu'il prendrait dans le sein d'une vierge, et véritablement Dieu, par la divinité qui lui est commune avec son père, et qui l'en rend inséparable.

(Saint Augustin. *Lettre CXXXVIII*[e].)

---

---

## III. DÉSORDRES DU PAGANISME.

NECTARIUS A SAINT AUGUSTIN.

Je ne m'arrête point à vous dire quelle est la force de l'amour qu'on ressent naturellement pour sa patrie, ni comment il l'emporte même sur celui que l'on doit à sa famille. Si un homme de bien pouvait jamais assez faire pour sa patrie, et que le temps de la servir eût un terme, je serais dispensé dans l'âge où je suis de m'occuper des intérêts de ma cité. Mais comme cet amour pour le lieu où l'on est né va toujours croissant; plus on est proche de sa fin, plus on souhaite laisser sa patrie heureuse et florissante. C'est ce que vous savez trop bien pour que j'insiste davantage, et je m'estime d'ailleurs heureux d'avoir eu à écrire sur un tel sujet à un homme aussi versé que vous l'êtes dans toutes sortes de connaissances.

Beaucoup de liens m'attachent à la ville de Calame; et je ne l'aime pas seulement parce que j'y suis né, mais parce que j'ai été assez heureux pour lui être utile. Cependant je la vois tombée dans un grand malheur, par la faute que son peuple vient de commettre; et à suivre la rigueur des lois, elle ne saurait éviter une très-sévère punition. Mais il est du devoir d'un évêque de ne faire que du bien aux hommes; de n'entrer dans leurs affaires que pour les rendre meilleurs, et d'intercéder auprès de Dieu pour obtenir le pardon de leurs fautes. Je vous conjure donc, avec toute la soumission possible, si la faute des habitants de Calame ne se peut excuser, qu'au moins elle ne soit pas punie avec la dernière rigueur, et que l'innocent ne se trouve pas confondu avec le coupable. Faites pour nous ce qu'un aussi bon cœur que le vôtre comprend aisément être sollicité par nous. Aussi bien le

dommage est aisé à réparer, pourvu qu'on nous remette la peine que nous mériterions. Vivez heureux, mon très-cher frère et très-honoré seigneur, et soyez de plus en plus agréable aux yeux de Dieu.

---

RÉPONSE DE SAINT AUGUSTIN.

Je ne trouve point étrange que, malgré le froid de la vieillesse, l'amour de votre patrie se conserve en vous si ardent et si vif. Il y a même lieu de vous louer, et de ce que non-seulement vous vous rappelez ce beau mot, qu'un homme de bien croit ne pouvoir jamais assez faire pour sa patrie, et ne devoir jamais cesser de la servir, mais de ce que vous l'appliquez dans vos actions. Cela réveille en moi le désir que j'aurais de vous avoir pour citoyen de cette céleste patrie, dont le saint amour nous soutient dans les périls et les travaux que nous avons à souffrir au milieu de ceux de nos frères que nous tâchons d'aider selon nos forces, pour les conduire à ce bienheureux terme. Quelle joie serait-ce pour moi de vous compter dans le petit nombre de ceux qui doivent composer un jour cette divine république, et qui sont présentement comme des voyageurs sur la terre, travaillant les uns pour les autres, sans croire pouvoir jamais faire assez, et ne mettant non plus de bornes au temps qu'au désir de s'entr'aider? Par là vous seriez d'autant meilleur que la société à qui vous rendriez ces devoirs est plus excellente et plus sainte; et après l'avoir servie ici-bas, sans mettre de fin ni de bornes à votre zèle pour ses intérêts, vous goûteriez un jour avec elle une paix et un bonheur qui n'auraient eux-mêmes ni bornes ni fin.

Je ne désespère pas qu'il en soit ainsi, et qu'étant aussi sage que vous êtes, vous n'ayez peut-être déjà pensé aux moyens de conquérir cette céleste patrie, où vous a précédé Nectarius votre père. Mais en attendant, pardon-

nez-nous si l'intérêt de cette patrie, où nous espérons vivre à jamais, nous force à contrister cette autre patrie où vous ne sauriez toujours vivre, mais que vous voudriez laisser dans un état florissant. En effet, pour peu que nous vinssions à discuter avec vous, sur ce que vous appelez *un état florissant*, nous vous ferions aisément discerner ce qui doit rendre une ville florissante, ou, pour peu que vous y voulussiez songer, vous n'auriez pas de peine à le découvrir par vous-même. Le plus célèbre de vos poëtes, en parlant des grands hommes de la ville de Rome, les appelle *les fleurs d'Italie* : je ne sais s'il y a eu de ces sortes de fleurs dans votre ville; au moins n'y avons-nous pas trouvé des fleurs mais des armes pour nous outrager, ou plutôt des flammes pour nous consumer. Croyez-vous donc que pardonner un tel crime, et ne pas châtier ceux qui en sont coupables, ce serait vous mettre en état de laisser votre ville *florissante?* Quelles fleurs! et qu'en peut-on attendre que des épines au lieu de fruits? Qui peut le mieux à votre gré faire fleurir votre patrie, de la piété, ou de l'impunité? de la correction de ses mœurs ou de sa licence à tout entreprendre? Voyez par la comparaison de l'un et de l'autre, qui de vous ou de moi aime le mieux votre patrie, et qui souhaite le plus véritablement la voir dans un état florissant?

Consultez un peu ces mêmes livres de la république, où vous avez puisé ce sentiment si digne d'un bon citoyen, qu'un homme de bien croit ne pouvoir jamais assez faire pour sa patrie, et ne devoir jamais cesser de la servir. Considérez, je vous prie, quels éloges on y donne à la frugalité, à la tempérance, à la foi conjugale, à la pureté des mœurs, qui est proprement ce qui peut rendre une ville florissante. Or, c'est cette pureté de mœurs qu'on enseigne aux peuples dans toutes les églises, qui vont se multipliant par tout le monde, comme autant de saintes écoles où l'on apprend la vertu, et surtout la piété, en quoi consiste le vrai culte du vrai Dieu, qui non-

seulement nous prescrit par ses saintes lois, tout ce qui rend l'homme digne d'être admis dans la république céleste, et d'entrer même en société avec lui, mais qui nous permet de l'accomplir par son secours. C'est pourquoi il a prédit que les images de toute cette multitude de faux dieux seraient renversées, et il nous a ordonné de les abattre. Car il n'y a rien qui corrompe plus les hommes, et qui les rende par conséquent plus impropres à la société civile, que l'exemple et l'imitation de dieux faits comme ceux que les livres du paganisme nous représentent.

Aussi voyons-nous que ces grands hommes qui ont tant cherché ce qui peut rendre parfaites les républiques de la terre (quoiqu'ils aient eu plus de soin de l'examiner dans des entretiens particuliers et de le consigner par écrit, que de le pratiquer et de l'établir par des actions publiques), ont cru que pour former la jeunesse, il fallait lui proposer en exemple les hommes qui leur ont paru distingués par leur vertu plutôt que leurs propres dieux. Et en effet, ce jeune homme de la comédie de Térence, en qui la vue d'un tableau qui représentait un adultère de Jupiter, rendit plus ardent et plus vif le feu dont il brûlait déjà, et qui crut ses désordres autorisés par un si grand exemple, n'aurait jamais ni conçu ni satisfait son mauvais désir, s'il avait voulu imiter Caton plutôt que Jupiter. Mais comment l'aurait-il pu, puisque la religion l'obligeait d'adorer Jupiter et non pas Caton?

Ce n'est pas néanmoins dans ces sortes d'ouvrages que nous devons chercher de quoi confondre les impies sur leurs désordres et leurs superstitions sacriléges. Mais enfin lisez ou rappelez-vous ce qui est dit si sagement dans ces mêmes livres de la république, qu'on ne souffrirait point les auteurs ni les représentations des comédies, si elles ne s'accordaient avec les mœurs des spectateurs; et reconnaissez que, de l'avis même de ce qu'il y a eu de plus grands hommes dans les républiques, et qui ont le mieux parlé de ce qui peut les rendre floris-

santes, il est constant que les plus méchants le deviennent encore davantage quand ils imitent leurs dieux, qui ainsi ne sauraient être que de faux dieux.

Vous direz peut-être que les sages entendent et expliquent bien différemment ce que les anciens ont écrit des mœurs et de la vie des dieux? Mais quand avons-nous entendu proposer aux peuples rassemblés dans vos temples ces explications salutaires? Quoi! les hommes ont-ils donc les yeux si fermés à la lumière, qu'ils ne puissent les ouvrir à des vérités si palpables? On ne voit autre chose en peinture, en bronze, en marbre, en gravure, en prose, en vers, en comédies, en chansons, en danses, que Jupiter adultère : si donc on avait eu quelques préceptes de lui qui allassent à condamner ces infamies, on devait tout au moins les faire lire dans son Capitole.

Quand tout un peuple court avec fureur, et sans que personne s'y oppose, aux représentations de ces actions de vos faux dieux, aussi honteuses qu'impies; quand elles font dans vos temples le sujet de vos adorations, et dans vos théâtres celui de vos divertissements; quand, pour les honorer par des victimes, on n'épargne pas même les troupeaux des plus pauvres, et que pour les représenter en comédies et en danses, on consume même le patrimoine des plus riches, c'est alors qu'on trouve qu'une ville est florissante. Étranges fleurs! O que la terre qui en produirait de telles serait maudite!

Voilà ce que je n'ai pu m'empêcher de répondre à la lettre où vous m'écrivez que, vous voyant près du terme de votre vie, vous souhaiteriez laisser votre patrie *dans un état florissant*. Qu'on abolisse pour jamais toutes ces abominations : que les hommes s'appliquent au culte du vrai Dieu, à la piété, et à la pureté des mœurs; ce sera alors que vous verrez fleurir votre patrie, non au gré des insensés, mais au jugement des sages et selon la vérité; puisque ce sera par là que votre patrie terrestre deviendra une portion de cette céleste patrie dont nous devenons

citoyens, non par la naissance ordinaire et naturelle, mais en renaissant spirituellement et surnaturellement par la foi, et dans laquelle tous les saints et tous les fidèles, après l'hiver des travaux de cette vie, fleuriront à jamais dans le printemps de l'éternité. Voilà ce que nous souhaiterions pour votre patrie, et quelle est la disposition où nous sommes à son égard; ne voulant rien omettre de ce que commandent la douceur et la modération chrétienne, mais ne voulant pas aussi que ce qui s'est passé dans votre ville demeure un exemple pernicieux pour toutes les autres. Dieu nous permettra sans doute d'accorder ces deux choses, pourvu qu'il ne soit pas trop irrité contre les habitants de Calame. Car toutes les mesures que nous prenons pour ne pas sortir, en les châtiant, des bornes de la mansuétude et de la modération, seront renversées si Dieu, par un juste jugement, en a autrement ordonné, et qu'il ait arrêté, ou de les punir plus sévèrement après un si grand mal, ou de les laisser, par un effet bien plus terrible de sa colère, non-seulement impunis pour un temps, mais même sans amendement et sans conversion.

Vous m'alléguez le devoir et le caractère d'évêque, et vous me l'opposez comme une barrière qui vous a paru propre à nous arrêter; et après avoir avoué que votre ville est tombée dans un grand malheur par la faute que son peuple vient de commettre, et qu'à le traiter selon la rigueur des lois, il ne saurait éviter les peines les plus sévères, vous ajoutez : « Mais il est du devoir d'un évêque de ne faire que du bien aux hommes; de n'entrer dans leurs affaires que pour les rendre meilleures, et d'intercéder auprès de Dieu pour obtenir le pardon des fautes d'autrui. » Voilà précisément la conduite que nous tâchons de suivre : bien loin de punir personne des peines les plus sévères, nous intercédons pour les coupables, et nous nous efforçons de les garantir des derniers supplices : nous tâchons de procurer aux hommes le salut et le véritable bien, qui

consiste dans le bonheur de bien vivre, et non dans la licence de mal faire et l'impunité; nous demandons à Dieu le pardon des fautes d'autrui, aussi bien que des nôtres; mais nous ne saurions l'obtenir que pour ceux qui sont convertis et qui ont changé de vie.

Vous ajoutez que « s'il faut que l'action soit punie, vous demandez au moins, avec toute la soumission possible, que ce ne soit pas avec la dernière rigueur, et que l'innocent ne se trouve pas confondu avec le coupable. »

Apprenez donc en peu de mots comment les faits se sont passés; discernez ensuite vous-même les innocents d'avec les coupables. Le jour des calendes de juin, les païens, au mépris d'une loi tout nouvellement publiée, célébrèrent à Calame leur solennité sacrilége, sans que personne se mît en devoir de l'empêcher, et portèrent leur insolence jusqu'à faire passer les troupes fanatiques de leurs danseurs dans la rue et devant la porte même de l'église, ce qu'ils n'avaient jamais osé, non pas même du temps de Julien l'Apostat. Et comme les clercs voulurent empêcher une action si indigne et si criminelle, on fondit sur eux à coups de pierres, et sur tout ce qui se trouva dans l'église. Puis, au bout de huit jours, l'évêque ayant cru devoir signifier de nouveau les lois des empereurs, quelque connues qu'elles fussent, quand on voulut les faire exécuter, l'église fut encore insultée et attaquée à coups de pierres. Deux jours après, nos clercs, pour arrêter au moins ces furieux par la crainte, s'étant présentés devant les magistrats, et demandant que ce qu'ils avaient à dire fût inséré dans les actes publics, l'audience leur fut refusée.

Ce même jour, par un effet de la Providence, qui semblait, au défaut des hommes, vouloir réprimer ces furieux par une terreur salutaire, une grêle abondante répondit aux projectiles que lançaient les païens; mais elle n'eut pas plutôt cessé qu'ils se jetèrent sur les chrétiens à coups de pierres pour la troisième fois. Des pierres ils

en vinrent au feu, qu'ils mirent à l'église et aux maisons de ceux qui la servent, et tuèrent un serviteur de Dieu qui se trouva en leur chemin, les autres fuyant ou se cachant çà et là comme ils pouvaient. L'évêque même se sauva à grand'peine dans une étroite cachette, d'où il entendait les cris de ceux qui le cherchaient pour le tuer, et qui se reprochaient de ne l'avoir pu trouver afin d'assouvir leur fureur par un meurtre si horrible. Ces désordres eurent lieu depuis dix heures jusque bien avant dans la nuit, sans qu'aucun de ceux qui pouvaient avoir quelque autorité sur le peuple s'y opposât et cherchât à l'empêcher, hormis un étranger, qui tira de leurs mains plusieurs serviteurs de Dieu qu'ils s'apprêtaient à massacrer, et leur arracha beaucoup d'objets qu'ils avaient pillés; par où on voit combien il était aisé de prévenir ou d'arrêter tout ce tumulte, si les citoyens, et surtout les magistrats, en avaient pris souci.

Ainsi il n'y a pas à chercher d'innocent, et tout ce qui se peut faire, c'est de démêler ceux qui sont le moins coupables d'avec ceux qui le sont le plus. Les moins coupables sont ceux qui, étant retenus par la peur et redoutant surtout d'offenser les plus puissants de la ville, qu'ils savent être ennemis des chrétiens, n'ont osé les secourir. Mais pour ceux qui se sont réjouis du désordre, quoiqu'ils n'en aient été ni les fauteurs ni les auteurs, il leur doit être imputé, et plus encore à ceux qui l'ont commis; et par-dessus tous, à ceux qui l'ont provoqué. Ne nous occupons pas néanmoins de la provocation; laissons de côté tous ces indices, et n'approfondissons point une chose dont nous ne pourrions découvrir la vérité qu'en l'arrachant, à force de tourments, de la bouche de ceux qui la connaissent : pardonnons à la crainte de ceux qui, pour ne pas encourir la disgrâce des principaux citoyens, qu'ils savent être ennemis de l'Église, se sont contentés de prier Dieu pour l'évêque et pour ses autres serviteurs. Mais quant aux autres, croyez-vous qu'on doive les épargner

et qu'il convienne de laisser impunie une si horrible violence? Ce n'est pas l'esprit de vengeance qui nous pousse, et nous ne cherchons à satisfaire aucun ressentiment du passé; mais la charité nous oblige de pourvoir à l'avenir.

Les chrétiens, sans rien perdre de leur douceur, trouvent par où châtier les méchants d'une manière qui leur est utile et salutaire à eux-mêmes. Car les méchants ont non-seulement la santé et la vie, et de quoi la soutenir; ils ont encore de quoi commettre le mal. Par conséquent, ne touchons ni à leur santé ni à leur vie, et laissons les méchants en état de s'amender : c'est là d'ailleurs tout ce que nous demandons, et nous tâchons d'y contribuer autant qu'il est en nous. Mais quant aux moyens de nuire, si Dieu permet qu'on leur enlève cette puissance malsaine et pernicieuse, il les punira miséricordieusement. Que s'il veut quelque chose de plus, ou s'il ne veut pas cela même, il est le maître; et il y a dans les trésors de sa sagesse et de sa justice des conseils dont nous ne saurions pénétrer la profondeur, mais qui n'en sont pas moins justes. C'est à nous d'agir selon l'étendue de ce que nous avons de vues et de lumières, en le priant qu'il agrée nos intentions, et l'envie que nous aurions de procurer le salut de tout le monde; de telle sorte qu'il ne nous laisse rien faire de ce qui n'irait pas à notre bien et à celui de son Église; car il en juge beaucoup mieux que nous.

Dernièrement, lorsque nous nous trouvions à Calame, où nous étions allés pour consoler et même apaiser nos chrétiens, nous avons fait auprès d'eux tout ce que nous avons cru que réclamaient les circonstances; et comme ceux d'entre les païens mêmes qui ont été la cause de tout le mal demandèrent à nous voir, nous les reçûmes, et nous crûmes devoir profiter de cette occasion pour les avertir de ce qu'ils ont à faire, s'ils sont sages, non-seulement afin de se tirer de la peine où ils sont, mais d'arriver au salut éternel. Ils reçurent de nous

beaucoup de conseils et nous adressèrent beaucoup de demandes : mais comment pourrions-nous agréer les prières de ceux qui ne prient point le maître que nous servons ? Ainsi vous avez trop bon esprit pour ne pas comprendre que nous ne saurions nous dispenser d'agir de telle sorte, autant que le permettra d'ailleurs la modération chrétienne, que la punition des coupables serve à contenir les autres païens, ou que leur correction nous fournisse un exemple à proposer à tous ceux qui sont engagés dans le malheur de la même superstition.

Quant aux pertes que les chrétiens ont souffertes, ou ils les prennent en patience, ou elles seront réparées par d'autres chrétiens. Nous ne voulons que gagner des âmes ; c'est là ce que nous cherchons au prix de notre sang ; c'est la moisson que nous voudrions faire abondante à Calame, ou qu'au moins l'exemple de Calame ne nous empêchât pas de faire ailleurs. Plaise à la miséricorde de Dieu de nous accorder la joie de vous voir dans le chemin du salut.

(Saint Augustin. *Lettres XC et XCI*e.)

---

---

## IV. DES PASSIONS.

Il se trouve dans les vices mêmes une image obscure, ou plutôt une ombre des biens solides, qui trompe les hommes par une fausse apparence de beauté.

Ainsi l'orgueil n'a pour but que la grandeur et l'élévation : et vous seul, mon Dieu, êtes souverainement grand et infiniment élevé au-dessus de toutes choses. L'ambition aspire aux honneurs et à la gloire, et vous seul méritez un honneur suprême, et êtes environné de gloire dans l'éternité. La cruauté des tyrans ne tend qu'à se faire craindre; mais qui mérite d'être craint que vous seul, mon Dieu, dont le pouvoir absolu comprend si généralement tous les temps, tous les lieux, et toutes les créatures, que quoi que l'on fasse pour tirer quelque chose de vos mains, il est impossible ni de l'enlever par surprise, ni de le ravir par violence. L'amour infâme se veut rendre agréable par ses caresses; mais il n'y a point de douceur ni de tendresse égale à celle de votre amour; et rien ne mérite d'être aimé avec autant d'ardeur ni ne rend si heureux ceux qui l'aiment, que votre vérité, qui est plus belle, sans comparaison, et plus éclatante que les plus belles choses.

La curiosité veut passer pour la science, parce qu'elle désire tout savoir; mais vous seul, mon Dieu, savez tout, et rien n'est caché à votre lumière. L'ignorance même et l'indiscrétion se couvrent du nom de simplicité et d'innocence, parce que vous êtes le plus simple de tous les êtres, et que rien n'est pur ni innocent comme vous, toutes vos œuvres rendant un témoignage public que vous êtes ennemi de toute corruption et de tout mal. La paresse semble ne désirer que le repos; et où se trouve le repos assuré et véritable si ce n'est dans le Sei-

gneur? Le luxe et la superfluité veulent passer pour richesse et pour abondance; mais vous êtes seul la source abondante et inépuisable d'une douceur toute céleste et incorruptible. La profusion veut paraître libérale et magnifique; mais c'est vous qui répandez toute sorte de biens sur les hommes avec une libéralité et une magnificence vraiment divines. L'avarice veut posséder de grands trésors; et vous les possédez tous. L'envie dispute de la prééminence et de l'excellence; et qu'y a-t-il d'éminent et de sublime qui ne soit bas en comparaison de vous? La colère veut se venger; mais vous seul savez vous venger avec une souveraine justice.

La crainte se trouve surprise à la vue d'un accident subit et inopiné; elle tremble pour ce qu'elle aime, et elle tâche de s'assurer contre les maux en prévenant les périls; mais pour vous, mon Dieu, que vous peut-il arriver qui vous surprenne? Qui peut vous ôter ce que vous aimez? Et où trouvera-t-on, hors de vous, un ferme repos et une pleine assurance?. La tristesse se dessèche et se consume dans le regret des choses qu'elle a perdues, et que le cœur avait aimées avec passion, parce qu'elle voudrait qu'on ne lui ôtât rien de tout ce qu'elle possède, comme il est impossible de vous rien ôter de ce que vous possédez. Ainsi, l'âme devenant adultère, se sépare de vous, qui êtes son époux unique, pour s'abandonner à l'affection des créatures, et elle s'efforce de trouver hors de vous les biens qu'elle ne peut posséder tout purs et sans mélange que lors qu'elle retourne à vous.

En cette sorte, mon Dieu, ceux même qui s'éloignent de vous et qui s'élèvent contre vous par leurs péchés, ne laissent pas de s'efforcer, au milieu de leur déréglement, de vous devenir semblables en quelque chose, quoique d'une manière criminelle. C'est ce qui montre clairement que vous êtes le principe et l'auteur souverain de tout l'être, puisque votre créature ne peut s'écarter tellement

de vous, qui êtes la beauté suprême, qu'elle n'en conserve quelque ombre, et qu'elle ne fasse paraître dans sa difformité même quelques traits confus qui marquent le doigt de son Créateur.

(Saint Augustin. *Confessions*, livre II, chap. VII.)

---

## V. DES SENS.

C'est par les cinq sens que, comme par des fenêtres, les vices entrent dans l'âme. La métropole et la citadelle de notre être ne peuvent être forcées tant que l'armée ennemie n'a pas fait irruption par ses portes. Les troubles des sens accablent l'âme, qui se laisse prendre par la vue, par l'ouïe, par l'odorat, par le goût, par le toucher. Si on se délecte des jeux du cirque, du combat des athlètes, de l'agilité des histrions, de la beauté des femmes, de la splendeur des perles, des vêtements, des métaux et des autres objets de cette sorte; par les fenêtres des yeux est prise la liberté de l'âme, et cette parole prophétique s'accomplit : « La mort est entrée par vos fenêtres. » L'ouïe, à son tour, est charmée par les sons variés des instruments et les modulations des voix, et les vers des poëtes et des comédies, et les plaisanteries des mimes et les strophes. Or, tout ce qui entre par les oreilles, énerve l'âme et lui ôte sa virilité. Que les odeurs suaves et les parfums de toute espèce, l'amome, le ciphy, l'œnanthé, le musc que l'on extrait de la peau de la gazelle, ne conviennent qu'aux dissolus, il n'y a qu'un homme dissolu qui le puisse nier. Qui ignore, d'ailleurs, que l'amour de la table engendre l'avarice, appesantit l'homme et l'attache à la terre comme par des entraves ? Afin de satisfaire aux fugitifs plaisirs de la bouche, on parcourt les terres et les mers ; et pour qu'un vin mêlé de miel et des mets rares passent par notre gosier, nous suons toute la vie dans un dur labeur. Que dire des jouissances de la chair? Ne sont-elles pas voisines de la démence? Ce sont elles, pourtant, qui nous enflamment de désirs, nous irritent, nous émeuvent, excitent en nous l'envie et la rivalité, nous pressent sans relâche de leur aiguillon, et nous

poussent à faire ce qui nous pénétrera de repentir, quand nous l'aurons fait. Lors donc que par ces portes, les agitations, comme des bataillons, seront entrées dans la citadelle de notre âme, où sera sa liberté, où son courage, où la pensée de Dieu? surtout puisque l'imagination nous retrace même les plaisirs passés, et, par le souvenir des vices, oblige l'âme à compatir et à se livrer, en quelque sorte, à des pratiques qui sont loin d'elle.

Touchés de ces considérations, beaucoup de philosophes quittèrent les villes tumultueuses et les retraites qu'ils s'étaient ménagées aux environs, où un champ doucement arrosé, l'ombrage des arbres, le gazouillement des oiseaux, le miroir d'une fontaine, le murmure d'un ruisseau, charmaient leurs yeux et leurs oreilles ; ils craignaient que ce luxe et cette abondance n'amollît la vigueur de leur âme, et n'en souillât la pureté. Il est dangereux, en effet, de voir souvent les choses par lesquelles on peut se laisser prendre, et de s'habituer à celles dont la privation fait souffrir. C'est pourquoi les Pythagoriciens, évitant tout commerce, avaient coutume d'habiter dans la solitude et les lieux déserts. Les Platoniciens aussi et les Stoïciens fréquentaient les bois sacrés des temples et les portiques, afin qu'avertis par la sainteté de ces modestes asiles, ils n'eussent d'autres pensées que celles de la vertu. Platon lui-même, quoiqu'il fût riche et que Diogène foulât ses lits de ses pieds boueux, Platon, pour vaquer à la philosophie, choisit l'Académie, villa éloignée d'Athènes, non-seulement déserte, mais pestilente, afin que la crainte des maladies et leur perpétuité brisât en lui les impétuosités de la convoitise, et que ses disciples ne ressentissent d'autres plaisirs que ceux des vérités mêmes qu'ils apprendraient. On rapporte que quelques-uns se sont crevé les yeux de peur que l'usage de ces organes ne les détournât de la contemplation de la philosophie. C'est pourquoi encore Cratès le Thébain, jetant dans la mer une grande quantité d'or :

« Allez dans l'abîme, dit-il, passions mauvaises, c'est moi qui vous submergerai, afin de n'être pas submergé par vous. » Que si quelqu'un estime qu'il peut jouir des douceurs que procurent une nourriture succulente et des boissons variées, et en même temps vaquer à la sagesse, c'est-à-dire vivre parmi les délices et n'être pas la proie des vices que les délices produisent, il se trompe lui-même. Souvent, en effet, au milieu même des privations, la nature nous entraînant nous oblige à désirer ce qui n'est pas en notre pouvoir. Combien donc ne serons-nous pas encore plus asservis, si, enveloppés dans les rets des voluptés, nous croyons être libres! Notre sens est occupé de ce qu'il voit, de ce qu'il entend, de ce qu'il sent, de ce qu'il goûte, de ce qu'il touche, et ses appétits le portent avec violence vers les objets dont la volupté le séduit. Ce que l'âme voit, il faut aussi que l'âme l'entende; et que d'ailleurs nous ne puissions rien voir, ni rien entendre, si le sens n'est attentif à ce que nous apercevons et entendons, c'est aussi une maxime fort ancienne.

Nos sens sont comme des chevaux qui courent aveuglément; mais l'âme, à la manière d'un cocher, gouverne le frein des coursiers. Et de même que des chevaux sans conducteur se précipitent, ainsi le corps, sans la direction et le commandement de l'âme, est emporté vers sa perte. Les philosophes établissent aussi entre le corps et l'âme une autre comparaison ; ils disent que le corps est un enfant et que l'âme en est le précepteur. De là ces paroles de Salluste : « C'est plutôt l'âme qui commande, dit-il, et le corps qui obéit. L'âme nous est commune avec les dieux, et le corps avec les bêtes. » Si donc les vices du jeune homme et de l'enfant n'ont été redressés par la prudence du précepteur, de toutes ses forces et de tout son élan il se jette dans le désordre.

(Saint Jérôme. *Contre Jovinien*, livre II.)

## VI. DE LA CONTINENCE.

Augustin salue en Jésus-Christ ses chers enfants le très-illustre et très-honoré Armentarius, et la très-illustre et très-honorée Pauline.

Mon cher fils, le très-illustre Rufferius, votre parent, m'a appris le vœu de continence que vous avez fait à Dieu. J'en ai ressenti une grande joie : mais comme il y a toujours lieu de craindre que ce tentateur, dont de si saintes œuvres excitent de tout temps l'envie, et irritent la malignité, ne vous détourne de l'observer, j'ai cru, mon très-cher fils et très-honoré seigneur, qu'il était de mon devoir de vous adresser quelques exhortations pour réveiller et soutenir votre charité. Souvenez-vous donc de cette parole de l'Écriture : « Ne tardez point de vous convertir au Seigneur, et ne différez point de jour en jour, » afin que cette pensée vous fortifie, et vous encourage à rendre ce que vous avez voué à celui qui n'est pas moins jaloux de ce qui lui est dû que fidèle dans ses promesses. Aussi l'Écriture nous dit-elle : « Faites des vœux au Seigneur votre Dieu, mais accomplissez-les lorsque vous les aurez faits. » Quand vous ne vous seriez pas consacré à Dieu par un vœu, quel autre conseil vous donner, ou quoi de meilleur pour l'homme que de se rendre tout entier à celui qui lui a donné l'être, surtout après que Dieu a signalé l'amour qu'il nous porte, jusqu'à envoyer son fils unique, afin qu'il mourût pour nous ? Puis donc que Jésus-Christ n'est mort, comme dit l'apôtre, qu'afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux, que nous reste-t-il qu'à vivre uniquement pour lui ? Et peut-on encore aimer le monde, défiguré comme il est, par ces calamités publiques, qui lui ont ôté tous les

charmes trompeurs, par où il aurait pu nous éblouir et nous séduire? Ainsi autant ceux qui ont vu le monde dans son état le plus florissant, sans avoir daigné prendre part à cette fausse félicité, ont acquis d'honneur et de gloire, autant faut-il reprendre et blâmer ceux qui se plaisent à périr avec le monde qui périt.

Si pour conserver cette vie passagère, qui doit nécessairement finir tôt ou tard, on ne craint point d'essuyer tout ce qui s'y rencontre de peines, de dangers et de pertes, à combien plus forte raison devrait-on s'exposer à tout pour la vie éternelle, où la nature n'a pas à se précautionner contre la mort, la lâcheté à la redouter honteusement, la sagesse à la supporter avec courage! Car là où il n'y a pas de place pour la mort, qui pourrait redouter la mort?

Soyez donc des amateurs de la vie éternelle, et voyez avec combien d'ardeur les amateurs de cette vie terrestre, toute misérable qu'elle est, la chérissent et s'y attachent, quoique souvent cette ardeur même les trouble tellement, qu'à force de la vouloir conserver, ils la perdent; et que pensant éviter la mort, ils s'y précipitent; comme quand un homme qui fuit devant des voleurs, ou devant une bête sauvage, tombe dans un torrent qui l'engloutit. Ne voyons-nous pas que pendant la tempête on jette à la mer jusqu'aux provisions du vaisseau; et qu'afin de conserver la vie on se prive même de ce qui est nécessaire pour la soutenir; tant on craint qu'elle ne finisse, alors même qu'elle est la plus misérable? Aussi toutes les peines qu'on s'impose pour éviter la mort ne vont-elles qu'à nous tenir plus longtemps dans les peines. Et que faisons-nous, lorsque nous voyant menacés de la mort, nous mettons tout en usage pour nous en défendre, sinon de nous livrer pour plus longtemps à cette crainte qui nous consume? Car à combien de sortes de morts ne sommes-nous pas exposés par les divers accidents de la vie? Qu'une de ces morts nous emporte, nous n'avons plus à redouter toutes les

autres. Cependant nous fuyons toujours celle qui se présente, pour demeurer exposés à la crainte de toutes celles qui sont possibles.

Quels ne sont point en effet les supplices de ceux que les médecins traitent par le fer et par le feu? Et quel est le résultat de tant de douleurs? Est-ce de ne point mourir? Non, mais de mourir un peu plus tard. Les douleurs sont certaines et la prolongation de la vie est incertaine; souvent les malades meurent dans les douleurs auxquelles ils s'exposent de peur de mourir; et prenant le parti de souffrir pour ne point mourir, au lieu de prendre le parti de mourir pour ne souffrir plus, il arrive qu'ils trouvent la mort dans les souffrances mêmes auxquelles ils se sont exposés pour l'éviter. Il y a plus; alors même que pour le moment ils auraient évité la mort et recouvré la santé, la vie qu'ils auraient achetée au prix de tant de tourments n'aurait pas laissé de finir, parce qu'enfin c'est une vie mortelle, et qui ne pourrait même beaucoup durer, puisque les plus longues vies sont très-courtes; et que n'ayant pas un seul instant d'assuré, nous ne saurions jouir qu'en tremblant de ce petit nombre de jours, dont ce que nous appelons notre vie est composé.

Mais le plus grand des maux, celui qui inspire le plus d'horreur de tous ceux qui accompagnent l'amour excessif de cette misérable vie, c'est qu'afin de l'allonger, on ne craint point de déplaire à Dieu, qui est la source de la véritable vie; et qu'ainsi par une crainte vaine et inutile d'une mort qu'il faut subir tôt ou tard, on se ferme l'entrée du bienheureux séjour, où l'on possède une vie qui ne finit point.

D'ailleurs, quand une vie chétive, comme celle que nous menons ici-bas, pourrait toujours durer, elle ne se pourrait en aucune façon comparer à une vie heureuse, quelque courte qu'elle pût être. Cependant l'amour de cette vie, aussi courte que misérable, fait que l'on perd une vie, non-seulement heureuse mais éternelle, quoique dans la vie même qu'on a le malheur d'aimer, on ne cherche

que ce que l'on ne posséderait sûrement que dans l'autre. Qu'aime-t-on en effet, lorsqu'on aime cette vie si courte et si misérable? Ce n'est ni sa misère, puisque l'on veut être heureux, ni sa brièveté, puisqu'on craint de la voir finir. On ne l'aime donc que parce qu'elle est vie; et cela seul est cause qu'on l'aime de telle sorte, toute courte et misérable qu'elle est, que cet amour fait perdre très-souvent celle où l'on serait à jamais heureux.

Quiconque aura été attentif à ces réflexions, trouvera-t-il que ce soit trop, que la vie éternelle veuille être aimée de ceux qui l'aiment, comme la vie terrestre l'est des siens? Est-il juste, est-il supportable de mépriser tout ce qu'on aime au monde, pour qu'une vie qui finira bientôt soit du moins un peu prolongée en ce monde, et de ne pas mépriser le monde, pour obtenir la vie qui n'a pas de fin en celui par qui a été fait le monde?

Et tout récemment, lorsque Rome, siége d'un empire illustre, était saccagée par les barbares, combien d'amateurs de cette vie passagère, pour languir, quelques jours de plus, dans la misère et dans la pauvreté, ont été réduits à donner non-seulement tout ce qui faisait l'agrément et la dignité de leur existence, mais encore ce qui leur était nécessaire pour la soutenir et la conserver? En quoi je ne les blâme pas; car s'ils n'avaient perdu tout ce qu'ils tenaient en réserve pour le soutien de leur vie, ils l'auraient perdue elle-même, quoique les barbares, après avoir commencé par ôter leurs biens à plusieurs, leur aient ensuite ôté la vie, et qu'ils aient même commencé par l'ôter à d'autres qui étaient prêts à tout donner pour la racheter. Mais enfin nous devons comprendre par là jusqu'à quel point il nous faut aimer la vie éternelle, et que ce n'est pas trop de mépriser pour elle le superflu, puisque l'amour de cette vie passagère va jusqu'à faire mépriser le nécessaire.

Quant à nous, nous ne dépouillons pas notre vie bien-aimée, ainsi que les amateurs du siècle font la leur, afin de la posséder. Mais parce que la vie terrestre n'est qu'un

moyen pour arriver à la vie éternelle, nous traitons la vie terrestre comme une servante, qui est d'autant plus en état de rendre service à sa maîtresse qu'elle est plus libre et plus alerte. C'est pourquoi nous la détachons de l'amour des superfluités, qui sont comme des parures inutiles et embarrassantes, et la déchargeons des sollicitudes de ce siècle. C'est pourquoi aussi nous écoutons la voix du Seigneur qui nous anime à la recherche de cette heureuse vie, pour gage de laquelle il nous donne la fidélité inviolable de ses promesses, lorsqu'il s'écrie comme s'il avait autour de lui tous les hommes assemblés : « Venez à moi vous tous qui êtes dans les travaux et dans les peines, et qui gémissez sous le faix des tribulations, et je vous soulagerai. Mettez-vous à porter mon joug, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes; car mon joug est doux et mon fardeau est léger. »

Cette leçon de piété et d'humilité chasse de nos âmes et éteint en nous cette cupidité turbulente et inquiète qui nous rend avides de tout ce qui n'est point en notre pouvoir. Car on est nécessairement dans la peine et dans le travail, lorsqu'on aime et qu'on recherche cette foule d'objets qu'il ne suffit pas de désirer pour les avoir, parce que la puissance ne suit pas nécessairement la volonté. Il suffit, au contraire, de vouloir une vie juste, pour l'avoir; puisque la vouloir d'une volonté pleine et entière c'est être juste, et que pour accomplir la justice, il ne faut que cette plénitude de volonté. Or, peut-on dire qu'il y a peine où il n'y a qu'à vouloir? C'est pour cela qu'il nous a été dit d'en haut : « Paix aux hommes de bonne volonté. » Car il n'y a de repos, que lorsqu'avec la fin de ses désirs on a trouvé celle de ses peines. Mais la volonté ne saurait être pleine et entière si elle n'est saine; et pour être saine, elle ne doit pas s'éloigner du médecin, qui peut seul, par sa grâce, la guérir de la maladie des désirs nuisibles et pernicieux. Or ce médecin n'est autre que celui qui s'écrie :

« Venez tous à moi, » et qui nous assure que son joug est doux et son fardeau léger. Car dès que la charité sera répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, nous aimerons certainement ce qui nous est commandé, et nous n'y trouverons rien de dur ni d'accablant, si nous ne portons plus d'autre joug que celui-là, qui nous rend d'autant plus libres, que nous l'acceptons plus humblement et plus volontiers. Aussi est-ce le seul fardeau qui, loin de peser sur ceux qui le portent, les soutient et les soulage. Si donc on aime les richesses, qu'on les mette en dépôt où elles ne sauraient périr : si ce sont les honneurs que l'on aime, qu'on les cherche où personne n'est honoré qu'autant qu'il le mérite : si c'est la santé, qu'on aspire à celle dont nous jouirons dans le ciel, et que rien ne pourra jamais altérer : si c'est la vie, qu'on cherche celle qui doit durer à jamais, et sur laquelle la mort n'aura point d'empire.

Rendez donc à Dieu ce que vous lui avez voué, puisque cela c'est vous-même et que vous vous rendez vous-même à celui qui vous a donné l'être. Rendez-le-lui, je vous conjure, puisque en le lui rendant, au lieu de l'amoindrir vous le conserverez et l'accroîtrez. En effet, c'est par bonté, et non par indigence, que Dieu exige ce qu'on lui a promis. Quoi que ce soit qu'on lui rende il n'en est pas plus riche : ce sont au contraire ceux qui lui rendent qui deviennent plus riches en lui rendant. Aussi ne pas lui rendre, c'est perdre, et lui rendre c'est gagner ; c'est se mettre soi-même en sûreté entre ses mains, parce que et celui qui rend, et ce qu'il rend, ne sont qu'une même chose, comme la dette et le débiteur n'en étaient qu'une. Car l'homme se doit tout entier à Dieu ; et pour être heureux il faut qu'il se donne à celui qui lui a donné l'être.

C'est ce que Jésus-Christ nous signifie par ces paroles de l'Évangile : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » C'est ce qu'il dit lorsque s'étant

fait montrer une pièce de monnaie, et ayant demandé de qui était l'image qu'il y voyait empreinte, on lui répondit que c'était celle de César ; par où il donna à entendre que, comme César, en demandant le tribut, redemandait son image, de même Dieu redemande la sienne, quand il nous redemande à nous-mêmes. Or si nous lui devons cette image sans que nous la lui ayons promise, combien plus sommes-nous obligés de la lui rendre, quand nous avons fait cette promesse.

Je pourrais, mon très-cher fils, entreprendre de louer, autant que j'en suis capable, la sainte résolution que vous avez prise, et le vœu que vous avez formé : je pourrais vous montrer combien vous en retirerez d'avantage, et quelle différence il y a entre les chrétiens amateurs du monde et ceux qui ont le courage de le mépriser. On donne aux uns et aux autres le nom de *fidèles :* mais quoique les uns et les autres aient été lavés dans les eaux du baptême, initiés et consacrés par la participation des mêmes mystères, et qu'ils soient tous, non-seulement auditeurs, mais si vous voulez prédicateurs de l'Évangile, ils ne sont pas tous participants du royaume de Dieu et de sa lumière, ni cohéritiers de Jésus-Christ, pour régner avec lui dans la vie éternelle, hors de laquelle il n'y a point de bonheur.

Car ce n'est pas la différence de ceux qui entendent la parole de l'Évangile, d'avec ceux qui ne l'entendent pas, mais la différence de ceux même qui l'entendent, que Jésus-Christ nous a marquée quand il a dit : « Celui qui entend mes paroles, et qui les pratique est semblable à un homme sage, qui a bâti sa maison sur le roc ; en sorte que quand la pluie est tombée, que les fleuves se sont débordés, et que les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison, elle est demeurée ferme, parce qu'elle était fondée sur le roc. Mais celui qui entend mes paroles et ne les pratique point, est semblable à un insensé qui a bâti sa maison sur le sable mouvant ; en sorte que, quand

la pluie est tombée, que les fleuves se sont débordés, que les vents ont soufflé, et sont venus fondre sur cette maison, elle a été renversée, et sa ruine a été grande. » Ainsi entendre les paroles de Jésus-Christ c'est bâtir ; en cela les uns et les autres sont égaux : mais en ce que les uns pratiquent ce qu'ils ont entendu, et les autres non, il y a entre eux autant de différence, qu'entre un bâtiment appuyé sur le roc, et un autre qui, n'ayant que du sable pour fondement, se renverse à la première secousse. Il ne faut pas néanmoins conclure de là que la condition de celui qui n'entend point la parole de Jésus-Christ soit la meilleure, puisque celui qui ne bâtit rien du tout, et qui n'est point à couvert, en est d'autant plus facilement inondé par les pluies et emporté par les eaux et par le vent.

Je pourrais encore vous marquer les divers degrés des mérites de ceux même qui seront à la droite de Jésus-Christ au jour du jugement, et qui auront part à son royaume; et vous faire voir de combien la vie des personnes mariées, des pères et des mères de famille, quelle que soit d'ailleurs leur piété, est moins excellente que celle que vous avez vouée à Dieu, et c'est ce que j'essayerais, autant que j'en suis capable, s'il s'agissait de vous y exhorter. Mais vous êtes lié et engagé ; tout est consommé.

(Saint Augustin. *Lettre CXXVII^e^*.)

---

---

## VII. DE LA CHASTETÉ.

### SAINT JÉRÔME A EUSTOCHIE.

« Écoutez ma fille, ouvrez les yeux, et ayez l'oreille attentive, et oubliez votre peuple et la maison de votre père; et le roi désirera voir votre beauté. » C'est ainsi que Dieu parle à l'âme dans le psaume quarante-quatrième, pour l'engager à quitter, à l'exemple d'Abraham, son pays et sa famille, à se séparer des Chaldéens, qui signifient semblables aux démons, et à établir sa demeure dans cette région des vivants, après laquelle soupirait le même prophète, lorsqu'il disait : « Je crois fermement voir un jour les biens du Seigneur dans la terre des vivants. »

Mais ce n'est pas assez pour vous de sortir de votre pays ; vous devez encore oublier votre peuple, et la maison de votre père, et mépriser tout ce qui flatte les sens, pour vous unir étroitement à votre divin époux : « Ne regardez point derrière vous, disaient à Loth les anges du Seigneur, et ne demeurez point dans le pays d'alentour; mais sauvez-vous sur la montagne, de peur que vous ne périssiez aussi vous-même avec les autres. » Quand une fois on a mis la main à la charrue, l'on ne doit point regarder derrière soi, ni revenir des champs en sa maison. Après avoir été revêtu de Jésus-Christ, l'on ne doit point descendre du toit pour prendre d'autres vêtements.

Voici quelque chose de bien étonnant, et de bien digne de notre admiration ; un père exhorte sa fille à ne plus penser à son père. « Vous êtes les enfants du démon, disait Jésus-Christ aux Juifs, et vous ne voulez qu'accomplir les désirs de votre père. » L'apôtre saint Jean dit aussi ailleurs : « Celui qui commet le péché, est enfant du démon. »

Tel est notre premier père ; c'est de lui que nous sommes sortis, et la naissance criminelle que nous en avons reçue nous a rendus tout noirs : de manière qu'après avoir fait pénitence, et avant de nous être élevés au comble des vertus, nous sommes forcés de dire avec l'Épouse des Cantiques : « Je suis noire, mais je suis belle, ô filles de Jérusalem. » Je suis sortie de la maison où l'on m'a vue naître, j'ai oublié mon père, je vais renaître en Jésus-Christ. Mais quel sera le fruit de cette renaissance ? Le voici : « Et le roi désirera voir votre beauté. » Voilà quel est ce grand Sacrement dont l'apôtre saint Paul a dit : « C'est pourquoi l'homme abandonnera son père et sa mère, pour s'attacher à sa femme, et ils ne feront l'un et l'autre, non plus comme autrefois, qu'une même chair, mais qu'un même esprit. » Votre époux n'est ni fier ni superbe, il n'a pas dédaigné de prendre une Éthiopienne pour épouse. Dès que vous voudrez vous instruire des sages maximes qu'enseigne ce véritable Salomon, vous n'avez qu'à vous approcher de lui, il ne vous cachera rien de qu'il sait.

Quant à moi, mon dessein n'est point de vous flatter ici : un flatteur est un agréable ennemi qui nous empoisonne par des louanges trompeuses et des caresses affectées. Je n'emploierai point dans cet ouvrage ce que l'éloquence a de plus pompeux et de plus brillant, pour étaler à vos yeux le bonheur de la virginité, et pour mettre tout le monde à vos pieds en vous élevant jusqu'au rang des anges. Je ne veux pas que l'état que vous avez embrassé vous inspire de l'orgueil, mais de la crainte. Vous portez avec vous un précieux trésor, prenez garde de tomber entre les mains des voleurs. La vie présente est comme une carrière où nous courons tous, afin de recevoir la couronne dans la vie future. L'on ne marche qu'en tremblant parmi les serpents et les scorpions. « Mon épée, dit le Seigneur, s'est enivrée de sang dans le ciel. » Comment donc pouvez-vous espérer de trouver la paix dans une

terre qui ne produit que des épines et des ronces, et qui a été donnée en nourriture aux serpents ? « Nous avons à combattre, non contre des hommes de chair et de sang, mais contre les principautés et les puissances de ce monde, c'est-à-dire de ce siècle ténébreux, contre les esprits de malice répandus dans l'air. » Tout est plein d'ennemis ici-bas, nous sommes environnés de toutes parts, et notre chair, qui n'est que faiblesse et qui bientôt ne sera que cendre et que poussière, soutient seule tous leurs efforts. Mais après que vous serez sortie des liens de ce corps mortel, exempte de tout ce que le prince de ce monde pourrait vous reprocher ; alors, libre et tranquille, vous entendrez ces paroles du prophète : « Tout ce qui effraye durant la nuit, ne vous fera point trembler ; vous ne craindrez ni la flèche qui vole durant le jour, ni les maux que l'on prépare dans les ténèbres, ni les attaques du démon du midi. Mille tomberont à votre gauche et dix mille à votre droite, mais la mort n'approchera point de vous. » Que si, effrayée de cette multitude et troublée à chaque mouvement qu'excite la passion, vous dites en vous-même : « Que ferons-nous ? » Elisée vous répondra : « Ne craignez point, car il y a plus de gens armés avec nous qu'il n'y en a avec eux ; » et il fera pour vous cette prière à Dieu : « Ouvrez, Seigneur, les yeux de votre servante, afin qu'elle voie. » Alors, ouvrant les yeux, vous verrez un chariot de feu tout prêt à vous enlever au ciel comme Élie, et vous chanterez dans le transport de votre joie : « Notre âme s'est échappée comme un passereau du filet des chasseurs : le filet a été brisé, et nous avons été délivrés. »

Tandis que nous sommes attachés à un corps fragile et mortel ; tandis que nous portons ce trésor dans des vases de terre ; tandis que l'esprit a des désirs contraires à ceux de la chair, et que la chair en a de contraires à ceux de l'esprit ; la victoire est toujours incertaine. Car le démon, qui est notre ennemi, tourne sans cesse autour de nous

comme un lion rugissant, cherchant à dévorer quelqu'un. « Vous avez répandu les ténèbres, dit le prophète-roi, et la nuit a été faite, et c'est durant la nuit que toutes les bêtes de la forêt passeront, et que les petits des lions rugissent après leur proie, et cherchent la nourriture que Dieu leur a destinée. » Le démon ne cherche point à dévorer les infidèles, ni ceux du dehors, que le roi d'Assyrie a fait brûler dans une fournaise ardente : il ne s'applique qu'à séduire les fidèles, et à les arracher du sein de l'Église de Jésus-Christ. Il ne se nourrit, comme dit le prophète Abacuc, que de viandes choisies et délicieuses. Tantôt c'est un Job qu'il veut renverser : tantôt ce sont des apôtres qu'il demande à cribler, après avoir dévoré le perfide Judas. Le Sauveur n'est pas venu apporter la paix sur la terre, mais l'épée. Lucifer, qui paraissait si brillant au point du jour, est tombé du ciel; et cet ange superbe, nourri parmi les délices du paradis, a entendu de la bouche du Seigneur ces terribles menaces : « Quand tu prendrais ton vol aussi haut que l'aigle, j'irais t'arracher de là. » Car il avait dit en son cœur : « J'établirai mon trône au-dessus des astres, et je serai semblable au Très-Haut. » C'est pour cela que Dieu dit à ceux qui descendent tous les jours par cette échelle mystérieuse que Jacob vit en songe : « J'ai dit : Vous êtes des dieux, et vous êtes tous enfants du Très-Haut; mais cependant vous mourrez comme des hommes, et vous tomberez comme l'un des princes. » Le démon est tombé le premier, et comme Dieu se trouve dans l'assemblée des dieux, et qu'il juge les dieux étant au milieu d'eux; l'apôtre saint Paul dit à ceux qui tombent de ce haut rang où ils étaient élevés : « Puisqu'il y a parmi vous de la division et de la jalousie, n'est-il pas visible que vous êtes des hommes, et que vous vous conduisez selon l'homme? » Si l'apôtre saint Paul, ce vase d'élection, cet homme destiné à porter l'Évangile de Jésus-Christ parmi les nations, s'applique à réprimer les saillies d'une chair révoltée, à éteindre le feu des passions

dont il se sent embrasé, à mortifier son corps et à le réduire en servitude, de peur qu'en prêchant aux autres il ne devienne lui-même réprouvé : si malgré ses soins et ses mortifications continuelles, il ne laisse pas de sentir dans ses membres une loi qui combat la loi de l'esprit et qui l'assujettit à la loi du péché : si, après avoir souffert la nudité, les jeûnes, la faim, la prison, les fouets et les tourments, revenu à lui-même, il s'écrie : « Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ! » croyez-vous devoir vivre sans crainte et sans inquiétude ? Prenez garde, je vous prie, que Dieu ne dise un jour de vous : « La Vierge d'Israël est tombée, et il n'y a personne qui la relève. » Quand une fois une vierge vient à tomber, j'ose le dire, Dieu, tout puissant qu'il est, ne saurait la rétablir dans sa première innocence.

Donc ne suivons point l'attrait du vice; mais dès que nous sentirons les premiers mouvements de la concupiscence, et les douces impressions de la volupté, écrions-nous avec le prophète-roi : « Le Seigneur est mon aide; je ne craindrai point tout ce que la chair pourra faire contre moi. » Lorsque vous verrez votre cœur, agité de différents désirs, balancer son choix entre le vice et la vertu, dites avec le même prophète : « Pourquoi, mon âme, êtes-vous si triste, et pourquoi me troublez-vous ? Confiez-vous au Seigneur, parce que je lui rendrai des actions de grâces, comme à celui qui est le salut et la lumière de mon visage, et mon Dieu. » Ne donnez point aux mauvaises pensées le temps de se fortifier dans votre esprit; étouffez toutes ces semences de Babylone, qui ne sont propres qu'à faire naître dans votre cœur le désordre et la confusion; faites mourir votre ennemi tandis qu'il est encore faible, et arrêtez dès sa source la malignité d'une passion naissante. Écoutez ce que dit le prophète-roi : « Malheur à toi, fille de Babylone; heureux celui qui te rendra les maux que tu nous as fait souffrir ; heu-

reux celui qui prendra tes petits enfants et qui les brisera contre la pierre. »

Dans le temps que je demeurais au désert et que je vivais dans cette vaste solitude, qui, brûlée des ardeurs du soleil, n'a rien que d'affreux pour les solitaires qui l'habitent, combien de fois me suis-je imaginé être à Rome au milieu des délices? Assis que j'étais tout seul au fond de ma retraite, plongé dans un abîme d'amertume, revêtu d'un sac dont la seule vue faisait horreur à la nature, et qui servait à couvrir un corps tout défiguré et une peau toute noire et semblable à celle d'un Éthiopien; toute mon occupation était de passer les jours et les nuits dans les larmes et les gémissements. Étais-je accablé de sommeil et forcé malgré moi d'y succomber, je laissais tomber sur la terre toute nue un corps qui n'était plus qu'un squelette. Je ne vous dis rien de ma nourriture ; car dans le désert les malades mêmes ne boivent que de l'eau, et ils s'imaginent qu'il y a de la délicatesse et de la sensualité à manger des aliments qui soient cuits. Enfermé donc que j'étais dans cette espèce de prison, à laquelle je m'étais volontairement condamné pour éviter les feux de l'enfer, et n'ayant pour toute compagnie que les scorpions et les bêtes farouches, mon imagination me transportait souvent au milieu des chœurs des jeunes Romaines. Sous un visage défait et abattu par un jeûne continuel, je cachais une âme brûlante de désirs. Dans un corps tout de glace et dans une chair déjà morte avant l'entière destruction de l'homme, bouillonnait un feu dévorant que rien ne pouvait amortir. Me voyant sans appui et sans ressource, je me jetais aux pieds de Jésus-Christ, les arrosant de mes larmes, les essuyant avec mes cheveux, et, durant des semaines entières, ne prenant aucune nourriture, afin de dompter ma chair rebelle et de la soumettre à l'esprit. D'ailleurs, bien loin de rougir de ma misère, j'ai un véritable regret d'en être affranchi. Je me souviens d'avoir passé très-souvent les

jours et les nuits à crier et à me frapper la poitrine, jusqu'à ce que le Seigneur, dissipant la tempête, eût remis le calme et la tranquillité dans mon cœur. Je craignais même d'entrer dans ma cellule, qui avait vu naître tant de mauvaises pensées. Animé contre moi-même d'une juste colère, et traitant mon corps avec la dernière sévérité, je m'enfonçais tout seul dans le désert; et si je rencontrais quelque vallée profonde, quelque haute montagne, quelque rocher escarpé, j'en faisais aussitôt un lieu d'oraison, et comme une espèce de prison où je mettais ma misérable chair à la chaîne. Là (Dieu même en est témoin), abîmé dans mes larmes, et ayant sans cesse les yeux attachés au ciel, je m'imaginais quelquefois être en la compagnie des anges, et je chantais dans le transport de ma joie : « Nous courrons après vous, attirés par l'odeur de vos parfums. »

Si les seules pensées que suggère un esprit déréglé sont capables de jeter dans un si grand désordre ceux même dont le corps est déjà tout abattu et tout usé par des austérités continuelles, à combien de misères doit être sujette une jeune fille, qui accorde à ses sens tout ce qui peut flatter la délicatesse? L'apôtre saint Paul nous l'apprend : « elle est morte, quoiqu'elle paraisse vivante. »

On peut tirer des saintes Ecritures une infinité d'autres maximes, pour faire voir les maux que cause l'intempérance, et les biens que produit une nourriture simple et commune. Il vous est facile à vous-même de rassembler tout ce qui regarde ce sujet : remarquant, par exemple, la disgrâce du premier homme, qui, pour avoir obéi à ses appétits plutôt qu'à Dieu, fut chassé du paradis terrestre, et condamné à passer sa vie dans la tristesse et dans la misère : les artifices dont le démon se servit dans le désert pour porter le Fils de Dieu à rompre son jeûne : ces vives expressions dont se sert l'apôtre saint Paul : « Les viandes sont pour le ventre, et le ventre est pour les viandes; mais un jour Dieu détruira l'un et l'autre; »

et ce qu'il dit ailleurs de ceux qui mènent une vie molle et sensuelle : « Ils se font un dieu de leur ventre. » Car, en effet, chacun se fait une idole de l'objet de sa passion.

Pénétrés donc de ces grandes vérités, tâchons de rentrer par le jeûne dans ce paradis d'où nous a bannis l'intempérance. Que si vous me dites qu'une personne de votre qualité, élevée parmi les délices et nourrie avec délicatesse, ne peut pas s'abstenir de vin, ni des viandes les plus exquises, ni mener une vie si austère et si dure à la nature; je vous répondrai : « Vivez donc selon les lois du monde, puisque vous ne sauriez vivre selon la loi de Dieu. » Ce n'est pas que Dieu, qui est le créateur et le maître de l'univers, prenne plaisir à nous voir dévorés par une faim cruelle, épuisés par de longues abstinences, consumés par des jeûnes rigoureux ; mais c'est qu'il est impossible sans cela de se conserver longtemps dans l'innocence.

Par conséquent, loin d'ici ces fausses vierges qui se contentent d'avoir les dehors et les apparences de la virginité. C'est d'ailleurs à vous seule, ma chère Eustochie, que je veux adresser mon discours. De toutes les filles qui par leur naissance et leur noblesse tiennent dans Rome un rang distingué, vous êtes la première qui se soit consacrée à Dieu par le vœu de virginité. Mais plus l'état que vous avez embrassé est sublime et parfait, plus aussi devez-vous craindre de perdre tout à la fois les avantages de la vie présente et les biens de la vie future. Une disgrâce domestique a dû vous apprendre combien les plaisirs du mariage sont courts et fragiles, et de combien de chagrins ils sont empoisonnés. Car votre sœur Blesille, qui est votre aînée selon l'ordre de la nature, et votre inférieure dans l'ordre de la grâce, se trouve veuve après sept mois de mariage.

Et d'abord, n'ayez aucune liaison avec les femmes mariées. Ne rendez aucune visite aux personnes de qualité, et ne vous exposez point à voir souvent ce que vous avez

méprisé pour vous consacrer à Dieu. Si une femme du commun se fait un mérite d'avoir pour mari un juge ou un homme constitué en quelque dignité; si l'on s'empresse si fort de faire la cour à la femme d'un empereur; pourquoi irez-vous commettre la gloire de votre époux? Pourquoi vous abaisserez-vous jusqu'à rendre des devoirs à la femme d'un homme mortel, vous qui êtes l'épouse d'un Dieu? Faites paraître en cela un saint orgueil, et songez que vous êtes infiniment au-dessus des autres femmes.

Au reste, vous ne devez pas seulement fuir la compagnie de celles qui, fières de la dignité de leurs maris, ne paraissent en public qu'environnées d'une foule d'esclaves et couvertes de drap d'or; vous devez encore éviter celles qui sont veuves plutôt par nécessité que par inclination : non pas qu'elles aient dû souhaiter la mort de leurs maris; mais parce qu'elles n'ont pas su profiter de l'occasion qu'elles avaient de vivre dans la continence.

Ayez pour compagnes des filles mortifiées et abattues par le jeûne; qui portent sur un visage pâle et défait les caractères de la pénitence; qui, par la maturité de leur âge et la régularité de leur vie, se soient acquis une estime universelle; qui chantent tous les jours en leurs cœurs : « Où faites-vous paître votre troupeau? où prenez-vous votre repos à l'heure de midi? » qui disent du fond de l'âme : « Je désire de me voir dégagée des liens du corps, et d'être avec Jésus-Christ. »

Soyez soumise à vos parents à l'exemple de votre époux. Montrez-vous rarement en public; cherchez les martyrs dans votre chambre. Si vous sortez toutes les fois que vous croirez en avoir besoin, vous ne manquerez jamais de prétexte pour sortir. Mangez avec modération, et ne vous remplissez jamais l'estomac de viandes. On en voit plusieurs qui, usant du vin avec sobriété, s'enivrent pour ainsi dire par l'abondance des viandes. Quand vous vous lèverez la nuit pour prier Dieu, si vous éprouvez quelque malaise, que ce soit d'inanition, et non pas de ré-

plétion. Appliquez-vous souvent à la lecture, et apprenez beaucoup de choses par cœur : ne vous endormez jamais que le livre à la main, et que ce soit sur de saintes pages que tombe votre tête accablée de sommeil. Jeûnez tous les jours, et ne mangez jamais jusqu'à vous rassasier. Que sert-il de s'épuiser par un jeûne de deux ou trois jours, si, pour se dédommager de cette longue abstinence, l'on mange ensuite avec excès? Un estomac rempli de viandes appesantit l'esprit et n'est propre qu'à faire naître mille désirs impurs; semblable en quelque façon à une terre qui, étant abreuvée par des pluies trop abondantes, ne produit que des épines et des ronces.

Il est bien difficile de ne rien aimer : il faut nécessairement que le cœur humain s'attache à quelque objet. L'amour spirituel bannit de nos cœurs l'amour charnel; les désirs que l'un inspire étouffent ceux que l'autre fait naître, et celui-là s'augmente et se fortifie par les pertes que fait celui-ci. C'est pourquoi saint Paul disait avec tant de confiance : « Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Quand on mortifie son corps, et qu'on regarde le siècle présent comme une ombre qui passe, on ne craint pas de dire : «Je suis de venu comme une outre exposée à la gelée. » Semblable à la cigale, lavez toutes les nuits votre lit de vos pleurs, arrosez-le de vos larmes; veillez comme le passereau dans la solitude; chantez de cœur et d'esprit : « Mon âme, bénissez le Seigneur, et gardez-vous bien d'oublier jamais tous ses bienfaits, puisque c'est moi qui vous pardonne toutes vos iniquités, qui vous guérit de tous vos maux, et qui rachète votre vie de la mort. » Qui de nous peut dire du fond du cœur : « Je mangeais la cendre comme du pain, et je mêlais mes larmes avec ce que je buvais? » Ne dois-je pas pleurer et gémir sans cesse de me voir encore exposé aux dangereuses suggestions du serpent, qui me sollicite de toucher au fruit défendu, et qui, après m'avoir chassé du paradis de la

virginité, veut me couvrir de cet habit de peau qu'Élie jeta à terre en retournant à ce jardin de délices? Pourquoi goûterais-je des plaisirs qui passent en un moment? Pourquoi me laisserais-je séduire par la douce et mortelle harmonie de ces dangereuses sirènes? Je ne veux point m'assujettir à cette peine à laquelle Dieu condamna l'homme criminel. « Vous enfanterez, dit-il à la femme, dans les tourments et dans les angoisses. » Cette loi n'a point été faite pour moi : « Et vous vous attacherez uniquement à votre mari. » Que celle-là donne uniquement ses affections à un mari, qui n'a point Jésus-Christ pour époux. Enfin le Seigneur ajouta : « Et vous mourrez. » Voilà où aboutit le mariage. Il n'y a point de différence de sexe dans la profession que j'ai embrassée. Je veux que Dieu ait autrefois établi et autorisé le mariage; mais Jésus-Christ et Marie ont consacré la virginité.

Peut-être me dira-t-on : « Comment osez-vous parler du mariage d'une manière si désavantageuse, puisqu'il a été béni de Dieu? » Ce n'est point mal parler du mariage que de lui préférer la virginité. On ne compare jamais le mal avec le bien. Les femmes mariées doivent même se faire gloire de marcher après les vierges. Dieu dit à l'homme : « Croissez, multipliez et peuplez la terre. » Que ceux-là croissent et multiplient, qui doivent peupler la terre. Ceux qui, comme vous, suivent le parti de la virginité sont dans le ciel.

Je loue donc les noces, je loue le mariage; mais c'est parce qu'il produit des vierges. Je le regarde comme une épine qui porte des roses, comme une terre qui produit de l'or, comme une nacre où se forment des perles. Le laboureur laboure-t-il toujours? N'a-t-il pas aussi le plaisir de goûter le fruit de ses travaux? On ne saurait avoir plus de respect pour le mariage, qu'en aimant beaucoup les fruits qu'il produit. O mère, pourquoi portez-vous envie à votre fille? Vous qui l'avez nourrie de votre lait et de votre propre substance, élevée dans votre sein, et conservée vierge

avec des soins si dignes de la piété maternelle, trouvez-vous mauvais qu'elle ait mieux aimé épouser un roi qu'un simple soldat? Vous devez lui savoir bon gré d'avoir pris ce parti, puisque par cette alliance vous êtes devenue la belle-mère d'un Dieu.

« Quant aux vierges, dit l'apôtre saint Paul, je n'ai point reçu de commandement du Seigneur. » Pourquoi? Parce que ce n'était point par le commandement de Jésus-Christ, mais par son propre choix que cet apôtre avait embrassé lui-même l'état de virginité. Car il ne faut pas croire, comme quelques-uns l'ont prétendu, que cet apôtre ait été marié, puisque parlant de la continence, et exhortant les fidèles à demeurer toujours vierges, il dit : « Je voudrais que tous les hommes fussent en l'état où je suis moi-même. » Et plus bas : « Quant aux personnes qui ne sont point mariées, ou qui sont veuves, je leur déclare qu'il leur est avantageux de demeurer en cet état, comme j'y demeure moi-même. » Et dans un autre endroit : « N'avons-nous pas le pouvoir de mener des femmes partout avec nous, comme font les autres apôtres? » Pourquoi donc n'a-t-il pas reçu de commandement du Seigneur touchant la virginité? C'est parce que les sacrifices que nous offrons à Dieu volontairement et sans contrainte sont dignes d'une plus grande récompense; et que l'on n'aurait pu faire une loi de la virginité, sans défendre en quelque façon le mariage. D'ailleurs il y aurait eu trop d'inhumanité à forcer les plus douces inclinations de la nature, à contraindre l'homme de mener sur la terre une vie angélique, et à condamner en quelque manière l'ouvrage du Créateur.

L'ancienne loi avait des idées de la béatitude bien différentes de celles que nous donne la loi évangélique. « Heureux, disait-on alors, ceux qui ont des enfants dans Sion, et une famille dans Jérusalem. Maudite soit la femme stérile qui n'enfante point. Vos enfants seront autour de votre table comme de jeunes oliviers. » On faisait

espérer aux Juifs de grandes richesses : on leur promettait qu'il n'y aurait point de malades dans leurs tribus. Mais on nous dit aujourd'hui : « Ne vous imaginez pas être comme un tronc desséché ; » car au lieu des enfants qui vous manquent sur la terre, vous êtes assuré d'avoir une place dans le ciel durant toute l'éternité. Aujourd'hui on appelle les pauvres bienheureux, et on préfère la pauvreté de Lazare à la pourpre du riche. Aujourd'hui on trouve de nouvelles forces dans la langueur et la faiblesse. Lorsque la terre était encore toute déserte et sans habitants, les patriarches ne connaissaient point de plus grand bonheur que d'avoir une nombreuse postérité (je passe ici sous silence ce que leurs mariages avaient de mystérieux). Ce fut dans cette vue qu'Abraham, quoique fort âgé, épousa Céthura, et que la belle Rachel, qui était une figure de l'Église, se plaignait de sa stérilité. Mais enfin, la maison s'augmenta peu à peu, et le moissonneur est venu au monde pour la recueillir. Élie, Élisée, et plusieurs des enfants des prophètes ont embrassé l'état de virginité. Dieu dit à Jérémie : « Ne vous mariez point. » Le Seigneur défend à ce prophète de se marier, parce qu'il avait été sanctifié dans le sein de sa mère, et que le peuple juif était à la veille de tomber dans l'esclavage. C'est ce que l'apôtre saint Paul nous dit en d'autres termes : « Je crois qu'il est avantageux, à cause des fâcheuses nécessités de la vie présente, je crois, dis-je, qu'il est avantageux à l'homme de ne se point marier. » Quelles sont ces nécessités si fâcheuses qui nous privent des nécessités du mariage? C'est, dit cet apôtre, que « le temps est court; et ainsi que ceux même qui ont des femmes, soient comme n'en ayant point. » Nabuchodonosor approche, et ce lion sort déjà de sa tanière; pourquoi donc m'engager dans un mariage dont il ne doit naître que des esclaves de ce prince superbe? Pourquoi mettre au monde des enfants, dont un prophète déplorera la malheureuse destinée, en disant : « La langue de l'enfant qui était à la mamelle,

s'est attachée à son palais dans son extrême soif; les petits ont demandé du pain, et il n'y avait personne pour leur en donner. »

Il n'y avait donc que les hommes, comme nous avons dit, qui fissent profession de continence; et Ève enfantait toujours dans les douleurs. Mais depuis qu'une vierge est devenue féconde, et qu'elle nous a donné cet enfant qui devait porter sur son épaule la marque de sa principauté, ce Dieu, ce Fort, ce Père du siècle futur; la femme s'est vue affranchie de son ancienne malédiction. Ève était un principe de mort, et Marie a été une source de vie pour nous : et comme la virginité a commencé par une femme, aussi a-t-elle brillé plus longtemps dans les femmes. Dès que le Fils de Dieu fut venu au monde, il prit soin d'y établir une nouvelle famille, afin d'être servi par les anges de la terre, de même qu'il est adoré par les anges du ciel. L'on vit alors la chaste Judith couper la tête d'Holopherne; l'on vit Aman, qui veut dire *iniquité*, périr dans le feu qu'il avait lui-même allumé; l'on vit un saint Jacques et un saint Jean abandonner, pour suivre le Sauveur, leur père, leurs filets et leur nacelle; renonçant ainsi tout à la fois, aux affaires domestiques, aux engagements du siècle, aux sentiments les plus tendres qu'inspire la nature. Ce fut alors qu'on commença à dire aux hommes : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive. » Car un soldat ne va pas avec sa femme combattre l'ennemi : et Jésus-Christ refuse à son disciple la permission d'aller rendre à son propre père les devoirs de la sépulture. « Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux du ciel leurs nids pour s'y reposer, mais le Fils de l'homme n'a pas seulement où mettre sa tête. » C'est pour nous apprendre à ne nous point chagriner, si quelquefois nous sommes logés trop à l'étroit.

Ce n'est pas tout, ma chère Eustochie; ne prêtez point l'oreille aux mauvais discours; car il arrive souvent que

ceux qui laissent échapper en votre présence quelque parole déshonnête, n'en usent de la sorte que pour pénétrer vos sentiments, et voir si de tels discours ne vous déplaisent point, et si vous aimez à rire et à plaisanter. Ils applaudissent à tout ce que vous dites; ils condamnent tout ce que vous n'approuvez pas ; ils louent tout à la fois votre piété, votre enjouement et votre sincérité : « Voilà, disent-ils, une véritable servante de Jésus-Christ; c'est la candeur et la simplicité mêmes; elle a bien d'autres manières que cette fille revêche et sans élégance, grossière et farouche, qui peut-être n'a renoncé au mariage, que parce qu'elle n'a pas pu trouver de mari. » Par un malheureux penchant qui nous est naturel, nous écoutons toujours avec complaisance ceux qui nous flattent; et quoique les louanges qu'ils nous donnent nous fassent rougir et que nous les refusions par une modestie affectée; néanmoins le cœur ne laisse pas d'en être touché, et de les goûter avec plaisir.

Il faut qu'une épouse de Jésus-Christ, semblable à l'arche d'alliance, soit toute dorée, et au dedans et au dehors; elle doit être la dépositaire de la loi du Seigneur; et comme l'arche ne contenait que les tables du testament, aussi devez-vous bannir de votre esprit l'idée de toutes les choses extérieures et sensibles. C'est sur ce propitiatoire, comme sur les ailes des chérubins, que le Seigneur veut s'asseoir. Il vous envoie ses disciples pour vous délier, comme ce petit ânon dont parle l'Évangile, et pour vous affranchir des soins et des inquiétudes du siècle; afin qu'abandonnant les pailles et les briques d'Égypte, vous suiviez Moïse dans le désert, et que vous entriez dans la terre promise. Que personne ne vous empêche de rompre vos liens, et ne ménagez sur cela ni mère, ni sœur, ni parente, ni frère; le Seigneur a besoin de vous. Que s'ils veulent s'opposer à vos desseins, il est à craindre que Dieu n'appesantisse son bras sur eux, comme il fit sur Pharaon, qui refusant au peuple d'Israël

la liberté d'aller adorer le Seigneur, se vit exposé à toutes ces calamités et ces disgrâces dont l'Écriture sainte nous fait le détail. Jésus-Christ étant entré dans le temple, jeta dehors tout ce qui ne servait point au temple : car il est un Dieu jaloux, et il ne saurait souffrir que l'on convertisse la maison de son père en une caverne de voleurs. Quand il se trouve dans un lieu où l'on fait métier de compter de l'argent, de vendre des colombes, et d'immoler la simplicité et l'innocence; quand il voit le cœur d'une vierge agité de mille soins différents, et uniquement occupé des affaires du siècle, alors le voile du temple se déchire aussitôt, et ce divin époux se levant en colère, dit à ces âmes mondaines : « Votre maison va demeurer déserte. » Lisez l'Évangile, et voyez comment le Sauveur préfère aux soins empressés de Marthe le repos de Marie qui est assise à ses pieds. Quoique Marthe prépare à manger au Fils de Dieu et à ses disciples, avec tout le zèle et toute l'affection que demande l'hospitalité; néanmoins Jésus-Christ lui dit : « Marthe, Marthe vous vous inquiétez et vous embarrassez de plusieurs choses ; cependant peu de choses sont nécessaires, ou plutôt une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. Imitez donc Marie, et préférez la nourriture de l'âme à celle du corps. Laissez à nos sœurs l'embarras du ménage, et le soin de recevoir Jésus-Christ en leur maison : mais pour vous, déchargée du poids accablant des affaires du siècle, asseyez-vous aux pieds du Seigneur, et dites-lui avec l'épouse des Cantiques : « J'ai trouvé celui que mon âme cherchait; je l'arrêterai, et je ne le laisserai point aller. » Et qu'il vous réponde : « Une seule est ma colombe, et ma parfaite amie; elle est la fille unique de sa mère, et celle qui lui a donné la vie, » c'est-à-dire la Jérusalem céleste, « l'a choisie préférablement à toute autre. »

Fussiez-vous sœur des patriarches et fille d'un Jacob, ne sortez jamais de chez vous pour voir des filles étran-

gères. Dina sort de la maison paternelle, et il lui en coûte son innocence. Il ne faut point que vous cherchiez votre époux dans les places publiques, ni que vous fassiez tout le tour de la ville pour le trouver. Quand vous diriez : « Je me lèverai, je ferai le tour de la ville, et je chercherai dans le marché et dans les places publiques celui qui est le bien-aimé de mon âme : » vous ne trouverez personne qui daigne seulement vous répondre. Vous ne devez point espérer de rencontrer votre époux dans les places publiques : le chemin qui conduit à la vie est petit et étroit. Aussi l'épouse ajoute-elle : « Je l'ai cherché, et je ne l'ai point trouvé ; je l'ai appelé, et il ne m'a point répondu. » Ah ! plût à Dieu que vous n'eussiez point d'autre chagrin que celui de ne l'avoir point trouvé ; mais pour comble de disgrâce, on vous blessera, on vous dépouillera ; vous direz dans l'accablement de votre douleur : « Les gardes qui font le tour de la ville m'ont rencontrée ; ils m'ont frappée et blessée, ils m'ont ôté mon manteau. » Si l'épouse qui disait, « je dors et mon cœur veille ; » si, dis-je, cette épouse s'est vue enveloppée dans tant de malheurs, pour être sortie de chez elle ; à quelles disgrâces devons-nous nous attendre, nous qui ne sommes encore que de jeunes filles. Jésus-Christ est jaloux, il ne saurait souffrir que d'autres que lui voient votre visage. Vous aurez beau lui dire pour justifier votre conduite : « Je me suis couvert le visage de mon voile, j'ai été vous chercher où vous étiez, et je vous ai dit : « O vous qui êtes le bien-aimé de mon âme, apprenez-moi où vous menez paître votre troupeau, et où vous vous reposez à midi, de peur que, rencontrant les troupeaux de vos compagnons, je ne sois obligée de me cacher le visage. » Cet époux plein d'indignation contre vous, vous dira dans sa colère : « Si vous ne vous connaissez pas, ô vous qui êtes belle entre toutes les femmes, sortez et suivez les traces des troupeaux, et menez paître vos chevreaux dans les tentes des pasteurs. »

Écoutez donc, ma chère Eustochie, ma fille, ma reine, ma compagne, ma sœur. Car vous êtes ma fille par votre âge, ma reine par votre mérite, ma compagne par la profession que nous faisons vous et moi de servir le même Dieu ; ma sœur par les liens que la charité a formés entre nous. Écoutez, dis-je, ce que dit le prophète Isaïe : « Mon peuple, entrez dans vos chambres, fermez vos portes, et tenez-vous caché pour un moment, jusqu'à ce que la colère du Seigneur soit passée. » Laissez les vierges folles courir les rues; mais pour vous, demeurez avec votre époux dans le secret de votre maison. Si vous avez soin de fermer la porte sur vous, et de prier votre père dans le secret, comme l'Évangile nous l'ordonne, il viendra, cet époux, et frappant à votre porte, il vous dira : « Me voici à la porte, et c'est moi qui frappe; si quelqu'un m'ouvre, j'entrerai, et je souperai avec lui, et lui avec moi. » Vous lui répondrez aussitôt avec un saint empressement : « J'entends la voix de mon bien-aimé qui frappe à la porte. » Levez-vous sans balancer un moment, et ouvrez-lui promptement la porte; car si vous tardiez trop longtemps à la lui ouvrir, il pourrait passer outre; et alors, affligée de son absence, vous diriez : « J'ai ouvert ma porte à mon bien-aimé, mais mon bien-aimé s'en était déjà allé. » Pourquoi fermer la porte de votre cœur? Ouvrez-la à Jésus-Christ votre époux; fermez-la au démon, selon cette parole du sage : « Si l'esprit de celui qui a la puissance s'élève sur vous, ne quittez point votre place. » Daniel se retirait au haut de la maison pour prier; car il ne pouvait pas demeurer en bas, et il ouvrait ses fenêtres du côté de Jérusalem. Ouvrez donc aussi vos fenêtres, pour laisser entrer la lumière dans votre chambre, et pour voir la cité du Seigneur. Mais n'ouvrez pas ces fenêtres dont un prophète a dit : « La mort est entrée par vos fenêtres. »

Soyez aussi toujours en garde contre les attraits et les surprises de la vaine gloire. « Comment pourriez-vous

croire, » dit Jésus-Christ aux Juifs, « vous qui recherchez la vaine estime des hommes? » Combien grand doit être un vice, qui met d'invincibles obstacles à la foi? Pour ce qui est de nous, disons avec un prophète : « C'est en vous, Seigneur, que je me mets toute ma gloire. » Et avec l'apôtre saint Paul : « Que celui qui se glorifie, ne se glorifie que dans le Seigneur. Si je voulais encore être agréable aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ. A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est mort et crucifié pour moi, comme je suis mort et crucifié pour le monde. » Et avec le prophète-roi : « Nous nous glorifierons en vous durant tout le jour. Mon âme se glorifiera dans le Seigneur. » Lorsque vous ferez l'aumône, n'ayez que Dieu pour témoin de votre charité. Lorsque vous jeûnerez, ayez toujours un visage gai et joyeux. N'affectez dans vos habits ni une propreté étudiée, ni un désordre repoussant, ni une singularité bizarre, de peur qu'on ne vous montre au doigt et que les passants ne s'arrêtent pour vous regarder. Vous avez perdu votre frère, et déjà l'on s'apprête à faire les funérailles de votre sœur. Prenez garde qu'en rendant si souvent aux autres ces tristes devoirs, vous ne mourriez aussi vous-même.

Ne désirez point de paraître ni plus pieuse, ni plus humble qu'il ne faut, et ne cherchez point la gloire en faisant semblant de la fuir. L'on en voit plusieurs qui, soigneux de dérober aux autres la connaissance de leur pauvreté, de leurs aumônes et de leurs jeûnes, recherchent d'autant plus l'approbation des hommes qu'ils semblent la mépriser davantage; et qui, par un raffinement de vanité incompréhensible, courent après la gloire en la fuyant. L'on en trouve un assez grand nombre qui, exempts des autres passions, ne se laissent ni transporter par la joie, ni ronger par le chagrin, ni flatter par l'espérance, ni troubler par la crainte : mais il y en a très-peu qui ré-

sistent aux séductions de la vaine gloire : de manière que comme le visage le plus beau est celui qui a le moins de défauts, aussi l'homme le plus humble est celui qui a le moins de vanité. Je ne vous avertis pas de ne point vous élever au-dessus des autres et de ne point faire montre de vos richesses et de votre naissance : je sais quelle est votre modestie, et que vous dites du fond de l'âme : « Seigneur, mon cœur ne s'est point enflé d'orgueil, et mes yeux ne se sont point élevés. » Je sais que cet orgueil qui a précipité le démon n'a jamais pu vous séduire, non plus que votre mère. Il est donc inutile de vous en parler, car c'est une folie de vouloir apprendre à un autre ce qu'il sait déjà. Aussi ne vous en ai-je parlé que dans la crainte que le mépris que vous aurez témoigné de la vanité mondaine ne vous inspire un nouvel orgueil ; qu'après avoir cessé de plaire aux hommes par la richesse et la magnificence des habits, une secrète vanité ne vous porte à vouloir leur plaire par un extérieur malpropre et négligé : de peur aussi que, vous trouvant en la compagnie de vos frères et de vos sœurs, vous n'affectiez de prendre le siége le plus bas, de vous confesser indigne d'une place plus honorable, de parler d'un ton de voix faible et languissant, pour donner à entendre que les jeûnes vous ont épuisée : de vous appuyer sur les autres, comme une personne qui est prête à tomber en défaillance. Car il y a des vierges qui affectent d'avoir un visage abattu et défiguré, afin que les hommes connaissent qu'elles jeûnent. Dès qu'elles aperçoivent quelqu'un, elles gémissent, elles baissent la vue, elles se cachent le visage, ouvrant à peine un œil pour se conduire. On les voit paraître avec un habit brun, une ceinture de cuir, des mains et des pieds affreux ; tandis que l'estomac qu'on ne saurait voir, est rempli de viandes. On peut bien appliquer à ces sortes de personnes ce que nous chantons tous les jours dans les psaumes : « Dieu brisera les os de ceux qui ont une vaine complaisance d'eux-mêmes. » L'on en voit d'autres

rougir de leur sexe, avoir honte d'être ce qu'elles sont, s'habiller en hommes, se couper les cheveux, et avec un visage efféminé, marcher effrontément la tête levée. Il y en a qui portent des cilices et des capes faites au métier, et qui voulant par là imiter l'innocence et la simplicité des enfants, se rendent semblables aux chouettes et aux hiboux.

Mais de peur qu'on ne m'accuse de ne parler que des femmes, je vous avertis aussi de fuir ces hommes qui portent des chaînes de fer; qui, malgré la défense de l'apôtre saint Paul, laissent croître leurs cheveux comme les femmes ; qui ont une barbe de bouc, un manteau noir, et les pieds nus dans la saison la plus rigoureuse de l'hiver. Car paraître en cet appareil, c'est porter les livrées du démon.

Nous avons affaire à un ennemi qui nous tend des piéges partout, et qui se sert de toutes sortes d'artifices pour nous surprendre. « Le serpent, dit l'Écriture, était le plus fin de tous les animaux que le Seigneur avait créés sur la terre. » Ce qui fait dire à l'apôtre saint Paul : « Nous n'ignorons pas ses desseins. » Il sied également mal à un chrétien d'être ou trop propre ou trop négligé dans ses habits. Si vous trouvez dans les saintes Écritures quelques difficultés qui vous arrêtent, ou quelques doutes qui vous embarrassent, allez consulter un homme d'une probité universellement reconnue, d'une maturité d'âge qui le mette hors de suspicion, d'une réputation à qui la médisance n'ait jamais donné la moindre atteinte, et qui puisse dire : « Je vous ai fiancée à un époux unique qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge toute pure. » Que si vous n'en trouvez point de ce caractère pour vous instruire, préférez une sûre ignorance à une instruction dangereuse. Songez que tout est piége dans le chemin où vous marchez, et que plusieurs vierges, après avoir vécu longtemps dans une chasteté constante et inviolable, se sont vu arracher des

mains cette couronne de la virginité à l'heure même de la mort.

Si vous avez pour compagnes quelques vierges d'une condition servile, ne les traitez point avec hauteur, et ne prenez point avec elles des airs de supériorité. Puisque vous n'avez toutes qu'un même époux, que vous psalmodiez en commun, que vous recevez ensemble le corps de Jésus-Christ, pourquoi ne mangeriez-vous pas à la même table? Tâchez au contraire d'en gagner plusieurs à Jésus-Christ. La gloire des vierges est d'inspirer aux autres l'estime et l'amour de la virginité.

Fuyez comme la peste ces vierges et ces veuves aussi fainéantes que curieuses, qui vont de maison en maison rendre d'interminables visites, et qui surpassent en effronterie et en impudence les parasites de théâtre. Car « les mauvais entretiens gâtent les bonnes « mœurs. »

Ne vous piquez point d'érudition, ni de faire de jolies pièces en vers lyriques. N'imitez pas la molle et ridicule délicatesse de quelques femmes qui affectent de ne parler qu'entre leurs dents et du bout des lèvres, de bégayer sans cesse, et de ne prononcer les mots qu'à demi. Comme elles s'imaginent que tout ce qui est naturel est grossier et rustique, elle se plaisent à corrompre et à forcer la nature jusque dans le langage. Quel commerce peut-il y avoir entre la lumière et les ténèbres? Quel accord entre Jésus-Christ et Bélial?... Ne serait-on pas scandalisé de vous voir assise dans un lieu consacré aux idoles? Quoique tout soit pur pour ceux qui sont purs, et qu'on ne doive rien rejeter de ce qui se mange avec actions de grâces, cependant nous ne devons point boire en même temps le calice du Seigneur et le calice des démons. Je vais vous raconter sur cela une cruelle disgrâce qui m'est arrivée.

Il y a plusieurs années qu'ayant quitté patrie, père, mère, sœur, parents, et ce qui coûte encore plus à quitter

que tout cela, une table où j'avais coutume de faire bonne chère, et allant à Jérusalem pour y servir Dieu et pour y gagner le royaume du ciel, j'emportai avec moi les livres que j'avais recueillis à Rome avec beaucoup de soin et de travail, et dont je ne pouvais me passer. Telle était alors ma misère, et l'excès de ma passion, je jeûnais pour lire Cicéron. Après de longues et fréquentes veilles, après avoir versé des torrents de larmes, que le souvenir de mes péchés passés faisait couler du fond de mon cœur, je me mettais à lire Platon. Et lorsque rentrant en moi-même, je m'appliquais à la lecture des prophètes, leur style dur et grossier me révoltait aussitôt. Aveugle que j'étais, et incapable de voir la lumière, je m'en prenais au soleil, au lieu de reconnaître mon aveuglement. Séduit donc et trompé de la sorte par les artifices de l'ancien serpent, j'eus même vers la mi-carême une fièvre qui, pénétrant jusqu'à la moelle mon corps déjà épuisé par de continuelles austérités, et me tourmentant jour et nuit avec une violence incroyable, me dessécha tellement que je n'avais plus que les os. Comme mon corps était déjà tout froid, et que je n'avais plus qu'un reste de vie que la chaleur naturelle entretenait encore, et qui ne se manifestait plus que par le battement du cœur, l'on s'apprêtait déjà à faire mes funérailles, lorsque tout à coup et dans un ravissement d'esprit, je me sentis traîner devant un tribunal. Là, ébloui de l'éclat dont brillaient tous ceux qui étaient présents, je demeurai prosterné contre terre, sans oser seulement lever les yeux. Le juge m'ayant demandé de quelle religion j'étais, je lui répondis que j'étais chrétien. Tu mens, me dit-il alors, tu n'es pas chrétien, mais cicéronien; car où est ton trésor, là aussi est ton cœur. Je me tus aussitôt; et me sentant plus déchiré par les remords de ma conscience que par les coups de verges qu'on me donnait (car le juge avait ordonné qu'on me fouettât), je pensai à ce verset du psalmiste : « Qui publiera vos louanges dans l'enfer, Seigneur? » Je me mis aussi à crier

et à dire en gémissant : « Ayez pitié de moi, Seigneur, ayez pitié de moi. » On m'entendait continuellement faire cette prière et pousser ces cris au milieu des coups de fouet dont on m'accablait. Enfin, ceux qui étaient présents à cette exécution, s'étant jetés aux pieds du juge, le prièrent de pardonner à ma jeunesse, et de me donner le temps d'expier ma faute, dont il pourrait ensuite me punir rigoureusement, si jamais je lisais les auteurs profanes. Pour moi qui dans une telle conjoncture aurais voulu promettre encore cent fois davantage, je commençai à lui dire avec les plus grands serments du monde, et en le prenant lui-même pour témoin : « Seigneur, s'il m'arrive jamais d'avoir ou de lire des livres profanes, je consens que vous me regardiez comme un homme qui vous a renié. » Après un tel serment, on me remit en liberté ; je revins au monde, et au grand étonnement de tous ceux qui étaient autour de mon lit, j'ouvrais les yeux en versant une si grande abondance de larmes, que les plus incrédules étaient convaincus de la douleur que je souffrais. Car ce n'était point là un songe ni une de ces visions qui nous trompent durant le sommeil : j'en atteste ce tribunal redoutable devant lequel je me suis vu prosterné, et ce jugement rigoureux qui m'a donné tant de frayeur. Fasse le ciel que je ne sois jamais appliqué à une telle question. Je sentais encore à mon réveil la douleur des coups que l'on m'avait donnés, et j'avais les épaules toutes meurtries. Aussi fus-je dans la suite plus passionné pour l'étude des livres sacrés que je ne l'avais été auparavant pour les auteurs profanes.

Un vice contre lequel vous devez encore vous mettre en garde, est l'avarice. Je ne vous dis pas de ne point convoiter par une cupidité déréglée le bien qui ne vous appartient pas ; car c'est une injustice que les lois civiles même ne laissent pas impunie ; mais de ne pas ménager par un attachement criminel votre propre bien, qui, en définitive, appartient à d'autres qu'à vous. « Si vous n'avez pas

été fidèles, dit Jésus-Christ, dans la dispensation d'un bien qui n'était pas à vous; qui vous donnera celui qui vous appartient? » Avoir un grand amas d'or et d'argent, c'est posséder des biens qui nous sont étrangers. Il n'y a que les biens spirituels qui soient véritablement en notre possession, selon ce que l'Écriture dit ailleurs : « L'homme trouve dans ses propres richesses de quoi se racheter. » Nul ne peut servir deux maîtres, car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir tout ensemble Dieu et l'argent, que les Syriens appellent en leur langue *Mammona*. Les soins que l'on prend pour avoir de quoi vivre sont des épines qui étouffent la foi, une racine qui produit l'avarice, et une occupation qui n'est digne que d'une âme païenne.

Vous me direz peut-être : Je suis une jeune fille délicate, je ne saurais travailler des mains : quand je serai vieille, ou si je tombe malade, qui est-ce qui aura compassion de moi? Écoutez ce que Jésus-Christ dit à ses apôtres : « Ne vous mettez point en peine où vous trouverez de quoi manger, ni d'où vous aurez des vêtements pour couvrir votre corps. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? Considérez les oiseaux du ciel; ils ne sèment point, ils ne moissonnent point; et ils ne font point d'amas dans des greniers; mais votre père céleste les nourrit. » Manquez-vous de vêtements, regardez la beauté des lis. Avez-vous faim, souvenez-vous que Jésus-Christ appelle bienheureux ceux qui sont pauvres et qui ont faim. Êtes-vous affligée de quelque maladie, lisez ce que dit l'apôtre saint Paul : « C'est pourquoi je trouve de la satisfaction et de la joie dans mes faiblesses. De crainte que l'orgueil ne m'enfle le cœur, Dieu a permis que je ressentisse dans ma chair un aiguillon, qui est l'ange et le ministre de Satan pour me donner des soufflets. Réjouissez-vous des jugements de Dieu sur vous, selon ce que dit le prophète-roi : « Les

filles de Juda ont tressailli de joie à cause de vos jugements, ô Seigneur. » Ayez toujours à la bouche ces paroles de Job : « Je suis sorti nu du sein de ma mère, et j'y retournerai nu. » Et ces autres de l'apôtre saint Paul : « Nous n'avons rien apporté en ce monde, et nous n'en pouvons aussi rien emporter. » Nous voyons néanmoins aujourd'hui plusieurs femmes qui remplissent leur garde-robe d'habits, et qui ne sauraient les garantir des vers, quoiqu'elles aient soin d'en changer tous les jours. Celles qui se piquent d'avoir un peu plus de religion n'ont qu'un seul habit, qu'elles portent jusqu'à ce qu'il soit entièrement usé, se couvrant de haillons, tandis que leurs coffres se remplissent d'or et d'argent. Elles auront des livres tout couverts de pierreries, et écrits en lettres d'or sur du parchemin couleur de pourpre, pendant que Jésus-Christ, qui n'a pas de quoi se vêtir, expire à leur porte. Font-elles l'aumône aux pauvres, c'est au son de la trompette. Donnent-elles à manger à ceux qui ont faim, elles ont un crieur à gages pour publier leur charité. J'ai vu depuis peu dans l'église de saint Pierre, une dame des plus qualifiées de Rome (je ne veux point la nommer, de peur qu'on ne prenne cette histoire pour une satire), qui était précédée d'une troupe d'esclaves, et qui, pour paraître plus charitable, donnait elle-même une pièce d'argent à chaque pauvre. Tandis qu'elle était occupée à faire ses charités, une vieille femme chargée d'années et couverte de haillons, après avoir déjà reçu l'aumône, courut se placer un peu plus haut, afin de la recevoir encore une fois ; mais quand son rang fut venu, la dame qui la reconnut, lui donna un coup de poing au lieu d'une pièce d'argent, et la mit tout en sang, pour la punir d'un si grand crime.

« L'avarice est la racine de tous les maux. » Aussi l'apôtre saint Paul l'appelle-t-il une idolâtrie. « Cherchez premièrement le royaume de Dieu, et toutes ces choses vous seront données comme par surcroît. Le Seigneur ne fera point mourir de faim l'âme du juste. J'ai été jeune,

dit le prophète-roi, et je suis vieux maintenant; mais je n'ai point encore vu que le juste ait été abandonné, ni que ses enfants aient cherché du pain. » Des corbeaux apportent à Élie de quoi manger; et la veuve de Sarepta qui se voyait à la veille de mourir avec ses enfants, souffre la faim pour nourrir ce prophète : mais la bouteille à l'huile ayant été remplie d'une manière miraculeuse, elle reçut la nourriture de celui qui était venu en chercher chez elle. « Je n'ai ni or ni argent, disait saint Pierre, mais je vous donne ce que j'ai; levez-vous au nom de Jésus-Christ, et marchez. » Combien y en a-t-il aujourd'hui qui disent, non pas de bouche, mais par leurs œuvres : « Je n'ai ni foi ni charité; mais j'ai de l'or et de l'argent, et je ne vous donne pas ce que j'ai. »

Contentons-nous donc d'avoir de quoi nous nourrir, et de quoi nous vêtir. Ecoutez la prière que Jacob fait à Dieu : « Si mon Seigneur demeure avec moi, s'il me conduit dans le chemin par où je marche, s'il me donne du pain pour me nourrir, et des vêtements pour me vêtir. » Il ne demande à Dieu que les choses nécessaires à la vie; et après vingt années d'absence, on le voit revenir en la terre de Chanaan, riche en serviteurs et plus riche encore en enfants. L'Écriture sainte nous fournit une infinité d'exemples qui nous font voir combien on doit fuir l'avarice; mais comme j'en ai déjà touché quelques-uns en passant, et que j'espère, s'il plaît au Seigneur, traiter de cette matière dans un ouvrage particulier; je me contente de vous raconter ici ce qui s'est passé, il y a quelques années, dans un monastère de Nitrie. Un des frères, plus économe qu'avare, et qui ne savait pas que le Sauveur avait été vendu trente deniers, laissa en mourant cent écus qu'il avait gagnés à faire des filets. Les solitaires qui en ce pays-là sont environ cinq mille dans des cellules séparées, tinrent conseil pour voir ce qu'ils avaient à faire dans une telle conjoncture. Les uns disaient qu'il fallait distribuer cet argent aux pauvres : d'autres

étaient d'avis qu'on le donnât à l'Église : quelques-uns voulaient qu'on le fît tenir aux parents du défunt. Mais Macaire, Pambo, Isidore, et les autres qu'on appelle Pères, inspirés du Saint-Esprit, furent d'avis qu'on l'enterrât avec le mort, en disant : « Ton argent puisse-t-il périr avec toi. » Qu'on ne s'imagine pas que cette conduite avait quelque chose de trop cruel et de trop inhumain ; au contraire elle jeta une si grande frayeur dans l'âme de tous les solitaires d'Égypte, que c'était un crime parmi eux de laisser seulement un écu en mourant.

Puisque nous avons fait mention des solitaires, et que je sais d'ailleurs que vous prenez plaisir à entendre tout ce qui est capable de vous édifier, et de vous porter à l'amour de la vertu ; donnez-moi, s'il vous plaît, encore un moment d'attention. Il y a en Égypte trois sortes de solitaires : les Cénobites, que l'on appelle en la langue du pays *Sausés ;* c'est-à-dire, selon notre manière de parler, qui vivent en commun ; les Anachorètes, qui demeurent seuls dans le désert : on les appelle ainsi à cause qu'ils sont entièrement séparés du reste des hommes, et qu'ils n'ont plus aucun commerce avec le monde. La troisième espèce est de ceux qu'ils appellent *Remoboth*, gens très-déréglés, et universellement méprisés. Nous n'en avons point d'autres que ceux-ci dans notre province, ou du moins y tiennent-ils le premier rang. Ils demeurent ensemble deux à deux, ou trois à trois (rarement sont-ils en plus grand nombre) vivant dans l'indépendance et au gré de leurs désirs. Pour fournir à la dépense de la table qui est commune, ils donnent chacun une partie de ce qu'ils ont gagné par le travail de leurs mains. La plupart demeurent dans les villes, ou dans les bourgs ; et comme si la sainteté consistait à bien travailler, et non pas à bien vivre, ils vendent ordinairement leurs ouvrages plus cher que les gens du monde. Ils se brouillent très-souvent entre eux ; car comme ils s'entretiennent et se nourrissent à leurs propres dépens, ils ne veulent se

soumettre à personne. Il est vrai qu'ils ont coutume de se disputer la gloire du jeûne, cherchant à vaincre et à triompher dans une action dont ils devraient dérober la connaissance aux hommes. Tout est affectation parmi eux. Les jours de fête ils s'enivrent jusqu'à vomir.

Laissant donc à part ces misérables moines dont la vie est si déréglée et si scandaleuse, parlons de ceux qui vivent en commun, et que l'on appelle *cénobites*. Le premier devoir auquel ils s'engagent, et qui est comme le lien de leur société, est d'obéir à leurs anciens, et de faire tout ce qu'ils ordonnent. On les distribue par décuries et par centuries, de manière qu'un décurion commande à neuf moines, et un centenier à dix décuries. Ils demeurent en particulier dans des cellules séparées les unes des autres. Il leur est défendu de se réunir avant l'heure de none; et il n'y a que les décurions qui aient la liberté de visiter ceux qui sont sous leur direction; afin que si quelqu'un est agité de mauvaises pensées, ils puissent le consoler dans ses peines. Ils ont coutume de s'assembler à l'heure de none, pour chanter des psaumes, et pour lire la sainte Écriture. Après la prière, et tous étant assis, celui qu'ils appellent *père* se met au milieu d'eux, et leur fait une exhortation spirituelle. Tandis qu'il parle, tous les autres gardent un profond silence, et personne n'ose ni cracher, ni lever les yeux. Ils ne lui applaudissent que par des larmes qu'ils répandent en silence, étouffant jusqu'aux soupirs que la componction fait naître. Mais lorsqu'on vient à leur parler du royaume de Jésus-Christ, et de la félicité future, et de la gloire qui leur est promise : alors levant les yeux aux ciel, et laissant échapper quelques soupirs, ils disent en eux-mêmes : « Qui me donnera des ailes comme à la colombe, afin que je puisse m'envoler et me reposer? » Cela fait, ils se séparent, et vont se mettre à table, chaque décurie avec son décurion. Ils y servent tour à tour chacun sa semaine. On y garde un silence exact, et on n'entend aucun bruit durant tout

le repas. Ils n'ont pour toute nourriture que du pain, des légumes et des herbes, dont le sel fait tout l'assaisonnement. Il n'y a que les vieillards qui boivent du vin. Souvent on les fait dîner, en même temps que les plus jeunes cénobites, afin de soutenir la vieillesse de ceux-là, et de fortifier la faiblesse de ceux-ci. Après le repas, ils se lèvent de table, disent grâces, et se retirent en leurs cellules, où ils s'entretiennent jusqu'à vêpres, avec ceux de leur décurie. Avez-vous remarqué, disent-ils, de combien de faveurs le ciel a prévenu celui-ci? Combien celui-là est silencieux? Combien cet autre a l'air grave et modeste? Ils consolent les faibles, et encouragent les fervents à s'avancer de plus en plus dans les voies de la perfection. Lorsqu'ils ne font point leurs prières en commun, ils veillent en particulier dans leurs chambres durant la nuit; et il y en a qui ont soin de faire la ronde, et d'écouter à la porte des cellules, pour voir ce qui se passe et à quoi s'occupent leurs frères. S'ils en trouvent quelqu'un qui soit tiède et languissant dans ses devoirs, ils ne lui adressent point de réprimande, mais dissimulant ce qu'ils savent, ils le visitent plus souvent, et, entrant les premiers en matière, ils lui font de l'oraison une peinture qui le gagne, au lieu de lui en faire une loi qui le gêne. On leur donne tous les jours quelque tâche, et quand ils l'ont faite, ils la mettent entre les mains de leur décurion, qui la porte à l'économe; et celui-ci va tous les mois rendre compte au supérieur avec une crainte respectueuse. Il a soin aussi de goûter ce que l'on a préparé pour la nourriture des frères. Comme il n'est pas permis de dire qu'on n'a point de robe, de saïe, ou de nate pour coucher; l'économe règle toutes choses avec tant de droiture et de sagesse, que personne ne demande rien, parce que rien ne manque à personne. Si quelqu'un tombe malade, on le transporte de sa cellule dans une chambre plus grande; et les anciens en prennent un si grand soin, qu'il n'a sujet de désirer ni les délices des

villes, ni les soins d'une mère. Le dimanche ils ne s'occupent que de la lecture et de la prière. Ils s'y appliquent aussi en tout temps après le travail manuel, et ils apprennent tous les jours quelque passage de l'Écriture sainte. Ils jeûnent également durant toute l'année, excepté en carême, où il leur est permis de redoubler leurs mortifications et leurs austérités. Depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte, on change le souper en dîner, tant pour se conformer à la tradition de l'Église, que de peur qu'on ne se charge trop l'estomac en faisant deux repas par jour. Tels étaient ces Esséniens dont parle Philon, cet écrivain qui a si bien imité le style de Platon : tels ceux dont Josèphe, qui est le Tite Live des Grecs, nous fait le portrait dans son second livre de la captivité des Juifs.

Mais puisqu'en vous parlant des vierges, je ne vous ai déjà que trop entretenu des solitaires, je ne veux plus que vous mentionner la troisième espèce, c'est-à-dire ceux qu'on appelle Anachorètes. Ceux-là, sortant des monastères, n'emportent avec eux dans le désert que du pain et du sel. Saint Paul Ermite a fondé cet institut, saint Antoine l'a illustré, et même, si l'on remonte jusqu'à son origine, on peut dire que saint Jean-Baptiste en est le premier auteur. Voici la peinture que Jérémie nous en fait : « Il est bon à l'homme, dit ce prophète, de porter le joug dès sa jeunesse. Il s'assoira, il se tiendra dans la solitude et gardera le silence, parce qu'il s'est chargé de ce joug. Il tendra la joue à celui qui le frappera, il se rassasiera d'opprobres, parce que le Seigneur ne le rejettera pas pour jamais. » Je vous entretiendrai une autre fois, si vous le désirez, de leurs travaux, et de la vie céleste qu'ils mènent dans un corps de chair. Je reviens maintenant à mon sujet; je vous parlais de l'avarice, lorsque insensiblement je me suis engagé à vous retracer la vie des solitaires. Si vous voulez suivre leurs exemples et imiter leurs vertus, vous n'aurez que du mépris, je ne dis pas seulement pour l'or, pour l'argent, pour toutes les riches-

ses du monde, mais encore pour le ciel et la terre ; et, vous attachant uniquement à Jésus-Christ, vous chanterez avec le prophète-roi : « Le Seigneur est mon partage. » Mais poursuivons notre discours.

Quoique l'apôtre saint Paul nous ordonne de prier sans cesse, et que le sommeil même soit pour les saints une espèce d'oraison, nous devons néanmoins partager en plusieurs heures différentes le temps que nous voulons donner à la prière, afin que l'heure destinée à cet exercice étant venue, nous quittions tout pour y vaquer. Outre les heures de tierce, de sexte et de none, du matin et du soir, que tout le monde sait être consacrées à la prière, nous devons encore avoir soin de prier Dieu avant de nous mettre à table, et de n'en sortir jamais sans rendre grâces au Créateur ; de nous lever deux ou trois fois la nuit pour repasser les endroits de l'Écriture que nous savons par cœur ; de nous armer de l'oraison en sortant de notre demeure, et de ne nous asseoir, à notre retour, qu'après avoir fait quelque prière ; de donner à l'âme la nourriture dont elle a besoin, avant d'accorder au corps le repos qui lui est nécessaire ; de nous signer à chaque action et à chaque démarche.

Ne parlez mal de personne et ne tendez point de piéges au fils de votre mère. « Qui êtes-vous, pour oser condamner le serviteur d'autrui ? S'il tombe, ou s'il demeure ferme, cela regarde son maître ; mais il demeurera ferme, parce que le Seigneur est tout-puissant pour l'affermir. » Quand vous jeûneriez deux jours, ne vous flattez pas pour cela de surpasser en vertu et en mérite ceux qui ne jeûnent point. Vous jeûnez, mais peut-être êtes-vous impatiente et emportée : celui-ci ne jeûne point, mais peut-être est-il doux et caressant. Mortifiée et d'esprit et de corps, vous digérez, pour ainsi dire, vos peines et votre faim, parmi les plaintes et les murmures, tandis que celui-ci, réglé dans ses repas, modéré dans sa nourriture, en rend grâces à Dieu. De là vient que le prophète

Isaïe crie sans cesse : « Ce n'est point là le jeûne que j'ai choisi, dit le Seigneur. » Et derechef : « Vous jeûnez parmi les procès et les querelles, et vous frappez les petits avec une violence impitoyable. Pourquoi jeûnez-vous pour moi ? » Est-ce jeûner, que de conserver des sentiments de colère, je ne dis pas jusqu'à la nuit, mais durant des mois entiers?

Attentive à vous-même, ne cherchez votre gloire que dans les bonnes œuvres, et non point dans les chutes d'autrui. Proposez-vous pour modèle la sainte Vierge qui, par son extrême pureté, mérita d'être la mère du Seigneur. Lorsque l'ange Gabriel se présenta à elle sous la forme d'un homme, et qu'il la salua en lui disant : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, » Marie, surprise et alarmée, ne sut que lui répondre, car jamais homme ne l'avait saluée ; mais enfin, ayant su qui il était, elle lui parla, et cette vierge, qui tremblait à la vue d'un homme, n'appréhenda point de s'entretenir avec un ange.

Qu'il est difficile, mais qu'il est glorieux, de devenir semblable aux martyrs, aux apôtres, à Jésus-Christ même! Pour profiter de tous ces avantages il faut être dans le sein de l'Église; il faut manger la Pâque dans une même maison ; il faut entrer dans l'arche avec Noé ; il faut que Rahab, cette femme débauchée qui est devenue juste aux yeux de Dieu, nous retire chez elle, tandis que la ville de Jéricho tombe en ruine. Car pour ces vierges prétendues que plusieurs hérétiques, et surtout la secte impure des manichéens, se vantent d'avoir parmi eux, on doit les mettre au nombre des femmes perdues, et non pas au rang des vierges. En effet, si c'est le démon qui a formé leurs corps, quel respect peuvent-elles avoir pour l'ouvrage de leur ennemi ? Mais comme elles savent que le nom de vierge est glorieux et respectable aux yeux des hommes, ces loups se couvrent de la peau de brebis, ces antechrists contrefont Jésus-Christ, et cachent sous un nom honora-

ble la honte d'une vie déréglée. Réjouissez-vous, ma sœur, réjouissez-vous, ma fille, réjouissez-vous, vierge de Jésus-Christ, puisque vous possédez le fond et la solidité d'une vertu dont les autres n'ont que les dehors et les apparences.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici paraîtra dur à ceux qui n'aiment point Jésus-Christ. Mais ceux qui regarderont comme de l'ordure le vain éclat des grandeurs mondaines; qui, convaincus que tout est vanité sous le soleil, mépriseront tout pour gagner Jésus-Christ; qui, étant morts avec le Seigneur, seront aussi ressuscités avec lui, et qui auront crucifié leur chair avec ses passions et ses désirs déréglés; ceux-là s'écrieront hautement : « Qui pourra nous séparer de l'amour de Jésus-Christ! Sera-ce l'affliction, ou les déplaisirs, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou le fer et la violence? » Et de nouveau : « Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni la violence, ni tout ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, ni toute autre créature ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur. » Le fils de Dieu s'est fait fils de l'homme pour nous sauver. Enfermé dans le sein de sa mère, il attend durant dix mois l'heure de sa naissance; il y souffre mille ennuis et mille dégoûts, il en sort tout ensanglanté, on l'enveloppe de langes, on l'entoure de caresses, et celui qui tient le monde dans sa main, se renferme lui-même dans une pauvre étable. Je ne dis point que content de la pauvreté de ses parents, il mène jusqu'à l'âge de trente ans une vie obscure et cachée aux yeux des hommes; que tandis qu'on l'outrage, il demeure dans le silence; que dans le temps même qu'on l'attache à la croix, il prie pour ses propres bourreaux. « Que rendrai-je donc au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits? Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur; la mort des saints du Seigneur est précieuse à ses yeux. »

La seule marque de reconnaissance que nous pouvons rendre à Jésus-Christ, pour toutes les grâces que nous avons reçues de sa main, est de lui donner sang pour sang ; et de sacrifier notre vie pour son amour, de même qu'il a sacrifié la sienne pour notre salut. Quel est le saint qui a reçu la couronne sans avoir combattu ? L'innocent Abel est mis à mort : Abraham court risque de perdre sa femme. Je ne m'étends pas davantage sur ce sujet. Si vous voulez considérer vous-même quelle a été la vie des justes sur la terre, vous verrez qu'ils ont tous souffert, et que les adversités ont été leur partage. Salomon seul a vécu dans les délices, mais peut-être aussi les délices l'ont-elles perdu. « Le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il frappe de verges tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants. » Ne vaut-il pas mieux combattre, vivre derrière les retranchements et en armes, suer sous le poids de la cuirasse durant quelque temps, et goûter ensuite les fruits de la victoire, que de s'engager dans une servitude éternelle, pour s'exempter d'une peine passagère ? Rien ne coûte quand on aime, et tout paraît facile à un cœur tendre et amoureux. Combien de travaux Jacob n'essuya-t-il pas pour posséder Rachel qui lui avait été promise en mariage? « Il servit sept ans pour Rachel, dit l'Écriture, et ce temps ne lui paraissait que peu de jours. » Aussi, dit-il lui-même dans la suite : « J'étais pénétré de chaleur durant le jour, et de froid pendant la nuit. »

Aimons donc Jésus-Christ, cherchons toujours ses embrassements, et tout ce qui est difficile nous paraîtra facile ; nous estimerons court tout ce qui est long. Blessés que nous serons des traits de son amour, nous dirons à tout moment : « Hélas ! que mon exil est long ! Les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec cette gloire qui sera un jour découverte en nous : parce que l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance : or cette espérance n'est point trompeuse. » Quand vous vous sentirez accablée sous le

poids de vos peines, lisez la seconde épître de saint Paul aux Corinthiens : « J'ai souffert une infinité de travaux, dit cet apôtre, j'ai souvent enduré la prison, j'ai reçu des blessures sans nombre, je me suis vu souvent tout près de la mort; j'ai reçu des Juifs en cinq fois différentes trente-neuf coups de fouet; j'ai été battu de verges par trois fois; j'ai été lapidé une fois; j'ai fait naufrage trois fois; j'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer; j'ai été souvent dans les voyages, dans les périls sur les fleuves, dans les périls des voleurs, dans les périls de la part de ceux de ma nation, dans les périls de la part des païens, dans les périls au milieu des villes, dans les périls au milieu des déserts, dans les périls sur la mer, dans les périls entre les faux frères; j'ai souffert toute sorte de travaux et de fatigues, les veilles fréquentes, la faim, la soif, les jeûnes réitérés, le froid et la nudité. » Qui de nous peut se vanter d'avoir souffert seulement la moindre partie des peines que ce grand apôtre a essuyées? Aussi est-ce ce qui lui faisait dire avec tant de confiance : « J'ai fourni ma carrière, j'ai gardé la foi; il ne me reste plus qu'à attendre la couronne de justice qui m'est réservée, que le Seigneur, comme un juge équitable, me rendra en ce grand jour. »

Les viandes sont-elles mal assaisonnées, on se met de mauvaise humeur. Boit-on du vin avec beaucoup d'eau, on s'imagine faire une action fort agréable à Dieu; on brise les coupes, on renverse les tables, on frappe les serviteurs et on se venge, par l'effusion de leur sang, de l'eau que l'on a bue. « Le royaume du ciel se prend par violence, et ce sont les violents qui l'emportent. » Vous ne l'emporterez jamais, ce royaume, si vous ne vous faites violence. Vous n'obtiendrez jamais ce pain mystérieux dont parle l'Évangile, si vous ne frappez à la porte avec importunité. N'est-ce pas faire, en effet, une grande violence au ciel, que de vouloir, tout chair que nous sommes, devenir semblables à Dieu même, et nous éle-

ver, pour juger les anges, jusqu'à la place d'où ces esprits rebelles ont été précipités ?

Dégagez-vous pour un moment des liens du corps, et jetez les yeux sur cette grande récompense que Dieu nous prépare, pour nous dédommager des peines de la vie présente ; récompense que l'œil n'a point vue, que l'oreille n'a point entendue, et que le cœur de l'homme ne saurait jamais comprendre. Qui pourrait exprimer quel sera votre bonheur et votre gloire en ce jour où la vierge Marie, mère du Seigneur, viendra au-devant de vous, accompagnée des chœurs des vierges, chantant la première au bruit des instruments, et, de concert avec ses compagnes, après le passage de la mer Rouge et la défaite de Pharaon enseveli sous les eaux avec son armée : « Célébrons les louanges du Seigneur, qui a fait éclater sa gloire et sa puissance, en précipitant dans la mer le cheval et le cavalier. » Alors sainte Thècle, transportée d'allégresse, vous prodiguera ses embrassements. Alors votre époux viendra lui-même vous recevoir, en disant : « Levez-vous, venez, mon amie, mon épouse, ma colombe ; car l'hiver est déjà passé, et les pluies se sont dissipées. » Alors les anges, saisis d'étonnement, diront : « Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore, qui est belle comme la lune, et éclatante comme le soleil ? » Les filles vous verront, les reines feront votre éloge, et les autres femmes publieront vos louanges. D'un autre côté, une nouvelle troupe de femmes chastes viendra à votre rencontre ; Sara paraîtra avec les femmes mariées, et Anne, fille de Phanuël, avec les veuves. Celles qui ont été vos mères, et selon la chair et selon l'esprit, seront dans différents chœurs ; celle-là se réjouira de vous avoir mise au monde, celle-ci s'applaudira de vous avoir donné une bonne éducation. Alors on verra véritablement le Seigneur entrer dans la Jérusalem céleste, monté sur une ânesse. Alors ces petits enfants, dont le Sauveur a dit, dans le prophète Isaïe : « Me voici, moi et les enfants que

Dieu m'a donnés, » portant des palmes à la main, pour marque de leur victoire, chanteront de concert : « Hosanna, salut et gloire, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur; hosanna, salut et gloire au haut des cieux! » Alors les cent quarante-quatre mille qui sont devant le trône et devant les vieillards, prenant leurs harpes, chanteront un cantique nouveau, que nul autre qu'eux ne pourra chanter. Ce sont ceux-là qui sont demeurés vierges; ceux-là suivent l'Agneau partout où il va. Quand la vanité mondaine fera quelque impression sur votre cœur, et que le siècle étalera à vos yeux ses pompes et sa gloire, élevez-vous en esprit jusqu'au ciel, commencez à être ce que vous devez être un jour, et votre époux vous dira : « Mettez-moi sur votre cœur pour l'abriter, comme un sceau sur votre bras, » et par là votre cœur et votre corps étant à couvert, vous direz : « Les grandes eaux n'ont pu éteindre la charité, et les fleuves ne seront point capables de l'engloutir. »

(Saint Jérôme. *Lettre XXI*e.)

---

## VIII. DE LA VIRGINITÉ.

HILAIRE A SA TRÈS-CHÈRE FILLE ABRA, SALUT EN JÉSUS-CHRIST.

J'ai reçu ta lettre; elle m'apprend que tu soupires après mon retour, et mon cœur n'en saurait douter. Car je sens combien il est doux d'avoir près de soi ceux qu'on aime. Mais tu ne pourras plus t'affliger, me reprocher mon départ, les longueurs de mon absence, mon manque de tendresse, lorsque tu comprendras que c'est ton intérêt, non l'indifférence qui me retient loin de toi. En effet, puisque tu es mon unique fille, ô ma fille, et que nos deux âmes ne doivent faire qu'une âme, je voudrais aussi que tu fusses et la plus belle et la plus pure des filles.

Or j'ai su qu'un jeune homme possédait une perle et un vêtement d'un prix si inestimable, que la personne assez heureuse pour obtenir de lui cette parure, verrait bientôt pâlir, à son éclat, toutes les richesses du monde et tous les trésors de la terre. Je suis donc parti pour aller auprès de lui; arrivé enfin par une route longue et pénible, je me suis jeté à ses pieds : car ce jeune homme est si beau que nul n'oserait se tenir debout en sa présence. Dès qu'il m'a vu dans cette humble attitude : « Que me veux-tu, m'a-t-il dit, et qu'attends-tu de moi? — Mille bouches, lui ai-je répondu, m'ont entretenu de la perle et du vêtement qui sont entre vos mains, et, si vous daignez ne pas repousser ma prière, c'est pour en orner ma fille chérie que je suis venu vous les demander. » Et cependant, le visage prosterné contre terre, j'ai versé des torrents de larmes; nuit et jour j'ai gémi, j'ai soupiré et supplié ce jeune homme de se rendre à mes vœux.

Mais lui, parce qu'il est bon et qu'il n'y a rien de meilleur que lui : « Connais-tu, m'a-t-il dit, ce vêtement e

cette perle que tu me pries avec larmes d'accorder à ta fille ? — Seigneur, lui ai-je répondu, j'en ai entendu parler aux hommes, je les ai vus des yeux de la foi, et je sais qu'ils sont excellents, et que le véritable salut consiste à se revêtir de cet habit et à se parer de cette perle. » Et aussitôt le jeune homme a ordonné à ses serviteurs de me montrer ce vêtement et cette perle, et sur-le-champ ils ont exécuté ses ordres. Et d'abord j'ai vu le vêtement : j'ai vu, ma fille, j'ai vu ce que je ne puis exprimer. Non, auprès de ce vêtement, le réseau le plus fin, la soie la plus légère n'est qu'un tissu grossier ! Non, la neige n'a pas plus de blancheur, l'or plus de brillant ! C'est un rayonnement de couleurs à quoi rien absolument ne saurait être égalé. Ensuite j'ai vu la perle, et, à sa vue, je suis aussitôt tombé : car mes yeux n'ont pu soutenir son prodigieux éclat ; car ni l'aspect du ciel, ni l'aspect de la terre ne pouvait lui être comparé.

Et comme je restais gisant, quelqu'un de ceux qui étaient là me dit : « Je vois que tu es un père plein de tendresse et de sollicitude, et que tu désires ce vêtement et cette perle pour ta fille ; mais, afin que tu désires davantage ces trésors, je veux te montrer tout ce qu'il y a encore de précieux dans ce vêtement et cette perle. Ce vêtement n'est jamais rongé par les vers, ni ne se détruit par l'usage ; il ne peut être ni souillé, ni déchiré, ni se perdre, mais il reste toujours tel qu'il est. Telle est, d'autre part, la vertu de cette perle, que si quelqu'un la porte sur soi, il ne connaîtra ni la maladie, ni la vieillesse, ni la mort. Elle n'a absolument rien en soi qui soit nuisible au corps ; au contraire celui qui s'en sert est à l'abri de tous les accidents qui amènent la mort, inclinent l'âge, ou troublent la santé. » A ces paroles, je me suis senti pressé d'un désir plus vif encore d'obtenir cette perle et ce vêtement ; et toujours gisant, inondé de pleurs, la voix ardente, je me suis mis de nouveau à prier le jeune homme : « Seigneur, disais-je, ayez

égard à mes prières, prenez en pitié mon inquiétude, et sauvez ma vie. Si vous ne m'accordez pas ce vêtement et cette perle, je serai malheureux; car vivante, ma fille sera perdue pour moi : pour ce vêtement donc et pour cette perle, je n'hésite pas à entreprendre les plus longs voyages. Vous savez, seigneur, que je ne mens point. »

En entendant ces paroles, le jeune homme m'ordonna de me lever et me dit : « Tes prières et tes larmes m'ont touché; et tu es heureux d'avoir cru. Et puisque tu dis que pour cette perle tu voudrais donner ta vie, je ne puis te la refuser; mais il faut que tu saches mon dessein et ma volonté. Le vêtement que je te donnerai est tel, que si quelqu'un veut se servir d'autres vêtements aux brillantes couleurs, de soie, ou brochés d'or, il ne peut recevoir le vêtement qui vient de moi. Je le donnerai à celui qui, dédaignant un vain luxe, aimera la simplicité dans ses habits, ou n'y admettra la pourpre que comme un accessoire et pour se conformer à l'usage. Quant à la perle que tu me demandes, elle est telle que personne ne la peut posséder, qui a une autre perle : car les autres perles viennent ou de la terre, ou de la mer; mais ma perle, comme tu le vois, est belle, précieuse, incomparable et céleste, et il ne convient pas qu'elle soit là où sont d'autres perles. En effet ce qui m'appartient ne s'accorde pas avec ce qui appartient aux hommes; puisque quiconque porte mon vêtement et ma perle est préservé pour toujours : il est inaccessible aux feux de la fièvre, impénétrable aux blessures, à l'abri du changement qu'apportent les années, et de la dissolution qui précède la mort; il est toujours égal à lui-même; il est éternel. Cependant, puisque tu me les demandes, je te donnerai ce vêtement et cette perle, afin que tu les apportes à ta fille. Mais auparavant tu dois t'informer de ce que veut ta fille. Si elle se rend digne de mon vêtement et de ma perle, si elle renonce aux vêtements de soie, d'or et de pourpre, si elle

méprise toute autre perle que la mienne, alors je t'accorderai ce que tu me demandes. »

A ces mots, ma fille, je me suis levé tout joyeux, et, me recueillant en secret, je t'ai écrit cette lettre, te priant par les torrents de larmes que je verse, de te réserver pour ce vêtement et cette perle, et de ne pas affliger ton vieux et malheureux père par la perte que tu ferais, si tu n'avais pas cette perle. D'ailleurs, ma fille, j'atteste le Dieu du ciel et de la terre, qu'il n'y a rien de plus précieux que ce vêtement et cette perle ; et de toi dépend d'obtenir ces trésors. Dis seulement, si on t'offre jamais un autre vêtement, ou de soie, ou de pourpre, ou d'or, dis seulement à celui qui te l'offrira : « J'attends un autre vêtement, pour lequel mon père voyage depuis longtemps loin de moi, qu'il me cherche, et que je ne puis avoir si j'accepte celui que vous me proposez. Pour moi c'est assez de la laine de mes brebis ; c'est assez des couleurs naturelles ; c'est assez d'un simple tissu ; le vêtement d'ailleurs que je désire ne peut, dit-on, être détruit, endommagé, ni déchiré. » Et que si on t'offre une perle pour la suspendre à ton cou, ou la mettre à ton doigt, tu répondras : « Je ne veux pas me charger de ces perles inutiles et grossières : j'attends la plus précieuse, la plus belle, la plus utile des perles. J'ai foi en mon père, qui lui-même a eu foi en celui qui la lui a promise ; cette perle, pour laquelle il m'a déclaré qu'il irait jusqu'à mourir, c'est cette perle que j'attends, que je désire, qui me procurera le salut et l'éternité. »

Donc, ma fille, soulage mon inquiétude ; relis sans cesse ma lettre, réserve-toi pour ce vêtement et pour cette perle. Et toi-même, sans consulter personne, de quelque manière que ce puisse être, dis-moi si tu te réserves pour ce vêtement et cette perle, afin que je sache ce qu'il me faut répondre à ce jeune homme, et que je songe à revenir plein d'allégresse, si tu partages mes désirs. Lorsque tu m'auras ouvert ton cœur, je t'apprendrai alors

qui est ce jeune homme, et quel il est, et ce qu'il veut, et ce qu'il promet, et ce qu'il peut. En attendant, je t'envoie un hymne que tu chanteras le matin et le soir, afin de te souvenir toujours de moi. Si ton âge ne te permet pas de parfaitement comprendre et cet hymne et ma lettre, interroge ta mère, qui désire t'avoir, par sa piété, engendrée pour Dieu. Puisse aussi ce Dieu, qui t'a engendrée, te garder à jamais, ô ma fille bien-aimée !

## HYMNE DE SAINT HILAIRE, ÉVÊQUE DE POITIERS,

### A SA FILLE ABRA.

Magnifique dispensateur de la lumière, toi qui fais luire des clartés sereines, quand le temps de la nuit s'est écoulé.

Toi, le véritable flambeau du monde, et qui ne ressembles point au pâle messager du jour, dont une étroite lumière annonce à peine la présence;

Astre plus brillant que le soleil, la lumière même et le jour même, qui, de tes pénétrants rayons, illumines le fond de nos cœurs;

O créateur de toutes choses, gloire de ton père, répands les trésors de ta grâce dans nos âmes, qui s'ouvrent pour les recevoir.

Remplis de ton esprit, portant Dieu en nous-mêmes, nous serons inaccessibles aux ruses cruelles d'un perfide ennemi;

Parmi les agitations du siècle et les nécessités de la vie, exempts de toute faute, nous vivrons sous tes lois.

Puisse la chasteté de nos âmes vaincre les honteuses passions de la chair, et l'Esprit-Saint conserver pur le tabernacle de nos corps !

Voilà notre espérance et nos prières; voilà nos vœux; fais que l'étoile du matin nous guide à travers les obscurités de la nuit;

Gloire à toi, Seigneur, gloire à ton Fils unique; gloire au Saint-Esprit, maintenant et dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

(Saint Hilaire. *Lettre à sa fille Abra.*)

## IX. COMMENT LES VIERGES DOIVENT SE CONDUIRE.

La discipline qui est la gardienne de l'espérance, l'ancre de la foi, le guide du chemin du salut, qui cultive et augmente les avantages d'un bon naturel, et qui est la maîtresse de la vertu, nous fait immuablement demeurer en Jésus-Christ et vivre en Dieu, et nous conduit ensuite aux récompenses célestes qui nous ont été promises. Il est donc aussi avantageux de la suivre que dangereux de la négliger. C'est ce que le Saint-Esprit déclare dans les Psaumes : « Gardez la discipline, de peur que le Seigneur ne se mette en colère, et que vous ne périssiez en vous égarant du droit chemin, lorsque sa colère s'allumera tout d'un coup contre vous. » Et encore : « Mais Dieu a dit au pécheur : Pourquoi vous mêlez-vous d'expliquer ma loi et de parler de mon alliance, vous qui haïssez la discipline, et qui ne tenez compte de mes paroles ? » Nous lisons encore, que « celui qui rejette la discipline est misérable. » Et Salomon nous donne ce précepte de sagesse : « Mon fils, ne négligez point la discipline du Seigneur, et ne vous découragez point lorsqu'il vous reprend. Car le Seigneur reprend celui qu'il aime. » Que si Dieu aime ceux qu'il reprend, et qu'il ne les reprenne que pour les corriger, il n'y a point de doute non plus que les fidèles et surtout les évêques ne haïssent pas, mais aiment ceux qu'ils reprennent pour les rendre meilleurs, puisque Dieu a prédit et marqué par Jérémie le temps où nous sommes, quand il a dit : « Je vous donnerai des pasteurs qui seront selon mon cœur, et ils vous conduiront avec discipline. » Si donc la discipline est recommandée partout dans l'Écriture sainte, et que la crainte et la régularité soient comme le fondement de la religion et de la foi, à quoi devons-nous travailler davantage qu'à nous établir

solidement sur une pierre, afin de n'être point ébranlés par les tempêtes du siècle, et d'arriver à la récompense par l'accomplissement des commandements de Dieu? Car il faut que nous considérions que nos membres sont les temples de Dieu purifiés par les eaux sanctifiantes du baptême de toutes les souillures de l'ancienne corruption, de telle sorte qu'il ne nous est plus permis d'en violer la pureté à moins de vouloir nous perdre. Nous sommes nous-mêmes les prêtres de ces temples ; tâchons, en les conservant inviolables, de rendre le culte qui lui est dû à celui à qui nous avons déjà commencé de nous consacrer. Saint Paul dans ses épîtres où il nous donne d'excellents préceptes pour la conduite de la vie, dit : « Vous n'êtes pas à vous, car vous avez été achetés bien chèrement ; glorifiez et portez Dieu dans votre corps. » Glorifions donc et portons Dieu dans un corps chaste et pur avec encore plus de soin que nous n'avons fait jusqu'ici ; et puisque nous sommes rachetés par le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ayons pour notre Rédempteur une pleine obéissance comme étant ses esclaves, et prenons garde que rien d'impur et de profane n'entre dans le temple de Dieu, de peur qu'en étant offensé il ne l'abandonne. Voici les paroles de Notre-Seigneur qui guérit et instruit en même temps : « Vous voilà guéri, dit-il au pécheur ; prenez garde de ne plus pécher, de peur qu'il ne vous arrive pis. » Après qu'il lui a rendu la santé, il lui donne des préceptes pour bien vivre ; et il ne lui lâche pas la bride pour le laisser aller où il lui plaît, mais, au contraire, il prend sujet de sa guérison pour le menacer sévèrement; parce que les fautes qu'on commet avant de connaître la loi de Dieu sont bien moindres, mais celles qu'on commet ensuite ne méritent point de pardon. Et ce que je dis ici, je le dis pour toutes sortes de personnes : car tous, sans différence d'âge ni de sexe, sont obligés par le respect et la fidélité qui est due à Dieu, de prendre garde de ne pas laisser souiller par leur négligence ce qu'ils ont reçu pur

et saint des mains du Seigneur, puisqu'il est écrit « qu'il n'y aura de sauvé que celui qui persévérera jusqu'à la fin. »

Maintenant c'est aux vierges que je m'adresse : car nous en devons avoir d'autant plus de soin que la gloire de leur état est plus éclatante. En effet, l'on peut dire qu'elles sont comme les fleurs odoriférantes de l'Église, le chef-d'œuvre de la grâce, l'ornement de la nature, un ouvrage parfait et incorruptible, l'image de Dieu où se réfléchit la sainteté de Notre-Seigneur, et la plus illustre partie du troupeau de Jésus-Christ. Ce sont elles qui font la joie de l'Église comme étant une des plus nobles causes de sa fécondité glorieuse ; et la joie de cette sainte Mère augmente toutes les fois qu'elle voit le nombre des vierges s'augmenter. C'est donc à elles que nous parlons ; ce sont elles que nous exhortons, plutôt par affection que par autorité. Car comme la connaissance que nous avons du peu que nous sommes nous empêche de censurer leur conduite, le soin que nous prenons de ce qui les regarde fait que nous appréhendons davantage pour elles les embûches de l'ennemi. Et véritablement cette précaution ne doit pas être estimée inutile, ni cette crainte vaine, puisqu'elle tend à assurer la voie du salut, à sanctionner les commandements de Dieu, et à faire que celles qui se sont consacrées à Jésus-Christ, et ont renoncé à la concupiscence de la chair pour se vouer à Dieu de corps et d'esprit, achèvent un ouvrage dont la récompense doit être si grande, et ne songent plus à se parer pour plaire à d'autres qu'à leur Seigneur, de qui elles attendent la couronne de la virginité.

Il ne sied, en effet, à aucun chrétien, et moins encore à une vierge, de faire état de la beauté du corps : un chrétien ne doit aimer que la parole de Dieu, et n'embrasser que des biens qui demeureront éternellement. Ou s'il se faut glorifier de son corps, il ne s'en faut glorifier que lorsqu'il est dans les tortures pour la confession du nom

de Jésus-Christ. Lorsqu'une femme est plus forte que les hommes qui la tourmentent, lorsqu'elle souffre le feu, ou la croix, ou le fer, ou la rage des bêtes, pour être ensuite couronnée, ce sont là les perles et les diamants qui ornent véritablement le corps.

Mais il y a des vierges qui étant riches s'excusent là-dessus, et prétendent qu'elles se doivent servir de leurs biens. Mais qu'elles sachent premièrement que celle-là seule est riche et opulente, qui l'est en Dieu et en Jésus-Christ, et qu'il n'y a de biens véritables que les biens spirituels qui nous mènent à Dieu et que nous possédons éternellement avec lui. Car pour les autres biens que nous avons reçus en venant au monde, et que nous y laisserons quand nous en sortirons, nous les devons autant mépriser que le monde même, aux pompes et aux délices duquel nous avons renoncé, lorsque nous sommes venus à Dieu dans le baptême. L'apôtre saint Jean nous fait cette exhortation toute céleste : « Prenez garde de ne point aimer le monde ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du père n'est point en lui : car tout ce qui est dans le monde n'est que convoitise de la chair, ou convoitise des yeux, ou ambition ; ce qui ne vient point du Père, mais du monde. Or le monde passera et les convoitises passeront avec lui ; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement comme Dieu même. » Il ne faut donc aimer que les choses divines et éternelles, et accomplir en tout la volonté de Dieu, afin de suivre les traces de Notre-Seigneur qui a dit pour nous instruire : « Je ne suis pas descendu du ciel pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé. » Que si le serviteur n'est pas plus grand que son maître, et si celui qui a été délivré doit honneur et obéissance à son libérateur, nous qui désirons être de véritables chrétiens nous devons imiter Jésus-Christ. Il est écrit et on le lit et on l'entend, et l'Église ne nous le prêche qu'afin que nous le pratiquions : « Celui qui dit qu'il demeure en Jésus-

Christ doit marcher lui-même comme Jésus-Christ a marché. » Il faut donc que nous marchions d'un pas égal à lui, et que nous nous efforcions de le suivre. Car c'est alors que notre vie répond au nom que nous portons quand nous embrassons la vérité, et que notre foi est récompensée quand elle est accompagnée des œuvres. Vous dites que vous êtes riche; mais saint Paul va au-devant de cette objection, et borne l'usage de vos richesses à vous vêtir honnêtement et modestement, lorsqu'il dit : « Que les femmes s'habillent modestement et honnêtement; qu'elles ne se frisent point, et ne portent point d'or, ni de perles, ni d'habits somptueux; mais qu'elles se vêtissent comme il est bienséant à des femmes chastes et de bonne vie. » Saint Pierre leur donne des préceptes semblables à ceux-là lorsqu'il dit : « Que les femmes ne se parent point au dehors d'or et d'habits précieux, mais qu'elles ornent leur cœur. » Que si ces apôtres veulent que les femmes mêmes apportent quelque modération en cela selon l'esprit de l'Église; combien une vierge y doit-elle être plus retenue? Vous dites que vous êtes riche; mais ne savez-vous pas qu'on ne doit pas faire tout ce qu'on peut, ni porter au delà de l'honneur qui est dû à la virginité les désirs immodérés de l'ambition? « Tout m'est permis, » dit saint Paul, « mais tout n'est pas avantageux; tout m'est permis, mais tout n'édifie pas. » Vous dites que vous êtes riche; mais il ne sied pas bien à une vierge de vanter ses richesses, puisque l'Ecriture sainte fait dire aux damnés : « Que nous a servi notre orgueil et toute cette vaine montre de richesses? Toutes ces choses ont passé comme une ombre. » L'Apôtre, de même, nous donne cette instruction : « Que ceux qui achètent soient à cet égard comme s'ils ne possédaient point, et que ceux qui usent de ce monde en usent comme s'ils n'en usaient point, car la figure de ce monde passe. » C'est ainsi que saint Pierre à qui Notre-Seigneur recommande le soin de paître et de défendre ses brebis, et sur qui il a

fondé son Église, dit qu'à la vérité il n'a ni or ni argent, mais qu'il est riche de la grâce de Jésus-Christ et de la foi, par lesquelles il faisait plusieurs miracles et possédait une infinité de trésors spirituels. Celle-là ne saurait posséder ces richesses, qui aime mieux être riche des biens du monde que de ceux de Jésus-Christ. Servez-vous de vos richesses, à la bonne heure; mais servez-vous-en pour votre salut, servez-vous-en pour en faire de bonnes œuvres et pour accomplir les commandements de Dieu et de Notre-Seigneur. Que les pauvres et les indigents sentent que vous êtes riche. Donnez à usure à Dieu votre patrimoine, et nourrissez-en Jésus-Christ afin de remporter la gloire de la virginité. Achetez les prières de plusieurs, afin de jouir des récompenses que Notre-Seigneur nous promet. Mettez vos trésors en dépôt où les voleurs ne puissent aller. Acquérez des héritages, mais des héritages célestes, dont les fruits soient à couvert des injures des hommes et des saisons : car vous péchez contre Dieu en cela même que vous ne croyez pas qu'il ne vous a donné des biens que pour vous en servir utilement pour votre salut. Ainsi il a donné la voix aux hommes, et néanmoins il ne s'ensuit pas qu'on la doive employer à chanter des chansons déshonnêtes; il a donné le fer aux hommes, mais c'est pour cultiver la terre, et non pour commettre des homicides. Il est auteur de l'encens, du vin et du feu, et toutefois l'on ne se doit pas servir de ces choses pour sacrifier aux idoles; non plus que, parce que nous avons quantité de troupeaux de bêtes, ce n'est pas à dire que nous devions immoler des victimes. Autrement de grands biens sont une grande tentation; à moins qu'on n'en fasse bon usage, et qu'on n'en rachète ses péchés au lieu de les augmenter. La pompe des habits et tout ce qui sert à relever la beauté, tout cela ne se peut accorder avec la vraie pudeur.

Aussi voyons-nous qu'Isaïe, rempli du Saint-Esprit, crie et reprend avec force les filles de Sion de ce qu'elles se vê-

taient trop richement et s'éloignaient de Dieu en s'abandonnant aux délices du siècle : « Les filles de Sion, dit-il, se sont enorgueillies ; elles ont marché la tête haute, et promené leurs regards de tous côtés ; elles ont marché fièrement avec des robes traînantes jusqu'à terre ; elles ont ballé et dansé. C'est pourquoi Dieu humiliera les principales filles de Sion, et le Seigneur découvrira leur honte. Il leur ôtera leurs vêtements superbes, leurs parures, leurs tours de cheveux, leurs boucles, leurs coiffures, leurs aiguilles d'or, leurs bracelets, leurs roses de diamants, leurs bagues, leurs anneaux, leurs pendants d'oreilles, leurs habillements de soie tissus d'or et d'hyacinthe. Au lieu d'être parfumées de leurs poudres de senteur elles seront couchées dans la poussière ; au lieu de leurs ceintures d'or elles auront des ceintures de corde ; et au lieu de leurs superbes coiffures elles n'auront pas un cheveu sur la tête. » Voilà ce que Dieu blâme et condamne ; voilà pourquoi il dit que ces filles sont corrompues et ont abandonné son véritable culte. Celles qui étaient élevées sont tombées par terre ; celles qui étaient si bien parées ont mérité de vivre dans l'ignominie ; celles qui étaient vêtues de pourpre et de soie n'ont pu être revêtues de Jésus-Christ ; et enfin celles qui étaient ornées d'or, de perles et de diamants, ont perdu les ornements de l'âme et du cœur. Qui ne détesterait une chose qui a été funeste à un autre ? Qui se voudrait servir de ce qui a donné la mort à ceux qui s'en sont servis ? Si quelqu'un mourait après avoir pris un breuvage, vous ne douteriez point que ce breuvage ne fût un poison ; si un aliment tuait celui qui en mange, vous le jugeriez mortel : et vous n'auriez garde ni de boire d'un breuvage, ni de manger d'un aliment que vous auriez vu en avoir fait mourir d'autres auparavant ! Combien grande donc est votre ignorance et votre folie de désirer ce qui a toujours été nuisible, et de croire que vous ne périrez pas par les mêmes choses que vous savez en avoir fait périr d'autres ? Dieu n'a point fait

les toisons des brebis d'écarlate ou de pourpre, ni enseigné à teindre les laines ; il n'a point enchâssé les diamants dans l'or, ni fait des colliers de perles pour en couvrir votre tête, et cacher ce que Dieu a formé en l'homme, afin de n'y montrer que ce que le diable a inventé. De même, Dieu a-t-il commandé qu'on perçât les oreilles aux jeunes filles, et qu'on leur fît souffrir ce tourment dans un âge plein d'innocence, et où elles sont encore exemptes de la corruption du siècle, afin que de ces blessures pendent des grains précieux, pesants par leur valeur s'ils ne le sont par leur poids ? Toutes choses dont les anges rebelles ont donné l'invention aux hommes, lorsque déchus de la vigueur de leur nature céleste, ils se sont souillés de l'impureté de la matière. Ce sont eux qui leur ont appris à peindre leurs sourcils et leurs cheveux, à mettre du fard à leurs joues, et enfin à ne laisser aucune partie de leur tête qui ne soit déguisée. Et ici je me trouve obligé par la crainte de Dieu que la foi m'inspire, et par la charité dont je suis redevable à mes frères, d'avertir non seulement les vierges ou les veuves, mais aussi les femmes mariées, qu'une créature qui est l'ouvrage de Dieu ne se doit point ainsi déguiser, ni corrompre ce que la nature a fait. Dieu dit : « Faisons l'homme à notre ressemblance ; » et quelqu'un aura la hardiesse de changer et d'altérer ce que Dieu a fait? On se soulève contre Dieu lorsqu'on veut réformer ce que lui-même a formé; et on ne sait pas que tout ce qui naît est l'ouvrage de Dieu, et que tout ce qui est changé est celui du démon. Si un excellent peintre ayant représenté quelqu'un au naturel et parfaitement exprimé tous les traits de son visage, un autre entreprenait de mettre la main à son tableau et de le corriger, vous jugeriez sans doute qu'il lui ferait une grande injure, et que le premier aurait raison de s'en irriter : et cependant vous croyez pouvoir retoucher à l'image que Dieu a formée sans qu'il vous punisse d'une si étrange témérité? Oui, tous ces ornements et ces parures

ne vont qu'à détruire son ouvrage et à anéantir la vérité et la beauté de la nature. Voici donc l'avertissement que l'Apôtre nous donne : « Otez le vieux levain qui est en vous, afin que vous soyez comme une nouvelle pâte où il n'y ait point de levain : car Jésus-Christ qui est notre agneau pascal a été immolé. Célébrons cette fête non avec du vieux levain, ni avec le levain de la malice et de la méchanceté, mais avec les pains sans levain de la sincérité et de la vérité. » Conserve-t-on la sincérité et la vérité lorsqu'on corrompt par de fausses couleurs ce qui est simple et pur, et lorsque ce qui est vrai et naturel est déguisé par le fard et par les pommades? Votre Seigneur dit : « Vous ne sauriez faire un cheveu blanc ou noir; » et vous, vous voulez vous élever au-dessus de la parole de votre Seigneur, et, par une entreprise hardie et un mépris sacrilége, vous peignez vos cheveux et leur donnez une couleur de flamme, comme un présage de ce qui leur doit arriver un jour. Vous péchez par la tête, c'est-à-dire par la plus noble partie de votre corps; et au lieu qu'il est écrit de Notre-Seigneur que « sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine ou de la neige, » vous haïssez dans vos cheveux une couleur qui les rend semblables à ceux de Notre-Seigneur. Ne craignez-vous point qu'au jour de la résurrection votre Créateur ne vous reconnaisse plus, et qu'il ne vous rejette lorsque vous viendrez pour jouir de ses promesses et de ses récompenses ? Ne craignez-vous point qu'il ne vous dise d'une voix de juge et de censeur : Ce n'est pas là mon ouvrage ; ce n'est pas là mon image. Vous avez souillé votre corps par des drogues étrangères ; vous l'avez altéré par de fausses couleurs ; vous avez déguisé et défiguré votre visage : c'en est un autre que celui que j'ai formé. Vous ne pourrez voir Dieu, puisque vous n'avez plus les yeux que Dieu a faits, mais les yeux que le démon a corrompus. C'est lui que vous avez suivi ; vous avez imité les yeux rouges et peints du serpent. Vous vous êtes parée des livrées de

votre ennemi, vous serez donc brûlée avec votre ennemi. Des servantes de Dieu ne devraient-elles pas penser à ces choses et en redouter les effets ?

Écoutez-moi donc, vierges, comme un bon père qui vous donne des avis salutaires, et qui ne cherche que votre intérêt. Soyez telles que Dieu vous a créées, vous a faites ; soyez telles que sa main vous a formées. N'altérez point les traits et les linéaments de votre visage. Ne percez point vos oreilles. Ne portez point de colliers, ni de bracelets, ni de chaînes d'or. Ne teignez point vos cheveux ; et faites que vos yeux soient dignes de voir Dieu. Puisque vous êtes vierges et ne servez que Dieu seul, méprisez les vains ornements des habits ; surmontez les attraits de l'or, vous qui surmontez la chair et le monde : car ne serait-ce pas une honte qu'étant victorieuses des ennemis les plus forts, vous fussiez vaincues par les plus faibles ? « La voie qui mène à la vie est étroite, » et le chemin qui conduit à la gloire est rude et difficile. C'est par ce chemin que marchent les martyrs, les vierges et tous les justes. Évitez les chemins larges et spacieux, ils sont pleins d'appas et de voluptés mortelles. Le démon y flatte pour tromper, y caresse pour perdre, y embrasse pour étouffer. Les martyrs recueillent cent et vous soixante pour un. Comme donc les martyrs ne pensent plus à la chair ni au siècle, et ne combattent pas faiblement et mollement, parce qu'ils combattent de puissants ennemis ; que votre courage approche du leur, puisque votre récompense n'en est pas éloignée. On ne peut monter bien haut sans peine, et l'on n'atteint pas la cime des montagnes sans beaucoup de travail et de sueur ; que sera-ce donc pour monter au ciel ? Et néanmoins si vous considérez la récompense, le travail est infiniment au-dessous. Car Notre-Seigneur promet l'immortalité, la vie éternelle, et le royaume à ceux qui persévèrent. Demeurez donc fermes dans votre état, puisque c'est un état qui persistera toujours. Vous avez déjà commencé d'être ce que nous

serons un jour. Vous possédez dès ce monde la gloire de la résurrection, et vous passez par le siècle sans vous souiller de la corruption du siècle. Lorsque vous demeurez chastes et vierges, vous êtes égales aux anges de Dieu; tâchez seulement de conserver entière votre virginité, et d'achever avec constance ce que vous avez commencé avec courage. Ne recherchez point les ornements des habits, mais des mœurs. Contemplez Dieu et le ciel; et après avoir porté vos yeux si haut, ne les abaissez pas pour regarder la terre. Tous ceux qui reçoivent la grâce du baptême s'y dépouillent du vieil homme, et renouvelés par le Saint-Esprit y prennent une seconde naissance plus pure que la première. Mais l'on peut dire que vous y renaissez plus véritablement et plus saintement que les autres, puisque tous les désirs de la chair sont morts en vous, et qu'il n'y est demeuré que ceux de l'esprit et de la vertu pour vous élever à la gloire. Le saint apôtre que Notre-Seigneur a nommé un vase d'élection et qu'il a envoyé publier sa parole, dit : « Le premier homme a été tiré de la terre, et le second est descendu du ciel. Ceux qui sont terrestres ressemblent à l'homme terrestre, et ceux qui sont célestes sont semblables aussi à l'homme céleste. Comme donc nous avons porté l'image de celui qui a été tiré de la terre, portons aussi l'image de celui qui a son origine dans le ciel. » La virginité porte cette image, la chasteté la porte, la sainteté et la vérité la portent, et enfin ceux-là la portent qui se souviennent des commandements de Dieu, et qui ont sa crainte devant les yeux, qui sont justes, religieux, fermes en la foi, humbles, doux, patients, charitables, et qui conservent l'union et la paix avec leurs frères. Toutes choses que vous devez aimer et accomplir, vierges saintes, qui ne vous occupant que de Dieu et de Jésus-Christ marchez devant les autres comme la plus grande et la meilleure partie du troupeau, et les menez au Seigneur à qui vous vous êtes consacrées. Vous donc, comme les plus

âgées, servez de maîtresses aux plus jeunes, et vous qui êtes plus jeunes, assistez vos anciennes, et donnez exemple à vos pareilles. Animez-vous les unes les autres par des exhortations mutuelles, et qu'il y ait entre vous une émulation de vertu et de bonnes œuvres pour arriver à la gloire. Prenez courage, persévérez jusqu'à la fin, et fournissez heureusement votre carrière. Tout ce que je vous demande, c'est que vous vous souveniez de nous lorsque vous aurez reçu la récompense de la virginité.

(Saint Cyprien. *Traité I.*)

---

## X. DE L'ÉDUCATION.

### SAINT JÉRÔME A LÉTA.

L'apôtre saint Paul écrivant aux Corinthiens, et formant par ses saintes instructions cette Église naissante de Jésus-Christ, entre autres commandements qu'il leur fait, voici ce qu'il leur ordonne : « Si une femme a un mari infidèle, qui consente à demeurer avec elle, qu'elle ne se sépare point d'avec lui ; car le mari infidèle est sanctifié par la femme fidèle ; et la femme infidèle est sanctifiée par le mari fidèle : autrement vos enfants seraient impurs, au lieu que maintenant ils sont purs. » Si quelqu'un, ma chère fille Léta, a cru jusqu'ici que saint Paul, par une indulgence précipitée, s'était trop relâché en cette occasion de la sévérité de la discipline, il n'a qu'à jeter les yeux sur la maison de votre père (cet homme d'une naissance si illustre et d'une érudition si profonde, mais qui a le malheur d'être encore engagé dans les ténèbres de l'idolâtrie), et il connaîtra que le conseil de l'Apôtre a été salutaire et avantageux à toute votre famille ; puisque les fruits agréables que l'on y a vus naître ont adouci l'amertume de la racine qui les a produits, et que d'une mauvaise tige l'on voit couler un baume très-précieux.

Vous avez reçu la naissance d'un père et d'une mère qui étaient de différente religion, et Paule est née de mon cher Toxotius et de vous. Qui eût jamais cru qu'Albin, qui est prêtre des idoles, deviendrait un jour grand-père d'une fille accordée aux vœux d'une mère chrétienne ; qu'il prendrait plaisir à entendre chanter *Alleluia* à une enfant qui ne sait encore que bégayer, et que ce vieillard élèverait dans son sein une vierge consacrée à Dieu ? Les choses ont eu un succès aussi heureux que nous

l'avions espéré : car nous voyons qu'un père infidèle se sanctifie dans une famille de fidèles et de saints. C'est déjà toucher de près à la religion chrétienne, que de se voir environné d'enfants et de petits-fils qui en font profession ; et je suis persuadé que si Jupiter même avait eu une telle famille, il aurait pu croire en Jésus-Christ. Qu'Albin se moque de ma lettre tant qu'il voudra ; qu'il la rejette avec le dernier mépris, qu'il me traite de fou et d'insensé, c'est là ce que faisait son gendre avant d'avoir embrassé la foi de Jésus-Christ. On ne naît pas chrétien, on le devient. Les lambris dorés du Capitole sont aujourd'hui tout couverts de poussière; la fumée remplit tous les temples de Rome, et les toiles d'araignée couvrent leurs murs. A voir le peuple romain passer auprès des ruines de ses autels et courir en foule aux tombeaux des martyrs, on croirait que cette grande ville change de place. Si donc l'on n'embrasse pas la foi de Jésus-Christ par raison, on devrait du moins prendre ce parti par pudeur.

Je vous dis ceci, ma très-chère fille Léta, afin que vous ne désespériez point du salut de votre père; que vous obteniez de Dieu la grâce de sa conversion, par la même foi qui vous a mérité la naissance d'une fille, et que vous ayez la consolation de voir toute votre famille chrétienne, persuadée de ce que Jésus-Christ promet dans l'Évangile : que ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. Il est toujours temps de se convertir. Le larron passe de la croix dans le paradis, et Nabuchodonosor, roi de Babylone, recouvra la raison après avoir vécu dans les forêts en la compagnie des bêtes, dont il avait et le cœur et la figure. Mais laissons là ces anciens exemples que les incrédules pourraient peut-être regarder comme des fables. N'avons-nous pas vu, il y a quelques années, votre proche parent Gracchus, dont le seul nom porte avec soi l'idée de ce qu'il y a de plus noble et de plus illustre dans le sénat, renverser, briser et brûler, dans le temps qu'il était préfet de la ville de Rome, la caverne du dieu

Mithra, et ces monstrueuses idoles à qui on rendait un même culte sous le nom et la figure de *Coran*, de *Nymphus*, du *Soldat*, du *Lion*, de *Persée* et d'*Héliodromé?* Et ne fut-ce pas en donnant ces gages de sa foi, qu'il mérita la grâce du baptême? Rome est devenue aujourd'hui pour la gentilité comme une espèce de désert; et les dieux que les nations adoraient autrefois sont relégués maintenant dans les combles avec les chouettes et les hiboux. Les soldats portent la croix sur leurs étendards, et ce signe salutaire relève la pourpre des rois et l'éclat de leurs diadèmes. L'Égypte devenue chrétienne a consacré au vrai Dieu les autels de Sérapis, et le dieu Marnas, enfermé dans Gaza, et triste d'être délaissé, craint continuellement de voir renverser son temple. Nous recevons tous les jours une foule de solitaires qui viennent des Indes, de Perse et d'Éthiopie. Les Arméniens ont déposé leurs carquois; les Huns apprennent le psautier, et la foi a échauffé par sa chaleur les glaces de la Scythie. Les soldats gètes, qui sont habillés de rouge et de jaune, portent dans leurs armées des tentes pour leur servir d'églises; et peut-être qu'ils ne nous disputent la victoire dans les combats que parce qu'ils mettent leur confiance dans le même Dieu que nous adorons.

Mais je suis tombé insensiblement sur une autre matière que celle dont j'ai à vous entretenir, et pour me servir de l'expression d'un poëte, tandis que la roue tourne, j'ai fait une cruche en pensant faire une coupe. Mon dessein était de vous écrire, comme vous et la vertueuse Marcelle m'en aviez prié, pour vous apprendre de quelle manière vous devez élever notre jeune Paule, cette vierge que vous avez consacrée à Jésus-Christ avant qu'elle vînt au monde, et que vous avez promise à Dieu avant même de l'avoir conçue. Nous voyons aujourd'hui quelque chose de semblable à ce qui est écrit dans les livres des prophètes : Anne devint féconde après une longue stérilité,

et vous, après une fécondité qui vous a coûté tant de de larmes, vous allez devenir mère de plusieurs enfants qui vous consoleront par une longue vie : car après avoir consacré au Seigneur le premier de vos enfants, j'ose vous assurer que vous en aurez encore d'autres. C'est ainsi que dans l'ancienne loi l'on offrait à Dieu les premiers nés; c'est ainsi que Samuel et Samson furent consacrés au Seigneur dès leur naissance; c'est ainsi que Jean-Baptiste tressaillit de joie au moment que Marie entra dans la maison de Zacharie; car, entendant le Seigneur qui lui parlait par la bouche de la Vierge, il fit tous ses efforts pour sortir du sein de sa mère et pour aller au-devant de lui. Puis donc que vous devez la naissance de votre fille à la promesse que vous avez faite à Dieu de la lui consacrer, donnez-lui une éducation digne de cette heureuse origine. Samuel fut nourri dans le temple, et Jean-Baptiste se prépara dans le désert aux fonctions de son ministère. Celui-là porta une chevelure dont la consécration le rendait vénérable; jamais il ne but de vin ni aucune autre liqueur capable d'enivrer, et, tout enfant qu'il était, il s'entretenait avec le Seigneur. Celui-ci fuyant le commerce des hommes, ceignit ses reins d'une ceinture de cuir, se nourrit de sauterelles et de miel sauvage, et se couvrit d'une peau de chameau, portant déjà sur soi les marques de la pénitence qu'il devait prêcher.

Telle est l'éducation qu'il vous faut donner à une vierge qui doit être le temple du Seigneur. Il faut qu'elle apprenne à ne dire et à n'écouter que ce qui peut lui inspirer la crainte de Dieu; qu'elle ignore les airs profanes et le sens des paroles déshonnêtes, et qu'elle prenne plaisir de bonne heure à chanter des cantiques et des psaumes. Ne souffrez point en sa compagnie des enfants qui aient des inclinations mauvaises; ne permettez pas même que les filles qui la servent ayent aucune liaison avec les personnes du dehors, de peur qu'infectées du

venin du siècle, elles ne lui en inspirent les maximes, et ne la corrompent par une contagion encore plus dangereuse.

Faites-lui faire des lettres de buis ou d'ivoire, et donnez-leur à chacune leur nom, afin qu'elle s'en serve pour jouer, et qu'elle s'instruise en jouant. Mais il ne suffit pas qu'elle épelle les lettres de suite, et qu'elle en répète les noms par cœur comme une chanson; il faut encore les mêler souvent ensemble, et mettre les dernières au milieu, et celles du milieu au commencement, afin qu'elle les distingue, non-seulement par le nom, mais encore par la vue. Lorsque ses doigts tremblants commenceront à conduire le style sur la cire, il faudra, ou lui soutenir sa petite main pour en régler les mouvements, ou lui imprimer les caractères des lettres sur des tablettes, afin qu'elle suive les mêmes lignes et les mêmes traces sans pouvoir s'écarter. Proposez-lui quelque récompense pour lui faire assembler ses syllabes, et animez-la par l'espérance de quelque présent capable de gagner les enfants de son âge. Donnez-lui aussi des compagnes d'étude, afin que les applaudissements qu'elles recevront la piquent d'honneur et excitent son émulation. Si elle n'entre pas aisément dans ce qu'on lui dit, ne la traitez pas pour cela avec rudesse, animez-la, au contraire, par les louanges, et faites en sorte qu'elle soit également sensible, et à la joie d'avoir mieux fait que ses compagnes, et au chagrin de n'avoir pas si bien réussi qu'elles. Prenez garde surtout qu'elle ne se dégoûte de l'étude, de peur qu'elle ne conserve, dans un âge plus avancé, l'aversion qu'elle en aurait conçue dès son enfance. Pour l'accoutumer peu à peu à s'exprimer, il ne faut pas lui apprendre indifféremment toute sorte de mots; il convient de lui en proposer qu'on aura choisis, tels que sont, par exemple, les noms des prophètes, des apôtres et des patriarches, dont saint Matthieu et saint Luc nous ont décrit la généalogie, afin qu'en apprenant à parler, elle se remplisse par avance

l'esprit de plusieurs choses dont elle puisse un jour se ressouvenir.

Procurez-lui un précepteur savant, d'un âge mûr et d'une vie bien réglée. Je ne crois pas qu'un habile homme ait honte de faire pour sa parente ou pour une vierge issue d'une illustre famille, ce qu'Aristote a fait pour Alexandre, à qui il enseigna les premiers éléments des lettres, comme un simple écrivain à gages. On ne doit pas regarder comme bas ce qui sert de fondement aux grandes choses. Un homme savant prononce les syllabes et explique les premières règles de la grammaire autrement qu'un ignorant. Aussi ne devez-vous pas souffrir que votre fille, par une délicatesse ridicule et ordinaire aux femmes, s'accoutume à prononcer les mots à demi, ni qu'elle mette son plaisir et son divertissement à jouer au milieu de l'or et de la pourpre, de peur que l'un ne gâte son langage, et que l'autre ne corrompe ses mœurs. Elle ne doit rien entendre dans sa jeunesse qu'elle soit obligée d'oublier dans un âge plus avancé. On dit qu'Hortensius apprit à bien dire entre les bras mêmes de son père, et que la manière dont la mère des Gracques savait s'exprimer fit prendre à ses enfants, dès leurs plus tendres années, le goût de la véritable éloquence. Car les premières impressions de la jeunesse s'effacent difficilement : quand une fois la laine a été teinte, il est impossible de lui rendre sa couleur naturelle, et un vase conserve longtemps l'odeur et le goût de la première liqueur dont on l'a rempli. Nous lisons dans l'histoire grecque, qu'Alexandre, ce monarque si puissant, qui se rendit maître de toute la terre, conserva toujours, et dans ses mœurs et dans son allure, les défauts de son précepteur Léonide, qu'il avait pris dès son enfance : car l'on n'a que trop de penchant à suivre les mauvais exemples, et l'on imite aisément les vices de ceux dont on ne saurait acquérir les vertus.

Donnez donc à votre fille une nourrice qui ne soit ni

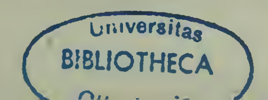
sujette au vin, ni coquette, ni bavarde; qu'elle ait pour gouvernante une femme honnête et modeste, et pour gouverneur un homme sage et vertueux. Quand elle verra son grand-père, qu'elle se jette entre ses bras, qu'elle lui saute au cou, qu'elle lui chante *Alleluia* malgré lui; que sa grand'mère l'arrache d'entre les mains de son aïeul; qu'elle montre qu'elle connaît son père, en lui souriant dès qu'elle le verra; qu'elle gagne tous les cœurs, et que toute la famille se réjouisse de ce que cette rose est née dans son sein. Faites-lui admirer de bonne heure le mérite et les vertus de son autre grand'mère et de sa tante. Apprenez-lui quel est l'empereur qu'elle doit servir, et l'armée dans laquelle elle doit s'enrôler et combattre à leur exemple; qu'elle souhaite de les voir, et qu'elle témoigne vouloir vous quitter pour aller demeurer avec elles.

Que son habit même l'instruise de sa destination. Gardez-vous bien de lui percer les oreilles, de mettre du fard sur un visage consacré à Jésus-Christ; de lui charger le cou d'or et de perles, et la tête de pierreries; de lui roussir les cheveux, de peur que cette couleur ne devienne pour elle comme un présage des feux de l'enfer. Donnez-lui d'autres perles dont elle fasse ensuite un saint trafic pour acheter la précieuse perle de l'Evangile. Il n'y a pas longtemps qu'une noble femme nommée Prétextate, ayant habillé Eustochie et orné sa tête à la mode du siècle, pour obéir aux ordres de son mari, Hémétius, oncle de cette vierge, qui voulait la détourner du dessein qu'elle avait de se consacrer à Dieu, et faire perdre à sa mère le désir de voir sa fille engagée dans l'état de la virginité; elle vit la nuit suivante durant son sommeil, un ange qui lui dit d'une voix terrible et menaçante : « Comment avez-vous osé préférer à Jésus-Christ les ordres de votre mari, et porter vos mains sacriléges sur la tête d'une vierge consacrée à Dieu? Jugez de l'énormité de votre crime par la rigueur du châtiment : au moment

où je vous parle, vous allez voir sécher ces mains criminelles, et dans cinq mois d'ici vous mourrez; et si vous persévérez dans votre péché, vous perdrez encore votre mari et vos enfants. » Tout cela arriva comme l'ange l'avait prédit, et cette malheureuse femme ayant attendu trop tard à faire pénitence, se vit tout à coup enlevée du monde par une mort précipitée. C'est ainsi que Jésus-Christ se venge de ceux qui profanent son temple et veulent lui ravir des âmes qui lui sont consacrées. Je ne vous rapporte pas cette histoire pour insulter à la misère des malheureux, mais pour vous apprendre avec quel soin et quelle précaution vous devez ménager ce que vous avez offert à Dieu. Le grand prêtre Élie devint coupable aux yeux de Dieu des crimes de ses enfants. L'on n'élève point à l'épiscopat un homme dont les enfants mènent une vie déréglée et libertine; et nous lisons, au contraire, qu'une femme fait servir ses enfants à son propre salut, quand elle prend soin de les affermir dans la foi, dans la charité, dans la sainteté et dans l'innocence. Si les parents se trouvent responsables de la conduite de leurs enfants qui sont dans la plénitude de leur raison et maîtres d'eux-mêmes, comment ne le seront-ils pas de ceux qui ne font encore que de naître, et à qui la faiblesse de l'âge ne permet pas, comme Dieu dit dans l'Ecriture, de distinguer leur main droite d'avec la gauche, c'est-à-dire de discerner le bien d'avec le mal? Si vous avez soin de garantir votre fille des morsures d'une vipère, quelle précaution ne devez-vous pas prendre pour l'empêcher de tomber sous les coups du démon, qu'un prophète appelle *le marteau de toute la terre?* de boire dans la coupe d'or de Babylone? d'aller voir, comme Dina, des filles étrangères? de marcher avec affectation et de prendre plaisir à porter une robe traînante? On ne présente le poison qu'après avoir frotté de miel les bords de la coupe, et le vice ne nous séduit que sous les dehors et les apparences de la vertu.

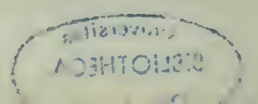
Mais, me direz-vous, comment donc doit-on entendre ce que dit Ézéchiel : « Que les péchés des pères ne retombent point sur leurs enfants, ni ceux des enfants sur leurs pères, mais que l'âme qui aura péché mourra ? » Le prophète parle en cet endroit de ceux qui sont capables de discernement, et dont il est dit dans l'Évangile : « Il a de l'âge, qu'il réponde par lui-même. » Mais quand un enfant n'a pas encore l'usage de la raison, quand il n'a pas encore atteint l'âge où l'on commence à être sage et à connaître les routes différentes qui conduisent ou au vice ou à la vertu, et qui sont exprimées par la figure de l'Y, que l'on appelle la lettre de Pythagore; alors tout le bien et tout le mal qu'il fait est imputé à ses parents. Si les enfants d'un chrétien mouraient sans baptême, croyez-vous qu'ils seraient seuls coupables, et que ce crime ne retomberait pas sur ceux qui n'auraient pas voulu les faire baptiser, surtout dans un temps où ces enfants ne peuvent pas s'opposer à la volonté de leurs pères? Ne croyez-vous pas, au contraire, que les pères et les mères trouvent leur avantage dans le salut de leurs enfants? Vous étiez libre d'offrir votre fille à Dieu, ou de ne la lui pas offrir (si néanmoins l'on peut dire que vous eussiez cette liberté, après la lui avoir consacrée, avant même qu'elle fût conçue), mais l'offrande que vous en avez faite au Seigneur vous met aujourd'hui dans une obligation indispensable de la lui conserver, et vous ne pouvez sans crime manquer à ce devoir. Si c'était autrefois un sacrilége que de sacrifier à Dieu une victime impure ou défectueuse, de quels châtiments ne sont pas dignes des parents qui ne prennent aucun soin de maintenir dans la pureté et dans l'innocence une enfant qui est une portion d'eux-mêmes, et qu'ils ont destinée à être l'épouse de Jésus-Christ?

Quand votre fille commencera à devenir grande, et à croître à l'exemple de son époux en âge, en sagesse et en grâce aux yeux de Dieu et des hommes, qu'elle aille avec



ses parents au temple de son véritable père, mais qu'elle n'en sorte pas avec eux. Qu'on la cherche dans les routes du siècle, parmi la foule du monde, et en la compagnie de ses parents ; et qu'on la trouve toujours écoutant Dieu dans les divines Écritures, et consultant les prophètes et les apôtres sur ses noces spirituelles. Qu'elle imite Marie que l'ange Gabriel trouva seule dans sa chambre, et qui peut-être ne se troubla à sa vue, que parce qu'elle n'était pas accoutumée à voir des hommes. Qu'elle se forme sur celle dont le Psalmiste a dit : « Toute la gloire de la fille du roi lui vient du dedans. »

Qu'elle ne mange point en public, c'est-à-dire en famille; de crainte qu'elle ne voie des mets qu'elle désirera plus tard. Car quoiqu'on s'imagine qu'il y a plus de vertu à mépriser les attraits d'un plaisir présent, je crois néanmoins qu'il y a plus de sûreté à ne pas connaître des objets capables d'irriter la passion. J'ai appris autrefois dans les écoles, lorsque j'étais encore enfant, qu'il est très-malaisé de se défaire d'une habitude que le temps a fortifiée. Que votre fille s'accoutume donc dès à présent à ne point boire de vin, qui est la source ordinaire des impuretés et des dissolutions. Mais parce qu'il est à craindre qu'une enfant encore tendre et délicate ne succombe sous le poids d'une abstinence trop rigoureuse, vous pouvez, en attendant qu'elle soit plus forte et plus âgée, lui permettre, si elle en a besoin, l'usage des bains, de la viande, et d'un peu de vin pour fortifier son estomac, et pour empêcher que les forces ne lui manquent avant d'avoir commencé sa carrière. Au reste, ce n'est pas ici un commandement que je vous fais, mais seulement une indulgence dont je vous permets d'user à son endroit, mon dessein n'étant que d'épargner sa faiblesse, et non pas de l'élever dans une vie molle et sensuelle. Car si les bracmanes des Indes, et les gymnosophistes d'Égypte font profession de ne vivre que de riz, de pommes et de farine d'orge ; et si les Juifs, par une abstinence supersti-



tieuse, s'interdisent l'usage de certaines viandes, et la chair de certains animaux, pourquoi une vierge consacrée à Jésus-Christ ne s'en abstiendrait-elle pas complétement? Si l'on fait tant de cas de ces vertus païennes qui n'ont que l'éclat du verre; quelle estime ne doit-on pas faire des vertus chrétiennes qui ont la solidité de la perle? Puisque Paule est une fille que le ciel a accordée à vos vœux, qu'elle vive comme ceux dont la naissance a été semblable à la sienne. Prévenue des mêmes grâces, elle doit travailler à acquérir les mêmes vertus.

Sourde à tous les instruments de musique, qu'elle ignore à quel usage servent la flûte, le luth et la harpe. Qu'elle lise tous les jours quelque bel endroit de l'Écriture sainte, et vous rende un compte exact de ses lectures. Qu'elle apprenne chaque jour un certain nombre de versets du texte grec, mais en même temps qu'elle y joigne la traduction latine; parce que si elle ne s'accoutumait de bonne heure à bien parler cette langue, elle pourrait prendre un accent étranger, et conserver dans sa langue naturelle une prononciation vicieuse et barbare. Servez-lui vous-même durant son enfance et de maîtresse et de modèle; et faites en sorte qu'elle n'entrevoie rien dans votre conduite, ni dans celle de son père, qu'elle ne puisse imiter sans crime; songez que vous avez une vierge pour fille, et que vos exemples feront de plus fortes impressions sur elle que vos paroles. Il ne faut rien pour gâter une fleur; un mauvais air suffit pour ternir la beauté du lis, de la violette, de l'herbe des champs.

Qu'elle ne paraisse jamais en public qu'en votre compagnie; qu'elle n'aille pas même à l'église ni aux tombeaux sans vous. Ne permettez pas que de jeunes mondains lui sourient. Quand elle sera à l'église, aux veilles des fêtes solennelles, qu'elle demeure toujours auprès de vous et qu'elle ne s'en écarte jamais un seul instant. Ne souffrez pas qu'elle aime quelqu'une de ses filles plus que les autres, ni qu'elle lui parle souvent à l'oreille : ce qu'elle

dira à l'une, que toutes les autres l'entendent. Qu'elle se plaise en la compagnie d'une fille modeste, mortifiée et sérieuse, et non d'une coquette qui aime les vains ajustements, qui se pique de beauté, et qui d'une voix langoureuse module d'agréables chants. Proposez-lui pour modèle de sa conduite une fille d'un âge déjà avancé, d'une foi pure, d'une vie irréprochable, d'une chasteté reconnue, qui l'instruise par ses exemples, et qui l'accoutume à se lever la nuit pour vaquer à la prière et à la psalmodie, à chanter des hymnes dès le matin, à demeurer sous les armes, comme un brave soldat de Jésus-Christ, aux heures de tierce, de sexte et de none, et à aller à l'heure de vêpres, avec une lampe allumée, offrir à Dieu le sacrifice du soir. Qu'elle passe tout le jour dans ces exercices, et que la nuit l'y trouve occupée; que la lecture succède à la prière, et la prière à la lecture : le temps lui paraîtra court, si elle a soin de le partager de la sorte.

Apprenez-lui aussi à faire des ouvrages de laine, à tenir sa quenouille, à mettre sa corbeille sur ses genoux, à filer et à manier le fuseau ; mais qu'elle ne s'applique point à faire des ouvrages en broderie d'or ou de soie. Que ses habits soient d'une étoffe forte et propre à la garantir du froid, et non point de ces étoffes légères et déliées qui ne couvrent le corps qu'à demi. Nourrissez-la de légumes et d'autres mets semblables, et ne lui permettez que rarement l'usage de quelques poissons : et pour ne m'étendre pas davantage sur une matière que j'ai traitée[1] ailleurs plus au long, qu'elle mange en sorte qu'elle ait toujours faim, et qu'elle puisse au sortir de la table s'appliquer à la lecture et à la psalmodie. Je ne saurais approuver, surtout dans un âge encore tendre, ces jeûnes excessifs et ces longues abstinences, qui durent

1. Saint Jérôme veut parler de son second livre contre Jovinien, où il traite du jeûne fort au long.

plusieurs semaines de suite, et où l'on s'interdit jusqu'à l'usage de l'huile et du fruit. Je sais par expérience que quand un ânon est fatigué, il s'écarte à tout moment du droit chemin. Laissons ces sortes de jeûnes aux adorateurs d'Isis et de Cybèle, qui, par une abstinence pleine de sensualité, se font scrupule de manger du pain, tandis qu'ils dévorent des faisans et des tourterelles toutes fumantes. La grande règle que l'on doit suivre dans un jeûne continuel, est de ménager ses forces pour fournir une longue carrière, de peur qu'en courant dès l'abord, l'on ne tombe à moitié chemin. Mais, au reste, comme je vous l'ai déjà dit, l'on ne doit garder aucune mesure dans le jeûne du carême; il faut alors s'abandonner sans aucun ménagement à toute sa ferveur. Néanmoins, il ne convient pas que les solitaires et les vierges règlent leur abstinence sur celle des gens du monde : car ceux-ci, semblables en quelque façon aux huîtres qui se nourrissent de leur eau, cuisent durant le carême les viandes dont ils se sont remplis, et se préparent en même temps à de nouveaux excès; au lieu que les vierges et les solitaires ont alors à ménager leur zèle, se souvenant qu'il leur faut marcher sans repos. Ceux qui ne travaillent que durant un certain temps, ont coutume de travailler avec plus d'ardeur; mais ceux dont le travail est continuel, travaillent avec plus de modération, parce que ceux-là se reposent après leur travail, au lieu que ceux-ci sont toujours en haleine.

Quand vous irez à la campagne, menez-y votre fille avec vous, afin de l'accoutumer à ne pouvoir vivre sans vous et à trembler toujours en votre absence. Interdisez-lui tout commerce avec les gens du monde, et avec les filles dont la conduite n'est pas bien réglée. Ne souffrez point qu'elle se trouve aux noces de vos esclaves, ni qu'elle prenne part à ces divertissements où règnent le désordre et la confusion.

Que les livres divins lui tiennent lieu d'habits magni-

fiques et de pierres précieuses, et qu'elle ne recherche point ceux qui sont enrichis d'or et couverts de ces peaux de Babylone que l'on orne de diverses peintures; mais qu'elle choisisse les plus corrects et ceux qui sont de la meilleure main. Qu'elle commence par apprendre le psautier, et qu'elle soulage ses exercices de piété par ses divins cantiques. Qu'elle aille puiser dans les Proverbes de Salomon des règles pour bien vivre, dans l'Ecclésiaste des maximes qui lui inspirent peu à peu le mépris du monde, et dans Job des exemples de vertu et de patience. Qu'elle passe ensuite à l'Évangile, et qu'elle l'ait toujours entre les mains. Qu'elle fasse sa nourriture et ses délices des Actes et des Épîtres des apôtres; et après s'être enrichie de ces précieux trésors, qu'elle apprenne par cœur les Prophètes, les livres de Moïse, des Rois, des Paralipomènes, d'Esdras et d'Esther. Qu'elle finisse l'étude de l'Écriture sainte par le Cantique des cantiques; elle pourra alors le lire sans danger, au lieu que si elle commençait par la lecture de ce livre, il serait à craindre qu'elle n'en fût blessée, faute d'y pouvoir pénétrer le mystère des noces spirituelles que cache la lettre, sous des termes qui ne paraissent propres qu'à inspirer un amour charnel et profane. Qu'elle soit en garde contre tous les écrits apocryphes, et si quelquefois elle veut y jeter les yeux, plutôt par respect pour les faits miraculeux qui y sont rapportés que pour s'instruire des vérités de la foi, elle doit savoir que ceux à qui l'on attribue ces ouvrages n'en sont pas les véritables auteurs; que l'on y trouve mêlées bien des inexactitudes, et qu'il faut avoir un grand discernement pour chercher l'or dans la boue. Qu'elle ait toujours entre les mains les ouvrages de saint Cyprien; qu'elle parcoure, sans craindre de faire de faux pas, les lettres de saint Athanase et les livres de saint Hilaire; qu'elle se plaise aux traités; qu'elle goûte le tour d'esprit de ceux qui, dans leurs ouvrages, ne donnent aucune atteinte aux mœurs ni à la foi : pour ce qui est des autres, qu'elle

les lise plutôt pour juger de leurs sentiments que pour les suivre.

Mais, me direz-vous, comment pourrai-je, moi qui suis engagée dans le siècle, observer toutes ces pratiques au milieu de Rome et parmi le commerce du monde? Ne vous chargez donc point d'un fardeau que vous ne sauriez porter; mais après que vous aurez sevré votre fille comme un autre Isaac, après que vous l'aurez habillée comme un autre Samuel, envoyez-la à sa grand'mère et à sa tante; confiez-leur cette pierre précieuse pour qu'elle soit placée dans la chambre de Marie et dans la crèche de l'enfant Jésus. Élevée dans un monastère, et en la compagnie des vierges, elle n'apprendra point à jurer; elle regardera un mensonge comme un sacrilége; elle ignorera les maximes du siècle; elle mènera une vie angélique, vivant dans un corps de chair sans avoir part à sa corruption, et s'imaginant que tout le monde lui ressemble. Mais sans parler des autres avantages de sa retraite, vous vous délivrerez vous-même par là et de la peine que vous avez à la garder, et du danger où vous seriez de ne la pas conserver dans l'innocence. Il est plus avantageux pour vous de souffrir un peu de son absence, que d'être dans une inquiétude continuelle pour savoir ce qu'elle dit, avec qui elle parle, vers qui elle tourne ses regards, et qui sont ceux qu'elle voit avec le plus de plaisir. Livrez à la vertueuse Eustochie une enfant dont les vagissements prient déjà maintenant pour vous. Livrez-la-lui pour être sa compagne dans les voies de la perfection, et un jour l'héritière de sa piété : que cette petite fille contemple, aime et admire une vierge dont les discours, les manières et les démarches sont autant de leçons de vertu. Qu'elle vive entre les bras d'une grand'mère qui aura soin de la former dans les mêmes maximes qu'elle a inspirées autrefois à sa fille, d'une aïeule à qui une longue expérience a appris à élever, à garder, à instruire des vierges qui doivent être

un jour sa couronne. Heureuse cette petite vierge, heureuse la jeune Paule, fille de Toxotius, de recevoir plus d'éclat et plus de gloire des vertus de son aïeule et de sa tante, qu'elle n'en tire de l'illustre famille dont elle est sortie. Oh ! si vous pouviez voir votre belle-mère et votre belle-sœur, et contempler dans ces faibles corps les grandes âmes qui les animent ; pénétrée que vous êtes déjà d'estime et d'amour pour la chasteté, je m'assure que vous arriveriez à Bethléem plutôt que votre fille, que vous vous affranchiriez de la première loi que Dieu a établie, pour vous assujettir à celle de l'Évangile, et que, bien loin de souhaiter d'avoir d'autres enfants, vous vous consacreriez vous-même à Dieu. Mais parce que chacun est obligé de demeurer dans l'état où Dieu l'a appelé, et que celui qui est attaché à un joug doit courir en sorte qu'il ne laisse pas son compagnon dans la boue : offrez aujourd'hui en la personne de votre fille le sacrifice que vous différez de faire à Dieu, et dont vous devez être vous-même la victime. Après qu'Anne eut présenté au temple l'enfant qu'elle avait voué au Seigneur, elle ne le reçut plus chez elle, persuadée qu'elle était que l'on ne pouvait sans indécence élever dans la maison d'une femme qui souhaitait d'avoir encore d'autres enfants, celui qui devait un jour être élevé au rang des prophètes, et même après l'avoir conçu et enfanté, elle s'acquitta de son vœu avant d'aller au temple, n'osant paraître devant Dieu les mains vides ; puis, ayant offert au Seigneur cette agréable victime, et étant de retour chez elle, elle se vit encore mère de cinq autres enfants, parce qu'elle avait consacré au Seigneur son premier-né. Si vous admirez le bonheur de cette sainte femme, imitez aussi sa foi. Pour moi je m'engage à être le maître et le nourricier de la petite Paule, si vous voulez l'envoyer à Bethléem. Je la porterai entre mes bras, et, tout vieux que je suis, je prendrai plaisir à dénouer sa langue et à former ses premières paroles ; plus glorieux en cela que ce philosophe païen qui fut maî-

tre d'Alexandre, puisque je n'instruirai pas un roi de Macédoine qui devait périr par le poison dans la ville de Babylone, mais une servante et une épouse de Jésus-Christ, qui doit lui être présentée dans le royaume du ciel.

---

SAINT JÉRÔME A GAUDENCE.

Il est assez malaisé d'écrire à une petite fille incapable de comprendre ce qu'on lui dit, dont on ne connaît point encore les inclinations et les penchants, sur qui l'on ne saurait faire aucun fond, et en qui, comme dit un fameux orateur, on ne doit pas tant louer les bonnes qualités qu'elle possède que les grandes espérances qu'elle donne. En effet, comment inspirer l'amour de la virginité à une enfant qui n'aime que les gâteaux, qui ne fait que bégayer et balbutier entre les bras de sa mère, et qui a plus d'attraits pour le miel que pour les discours ? Quelle estime peut concevoir de la profonde et sublime sagesse de l'Apôtre, une petite fille qui ne se plaît qu'à écouter les contes qu'on lui fait ? Quel goût peut-elle trouver au sens mystérieux des prophètes, elle qui tremble à la vue d'une gouvernante un peu trop sévère ? Quelle idée peut-elle se former de l'Évangile, dont l'éclat et la majesté éblouissent et confondent l'esprit humain ? Comment exhorter à l'obéissance une enfant qui bat sa mère, et qui voit que sa mère prend plaisir à recevoir des coups de sa petite main ?

Que notre chère Pacatule reçoive donc cette lettre, pour la lire dans un âge plus avancé. Cependant qu'elle s'applique toujours à connaître les lettres, à assembler les syllabes, et à apprendre les noms, à joindre les mots les uns avec les autres. Pour l'exciter à étudier sa leçon, et à la répéter d'une voix claire et perçante, promettez-lui pour récompense des gâteaux : animée qu'elle sera du dé-

sir d'avoir quelque friandise qui flatte le goût, quelque bouquet de fleurs qui chatouille l'odorat, quelque bijou qui brille à ses yeux, quelque poupée qui lui plaise, elle redoublera son zèle et son application à l'étude. Il faut aussi qu'elle s'essaye à manier le fuseau, et qu'elle rompe souvent le fil, afin d'apprendre à ne le point rompre un jour. Qu'elle fasse succéder le divertissement au travail, tantôt se jetant au cou de sa mère, tantôt dérobant quelques baisers à ses parents. Proposez-lui aussi quelque prix pour l'engager à chanter des psaumes : faites-lui faire par amour, ce qu'elle est obligée de faire par devoir ; afin qu'elle regarde l'étude plutôt comme un divertissement que comme un travail, et qu'elle s'y applique par inclination et non point par nécessité.

Il est des mères qui, après avoir consacré leurs filles à Jésus-Christ, ont coutume de les revêtir d'une robe brune et d'un manteau noir; et de leur ôter leur linge, leurs colliers, leurs coiffures, et tout ce qu'elles ont de plus précieux. Elles en usent en cela très-sagement, persuadées qu'elles sont qu'une fille ne doit point s'accoutumer à porter dans la jeunesse ce qu'elle sera forcée de quitter dans un âge plus avancé. D'autres sont d'un sentiment contraire, et prétendent qu'on ne doit point refuser toutes ces parures à une fille qui voit qu'on en permet l'usage à ses compagnes. Ils disent que les femmes aiment naturellement la magnificence dans les habits; qu'on en voit plusieurs, d'ailleurs très-chastes et très-honnêtes, qui prennent plaisir à se parer, non point pour plaire, mais pour se satisfaire elles-mêmes; que bien loin de s'opposer à l'inclination qu'une jeune fille a pour les ajustements, on doit aller en cela au delà même de ses désirs, afin qu'elle en connaisse la vanité, par l'estime qu'on fait de celles qui y renoncent; qu'il vaut mieux contenter sur cela sa passion, que de l'irriter par une privation forcée, afin que l'usage de ces sortes de parures lui en donne du dé-

goût, et que le dégoût lui en inspire le mépris : que Dieu en usa à peu près de la sorte à l'endroit des Israélites; car voyant que ce peuple soupirait après les viandes de l'Égypte, il leur envoya des cailles en si grande abondance, qu'ils en furent rassasiés jusqu'à ne pouvoir en manger sans un soulèvement de cœur.

Mais quoi? faut-il donc, durant la jeunesse, vivre au gré de ses désirs et ne rien refuser à ses sens, afin de se rendre par là insensible aux attraits de la volupté?

A Dieu ne plaise! Il convient d'ailleurs qu'une fille ne fréquente que les filles; qu'elle ne joue jamais, ou plutôt qu'elle craigne de jouer avec des enfants d'un autre sexe; qu'elle ne sache aucun mot qui puisse blesser la pudeur; qu'elle ne comprenne rien à tout ce qu'elle pourrait entendre dire par hasard à des serviteurs qui vont et qui viennent dans la maison; qu'elle regarde comme un avertissement et un commandement exprès le moindre signe que lui fera sa mère; qu'elle l'aime comme celle qui l'a engendrée, qu'elle lui obéisse comme à sa maîtresse, qu'elle la craigne comme son institutrice. Lorsque cette jeune vierge aura atteint sa septième année, et qu'elle saura ce que c'est que de rougir, de parler et de se taire, alors qu'elle apprenne le psautier par cœur, qu'elle fasse son trésor et sa richesse des belles maximes qu'elle lira dans les ouvrages de Salomon, dans les Évangiles, dans les épîtres des apôtres, et dans les livres des prophètes. Ce doit être là son étude et son occupation jusqu'à ce qu'elle soit devenue plus grande. Qu'elle ne s'habitue point à paraître en public, ni à fréquenter les églises aux jours de fête, mais qu'elle se renferme dans sa chambre, et qu'elle y cherche toutes ses délices. Écartez loin d'elle ces jeunes hommes qui se donnent des airs mondains, et ces jeunes filles qui, en flattant l'oreille par des chants langoureux et la douceur de leur voix, font à l'âme de mortelles blessures. Plus vous donnerez d'accès chez vous

à ces sortes de personnes, plus aussi vous aurez de peine à vous en défaire. Elles enseignent en secret ce qu'elles ont appris, et malgré les soins que l'on prend de renfermer une Danaé, elles trouvent moyen de la corrompre par leurs discours empoisonnés. Que votre enfant ait pour gardienne et pour compagne une gouvernante qui ne soit, comme dit l'apôtre saint Paul, ni trop adonnée au vin, ni fainéante, ni bavarde, mais sobre, modeste, toujours occupée à quelque ouvrage de laine, et dont tous les discours soient propres à inspirer à un jeune cœur des sentiments de piété et de vertu : car, comme l'eau suit sans peine le sillon qu'on lui trace avec le doigt dans un parterre, de même un enfant encore tendre et délicat se tourne où on l'incline, et se laisse conduire partout où il plaît.

Qui ne voudrait présentement s'opposer aux désordres dont on gémit, et que néanmoins on laisse dans l'impunité, parce que la multitude des libertins autorise le libertinage? O Dieu! jusqu'où ne portons-nous pas le crime et l'impiété? Aujourd'hui le monde disparaît et périt à nos yeux, et cependant nos crimes subsistent toujours parmi ses ruines. Rome, cette ville si illustre, cette capitale de l'empire romain, vient d'être consumée par les flammes; ses citoyens exilés sont répandus par toute la terre; ses temples, si saints et si augustes, ne sont plus que cendres et que poussière, et néanmoins la passion de l'avarice nous domine toujours. Nous vivons, comme si nous devions mourir demain; et nous nous établissons sur la terre, comme si nous devions y vivre éternellement. On voit briller l'or sur les murailles, dans les lambris, et sur les chapiteaux des colonnes; tandis que Jésus-Christ, nu et mourant de faim, expire à notre porte en la personne du pauvre. Nous lisons dans l'Écriture sainte que le grand prêtre Aaron alla au-devant des flammes qui dévoraient Israël, qu'il apaisa la colère du Seigneur par l'odeur de son encens, qu'il se tint debout

entre les vivants et les morts, et que le lieu où il était fut comme une barrière impénétrable à la violence du feu. « Laissez-moi faire, » disait Dieu à Moïse, « je veux exterminer cette nation ingrate et rebelle. » En disant, « laissez-moi faire, » il donne assez à entendre qu'on pouvait désarmer sa justice, et que les prières de son serviteur lui liaient les mains. Où trouver aujourd'hui un homme sur la terre, qui puisse s'opposer à la colère de Dieu, aller au-devant des flammes, et dire avec l'apôtre saint Paul : « Je désirais de devenir moi-même anathème, et d'être séparé de Jésus-Christ pour mes frères? » On voit périr les troupeaux avec les pasteurs, parce que tel est le peuple, tel est le prêtre. Moïse, plein de tendresse et de compassion pour les Israélites, disait à Dieu : « Pardonnez à ce peuple, Seigneur, ou si vous refusez de lui pardonner, effacez-moi de votre livre. » Peu satisfait de son propre salut, il veut périr avec les autres, parce que « la multitude d'un peuple nombreux fait l'honneur et la gloire d'un roi. »

C'est dans ces temps malheureux que notre Pacatule est venue au monde; les calamités du genre humain ont été, pour ainsi dire, les amusements de son enfance; elle a su pleurer avant de savoir rire; elle a versé des larmes avant d'être sensible à la joie, et à peine est-elle entrée dans le monde, qu'elle l'a vu disparaître à ses yeux. Qu'elle s'imagine donc que ce monde a toujours été ce qu'il est aujourd'hui; qu'elle l'envisage toujours par cet endroit, ignorant le passé, fuyant le présent, désirant l'avenir.

Après avoir pleuré sans cesse et si longtemps la perte de mes amis, rendu enfin à moi-même, je me suis vu engagé par l'affection que j'ai pour vous, mon cher frère Gaudence, à dicter cette lettre à la hâte, et à l'envoyer à une enfant, moi qui suis déjà chargé d'années. J'ai fait en cela ce que vous avez souhaité de moi, et j'ai mieux aimé en dire peu, que de ne rien dire du tout; vous

connaîtrez par là que l'accablement où je suis m'a empêché de vous écrire plus longuement, au lieu que mon silence aurait été la marque d'une amitié peu sincère.

(Saint Jérôme. *Lettres XIX^e^ et XX^e^.*)

---

## XI. DES SPECTACLES.

Y a-t-il apparence qu'un chrétien déserteur pense sérieusement à Dieu en un temps et en un endroit où rien ne lui rappelle le souvenir de Dieu? Est-il croyable qu'on puisse conserver la paix de l'âme, tandis qu'on s'acharne à soutenir le parti d'un gladiateur? Est-il facile d'apprendre les règles de la pudeur, pendant qu'on tient les yeux attachés aux infâmes postures d'un comédien? Ce n'est pas tout : peut-on trouver un plus horrible scandale dans toute sorte de spectacles, que ces parures extraordinaires qui y brillent, et les hommes assis pêle-mêle avec les femmes? Monstrueux mélange, qui, donnant aux uns et aux autres occasion de s'entretenir, fait que ces entretiens mutuels soufflent partout les étincelles de la concupiscence. Ajoutez que la première pensée que l'on a en se rendant aux spectacles, c'est d'y voir et d'y être vu. D'ailleurs, est-il aisé, parmi les effroyables hurlements d'un acteur, de penser aux salutaires exclamations d'un prophète? Est-il aisé de joindre le chant de quelque psaume aux airs efféminés qu'on entend sur la scène? Lorsqu'on regarde deux athlètes se meurtrir à grands coups de poing, est-il facile de se rappeler dans l'esprit la défense qui nous est faite de frapper celui qui nous a frappé? Enfin, peut-on apprendre la douceur et l'humanité, pendant qu'on se divertit à voir des hommes cruellement déchirés par des ours, ou deux gladiateurs s'accrochant l'un l'autre et essuyant avec leurs éponges le sang qu'ils se font répandre? Grand Dieu! ôtez à vos serviteurs le désir de prendre des divertissements si funestes. Car enfin, que l'on considère ce que c'est que de passer de l'église de Dieu au temple du diable; d'un lieu sacré à un lieu profane; de l'éclat du ciel, comme

l'on dit, à l'ordure de la terre! Ces mains que vous avez élevées vers le Seigneur, vous les fatiguez un moment après pour applaudir à un bouffon; de la même bouche dont vous avez répondu *amen* pendant le sacrifice, vous rendez témoignage à un gladiateur dans l'amphithéâtre; enfin vous osez dire à tout autre qu'à Jésus-Christ notre Dieu, « qu'il vive à jamais! »

Ne soyons point surpris après cela que le démon s'empare de ces chrétiens infidèles. Dieu l'a permis plus d'une fois : témoin l'exemple tragique de cette femme qui, étant allée à la comédie, en revint avec un démon dans le corps. Comme l'on exorcisait l'esprit immonde, et qu'on lui commandait de dire pourquoi il avait osé s'emparer de cette femme : « C'est avec raison, répondit-il, que je m'en suis saisi; je l'ai trouvée chez moi. » Il est constant aussi qu'une autre femme vit en songe un singe, le même jour qu'elle était allée entendre un comédien, et que le nom de ce comédien lui fut souvent répété aux oreilles avec des reproches épouvantables; enfin que cinq jours après cette femme n'était plus en vie. Il y a cent exemples semblables de personnes qui ont perdu le Seigneur pour avoir communiqué avec le démon dans les spectacles; car « nul ne peut servir deux maîtres. » Quel rapport peut-il y avoir entre la lumière et les ténèbres, entre la vie et la mort? Nous devons anathématiser ces assemblées païennes, soit parce que le nom de Dieu y est blasphémé, soit parce qu'on y demande que nous soyons exposés aux lions, soit parce qu'on y forme le dessein de nous persécuter, soit parce qu'on y choisit les émissaires qui vont découvrir les chrétiens pour les tourmenter.

Que ferez-vous lorsque vous serez surpris dans ce concert furieux de résolutions impies? Ce n'est pas que vous ayez à y redouter la persécution des hommes : personne ne vous reconnaît pour chrétien tandis que vous assistez aux spectacles. Mais songez à ce que Dieu décide de vous dans le ciel; c'est de là que vous êtes découvert par

mille témoins. Au moment que vous êtes dans le temple du diable les anges vous regardent du ciel ; et ils remarquent en particulier celui qui a proféré un blasphème, qui l'a écouté, qui a prêté sa langue et ses oreilles au diable contre Dieu même. Ne fuirez-vous donc pas ces assemblées révoltées contre Jésus-Christ, ces chaires remplies de corruption, cet air qu'on y respire tout empesté par la voix de mille scélérats qui y jettent des cris? Je veux que dans ces spectacles il y ait des choses purement agréables, simples, modestes, quelquefois même honnêtes : faites réflexion cependant qu'on ne mêle pas d'ordinaire le poison avec le fiel ou avec l'ellébore, mais avec des liqueurs douces et agréables au goût. C'est ainsi qu'en use le démon : il cache son poison mortel en des viandes où se rencontre le plus de délicatesse et d'agrément. Par conséquent, tout ce que vous trouvez dans les spectacles de grand, de poli, de mélodieux, de divertissant, de subtil, d'harmonieux, regardez-le comme un rayon de miel qu'on a empoisonné. Ayez moins d'égard au plaisir de la bouche qu'au danger qui est infailliblement attaché à ce plaisir.

Laissez aux parasites du démon la vaine satisfaction de s'engraisser des mets qu'il leur offre : qu'ils se rendent exactement aux lieux des spectacles où leur patron les invite. Pour nous, le temps de fête et de réjouissance n'est point encore venu. Nous ne pouvons nous divertir avec les gentils, parce que les gentils ne peuvent se divertir avec nous. Chacun a son tour : ils sont maintenant dans la joie, nous sommes dans la tristesse. « Le monde se réjouira, dit Jésus à ses disciples, et vous serez affligés. » Gémissons pendant que les gentils se réjouissent, afin que nous puissions nous réjouir quand ils commenceront leurs gémissements. Prenons garde à ne pas nous divertir aujourd'hui avec eux, de crainte qu'un jour nous ne pleurions comme eux. Disciple de Jésus-Christ, vous êtes trop délicat si vous prétendez avoir du plaisir

dans le siècle, ou plutôt vous êtes insensé si vous regardez la joie de ce monde comme un véritable plaisir. Les philosophes n'ont donné le nom de plaisir ou de volupté qu'au repos et à la tranquillité de l'âme ; c'est cette tranquillité qu'ils regardent comme le fondement de leur joie, de leurs divertissements et de leur gloire. Et vous, au contraire, vous ne soupirez qu'après les troubles et les agitations du cirque, du théâtre, de l'amphithéâtre et du stade. Oserez-vous dire que nous ne pouvons vivre sans quelque plaisir, nous dont le plus grand plaisir doit être de cesser de vivre? Car quel doit être notre désir, sinon celui de l'Apôtre, savoir, de sortir du monde et d'aller régner avec le Seigneur? Or notre plaisir est là où est notre désir.

Cependant si vous croyez qu'on ne peut passer cette vie sans quelque agrément, pourquoi êtes-vous assez ingrat pour ne vouloir reconnaître ni goûter tant de différents plaisirs que Dieu a faits, et qui sont plus que suffisants pour vous satisfaire? Quoi de plus heureux pour nous que d'avoir été réconciliés avec Dieu le Père et avec Jésus son Fils? Quoi de plus avantageux que d'avoir connu la vérité, que d'avoir découvert nos erreurs, que d'avoir obtenu le pardon de tant de crimes commis autrefois? Quel plus grand plaisir que l'éloignement du plaisir même, que le mépris du siècle, que la jouissance de la vraie liberté, que le calme d'une bonne conscience, que la sainteté de la vie et l'exemption de la crainte de la mort? Quelle satisfaction que de fouler aux pieds les dieux des nations, que de chasser les démons, que d'avoir le don des guérisons miraculeuses et des révélations célestes, enfin que de vivre toujours pour Dieu! Voilà les véritables plaisirs des chrétiens; voilà leurs spectacles innocents, perpétuels, et qui ne leur coûtent rien. Représentez-vous dans ces saints spectacles une image des jeux du cirque, considérez-y la course rapide de toutes les choses du siècle, remarquez-y la vicissitude et la fuite précipitée du

temps, regardez-y le terme de notre consommation, prenez-y le parti des sociétés chrétiennes, animez-vous-y à la vue de l'étendard céleste, éveillez-vous au bruit de la trompette de l'ange, aspirez à la glorieuse palme du martyre. Si vous êtes charmé de la poésie, vous avez assez d'autres livres que ceux des gentils, vous avez assez de beaux vers, assez de belles sentences, assez de cantiques, assez de chœurs de musique. Ce ne sont point des fables grossières, ce sont de saintes vérités; ce ne sont point des ramas de strophes ampoulées, c'est un trésor de sentences pures et sans affectation. Demandez-vous des combats, des luttes, des victoires; le christianisme vous en offre une infinité. Voyez l'impureté abattue par la chasteté, la perfidie vaincue par la foi, la cruauté surmontée par la miséricorde, l'insolence atterrée par la modestie : voilà les combats propres des chrétiens, où nous sommes glorieusement couronnés. Voulez-vous encore du sang répandu, vous avez celui de Jésus-Christ.

Mais surtout quel spectacle que celui où toutes les nations de la terre assemblées verront, et plus tôt qu'on ne pense, paraître le Seigneur au milieu des nues, alors triomphant, alors plein de gloire et de majesté, alors enfin reconnu pour le véritable Fils de Dieu! Quelle sera en ce jour la joie des anges, la gloire des saints, la récompense des justes et la magnificence de cette nouvelle Jérusalem, où ils iront régner éternellement! Il est vrai qu'il y aura en même temps un spectacle bien différent, je veux dire le terrible jour du jugement, le dernier de tous les jours et le premier de l'éternité; ce jour auquel les gentils ne s'attendent point et dont ils se moquent; ce jour où tant de superbes et antiques monuments de l'orgueil humain seront anéantis, et toute la terre avec ses habitants sera consumée par un déluge de feu. Quelle sera l'immensité de ce spectacle! Quel étonnement, quelle surprise! Ou, si vous voulez, quel objet de joie et de plaisir en entendant tant de célèbres monarques, que l'on disait ré-

gner dans le ciel, pousser d'affreux gémissements au milieu des profondes ténèbres de l'enfer avec leur dieu Jupiter, et avec la foule de leurs favoris! Quel transport subit en voyant tant de gouverneurs, tant de magistrats, tant de persécuteurs du nom chrétien, brûler en des flammes plus insupportables que celles où ils ont jeté autrefois les martyrs, pendant que ceux-ci les insulteront à leur tour dans cet éternel et rigoureux supplice! Ajoutez tant d'orgueilleux philosophes, qui se glorifiaient du nom de sages, maintenant tout couverts de feu en présence de leurs infortunés disciples, à qui ces maîtres insensés tâchaient de persuader qu'il n'y avait point de Providence, que nos âmes n'étaient rien, ou que jamais elles ne se réuniraient à nos corps. Ajoutez enfin tant de poëtes tremblants de frayeur, non à la vue d'un Minos ou d'un Rhadamante, mais devant le tribunal de Jésus-Christ auquel ils n'auront jamais voulu penser.

C'est alors que les acteurs de la tragédie pousseront dans l'excès de leur malheur des cris plus lamentables et plus éclatants que ceux dont ils faisaient retentir autrefois le théâtre. C'est alors que les bouffons se feront mieux connaître, étant devenus plus subtils par les flammes dont ils seront couverts. C'est alors que les superbes cochers du cirque frapperont davantage notre vue, élevés sur un char de feu et tout environnés de feu eux-mêmes. C'est alors qu'on verra tant de gladiateurs percés, non de javelots comme autrefois dans leurs cirques, mais de mille traits de flamme qui les pénétreront de toutes parts. Il est vrai que j'attacherai moins ma vue à ces misérables qu'à ces monstres d'inhumanité qui exercèrent autrefois leur cruelle rage contre le Seigneur. Le voilà, leur dirai-je alors, ce fils d'un charpentier et d'une mère pauvre; ce destructeur du sabbat, ce Samaritain, ce possédé du démon! Le voilà celui que vous achetâtes du traître Judas, celui que vous meurtrîtes à force de soufflets et de coups, celui que vous défigurâtes par mille cra-

chats, celui que vous abreuvâtes de fiel et de vinaigre! Voilà celui qui fut secrètement enlevé par ses disciples pour faire accroire qu'il était ressuscité, ou qui fut déterré par un jardinier, afin d'empêcher que les laitues de son jardin ne fussent foulées aux pieds de ceux qui passaient par là! Pour contempler de si grands spectacles, pour vous procurer de si magnifiques divertissements, que peut faire la libéralité d'un préteur, d'un consul, d'un questeur, d'un pontife? Vous me direz peut-être que ces spectacles sont encore éloignés de nous? Non, la foi nous les rend déjà présents; et nous pouvons les imaginer, comme s'ils se passaient actuellement sous nos yeux. Du reste, quelles doivent être ces ineffables merveilles que l'œil n'a point vues, et que l'oreille n'a point entendues, et que l'esprit humain n'a jamais pu comprendre? Ne doutons point qu'elles ne surpassent infiniment tous les plaisirs du cirque, du théâtre, de l'amphithéâtre, du stade, et de tous les autres lieux que la vanité a consacrés aux spectacles.

(Tertullien. *Contre les Spectacles.*)

---

## XII. DES SPECTACLES.

J'avais une passion violente pour les spectacles du théâtre, qui étaient pleins des images de mes misères et des flammes où s'entretenait le feu qui me dévorait. D'où vient donc que les hommes courent au spectacle avec tant d'ardeur, et veulent ressentir de la tristesse en regardant des événements funestes et tragiques qu'ils ne voudraient pas néanmoins souffrir ? car les spectateurs veulent en ressentir de la douleur, et cette douleur est leur joie. D'où vient cela, sinon d'une étrange maladie d'esprit, puisqu'on est d'autant plus touché de ces aventures poétiques que l'on est moins guéri de ses passions, quoique d'ailleurs on appelle misère le mal que l'on souffre en sa personne, et miséricorde la compassion qu'on a des malheurs d'autrui ? Et quelle compassion cependant peut-on avoir en des choses feintes et représentées sur un théâtre, puisque l'on n'y excite pas le spectateur à secourir les faibles et les opprimés, mais qu'on le convie seulement à s'affliger de leur infortune, de sorte qu'il est d'autant plus satisfait des acteurs, qu'ils l'ont plus touché de regret et d'affliction, et que si ces sujets tragiques et ces malheurs véritables ou supposés se trouvent représentés avec si peu de grâce et d'art qu'il ne s'en afflige pas, il sort tout dégoûté et irrité contre les comédiens ? Que si, au contraire, il est pénétré de douleur, il demeure attentif et pleure, livré tout à la fois et à la joie et aux larmes. Mais puisque tous les hommes naturellement désirent se réjouir, comment peuvent-ils aimer ces larmes et ces douleurs ? N'est-ce point qu'encore que l'homme ne prenne pas plaisir à être dans la misère, il prend plaisir néanmoins à être touché de compassion ; et qu'à cause qu'il ne peut

être touché de ce mouvement sans en ressentir de la douleur, il arrive par une suite nécessaire qu'il chérit et qu'il aime ces douleurs?

Ces larmes procèdent donc de la source de l'amour naturel que nous nous portons les uns aux autres. Mais où vont les eaux de cette source, et où coulent-elles? Elles vont se jeter dans un torrent de poix bouillante d'où sortent les violentes ardeurs de ces noires et fuligineuses voluptés. Et c'est en ces actions vicieuses que cet amour se convertit et se change par son propre mouvement, lorsqu'il s'écarte et s'éloigne de la pureté céleste du véritable amour. Devons-nous donc rejeter les mouvements de miséricorde et de compassion? Nullement; et il faut demeurer d'accord qu'il y a des rencontres où l'on peut aimer les douleurs. Mais, ô mon âme, garde-toi de l'impureté! Mets-toi sous la protection de mon Dieu, du Dieu de nos pères, qui doit être loué et glorifié dans l'éternité des siècles. Garde-toi, mon âme, de l'impureté d'une compassion folle; car il y en a une sage et raisonnable dont je ne laisse pas d'être touché maintenant.

Aujourd'hui, en effet, j'ai plus compassion de celui qui se réjouit dans ses excès et dans ses vices, que de celui qui s'afflige dans la perte qu'il a faite d'une volupté pernicieuse et d'une félicité misérable. Voilà ce qu'on doit appeler une vraie miséricorde. Mais quand cette pitié nous touche, ce n'est pas la douleur que nous ressentons des maux d'autrui qui nous donne du plaisir : car, bien que celui qui éprouve de la douleur en voyant la misère de son prochain, lui rende un devoir de charité qui est louable, néanmoins celui qui est véritablement miséricordieux aimerait mieux n'avoir point sujet d'éprouver cette douleur. Et il est aussi difficile qu'il puisse désirer qu'il y ait des misérables afin d'avoir sujet d'exercer sa miséricorde, qu'il est difficile que la bonté même puisse être malicieuse, et que la bienveillance nous porte à vouloir du mal à notre prochain.

Ainsi il y a bien quelque douleur que l'on peut permettre, mais il n'y en a point que l'on doive aimer. Ce que vous nous montrez bien, ô mon Seigneur et mon Dieu, puisque vous qui aimez les âmes incomparablement plus et avec une pureté plus grande que nous ne les aimons, exercez sur elles des miséricordes d'autant plus profondes et parfaites que vous ne pouvez être touché d'aucune douleur. Mais quel est celui qui est capable d'une si haute perfection ? Pour moi, il y a eu un temps où j'étais si misérable, que j'aimais à être touché de quelque douleur et en cherchais des sujets; et en présence de ces afflictions de théâtre, afflictions fictives, et qui m'étaient étrangères, le jeu des acteurs ne me causait jamais un plaisir plus vif que lorsqu'il m'arrachait des pleurs. Et faut-il s'en étonner, puisque étant alors une brebis malheureuse qui m'étais égarée en quittant votre troupeau, ô mon Dieu, parce que je ne pouvais souffrir votre conduite, je me trouvais comme tout couvert de gale!

Voilà d'où procédait cet amour que j'avais pour les douleurs, lequel toutefois n'était pas tel que j'eusse désiré qu'elles pénétrassent plus avant dans mon cœur et dans mon âme : car je n'aurais pas aimé à souffrir les maux que j'aimais à regarder; mais j'étais bien aise que la représentation qui s'en faisait devant moi m'égratignât un peu la peau, pour ainsi dire, quoique ensuite, comme il arrive à ceux qui se grattent avec les ongles, cette satisfaction passagère me causât une enflure pleine d'inflammation, d'où sortait du sang corrompu et de la boue. Telle était alors ma vie; mais peut-on l'appeler une vie, ô mon Dieu!

---

Alype avait retenu de ses parents qu'il lui fallait s'avancer dans le monde. C'est pourquoi il était venu à

Rome afin d'y apprendre le droit. Or, durant son séjour en cette ville, il devint passionné pour les combats des gladiateurs, et sa passion n'était pas moins extraordinaire dans son origine que violente dans son excès : car, alors qu'il en était le plus éloigné et en avait le plus d'horreur, quelques-uns de ses compagnons et de ses amis l'ayant rencontré par hasard après dîner, l'entraînèrent comme en se jouant, quelque résistance qu'il leur pût faire, et le menèrent à l'amphithéâtre au temps des jeux, quoiqu'il leur criât : « Si vous avez assez de force pour entraîner mon corps en ce lieu, en aurez-vous assez pour rendre malgré moi mes yeux et mon esprit attentifs à la cruauté de ces spectacles? J'y assisterai donc sans y être et sans y rien voir, et ainsi je triompherai d'eux et de vous. » Ils ne laissèrent pas néanmoins de l'emmener avec eux, voulant peut-être éprouver s'il aurait assez de pouvoir sur lui-même pour faire ce qu'il disait.

Lorsqu'ils furent arrivés en ce lieu, et qu'ils se furent placés le mieux qu'ils purent, ils trouvèrent tout l'amphithéâtre dans l'ardeur de plaisirs cruels et abominables. Alype ferma les yeux aussitôt, et défendit à son âme de prendre part à une si horrible fureur. Et plût à Dieu qu'il eût encore bouché ses oreilles. Car, se sentant ému avec violence par un grand cri que fit tout le peuple à l'occasion d'un accident extraordinaire qui arriva durant le combat, il se laissa emporter à la curiosité; et, s'imaginant qu'il serait toujours au-dessus de tout ce qu'il pourrait voir, et qu'il le mépriserait après l'avoir vu, il ouvrit les yeux, et fut aussitôt plus grièvement blessé dans l'âme, que le gladiateur ne l'avait été dans le corps. Il tomba plus misérablement que celui qui par sa chute avait excité cette clameur, laquelle étant entrée par ses oreilles, avait en même temps ouvert ses yeux, pour lui faire recevoir le coup mortel qui le perça jusqu'au cœur : car la fermeté qu'il avait témoignée était

plutôt une audace qu'une véritable force, parce qu'elle était présomptueuse; et qu'au lieu de s'appuyer sur vous, mon Dieu, qui rendez forts les plus faibles, il ne s'appuyait que sur lui-même, qui n'était que fragilité et que faiblesse. Il n'eut pas plutôt vu couler ce sang, qu'il but à longs traits la cruauté. Il ne détourna point ses yeux de ces spectacles, mais il s'y arrêta au contraire avec ardeur : cette barbarie pénétra jusque dans le fond de son âme, et se saisit d'elle sans qu'il s'en aperçût; il goûta cette fureur avec avidité comme un breuvage délicieux, et il se trouva en un moment comme enivré d'un plaisir si sanglant et si inhumain. Ce n'était plus ce même homme qui venait d'arriver, mais un homme quelconque de la foule et le compagnon véritable de ceux qui l'avaient amené. Que dirai-je davantage? Il devint spectateur comme les autres; il jeta des cris comme les autres; il s'anima comme les autres, et il remporta de ce lieu une passion d'y retourner encore plus violente que celle de tous les autres, n'y retournant pas seulement avec ceux qui l'y avaient entraîné la première fois, mais y entraînant lui-même tous ceux qu'il pouvait. Vous l'avez tiré néanmoins de cet abîme, mon Dieu (quoique ce ne fût que longtemps après), par une miséricorde et une puissance également infinies, lui apprenant à n'espérer plus que de votre grâce ce qu'il avait espéré en vain de ses propres forces.

(Saint Augustin. *Confessions*, liv. III, chap. II; liv. VI, chap. VIII.)

## XIII. DE L'AMBITION.

Je soupirais après les honneurs, les richesses et les mariages ; mais vous, ô mon Dieu, vous moquiez de moi : car dans l'ardeur de ces passions, je souffrais des douleurs très-amères et très-cuisantes, et vous m'étiez d'autant plus favorable, que vous me laissiez moins trouver de douceur et de délices hors de vous. Mais puisque vous avez voulu me conserver le souvenir de ces circonstances, et m'inspirer la pensée de vous les confesser avec actions de grâces, examinez le fond de mon cœur que je tiens en votre présence, et faites que mon âme, que vous avez dégagée des piéges mortels du péché d'où il était si difficile de la retirer, s'attache fortement à vous. Dans quelle misère n'était-elle point réduite ? Et cependant vous touchiez ses plaies afin qu'elle les sentît et que, renonçant à toutes choses, elle se convertît à vous, qui êtes élevé au-dessus de toutes choses et êtes l'unique principe de l'être de toutes choses, afin, dis-je, qu'elle se convertît et que, dans sa conversion, elle trouvât la guérison de ses plaies.

Plus donc j'étais misérable, plus vous fûtes miséricordieux envers moi, mon Dieu, dans le moyen que vous employâtes pour me révéler ma misère, alors que je me préparais à prononcer un panégyrique en la louange de l'empereur, où je devais dire beaucoup de mensonges, qui n'auraient pas laissé d'être favorablement écoutés de ceux même qui auraient su que je mentais. Car, pendant que j'étais haletant du souci d'une telle tâche, et que je brûlais de la fièvre de pensées corrompues, je vins à passer dans une rue de Milan, où j'aperçus un pauvre qui, ayant un peu bu, se réjouissait et se jouait. A cette vue je soupirai, et me tournant vers quelques-uns de mes amis qui m'accompagnaient, je me mis à leur parler de

tous les maux que notre folie nous cause, et je leur représentai que par tous nos efforts, pareils à ceux qui me sollicitaient alors moi-même, aiguillonné que j'étais par une ardente ambition, contraint de traîner la charge si pesante de ma misère et de l'augmenter en la traînant, nous ne prétendions autre chose que de posséder une joie aussi tranquille que celle dont ce pauvre jouissait déjà devant nous, et à laquelle nous n'arriverions peut-être jamais, puisque, avec ce peu d'argent qu'il avait ramassé de ses aumônes, il avait obtenu ce que je poursuivais par tant de travaux, tant de tours et de retours, à savoir la joie d'une félicité temporelle.

Sans doute ce mendiant ne jouissait pas d'une véritable joie; mais celle que mon ambition me faisait rechercher avec tant d'ardeur était encore moins véritable. Et enfin il était gai, et moi j'étais triste; il était sans appréhension, et moi j'étais dans la crainte. Que si quelqu'un m'eût demandé ce que j'aimais mieux, ou me réjouir ou craindre, j'aurais évidemment répondu que j'aimais mieux me réjouir. Et si l'on m'eût aussi demandé ce que je préférais, ou d'être tel que ce pauvre était alors, ou tel que j'étais alors moi-même, j'aurais certainement choisi d'être tel que j'étais, plutôt que de lui ressembler, quoique je me sentisse accablé de mille soins et de mille inquiétudes; mais c'eût été plutôt par aveuglement que par raison et selon la vérité, que je me serais porté à ce choix : car je ne devais pas me préférer à ce pauvre, parce-que j'étais plus savant que lui, puisque ma science ne me donnait pas de la joie, et que je ne m'en servais que pour me rendre agréable aux hommes, non en les instruisant, mais en cherchant seulement à leur plaire. C'est pourquoi, Seigneur, vous preniez la verge de votre justice et vous brisiez mes os, selon la parole du Prophète.

Par conséquent, loin de moi ceux qui disent qu'il faut distinguer entre les sujets que chacun a de se réjouir!

Le pauvre trouvait sa joie dans l'ivresse, et moi je cherchais la mienne dans la gloire; mais dans quelle gloire, Seigneur? Dans celle qui n'est pas en vous. Et ainsi, comme la joie de ce pauvre n'était pas une véritable joie, de même la gloire que je cherchais n'était pas une véritable gloire; et elle me troublait l'esprit plus que le vin ne troublait ce pauvre. Son ivresse, d'ailleurs, devait finir avec la nuit; et moi je m'étais couché et levé avec la mienne, et je pouvais encore longtemps me lever et me coucher dans l'ivresse. J'avoue donc qu'il faut admettre une différence entre les diverses causes de notre joie, et que celle qu'une solide espérance donne à une âme vraiment chrétienne surpasse sans comparaison ce vain contentement dont ce pauvre jouissait alors. Mais il ne laissait pas de l'emporter sur moi, puisqu'il était plus heureux, non-seulement parce qu'il était transporté de joie lorsque j'avais le cœur déchiré de soucis, mais aussi parce qu'il s'était procuré de quoi acheter du vin en souhaitant toute sorte de prospérités à ceux qui lui donneraient l'aumône; au lieu que je travaillais pour obtenir une vaine réputation en publiant des mensonges.

Ce furent là les réflexions que je fis alors à mes amis. Dès lors rentrant souvent en moi-même, à mesure que je m'examinais, je me trouvais toujours dans un état misérable; et plus je m'en affligeais, plus je redoublais ma misère. De sorte que s'il m'arrivait quelque succès favorable, j'avais peine à m'en réjouir, parce que cette joie était comme un oiseau qui s'échappait de mes mains presque avant que je le pusse tenir.

(Saint Augustin. *Confessions*, liv. VI, chap. VI.)

---

---

## XIV. LES RICHES ET LES AVARES.

L'histoire de Naboth est ancienne, et chaque jour la voit se renouveler. Quel est le riche, en effet, qui chaque jour ne désire pas le bien d'autrui? Parmi les plus opulents, quel est celui qui ne s'efforce pas d'expulser le pauvre de son champ et de chasser le malheureux de l'héritage de ses pères? Qui se contente de ce qu'il possède? Quel est le riche enfin dont les convoitises ne s'allument pas à la vue de la propriété voisine? Il n'est donc pas né qu'un Achab, mais, ce qui est pis, chaque jour Achab naît, et jamais il ne meurt à ce siècle. Si un périt, il s'en élève un grand nombre; il y a toujours plus d'hommes pour enlever que pour perdre. Il n'y a pas qu'un seul pauvre Naboth qui ait été tué; chaque jour Naboth est foulé aux pieds, chaque jour le pauvre est frappé de mort. Terrifié par ces exemples, le genre humain quitte la terre; le pauvre émigre avec ses petits, chargé de tout ce qui lui est cher; sa femme suit en pleurant, comme si elle accompagnait son mari au tombeau. Moins affligée cependant est celle qui déplore les funérailles des siens; car, si elle a perdu la protection de son mari, elle a du moins son tombeau; si elle n'a plus ses fils, du moins elle ne gémit pas sur leur exil, elle ne gémit pas sur la faim qui tourmente sa jeune famille, faim plus cruelle que la mort.

Jusqu'où étendez-vous, ô riches, vos désirs insensés? Prétendez-vous habiter seuls sur la terre? Pourquoi rejetez-vous celui que la nature a rendu votre égal, et réclamez-vous pour vous seuls la possession de toutes choses? La terre a été établie en commun pour les riches et pour les pauvres. Pourquoi vous attribuez-vous seuls, ô riches, un droit exclusif? La nature ne connaît pas de

riches, elle nous engendre tous pauvres : car nous ne naissons pas avec des vêtements, et nous ne sommes pas engendrés avec de l'or et de l'argent. La nature nous met au jour, nus, ayant besoin d'aliments, de boisson, n'ayant pas de quoi nous couvrir, et elle reçoit nus ceux qu'elle a procréés; elle ne sait pas mesurer sur les limites de vastes domaines les limites d'un tombeau. Le coin d'un champ suffit également au pauvre et au riche, et la terre qui, durant sa vie, ne pouvait satisfaire les désirs du riche, comprend bientôt le riche tout entier. La nature ne sait donc pas discerner quand nous naissons, ni davantage quand nous mourons; elle nous crée tous semblables; tous semblables nous trouvons dans son sein, notre dernier asile. Qui distinguerait les morts? Ouvrez la terre et, si vous le pouvez, indiquez-moi le riche; peu après, remuez ce gazon, et, si vous reconnaissez le pauvre, reprochez-lui sa pauvreté. Quelle différence y a-t-il donc entre le pauvre et le riche, si ce n'est peut-être qu'avec celui-ci plus de choses périssent. Les étoffes de soie, les tissus brodés d'or, dont on enveloppe le corps du riche, sont une perte pour les vivants, non un secours pour les défunts. On te couvre de parfums, ô riche, et tu n'exhales que puanteur; ces ornements que tu dérobes à autrui, ne font rien pour ta laideur.

Et cependant tu laisses des héritiers, qui entrent en procès; tu laisses à des héritiers plutôt un dépôt héréditaire, qu'un commodat volontaire, et les voilà qui craignent de diminuer ce qui leur a été laissé, qui craignent même d'y toucher. Si ces héritiers sont gens de bien, ils gardent le dépôt; s'ils sont prodigues, ils le dissipent. Ainsi, ou tu condamnes des héritiers honnêtes à une perpétuelle inquiétude, ou tu mets des héritiers malhonnêtes à même de condamner tes actions.

Mais pourquoi penses-tu, durant ta vie, abonder de toutes choses? O riche, tu ne sais pas combien tu es pauvre, et combien tu souffres de manque, toi qui te pro-

clames riche! Plus tu as et plus tu désires; et quelques richesses que tu amasses, cependant tu te trouves encore dans l'indigence. Le lucre enflamme l'avarice au lieu de l'éteindre. La cupidité a, pour ainsi dire, ses degrés; plus elle en a franchi, plus elle se hâte vers le sommet, d'où sa chute ne sera que plus grave. Cet homme était plus supportable lorsqu'il possédait moins; en considérant sa fortune, il se contentait de la médiocrité; son patrimoine, en s'accroissant, a tout à la fois accru la vivacité de ses désirs. Il ne veut pas dégénérer dans ses vœux, être pauvre dans ses désirs. Il y a donc en même temps chez lui deux choses intolérables : l'ambitieux espoir du riche, qui s'accroît, et l'habitude de mendier qui persiste.

Donne-moi, dit-il, ta vigne, et elle me servira de jardin potager. Voilà donc où tend toute cette folie, où aboutit cette fureur. Il s'agit d'avoir de l'espace pour de misérables légumes. Ce n'est donc pas l'utilité que vous recherchez dans la possession, c'est l'exclusion d'autrui que vous voulez. Vous avez plus soin de dépouiller le pauvre, que de vous enrichir vous-mêmes. Vous regardez comme injurieux pour vous que le pauvre ait quelque chose que l'on juge digne de la possession du riche. Vous considérez comme perdu pour vous tout ce qui n'est pas à vous. Quel plaisir trouvez-vous dans les nécessités que la nature oblige à satisfaire? C'est pour tous qu'a été créé ce monde, que vous, riches, qui êtes en petit nombre, vous vous efforcez de revendiquer pour vous. En effet, ce n'est pas uniquement la possession de la terre, mais le ciel même, l'air, la mer, que le petit nombre des riches voudrait tourner à son seul usage. Or cet air que tu renfermes dans tes possessions immenses, combien de populations ne peut-il pas nourrir? Est-ce que les anges se sont divisé les espaces du ciel, pour que tu fasses de la terre un partage et que tu y traces des limites?

Le Prophète s'écrie : « Malheur à ceux qui ajoutent maison à maison et métairie à métairie! » Et il leur reproche leur impuissante avarice. Car ils voudraient ne point habiter avec des hommes, et c'est pourquoi ils excluent leurs voisins; mais ils ne peuvent éviter ce voisinage, parce que, lorsqu'ils ont exclu des premiers voisins, ils en trouvent d'autres; et lorsqu'ils les ont chassés, ils trouvent nécessairement encore d'autres voisins. Ils ne peuvent, en effet, habiter seuls sur la terre. Les oiseaux s'associent aux oiseaux, et c'est presque toujours par le vol d'une troupe considérable que le ciel est voilé comme par un nuage; les brebis se joignent aux brebis, les poissons aux poissons; les animaux ne regardent pas comme un dommage, mais comme un agréable commerce, cette communauté où ils vivent le plus souvent, et dans ces relations fréquentes ils trouvent une consolation en même temps qu'un secours. Toi seul, ô homme, tu repousses tout compagnon; tu estimes les bêtes, tu leur construis des demeures, et tu détruis les demeures des hommes. Tu introduis la mer dans tes domaines, afin de te procurer les monstres qui la peuplent; tu recules les limites de la terre pour ne pas avoir de voisin.

Riches, vous enlevez tout aux pauvres; vous leur arrachez tout, vous ne leur laissez rien, et cependant c'est plutôt vous, riches, qui endurez les tourments de la pauvreté! Les pauvres sont affamés, lorsqu'ils n'ont rien; vous, lorsque vous regorgez de biens. C'est donc à vous-mêmes que vous infligez le châtiment que vous voudriez faire supporter aux pauvres. Ainsi les désirs qui vous travaillent vous apportent toutes les misères de la plus complète pauvreté. Les pauvres, du moins, n'ont rien dont ils puissent faire usage; mais vous, ni vous ne vous servez de vos richesses, ni vous ne laissez autrui s'en servir. Vous arrachez l'or aux entrailles de la terre, mais c'est pour le cacher de nouveau, et que de vies vous enfouissez dans cet or!

Et pour qui réservez-vous ces biens? N'avez-vous pas lu ce qui est écrit du riche avare : «Il entasse des trésors et il ignore pour qui il les amasse.» Un héritier oisif attend votre mort, un héritier importun se plaint de ce que vous mourez trop tard. Pour lui, c'est un supplice que d'accroître son héritage; il se hâte de le dissiper. Or qu'y a-t-il de plus misérable que de ne pas même inspirer de reconnaissance à celui pour qui vous avez travaillé? C'est pour lui que, pendant des journées entières, vous avez enduré les douleurs de la faim, ne pouvant consentir aux dépenses quotidiennes de votre table; c'est pour lui que vous vous préparez avec raffinement ces abstinences de chaque jour.

J'ai connu un riche qui, lorsqu'il partait pour la campagne, avait coutume de compter les petits pains qu'on lui apportait de la ville, afin de savoir par leur nombre le nombre de jours qu'il devait passer aux champs. Il ne voulait pas ouvrir son grenier, qu'il avait fermé, de peur d'en diminuer les amas. Chaque jour on prenait dans les provisions un seul pain, qui pouvait à peine rassasier cet avare. J'ai appris même d'une personne digne de foi, que si parfois on lui servait un œuf, il se plaignait de ce que l'on tuait ainsi un poulet. Je cite cet exemple, afin que vous sachiez que la justice de Dieu exerce des représailles, vengeant ainsi par vos jeûnes les larmes des pauvres.

Quel acte religieux ce serait que le jeûne, si vous retranchiez pour les pauvres le luxe de vos repas! Ce riche était à coup sûr moins blâmable, de la table duquel tombaient les restes que recueillait le pauvre Lazare, afin de se rassasier. Et cependant la table même de ce riche était servie de la substance des pauvres, et les vins qu'on versait dans sa coupe, qu'étaient-ils autre chose que le sang du grand nombre de ceux qu'il avait poussés au suicide?

Combien d'hommes périssent, ô riches, en pourvoyant à vos plaisirs? Funeste est votre faim, funeste votre

luxure. Celui-là est précipité du faîte d'un toit, en préparant pour vos blés de vastes magasins ; celui-ci tombe du haut d'un arbre, tandis qu'il examine les diverses espèces de raisins qu'il devra cueillir pour faire couler à longs flots un vin digne de vos convives; un troisième est englouti dans la mer pendant qu'il craint que le poisson ou les huîtres ne manquent à votre table; cet autre est glacé de froid tandis qu'il poursuit des lièvres et s'applique à prendre des oiseaux avec des lacets; un autre enfin, s'il est venu à vous déplaire, est sous vos yeux battu jusqu'à la mort, et les mets de votre festin se trouvent inondés de son sang qui jaillit. Enfin il était riche celui qui ordonna qu'on apportât sur sa table la tête du prophète pauvre, et qui, pour payer une danseuse, ne trouva pas d'autre moyen que d'ordonner la mort d'un pauvre.

Il est d'autres riches à qui c'est leur femme qui impose le luxe et la dépense : il faut qu'elle boive dans des pierres précieuses, qu'elle dorme sur la pourpre, qu'elle repose sur un lit d'argent, qu'elle charge ses mains d'or et son cou de colliers. Des chaînes même plaisent aux femmes, pourvu que ces chaînes soient d'or. Elles ne les regardent pas comme pesantes, si elles sont précieuses; elles ne les considèrent pas comme des liens, si elles voient l'or y briller. Les blessures même leur plaisent, pourvu que l'or vienne s'incruster dans leurs oreilles, et que les perles soient suspendues à l'or. Et cependant les perles ont leur pesanteur et les vêtements leurs glaces. On sue sous les perles, on a froid sous des tissus de soie; mais la rareté fait tout, et ce qui répugne à la nature, l'avarice le recommande. Les émeraudes et les hyacinthes, le béryl, l'agate, la topaze, l'améthyste, le jaspe, la sardoine, les femmes recherchent ces pierres précieuses avec fureur. Quand il faudrait pour les acquérir donner la moitié d'un patrimoine, elles consentiraient à ce sacrifice pourvu qu'elles pussent satisfaire leur désir. Je ne nie pas qu'il

n'y ait dans ces pierreries un brillant agréable, mais ce ne sont que des pierres ; et, à voir comme il est nécessaire de les travailler et de les polir pour leur ôter leur aspérité naturelle, elles nous avertissent que ce sont les rugosités de l'âme, et non des pierres, qu'il faut s'efforcer de détruire.

Considérez le nom même de *riche*. Les païens appellent *Ditem* le dieu qui préside aux enfers ; ils appellent *Ditem* ou *Divitem* l'arbitre de la mort, c'est-à-dire le *Riche*, parce que le riche ne sait qu'apporter la mort, lui qui règne sur les morts, lui dont les enfers sont la demeure. Qu'est-ce, en effet, que le riche, si ce n'est un gouffre de richesses qu'on ne peut combler, si ce n'est une faim et une soif d'or qu'on ne peut satisfaire ? Plus il engloutit, plus il désire avec ardeur. De là les avertissements du prophète : « Celui qui aime l'argent ne se rassasiera pas d'argent. » Et plus loin : « C'est là la pire des langueurs. Comme il a été, ainsi il s'en est allé, et son abondance s'est dissipée dans le vide. Et tous ses jours s'écoulent dans les ténèbres, les accès de colère, la langueur et la fureur, » de telle sorte que la condition des esclaves est préférable : car les esclaves servent les hommes, et le riche sert le péché. C'est pourquoi l'Apôtre a dit : « Celui qui commet le péché est esclave du péché. » Il est toujours dans les liens, il est toujours dans les chaînes ; jamais il n'est libre d'entraves, parce qu'il est toujours dans les crimes. Quel misérable esclavage que d'être esclave du péché !

Le riche ne sait pas même ce que c'est qu'obéir à la nature ; il ne connaît ni le repos que procure le sommeil, ni la saveur qui se goûte dans les mets ; il n'est exempt d'aucune servitude. Car « le sommeil de l'esclave est doux, qu'il dorme peu ou beaucoup. Mais, pour celui qui est rassasié de richesses, il n'y a pas de sommeil paisible. » La cupidité l'excite ; la pensée de la rapine l'agite et l'éveille ; l'envie le torture ; les retards l'irritent ; la stérilité

ou le manque de récoltes le trouble; leur abondance l'inquiète. De là l'histoire de ce riche à qui les champs ont rendu des fruits abondants : « il se demande à lui-même, que ferai-je, puisque je n'ai pas où serrer mes récoltes? » Et il dit : « Voici ce que je ferai; j'abattrai mes greniers et j'en construirai de plus grands; je réunirai là tous les produits de mes domaines, et je dirai : O mon âme, mon âme, tu as beaucoup de biens accumulés pour beaucoup d'années; repose-toi, mange, bois, sois en festin. » Et Dieu répondit : « Insensé, cette nuit même on te redemandera ton âme; toutes ces choses que tu as préparées, à qui appartiendront-elles? » Dieu lui-même ne permet pas au riche de dormir. Il l'interpelle au milieu de ses pensées ; il l'éveille au milieu de son sommeil.

Mais le riche lui-même ne se laisse aucun repos; car il s'inquiète de l'abondance de ses richesses, et parmi des biens sans nombre, poussant le cri désespéré du pauvre : *Que ferai-je?* dit-il. N'est-ce pas là le cri du pauvre qui n'a pas de quoi soutenir sa vie? Manquant de tout, il porte çà et là ses regards, il cherche péniblement un abri, il ne trouve rien pour se nourrir; il considère qu'il n'y a rien de plus misérable que d'être épuisé de faim et que de mourir faute de nourriture ; il cherche un trépas plus prompt, et il s'enquiert d'un supplice moins affreux par où terminer ses jours; il saisit un glaive, il se suspend à un lacet, il allume du feu, il éprouve les poisons ; et, entre tous ces moyens de destruction, incertain de celui qu'il doit choisir, il dit : *Que ferai-je?* Ensuite rappelé par la douceur de cette vie, il désire changer sa résolution, pourvu qu'il trouve de quoi vivre. Mais il n'aperçoit partout que nudité, que vide, et il répète : « Que ferai-je? Où me procurer des aliments? Où me procurer des vêtements? Je veux vivre, pourvu que j'aie seulement de quoi soutenir cette misérable vie ; mais de quels aliments me nourrir? Où sont mes ressources? »

« Que ferai-je, dit-il, puisque je n'ai pas? » Le riche

crie qu'il n'a pas; c'est le langage de la pauvreté. Il se plaint de la disette, celui qui est dans l'abondance. « Je n'ai pas, dit-il, où serrer mes récoltes ! » Vous croiriez qu'il dit : je n'ai pas de quoi vivre. Heureux celui que l'abondance met en péril ! Mais non ; celui-là est plus misérable avec ses richesses que le pauvre, pour qui le danger vient de son indigence. Le pauvre a de quoi excuser son infortune, il souffre, mais il n'est pas en faute ; le riche ne peut accuser personne que soi-même.

Et il dit : « Voici ce que je ferai, je détruirai mes greniers. » Vous croiriez qu'il veut dire : j'ouvrirai mes greniers ; qu'ils entrent ceux qui ne peuvent supporter la faim ; que les pauvres viennent, que les nécessiteux entrent, qu'ils remplissent leur sein ; je détruirai les murs qui excluent ceux qui sont affamés. Pourquoi cacher des biens que Dieu m'a donnés en abondance afin que j'en fasse des largesses ? Pourquoi fermer sous les verrous des portes, des blés dont Dieu a rempli l'espace des champs, qui naissent sans gardien et qui abondent ?

L'espoir de l'avare est déçu. De nouvelles moissons rompent les greniers vieillis. « J'ai eu, dit-il, moins de blé, et c'est en vain que je l'ai conservé. Mes domaines en ont produit davantage, et pour qui vais-je l'amasser ? Tandis que je travaille à augmenter mes richesses, je perds l'occasion de les employer à des bienfaits. A combien de pauvres, avec la récolte de l'année précédente, aurais-je pu conserver la vie ? Il me serait plus doux d'amasser des trésors qui ne consistent pas en argent, mais en reconnaissance. J'imiterai saint Joseph prêchant l'humanité ; je crierai à haute voix : Venez, pauvres, mangez mon pain, ouvrez les plis de vos vêtements, emplissez-les de blé. » La fécondité des domaines du riche, c'est pour l'univers entier l'abondance, ce doit être pour tous la fertilité. Mais ce n'est pas là le langage que tu tiens, ô riche ! Au contraire, tu dis : « Je détruirai mes

greniers. » C'est avec raison que tu détruis ces bâtiments d'où aucun pauvre ne revient chargé. Tes greniers sont des réceptacles d'iniquité, non des secours pour la piété. C'est avec raison qu'il détruit, celui qui ne sait pas édifier sagement. Le riche détruit ses biens, qui ignore les biens éternels ; il détruit ses greniers, celui qui ne sait pas distribuer son blé, mais l'enfermer.

« Et je bâtirai, dit-il, des greniers plus grands. » Malheureux, donne du moins aux pauvres ce que va te coûter cette construction. Du même coup, tu te frustres toi-même de la reconnaissance que ferait naître ta libéralité, et tu t'imposes les dépenses ruineuses d'un nouveau bâtiment.

Et il ajoute : « Là, je réunirai tous les produits de mes domaines, et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens. » L'abondance des fruits de la terre est pour l'avare une mort; alors les denrées sont à vil prix, et c'est à quoi il songe uniquement. Ainsi la fécondité est un bonheur pour tous; la stérilité est avantageuse au seul avare.

Il se réjouit plus de l'énormité des prix que de l'abondance des récoltes; et il préfère avoir ce qu'il vendra seul que ce qu'il vendra avec tous. Voyez-le en crainte que les provisions de blé ne soient trop abondantes, que le superflu des greniers n'arrive aux pauvres, et qu'il n'y ait pour les indigents une occasion d'acquérir quelque bien. Le riche réclame pour lui seul les produits de la terre, non qu'il veuille en user lui-même, mais afin de les refuser à autrui.

« Mon âme, dit-il, tu as beaucoup de biens. » Pour l'avare, il n'appelle biens que ce qui rapporte un certain profit. Mais je lui accorde qu'on appelle biens ce qui représente de l'argent. Pourquoi changer des biens en maux, lorsqu'on devrait changer les maux en biens ? En effet, il est écrit : « Vous vous faites des amis avec le gain de l'iniquité. » Pour celui donc qui sait s'en servir, ce

sont des biens ; pour celui qui ne sait pas s'en servir, ce sont vraiment des maux. « Il les a distribués, il les a donnés aux pauvres, sa justice dure éternellement. » Qu'y-a-t-il de meilleur que cela ? Ce sont des biens, si vous en faites largesse aux pauvres, en constituant de la sorte Dieu votre débiteur et plaçant en quelque façon vos bonnes œuvres à intérêt. Ce sont des biens, si vous ouvrez les gréniers de votre justice, afin d'être le pain des pauvres, « la vie des indigents, l'œil des aveugles, le père des orphelins. »

Agis ainsi, ô riche, tu le peux : Que crains-tu ? Je te prends par tes propres paroles. Tu as beaucoup de biens amassés pour un grand nombre d'années : tu peux procurer l'abondance et à toi-même et aux autres. Tu es dépositaire de la richesse publique : pourquoi détruire tes greniers ? Je vais t'indiquer un lieu où tes blés seront plus en sûreté, et mieux à l'abri, de manière que les voleurs ne puissent pas te les enlever. Enferme-les dans le cœur des pauvres, où aucun charançon ne les consumera, où aucune moisissure ne viendra les corrompre. Tu as où les déposer : c'est le sein des pauvres ; tu as où les déposer : ce sont les maisons des veuves ; tu as où les déposer : ce sont les bouches des enfants, afin qu'il te soit dit : « Tu as tiré une admirable louange de la bouche des enfants, et de ceux qui sont encore à la mamelle. » Ce sont là les dépôts qui durent éternellement ; ce sont là les greniers que la fécondité de l'avenir ne détruira pas. Car que feras-tu encore, si l'année suivante la récolte est plus abondante ? Tu détruiras donc de nouveau ces greniers que tu te prépares maintenant à bâtir, tu en construiras de plus grands. Dieu, en effet, t'envoie l'abondance, afin qu'elle triomphe de ton avarice ou qu'elle la condamne, de telle sorte que tu ne puisses avoir d'excuse ; mais toi, ce que Dieu a voulu naître par toi pour beaucoup de tes semblables, tu le réserves pour toi seul ; bien plus, tu te l'ôtes à toi-même, car tu le conserverais bien mieux pour

toi-même si tu le distribuais aux autres. En effet, les fruits des bienfaits retournent à ceux de qui ils proviennent, et la reconnaissance d'une libéralité revient à son auteur. Enfin il est écrit : « Semez pour vous selon la justice. » Sois donc homme de sens, ô laboureur; sème ce qui doit te servir. La bonne semence est celle qu'on dépose dans le cœur des veuves. Si la terre te rend des fruits plus abondants que ceux qu'elle a reçus, avec combien plus d'abondance Dieu qui doit récompenser ta miséricorde te rendra-t-il ce que tu auras donné !

Ensuite, homme, ignores-tu que le jour de la mort prévient l'enfantement de la terre, mais que la miséricorde met à l'abri des ravages de la mort? Voici déjà qu'on te redemande ton âme, et tu diffères encore de profiter du fruit de tes travaux? Tu te mesures encore un long temps à vivre? « Insensé, cette nuit même on te redemandera ton âme. » Il est bien de dire : *cette nuit*, car c'est la nuit qu'on redemande son âme à l'avare; il commence par les ténèbres et il persévère dans les ténèbres. Pour l'avare il est toujours nuit; le jour luit pour le juste, à qui il est dit : « En vérité, en vérité, je te le dis, tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis. L'insensé change comme la lune; mais les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de mon père. » C'est à bon droit qu'on accuse de sottise celui qui place son espoir dans le manger et dans le boire. Et c'est pourquoi le temps de la mort le presse, selon ce qui est dit par ceux qui sont esclaves de leur ventre : « Mangeons et buvons; car nous mourrons demain. » C'est à bon droit qu'on l'appelle insensé, puisqu'il ne procure à son âme rien que de matériel; puisqu'il cache des biens qu'il ne sait pour qui réserver.

Et c'est pourquoi il lui est dit : « Les biens que tu as amassés à qui appartiendront-ils? » A quoi sert ce que chaque jour tu mesures, tu comptes, tu cachètes? A quoi sert l'or que tu mets dans des balances, et l'argent que tu

pèses ? Combien ne vaut-il pas mieux être un dispensateur libéral, qu'un inquiet gardien ! Combien ce te serait une plus grande source de mérite, d'être appelé le père d'un grand nombre de pupilles, que d'avoir enfermées dans un sac d'innombrables pièces de monnaie ! En effet l'argent se laisse là; mais le mérite de nos bonnes œuvres nous accompagne devant le juge suprême.

Tu diras peut-être, ô riche, ce que nous avons coutume de dire : nous ne devons point donner à celui que Dieu a tellement maudit, qu'il a voulu en faire un indigent. Mais ce ne sont pas les pauvres qui sont maudits, puisqu'il est écrit : « Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. » Ce n'est pas du pauvre, mais du riche, que l'Écriture dit : « Celui qui reçoit le prix de son blé sera maudit. » Enfin ne t'inquiète pas des mérites de chacun. La miséricorde n'a pas coutume de discuter les mérites, mais de subvenir aux nécessités ; d'aider le pauvre, non de peser la justice. Il est écrit, en effet : « Bienheureux celui qui comprend l'indigent et le pauvre ! » Quel est celui qui le comprend ? Celui qui compatit à ses maux, qui remarque qu'il a reçu la même nature en partage, qui reconnaît que Dieu a fait le pauvre et le riche, qui sait qu'il sanctifie ses biens, s'il en prélève une partie pour les pauvres. Puis donc que tu as de quoi répandre des bienfaits, ne diffère pas en disant : je donnerai demain ; de peur de perdre l'occasion d'être généreux. Il est périlleux de différer quand il s'agit du salut d'autrui.

Il peut se faire que, tandis que tu diffères, ce pauvre meure. Préviens cette mort, de crainte que demain l'avarice ne te retienne, et que tes promesses ne soient en défaut. Mais, que dis-je ? ne diffère pas d'être libéral. Ah ! plutôt, ne te hâte pas vers la rapine ! Ah ! plutôt, n'arrache point par la violence ce que tu auras désiré ! Ah ! plutôt, ne convoite pas le bien d'autrui !

Mais les riches sont attristés s'ils n'enlèvent pas le bien

d'autrui; ils renoncent à toute nourriture, ils jeûnent, non pour diminuer leurs péchés, mais pour se préparer au crime. Voyez-les maintenant venir en foule à l'église, exacts, humbles, assidus, afin d'obtenir la réussite d'un crime. Toi, riche, tu viens à l'église, non pas pour faire quelque largesse au pauvre, mais afin de dérober; tu jeûnes, non pour que le prix de ton repas serve aux indigents, mais afin de t'enrichir des dépouilles des indigents. Que prétends-tu avec ton livre, ton papier, ta signature, ta convention, ton lien de droit? N'as-tu pas entendu ces paroles : « Délie tout pacte d'injustice, annule les obligations par où s'opèrent les mutations violentes, remets aux misérables leurs dettes et romps tout contrat inique. » Tu m'apportes tes registres, et moi je te lis la loi de Dieu; tu m'opposes du papier noirci d'encre, et moi je te répète les oracles des prophètes écrits sous l'inspiration de Dieu; tu arranges de faux témoignages, moi j'en appelle au témoignage de ta conscience, juge toujours présent que tu ne pourras ni fuir, ni décliner, témoin infaillible que tu ne pourras récuser le jour où Dieu révélera les secrets des hommes. Tu dis : « Je détruirai mes greniers; » et Dieu dit : « Laisse plutôt les indigents se partager ce que renferme le grenier; laisse ces provisions servir aux pauvres. » Tu dis : « Je construirai des greniers plus vastes, et là je réunirai tous les produits de mes domaines; » le Seigneur dit : « Partage ton pain avec celui qui a faim. » Tu dis : « J'ôterai aux pauvres leur demeure; » le Seigneur dit, au contraire : « Introduis dans ta maison les pauvres qui n'ont pas d'abri. » Comment veux-tu, ô riche! que Dieu t'exauce, lorsque tu ne penses pas qu'il faille écouter Dieu? Si le riche trouve enfin un obstacle à ses caprices, le drame de ce monde est accompli, et l'on voit comment Dieu se venge, si les demandes du riche sont repoussées.

Fuis, ô riche! fuis la fin d'Achab et de Jézabel. Mais tu n'éviteras leur fin que si tu évites aussi leur honte. Ne

veuille pas être Achab, pour convoiter la terre de ton voisin; ne laisse point habiter avec toi Jézabel, c'est-à-dire la farouche avarice, qui te persuade des projets sanguinaires; qui ne réprime pas tes passions, mais les excite; qui te rende plus triste encore, lorsque tu seras entré en possession de l'objet de tes désirs; qui te rende nu lorsque tu te seras enrichi. Quiconque, en effet, est dans l'abondance, se répute plus pauvre par cela même : car il croit qu'il lui manque tout ce qui est possédé par autrui. Il a besoin du monde entier, celui dont le monde ne comprend pas les désirs; pour celui, au contraire, qui est fidèle à Dieu, tout l'univers est rempli de richesses.

Oui, vous êtes dans l'esclavage, ô riches! et dans le pire des esclavages, vous qui êtes esclaves de l'erreur, esclaves de la convoitise, esclaves d'une avarice qui ne peut être assouvie. Car c'est un gouffre qu'on ne peut combler, et qui n'est jamais plus agité que lorsqu'il engloutit ce qu'on y jette. Voulez-vous être utiles à vous-mêmes, soyez bienfaisants envers les pauvres; c'est accroître vos biens, que de les diminuer par l'aumône; avec ces aliments que vous offrez aux indigents, c'est vous-mêmes que vous nourrissez; parce que celui qui prend l'indigent en pitié, est repu par cela même, et trouve un profit dans sa pitié. La miséricorde se sème sur la terre; elle germe dans le ciel; elle se plante dans le cœur du pauvre; elle fructifie en Dieu. Ne dites pas, c'est le Seigneur qui vous en avertit: « Je donnerai demain. » Celui qui ne souffre pas que vous disiez : « Je donnerai demain, » comment souffrira-t-il que vous disiez : « Je ne donnerai pas? » Ce n'est pas avec vos biens que vous êtes généreux envers le pauvre; vous lui rendez une partie de ce qui lui appartient. En effet, ce qui a été donné en commun et pour l'usage de tous, vous l'usurpez pour vous seuls. La terre est à tous, et non pas aux riches. Mais ceux qui n'usent pas de leur droit sont moins nombreux que ceux qui en usent. Vous ne faites donc qu'acquitter

une dette, et non pas rendre un service gratuit. Et c'est pourquoi l'Écriture vous dit : « Dérobe au pauvre ton âme, rends-lui ce que tu lui dois, réponds-lui avec paix et mansuétude. »

D'ailleurs, pourquoi t'enorgueillir, ô riche? Pourquoi dire au pauvre : « Prends garde de me toucher? » N'as-tu pas été, comme le pauvre, conçu dans le sein d'une femme, et comme lui n'es-tu pas né du sein d'une femme? Pourquoi vanter l'antiquité de ton origine? Vous avez coutume de faire état de la race de vos chiens aussi bien que de celle des riches; vous avez coutume de célébrer la noblesse de vos chevaux comme celle de vos consuls. Celui-ci, dites-vous, a été engendré par tel père, et c'est telle mère qui lui a donné le jour; celui-là se glorifie de son aïeul; c'est de ses bisaïeux que cet autre se relève. Mais que servent tous ces titres à celui qui est engagé dans la carrière? Ce n'est pas à la noblesse de l'extraction, c'est à la vitesse de la course que le prix est décerné. C'est une vie bien honteuse que celle où la noblesse de la race est en péril. Prends donc garde, ô riche! que les mérites de tes aïeux ne s'avilissent dans ta personne, et qu'on ne vienne à leur dire : « Pourquoi avoir choisi un tel homme? Pourquoi l'avoir institué votre héritier? » Ce n'est pas dans les lambris dorés, ni dans des salles de porphyre que consiste le mérite de l'héritier. Ces magnificences font honneur, non aux hommes, mais aux métaux, par où les hommes sont punis. On a recours aux indigents pour se procurer l'or, et on le refuse aux indigents. Ceux-ci travaillent donc pour acquérir, travaillent pour découvrir ce dont ils ne connaissent jamais la possession.

Sont-ce vos immenses palais qui vous inspirent de l'orgueil? Ils devraient plutôt vous humilier, puisque, assez vastes pour recevoir des populations entières, ils excluent la voix du pauvre. Aussi bien, à quoi servirait que cette voix se fît entendre, puisqu'alors même qu'elle est entendue, elle n'est pas écoutée? D'ailleurs, en éle-

vant ces édifices, n'êtes-vous pas saisis d'une secrète honte? Car vous y voulez en quelque sorte surpasser vos richesses, et néanmoins vous n'y parvenez pas. Vous revêtez des murailles et vous mettez des hommes à nu. Il crie au seuil de ta porte, ô riche! l'homme qui est nu, et tu le négliges; il crie, cet homme nu, et tu t'inquiètes de quels marbres tu revêtiras tes parvis. Le pauvre demande de l'argent, et il n'en a pas; un homme supplie pour avoir du pain, et ton cheval ronge l'or sous ses dents. Tu mets ton plaisir dans des ornements précieux, quand d'autres n'ont pas de blé. Quel jugement, ô riche! tu amasses sur ta tête! Le peuple a faim, et toi tu fermes tes greniers; le peuple gémit, et toi tu joues négligemment avec les pierreries qui chargent tes mains. Infortuné! qui as le pouvoir d'arracher à la mort les âmes de tant d'hommes, et qui n'en as pas la volonté. La vie de tout un peuple pouvait être sauvée avec ce que vaut la pierre précieuse de ton anneau.

Tu es le gardien, non le maître de tes richesses, toi qui enfouis l'or dans la terre; tu en es l'administrateur, non l'arbitre. Mais là où est ton trésor, là aussi est ton cœur. Ainsi avec cet or tu as enfoui ton cœur dans la terre. Vends plutôt cet or, et achète ton salut; vends cette pierre précieuse, et achète le royaume de Dieu; vends ton champ et rachète-toi la vie éternelle. Je te parle en vérité, parce que je n'emploie que des paroles de vérité. « Si tu veux être parfait, dit l'Évangile, vends tout ce que tu as et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel. » Et ne sois pas contristé par ce discours, de peur qu'il ne te soit dit à toi aussi ce qui fut dit à ce jeune riche : « Combien il est difficile que ceux qui ont de l'argent entrent dans le royaume de Dieu! » Mais plutôt, lorsque tu lis ces paroles, considère que la mort peut t'arracher ces richesses, la puissance d'un supérieur te les enlever; et enfin que tu échanges de petits biens pour de grands biens, des biens périssables pour des biens éternels, des

trésors d'argent pour des trésors de grâce. Parmi ces biens, ceux-là se corrompent, ceux-ci subsistent.

Considère que ces biens caduques, tu ne les possèdes pas seul; avec toi les possède la vermine, avec toi les possède la rouille qui consume l'argent. Ce sont là les compagnes que t'a données l'avarice. Vois, au contraire, quels débiteurs tu te crées par tes bienfaits : « Les lèvres des petits béniront le riche dans ses aumônes et deviendront le témoignage de sa bonté. » Tu rends ton débiteur Dieu le Père, qui, pour les secours dont tu as aidé le pauvre, te paye un intérêt, comme un débiteur à un bon créancier. Tu rends ton débiteur le Fils de Dieu, qui a dit : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais sans asile et vous m'avez recueilli; j'étais nu, et vous m'avez couvert. » Ce qu'on aura fait pour le moindre d'entre les hommes, il déclare que c'est pour lui qu'on l'aura fait.

Tu ne sais pas, ô homme, amasser des richesses. Si tu veux être riche, sois pauvre dans le siècle, afin d'être riche auprès de Dieu. Celui qui est riche en foi, est riche auprès de Dieu; celui qui est riche en miséricorde, est riche auprès de Dieu; celui qui est riche en simplicité, est riche auprès de Dieu; celui qui est riche en sagesse, en science, est riche auprès de Dieu. Il y en a qui, dans la pauvreté, ne manquent de rien; il y en a qui, au milieu des richesses, manquent de tout. Les pauvres ne manquent de rien qui, dans leur pauvreté profonde, sont riches des trésors de leur simplicité; les riches, au contraire, sont dans le besoin et ont faim. Car ce n'est pas en vain qu'il est écrit : « Les pauvres seront établis au-dessus des riches, et les serviteurs prêteront à leurs maîtres; » parce que les riches et les maîtres ne sèment que des semences superflues et mauvaises, d'où ils ne recueilleront pas de fruit et ne moissonneront que des épines. Et c'est pourquoi les riches seront soumis aux pauvres et les serviteurs prêteront aux maîtres les biens spirituels;

de même que le riche demandait au pauvre Lazare de lui procurer une goutte d'eau. Tu peux, toi aussi, ô riche, accomplir cette parole : « Sois généreux envers le pauvre, et c'est au Seigneur que tu auras prêté; car celui qui est généreux envers le pauvre, c'est au Seigneur qu'il prête. »

(Saint Ambroise. *Livre de Naboth.*)

## XV. LE PRODIGUE ET L'USURIER.

Donc, tu demandes de l'argent et tu entreprends de faire naufrage. Ici entends les bruits frémissants de Charybde; là écoute les sirènes voluptueuses de la Fable, qui, par les doux accords de leur voix enchanteresse, attirent le navigateur dans des eaux ténébreuses, lui ôtant tout espoir de regagner sa demeure, objet de ses désirs. Aussitôt les marchands de parfums et d'objets de toute sorte font irruption, comme des chiens dont l'odorat exercé a flairé une proie errante : des chasseurs, des pêcheurs, des oiseleurs, des cabaretiers aussi qui mêlent de l'eau au vin pur et qui n'en célèbrent pas moins à grand bruit l'excellente qualité, le terroir et la date; tout à coup des parasites entourent celui qu'ils avaient auparavant coutume de mépriser, ils le saluent, lui font cortége, le provoquent à la joie, l'excitent à la dépense disant : « Venez, et jouissons des biens qui se présentent, enivrons-nous d'un vin délicat; inondons notre corps de parfums, et ne laissons point passer la fleur du temps sans la cueillir. Couronnons-nous de roses, avant qu'elles se flétrissent; qu'il n'y ait aucune prairie que ne traverse notre luxure; laissons partout des marques de notre joie, parce que c'est là notre partage et notre destinée. » Cependant le festin s'apprête; la table se charge de mets étrangers et exquis; les convives sont servis par de brillants esclaves, achetés à grands frais et que l'on nourrit avec une dépense plus grande encore; on boit bien avant dans la nuit, car le jour s'est terminé avec le festin et n'a pas suffi à la débauche. Le prodigue se lève plein de vin, vide d'argent; il dort jusqu'au jour, et tout éveillé il croit rêver : car de même que, dans ses songes, il lui semble qu'il est devenu tout d'un coup riche de pauvre qu'il était; de même maintenant il lui

apparaît que de riche il est devenu indigent. C'est qu'en effet ses biens s'écoulent comme de l'eau, et les droits de l'usurier grossissent ; le temps diminue, l'intérêt s'accroît ; le trésor s'épuise, la dette s'accumule ; peu à peu les convives se dérobent, les cautions s'assemblent ; le matin, le prêteur frappe à la porte, il se plaint que les jours fixés pour le payement soient écoulés ; éveillé, il obsède le prodigue de ses injures ; et lorsqu'il dort, il trouble ses songes et interrompt son sommeil. Ni les nuits ne sont tranquilles, ni le jour n'a de douceurs, ni le soleil d'agréments. On arrache peu à peu à l'emprunteur ses tissus d'or et de soie, et on les vend la moitié de leur valeur. Sa femme, attristée et en larmes, quitte des ornements achetés à des prix excessifs et que l'on vend à vil prix. Les esclaves, qui naguère faisaient le service du festin, sont mis aux enchères, et leur inhabileté détourne l'acheteur. On offre de l'argent au prêteur : c'est à peine, dit-il, s'il y a là de quoi payer l'intérêt ; tu dois le capital.

Le prodigue revient, son patrimoine épuisé, et bientôt sera cité devant un tribunal pour le payement du capital ; il a diminué sa dette et on lui accorde une trêve plus triste qu'une trêve de guerre, car dans deux jours il se trouvera aux prises avec son ennemi. A la guerre la victoire est incertaine, là on ne saurait éviter la pauvreté ; à la guerre on se couvre d'un bouclier, là on se présente tout nu ; à la guerre une cuirasse enferme la poitrine, là on est tout entier enfermé dans une prison ; à la guerre la main se charge de traits, s'arme de flèches, là on offre aux chaînes et aux liens des mains vides d'argent. Le plus souvent le vaincu et l'emprunteur sont l'un et l'autre emmenés captifs ; mais le vaincu peut accuser du moins les chances mauvaises du combat · excepté lui-même, l'emprunteur n'a personne qu'il puisse accuser. Or, rien n'est plus intolérable qu'un malheur qui ne peut s'excuser. La conscience d'avoir mérité une injure en aggrave le poids.

Alors le prodigue réfléchit en lui-même, alors il se rappelle les Écritures, alors il dit : « N'est-il pas écrit pour moi : Bois l'eau dans tes vases, et tire-la de ton puits ? » Pourquoi aller au puits de l'usurier, où se trouve aussi de l'eau ? Mieux valait manger des légumes avec sécurité, que de m'asseoir avec inquiétude à ces festins somptueux que procurait l'argent d'autrui. Il n'aurait pas fallu me servir des biens d'autrui. Ensuite, j'avais contracté des dettes. Il fallait y chercher un remède dans mes propres ressources ; il y avait chez moi des vases plus petits ; il valait mieux manquer de serviteurs que de nourriture ; il valait mieux vendre ces habits magnifiques, que d'engager ma liberté. A quoi m'a servi de rougir de publier ma pauvreté ? Voici qu'un autre la publie. Je n'ai pas voulu vendre les esclaves qui m'ont nourri ; voilà qu'un autre les adjuge. »

Tardives considérations ! Il convenait de craindre pour tes propres biens, lorsque tu acceptais les biens d'autrui ; il convenait de songer au remède, lorsque tu commençais à ressentir les premières atteintes du mal. Il valait mieux, dans le principe, diminuer ta dépense, et pour acquitter tes dettes t'imposer des privations, que de t'enrichir pour une heure des richesses d'autrui, et te voir ensuite dépouillé de tes propres richesses.

Nous accusons le débiteur d'imprudence, et toutefois il n'y a pas d'iniquité plus grande que celle des usuriers, qui considèrent comme un lucre la ruine d'autrui et regardent comme perdu pour eux tout ce que possèdent les autres. Ils épient ceux qui sont récemment pourvus d'un héritage ; ils ont des affidés pour rechercher les jeunes gens qui sont riches ; ils s'attachent à eux, ils invoquent comme un prétexte l'amitié du père et de l'aïeul ; ils veulent connaître leurs difficultés domestiques. S'ils en trouvent l'occasion, ils blâment leur timidité, ils leur reprochent de n'avoir pas, par fausse honte, mieux espéré d'eux et compté sur leur concours. Si des affaires embar-

rassées ne leur permettent pas de jeter leurs filets, ils imaginent des fables : ils disent qu'une belle propriété est à vendre, ou une vaste maison ; ils exagèrent les produits, ils enflent les revenus ; ils engagent à l'acheter. Ils exaltent de même les vêtements précieux et les pierreries. Le jeune homme objecte-t-il qu'il n'a pas d'argent, ils lui apportent le leur, en disant : « Usez-en comme du vôtre ; avec les produits de votre acquisition vous en augmenterez le prix et nous rendrez ce que vous devez. »

Ils proposent au jeune homme les domaines d'autrui, afin de le dépouiller de ses propres domaines ; ils lui tendent des rets ; et dès qu'il est entré dans l'espace qu'ils ont entouré comme pour une chasse, ils le poussent dans les rets des cautions, les filets de l'usure ; ils lui demandent qu'il leur engage une villa qu'il tient de son aïeul, le tombeau paternel. On fixe un jour pour le payement ; on se tait sur la convention, tant que l'emprunteur peut faire face au payement ; mais aussitôt qu'ils l'ont ainsi rassuré, les prêteurs fondent sur lui à l'improviste, le pressent avec véhémence, et, s'il réclame, ils insistent en disant : « Tu as tes terres, nous n'avons pas notre argent ; nous avons donné de l'or, il ne nous reste qu'un écrit ; tu profites de tes produits, notre argent ne s'augmente pas. Toute réclamation n'est qu'un vain prétexte ; renouvelle du moins ton engagement. »

C'est pourquoi, tandis que d'abord le jeune homme ne pense pas qu'il lui faille rien vendre de ses vêtements précieux, de ses terres, il demande des délais. Mais l'usure dévore le capital ; les intérêts s'accumulent. Bientôt il commence à soupirer, bientôt il reconnaît son mal. Jour et nuit il ne pense qu'aux dettes qu'il a contractées : tout ce qu'il rencontre, lui semble être l'usurier ; et lorsqu'il entend un bruit, il croit entendre la voix de l'usurier. Si tu as, pourquoi ne payes-tu pas ? Si tu n'as pas, pourquoi ajouter un mal à un mal et chercher un remède dans ta blessure même ? Pourquoi chaque jour souffrir les obses-

sions d'un créancier, craindre d'être dépossédé par lui? C'est une ancienne maxime : « Lorsqu'un usurier et son débiteur se rencontrent, le Seigneur les considère l'un et l'autre. » L'un comme un chien cherche sa proie, l'autre comme une bête sauvage évite le chasseur ; celui-là comme un lion cherche à dévorer, celui-ci comme un jeune taureau redoute les attaques du ravisseur ; celui-là comme un épervier cherche à envelopper un cygne de ses serres, celui-ci comme une oie ou une poule d'eau, aime mieux se jeter dans des précipices, ou se plonger au fond d'une rivière, que de soutenir l'attaque de cet épervier du corps humain. Pourquoi fuir chaque jour? Et si tu ne rencontres pas l'usurier, du moins la pauvreté vient à toi comme un bon coureur. Le Seigneur les voit donc tous les deux, l'usurier et le débiteur, il les considère dans leur rencontre, témoin de l'iniquité de l'un, de l'injure que souffre l'autre; condamnant l'avarice de celui-là et la sottise de celui-ci. Celui-là compte tous les pas du débiteur et le suit dans ses détours ; celui-ci cache toujours sa tête derrière les colonnes, car le débiteur n'a aucune assurance. Tous les deux font souvent sur leurs doigts et reprennent le calcul des intérêts. Leur souci est égal, leurs sentiments diffèrent. L'un se réjouit de l'accroissement de la dette, l'autre s'afflige de l'accumulation des intérêts ; celui là compte ses gains, celui-ci ses pertes.

Pourquoi fuir un homme que tu pouvais même ne pas craindre? Pourquoi fuir et jusqu'où fuiras-tu? Si quelqu'un frappe, la nuit, tu crois que c'est l'usurier ; aussitôt, sous le lit! Si tu t'aperçois que quelqu'un entre subitement, tu te précipites dehors. Le chien aboie, et ton cœur palpite, la sueur t'inonde; ta respiration agite tes membres, tu t'efforces d'imaginer quelque mensonge, pour remettre l'usurier à un autre temps; et lorsque tu as obtenu un délai, tu te réjouis. L'usurier feint que ta dette est lourde pour lui : mais c'est volontiers qu'il diffère d'en exiger le payement, comme un chasseur qui a entouré une bête

sauvage est sûr de sa proie. Toi tu baises son visage, tu embrasses ses genoux et, comme un cerf frappé d'une flèche empoisonnée, tu t'avances quelques pas, et enfin vaincu par le mal tu tombes; ou comme un poisson qu'a saisi le harpon, quelque part qu'il fuie, il emporte le fer qui le blesse. Et en vérité ce poisson dévore la mort dans l'appât qu'on lui jette; il engloutit l'hameçon, en cherchant une nourriture; mais il ne voit pas l'hameçon, que dissimule la proie : toi tu aperçois l'hameçon et tu l'avales. L'hameçon, pour toi, c'est l'argent que te prête le créancier; tu dévores l'hameçon, mais le ver qu'il portait ne manque jamais de te déchirer les entrailles. C'est la pâture même qui te trompe. Ainsi tu ne trouves aucune nourriture dans l'argent qu'on te prête, et dans l'hameçon tu trouves une blessure. Ignores-tu qu'une fois enlacé dans un nœud, plus tu fuis, plus le nœud se resserre, et que, tombé dans des rets, tu ne fais, en fuyant, que t'embarrasser davantage dans ces rets mêmes? Tu fuis dans les carrefours, lorsque les murs ne suffisent plus à te garantir. L'usurier te trouvera quand il voudra. Que le terme indiqué arrive, et comme le loup qui se précipite durant la nuit, il ne te laisse pas dormir; au jour attendu, il te traîne en public, il t'oblige à souscrire un contrat de vente. Pour te soustraire à la honte, tu souscris aussitôt, et tu vendrais même le tombeau de tes ancêtres, afin de sauver quelque chose de la noble pudeur qu'ils t'ont léguée. On t'achète un sol stérile, et tu te vantes d'avoir cédé un terrain sans rapport; ce sont là pourtant des pertes réelles, et aux pertes du passé s'ajoute la ruine du présent. Et bientôt les champs que tu estimais le plus sont eux-mêmes vendus et on y apporte non plus des instruments de travail, mais des chaînes.

Il faut donc chercher des cautions. On accorde des délais à l'emprunteur, non pas afin qu'il trouve les moyens de se libérer, mais pour qu'il s'adjoigne un compagnon de sa servitude et un associé de sa misère. Mais à quoi

lui peut servir que l'infortune d'autrui s'ajoute à la sienne? Déjà ses amis le fuient; ses convives ne le reconnaissent plus : lui-même s'éloigne aussi des regards de tous, et comme l'athlète meurtri au pugilat évite les nouveaux coups qu'on lui porte, de même il évite la rencontre des honnêtes gens ; et craintif, dès que quelqu'un se présente à lui, il s'échappe, les yeux fixes et inquiets. Il revient prêt à recevoir des chaînes, il revient désirant la mort, pensant même, que s'il mourait, la mort lui apporterait le repos. Il revient se condamnant misérablement lui-même, pour n'avoir pas repoussé l'argent d'autrui et s'être lié par les prêts d'un usurier.

O combien d'hommes n'ont pas rendus malheureux les richesses d'autrui! Et quoi! répondra-t-on, voulez-vous boire de l'eau bourbeuse? Et pourquoi, répondrai-je, voulez-vous boire à la coupe d'un usurier? Beaucoup, dira-t-on, ont emprunté pour un temps, pourvu à leurs nécessités, et rendu l'argent emprunté. Et combien y en a-t-il que leurs dettes ont fait s'étrangler! Vous considérez les uns, vous n'énumérez pas les autres : vous vous rappelez que quelques-uns se sont échappés, vous ne vous souvenez pas de ceux qui ont succombé; vous calculez l'argent qu'on a rendu et vous ne considérez pas ces tristes lacets auxquels la plupart ont demandé la mort, préférant cette fin terrible au déshonneur d'une honteuse citation en justice; incapables d'essuyer un outrage, trop faibles pour souffrir une injure; craignant plus l'opprobre de la vie que le supplice du trépas!

Quant à vous qui amassez des richesses, croyez-vous que je veuille vous soustraire un débiteur? Voici Dieu que je vous propose à sa place; voici le Christ que je lui substitue; un tel débiteur ne pourra vous frustrer. Prêtez donc votre argent au Seigneur dans la main du pauvre. Le Seigneur est lié par un prêt et il l'acquitte : il tient compte de tout ce que l'indigent a reçu : l'Evangile est sa caution; il engage sa parole pour tous ceux qui sont dans

le besoin, il engage sa foi ; pourquoi hésiter à lui donner vos trésors ? Si l'on vous présente quelque riche de ce siècle, qui veuille bien répondre pour un débiteur, aussitôt vous comptez de l'argent ; c'est donc un pauvre pour vous que le Seigneur du ciel, et le créateur du monde ? et vous délibérez encore pour savoir si vous ne trouverez pas quelque garant plus riche !

(Saint Ambroise. *Livre de Tobie.*)

---

---

## XVI. DU SUICIDE.

Ce n'est pas sans raison que l'on ne saurait trouver nulle part dans les livres saints et canoniques, que Dieu nous ait jamais commandé ou permis de nous tuer, non pas même pour parvenir à l'immortalité bienheureuse, ou pour nous délivrer ou nous garantir de quelque mal. Au contraire, nous devons croire qu'il nous l'a défendu quand il a dit : « Vous ne tuerez point. » Surtout n'ayant pas ajouté : Votre prochain, ainsi qu'il fait lorsqu'il défend le faux témoignage : « Vous ne porterez point, dit-il, faux témoignage contre votre prochain. » Ce qui n'implique pas néanmoins que celui qui porte faux témoignage contre soi-même soit exempt de crime. Car la règle de l'amour du prochain est l'amour de soi-même, puisqu'il est écrit : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même. » Si donc celui qui fait une déposition fausse contre soi-même n'est pas moins coupable de faux témoignage que s'il la faisait contre son prochain, quoiqu'en cette défense de porter faux témoignage il ne soit parlé que du prochain, et qu'il puisse paraître à ceux qui ne l'entendent pas bien qu'il n'a pas été défendu d'être faux témoin contre soi-même ; combien plus doit-on croire qu'il n'est pas permis de se tuer soi-même, puisque ces termes : « Vous ne tuerez point, » étant absolus, et la loi n'y ayant rien ajouté qui les limite, la défense est générale, d'où il s'ensuit que celui-là même à qui il est commandé de ne tuer point, n'en est pas excepté. C'est pourquoi il y en a qui s'efforcent d'étendre ce précepte jusqu'aux bêtes mêmes, prétendant qu'il n'est pas permis de les tuer. Mais que ne l'étendent-ils donc aussi aux arbres et aux plantes ? Car bien que les plantes n'aient point de sentiment, on ne laisse pas de dire qu'elles vivent ; et, par conséquent, elles peu-

vent mourir et même être tuées si l'on use de violence contre elles. C'est pourquoi l'Apôtre, parlant de ces semences : « Ce que vous semez, dit-il, ne peut vivre s'il ne meurt auparavant. » Et dans le Psaume : « Il fit mourir leurs vignes par la grêle. » Ainsi, lorsque nous entendons la loi qui nous dit : « Vous ne tuerez point, » croirons-nous pour cela que ce soit un crime d'arracher un arbrisseau, et serons-nous assez fous pour approuver l'erreur des Manichéens ? Laissant donc ces rêveries, lorsque nous lisons : « Vous ne tuerez point ; » si nous ne l'entendons pas des plantes, parce qu'elles n'ont point de sentiment, ni des bêtes brutes, parce qu'elles sont privées de raison (d'où vient que par une disposition très-juste du Créateur, leur vie et leur mort sont également pour notre usage), il reste que nous entendions de l'homme ce précepte qui dit : « Vous ne tuerez point, » c'est-à-dire, vous ne tuerez point un autre et, par conséquent, vous ne vous tuerez point vous-même ; car celui qui se tue, ne tue autre chose qu'un homme.

Mais cette même autorité divine a excepté certains cas où il est permis de faire mourir un homme lorsqu'elle l'ordonne ou par une loi générale, ou par un ordre particulier. Car celui-là ne tue pas, qui doit son ministère à celui qui le lui commande, et il ne faut le regarder en cette rencontre que comme une épée entre les mains de celui qui s'en sert. C'est pourquoi ceux qui ont fait la guerre par l'ordre de Dieu même, ou qui, exerçant des charges publiques, ont puni de mort les méchants suivant les lois, c'est-à-dire suivant les règles d'une raison très-juste, n'ont point contrevenu au précepte qui défend de tuer. Ainsi, loin qu'Abraham ait été accusé de cruauté pour avoir voulu tuer son fils afin d'obéir à Dieu, il en a été loué, au contraire, comme d'une action d'une piété signalée. Et l'on a raison de demander si l'on doit considérer comme un commandement de Dieu l'action de Jephté

qui tua sa fille pour accomplir le vœu qu'il avait fait de lui immoler la première chose qui se présenterait à lui au retour de sa victoire. L'on n'excuse point non plus Samson de s'être écrasé lui-même avec ses ennemis sous la ruine d'une maison, qu'en disant que l'Esprit qui faisait des miracles par lui, le lui avait commandé intérieurement. Exceptez donc ceux qu'une loi générale qui est juste, ou que Dieu même, qui est la source de la justice, commande de tuer, quiconque tue un homme, soi-même ou un autre, est coupable d'homicide.

Et tous ceux qui se sont donné la mort peuvent bien sans doute être admirés pour la grandeur de leur courage, mais on ne les saurait louer d'une véritable sagesse. Quoique si l'on consulte davantage la raison, l'on trouvera qu'on ne doit pas même appeler grandeur de courage de se donner la mort, parce qu'on ne peut supporter ou les maux de cette vie, ou les péchés d'autrui : car c'est plutôt une faiblesse de ne pouvoir souffrir l'affliction, ou les folles opinions du peuple. En effet, il y a bien plus de véritable générosité à endurer qu'à fuir une vie misérable et à mépriser les jugements des hommes, et surtout ceux du peuple qui sont d'ordinaire faux et téméraires, pour ne s'arrêter qu'au témoignage de sa conscience. C'est pourquoi s'il y a quelque courage à se tuer soi-même, il n'y a personne qui mérite mieux cette gloire que Cléombrotus, dont on rapporte, qu'ayant lu le livre de Platon de l'*Immortalité de l'âme*, il se précipita du haut d'un mur dans la mer, pour passer de cette vie à une autre qu'il croyait meilleure : car il n'y avait ni calamité ni crime soit vrai ou faux qui l'obligeât à se tuer pour en éviter la peine ou le déshonneur, et il n'y eut que la grandeur de son courage qui lui fit embrasser la mort, et rompre les liens si doux qui nous attachent à la vie. Cependant cette action est plutôt grande que bonne, et Platon même qu'il avait lu, le lui pouvait apprendre ; puis-

qu'il se serait donné la mort tout le premier, ou aurait conseillé le suicide, si du même esprit qu'il a connu l'immortalité de l'âme, il n'eût jugé que le suicide est criminel.

Mais, dit-on, plusieurs se sont tués pour ne pas tomber en la puissance de leurs ennemis. Nous ne demandons pas maintenant ce qui s'est fait, mais ce qui s'est dû faire : car la raison doit être préférée aux exemples, qui pourtant s'accordent aussi avec elle ; mais ce sont ceux qui méritent d'autant plus d'être imités, qu'ils se rapportent à des personnes plus éminentes en piété. De vrai, les patriarches, les prophètes et les apôtres ne se sont point donné la mort, parce que Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui les a avertis de fuir de ville en ville pour éviter la persécution, pouvait bien aussi les avertir de se tuer eux-mêmes pour ne point tomber entre les mains de leurs persécuteurs. Que s'il n'a ni commandé, ni conseillé aux siens de sortir ainsi de la vie, tandis qu'il leur promet cependant des demeures éternelles lorsqu'ils en sortiront ; quelques exemples que nous opposent les gentils qui ne connaissent point Dieu, il est clair que le suicide n'est point permis à ceux qui servent le seul et véritable Dieu. Mais eux-mêmes, après l'exemple de Lucrèce, n'en ont guère d'autres dont ils se puissent servir contre nous, si ce n'est celui de ce Caton qui se tua à Utique. Ce n'est pas qu'il soit le seul qui ait mis fin à ses jours ; mais comme il passait pour un homme savant et vertueux, il semble qu'on ait raison de croire qu'on peut bien faire ce qu'il a fait. Que dirai-je donc de cette action, sinon que ses amis qui l'en détournaient, et parmi lesquels se trouvaient aussi de savants hommes, jugeaient qu'il y avait plus de lâcheté que de courage en cette résolution, et qu'elle ne venait pas d'un principe d'honneur qui fait qu'on veut éviter l'infamie, mais d'un sentiment de faiblesse qui porte à se soustraire à l'adversité. Caton lui-même montra bien que c'était là sa disposition dans le conseil qu'il

donna à son fils : car s'il était honteux de vivre sous la domination de César, pourquoi ce père qui aimait tant son fils, le porta-t-il à se soumettre à cette infamie, en lui ordonnant d'espérer tout de la clémence du vainqueur? Pourquoi ne l'obligea-t-il pas plutôt à mourir avec lui? En effet, si Torquatus a mérité des louanges pour avoir mis à mort son fils quoique vainqueur, parce qu'il avait combattu contre son commandement; d'où vient que Caton, ayant été vaincu, a épargné son fils vaincu comme lui, puisqu'il ne s'est pas épargné lui-même? Y avait-il donc plus de honte à être vainqueur contre le commandement de son général, qu'à souffrir le vainqueur contre la bienséance? Caton, par conséquent, n'a pas jugé qu'il fût honteux de vivre sous l'empire de César; autrement il aurait garanti son fils de cet opprobre avec le même fer dont il se perça le sein. Qu'est-ce donc qui l'a porté à en user de la sorte, sinon qu'autant il a aimé son fils auquel il désirait que César pardonnât, autant il a porté envie à la gloire de César, ne voulant pas, comme César le disait lui-même, qu'il eût l'honneur de lui pardonner; ou pour employer une expression plus adoucie à l'endroit de Caton, en ayant honte?

Nos adversaires ne veulent pas que nous préférions à Caton le saint homme Job, qui aima mieux souffrir en son corps les plus cruelles douleurs que de s'en délivrer par la mort; ni les autres saints dont l'Écriture, ce livre d'une si grande autorité et si digne de foi, fait mention, et qui ont préféré supporter la captivité et la domination de leurs ennemis, plutôt que de se donner la mort. Mais nous pouvons fort bien, par leurs livres mêmes, mettre au-dessus de lui Régulus : car Caton n'avait jamais vaincu César, et après avoir été vaincu par lui, il dédaigna de se soumettre, et crut qu'il valait mieux périr. Régulus, au contraire, avait déjà vaincu les Carthaginois, et cette victoire était d'autant plus belle qu'il ne l'avait pas rem-

portée sur ses concitoyens, comme aurait fait Caton s'il fût demeuré victorieux, mais sur ses ennemis; et qu'elle ne fut pas un sujet de deuil pour sa patrie, mais une matière de gloire et de triomphe pour lui. Cependant, ayant été depuis vaincu par eux, il aima mieux se soumettre à leur pouvoir en demeurant leur prisonnier, que de s'y soustraire en se donnant la mort. Ainsi il conserva la patience en souffrant la domination des Carthaginois, et la constance en aimant toujours les Romains; l'une, en ne dérobant point son corps vaincu à ses ennemis, et l'autre, en laissant son cœur invincible à ses concitoyens. Et ce ne fut pas l'amour de la vie qui l'empêcha de se tuer, comme il le fit bien voir ensuite quand, pour garder la foi de son serment, il n'hésita point à retourner parmi des ennemis, que le conseil qu'il avait donné au sénat avait plus irrités contre lui, que tout l'effort de ses armes. Ce grand homme donc, qui méprisait si généreusement la vie, aima mieux la finir par les plus douloureux tourments que la rage de ses ennemis pouvait inventer contre lui, que de se tuer soi-même, témoignant bien par là qu'il croyait que c'était un grand crime que de se donner la mort. Les Romains, entre leurs plus grands personnages, n'en peuvent produire un plus excellent que celui-ci, qui ne fut point corrompu par la bonne fortune, puisqu'après une si grande victoire il vécut toujours fort pauvrement; ni abattu par la mauvaise, puisqu'il retourna hardiment s'exposer à une mort si terrible. Si donc de si braves et si illustres défenseurs de leur patrie, si des hommes qui, à la vérité, servaient de faux dieux, mais qui les servaient sincèrement et étaient de très-religieux observateurs de leurs serments, étant vaincus par leurs ennemis, ne se sont pas voulu tuer eux-mêmes, quoique, par le droit de la guerre, ils pussent tuer leurs ennemis vaincus, et bien qu'ils ne craignissent point le trépas, ont mieux aimé souffrir la domination du vainqueur, que de s'en délivrer en se donnant la mort; combien plus, des chrétiens, qui servent le

vrai Dieu et qui soupirent après la céleste patrie, se doivent-ils abstenir de ce crime, lorsque sa providence, pour les éprouver ou les châtier, les assujettit quelque temps sous la puissance de leurs ennemis, puisque celui qui, étant si grand s'est rendu si humble pour l'amour d'eux, ne les abandonne point dans cet état d'humiliation, combien plus, je le répète, se doivent-ils abstenir de se tuer eux-mêmes, attendu qu'il n'y a point de loi qui les oblige à tuer leur ennemi, même vaincu?

Mais, ajoute-t-on, quelques saintes femmes, pendant la persécution, se sont jetées dans la rivière pour se sauver de la violence de ceux qui les voulaient déshonorer, et l'Église catholique les révère comme des martyres. Je n'oserais juger ces personnes : car je ne sais si l'Église n'a point été inspirée de leur rendre cet honneur sur des témoignages dignes de foi ; et il se peut qu'il en soit ainsi. En effet, que dirons-nous si elles ont été poussées à cette action par l'Esprit de Dieu, comme il ne nous est pas permis de croire autre chose de Samson? Or, quand Dieu commande une chose et qu'il manifeste clairement sa volonté, qui oserait imputer à crime l'obéissance qu'on lui rend? Mais il ne s'ensuit pas qu'on puisse sans crime immoler son fils à Dieu, parce qu'Abraham l'a fait et en a été loué : car lorsqu'un soldat tue un homme pour obéir à son général, il n'y a point de loi qui le condamne comme homicide; au contraire, s'il ne le fait, il est traité de rebelle et de déserteur. Cependant, s'il l'avait tué de sa propre autorité, il tomberait dans la peine des meurtriers et des assassins : de sorte qu'il est puni pour une même action, et quand il la fait sans ordre, et quand, ayant ordre de la faire, il ne la fait pas. Que si le commandement d'un capitaine justifie de la sorte, que fera le commandement du Créateur? Que celui donc qui sait qu'il n'est pas permis de se tuer soi-même, se tue, si c'est pour obéir à celui dont il n'est pas permis aussi de mépriser

les ordres. Qu'il prenne garde seulement que l'ordre ne soit point douteux. Pour nous, nous ne pouvons gouverner les consciences que sur les règles que nous avons apprises, et nous n'entreprenons point de juger les choses cachées. « Personne ne sait ce qui se passe dans l'homme que l'esprit de l'homme qui est en lui. » Ce que nous disons, ce que nous soutenons, ce que nous approuvons en toutes manières, c'est que personne ne se doit donner la mort à lui-même, ni pour se délivrer des peines temporelles, de peur de tomber dans les peines éternelles ; ni pour les péchés d'autrui, de crainte que celui que le crime d'un autre ne souillait point, ne commence à être souillé de son propre crime ; ni pour ses péchés passés, parce qu'au contraire on a besoin de vivre afin de les effacer par la pénitence ; ni pour jouir d'une vie meilleure, parce qu'il n'y a point de meilleure vie après la mort pour ceux qui sont coupables de leur mort.

(Saint Augustin. *Cité de Dieu*, Liv. I, chap. xx, xxiv, xxvi.)

---

## XVII. DE LA FUITE DU MONDE.

### AUGUSTIN A LICENTIUS.

C'est à peine si j'ai trouvé une occasion pour vous écrire. Qui le croirait? Il faut cependant que Licentius me croie. D'ailleurs ne m'en demandez point les raisons, car alors même que je pourrais vous les dire, la foi que vous ajoutez à mes paroles m'en dispenserait; et il me suffira d'affirmer que de tous ceux qui m'ont apporté de vos lettres, il n'y en a eu aucun par qui j'aie pu répondre.

Quant à ce que vous avez désiré que je sollicitasse, je l'ai fait par une lettre, dans la mesure que j'ai jugée convenable. Vous verrez quel aura été le succès de ma demande; si elle n'a pas été accueillie, dès que je le saurai ou que vous m'en aurez averti, je ferai de nouvelles instances.

Voilà pour les affaires de ce monde, qui sont comme un bruit importun que produit autour de nous la chaîne de notre mortalité. Il est temps présentement que je vous découvre l'agitation de mon cœur sur vos espérances éternelles, et sur ce qui pourrait vous conduire à Dieu.

Que j'ai peur, mon cher Licentius, qu'en craignant et refusant de plier le col sous le joug de la sagesse, vous ne vous trouviez à la fin misérablement engagé dans les embarras du siècle! Il est vrai que la sagesse même commence par nous asservir et nous impose des fatigues qui nous domptent; mais ensuite elle nous met en liberté, elle se donne à nous, et nous n'avons plus qu'à en jouir; ses chaînes d'un instant tombent, et elle ne nous retient plus que par ses embrassements éternels, qui sont une autre espèce de chaîne, très-forte à la vérité, mais qu'on porte avec un indicible plaisir.

Il y a quelque pesanteur dans les premières chaînes,

je l'avoue; mais les dernières sont si douces qu'on ne saurait dire qu'elles sont pesantes, quoique d'ailleurs elles soient si fortes qu'on ne saurait dire non plus qu'elles sont légères. Que sont-elles donc? Ce que nous ne saurions exprimer par nos paroles, mais qui ne laisse pas d'être capable de nourrir notre foi, de soutenir notre espérance et d'animer notre charité.

Il en est tout autrement des chaînes qui nous attachent au monde. L'on n'y trouve rien de plus effectif que leur pesanteur, et rien de plus imaginaire que leur douceur; rien de plus certain que la douleur qu'elles causent, et rien de plus incertain que le plaisir qu'on en espère; rien de plus dur que la peine qu'on a à les porter, et rien de plus fragile que le repos qu'on y trouve ; enfin rien de plus réel que la misère qu'on y souffre, et rien de plus vain que le bonheur qu'on s'en promet.

Ce sont là cependant les chaînes dont vous vous chargez et le col, et les pieds, et les mains, lorsque vous aspirez aux honneurs et aux établissements du monde, et que vous y placez tout le prix de vos efforts. Vous vous attachez volontairement là où nul attrait ni nulle violence ne devrait être capable de vous porter. Vous me répondrez peut-être avec cet esclave de Térence :

Quoi! vous répandez ici
Des paroles de sagesse.

Recevez-les donc et les ramassez, afin que je les répande, mais non pas qu'elles tombent à terre.

Mais quand vous danseriez, comme on dit, à la cadence d'un autre air pendant que je vous chante celui-ci, je ne croirais pas ma peine perdue : car ce chant anime et réjouit du moins celui qui le chante, quoique celui à qui on le chante, et avec tant de charité, reste immobile.

J'ai trouvé dans vos lettres quelques paroles qui ne m'ont pas plu, mais il serait insensé de s'occuper des

mots, alors que j'ai à m'inquiéter de vos actions et de votre vie tout entière.

Si vos vers n'étaient pas bien tournés, si les règles de la quantité n'y étaient pas observées exactement, s'ils choquaient l'oreille par des mesures inégales, vous seriez confus et n'auriez point de repos que vous ne les eussiez retournés, corrigés et limés, consultant et observant tous les préceptes que l'art de la poésie vous pourrait fournir. Et cependant vous souffrez que votre cœur soit dans le désordre, qu'il décline les lois de notre Dieu, et que votre vie ne corresponde en aucune sorte ni aux vœux de vos véritables amis, ni à ce que vous avez d'instruction. Eh quoi! feriez-vous moins de cas de vous-même que du son de vos paroles; et pendant que vous craignez si fort d'offenser les oreilles des grammairiens, par des syllabes mal arrangées, craindriez-vous si peu d'offenser Dieu par la dépravation de vos mœurs? Commandez, dites-vous, et j'obéirai. Mais quoi! n'ai-je pas commandé, exigé, ordonné, prié et supplié?

Que si vous êtes sourd à ma voix, le serez-vous à vos propres paroles? Prêtez l'oreille à vos vers : écoutez-vous vous-même, âme endurcie, insensible et sourde! Que m'importent vos discours dorés tant que vous avez un cœur de fer? Par quels chants, ou plutôt par quelles larmes assez amères exprimer le regret que m'inspirent vos vers, de ne pouvoir gagner une âme et un esprit comme le vôtre, pour l'immoler à notre Dieu?

Quoi! vous attendez que je vous commande d'être homme de bien, d'être calme, d'être heureux! comme s'il me pouvait rien arriver de plus agréable que de jouir de votre esprit en Jésus-Christ, ou que vous ne sachiez pas, et que vous ne reconnaissiez pas dans vos vers, pour ainsi parler, la faim et la soif que j'ai de vous. Revenez aux dispositions dans lesquelles vous m'avez écrit, et dites-moi encore « que je n'ai qu'à commander » Ne faut-il que cela? Je vous le commande : donnez-vous donc à moi,

mon cher Licentius, donnez-vous à mon Seigneur qui est le vôtre comme le mien et qui vous a départi un si beau génie. Car pour moi, que suis-je qu'un homme né pour vous servir par lui, et le servir avec vous?

Ne vous l'ordonne-t-il pas lui-même? Écoutez l'Évangile : Jésus, y est-il dit, se tenait debout et criait : « Venez à moi, vous tous qui pliez sous le poids des afflictions et des peines, et je vous soulagerai. Chargez-vous de mon joug et ne craignez point de vous ranger sous ma discipline : je suis doux et humble de cœur; et vous trouverez auprès de moi le repos de vos âmes, car mon joug est doux et mon fardeau est léger? » Si vous n'écoutez pas ces paroles, ou qu'elles ne touchent que vos oreilles, que peut-on attendre du commandement d'un homme qui n'est qu'un serviteur non plus que vous; et que puis-je sinon gémir et pleurer de ce que c'est vainement que le Seigneur vous commande, ou plutôt qu'il vous exhorte, et qu'il vous prie de venir à lui, afin de vous soulager de vos fatigues? Peut-être qu'à un col roide et superbe comme le vôtre, le joug du monde est plus doux que celui de Jésus-Christ; mais quand le joug du Seigneur serait aussi pénible qu'il est doux, songez-vous quel est celui qui vous l'impose, et quelle récompense il promet à ceux qui le portent.

Allez dans la Campanie, et vous apprendrez du très-saint et très-illustre serviteur de Dieu, Paulin, de combien de grandeur mondaine il s'est déchargé sans hésiter, pour plier le col sous le joug de Jésus-Christ, avec une humilité d'autant plus courageuse qu'elle a été plus profonde : et maintenant il s'avance avec joie et quiétude dans la voie du salut, sous la conduite du divin Sauveur. Allez et vous verrez quels sacrifices de louanges ce saint homme offre à Dieu des trésors de son esprit, faisant retourner au Seigneur tout ce qu'il a reçu de bon du Seigneur, de peur de tout perdre en ne rapportant pas tout à celui de qui il tient tout.

Pourquoi ces inquiétudes? Pourquoi ces agitations intérieures? Pourquoi prêtez-vous plutôt l'oreille au murmure trompeur des voluptés qui vous flattent, qu'à la voix d'un ami qui vous parle? Tout cela vous trompe, mon cher Licentius, tout cela meurt et précipite dans la mort; il n'y a que la vérité qui ne trompe point; et il n'y a que Jésus-Christ qui soit la vérité.

Allons à lui, pour n'être plus exposés aux peines qui nous travaillent; et si nous voulons qu'il nous soulage, acceptons son joug; apprenons de lui qu'il est doux et humble de cœur, et nous trouverons le repos de nos âmes; car son joug est doux, et son fardeau léger.

Quoi! le démon veut que vous lui serviez de parure et d'ornement! Si vous aviez trouvé dans la terre un calice d'or, ne le donneriez-vous pas à l'Église? Vous avez reçu de Dieu un esprit tout d'or, et vous le faites servir à la volupté : vous en usez comme d'un vase, dans lequel vous faites à Satan comme une libation de vous-même! Qu'il n'en soit pas ainsi, je vous conjure, mon cher Licentius : puissiez-vous sentir quelque jour avec quelle douleur et quels déchirements je vous écris! et, dès maintenant, prenez du moins pitié de moi, si vous n'êtes plus rien vous-même à vos propres yeux.

(Saint Augustin. *Lettre XXVI*e.)

---

## XVIII. DE LA SOLITUDE.

### SAINT JÉRÔME A HÉLIODORE.

C'est par l'amitié sincère que la charité a formée entre nous, et par les sentiments de votre propre cœur, que vous devez juger de l'affection et de l'empressement avec lequel j'ai tâché de vous retenir avec moi dans le désert. Cette lettre même que je vous écris, et que mes larmes ont presque effacée, fait assez voir de quelle douleur je fus pénétré à votre départ, et combien de soupirs et de gémissements il me coûta. Mais, semblable à un petit enfant, dont les manières sont douces et flatteuses, vous parvîntes si bien à tempérer par vos caresses le mépris que vous faisiez de mes prières, que je ne sus quel parti prendre. En effet, que pouvais-je faire? Devais-je demeurer dans le silence? Je n'étais pas assez maître de mes sentiments, pour dissimuler ce que je souhaitais avec tant de passion. Devais-je vous presser davantage? Vous ne daigniez pas seulement m'écouter, parce que vous ne répondiez pas à l'amitié que j'avais pour vous. Quelque inutiles qu'aient été les efforts que je fis alors pour vous retenir avec moi, je veux bien encore aujourd'hui vous aller chercher, tout éloigné que vous êtes. C'est tout ce que peut faire la charité méprisée, et c'est là la seule ressource qui lui reste.

Puis donc qu'en partant vous me priâtes de vous écrire, et que je vous promis de le faire dès que je serais entré dans le désert, pour vous exhorter à m'y suivre, je m'acquitte aujourd'hui de ma promesse. Hâtez-vous de venir. N'allez pas rappeler le souvenir des extrémités fâcheuses où vous vous vîtes réduit la première fois : ce n'est que par un dépouillement universel qu'on arrive à

la perfection que demande la vie solitaire. Que les peines et les difficultés qu'il vous fallut essuyer dans notre premier voyage ne vous épouvantent point; si vous croyez en Jésus-Christ, vous devez ajouter foi à ce qu'il dit dans l'Évangile : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu, et toutes ces choses vous seront données comme par surcroît. Ne portez avec vous ni sac, ni bâton ; » car c'est être fort riche, que d'être pauvre avec Jésus-Christ.

Mais que fais-je, et à quoi pensé-je de vous prier encore? Laissons là les prières et les caresses : quand l'amour est offensé, il doit se mettre en colère. Après avoir négligé mes prières, peut-être écouterez-vous mes reproches. Soldat efféminé, que faites-vous dans la maison de votre père? Quels retranchements y élevez-vous pour vous fortifier contre vos ennemis ? Quels hivers y passez-vous sous les tentes et les pavillons? Déjà l'on entend sonner la trompette du haut du ciel, déjà l'on voit paraître au milieu des nuées notre général, qui vient les armes à la main pour combattre le monde; un glaive à deux tranchants sort de sa bouche : il coupe et renverse tout ce qu'il rencontre. Vous, cependant, on vous voit sortir de votre chambre pour aller au combat, et quitter l'ombre pour vous exposer aux ardeurs du soleil. Un corps accoutumé à la mollesse des habits ne saurait supporter le poids d'une cuirasse : le casque est un fardeau trop pesant pour une tête qui n'est couverte que d'un léger tissu : une main énervée par l'oisiveté trouve la poignée d'une épée trop dure. Écoutez les paroles de votre roi : « Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi; et celui-là dissipe, qui n'amasse pas avec moi. » Souvenez-vous du jour où vous vous enrôlâtes, et où enseveli avec Jésus-Christ par le baptême, vous vous obligeâtes par serment à le servir, et à lui sacrifier jusqu'à votre père et votre mère. Voici que le démon fait tous ses efforts pour étouffer Jésus-Christ dans votre cœur; et les ennemis

de votre salut ne voient qu'à regret entre vos mains, la solde que vous reçûtes lorsque vous vous engageâtes à son service. Quelques caresses que vous fasse, pour vous retenir, votre petit-neveu Népotien ; quoique votre mère, les cheveux épars et les habits déchirés, vous montre le sein qui vous a allaité ; quoique votre père se couche sur le seuil de la porte pour vous empêcher de passer : foulez-le courageusement aux pieds, et, sans verser une seule larme, courez promptement vous ranger sous l'étendard de la croix. C'est une espèce de piété, que d'être cruel dans ces occasions, et ce n'est que dans de pareilles conjonctures qu'il est permis de l'être. Un jour viendra que vous retournerez victorieux en votre patrie, et que, comme un brave soldat, vous marcherez la couronne sur la tête au milieu de la Jérusalem céleste. Alors devenu avec saint Paul citoyen du ciel, vous y demanderez le droit de cité pour vos parents ; et comme c'est moi qui vous ai encouragé à vaincre, j'espère aussi que vous ne m'oublirez pas dans vos prières.

Au reste, je sais assez quels sont les liens dont vous dites que vous êtes embarrassé. Je ne suis pas insensible, et n'ai pas un cœur incapable de se laisser toucher : je n'ai été ni nourri du lait des tigresses d'Hyrcanie, ni formé dans le sein des rochers ; j'ai passé comme vous par toutes ces épreuves. Tantôt votre sœur, qui est veuve, vous tient tendrement embrassé ; tantôt vos esclaves, qui vous ont vu grandir dès le berceau, vous demandent à quel maître vous les laissez désormais ; tantôt votre gouvernante, qui est aujourd'hui tout épuisée de vieillesse, et votre gouverneur, qui a pour vous la tendresse d'un père, vous représentent qu'ils n'ont plus longtemps à vivre, et vous conjurent de ne les point abandonner avant leur mort. Peut-être aussi que votre mère avec un front tout ridé, vous répète souvent ces petites chansons qu'elle vous chantait autrefois pour vous faire teter.

Je veux même que l'on vous applique ces paroles du poëte :

> Votre illustre maison, près de tomber,
> Trouve en vous seul son appui.

Quand on aime véritablement Dieu, et que l'on craint les châtiments de l'enfer, l'on n'a point de peine à rompre ces chaînes.

Vous me direz peut-être que l'Écriture sainte nous ordonne d'obéir à nos parents. Je l'avoue ; mais elle nous apprend aussi que l'on ne peut, sans se perdre, les aimer plus que Jésus-Christ. Quoi ? voulez-vous que je m'arrête aux larmes d'une mère, tandis que je vois mon ennemi tout prêt à m'ôter la vie ? Voulez-vous que j'abandonne le service de Jésus-Christ pour l'amour d'un père, moi qui pour l'amour de Jésus-Christ, dois lui refuser jusqu'aux devoirs de la sépulture, que ce même amour m'oblige néanmoins de rendre à tous les hommes? Le Sauveur ne regarda-t-il pas comme un sujet de scandale les lâches et timides précautions que prenait saint Pierre pour l'empêcher de souffrir la mort? Et lorsque les fidèles de Césarée voulurent détourner saint Paul d'aller à Jérusalem, cet apôtre ne leur répondit-il pas : « C'est en vain que vous pleurez et que vous tâchez de m'attendrir le cœur, car je suis tout prêt à souffrir dans Jérusalem , non-seulement la prison, mais la mort même, pour la gloire de Jésus-Christ, Notre-Seigneur? » Lors donc que l'on attaque notre foi par tous ces sentiments de piété et de tendresse qu'inspire la nature, il faut leur opposer, comme un mur inébranlable, cette parole du Fils de Dieu : « Ceux-là sont ma mère et mes frères, qui font la volonté de mon Père qui est dans le ciel. » S'ils croient en Jésus-Christ, n'est-il pas de leur devoir de m'aider et de me soutenir dans les combats où je suis prêt à m'engager pour son service? Que s'ils ne croient point en lui, « laissons les morts ensevelir leurs morts. »

Cela est bon, me direz-vous, lorsqu'il s'agit de souffrir le martyre. Vous vous trompez, mon frère, vous vous trompez, si vous croyez qu'un chrétien ne soit pas toujours en butte aux persécutions : jamais il n'y est plus dangereusement exposé que lorsqu'il ne s'aperçoit pas de leur violence. Quoi! notre ennemi, semblable à un lion rugissant, tourne sans cesse autour de nous, cherchant à dévorer quelqu'un, et vous vous flatterez d'être en paix! Il se tient en embuscade avec les riches pour tuer l'innocent dans l'obscurité, il a toujours les yeux ouverts sur le pauvre, il l'épie en cachette comme un lion en sa caverne, il dresse des embûches pour perdre le pauvre : tandis que couché à l'ombre d'un agréable feuillage, vous goûtez tranquillement les douceurs du sommeil, sans craindre ce lion furieux dont vous allez bientôt devenir la proie. D'un côté, l'amour du plaisir me poursuit sans relâche; de l'autre, l'avarice fait tous ses efforts pour s'ouvrir un passage dans mon cœur; tantôt l'intempérance me pousse à me faire un dieu de mon ventre et à le mettre à la place de Jésus-Christ; tantôt la concupiscence me sollicite à violer le temple du Saint-Esprit et à le bannir de mon âme. Enfin je me vois continuellement aux prises avec un ennemi qui porte mille noms différents, et qui a un fond inépuisable de malignité et d'artifices. Accablé donc que je suis de tant de misères, et devenu l'esclave de tant d'ennemis, oserai-je encore me flatter d'en avoir triomphé?

Examinez bien, mon très-cher frère, tous ces péchés en particulier, pesez-en la malice et la grandeur, et ne pensez pas qu'ils soient moins grands et moins énormes que celui de l'idolâtrie. Ecoutez sur cela ce que dit l'apôtre saint Paul : « Sachez que nul fornicateur, nul impudique, nul avare, nul trompeur (ce qui est une idolâtrie), ne sera héritier du royaume de Jésus-Christ et de Dieu. » Et quoiqu'en général tout ce qui a rapport au démon soit contraire à Dieu, et que tout ce qui appartient à

ce prince des ténèbres, à qui toutes les idoles sont consacrées, soit une véritable idolâtrie; néanmoins le même apôtre dit ailleurs en termes exprès : « Faites donc mourir les membres de l'homme terrestre qui est en vous, l'impureté, les mauvais désirs, la cupidité et l'avarice, qui sont une idolâtrie, et qui attirent la colère de Dieu sur les hommes rebelles à la vérité. » Car le culte que l'on rend aux idoles ne consiste pas seulement à jeter un peu d'encens dans le feu qui brûle sur les autels des faux dieux, ou à prendre du vin dans une coupe et à le répandre en sacrifice. Pour nier que l'avarice n'est pas une véritable idolâtrie, il faut que l'on croie pouvoir donner le nom de justice à la trahison de Judas, qui vendit son maître trente deniers. Pour dire que la fraude n'est pas une idolâtrie, il faut être semblable à ceux dont il est parlé dans les Actes des Apôtres, qui furent punis de mort subite, parce qu'ils avaient réservé une partie du prix de l'héritage qu'ils avaient vendu. Songez, mon frère, que vous n'êtes plus le maître de ce que vous possédiez dans le siècle. « Quiconque, dit le Sauveur, ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple. » Que vous avez eu peu de zèle et de courage pour un chrétien! Voyez un saint Pierre qui quitte ses filets; considérez un publicain qui abandonne son comptoir et qui devient apôtre aussitôt. Le Fils de l'homme n'a pas seulement où reposer sa tête; et vous voulez habiter dans de magnifiques palais, et vous promener dans de superbes galeries? Comment pouvez-vous mettre votre espérance dans les biens de la terre, vous qui devez un jour partager avec Jésus-Christ l'héritage du ciel? Considérez ce que signifie le nom de *moine* que vous portez. Que faites-vous dans la foule du monde, vous que ce nom oblige à vivre seul et à l'écart?

Quand je vous donne ces avis, je ne me flatte pas de n'avoir jamais essuyé de tempêtes, et d'être toujours arrivé heureusement au port sans avoir souffert aucun

dommage, ni dans mon vaisseau, ni dans sa charge. Au contraire, ce n'est qu'après avoir échoué depuis peu sur la côte, que, tout effrayé encore du naufrage dont je ne fais que sortir, j'avertis ceux qui veulent s'embarquer sur cette mer orageuse, des périls où ils s'exposent, et que je leur dis d'une voix encore toute tremblante : « Prenez garde à vous ; car dans ce golfe qui est presque toujours agité de tempêtes, l'amour du plaisir, comme un autre Charybde, attire les voyageurs et les fait périr sans ressource. Cette côte que vous voyez est habitée par une nation cruelle et barbare. Là le démon avec ses compagnons court la mer comme un pirate, portant avec soi les chaînes qu'il a préparées pour ceux qui tomberont en sa puissance. Soyez donc toujours sur vos gardes : car, quoique cette mer paraisse à vos yeux aussi calme qu'un lac, et que le vent remue à peine la surface de ses eaux ; néanmoins cette plaine, si unie en apparence, renferme de hautes montagnes ; l'ennemi est caché, le péril est au dedans. Préparez donc vos cordages, dépliez vos voiles, imprimez sur votre front le signe de la croix pour vous servir de vergue ; car ce calme apparent est une véritable tempête. »

« Mais quoi ! me direz-vous, est-il donc impossible de demeurer dans les villes sans cesser d'être chrétien ? » Vous n'êtes pas, mon frère, dans les mêmes conditions que le reste des hommes. Écoutez ce que dit le Fils de Dieu : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous possédez, et donnez-en le prix aux pauvres, puis venez et me suivez. » Vous avez fait vœu de tendre à la perfection ; car lorsque vous avez abandonné le siècle, et que « vous vous êtes fait eunuque pour le royaume du ciel, » vous vous êtes engagé en même temps à mener une vie parfaite. Or, un parfait serviteur de Jésus-Christ ne doit point avoir d'autre possession que Jésus-Christ même ; ou, s'il possède quelque chose avec lui, il cesse d'être parfait. Que s'il n'est pas dans cet état de perfec-

tion qu'il a promise à Dieu, il n'a pu faire cette promesse sans mensonge, et « la bouche qui profère le mensonge donne la mort à l'âme. » De tout cela je conclus que si vous êtes parfait, vous ne devez plus désirer les biens de la terre; et que si vous ne l'êtes pas, vous avez trompé Dieu. Après que l'oracle de l'Évangile nous a dit avec une voix divine et éclatante : « Vous ne sauriez servir deux maîtres en même temps; » ose-t-on bien faire mourir Jésus-Christ en servant tout à la fois et Dieu et l'argent? Ce divin Sauveur nous dit si souvent : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. » Et l'on se flatte de pouvoir le suivre avec le pesant fardeau des richesses. « Celui qui dit qu'il croit en Jésus-Christ, doit marcher comme Jésus-Christ a marché. »

Vous ne manquerez pas de me répondre que vous ne possédez plus rien. Mais si cela est, que ne combattez-vous donc, puisque ce détachement universel vous rend si propre au combat? Peut-être croyez-vous pouvoir vous acquitter de tous ces devoirs dans votre patrie; mais ne savez-vous pas que le Sauveur n'a point fait de miracles dans la sienne? Voulez-vous en connaître la raison? La voici, appuyée de l'autorité de Jésus-Christ même : « C'est qu'un prophète n'est jamais considéré dans son pays. » « Je ne cherche point la gloire, me direz-vous, et je me contente du témoignage de ma propre conscience. » Le Fils de Dieu ne la cherchait pas non plus, puisqu'il prit la fuite lorsque les peuples voulurent l'élever sur le trône. Mais les hommes méprisent d'ordinaire ceux qu'ils n'ont pas appris à honorer; du mépris ils en viennent aux outrages; les outrages excitent la colère; la colère nous jette dans le trouble et dans l'agitation; l'âme troublée et agitée abandonne souvent les bons desseins qu'elle avait formés; cette inquiétude la rend faible et languissante; dans cet état d'affaiblissement et de langueur, elle perd toujours quelque chose de ce qu'elle possédait auparavant,

et il est certain que cette perte ne saurait passer pour une perfection. De tout cela l'on doit conclure, qu'un solitaire qui demeure toujours dans son pays, ne peut jamais s'élever à la perfection de son état. Or c'est un crime que de ne vouloir pas devenir plus parfait.

Après avoir été chassé de ce retranchement, vous ne manquerez pas de vous prévaloir de l'exemple des ecclésiastiques, et comme il est constant qu'ils demeurent dans leurs villes, vous voudrez voir si je serai assez hardi pour condamner leur conduite. Mais à Dieu ne plaise que je parle mal de ceux qui tiennent dans l'Église la place des apôtres, qui consacrent le corps de Jésus-Christ par la vertu des paroles qu'ils prononcent; qui nous ont fait chrétiens, qui, ayant les clefs du royaume du ciel, jugent en quelque façon avant le jour du jugement, et qui conservent l'épouse de Jésus-Christ par une vie chaste et retenue. Je vous l'ai déjà dit, il n'en est pas des solitaires comme des ecclésiastiques. Ceux-ci sont les pasteurs du troupeau de Jésus-Christ, et moi je ne suis qu'une brebis de ce troupeau, qui reçois ma nourriture de leur main. Ils vivent de l'autel; mais pour moi, si je manque à y porter mon offrande, l'on me regarde comme un arbre stérile qui n'est bon qu'à être coupé. Ma pauvreté n'est pas même un prétexte légitime pour me dispenser de cette obligation, puisque Jésus-Christ loue dans l'Évangile l'action d'une pauvre veuve, qui, n'ayant plus que deux pièces de monnaie, ne laissa pas de les jeter dans le tronc. Il ne m'est pas permis de m'asseoir en la présence d'un prêtre, et si je pèche, il peut me livrer au démon pour mortifier ma chair, afin que mon âme soit sauvée au jour du Seigneur. Quand quelqu'un, dans l'ancienne loi, refusait d'obéir aux prêtres, on le condamnait à être lapidé hors du camp, ou à avoir la tête tranchée, afin de laver dans son sang le mépris qu'il avait fait de la dignité sacerdotale. Mais aujourd'hui l'on frappe avec le glaive spirituel ceux qui veulent se sous-

traire à leur autorité, et on les chasse de l'Église pour être la proie des démons.

Que si vos frères vous engagent par leurs pieuses sollicitations à prendre l'ordre de la prêtrise, je me réjouirai de votre élévation, mais je craindrai votre chute. Vous m'objecterez peut-être « que désirer l'épiscopat, c'est souhaiter une fonction et une œuvre sainte? » J'en tombe d'accord. Mais ajoutez ce qui suit : « Il faut donc que l'évêque soit irréprochable, qu'il n'ait épousé qu'une femme, qu'il soit sobre, chaste, prudent, grave et modeste, exerçant l'hospitalité, capable d'instruire; qu'il ne soit ni sujet au vin, ni violent et prompt à frapper, mais équitable et modéré. » Après avoir expliqué dans la suite tous les devoirs des évêques, l'apôtre saint Paul prescrit aux ministres du troisième ordre une manière de vie qui n'est ni moins exacte ni moins régulière. « Il faut aussi, dit-il, que les diacres soient chastes et honnêtes; qu'ils ne soient point doubles dans leurs paroles, ni sujets à boire beaucoup de vin; qu'ils ne cherchent point à faire de gain honteux, mais qu'ils conservent le mystère de la foi dans une conscience pure. Qu'on les éprouve donc auparavant, et s'ils sont d'une vie irréprochable, qu'on les admette aux fonctions de leur ministère. » Malheur à celui qui entre dans la salle du festin sans être vêtu d'une robe nuptiale; car à quoi doit-il s'attendre, sinon à ce qu'on lui dise aussitôt : « Mon ami, comment êtes-vous entré ici? » Et que n'ayant rien à répondre, le roi commande à ses gens de l'emporter hors de la salle, de lui lier les pieds et les mains, et de le jeter dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. Malheur à celui qui, enveloppant dans son mouchoir le talent qu'il a reçu, se contente de le mettre en réserve, tandis que les autres le font profiter; car son maître, irrité de sa paresse, lui fera aussitôt cette rude réprimande : « Méchant serviteur, pourquoi n'avez-vous pas mis mon argent à la banque, afin qu'à mon

retour je le retirasse avec les intérêts? » C'est-à-dire : Pourquoi ne vous êtes-vous pas déchargé au pied de l'autel d'un fardeau que vous ne pouviez porter? car en gardant mon argent par une paresse et une timidité honteuse, qui vous a empêché de le mettre à profit, vous avez occupé la place d'un autre qui l'aurait fait profiter au double.

De même donc qu'un fidèle ministre se rend digne d'un rang plus élevé, ainsi celui qui approche indignement du calice du Seigneur, se rend coupable du corps et du sang du Seigneur. Tous ceux qui sont élevés à la dignité épiscopale, ne remplissent pas les devoirs d'un véritable évêque. Si vous jetez les yeux sur un saint Pierre, jetez-les aussi sur un Judas. Si vous considérez un saint Étienne, regardez en même temps un Nicolas, contre qui le Seigneur prononce dans l'Apocalypse une sentence de condamnation, et qui par les dogmes abominables qu'il a inventés, a donné naissance à l'hérésie des Nicolaïtes. Ce n'est donc qu'après s'être éprouvé soi-même que l'on doit s'engager dans un si saint ministère : car les dignités ecclésiastiques ne font pas le chrétien. Corneille le Centenier, tout païen qu'il était, fut purifié par les dons du Saint-Esprit. Daniel, n'étant encore qu'un enfant, fut le juge des vieillards. L'esprit de prophétie se répandit tout d'un coup sur Amos, pendant qu'il s'occupait à cueillir des mûres sauvages. David, qui n'était qu'un berger, fut choisi de Dieu pour être le roi d'Israël, et Jésus-Christ aima toujours tendrement le plus jeune de ses apôtres. Mettez-vous, mon cher frère, à la dernière place, afin que l'on vous fasse monter plus haut, lorsqu'il arrivera quelqu'un moins distingué que vous. « Sur qui le Seigneur se repose-t-il, sinon sur les humbles et les pacifiques, qui écoutent sa parole avec une crainte respectueuse? » L'on exige davantage de celui à qui l'on a plus donné, « et les puissants seront puissamment tourmentés. » Et que l'on ne se flatte point d'une chasteté

purement extérieure, puisque les hommes doivent rendre compte, au jour du jugement, de toutes les paroles inutiles qu'ils auront dites, et que c'est devenir coupable d'homicide que de dire des injures à son frère. Il n'est pas aisé de remplir la place d'un saint Paul, et de tenir le rang d'un saint Pierre, qui règnent maintenant avec Jésus-Christ. Ceux qui occupent un poste si élevé doivent toujours appréhender qu'un ange ne vienne « déchirer le voile de leur temple et ôter leur chandelier de son lieu. » Si vous avez dessein de bâtir une tour, examinez auparavant à quoi doit se monter l'ouvrage que vous entreprenez. Quand une fois le sel a perdu sa force, il n'est plus bon qu'à être jeté et foulé aux pieds par les pourceaux. Si un solitaire tombe, le prêtre priera pour lui; mais qui priera pour le prêtre, s'il vient lui-même à tomber ?

Après m'être heureusement tiré de ces endroits remplis de tant d'écueils; après avoir conduit ma barque jusqu'en pleine mer, à travers tant de rochers tout couverts d'écume; après m'être débarrassé de toutes ces questions, il faut maintenant que je déploie toutes mes voiles, et qu'à l'exemple des matelots qui sont prêts à prendre terre, je jette des cris de joie sur la fin de mon discours. O désert toujours émaillé des fleurs de Jésus-Christ! O solitude d'où l'on tire les pierres qui servent à bâtir cette ville du grand roi dont parle saint Jean dans son Apocalypse! O terre inhabitée où l'on converse plus familièrement avec Dieu! Que faites-vous dans le monde, mon frère, vous qui êtes plus grand que le monde? Jusques à quand demeurerez-vous à l'ombre des maisons? Jusques à quand serez-vous enfermé dans des villes d'où s'élève sans cesse une noire fumée? Croyez-moi, il me semble être ici comme sous un nouveau ciel, déchargé que je suis du poids accablant de mon corps, je prends plaisir à m'envoler dans un air plus serein et plus épuré. Que craignez-vous dans la solitude? La pauvreté? Jésus-

Christ appelle les pauvres bienheureux. Le travail? On ne couronne les athlètes qu'après qu'ils ont combattu jusqu'à se couvrir de sueur. Est-ce le soin de votre nourriture qui vous inquiète? La foi n'appréhende point la faim. Craignez-vous de coucher sur la dure, et de meurtrir votre corps déjà affaibli et desséché par une longue abstinence? Le Sauveur y reposera avec vous. Ne sauriez-vous souffrir une tête malpropre et des cheveux négligés? Sachez que Jésus-Christ est la tête de l'homme. La vaste étendue d'une affreuse solitude vous fait-elle peur? Vous n'avez qu'à vous promener en esprit dans le Paradis; dès que vous y aurez élevé vos pensées, vous ne serez plus dans le désert. Appréhendez-vous que faute de prendre le bain, votre peau ne se ride, et ne devienne trop rude? Quand une fois l'on a été lavé en Jésus-Christ, l'on n'a plus besoin de se laver davantage. En un mot, écoutez ce que saint Paul répond à toutes vos difficultés : « Toutes les souffrances de la vie présente, dit cet apôtre, n'ont aucune proportion avec cette gloire qui sera un jour découverte en nous. » Ah! mon frère, c'est trop aimer ce qui flatte les sens, que de vouloir goûter ici-bas toutes les douceurs de la terre et régner encore avec Jésus-Christ dans le ciel. Un jour viendra que ce corps mortel et corruptible sera revêtu de l'incorruptibilité et de l'immortalité. Heureux alors le serviteur que son maître aura trouvé veillant! Vous serez alors comblé de joie, tandis que le bruit de la trompette jettera l'effroi dans l'âme de tous les peuples de la terre. Car, lorsque le Seigneur paraîtra pour juger le monde, l'on entendra retentir partout des cris lugubres et des hurlements effroyables. L'on verra toutes les nations dans une consternation générale, se frapper la poitrine, et donner partout des marques de leur douleur. L'on y verra ces rois autrefois si puissants et si redoutables, mais alors seuls et dépouillés de toute leur grandeur, trembler en la présence de leur juge. Vénus y paraîtra avec son fils Cupidon, et Jupiter

avec sa foudre. Platon, accompagné de ses disciples, passera alors pour un insensé, et Aristote, avec tous ses raisonnements, se verra confondu. Et vous, qui aurez toujours mené une vie pauvre et obscure, vous leur direz alors dans le transport de votre joie : « Voilà celui qui a été crucifié pour moi. Voilà mon juge, que l'on a vu crier dans une étable, couvert de méchants haillons. Voilà le fils d'un charpentier et d'une pauvre femme, qui ne vivaient que du travail de leurs mains. Voilà ce Dieu qui, étant encore dans le sein de sa mère, fut obligé de s'enfuir en Égypte, pour se dérober aux poursuites d'un homme mortel. Voilà ce Sauveur que l'on a vu couronné d'épines et revêtu de lambeaux de pourpre. Voilà ce magicien, ce possédé, ce Samaritain. Regardez, ô Juifs, ces mains que vous avez percées; considérez, Romains, ce côté que vous avez ouvert. Voyez si c'est là le même corps que ses disciples, à ce que vous prétendiez, enlevèrent secrètement durant la nuit. »

L'amitié que j'ai pour vous, mon cher frère, m'a porté à vous écrire de la sorte, afin que vous puissiez un jour avoir part à cette félicité qui nous coûte aujourd'hui tant de travaux et tant de peines.

(Saint Jérôme. *Lettre Ire.*)

---

## XIX. DE LA SOUFFRANCE.

### AUGUSTIN A LARGUS.

Augustin salue en Jésus-Christ son très-saint fils le très-illustre et très-excellent seigneur Largus.

J'ai reçu la lettre par laquelle vous me pressez de vous écrire. Et évidemment Votre Excellence ne me témoignerait pas un tel désir, si les choses dont je puis vous entretenir ne vous étaient agréables. Or, que puis-je vous dire sinon qu'il ne vous reste plus qu'à mépriser, après les avoir connus, les faux biens du siècle que vous avez pu désirer sans les connaître? En effet, toute la douceur qu'on y trouve est fausse; et le travail qu'on y emploie, infructueux. On y est toujours en crainte, et dans un état d'autant plus dangereux qu'on est parvenu à un plus haut degré d'élévation : il n'y a que l'inconsidération qui nous y engage, et la fin n'en peut être que le repentir. Voilà quels sont les biens de cette misérable vie, ce qui montre assez que la cupidité a toujours plus de part que la prudence au mouvement qui nous les fait rechercher. Oh! que ceux qui sont à Dieu ont d'autres espérances! qu'ils recueillent d'autres fruits de leurs travaux, et d'autres récompenses des périls auxquels ils s'exposent! car d'être en ce monde sans craintes, sans peines, sans travaux, et sans périls, c'est ce qui n'est pas possible. Mais il importe d'examiner quels motifs nous portent à endurer ces misères, quelle espérance nous y soutient, et à quoi elles se terminent.

Pour moi, quand je considère les amateurs de ce monde, je ne sais dans quel état il faudrait les prendre pour leur insinuer les vérités qui seraient nécessaires à

leur guérison. Car s'ils sont dans la prospérité, l'orgueil les enfle, leur fait rejeter et traiter de déclamations les avis salutaires qu'on leur pourrait donner; et s'ils sont dans l'affliction, ils ne songent qu'à s'en délivrer aussitôt au lieu de s'appliquer les remèdes qui pourraient les guérir et les mettre dans un état où il n'y aurait plus d'affliction à craindre. Il s'en trouve néanmoins qui prêtent quelquefois l'oreille du cœur à la vérité lorsque l'adversité les presse, car cette docilité est rare dans la prospérité; mais ils sont en petit nombre, et cela même a été prédit. Je voudrais que vous fussiez de ceux-là, mon très-cher fils, parce que je vous aime véritablement. C'est par cet avertissement que je veux répondre aux affectueux sentiments dont votre lettre est remplie; car encore que je regrette ce que vous avez souffert, et que je ne puisse sans beaucoup de douleur vous voir en proie à de semblables peines, je m'afflige encore plus cependant de ce que votre vie n'en soit pas devenue meilleure.

(Saint Augustin. *Lettre CCIII*[e].)

---

## XX. DE LA PATIENCE.

Ayant dessein de parler de la patience et d'en montrer les avantages, par où puis-je commencer plus à propos, mes frères, qu'en remarquant que vous avez besoin de patience pour m'écouter, si bien que vous n'en sauriez même entendre parler sans en avoir? Car nous ne pouvons profiter de ce qu'on nous dit, si nous ne l'écoutons patiemment. Aussi, de tous les moyens que notre religion nous fournit pour acquérir les biens qui nous sont promis, je n'en vois point de meilleur ni de plus utile que la patience. Les philosophes font profession de cette vertu aussi bien que nous, mais leur patience est aussi fausse que leur sagesse. Car comment ceux-là pourraient-ils être sages ou patients qui ne connaissent ni la sagesse ni la patience de Dieu? C'est ce qui lui fait dire de ceux qui se croient sages dans le monde : « Je détruirai la sagesse des sages, et anéantirai la prudence des prudents. » Le bienheureux apôtre saint Paul, rempli du Saint-Esprit et envoyé pour appeler et convertir les Gentils, témoigne la même chose, quand il dit : « Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie et par de vaines subtilités qui ne sont appuyées que sur les traditions des hommes, et sur les principes d'une science mondaine, et non sur la doctrine de Jésus-Christ. Car en lui habite toute la plénitude de la divinité. » Et en un autre endroit : « Que personne ne s'y trompe. Si quelqu'un parmi vous pense être sage, qu'il devienne fou selon le monde afin d'être sage. Car la sagesse du monde est une folie devant Dieu, puisqu'il est écrit : Je surprendrai les sages par leurs propres finesses; et ailleurs : Le Seigneur sait que les pensées des sages sont folles. » S'ils n'ont donc point de véritable sagesse, ils n'ont point non plus de véritable

patience. Car si pour être patient il faut être humble et doux, et qu'au lieu que les philosophes soient doux et humbles, nous voyons au contraire qu'ils se complaisent en eux-mêmes, ce qui fait qu'ils déplaisent à Dieu; il est manifeste que la vraie patience ne se trouve point où règnent une liberté effrénée et une vanité sans mesure et sans retenue. Mais pour nous, qui sommes philosophes non de paroles mais d'actions, qui ne mettons pas la sagesse dans l'habit mais dans les effets, qui aimons mieux être vertueux que de le paraître, qui ne disons pas de grandes choses mais qui tâchons de les faire, pratiquons comme de véritables serviteurs de Dieu la patience que lui-même nous enseigne par son exemple. Car cette vertu nous est commune avec Dieu. C'est du ciel qu'elle vient, et qu'elle tire son éclat et sa gloire. Les hommes doivent aimer une vertu qui est aimée de Dieu. Ce qu'une si haute majesté chérit ne peut être que grand et recommandable. Si Dieu est notre maître et notre Père, imitons sa patience; puisque des serviteurs doivent obéir à leur maître, et qu'il ne faut pas que des enfants dégénèrent de la vertu de leur père. Or quelle patience n'a-t-il point de souffrir que les hommes pour lui insulter bâtissent des temples, dressent des statues, offrent des sacrifices impies, et néanmoins de faire lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et d'arroser également de ses pluies la terre des uns et des autres? C'est par un effet de cette même patience que nous voyons les saisons et les éléments servir indifféremment par son ordre aux coupables et aux innocents, aux religieux et aux impies, aux reconnaissants et aux ingrats. C'est pour les uns et pour les autres que soufflent les vents, que coulent les sources, que croissent les blés, que mûrissent les raisins, que les arbres se couvrent de fruits, les forêts de feuilles, les prés de fleurs. On l'irrite tous les jours par de continuelles offenses, et il arrête sa colère, et attend en patience que le temps qu'il a

prescrit pour se venger arrive. Il a la vengeance en main, mais il est si bon qu'il la diffère pour donner lieu aux hommes de se reconnaître et de se retirer de leurs crimes. Car il dit lui-même : « J'aime mieux que le pécheur se convertisse et vive, que non pas qu'il meure; » et par la bouche d'un autre prophète : « Retournez au Seigneur votre Dieu, car il est bon et miséricordieux, plein de patience et de douceur, et il révoque quelquefois les arrêts de sa justice et suspend ses fléaux. » Et le bienheureux apôtre saint Paul de même, rappelant le pécheur à la pénitence : « Est-ce, » dit-il, « que vous méprisez sa bonté, sa douceur, et sa patience infinie? Ne savez-vous pas qu'il n'use de cette patience et de cette bonté que pour vous convier à faire pénitence? Et vous, par votre endurcissement et votre impénitence, vous vous amassez des châtiments pour le jour de la vengeance et du juste jugement de Dieu qui rendra à chacun selon ses œuvres. » Il appelle juste le jugement de Dieu, parce qu'il vient tard, parce qu'il le diffère longtemps afin de donner moyen à l'homme de rentrer dans le chemin de la vie. Car il ne punit les pécheurs que lorsque leur pénitence ne leur peut plus être utile. Mais pour nous faire encore mieux comprendre que la patience est une vertu divine, et que quiconque la pratique imite Dieu, Notre-Seigneur nous donnant dans l'Évangile des préceptes pour notre salut et des conseils de perfection : « Vous savez, » dit-il, « qu'il est écrit : Vous aimerez votre prochain et haïrez votre ennemi. Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous soyez enfants de votre Père qui est aux cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense mériterez-vous? Les publicains ne le font-ils pas aussi? Et si vous ne saluez que vos frères, que serez-vous au delà des autres? Les païens ne le font-ils pas aussi? Soyez

donc parfaits comme l'est votre Père céleste. » Par où il nous apprend que les enfants de Dieu qui ont reçu une naissance céleste au baptême, sont parfaits lorsqu'ils ont la patience de leur Père, lorsqu'ils font reluire dans leurs actions cette ressemblance divine qu'Adam avait perdue par son péché. Quelle gloire est-ce de devenir semblable à Dieu! Quel bonheur de posséder une vertu qu'il possède! Et notre Seigneur Jésus-Christ n'a pas seulement enseigné la patience par ses paroles, mais par ses actions. Car comme il était descendu du ciel pour faire la volonté de son Père ainsi qu'il le témoigne lui-même, parmi les autres vertus éclatantes par lesquelles il a donné des marques de sa divinité, il n'y en a point où il l'ait fait paraître plus qu'en celle-là. Aussi toutes ses actions, à commencer dès son avénement au monde, sont empreintes du caractère auguste de la patience. Premièrement il se dépouille de la gloire qu'il possédait dans le ciel et descend sur la terre, et lui qui est le Fils de Dieu n'hésite point à se revêtir de la chair de l'homme, et à porter les péchés d'autrui quoiqu'il fût exempt de tout péché. Il quitte l'immortalité pour devenir mortel et mourir innocent, afin de sauver les coupables. Ensuite, il veut bien être baptisé par un serviteur, et lui qui devait remettre les péchés par l'eau ne dédaigne pas d'y entrer comme s'il eût eu des péchés à se faire remettre. Il jeûne quarante jours, et celui qui subvient à la faim des autres la souffre, afin que ceux qui étaient affamés de la parole et de la grâce de Dieu fussent rassasiés de ce pain céleste. Il entre en lice avec le démon, et se contente de le vaincre par ses paroles sans lui faire autre mal. Il n'a pas commandé à ses disciples comme à ses serviteurs, mais il les a aimés comme ses frères. Il a même daigné laver les pieds à ses apôtres, afin qu'en en usant ainsi envers ses inférieurs, nous apprissions comment nous en devons user envers nos égaux. Et nous ne nous étonnerons pas qu'il ait été si bon à l'égard de ses disciples fidèles,

si nous considérons avec quelle patience il a souffert Judas jusqu'à la fin, comment il a bien voulu manger avec cet ennemi domestique, ne le pas découvrir, quoiqu'il le connût fort bien, et endurer même que ce traître le baisât. Mais de quelle patience n'a-t-il point eu besoin pour supporter les Juifs! Il n'a rien oublié pour vaincre leur incrédulité et leur ingratitude. Il leur a répondu doucement lorsqu'ils le contredisaient ; il a souffert leur orgueil, cédé à leurs persécutions, et employé jusqu'aux dernières heures de sa vie pour tâcher de ramener ces meurtriers des prophètes, ces hommes endurcis, et ces rebelles. Avant même d'en venir à l'acte sanglant de sa Passion, combien a-t-il enduré d'opprobres et d'ignominies! combien de crachats, lui qui un peu auparavant avait rendu la vue à un aveugle avec sa salive sacrée! Celui, au nom de qui ses serviteurs fouettent maintenant le démon et ses anges, a été fouetté par ses serviteurs. Il a été couronné d'épines, lui qui couronne les martyrs de fleurs immortelles. On l'a frappé au visage avec des branches de palmier, lui qui donne des palmes véritables aux victorieux. Il a été dépouillé de ses habits, lui qui revêt les autres d'immortalité. On lui a présenté du fiel à manger, à lui qui nous a donné une viande céleste. On l'a abreuvé de vinaigre, lui qui nous a procuré un breuvage salutaire. Le juste et l'innocent, ou plutôt la justice et l'innocence même sont mises au nombre des criminels. La vérité est opprimée par de faux témoignages. On juge celui qui doit juger le monde, et la parole éternelle de Dieu est menée au supplice sans proférer une seule parole. Les astres s'éclipsent à sa mort, les éléments se confondent, la terre tremble, la nuit dérobe le jour, le soleil se cache pour n'être point obligé de voir le crime des Juifs, et lui se tait, il ne s'émeut point, il ne découvre point sa majesté, au moins durant sa Passion. Il souffre constamment jusqu'à la fin, afin que sa patience soit parfaite et consommée. Et après tout cela il reçoit encore ses meurtriers

lorsqu'ils retournent à lui et se convertissent, et ne ferme l'entrée de son Église à personne. Et non-seulement il pardonne à ces adversaires, à ces blasphémateurs, à ces ennemis implacables de son nom quand ils reconnaissent leur crime et en font pénitence, mais il les récompense même et les admet au royaume du ciel. La patience peut-elle aller plus loin ? Celui qui a répandu son sang est vivifié par son sang. Et certes il était bien besoin qu'il en eût beaucoup, puisque sans cela l'Église de Dieu n'aurait point saint Paul pour apôtre. Si donc nous sommes membres de Jésus-Christ, si nous en avons été revêtus au baptême, s'il est lui-même la voie qui nous mène au salut, marchons sur ses pas et suivons son exemple. « Celui, dit l'apôtre saint Jean, qui dit qu'il demeure en Jésus-Christ, doit marcher comme il a marché lui-même. » Saint Pierre aussi, sur qui Notre-Seigneur a eu la bonté de fonder l'Église, dit dans son épître : « Jésus-Christ a souffert pour nous, vous laissant l'exemple afin que vous marchiez sur ses pas. Car il n'a point commis de péché, et jamais aucun mensonge n'est sorti de sa bouche. Lorsqu'on lui disait des injures il ne les a point repoussées par d'autres injures, et quand on le maltraitait il n'a point usé de menaces. Mais il s'est livré lui-même entre les mains d'un juge prévaricateur. » Aussi nous voyons que les patriarches et les prophètes et généralement tous les justes de l'ancienne loi, qui étaient la figure de Jésus-Christ, n'ont point eu de vertu plus en recommandation que la patience. C'est ainsi qu'Abel, les prémices des martyrs, ne résista point à son frère parricide, mais se laissa égorger comme un doux agneau. C'est ainsi qu'Abraham, le père des fidèles, tenté au sujet de son fils ne délibéra point, mais obéit à Dieu avec une soumission entière. Isaac de même, qui était la figure de Jésus Christ victime, souffrit patiemment que son père l'immolât. Jacob chassé par son frère quitta doucement son pays, et témoigna encore davantage sa douceur lors-

que étant de retour il apaisa son frère par ses présents. Joseph vendu par ses frères non-seulement leur pardonna cette injure, mais leur donna même libéralement le blé dont ils avaient besoin. Moïse, méprisé et presque lapidé par un peuple ingrat et infidèle, ne laissa pas de prier Dieu pour eux. Mais quelle a été la patience de David, de qui Jésus-Christ a pris naissance selon la chair; combien grande, admirable et chrétienne, d'avoir eu si souvent en son pouvoir Saül qui le persécutait et le voulait faire mourir, et néanmoins de l'avoir épargné; et non-seulement de ne s'être point vengé de son ennemi, mais d'avoir même vengé sa mort! Enfin tant de prophètes tués, et tant de martyrs massacrés ont-ils acquis des couronnes autrement que par la patience? Car les douleurs et la mort ne sont couronnées que parce qu'on a eu la patience de les endurer. Mais pour connaître encore mieux l'utilité et la nécessité de cette vertu, considérons l'arrêt prononcé contre Adam dès le commencement du monde pour avoir désobéi à Dieu et violé son commandement. Car nous apprendrons ainsi combien nous devons avoir de patience ici-bas, puisque nous ne naissons que pour y être affligés et tourmentés. « Parce que, dit le Seigneur, vous avez écouté votre femme, et mangé du fruit que je vous avais défendu, la terre sera maudite pour vous; vous vous nourrirez avec travail, pendant tout le temps que vous vivrez, de ce qu'elle vous donnera; elle vous produira des ronces et des épines, et vous mangerez l'herbe des champs. Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage jusqu'à ce que vous retourniez en la terre d'où vous avez été pris; car vous êtes terre, et vous retournerez en terre. » Cet arrêt est pour tous les hommes et nous lie tous, tant que nous sommes ici-bas. Il faut nécessairement que nous passions tous les jours de notre vie dans la douleur et dans la tristesse. Il faut que nous mangions notre pain avec peine et avec travail. De là vient que chacun de nous fait son entrée en ce monde par les larmes;

et quoique dans un âge si tendre nous soyons encore ignorants de toutes choses, nous savons bien pourtant qu'il faut pleurer. Notre âme par une prévoyance naturelle déplore les misères qu'elle doit souffrir en cette vie mortelle, et témoigne déjà par ses cris et ses gémissements à quelle tempête elle sera exposée. Car tant que nous sommes ici-bas, nous suons et peinons beaucoup, et le plus grand soulagement de nos travaux c'est la patience. Mais si elle est nécessaire en ce monde à tous les hommes, elle nous l'est bien davantage à nous qui avons à soutenir les plus violents assauts du démon; qui avons à combattre tous les jours un vieux et expérimenté ennemi, et qui assaillis sans cesse par ses tentations, sommes encore obligés pendant la persécution d'abandonner nos biens, de souffrir les rigueurs de la prison et la pesanteur des chaînes, d'endurer les épées, les bêtes, les feux, les croix, et enfin toutes sortes de tourments. C'est aussi de quoi Notre-Seigneur nous avertit par ces paroles : « Je vous ai dit ceci afin que vous trouviez votre paix en moi. Vous aurez des afflictions au monde, mais prenez courage, j'ai vaincu le monde. » Si donc ayant renoncé au démon et au monde nous en sommes davantage persécutés, combien nous devons-nous armer de patience, puisque avec elle il n'y a point de maux qui ne nous soient supportables? C'est un avis salutaire de Notre-Seigneur et de notre maître : « Celui-là sera sauvé qui persévérera jusqu'à la fin. » Et encore : « Si vous gardez mes paroles, vous serez véritablement mes disciples; vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera. » Il faut souffrir et persévérer, afin de pouvoir parvenir à la vérité et à la liberté. Car nous ne sommes chrétiens que par la foi et par l'espérance; or il est bien besoin de patience pour recueillir les fruits de notre espérance et de notre foi, parce que c'est à la gloire du ciel et non à celle d'ici-bas que nous aspirons. « Nous sommes sauvés par l'espérance, dit l'apôtre saint Paul, mais quand on voit ce

qu'on avait espéré, ce n'est plus simplement une espérance, puisque personne n'espère voir ce qu'il voit déjà. Que si nous espérons ce que nous ne voyons pas encore, c'est par la patience que nous l'attendons. » La patience est donc nécessaire pour arriver à la perfection de notre état, et recevoir de la bonté de Dieu les biens que nous avons crus et espérés. Aussi le même apôtre avertit en un autre endroit les gens de bien qui font de bonnes œuvres et s'amassent des trésors dans le ciel, d'être patients, lorsqu'il dit : « Pendant que nous en avons le temps faisons du bien à tous, mais surtout à ceux qui sont dans la maison de la foi. Et ne nous lassons point d'en faire, car nous en recueillerons le fruit en son temps. Il nous avertit de ne nous point lasser de bien faire par impatience, de peur que détournés ou vaincus par les tentations nous ne nous arrêtions au milieu de la carrière, et que ce que nous avons commencé ne soit perdu faute de l'achever, suivant cette parole de l'Écriture : « La justice du juste ne lui servira de rien, du jour qu'il s'égarera. » Et ailleurs : « Gardez bien ce que vous avez, de peur qu'un autre ne prenne votre couronne ; » qui est une exhortation pour nous à persévérer constamment et généreusement, afin de ne pas perdre la couronne que nous sommes tout près de remporter. Mais la patience ne conserve pas seulement les biens que nous avons acquis ; elle nous défend encore contre les maux. Car celui qui suit les mouvements du Saint-Esprit, et qui soupire après les choses célestes, résiste par sa vertu aux œuvres de la chair qui font la guerre à l'âme. Parcourons quelques-uns de ces vices; cela suffira pour nous faire entendre les autres. L'adultère, la fraude, l'homicide sont des crimes mortels. Que la patience soit enracinée fortement en notre cœur, un corps qui est le temple de Dieu ne se souillera point par l'adultère ; une âme innocente et dévouée à la justice ne sera point capable de fraude ; et une main qui a eu l'honneur de porter l'eucharistie ne sera point trempée

dans le sang. La charité est le lien qui unit les fidèles ensemble, le gage de la paix, le ciment de l'unité, qui est plus grande que l'espérance et que la foi; qui surpasse toutes les bonnes œuvres et le martyre même, et qui demeurera toujours avec nous dans le ciel. Cependant ôtez-lui la patience, et vous la verrez défaillir. Otez-lui ce fondement sur lequel elle s'appuie, et elle demeurera sans force et sans vigueur. Aussi lorsque l'Apôtre parle de la charité il y joint la patience. « La charité, dit-il, est généreuse, la charité est douce, point jalouse, point orgueilleuse, point colère, ni méfiante. Elle aime tout, elle croit tout, elle espère tout, elle souffre tout. » Par où il montre que la charité ne subsiste que parce qu'elle supporte toutes choses. Et en un autre endroit: « Supportez-vous, dit-il, l'un l'autre avec charité, et travaillez à conserver l'union de l'esprit par le lien de la paix. » Ce qui montre que l'union et la paix ne peuvent être conservées parmi les chrétiens, s'ils ne se supportent réciproquement l'un l'autre, et si la patience n'intervient comme le lien de la concorde. D'ailleurs, comment pourrez-vous ne point faire de serment, ne point dire d'injures, ne point redemander ce qu'on vous emporte, tendre l'autre joue à celui qui vous a donné un soufflet, ne pas seulement pardonner soixante-dix fois sept fois à votre frère lorsqu'il vous a offensé, mais toutes les fois qu'il vous offense, aimer vos ennemis, et prier pour vos persécuteurs, si vous n'avez une patience à l'épreuve? Saint Étienne en avait une semblable, lorsque lapidé cruellement par les Juifs il ne demanda pas vengeance pour soi, mais pardon pour ses ennemis et dit: « Seigneur, ne leur imputez point ce péché. » Tel devait être le premier martyr de Jésus-Christ qui, devançant par une mort glorieuse les autres martyrs, ne leur a pas seulement appris à imiter les souffrances de leur maître, mais aussi sa patience et sa douceur. Que dirai-je de la colère, de la discorde, des inimitiés, de quoi un chrétien doit être exempt? Que la patience soit

dans son cœur, toutes ces passions n'y auront point place; ou si elles font effort pour y entrer, elles en sortiront bientôt comme d'une demeure où le Dieu de la paix prend plaisir à habiter. C'est pourquoi l'Apôtre nous donne cette instruction : « Prenez garde de ne point contrister l'esprit saint de Dieu dont vous avez été marqués pour le jour de la rédemption. Que toute aigreur, tout emportement, toute colère, toute récrimination, tout murmure soit banni parmi vous. » Car si un chrétien a commencé à sortir de ces passions furieuses et turbulentes comme d'une mer orageuse, et est arrivé au port tranquille de Jésus-Christ, il doit absolument exclure de son cœur la colère et la discorde, puisqu'il ne lui est pas permis de rendre le mal pour le mal. La patience est encore extrêmement nécessaire pour supporter les diverses et fâcheuses maladies qui nous affligent tous les jours. Car le péché du premier homme nous ayant fait perdre la vigueur avec l'immortalité, nous avons sans cesse à combattre contre la faiblesse de notre corps, et nous ne saurions soutenir ce combat que par la patience. De plus, Dieu pour nous éprouver permet que plusieurs disgrâces nous arrivent, comme des pertes de biens ou d'amis, des fièvres, des plaies douloureuses. Or, en tous ces accidents, ce qui met une différence entre les méchants et les gens de bien, c'est que ceux-là se plaignent, blasphèment et s'impatientent, au lieu que les autres les regardent comme une épreuve, suivant cette parole de l'Écriture : « Soyez constant dans la douleur, et souffrez patiemment d'être humilié. Car l'or et l'argent sont éprouvés dans le feu. » C'est ainsi que Job fut éprouvé et que sa patience l'éleva au comble de la gloire. Combien le démon lança-t-il de flèches contre lui? Combien employa-t-il de machines pour le renverser? Il lui ôte ses biens et ses enfants, et le frappe d'une plaie infecte et maligne qui lui couvre tout le corps; et pour ne lui épargner aucun genre d'affliction, il arme sa femme contre lui, se servant en cela de ses anciennes ruses et de l'arti-

fice dont il usa dès le commencement du monde. Mais Job ne se laissa point abattre par tant de malheurs, et, au milieu de toutes ces afflictions, sa patience victorieuse ne cessa de bénir Dieu. Tobie de même après tant d'œuvres éclatantes de miséricorde ayant perdu la vue, souffrit cette perte si patiemment qu'il mérita que Dieu lui accordât des grâces extraordinaires.

Mais pour comprendre encore mieux les avantages de la patience, considérons-la, s'il vous plaît, par opposition avec son contraire. Car comme la patience est une grâce de Jésus-Christ, l'impatience est un vice du démon ; et comme celui en qui Jésus-Christ demeure est patient, celui au contraire dont l'esprit est possédé de la malice du démon est toujours impatient. Reprenons les choses dès l'origine. Le démon supportant impatiemment de voir l'homme créé à l'image de Dieu, se perdit par là le premier, et perdit l'homme ensuite. Adam, impatient de manger du fruit de vie contre la défense de Dieu, tomba dans la mort, et fut privé de la grâce qu'il avait reçue. Caïn ne tua son frère que parce qu'il ne put souffrir que Dieu regardât favorablement ses sacrifices. Ésaü perdit son droit d'aînesse pour n'avoir pu endurer la faim. N'est-ce pas l'impatience qui a été cause que le peuple juif, ingrat, sans reconnaissance pour les faveurs du ciel, se retira premièrement de Dieu, lorsque ne pouvant souffrir que Moïse qui parlait avec lui tardât tant à revenir, il osa demander des dieux profanes et appeler un veau d'or son guide et son conducteur ? Et ce fut encore cette même impatience et rébellion contre Dieu qui le porta à tuer ses prophètes, et à attacher son Seigneur à une croix. C'est l'impatience qui fait aussi les hérétiques dans l'Église, et qui les pousse, à l'exemple des Juifs, à violer la paix et la charité de Jésus-Christ, et à commettre des actes de fureur et d'hostilité. Et parce qu'il serait trop long de parcourir toutes choses en particulier, il suffira de dire que généralement tout ce que

la patience édifie, l'impatience le détruit. C'est pourquoi, conservons avec grand soin la patience qui nous fait demeurer en Jésus-Christ, afin que nous puissions arriver avec lui à Dieu. Cette divine vertu n'est pas resserrée dans des bornes étroites, elle s'étend bien loin ; elle est comme un grand fleuve qui arrose beaucoup de pays et se répand en plusieurs canaux. Aussi peut-on dire très-véritablement que toutes nos bonnes œuvres sont comme défectueuses sans elle, et que c'est elle qui les achève et les consomme. C'est la patience qui nous rend dignes de jouir de Dieu, qui calme la colère, qui arrête la langue, qui gouverne l'esprit, qui conserve la paix, qui entretient la discipline, qui rompt l'impétuosité des passions déshonnêtes, réprime les emportements de l'orgueil, éteint le feu des divisions, retient la puissance des riches dans les bornes légitimes, et console l'indigence des pauvres. Elle conserve la bienheureuse intégrité des vierges, la chasteté laborieuse des veuves, l'union sainte et indissoluble des personnes mariées. Elle fait qu'on est humble dans la prospérité, constant dans l'adversité, peu sensible aux injures et aux affronts. Elle nous apprend à pardonner promptement à ceux qui nous offensent, et à demander longtemps pardon à ceux que nous offensons. Elle surmonte les tentations, souffre les persécutions, consomme les souffrances. C'est elle qui établit solidement les fondements de notre foi, qui élève bien haut l'édifice de notre espérance, qui nous fait marcher sur les traces de Jésus-Christ et garder inviolablement la qualité d'enfants de Dieu. Mais parce que je sais qu'il y en a plusieurs qui, irrités de l'atrocité des injures qu'ils ont reçues, seraient bien aises d'en être immédiatement vengés sans attendre jusqu'au jour du jugement, nous les exhortons à embrasser avec nous la patience, et parmi les tempêtes de ce monde où nous sommes exposés aux insultes des Juifs, des païens et des hérétiques, à attendre en repos le jour de la ven-

geance et à ne se point hâter mal à propos de la prendre eux-mêmes. En effet il est écrit : « Attendez-moi, dit le Seigneur, jusqu'au jour de ma résurrection glorieuse. Car j'ai résolu d'assembler les peuples et les rois, et de décharger ma colère sur eux. » Et dans l'Apocalypse : « Ne scellez point les paroles de prophétie que contient ce livre ; car le temps approche que ceux qui font du mal aux autres leur en feront encore davantage, que ceux qui sont souillés d'impureté le seront encore plus, que celui qui est juste deviendra plus juste, et que le saint acquerra une plus grande sainteté. Je m'en vais venir bientôt, et j'ai ma récompense avec moi pour rendre à chacun selon ses œuvres. » C'est pour cela qu'on ordonne aux martyrs qui crient et demandent qu'on les venge promptement, d'attendre encore, et d'avoir patience jusqu'à ce que le temps soit venu et le nombre des martyrs accompli. « Comme l'Ange, dit le Prophète, eut ouvert le cinquième sceau, je vis sous l'autel de Dieu les âmes de ceux qui avaient été tués pour sa parole et pour la confession de son nom. Et ils se mirent à crier à haute voix : « Seigneur, qui êtes « saint et véritable, jusques à quand différerez-vous à nous « faire justice et à venger notre sang sur ceux qui habitent « sur la terre ? » Alors on leur donna à chacun une robe blanche, et on leur dit de se tenir en repos encore un peu de temps, jusqu'à ce que le nombre des serviteurs de Dieu leurs frères, qui devaient souffrir la mort comme eux, fût accompli. » Or, que Dieu doive venger le sang innocent, c'est ce que le Saint-Esprit déclare par le prophète Malachie, lorsqu'il dit : « Voici le jour du Seigneur qui vient allumé comme une fournaise ardente, et tous les étrangers et les méchants seront comme de la paille qu'il consumera, dit le Seigneur. » Nous lisons la même chose dans les Psaumes, où Dieu nous est représenté venant juger le monde avec éclat et majesté : « Dieu, dit le Prophète, viendra visiblement ; notre Dieu ne demeurera plus dans le silence. Le feu brûlera tout devant sa face, et l'on

entendra autour de lui une effroyable tempête. Il appellera devant lui le ciel et là terre pour faire la séparation de son peuple. Assemblez-lui tous ses saints, tous ceux qui gardent son alliance et ses sacrifices : et les cieux publieront sa justice, et que c'est lui qui est le véritable juge. » Et le prophète Isaïe : « Le Seigneur viendra comme un feu, et son char sera comme un tourbillon de vent, afin d'exercer ses vengeances. Car ils seront jugés par le feu, et frappés de l'épée. » Et encore : « Le Seigneur et le Dieu des batailles s'avancera et terminera la guerre. Il commencera le choc et criera d'une voix puissante à ses ennemis : « Je me suis tu jusqu'ici, mais me « tairai-je toujours ? » Qui est celui qui dit qu'il s'est tu, et qu'il ne se taira pas toujours ! C'est celui qui a été mené comme une brebis à la boucherie, et qui n'a point ouvert la bouche non plus qu'un agneau qui demeure muet devant celui qui le tond ; c'est celui qui n'a point crié, et dont la voix n'a point été entendue dans les places publiques ; qui n'a point résisté lorsqu'on le flagellait et le souffletait, ni tourné la tête lorsqu'on lui crachait au visage. Enfin c'est celui qui ne répondit rien aux accusations des prêtres et des anciens, jusqu'à étonner Pilate par son silence. C'est lui qui, s'étant tu au temps de sa Passion, ne se taira pas au temps de la vengeance. C'est lui qui est notre Dieu, c'est-à-dire le Dieu de ceux qui croient et non le Dieu de tous, qui lorsqu'il paraîtra publiquement ne gardera plus le silence, mais se fera autant connaître par sa puissance qu'il était auparavant demeuré inconnu par son humilité. Attendons-le, lui qui doit être notre juge, et qui vengera avec lui son peuple et tous les justes depuis le commencement du monde. Que celui qui court à la vengeance considère que celui qui vengera les autres n'est pas encore vengé lui-même. Dieu le Père a commandé qu'on adorât son Fils ; et l'Apôtre, en vue de ce commandement : « Dieu, dit-il, l'a élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tous

les noms, afin qu'au nom de Jésus tous fléchissent le genou au ciel, sur la terre et dans les enfers. » Et dans l'Apocalypse l'ange empêche saint Jean qui le voulait adorer, et lui dit : « Gardez-vous-en bien, car je suis serviteur aussi bien que vous, et l'un de vos frères ; adorez le Seigneur Jésus. » Quelle est donc la patience du Seigneur Jésus, que lui qu'on adore dans le ciel ne soit pas encore vengé sur la terre ! Pensons à sa patience, mes frères, lorsque nous sommes dans les persécutions et dans les souffrances. Rendons un hommage entier à son avénement ; et que des serviteurs ne soient pas si hardis que de se vouloir venger avant leur maître. Travaillons plutôt à conserver une patience invincible, afin que lorsque le jour de la colère et de la vengeance viendra, nous ne soyons pas punis avec les pécheurs, mais glorifiés avec ceux qui craignent Dieu.

(Saint Cyprien. *Traité IXe.*)

---

---

## XXI. DE LA PRIÈRE.

Les préceptes de l'Évangile ne sont autre chose que des enseignements divins, les fondements de notre espérance, les appuis de la foi, la nourriture du cœur, des guides pour nous conduire, des secours pour nous sauver. Car tandis qu'ils instruisent sur la terre les esprits dociles des fidèles, ils les mènent au royaume des cieux. Dieu a voulu que les prophètes ses serviteurs dissent plusieurs choses de sa part, et qu'on les écoutât : mais combien plus grandes sont celles que son fils même dit, et que la parole de Dieu qui a parlé dans les prophètes nous fait entendre de sa propre bouche, ne commandant plus qu'on prépare la voie pour le recevoir quand il viendra, mais venant lui-même et nous la montrant, afin qu'après avoir langui si longtemps dans les ténèbres de la mort, éclairés de la lumière de la grâce, nous marchions sous sa conduite dans le chemin de la vie ? Or, entre les divins enseignements qu'il a donnés à son peuple pour son salut, il lui a aussi donné une forme de prière, et lui-même nous a instruits de ce que nous lui devons demander. Celui qui nous a donné la vie nous a aussi appris à prier, par cette même bonté avec laquelle il nous a comblés de tant d'autres biens ; afin que nous servant de la prière du Fils pour parler au Père, le Père nous accorde plus aisément ce que nous lui demanderons. Il avait prédit que le temps approchait, où les vrais adorateurs adoreraient le Père en esprit et en vérité, et il a accompli sa promesse. Car après avoir reçu l'esprit et la vérité par la sanctification de sa grâce, nous l'adorons aussi, vraiment et spirituellement, par la prière qu'il nous a laissée. En effet, peut-il y avoir une prière plus spirituelle que celle qui nous vient de celui-là même

qui nous a donné le Saint-Esprit ? Et peut-on adresser au Père une prière plus véritable que celle qui est sortie de la propre bouche du Fils qui est la vérité même ? Ce n'est donc pas seulement une ignorance, mais une faute de prier autrement qu'il ne nous l'a enseigné, puisqu'il reproche aux Juifs dans l'Évangile de rejeter le commandement de Dieu pour établir leur tradition. Prions donc, comme notre maître et notre Dieu nous l'a appris. C'est une belle et agréable prière que celle que nous adressons à Dieu comme venant de lui, que celle qui frappe ses oreilles par des paroles que Jésus-Christ lui-même a formées. Que le Père reconnaisse les paroles de son Fils quand nous le prions ; que celui qui habite dans notre cœur soit lui-même sur nos lèvres ; et puisque c'est lui qui intercède auprès du Père pour nos péchés, lorsque nous prions pour en obtenir le pardon, servons-nous des paroles de notre intercesseur. Car puisqu'il nous assure que le Père nous accordera tout ce que nous lui demanderons en son nom, combien nous l'accordera-t-il encore plutôt si nous ne le lui demandons pas seulement en son nom, mais par ses paroles mêmes? Au reste quand nous prions, que ce soit avec beaucoup de respect et de retenue. Songeons que nous sommes en la présence de Dieu, et que nous lui devons plaire aussi bien par notre contenance que par le ton de notre voix. Ce serait une espèce d'impudence de crier extrêmement haut en priant, mais il le faut faire modestement. Aussi Notre-Seigneur nous commande de prier en secret et en des lieux retirés comme dans une chambre, parce que cela convient mieux à la foi, et que nous devons savoir que Dieu est présent partout, qu'il nous entend et nous voit tous, et qu'il remplit de sa majesté les lieux les plus cachés, suivant ce qui est écrit : « Je suis un Dieu proche et non un Dieu éloigné. Quelque caché qu'un homme puisse être, pensez-vous que je ne le voie pas? Ne remplis-je pas le ciel et la terre?» Et ailleurs : « Les yeux de Dieu contem-

plent partout les bons et les méchants. Ainsi lorsque nous nous assemblons pour célébrer les divins sacrifices avec l'évêque, souvenons-nous d'être retenus et de ne pas faire un bruit confus de voix tumultueuses, au lieu d'adresser modestement nos prières à Dieu. Car il n'écoute pas la voix, mais le cœur ; et il n'est point besoin de réveiller par des clameurs celui qui voit les pensées des hommes, comme l'Ecriture nous le témoigne : « Pourquoi, dit Jésus-Christ, pensez-vous du mal dans vos cœurs ? » Et en un autre endroit : « Toutes les Églises sauront que c'est moi qui sonde les reins et les cœurs. » Aussi nous voyons au premier livre des Rois qu'Anne, qui était la figure de l'Église, en usa ainsi, et qu'elle ne priait pas Dieu d'une voix haute et éclatante, mais tout bas et modestement dans le secret de son cœur. Sa prière était cachée, mais sa foi était visible. Elle priait non de la bouche, mais du cœur, parce qu'elle savait bien que Dieu entend ceux qui le prient de la sorte. Aussi obtint-elle ce qu'elle demandait, parce qu'elle le demandait avec foi. L'Écriture sainte en rend témoignage : « Elle parlait, dit-elle, dans son cœur, et elle remuait les lèvres, mais on n'entendait point ce qu'elle disait, et Dieu l'exauça. » Nous lisons aussi dans les Psaumes : « Parlez en vous-mêmes et sur votre lit, et soyez touchés de regret. » Le Saint-Esprit nous enseigne la même chose par le prophète Jérémie lorsqu'il dit : « Il vous faut adorer Dieu en esprit. » Or, quand nous adorons Dieu, il faut nous souvenir de quelle manière le publicain priait dans le temple. Il ne levait pas impudemment les yeux et les mains au ciel, mais frappant sa poitrine et se reconnaissant coupable il implorait la miséricorde de Dieu. Il n'imita pas le pharisien qui avait de la complaisance en lui-même ; mais sans s'assurer de son salut en son innocence, parce qu'il n'y a personne d'innocent devant Dieu, il confessa humblement ses péchés ; et Dieu qui pardonne toujours aux humbles, l'exauça. C'est ce que Notre-Sei-

gneur déclare lui-même dans son Évangile : « Deux hommes montèrent au temple pour y adorer Dieu, dont l'un était pharisien, et l'autre publicain. Le pharisien se tenant debout priait ainsi en lui-même : Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne ressemble pas aux autres hommes, qui sont injustes, voleurs et adultères, comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine, et je donne la dîme de tout ce que je possède. Le publicain, au contraire, se tenant bien loin, n'osait pas seulement lever les yeux au ciel, mais frappait sa poitrine, disant : Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis pécheur. Je vous déclare, dit le fils de Dieu, que celui-ci s'en retourna chez soi plus justifié que l'autre ; parce que quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé. »

Après avoir appris comment nous nous devons approcher de l'oraison, apprenons maintenant du même maître ce que nous y devons demander : « Vous prierez ainsi, dit-il : Notre père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié ; que votre royaume arrive ; que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ; et remettez-nous nos dettes, comme nous les remettons à ceux qui nous doivent ; et ne souffrez pas que nous succombions à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il. » Il faut considérer premièrement que le docteur de la paix et le maître de l'unité ne veut pas, quand on prie, qu'on prie seulement pour soi. Car nous ne disons pas : « Mon Père qui êtes dans les cieux, » ni : « donnez-moi aujourd'hui mon pain, » et ainsi du reste. Notre prière est une prière publique et commune ; et quand nous prions, ce n'est pas pour un seul, mais pour tout le peuple, parce que tout le peuple fidèle ne forme qu'un corps. Le Dieu de la paix et le maître de la concorde qui nous a si fort recommandé l'union, a voulu qu'un seul priât pour tous, de même qu'il nous a tous portés en lui seul. Les trois enfants de Babylone pratiquèrent cette

façon de prier dans la fournaise, et y gardèrent cette union d'esprit. C'est ce que l'Écriture sainte témoigne ; et en même temps qu'elle nous rapporte ce que ces saints ont fait, elle nous donne un exemple de ce que nous devons faire pour devenir semblables à eux : « Alors, dit l'Écriture, tous trois comme d'une même bouche chantaient un hymne et bénissaient le Seigneur. Ils priaient comme d'une même bouche, quoique Jésus-Christ fait homme ne leur eût pas encore appris à prier : et parce que leur prière était simple, spirituelle, et animée d'un esprit de paix, elle fut très-efficace, et mérita de leur faire obtenir de Dieu ce qu'ils demandaient. C'est ainsi que nous voyons que les apôtres et les disciples prièrent après l'Ascension de Notre-Seigneur : « Ils persévéraient tous unanimement dans la prière, dit l'Écriture, avec les femmes, et avec Marie mère de Jésus et ses frères. » Ce qui montre quelles étaient et la ferveur et l'union de leurs prières. Aussi « Dieu qui fait habiter dans une même maison ceux qui sont bien unis ensemble, » ne reçoit dans ses demeures éternelles que ceux dont la prière est animée d'un même esprit. Mais que de mystères contient l'Oraison dominicale ! qu'ils sont grands et féconds en vertu quoique courts en paroles ! Car nous ne pouvons rien demander à Dieu dans nos prières qui ne soit compris en abrégé dans cette prière céleste.

Priez ainsi, dit Notre-Seigneur : « Notre Père qui êtes dans les cieux. » L'homme une seconde fois nouveau-né dans le baptême et rendu à son Dieu, l'appelle d'abord son père, parce qu'il est déjà son enfant. « Il est venu chez soi, dit saint Jean, et les siens ne l'ont point reçu. Mais il a donné à tous ceux qui l'ont reçu et qui croient en son nom, le pouvoir de devenir enfants de Dieu. » Celui donc qui par sa foi en Dieu est devenu son fils doit commencer par lui en rendre grâces, en professant publiquement ce qu'il est et en l'appelant son père. Et en disant qu'il est dans les cieux, il témoigne par ces premières

paroles qu'il profère après sa renaissance divine, qu'il a renoncé à son père charnel, et qu'il ne connaît plus d'autre père que celui qui est dans les cieux. C'est de cette sorte qu'il justifie cette parole de l'Écriture : « Ceux qui disent à leur père et à leur mère : Je ne vous connais point, et à leurs enfants : Je ne sais qui vous êtes, gardent vos préceptes et votre loi. » Notre-Seigneur aussi nous défend dans l'Évangile d'appeler personne notre père sur la terre, comme n'ayant qu'un père qui est au ciel. Et il répondit à ce disciple qui lui disait que son père était mort : « Laissez les morts ensevelir leurs morts, » pour nous apprendre que le père des fidèles est toujours vivant. Mais nous ne l'appelons pas seulement le père qui est dans les cieux, nous ajoutons, « notre Père, » c'est-à-dire le père de ceux qui croient, de ceux qui, sanctifiés par lui et renouvelés par la naissance spirituelle du baptême, commencent à devenir ses enfants. Cette parole est un arrêt contre les Juifs, qui n'ont pas seulement méprisé, mais fait cruellement mourir le Christ qui leur avait été annoncé par les prophètes, et qui leur a été envoyé avant tous les autres. Car ils ne peuvent plus nommer Dieu leur père, puisque Notre-Seigneur les a confondus quand il leur a dit : « C'est le démon qui est votre père, et vous ne demandez qu'à faire ce qu'il aime. Car il a été homicide dès le commencement, et il n'est point demeuré dans la vérité, parce que la vérité n'est point en lui. » Et Dieu, indigné, crie par le prophète Isaïe : « J'ai engendré des enfants, je les ai agrandis, et ils m'ont méprisé. Un bœuf connaît celui à qui il appartient, un âne connaît l'étable de son maître, et Israël ne m'a point connu, mon peuple ne sait qui je suis. Malheur à cette nation criminelle, à ce peuple chargé de péchés. C'est une race corrompue; ce sont des enfants scélérats. Vous avez abandonné le Seigneur et irrité le saint d'Israël. » C'est donc un reproche que nous leur adressons, nous autres chrétiens, quand en priant nous appelons

Dieu « notre Père, » parce qu'il a commencé d'être à nous et cessé d'être aux Juifs qui l'ont abandonné, et qu'un peuple pécheur ne peut pas porter la qualité d'enfant de Dieu, mais bien ceux qui ont reçu le pardon de leurs péchés et la promesse d'une éternité bienheureuse. C'est ce que Notre-Seigneur lui-même déclare dans l'Évangile : « Tout pécheur est esclave du péché. Or, l'esclave ne demeure pas toujours en la maison; c'est le fils qui y demeure toujours. » Mais considérez un peu combien Notre-Seigneur est bon de vouloir que nous appelions Dieu notre père, et que, comme il est son fils, nous nous disions ses enfants. Certainement ce nom est si grand, que nous n'aurions jamais osé l'appeler ainsi, si lui-même ne nous l'eût permis. C'est pourquoi, nous devons songer, quand nous appelons Dieu notre père, qu'il faut nous comporter comme des enfants de Dieu, afin que, comme nous nous réjouissons de l'avoir pour père, il ait sujet de se réjouir de nous avoir pour ses enfants. Vivons donc comme doivent vivre les temples de Dieu, afin qu'il paraisse que Dieu habite en nous. Que nos actions ne démentent point l'Esprit que nous avons reçu, et puisque nous avons commencé à être tout célestes et tout spirituels, ne pensons qu'aux choses célestes et spirituelles. Car Dieu dit : « Je glorifierai ceux qui me glorifient, et je mépriserai ceux qui me méprisent; » et le bienheureux Apôtre, en l'une de ses épîtres : « Vous n'êtes pas à vous, dit-il, car vous avez été achetés bien cher; glorifiez et portez Dieu en votre corps. »

Nous disons ensuite : « Que votre nom soit sanctifié. » Ce n'est pas que nous souhaitions que Dieu soit sanctifié par nos prières, mais c'est que nous lui demandons que son nom soit sanctifié en nous. Car par qui Dieu pourrait-il être sanctifié, puisque c'est lui qui sanctifie toutes choses? Mais comme il a dit : « Soyez saints parce que je suis saint, » nous le prions de nous faire la grâce de conserver la sainteté que nous avons reçue au baptême,

et nous lui demandons cela tous les jours. Car nous avons tous les jours besoin d'être sanctifiés et purifiés de nos péchés, parce que nous péchons tous les jours. Or, l'Apôtre nous apprend quelle est cette sanctification que Dieu nous donne par sa bonté, lorsqu'il dit : « Ni les idolâtres, ni les adultères, ni les efféminés, ni les voleurs, ni les fourbes, ni les ivrognes, ni les médisants, ni ceux qui ravissent le bien d'autrui n'auront point de part au royaume de Dieu. Vous avez été autrefois criminels de la sorte ; mais vous avez été lavés, vous avez été justifiés, vous avez été sanctifiés au nom de notre Seigneur Jésus-Christ et par l'esprit de notre Dieu. » C'est cette sanctification dont nous demandons le maintien en nous ; et parce que Notre-Seigneur et notre juge défend de pécher désormais à celui qu'il a guéri et sanctifié, « de peur qu'il ne lui arrive pis, » nous le prions sans cesse, jour et nuit, qu'il daigne par sa bonté conserver en nous la sainteté et la vie qu'il nous a communiquées par sa grâce.

Il y a ensuite : « Que votre royaume arrive. » Nous demandons à Dieu son royaume dans le même sens que nous lui avons demandé la sanctification de son nom. Car quand est-ce que Dieu ne règne point, ou quand commence en lui ce qui a toujours été et ne cesse jamais d'être? Nous demandons par conséquent l'avénement du royaume que Dieu nous a promis, et qui nous est acquis par le sang et les souffrances de Jésus-Christ ; afin qu'au lieu que nous étions les esclaves du siècle, nous régnions avec Jésus-Christ régnant, comme lui-même nous le promet quand il dit : « Venez, vous que mon Père a bénis ; recevez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. » L'on peut dire aussi que le royaume de Dieu c'est Jésus-Christ lui-même, dont nous désirons tous les jours la venue, et dont nous souhaitons que l'avénement arrive bientôt. Car comme il est notre résurrection parce que nous ressuscitons en lui, l'on peut dire de même qu'il est le royaume

de Dieu parce que nous régnerons en lui. Or, nous avons raison de demander le royaume de Dieu, c'est-à-dire un royaume céleste, car il y a aussi un royaume terrestre. Mais celui qui a renoncé au siècle est au-dessus de tous ses honneurs et de tous ses royaumes ; ce qui fait qu'une personne qui se consacre à Dieu et à Jésus-Christ ne désire point les royaumes de la terre, mais celui du ciel. Néanmoins il est besoin de prier sans cesse pour n'être point exclu de ce royaume, comme les Juifs à qui il avait été premièrement promis, suivant cette parole si claire de Notre-Seigneur : « Plusieurs viendront d'orient et d'occident, et s'assoiront avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux, et les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures, où il n'y aura que pleurs et grincements de dents. » Cela nous fait voir que les Juifs étaient enfants du royaume tant qu'ils ont été enfants de Dieu ; mais aussitôt qu'ils ont cessé de l'avoir pour père, ils ont cessé d'avoir part au royaume. Et c'est pourquoi nous autres chrétiens, qui appelons Dieu notre père, nous lui demandons aussi qu'il nous fasse bientôt entrer dans son royaume.

Nous ajoutons : « Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel ; » non pas afin que Dieu fasse ce qu'il veut, mais afin que nous-mêmes puissions faire ce qu'il lui plaît. Car qui peut empêcher Dieu de faire ce qu'il veut ? Mais parce que le démon s'efforce de nous empêcher d'être parfaitement soumis à Dieu en toutes choses, nous demandons que la volonté de Dieu s'accomplisse en nous. Or pour cela nous avons besoin de cette même volonté de Dieu, c'est-à-dire de son secours et de sa protection, parce que personne n'est fort par ses propres forces, mais par la bonté et la miséricorde de Dieu. Lui-même nous fait bien connaître cette faiblesse de l'homme dont il s'était revêtu, lorsqu'il dit : « Mon Père, si cela se peut, que je ne boive point ce calice. » Mais pour apprendre aussi à ses disciples à ne pas faire leur volonté

mais celle de Dieu, il ajoute : « Néanmoins, que ce que je veux ne se fasse pas, mais ce que vous voulez. » C'est ce qui lui fait dire ailleurs : « Je ne suis pas descendu du ciel pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé. » Que si le Fils a fait ainsi la volonté de son Père, combien plus le serviteur doit-il faire celle de son maître? Saint Jean nous y exhorte dans l'une de ses épîtres : « N'aimez point le monde, dit-il, ni les choses du monde. Celui qui aime le monde n'aime point Dieu; car tout ce qui est au monde n'est que convoitise de la chair, ou convoitise des yeux, ou ambition; ce qui ne vient point de Dieu mais du monde. Or le monde passera avec toutes ses convoitises, au lieu que celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement comme Dieu même. » Si nous voulons demeurer éternellement, il faut que nous fassions la volonté de Dieu qui est éternel Or la volonté de Dieu, c'est ce que Jésus-Christ a fait et enseigné. C'est l'humilité, la fermeté dans la foi, la retenue, la justice, la miséricorde, la bonne conduite. C'est de ne faire tort à personne et de souffrir le tort qu'on nous fait, conserver la paix avec ses frères, aimer Dieu de tout son cœur, l'aimer comme son Père et le craindre comme son Dieu, ne rien préférer à Jésus-Christ comme il ne nous a rien préféré, s'unir inséparablement à lui, embrasser sa croix avec courage et avec confiance, et quand il s'agit de son honneur, être constants, hardis, généreux, et prêts à souffrir la mort. C'est là vouloir être cohéritiers de Jésus-Christ; c'est là accomplir les commandements de Dieu et la volonté du Père. Or nous demandons que la volonté de Dieu soit faite en la terre comme au ciel, parce que de l'un et de l'autre dépend la consommation de notre salut. Car comme nous avons un corps qui a été pris de la terre, et une âme qui tire son origine du ciel, nous sommes terre et ciel tout ensemble; et nous prions Dieu que sa volonté s'accomplisse en l'un et en l'autre, c'est-à-dire en notre corps et

en notre esprit. Car il y a une guerre continuelle entre la chair et l'esprit, de sorte que nous ne faisons pas ce que nous voulons, l'esprit se portant vers les choses du ciel et la chair vers celles d'ici-bas. C'est pour cela que nous demandons instamment à Dieu qu'il lui plaise d'accorder ces deux parties qui nous composent, afin que l'âme qui a été régénérée par lui puisse être sauvée. C'est ce que l'apôtre saint Paul déclare expressément : « La chair, dit-il, convoite contre l'esprit, et l'esprit convoite contre la chair, car ces deux choses sont opposées l'une à l'autre, si bien que vous ne faites pas ce que vous voulez. Or il est aisé de connaître les œuvres de la chair, comme l'impureté, la débauche, l'idolâtrie, les empoisonnements, les homicides, les haines, les disputes, les jalousies, les animosités, les querelles, les partialités, les divisions, les hérésies, les envies, les ivrogneries, les excès de bouche et autres choses semblables, touchant lesquelles je vous ai déjà dit et vous le dis encore, que ceux qui les font ne posséderont point le royaume de Dieu. Les fruits de l'esprit, au contraire, sont la charité, la joie, la paix, le courage, la bonté, la foi, la douceur, la tempérance, la chasteté. C'est pourquoi nous demandons à Dieu tous les jours ou plutôt à tous les moments que sa volonté s'accomplisse à notre égard au ciel et en la terre, parce que la volonté de Dieu est que les choses terrestres le cèdent aux célestes, et que les divines et spirituelles l'emportent. On peut encore donner un autre sens à ces paroles, qui est que comme Notre-Seigneur nous ordonne d'aimer nos ennemis mêmes et de prier pour ceux qui nous persécutent, nous demandons pour ceux qui ne sont que terre, et n'ont pas encore commencé d'être célestes, que la volonté de Dieu soit accomplie en eux, comme Jésus-Christ l'a accomplie en conservant et réparant l'homme. Car puisque Notre-Seigneur n'appelle plus terre ses disciples, mais « le sel de la terre, » et que l'Apôtre dit que « le premier homme vient de la terre et le second

du ciel, » c'est avec raison que devant ressembler à notre « Père, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes, » nous le prions pour le salut de tous les hommes; afin que comme sa volonté a été accomplie dans le ciel, c'est-à-dire en nous par notre foi pour nous faire devenir célestes, elle le soit aussi en la terre; c'est-à-dire dans les infidèles, en sorte que ceux qui sont encore terrestres par leur première naissance, commencent à être célestes lorsqu'ils en recevront une seconde par l'eau et par l'Esprit.

Après cela nous disons : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » Cela se peut entendre ou spirituellement ou à la lettre, et l'un et l'autre de ces deux sens peut être utile. Car le pain de vie c'est Jésus-Christ; et ce pain-là n'est pas pour tous, mais nous appartient : et comme nous disons « notre Père, » parce que Dieu n'est le père que de ceux qui le connaissent et qui croient en lui; ainsi nous disons « notre pain, » parce que Jésus-Christ est notre pain, de nous qui touchons son corps. Or nous demandons que ce pain nous soit donné tous les jours, de peur que nous qui sommes incorporés en Jésus-Christ, et qui recevons tous les jours l'Eucharistie comme un aliment salutaire, ne soyons séparés du corps de Jésus-Christ, nous étant rendus indignes, par quelque péché considérable, de participer au pain céleste. C'est ce que Notre-Seigneur nous fait entendre dans son Évangile : « Je suis, dit-il, le pain de vie qui suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange de mon pain, il vivra éternellement. Or le pain que je donnerai c'est ma chair pour la vie du monde. Lors donc qu'il dit que celui qui mangera de son pain vivra éternellement; comme il est manifeste que ceux-là sont vivants qui touchent son corps et ont droit de recevoir l'Eucharistie, il est bien à craindre au contraire que celui qui en est privé et séparé par là du corps de Jésus-Christ, ne soit aussi fort éloigné du salut

et de la vie, suivant cette menace de Notre-Seigneur : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. » C'est donc pour cela que nous demandons qu'on nous donne tous les jours notre pain, c'est-à-dire Jésus-Christ ; afin que comme nous demeurons et vivons en lui, nous ne soyons jamais séparés de son corps et de sa grâce. L'on peut encore entendre ces paroles de cette sorte, qu'après avoir renoncé au monde par la foi, à ses pompes et à ses richesses, nous ne demandons plus que la nourriture nécessaire pour vivre, selon cet enseignement de Notre-Seigneur : « Celui qui ne renonce point à tout ce qu'il a, ne saurait être mon disciple. » Celui donc qui, suivant les avertissements de son maître, a commencé d'être son disciple en renonçant à toutes choses, ne doit plus demander que la nourriture qu'il lui faut pour chaque jour sans étendre plus loin ses désirs, comme Notre-Seigneur nous l'ordonne encore quand il dit : « Ne vous mettez point en peine du lendemain, car le lendemain se mettra en peine pour lui-même. A chaque jour suffit son mal. » C'est donc avec raison qu'un disciple de Jésus-Christ ne demande que la nourriture dont il a besoin chaque jour, puisqu'il lui est défendu de penser au lendemain. Et en effet il y aurait quelque chose de contradictoire à souhaiter de demeurer longtemps au monde, et cependant à demander que le royaume de Dieu arrive bientôt. C'est aussi ce que le bienheureux Apôtre nous enseigne pour fortifier notre foi et notre espérance : « Nous n'avons rien apporté, dit-il, en ce monde, et nous n'en saurions non plus rien emporter. Pourvu donc que nous ayons le vivre et le vêtement, soyons contents. Car ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans les filets du démon, et sont possédés d'une quantité de mauvais désirs qui précipitent les hommes dans la mort et la damnation. Car l'avarice est la racine de tous maux, si bien que quelques-uns s'y étant laissés aller ont fait naufrage

dans la foi, et se sont engagés en une infinité de malheurs. » Par où l'Apôtre nous apprend que les richesses ne sont pas seulement méprisables, mais dangereuses, parce qu'elles renferment la racine de plusieurs maux qui nous flattent et nous trompent sous une fausse apparence. De là vient que Notre-Seigneur reprend dans l'Évangile ce riche insensé qui ne songeait qu'à amasser du bien, et qui se réjouissait de l'abondance de sa récolte : « Fou que tu es, lui dit-il, l'on te redemandera cette nuit ton âme; et pour qui sera tout ce que tu as amassé? » Cet insensé, qui devait mourir la nuit même, se réjouissait de son opulence, et celui qui était près de laisser la vie ne pensait qu'à amasser abondamment de quoi vivre. Notre-Seigneur, au contraire, nous enseigne que, pour être parfait, il faut vendre tous ses biens et les distribuer aux pauvres, afin d'acquérir un trésor dans le ciel. Il dit que celui-là le peut suivre et imiter sa Passion glorieuse, qui se dégage de l'embarras des affaires temporelles, et envoie ses biens à Dieu devant lui pour les suivre après, lui-même. Afin donc que nous nous puissions élever à ce degré de perfection, prions comme Notre-Seigneur nous l'a enseigné, et apprenons par nos prières quels nous devons être. Car le juste ne saurait manquer de la nourriture qui lui est nécessaire chaque jour, puisqu'il est écrit : « Le Seigneur ne laissera point mourir le juste de faim; » et ailleurs : « Je suis bien vieux, mais je n'ai point encore vu le juste abandonné, ni ses enfants demander leur pain; » et Jésus-Christ dit : « Ne vous inquiétez point, disant : Où trouverons-nous à boire et à manger, et de quoi nous vêtir? Car les Gentils se mettent aussi en peine de tout cela. Mais votre Père sait vos besoins. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données. Il promet que toutes choses seront données à ceux qui cherchent le royaume et la justice de Dieu. Car tout étant à Dieu, rien ne peut manquer à celui qui possède Dieu,

pourvu qu'il ne manque pas lui-même à Dieu. C'est ainsi que Daniel, enfermé par l'ordre du roi dans la fosse aux lions, y fut nourri miraculeusement, et ne reçut aucune atteinte de ces bêtes farouches et affamées. C'est ainsi que le prophète Élie, s'enfuyant pour éviter la persécution, fut nourri dans le désert par des corbeaux : étranges exemples de la malice et de la cruauté humaines, que des lions épargnent les hommes et des oiseaux les nourrissent, et que des hommes maltraitent et persécutent des hommes !

Ensuite nous prions pour nos péchés, et disons : « Remettez-nous nos dettes, comme nous les remettons à ceux qui nous doivent. » Après avoir demandé notre nourriture, nous demandons le pardon de nos offenses, afin que ceux que Dieu nourrit vivent en Dieu, et n'aient pas seulement soin de la vie présente, mais de la vie éternelle, à laquelle on ne peut arriver que par le pardon de ses péchés. Notre-Seigneur les nomme ici des *dettes*, comme il fait encore ailleurs dans son Évangile, quand il dit : « Je vous ai remis toute votre dette, parce que vous m'en avez prié. » Or, en même temps que Notre-Seigneur nous ordonne de prier pour nos péchés, il nous avertit que nous sommes pécheurs ; et combien cet avertissement ne nous est-il pas utile et même nécessaire pour nous faire rentrer en nous-mêmes ! De crainte donc que quelqu'un n'eût de la complaisance en soi-même comme s'il était innocent, au lieu qu'il n'y a personne qui le soit, et qu'en s'élevant il ne tombât de plus haut, Notre-Seigneur nous apprend que nous péchons tous les jours, en nous commandant de prier tous les jours pour nos péchés. C'est ce que saint Jean nous apprend aussi dans son épître, où il dit : « Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous ; mais si nous confessons nos péchés, le Seigneur est fidèle et juste pour nous les remettre. » Paroles qui comprennent ces deux vérités, et que nous

devons prier pour nos péchés, et que c'est le moyen d'en obtenir le pardon. C'est pourquoi il dit que le Seigneur est fidèle pour nous les remettre, comme s'il voulait dire qu'il ne manque point de tenir ses promesses; parce que comme c'est lui qui nous a appris à prier pour nos péchés, c'est lui-même aussi qui nous promet que son Père nous les remettra. Il est vrai que Notre-Seigneur ajoute une condition, qui est que nous pardonnions à ceux qui nous ont offensés, ce qui est enfermé dans ces paroles : « Comme nous les remettons à ceux qui nous doivent. » C'est ce qui lui fait dire autre part : « Vous serez mesuré à la même mesure que vous aurez mesuré les autres. » Et le serviteur qui ne voulut pas remettre à son compagnon ce qu'il lui devait, après que son maître lui eut remis toute sa dette, fut envoyé en prison, et perdit la grâce qu'il venait de recevoir, parce qu'il ne voulut pas faire à un autre la même grâce. C'est ce que Jésus-Christ déclare encore ailleurs plus fortement : « Lorsque vous vous présenterez, dit-il, pour prier, si vous avez quelque grief contre quelqu'un, pardonnez-lui, afin que votre Père qui est dans les cieux vous pardonne vos offenses; car si vous ne pardonnez, votre Père qui est au ciel ne vous pardonnera point. » Vous n'aurez aucune excuse au dernier jour, puisque vous serez jugé par votre propre jugement, et traité comme vous aurez traité les autres. Car Dieu veut que nous vivions en paix dans sa maison, et que nous ne déshonorions point la seconde naissance que nous avons reçue de lui; mais que comme nous avons commencé à être ses enfants, nous conservions sa paix, et que ceux qui ne sont animés que d'un même esprit n'aient aussi qu'une même volonté. C'est pour cela qu'il ne reçut point le sacrifice d'un frère qui était mal avec son frère; et que dans l'Évangile il commande à celui qui est déjà devant l'autel de s'aller auparavant réconcilier avec son frère, afin que ses prières étant faites dans un esprit de paix, Dieu les puisse écouter favorablement.

La paix, la concorde, l'union fraternelle qui tire son origine de l'unité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, est le plus grand sacrifice qu'on puisse faire à Dieu. Aussi voyons-nous que dans les sacrifices d'Abel et de Caïn, qui furent les premiers que les hommes lui offrirent, il n'eut pas tant égard à leurs présents qu'à leur cœur, et qu'il ne tint pour agréable que le présent de celui dont le cœur lui plaisait. Le juste et paisible Abel, offrant son sacrifice à Dieu dans l'innocence, nous a appris à n'approcher des autels qu'avec la crainte de Dieu, avec un cœur simple, avec un esprit de justice et de paix. C'est avec grande raison qu'offrant à Dieu son sacrifice dans une disposition si sainte, il mérita lui-même ensuite de lui être offert en holocauste, et de tracer le premier la voie du martyre ; et il convenait que celui qui avait toujours si bien conservé la justice et la paix de Notre-Seigneur, donnât commencement à sa passion par l'effusion glorieuse de son sang. Ce sont de tels hommes que Dieu couronne, et qu'il vengera avec son Fils au jour du jugement. Mais ceux qui sont désunis d'avec leurs frères ne sauraient, selon le témoignage de l'Apôtre et de l'Écriture, effacer le crime de cette division quand même ils souffriraient la mort pour le nom de Jésus-Christ. Car, comme dit saint Jean : « Celui qui hait son frère est homicide. » Or, un homicide ne peut jamais aller au ciel ni vivre avec Dieu. Un homme qui aime mieux imiter Judas que Jésus-Christ, ne peut être avec Jésus-Christ. Quel est donc ce crime que le baptême de sang ne saurait effacer ? Quel est ce crime que le martyre même ne saurait expier ?

Notre-Seigneur veut que nous ajoutions encore comme une chose fort nécessaire : « Et ne permettez pas que nous tombions en tentation. » Ce qui nous montre que notre ennemi ne peut rien contre nous si Dieu ne le lui permet, et nous doit porter par conséquent à ne craindre que Dieu seul, puisque le malin esprit n'a aucun pouvoir de nous

tenter si Dieu ne le lui donne. L'Écriture sainte le justifie quand elle dit : « Nabuchodonosor, roi de Babylone, vint devant Jérusalem et l'assiégea, et Dieu la livra entre ses mains. » Or, Dieu ne donne ce pouvoir au démon que lorsque nous péchons, suivant cette parole de l'Écriture : « Qui a donné Jacob et Israël en proie à ceux qui le ravagent? N'est-ce pas Dieu qu'ils ont offensé? car ils ne voulaient point marcher dans ses voies ni obéir à sa loi ; et c'est pour cela qu'il leur a fait sentir les effets de sa colère. » Et ailleurs, au sujet de Salomon qui avait violé les commandements de Dieu : « Le Seigneur, dit l'Écriture, suscita Satan contre Salomon. » Mais quand Dieu donne ce pouvoir sur nous au démon, c'est ou pour nous punir, ou pour nous éprouver. C'est de cette dernière sorte qu'il en usa à l'égard de Job, lorsqu'il dit à Satan : « Je te donne pouvoir sur tous ses biens, mais prends garde de toucher à sa personne. » Et c'est encore suivant ces mots que Notre-Seigneur, au temps de sa passion, dit à Pilate : « Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi s'il ne vous avait été donné d'en haut. » Or, quand nous demandons à Dieu qu'il ne permette pas que nous tombions en tentation, cela nous fait souvenir de notre faiblesse, et nous avertit de ne nous point enorgueillir, de ne nous rien attribuer, et de ne pas croire que lorsque nous confessons Jésus-Christ, ou endurons la mort pour lui, la gloire nous en soit due. Car Notre-Seigneur lui-même, nous enseignant l'humilité, nous a dit : « Veillez et priez, de crainte que vous n'entriez en tentation. L'esprit est prompt, mais la chair est faible. » Pour nous apprendre que lorsque nous reconnaissons humblement notre impuissance et attribuons tout à la grâce de Dieu, sa bonté nous accorde tout ce que nous lui demandons ainsi avec crainte et respect.

Enfin cette prière finit par une demande qui comprend en abrégé toutes les autres : « Mais délivrez-nous du mal. » Car ces paroles renferment tout le mal que l'en-

nemi tâche de nous faire en ce monde; et nous devons croire assurément qu'il ne nous en pourra faire aucun, si Dieu nous en délivre et qu'il lui plaise d'exaucer nos prières et de nous assister de son secours. Lors donc que nous lui demandons qu'il nous délivre du mal, il ne reste plus rien à lui demander. Car ayant une fois obtenu sa protection, nous demeurons à couvert contre tout ce que le monde et le diable nous pourraient faire. En effet, comment celui-là peut-il rien craindre du monde qui a Dieu pour son protecteur? Quelle merveille, au reste, que cette prière contienne en abrégé toutes nos autres prières, puisque c'est Dieu même qui l'a composée, et que cela avait été prédit auparavant par le prophète Isaïe, lorsque, plein du Saint-Esprit parlant de la puissance et de la bonté de Dieu : « C'est une parole, dit-il, qui consomme et abrége avec justice, parce que le Seigneur fera une parole abrégée par toute la terre. » Car notre Seigneur Jésus-Christ, qui est la parole de Dieu, étant venu ici-bas pour tous les hommes et pour instruire les savants et les ignorants, de tout âge et de tout sexe, il a abrégé extrêmement ses préceptes afin de soulager la mémoire et qu'on pût apprendre en peu de temps ce qui est absolument nécessaire pour la foi. Ainsi, lorsqu'il a voulu enseigner ce que c'est que la vie éternelle, il l'a comprise en ce peu de mots : « La vie éternelle consiste à vous reconnaître pour seul et vrai Dieu, et à connaître Jésus-Christ que vous avez envoyé. » De même quand il voulut tirer de la loi et des prophètes les premiers et les plus grands préceptes de l'Évangile : « Écoutez, dit-il, Israël : Le Seigneur votre Dieu est un seul Dieu. Et : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces. Voilà le premier commandement. Et voici le second qui lui est semblable : Vous aimerez votre prochain comme vous-même. Toute la loi et les prophètes sont compris en ces deux commandements. » Et ailleurs : « Faites aux hommes tout le bien

que vous voudriez qu'ils vous fissent; car c'est là toute la loi et les prophètes. » Or Notre-Seigneur ne nous a pas seulement enseigné à prier par ses paroles, mais aussi par ses actions, priant souvent lui-même et nous montrant par là l'exemple : « Il se retirait, dit l'Évangile, dans le désert, et y priait. » Et encore : « Il s'en alla sur une montagne pour prier, et il y passa toute la nuit à prier Dieu. » Que si celui qui était sans péché priait ainsi, combien sommes-nous plus obligés de prier, nous qui sommes pécheurs ! et s'il passait la nuit en prières, combien ne devons-nous point veiller ! Or Jésus-Christ ne priait pas pour soi (car qu'eût-il demandé pour lui, étant innocent ?) mais pour nos péchés, comme il le déclare lui-même quand il dit à saint Pierre : « Satan vous a demandé pour vous cribler comme on crible le blé, mais j'ai prié pour vous afin que votre foi ne défaille point. » Et quelque temps après, priant son Père pour tous : « Je ne prie pas seulement pour eux, dit-il, mais encore pour ceux que leur prédication fera croire en moi, afin qu'ils soient tous ensemble une même chose, ainsi, mon Père, que vous êtes en moi et moi en vous ; afin, dis-je, qu'ils soient aussi une même chose en nous. » Il faut avouer que Notre-Seigneur témoigne une singulière bonté de ne pas se contenter de nous racheter par son sang, mais de vouloir encore prier pour nous. Mais considérez, je vous prie, ce qu'il demande : Que comme son Père et lui ne sont qu'une même chose, nous demeurions aussi unis entre nous. Ce qui montre quel crime c'est que de rompre l'unité, puisque Notre-Seigneur a prié particulièrement pour cela. Il a voulu sauver son peuple par la paix, parce qu'il savait que la discorde n'a point d'entrée dans le royaume de Dieu. Or, quand nous prions, il faut que ce soit de tout notre cœur; il faut bannir toutes les pensées charnelles et séculières, et ne songer uniquement qu'à ce que nous faisons. C'est pour cela que le prêtre, avant de commencer l'Oraison, y prépare

les fidèles par cette préface : « Élevez vos cœurs ; afin que le peuple répondant : Nous les avons élevés au Seigneur, » cela le fasse souvenir qu'il ne doit penser à rien qu'à Dieu. Fermons à l'ennemi toutes les avenues de notre cœur, et qu'il ne soit ouvert que pour Dieu seul. Car souvent l'ennemi s'y glisse subtilement et nous détourne de l'attention que nous devons avoir à Dieu, si bien que nos paroles ne répondent pas à nos pensées, au lieu que ce n'est pas de bouche mais d'esprit qu'il le faut prier. Mais quelle négligence est-ce là de se laisser emporter pendant la prière à des pensées profanes et inutiles, comme si nous avions alors à penser autre chose qu'à ce que nous disons à Dieu ? Comment voulez-vous que Dieu vous entende, lorsque vous ne vous entendez pas vous-même ? ou comment pouvez-vous prétendre qu'il se souvienne de vous, tandis que vous vous oubliez ainsi ? Vous montrez bien par là que vous n'avez pas grand soin de vous garder des surprises de l'ennemi. Vous priez Dieu, mais vous offensez sa majesté en le priant si négligemment. Vos yeux veillent, mais votre cœur dort ; au lieu que le cœur d'un chrétien doit veiller lors même que ses yeux sont endormis, suivant cette parole que l'épouse dit au nom de l'Église dans le Cantique des Cantiques : « Je dors, mais mon cœur veille. » C'est pourquoi l'Apôtre nous avertit de persévérer dans la prière, et d'y être vigilants, afin de nous apprendre qu'il n'y a que ceux qui prient de la sorte qui obtiennent de Dieu ce qu'ils lui demandent. Or nos prières ne doivent pas être stériles et infructueuses; autrement elles demeurent sans effet. Car comme, selon l'Évangile, tout arbre qui ne porte point de fruit doit être coupé et jeté au feu, de même Dieu n'écoute point nos paroles si elles ne sont accompagnées de bonnes œuvres. C'est ce qui fait dire à l'Écriture : « La prière est bonne avec le jeûne et l'aumône. » Celui en effet qui nous doit récompenser, au dernier jour, de nos bonnes œuvres et de nos aumônes, écoute maintenant favorablement ceux qui

accompagnent leurs prières de leurs bonnes œuvres. C'est ainsi que le centurion Corneille mérita d'être exaucé. « Il faisait beaucoup d'aumônes au peuple, dit l'Écriture, et priait toujours Dieu. Un jour donc qu'il était en oraison vers les trois heures après midi, un ange lui apparut, pour lui rendre témoignage du mérite de ses bonnes œuvres, et lui dit : « Corneille, vos prières et vos aumônes sont montées en la présence de Dieu et il s'en est souvenu. » Car les prières accompagnées du mérite des bonnes œuvres montent bientôt à Dieu. C'est ainsi que l'ange Raphaël rendit un pareil témoignage à Tobie qui s'appliquait continuellement à la prière et à des œuvres de charité : « Il est glorieux, dit-il, de publier les œuvres de Dieu. Car lorsque vous priiez avec Sara j'ai présenté vos oraisons à Dieu. Et parce que vous ensevelissiez charitablement les morts et n'avez point fait difficulté de sortir de table et de quitter votre dîner pour en enterrer un, j'ai été envoyé pour vous tenter; et Dieu m'envoie maintenant pour vous guérir avec Sara votre belle-fille. Car je suis Raphaël, l'un des sept bons anges, qui sont continuellement présents devant Dieu. » Le Seigneur nous enseigne encore la même chose par la bouche d'Isaïe : « Rompez, dit-il, tous les nœuds de l'injustice; abandonnez vos commerces criminels ; laissez en repos les misérables et ne les opprimez plus ; faites part du pain que vous mangez à ceux qui ont faim, et retirez les pauvres dans votre maison ; donnez des vêtements à ceux qui sont nus, et ne méprisez point ceux de votre nation ; et alors votre lumière brillera comme l'aurore, vous serez bientôt superbement paré, votre justice marchera devant vous, et la splendeur de Dieu vous environnera. Alors le Seigneur vous exaucera quand vous l'invoquerez, et à peine aurez-vous ouvert la bouche qu'il dira : Me voici. » Voilà comment Dieu promet d'écouter et de secourir ceux qui dégagent leur cœur de toute injustice, et qui font l'aumône à ses serviteurs comme il l'a commandé. Et véritablement ceux qui exécutent ce que

Dieu leur ordonne méritent bien que Dieu fasse ce qu'ils lui demandent. Le bienheureux apôtre saint Paul, ayant été assisté par les fidèles dans une nécessité pressante, appelle ces actions de charité des sacrifices : « Je suis comblé, dit-il, de vos biens, et j'ai reçu ce que vous m'avez envoyé par Épaphrodite, comme un excellent parfum et comme un sacrifice très-agréable à Dieu. » Car avoir pitié des pauvres c'est prêter à Dieu à intérêt, et donner aux plus petits c'est donner à Dieu même et lui offrir un sacrifice spirituel d'encens et de parfums. Quant au temps de la prière, nous voyons que ces trois enfants de Babylone que la fermeté de leur foi rendit victorieux dans leur captivité même, observaient avec Daniel l'heure de Tierce, de Sexte et de None, comme pour figurer le mystère de la Trinité, qui devait être révélé dans les derniers temps. Car il y a trois heures depuis la première jusqu'à Tierce, trois depuis Tierce jusqu'à Sexte, et trois depuis Sexte jusqu'à None, de telle sorte que chaque intervalle d'une de ces heures à l'autre marque la Trinité, et toutes les trois prises ensemble l'accomplissent. C'est ainsi que les adorateurs du vrai Dieu distinguaient autrefois le temps de leurs prières, et l'on a vu clairement depuis, que cela était une figure de ce qui devait arriver. Car ce fut à l'heure de Tierce que le Saint-Esprit descendit sur les disciples et les remplit de grâce comme Notre-Seigneur le leur avait promis. Ce fut à l'heure de Sexte que saint Pierre étant monté au haut de la maison où il était, Dieu lui apprit de vive voix et par une vision à admettre indifféremment tout le monde au baptême, parce qu'auparavant il faisait difficulté de le donner aux Gentils. Et enfin Notre-Seigneur ayant été crucifié à l'heure de Sexte, ce fut à l'heure de None qu'il lava nos péchés dans son sang, et qu'il consomma sa victoire par sa mort pour nous racheter et nous vivifier. Mais maintenant, les temps de la prière se sont multipliés avec les mystères. Car il faut prier aussi le matin afin de célébrer la mé-

moire de la résurrection de Notre-Seigneur. Aussi voyons-nous que ce temps a été marqué par le Saint-Esprit dans les Psaumes : « Vous êtes mon roi et mon Dieu, dit David ; car c'est à vous, Seigneur, que j'adresserai ma prière, et je vous ferai entendre ma voix dès le matin. Dès le matin je me présenterai devant vous et vous contemplerai. » Le Seigneur dit encore par un autre prophète : « Ils viendront vers moi de grand matin, disant : Allons, retournons au Seigneur notre Dieu. » Nous sommes encore obligés de prier sur la fin du jour quand le soleil se couche. Car comme Jésus-Christ est le vrai jour et le vrai soleil, c'est alors que nous devons demander qu'il nous éclaire, c'est-à-dire qu'il hâte son avénement pour nous donner la grâce de la lumière éternelle. Or que Jésus-Christ soit le jour, le Saint-Esprit le déclare dans les Psaumes quand il dit : « La pierre que les architectes ont rejetée a été faite la principale pierre de l'angle. Elle a été ainsi placée par le Seigneur, et nous le voyons avec étonnement. C'est lui qui est le jour qu'a fait le Seigneur ; marchons et nous réjouissons en lui. » Et qu'il soit un soleil, le prophète Malachie le témoigne par ces paroles : « Le soleil de justice se lèvera pour vous qui craignez la majesté du Seigneur, et vous trouverez votre guérison sous ses ailes. » Puis donc que, selon l'Écriture, Jésus-Christ est le vrai jour et le vrai soleil, et que les chrétiens sont dans Jésus-Christ, il n'y a point d'heure du jour où nous ne devions prier Dieu. Et quand la nuit vient, elle ne nous en doit point empêcher, parce que la nuit même est lumineuse pour les enfants de lumière. En effet, quand peut être sans lumière celui qui porte la lumière dans son cœur ? ou quand ne fait-il pas jour et soleil pour celui de qui Jésus-Christ est le soleil et le jour ? Ainsi, puisque nous sommes toujours en Jésus-Christ, c'est-à-dire dans la lumière, nous ne devons pas même durant la nuit cesser de prier. C'est ainsi qu'Anne, cette sainte veuve, veillait et priait sans relâche pour attirer sur elle les grâces de

Dieu, comme l'Évangile le témoigne : « Elle ne sortait point du temple, dit l'Évangéliste, servant Dieu nuit et jour par ses jeûnes et par ses prières. » C'est aux Gentils qui n'ont pas encore été éclairés de cette lumière, et aux Juifs qui l'ont perdue et qui marchent dans les ténèbres, à voir ce qu'ils ont à faire : mais pour nous, qui sommes toujours dans la lumière du Seigneur, et qui savons ce que nous avons commencé à être par la grâce que nous avons reçue, ne mettons point de différence entre la nuit et le jour. Croyons toujours marcher dans la lumière ; que les ténèbres d'où nous sommes sortis ne nous fassent plus d'obstacle ; que la nuit ne fasse point tort à nos prières et ne serve point de prétexte à notre paresse. Ayant été spirituellement renouvelés et régénérés par la miséricorde de Dieu, anticipons dès ici-bas l'état où nous serons un jour. Et comme dans le paradis il n'y aura plus qu'un jour qui ne sera suivi d'aucune nuit, veillons dès à présent durant la nuit comme durant le jour. Là nous prierons Dieu et le remercierons sans cesse ; ne cessons donc point ici de le prier et de le remercier.

(Saint Cyprien. *De l'Oraison dominicale, Traité IV*.)

---

## XXII. DE LA CHARITÉ.

### SAINT JÉRÔME A ASELLA.

Je ne serais pas sage si je me flattais de pouvoir vous marquer toute la reconnaissance que je vous dois. Car il n'y a que Dieu qui soit à même de vous en donner une récompense proportionnée à vos mérites. Pour moi, je me sens si peu digne de l'amitié que vous me témoignez en Jésus-Christ, que je n'aurais jamais pu croire, ni même souhaiter que vous m'en donnassiez des preuves si manifestes. Quoique je passe dans l'esprit de quelques-uns pour un scélérat et pour un homme plongé dans toutes sortes de crimes (ce qui est encore peu dire d'un pécheur tel que moi), c'est néanmoins en user d'une manière bien chrétienne que de juger favorablement, comme vous faites, de ceux qui sont véritablement méchants. Car il est toujours très-dangereux de « condamner le serviteur d'autrui ; » et celui qui par malice empoisonne les bonnes actions des autres, a bien de la peine à obtenir le pardon de sa médisance. Un jour, un jour viendra où nous gémirons, vous et moi, des tourments auxquels plusieurs seront condamnés.

On m'accuse d'être un infâme, un fourbe, un homme artificieux, un menteur, un magicien. Lequel vaut mieux d'imputer faussement tous ces crimes à un innocent et d'ajouter foi à une si noire calomnie, ou de ne le vouloir pas croire lors même qu'il en est vraisemblablement coupable? Quelques-uns me baisaient les mains, tandis qu'ils déchiraient ma réputation de la manière la plus cruelle et la plus impitoyable. Ils me témoignaient de bouche qu'ils prenaient part à mes peines, et dans le fond du cœur ils se réjouissaient de mes disgrâces. Mais le Sei-

gneur, qui découvrait tout ce qui se passait dans leur âme, se moquait de leur malice et se réservait de me juger un jour avec eux. L'un trouvait à redire à mon allure et à mon rire ; l'autre remarquait dans les traits de mon visage je ne sais quoi de choquant ; mes manières simples et naturelles paraissaient à d'autres suspectes et affectées. J'ai été de la sorte durant près de trois ans en butte à leurs censures et à leurs calomnies.

Je me suis trouvé plusieurs fois au milieu d'un cercle de vierges. J'ai expliqué souvent à quelques-unes l'Écriture sainte le mieux qu'il m'a été possible. Cette étude nous obligeait d'être souvent ensemble. L'assiduité donnait lieu à la familiarité, et la familiarité faisait naître la confiance. Mais qu'elles disent elles-mêmes si jamais elles ont remarqué dans ma conduite quelque chose d'indigne d'un chrétien. Ai-je jamais reçu un salaire de qui que ce soit? N'ai-je pas toujours rejeté avec mépris les présents, soit grands soit petits, qu'on m'a voulu faire? A-t-on entendu sonner dans mes mains l'argent que j'avais reçu de quelqu'un? A-t-on remarqué quelque parole équivoque dans mes discours? Je pardonne à mes ennemis d'avoir ajouté foi à celui qui m'a calomnié avec tant d'injustice; mais puisque aujourd'hui cet imposteur désavoue tout ce qu'il a inventé contre moi, pourquoi refusent-ils de le croire? C'est le même homme qui, après m'avoir imputé de faux crimes, déclare maintenant que j'en suis innocent. Au reste, ce qu'un homme confesse au milieu des tourments est bien plus croyable que ce qu'il dit en plaisantant. Mais peut-être aime-t-on mieux croire des impostures, parce qu'on trouve plus de plaisir à les entendre et qu'on force même les autres à les débiter.

Avant que je fréquentasse la maison de sainte Paule, tout Rome m'estimait et applaudissait à ma vertu ; chacun me jugeait digne du premier trône de l'Église. Le pape Damase, d'heureuse mémoire, ne faisait rien sans moi ; je passais pour un saint, pour un homme véritablement

humble et d'une érudition profonde. M'a-t-on vu entrer chez quelque femme d'une conduite peu régulière? Me suis-je attaché à celles qui se distinguaient par la magnificence de leurs habits, par l'éclat de leurs pierreries, par la beauté d'un visage fardé, par leurs richesses et leur qualité? N'y avait-il, n'y avait-il dans Rome qu'une femme pénitente et mortifiée qui fût capable de me toucher? Une femme desséchée par des jeûnes continuels, toujours triste, négligée jusqu'à inspirer du dégoût, devenue presque aveugle à force de pleurer, et qui passait les nuits entières en oraison; une femme qui n'avait point d'autres chants que les Psaumes, d'autre entretien que l'Évangile, d'autre plaisir que la continence, d'autre nourriture que le jeûne? N'y avait-il encore une fois qu'une femme de ce caractère qui pût avoir de l'attrait pour moi? Pénétré que j'étais de la sainteté d'une femme si chaste et si vertueuse, à peine ai-je commencé à la voir et à lui donner des marques de respect, d'admiration, d'estime, qu'aussitôt tout mon mérite a disparu, toutes mes vertus se sont évanouies.

O envie, qui commences par te déchirer toi-même! ô ruses et artifices du démon, qui faites à ceux qui sont purs une guerre continuelle! De toutes les dames romaines, Paule et Mélanie sont les seules qui soient devenues la fable de la ville, elles qui, en abandonnant leurs biens et leurs enfants, ont porté devant tous la croix du Sauveur, comme l'étendard de la piété et de la religion. Si elles allaient au bain, si elles se servaient des parfums les plus exquis, si elles savaient profiter des moyens que leurs richesses et le veuvage leur fournissent de vivre avec plus de liberté, et d'entretenir leur luxe et leur vanité, alors on les traiterait avec vénération, on les appellerait saintes. Mais, dit-on, elles veulent plaire sous le sac et sous la cendre; elles veulent aller en enfer avec tous leurs jeûnes et toutes leurs mortifications; comme si elles ne pouvaient pas se damner avec la foule, en s'atti-

rant par une vie mondaine les applaudissements des hommes. Si c'étaient des païens ou des juifs qui condamnassent la vie qu'elles mènent, elles auraient du moins la consolation de voir que leur conduite ne déplairait qu'à ceux à qui Jésus-Christ ne plaît pas; mais ce qu'il y a en ceci de plus énorme, c'est que ce sont des chrétiens qui, au lieu de prendre soin de leurs propres affaires et d'arracher la poutre qui leur crève les yeux, tâchent de découvrir une paille dans l'œil de leur prochain, déchirent cruellement la réputation de ceux qui prennent le parti de la piété, et s'imaginent remédier à leurs maux en décriant la sainteté, en censurant la conduite de tout le monde et en grossissant le nombre de ceux qui se perdent et qui vivent dans le libertinage.

Vous aimez à prendre le bain tous les jours; mais ces saintes femmes croient qu'il n'est propre qu'à les salir au lieu de les laver. Vous êtes repu de gelinottes et vous faites gloire d'avoir mangé de l'esturgeon; et moi, je ne me nourris que de fèves. Vous prenez plaisir à entendre les bouffonneries et les bons mots d'une bande de railleurs qui vous environnent; et moi, je me plais à voir couler les larmes que répandent Paule et Mélanie. Vous souhaitez de posséder ce qui appartient aux autres, et elles méprisent ce qu'elles possèdent. Vous aimez les liqueurs, et elles trouvent plus de plaisir à boire de l'eau froide. Vous croyez perdre tout ce qui échappe pendant cette vie à votre avarice, à votre délicatesse, à votre gourmandise; mais ces femmes, sûres qu'elles sont des promesses que Dieu leur fait dans l'Écriture, tournent du côté du ciel tous les désirs et toutes les affections de leur cœur. Je veux que leur espérance soit frivole et chimérique; que vous importe? elle est fondée, cette espérance, sur l'assurance qu'elles ont de ressusciter un jour. Quant à nous, nous avons horreur de la vie que vous menez. Soyez gros et gras, à la bonne heure; pour moi, j'aime à avoir le visage pâle et décharné. Vous vous imaginez que notre

genre de vie n'est propre qu'à faire des malheureux, mais nous vous croyons encore plus malheureux que nous. Ainsi, nous opposons les reproches aux reproches, et nous nous regardons les uns les autres comme des insensés.

Je vous écris ceci, chère Asella, du bord du vaisseau sur lequel je viens de m'embarquer ; et je vous l'écris les larmes aux yeux et le cœur pénétré de douleur. Je rends grâces à mon Dieu de ce qu'il m'a jugé digne de la haine du monde. Obtenez-moi de lui de pouvoir retourner de Babylone à Jérusalem, afin qu'affranchi de la domination de Nabuchodonosor, je puisse passer mes jours sous celle de Jésus, fils de Josedech. Fasse le ciel qu'un nouvel Esdras vienne me reconduire en mon pays ! J'étais bien insensé de vouloir chanter les cantiques du Seigneur sur une terre étrangère, et d'abandonner la montagne de Sinaï pour mendier le secours de l'Égypte. J'avais oublié ce que dit l'Évangile, qu'on ne peut sortir de Jérusalem sans tomber aussitôt entre les mains des voleurs, qui dépouillent, qui blessent et qui tuent tous ceux qu'ils rencontrent. Quoique le prêtre et le lévite me méprisent, je ne serai pas abandonné du charitable Samaritain, je veux dire de celui que les Juifs appelèrent autrefois Samaritain et possédé du démon, et qui, après avoir rejeté le nom de possédé, ne refusa pas celui de Samaritain, qui, dans la langue hébraïque, signifie *Gardien*. Quelques-uns m'accusent d'être sorcier ; comme je suis serviteur de Jésus-Christ, je reconnais en cela la marque et le caractère de ma foi ; les Juifs ont appelé mon divin maître magicien, et l'apôtre saint Paul a été traité comme un séducteur. Dieu veuille que je ne sois exposé qu'à « des tentations humaines et ordinaires. » Quelle part ai-je encore eue aux souffrances de Jésus-Christ, moi qui combats sous l'étendard de la croix ? L'on m'a imputé des crimes infâmes et honteux, mais je sais qu'on arrive au royaume du ciel « à travers la bonne et la mauvaise réputation. »

Saluez de ma part Paule et Eustochie, qui, malgré les discours du monde, me seront toujours chères en Jésus-Christ. Saluez aussi notre bonne mère Albine, notre sœur Marcelle, Marcelline et sainte Félicité ; et dites-leur que nous comparaîtrons tous un jour devant le tribunal de Jésus-Christ, et que là seront développés les replis les plus secrets de nos cœurs. Souvenez-vous de moi, ma chère Asella, vous qui êtes l'exemple et l'ornement des vierges, et calmez par vos prières les orages et les tempêtes de la mer.

(Saint Jérôme. *Lettre XLIX*e.)

---

## XXIII. DE L'AUMONE.

Les grâces que nous avons reçues de Dieu et de Jésus-Christ sont grandes. Car le Père éternel a envoyé son Fils pour nous racheter et nous rendre la vie ; et le Fils de Dieu a bien voulu devenir enfant de l'homme pour nous faire enfants de Dieu. Il s'est humilié afin de nous relever lorsque nous étions abattus. Il a été couvert de plaies afin de guérir les nôtres. Il s'est fait esclave pour nous tirer de l'esclavage. Il a souffert la mort pour nous procurer l'immortalité. Ces faveurs sont considérables et signalées. Mais quelle n'est pas la bonté de Dieu qui, ne se contentant pas d'avoir racheté l'homme, lui accorde encore les moyens de se sauver ? Car Notre-Seigneur, ayant guéri en venant au monde les blessures d'Adam et les morsures du serpent, notre ancien ennemi, il donna une loi à l'homme ainsi guéri, et lui commanda de ne plus pécher, de peur qu'il ne lui arrivât quelque malheur plus déplorable. Ce commandement, d'un côté, nous liait et nous obligeait à conserver notre innocence recouvrée ; mais notre faiblesse, d'une autre part, nous en rendait incapables, si la bonté de Dieu venant encore à notre secours ne nous eût ouvert une voie en nous montrant les œuvres de justice et de miséricorde, pour purifier par là toutes les souillures que nous pouvions contracter ensuite. C'est ce que le Saint-Esprit témoigne dans l'Écriture : « Les péchés, dit-il, sont lavés par la foi et par les aumônes. » Ce qui ne se doit pas entendre des péchés contractés avant le baptême, car ceux-là ont été effacés par le sang de Jésus-Christ. L'Écriture dit encore : « Comme l'eau éteint le feu, ainsi l'aumône efface les péchés. » C'est-à-dire que, comme l'eau du baptême éteint le feu de l'enfer, les aumônes et les bonnes œuvres

servent à remettre les péchés, et que, comme nous en avons une fois obtenu le pardon dans le baptême, la pratique continuelle des œuvres de miséricorde renouvelle en quelque sorte la vertu de ce sacrement, et nous fait encore obtenir la même grâce. C'est ce que Notre-Seigneur nous enseigne dans l'Evangile. Car, comme on reprenait ses disciples de ce qu'ils mangeaient avant d'avoir lavé leurs mains, il répondit : « Celui qui a lavé le dedans a lavé aussi le dehors ; mais donnez l'aumône et toutes choses seront pures pour vous. » Par où il indique que ce n'est pas les mains, mais le cœur qu'il faut nettoyer, et que l'on doit avoir plus de soin de purifier les taches du dedans que du dehors, parce que l'esprit ne saurait être pur que le corps ne le soit aussi. Mais il ajoute en même temps que le moyen de nous purifier, c'est de faire l'aumône. Un Dieu miséricordieux enseigne à faire miséricorde, et, songeant à conserver ceux qui lui ont coûté si cher à racheter, il leur apprend comment ils peuvent se laver des fautes qu'ils commettent après le baptême. Reconnaissons donc la grandeur de ce bienfait, et puisqu'il est inévitable que nous recevions ici-bas quelques blessures, employons au moins ces remèdes pour les guérir. Et que personne ne se repose tellement sur son innocence qu'il s'imagine n'en avoir point besoin. Il est écrit : « Qui osera se glorifier d'avoir le cœur chaste, ou d'être exempt de péché ? » Et saint Jean, dans son Épître : « Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous. Mais si nous confessons nos péchés, le Seigneur est fidèle et juste, et il nous les pardonnera. » Si donc personne n'est exempt de péché, et que ce soit un orgueil ou une folie de le prétendre, ne devons-nous pas remercier Dieu de nous avoir fourni des moyens pour nous en purifier? Car il n'a jamais cessé dans les Écritures saintes, tant anciennes que nouvelles, d'exciter son peuple aux œuvres de miséricorde, et le

Saint-Esprit y commande partout à ceux qui aspirent au royaume du ciel de faire des aumônes : « Criez de toutes vos forces, dit-il à Isaïe, et ne vous y épargnez point. Faites retentir votre voix comme une trompette, et prêchez hautement à mon peuple ses péchés et à la maison de Jacob ses crimes. » Et, après leur avoir reproché leurs péchés et leurs abominations, et déclaré qu'ils avaient beau prier, jeûner, se coucher sur la cendre et sous le cilice, que tout cela n'apaiserait point la colère de Dieu, il leur fait entendre pourtant à la fin qu'ils le pourraient fléchir par leurs aumônes : « Faites part de votre pain, ajoute-t-il, à celui qui a faim, et recevez chez vous les pauvres qui n'ont point de retraite. Habillez ceux qui sont nus et ne méprisez point ceux de votre nation ; et alors votre lumière éclatera tout d'un coup comme celle de l'aurore ; vous serez parés de riches ornements ; la justice marchera devant vous, et une splendeur divine vous environnera. Alors vous n'invoquerez pas plutôt le Seigneur qu'il vous exaucera, et vous parlerez encore, qu'il dira : Me voici. » Dieu lui-même nous enseigne les moyens de l'apaiser, qui sont les aumônes. C'est ce qui fait dire à Salomon : « Mettez votre aumône dans le sein du pauvre et elle vous obtiendra de vous délivrer de tout mal. » Et encore : « Celui qui se bouche les oreilles pour ne point ouïr les cris du pauvre criera lui-même à Dieu, et ne sera point écouté. » Car celui-là se rend indigne de la miséricorde de Dieu, qui ne fait pas miséricorde, et il se ferme la porte de sa bonté, parce qu'il ferme son cœur aux prières des misérables. Le Saint-Esprit témoigne encore la même chose dans les Psaumes : « Bienheureux, dit-il, celui qui pense aux besoins du pauvre et de l'indigent ; le Seigneur le délivrera dans le mauvais jour. » Daniel se souvenait de ces préceptes lorsque le roi Nabuchodonosor, étant effrayé d'un mauvais songe, il lui donna ce remède pour détourner les malheurs dont il était menacé : « Que Votre Majesté, dit-il, suive mon conseil. Rachetez vos péchés

par des aumônes et vos injustices par des actions de charité, et Dieu vous pardonnera vos offenses. » A quoi ce roi n'ayant pas voulu obéir, il tomba dans les calamités que son songe lui présageait et qu'il aurait pu éviter s'il eût racheté ses péchés par des aumônes. L'ange Raphaël, dans Tobie, confirme aussi le même précepte, et exhorte à faire l'aumône avec joie et libéralement : « La prière, dit-il, est bonne avec le jeûne et l'aumône, parce que l'aumône délivre de la mort et efface les péchés. » Il témoigne par là que nos oraisons sont moins puissantes lorsqu'elles ne sont pas aidées des aumônes. Il nous apprend que ce sont les aumônes qui rendent nos prières efficaces, qui nous garantissent des dangers, qui délivrent nos âmes de la mort. Ce qu'il ne faut pas considérer comme une explication que je donne de moi-même aux paroles de l'ange, puisque les Actes des apôtres rapportent une histoire qui prouve que l'aumône ne délivre pas seulement de la seconde mort de l'âme, mais aussi de la première. Car une femme nommée Tabitha, qui se recommandait par ses aumônes et ses bonnes œuvres, étant morte, on alla aussitôt chercher saint Pierre, qui, rempli d'une charité apostolique, vint sans retard. Les veuves l'environnèrent en pleurant, et lui montrèrent les robes et les habits que la défunte leur avait donnés, ses actions priant pour elle plutôt que leurs paroles. Saint Pierre crut qu'on pourrait obtenir ce qu'on demandait de la sorte, et que Jésus-Christ ne manquerait pas d'exaucer des veuves en la personne desquelles lui-même avait été vêtu. S'étant donc mis à genoux, et ce puissant intercesseur ayant offert au Seigneur les prières des veuves et des pauvres, il se tourna vers le corps qu'on avait déjà lavé et étendu sur une planche, et dit : « Tabitha, levez-vous, au nom de Jésus-Christ ; » et celui qui avait dit dans l'Évangile qu'on obtiendrait tout ce qu'on demanderait à Dieu en son nom, ne manqua pas à saint Pierre en cette rencontre et l'exauça sur-le-champ.

Ainsi, la mort fut arrêtée et l'âme retourna dans ce saint corps, au grand étonnement de tout le monde, tant les œuvres de charité sont puissantes ; et celle qui avait fait vivre ces pauvres veuves par ses libéralités, recouvra la vie par le moyen de leurs prières. Aussi voyons-nous que Notre-Seigneur, qui ne vivifie pas seulement les fidèles, mais qui leur donne encore des préceptes pour les faire vivre éternellement, ne nous recommande rien tant, dans l'Évangile, que de faire l'aumône et de songer plutôt à amasser des trésors dans le ciel que sur la terre. « Vendez, dit-il, votre bien et donnez l'aumône; » et ailleurs : « Ne vous faites point de trésors sur la terre où les vers et la rouille les mangent, et où les voleurs les déterrent et les dérobent; mais faites-vous des trésors dans le ciel, où les vers ni la rouille ne les mangent point, et où il n'y a point de voleurs qui les déterrent et les dérobent. Car votre cœur sera où sera votre trésor. » Et voulant montrer en quoi consiste la perfection, lorsqu'on a accompli tous les préceptes de la Loi : « Si vous voulez être parfaits, dit-il, allez, vendez tout ce que vous avez et le donnez aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel, et puis venez et me suivez. » Il dit encore, en un autre endroit, que celui qui veut acquérir la grâce et le salut doit acheter de tout son bien la vie éternelle, qui est cette pierre précieuse que le sang de Jésus-Christ a rendue de si haut prix. « Le royaume des cieux, dit-il, est semblable à un marchand qui cherche des pierreries, et qui, en ayant trouvé une de grand prix, va vendre tout ce qu'il a et l'achète. » Enfin il appelle enfants d'Abraham ceux qui s'emploient à aider et nourrir les pauvres. Car, comme Zachée lui eut dit : « Je donne dès maintenant la moitié de mon bien aux pauvres, et si j'ai fait tort à quelqu'un, je lui en veux rendre quatre fois autant, » Jésus répondit : « Grâce a été faite aujourd'hui à cette maison, parce que celui-ci est aussi enfant d'Abraham. » En effet, si Abraham a été réputé juste, à cause qu'il a cru en Dieu,

celui qui fait l'aumône pour accomplir le commandement de Dieu croit aussi en Dieu, le craint et l'a en vue quand il assiste les pauvres. Car il ne les assiste que parce qu'il croit et qu'il sait que l'Écriture sainte ne peut mentir lorsqu'elle dit que les arbres stériles, c'est-à-dire les hommes qui ne font point de bonnes œuvres, seront jetés au feu et que les personnes charitables seront appelées au royaume. Aussi Notre-Seigneur appelle fidèles ceux qui font de bonnes œuvres, et ôte toute confiance en ceux qui n'en font point : « Si vous n'avez pas été fidèles dans la dispensation des fausses richesses, qui vous confiera les véritables ? Et si vous n'avez pas été bons économes d'un bien étranger, qui vous donnera la disposition du vôtre ? » Mais vous craignez peut-être qu'en assistant ainsi les pauvres votre bien ne s'épuise, et que vous ne tombiez vous-même ensuite dans la pauvreté ? N'ayez point peur que cela arrive, et mettez-vous en repos sur ce point. Les richesses ne s'épuisent pas lorsqu'on s'en sert pour Jésus-Christ, lorsqu'on les emploie en des œuvres du ciel. Et ce n'est pas moi qui vous le promets et vous le certifie ; c'est l'Écriture sainte, c'est Dieu lui-même : « Celui qui secourt les pauvres, dit le Saint-Esprit par la bouche de Salomon, ne manquera jamais de rien ; mais celui qui détourne les yeux de dessus eux sera réduit à une extrême pauvreté. » Le bienheureux apôtre saint Paul, de même, plein de la grâce du Saint-Esprit, dit : « Celui qui fournit la semence à celui qui sème vous donnera ce dont vous avez besoin pour vivre, multipliera la semence de vos charités et augmentera le fruit de votre justice, afin que vous soyez riches en tout ; » et encore : « Ces aumônes ne soulageront pas seulement les nécessités des fidèles, mais produiront l'abondance, à cause du grand nombre d'actions de grâces qu'on en rend à Dieu. » Car les actions de grâces que les pauvres lui rendent pour les aumônes que nous leur faisons attirent sa bénédiction sur nos biens et les font croître. Aussi c'est

pour ces sortes de personnes incrédules que Notre-Seigneur dit dans l'Évangile : « Ne vous inquiétez point, disant : Où trouverons-nous à boire et à manger et de quoi nous vêtir ? Car les Gentils se mettent aussi en peine de tout cela ; mais votre Père sait vos besoins. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données. » Il dit que toutes choses seront données à ceux qui cherchent le royaume et la justice de Dieu. En effet, quant au royaume, il assure ailleurs qu'il est acquis pour le jour du jugement à ceux qui font des bonnes œuvres dans l'Église. Vous craignez que votre revenu ne vienne à manquer si vous en assistez libéralement les pauvres, et vous ne savez pas, misérable que vous êtes, que, tandis que vous craignez que votre bien ne vous manque, la vie et le salut vous manquent effectivement. Vous prenez bien garde que vos richesses ne diminuent, et vous ne considérez pas que vous diminuez vous-même, parce que vous aimez mieux votre argent que votre âme. Vous avez peur de perdre votre patrimoine, et vous vous perdez vous-même pour votre patrimoine. C'est donc avec grande raison que l'apôtre saint Paul dit : « Nous n'avons rien apporté en ce monde, et nous n'en saurions non plus rien emporter. Pourvu donc que nous ayons de quoi vivre et nous vêtir, soyons contents. Car ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans les piéges du démon, et sont possédés de beaucoup de mauvais désirs qui précipitent les hommes dans la mort et la damnation. Car l'avarice est la racine de tous maux, et quelques-uns s'y étant laissés aller ont fait naufrage dans la foi et se sont engagés dans une infinité de malheurs. » Vous craignez que votre bien ne vous manque si vous en faites beaucoup d'aumônes ; mais quand un homme vertueux a-t-il jamais manqué de quoi vivre, puisqu'il est écrit : « Le Seigneur ne laissera point mourir de faim ! » Élie est nourri par les corbeaux dans le désert ; et Daniel, enfermé par l'ordre du roi dans la fosse

aux lions, y subsiste miraculeusement; et vous craignez, en faisant de bonnes œuvres et vous rendant Dieu favorable, de manquer du nécessaire? Notre-Seigneur, blâmant ceux qui ont peu de foi : « Regardez, dit-il, les oiseaux du ciel, ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'amassent dans des greniers, et cependant votre Père céleste les nourrit; n'êtes-vous pas plus qu'eux? » Dieu nourrit les oiseaux, et des gens qui n'ont aucun sentiment de la Divinité ne manquent de rien ; et vous qui êtes chrétien, qui êtes serviteur de Dieu, qui vous employez à faire de bonnes œuvres, qui êtes cher à votre Seigneur, vous avez peur de manquer de quelque chose! Croyez-vous que Jésus-Christ ne nourrisse pas ceux qui le nourrissent, ou que les choses de la terre puissent manquer à ceux à qui l'on donne même celles du ciel? N'est-ce pas là une pensée condamnable? Ce sentiment n'est-il pas impie et sacrilége? Que fait un incrédule dans la maison de la foi? Pourquoi vous appelle-t-on chrétien, si vous n'avez aucune confiance en Jésus-Christ? Le nom de pharisien vous conviendrait mieux. Car Notre-Seigneur, dans l'Évangile, parlant de l'aumône et nous avertissant de nous faire des biens d'ici-bas des amis qui nous reçoivent dans les demeures éternelles, l'Évangéliste ajoute : « Les pharisiens, qui étaient extrêmement avares, entendaient toutes ces choses et se moquaient de lui. » Nous en voyons aujourd'hui dans l'Église quelques-uns de cette sorte qui ont les oreilles et le cœur fermés, si bien qu'ils ne sont capables de recevoir aucun avis salutaire. Et il ne faut pas s'étonner que de telles personnes méprisent ce que disent les serviteurs, puisqu'ils n'ont tenu compte de ce qu'a dit le Maître même. Pourquoi vous flatter de ces vaines imaginations, comme si, en effet, c'était la crainte de manquer qui vous empêchât d'être charitable? Pourquoi tâchez-vous de vous couvrir de ces faux prétextes? Avouez plutôt la vérité, et puisque vous ne sauriez tromper ceux qui vous connaissent, n'hésitez pas à dire la vérité. N'est-

il pas vrai que c'est l'avarice qui vous obsède et qu'elle a répandu dans votre cœur des ténèbres épaisses qui vous empêchent de voir la lumière de la vérité? Vous êtes esclave de votre argent. La convoitise vous lie et vous garrotte, et vous êtes retombé dans la captivité d'où Jésus-Christ vous avait dégagé. Vous gardez des richesses qui ne vous gardent point. Vous amassez des trésors qui ne font que vous charger, et vous ne vous souvenez point de ce que Dieu dit à ce riche qui se réjouissait déjà dans l'espérance d'une abondante récolte : « Fou que tu es, on te redemandera ton âme cette nuit, et que deviendra tout ce que tu as amassé ? » Pourquoi veillez-vous auprès de votre bien sans vous donner aucun repos? Pourquoi, en l'augmentant, augmentez-vous vos peines ? Pourquoi voulez-vous devenir si riche pour en être plus pauvre devant Dieu? Partagez votre revenu avec Notre-Seigneur. Associez Jésus-Christ à vos biens, afin qu'il vous associe à son royaume. Qui que vous soyez qui pensez être riche en ce monde, vous vous trompez. Écoutez ce que votre Seigneur dit dans l'Apocalypse à ces sortes de personnes : « Vous dites : Je suis riche et opulent, et je n'ai besoin de rien; et vous ne savez pas que vous êtes chétif et misérable, pauvre, aveugle et nu. Je vous conseille d'acheter de moi de l'or étincelant pour vous enrichir, de vous couvrir d'une robe blanche pour cacher votre nudité, et d'appliquer un collyre sur vos yeux pour voir clair. » Vous donc qui êtes riche, achetez de Jésus-Christ cet or étincelant, afin que, vos souillures étant purifiées par les aumônes comme par le feu, vous puissiez être vous-même de l'or très-pur. Achetez une robe blanche, afin qu'au lieu que vous étiez nu et difforme, vous soyez revêtu des ornements éclatants de Jésus-Christ. Et vous, femme de condition qui êtes riche dans l'Église, frottez vos yeux, non des pommades du démon, mais du collyre salutaire de Jésus-Christ, afin que vous puissiez mériter de voir Dieu en vous le rendant favorable par vos aumônes et

votre bonne conduite. Mais je ne m'étonne pas qu'étant telle que vous êtes vous ne vous serviez pas de votre bien pour des œuvres de charité. Vos yeux sont tellement peints et noircis que cela forme au-devant d'eux comme une nuit épaisse, qui les empêche d'apercevoir les pauvres. Vous êtes riche et cependant vous croyez célébrer comme il faut les divins mystères en ne regardant pas seulement le tronc, en venant à l'église sans sacrifice, et en prenant même une partie de celui que le pauvre a offert. Considérez cette veuve de l'Évangile, qui, se souvenant des commandements de Dieu, au milieu de la dernière pauvreté, mit dans le tronc deux deniers, qui étaient tout ce qu'elle avait. Aussi Notre-Seigneur, la voyant et prenant moins garde à son action qu'à sa volonté, et à la somme qu'elle donnait qu'à celle d'où elle tirait ce qu'elle donnait, dit : « En vérité, je vous dis que cette veuve a donné plus que tous les autres. Car les autres n'ont donné que de leur superflu, au lieu que celle-ci a donné de son indigence même. » Femme heureuse et illustre, d'avoir mérité, avant le jour du jugement, d'être louée de son juge ! Que les riches aient honte de leur avarice et de leur peu de foi : voici une veuve et une pauvre veuve qui est libérale. Tout ce que l'on donne, c'est pour les veuves et pour les orphelins, et en voilà une qui donne au lieu de recevoir, afin de nous apprendre quelles peines sont préparées aux riches avares, puisque les pauvres mêmes ne sont pas dispensés de faire l'aumône. Et pour montrer que c'est à Dieu même que ces aumônes sont faites, et que quiconque les fait attire sa grâce et en mérite récompense, Jésus-Christ les appelle des dons de Dieu et dit que cette veuve mit deux deniers dans les dons de Dieu. Ce qui ne sert encore qu'à justifier davantage cette autre parole, que « celui qui secourt le pauvre prête à Dieu à usure. » Au reste, que personne ne s'excuse de faire l'aumône sur ce qu'il a des enfants, puisque c'est Jésus-Christ seul que nous y de-

vons considérer ; car il nous assure que c'est lui qui la reçoit, et qu'ainsi ce n'est pas des serviteurs comme nous que nous préférons à nos enfants, mais Notre-Seigneur lui-même. C'est aussi ce qui lui a fait dire pour notre instruction : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ; et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas non plus digne de moi. » Nous lisons la même chose dans le Deutéronome pour fortifier notre foi et animer notre amour : « Ceux qui disent à leur père et à leur mère : Je ne vous connais point, et à leurs enfants : Je ne sais qui vous êtes, gardent vos préceptes et votre loi. » En effet, si nous aimons Dieu de tout notre cœur, nous ne devons préférer ni nos parents ni nos enfants à Dieu. C'est pourquoi saint Jean dit dans son épître que ceux qui ne sont pas charitables ne l'aiment point : « Comment, dit-il, celui qui, étant riche, voit son frère dans le besoin et ferme ses entrailles à la compassion, peut-il avoir l'amour de Dieu ? » Car si Dieu récompense avec intérêt l'assistance que l'on prête aux pauvres, et si l'on donne à Jésus-Christ ce qu'on donne aux moindres des chrétiens, quelle apparence de préférer les choses de la terre à celles du ciel, et les humaines aux divines ? Ainsi cette bonne veuve, au troisième livre des Rois, après avoir consumé toutes ses provisions pendant la famine, ayant fait d'un peu de farine et d'huile qui lui restait un pain cuit sous la cendre, qui était le dernier repas d'elle et de ses enfants, et Élie étant survenu et lui ayant demandé à manger, elle le servit sans délibérer, et cette mère qui aimait si tendrement ses enfants ne lui allégua point pour excuse qu'ils mouraient de faim. Elle accomplit en la présence de Dieu une action qui lui était extrêmement agréable, et l'accomplit promptement et avec joie ; et elle ne donna pas une partie de ce qu'elle avait de trop, mais donna tout du peu qu'elle avait. Ses enfants étaient affamés, et elle les laissa pour nourrir un étranger, et, au milieu d'une pauvreté si pressante, elle songea plutôt

à soulager la misère d'autrui que la sienne propre. Elle méprisa la vie de son corps pour conserver celle de son âme. Aussi Élie, qui était la figure de Jésus-Christ, pour montrer qu'il ne laisse point les actions de miséricorde sans récompense, lui dit : « Voici ce que dit le Seigneur : La corbeille de farine et la cruche d'huile ne diminue-« ront point jusqu'à ce que Dieu fasse pleuvoir sur la terre. » Ce qui fut fait, et ses vaisseaux furent remplis sans décroître pour récompense de sa charité. Ainsi la mère n'ôta point à ses enfants ce qu'elle donna à Élie, mais augmenta au contraire par là le peu de bien de ses enfants. Cependant elle ne connaissait point encore Jésus-Christ et n'avait point ouï parler de ses préceptes. Elle n'était point rachetée par sa croix et par sa passion, et elle ne lui donnait point à boire et à manger à cause du sang qu'il avait répandu pour elle. Combien donc est coupable un chrétien qui, se préférant soi-même et ses enfants à Jésus-Christ, garde ses richesses, et n'en veut rien prélever en faveur de ceux qui languissent dans la pauvreté ? Mais vous avez, dites-vous, plusieurs enfants, et c'est pourquoi vous diminuez vos aumônes. Au contraire, c'est pourquoi vous devez les augmenter. Car plus vous avez d'enfants, plus vous avez de personnes pour qui vous devez prier Dieu, dont vous devez racheter les péchés, dont il vous faut sauver les âmes. Et comme, à mesure qu'ils sont en plus grand nombre, vous êtes obligé de travailler davantage pour les nourrir selon le corps, vous êtes obligé de même de faire plus de bonnes œuvres pour leur conserver la vie de l'esprit. C'est ainsi que Job ayant beaucoup d'enfants offrait à Dieu beaucoup de sacrifices, et il immolait tous les jours une victime pour chacun d'eux, parce qu'il est impossible que nous ne tombions pas tous les jours dans un grand nombre de fautes. L'Écriture en rend témoignage quand elle dit : « Job, qui était un homme juste et droit, avait sept fils et trois filles, et il les purifiait en offrant pour eux à Dieu autant de victimes qu'ils

étaient, et un veau pour leurs péchés. » Si vous aimez donc véritablement vos enfants, si vous avez pour eux de l'affection et de la tendresse, travaillez par vos bonnes œuvres à leur attirer les grâces de Dieu. Ne pensez point à ce père infirme et mortel, mais tâchez de leur donner pour père celui qui, étant éternel et tout-puissant, est le père des enfants spirituels. Faites-le dépositaire des biens que vous gardez pour vos héritiers. Qu'il soit le tuteur de vos enfants, qu'il en soit le curateur, qu'il en soit le protecteur. Un bien mis entre les mains de Dieu ne peut être ni confisqué par le prince, ni ravi par un procès injuste. Une succession est en sûreté quand on la confie à Dieu. C'est le moyen de pourvoir à ses enfants, c'est le moyen de ménager les intérêts de ses héritiers. L'Écriture sainte nous le déclare en ces termes : « Je suis bien vieux, mais je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni ses enfants chercher leur vie. Il donne et prête tout le jour, et sa postérité sera bénie. » Et encore : « Celui qui vit bien et sans reproche laissera des enfants heureux après soi. » Vous êtes donc un prévaricateur et non un père, si vous ne procurez les véritables avantages de vos enfants, si votre affection ne va à les conserver pour l'éternité. Mais pour vous, qui avez plus de soin d'acquérir les biens de la terre que ceux du ciel, et de donner vos enfants au démon qu'à Jésus-Christ, vous commettez un double crime, et parce que vous ne vous souciez pas d'attirer sur eux le secours de Dieu, et parce que vous leur apprenez à aimer plus le bien que Notre-Seigneur. Ressemblez plutôt à Tobie, et donnez à vos enfants les préceptes salutaires qu'il donna à son fils, lorsqu'il lui dit : « Écoutez, mon fils, ce que je vous dis : Servez Dieu sincèrement et tâchez de lui plaire en toutes choses. Recommandez aussi à vos enfants d'être gens de bien et de faire l'aumône, de se souvenir de Dieu et de bénir son nom en tout temps. » Et encore : « Mon très-cher fils, ayez Dieu dans le cœur tout le temps de votre vie, et prenez bien garde de ne

point violer ses commandements. Ne cessez jamais de bien faire et évitez le mal, et Dieu aura égard à vos bonnes œuvres. Donnez l'aumône de votre bien et ne refusez aucun pauvre: cela fera que Dieu ne vous refusera rien. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup; si vous avez peu, ne laissez pas de donner de ce peu-là. Et ne craignez point quand vous faites l'aumône : vous vous amassez un riche trésor pour le temps de la nécessité. Car l'aumône délivre de la mort et empêche qu'on n'aille en enfer. L'aumône est un don excellent pour tous ceux qui la font dans la vue de Dieu. » Quel est ce don, qui a Dieu même pour témoin? Si les païens s'estiment honorés, dans les largesses qu'ils font au peuple, de la présence des proconsuls ou des empereurs, et si les préparatifs de leurs spectacles sont d'autant plus grands que les personnes qui y doivent assister sont plus considérables, combien les libéralités des chrétiens sont-elles plus illustres, puisqu'elles ont pour spectateurs un Dieu et son Christ? Combien l'appareil en doit-il être plus magnifique, puisque tous les anges et toutes les puissances des cieux s'y doivent trouver; puisque le prix qu'on remporte n'est pas le prix d'une course de chars ou le consulat, mais la vie éternelle; puisqu'on n'y cherche pas la vaine faveur du peuple, mais qu'on y reçoit un royaume céleste?

Mais afin de confondre encore davantage ceux qui, possédés de l'amour des richesses, ne s'en servent point pour leur salut, et pour qu'ils rougissent de leur lâcheté, imaginons-nous que le démon environné de ses esclaves et de ses suppôts vienne en la présence de Jésus-Christ, et comparant ceux qui sont à lui avec son propre peuple, lui tienne ce discours : Je n'ai point été fouetté ni souffleté pour ceux que vous voyez avec moi; je n'ai point souffert le supplice de la croix ni répandu mon sang pour eux; je ne leur promets point de leur donner un royaume céleste, ni de leur rendre le paradis et l'immortalité; et cependant voyez quels présents ils me font, combien ils

sont précieux, combien ils leur coûtent de travail et de dépense! Ils ont engagé ou vendu pour cela tout ce qu'ils avaient de plus cher; et si le spectacle qu'ils offrent n'est accompagné d'éclat et de magnificence, on les chasse avec injure et infamie, et quelquefois même ils courent danger d'être lapidés. Montrez-m'en si vous pouvez parmi ceux qui sont instruits de vos préceptes, et qui doivent recevoir des récompenses célestes pour les biens de la terre, parmi ces riches qui regorgent de bien-être et d'opulence, qui vous fassent des présents de cette sorte, et qui, pour vous donner des spectacles aussi magnifiques, engagent et vendent leurs héritages, ou plutôt les échangent contre les trésors du ciel. D'ailleurs, dans ces présents que l'on me fait, personne n'est nourri, personne n'est vêtu, personne n'est soulagé; tout y est consumé entre ceux qui les donnent et ceux qui les regardent, et toute cette folle dépense se termine à un plaisir d'un instant. Mais vous, vous êtes vêtu et nourri dans vos pauvres, et vous promettez la vie éternelle à ceux qui les assistent; et néanmoins à peine vos serviteurs peuvent-ils être comparés à mes esclaves. Que répondrons-nous à cela? Comment défendrons-nous l'avarice et l'inhumanité des riches qui sont en cet endroit dans un aveuglement prodigieux? Quel prétexte alléguerons-nous, nous qui ne voulons pas nous imposer le moindre sacrifice en reconnaissance de ce que Jésus-Christ a souffert la mort et versé son sang pour nous, et qui sommes inférieurs aux esclaves du démon? Notre-Seigneur nous a donné des préceptes, il a instruit ses serviteurs de leurs devoirs, il a promis des récompenses à ceux qui feront de bonnes œuvres et menacé du supplice ceux qui n'en feront point; et ainsi il nous a appris par avance l'arrêt qu'il doit prononcer un jour. Quelle excuse peut donc apporter celui qui ne pratique point l'aumône? De quelle défense se peut-il servir? Et puisque le serviteur n'obéit pas aux ordres qu'il a reçus, le maître n'aura-t-il

••

pas droit d'exécuter ses menaces? Car voici de quelle sorte il parle sur ce sujet : « Lorsque le Fils de l'homme, dit-il, viendra dans sa gloire, accompagné de tous les anges, il s'assoira sur son trône, et toutes les nations de la terre seront assemblées en sa présence. Il les séparera les uns d'avec les autres comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs, et il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, vous que mon Père a bénis, recevez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'ai eu besoin de logement, et vous m'avez logé; j'ai été nu, et vous m'avez habillé; j'ai été malade, et vous m'avez assisté; j'ai été en prison, et vous m'êtes venus voir. Alors les justes lui diront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, et que nous vous avons donné à manger; ou avoir soif, et que nous vous avons donné à boire? Quand est-ce que nous vous avons vu sans logement, et que nous vous avons logé; ou sans habits, et que nous vous avons habillé? Et quand est-ce que nous vous avons vu malade ou en prison, et que nous vous sommes venus visiter? Et le roi leur répondra : Je vous dis en vérité que lorsque vous avez fait toutes ces choses aux moindres de mes frères, c'est à moi-même que vous les avez faites. Il dira ensuite à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel que mon Père a préparé pour le démon et pour ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez point donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez point donné à boire; j'ai eu besoin de logement, et vous ne m'avez point logé; j'ai été nu, et vous ne m'avez point vêtu; j'ai été malade et en prison, et vous ne m'avez point visité. Et les méchants lui diront aussi : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim ou soif, ou manquer de logement et d'habits, ou être malade et

en prison, et que nous ne vous avons point assisté? Et il leur répondra : Je vous dis en vérité qu'autant de fois que vous avez manqué à rendre de tels services aux moindres de ces petits, vous avez manqué à me les rendre à moi-même. Et alors ceux-ci iront dans les flammes éternelles, et les justes dans la vie éternelle. » Qu'est-ce que Jésus-Christ nous pouvait dire de plus puissant? Comment nous pouvait-il exciter davantage aux œuvres de miséricorde, qu'en déclarant que tout ce qu'on donne aux pauvres, c'est à lui-même qu'on le donne, et que c'est l'offenser que de ne les point secourir? afin que si nous n'étions point touchés de compassion pour nos frères, nous le fussions au moins pour lui; et si nous méprisions les souffrances d'un serviteur, nous pensassions à notre Maître qui souffre en celui que nous méprisons. C'est pourquoi, tous tant que nous sommes qui avons la crainte de Dieu, et qui foulant le monde aux pieds nous élevons vers le ciel, travaillons par l'ardeur de notre foi et de notre zèle, et par l'exercice continuel des bonnes œuvres, à acquérir de nouveaux mérites. Revêtons ici-bas Jésus-Christ, afin qu'il nous revête un jour de l'immortalité. Nourrissons-le en ce monde, afin d'être assis en l'autre au banquet céleste avec Abraham, Isaac et Jacob. Semons beaucoup, afin de recueillir beaucoup. Tâchons d'assurer notre salut, tandis que nous le pouvons, suivant ce conseil de l'Apôtre : « Pendant que nous en avons le temps, dit-il, faisons du bien à tous, mais principalement à ceux qui demeurent dans la maison de la foi. Et ne nous lassons point de bien faire, car nous ferons la récolte en son temps. » Considérons ce que les fidèles faisaient sous les apôtres, lorsque la vertu était encore florissante, lorsque la foi des nouveaux chrétiens était vive et embrasée d'une ardente charité. Ils vendaient alors leurs maisons et leurs héritages, et en donnaient libéralement le prix aux apôtres pour le distribuer aux pauvres; et

par là ils s'acquéraient des demeures éternelles. Leurs bonnes œuvres étaient aussi nombreuses que leur union était étroite. Or, comme nous le voyons dans les Actes : « La multitude de ceux qui croyaient n'agissait que par une même âme et un même esprit. Personne ne considérait ce qu'il possédait comme lui appartenant, mais toutes choses étaient communes. » C'est là véritablement devenir enfant de Dieu, c'est imiter sa justice. Car tout ce qui est à Dieu est commun à tous les hommes, et nul n'est exclu de ses grâces et de ses bienfaits. Ainsi le jour éclaire également tout le monde, le soleil répand ses rayons partout, la pluie arrose toutes les terres, le vent souffle en tout pays, un même sommeil est pour tous, et tous voient la lumière de la lune et des étoiles. Celui donc qui, à l'exemple d'une si belle égalité, partage ses revenus avec ses frères, imite Dieu en quelque sorte. Quelle sera la gloire et la joie des personnes charitables, lorsque Notre-Seigneur faisant la revue de son peuple, et récompensant selon ses promesses nos mérites et nos bonnes œuvres, nous donnera des biens célestes pour des biens terrestres, des jouissances éternelles pour des jouissances passagères, beaucoup pour peu; lorsqu'il nous présentera à son Père après nous avoir sanctifiés et rendus dignes de lui ; lorsqu'il nous communiquera l'immortalité qu'il nous a acquise par son sang ; lorsqu'il nous fera rentrer dans le paradis et nous ouvrira le royaume des cieux ? Imprimons fortement ces vérités dans notre âme; que la foi nous les fasse comprendre; que la charité nous les fasse aimer, et tâchons de les mériter par une suite continuelle d'actions libérales et généreuses. L'aumône est quelque chose d'excellent et de divin, c'est la consolation des fidèles, le gage de notre salut, le fondement de notre espérance, le bouclier de notre foi, le remède de nos péchés ; c'est une chose grande et aisée tout ensemble; c'est une couronne qu'on remporte dans le temps de la paix, et qui est exempte des périls de la pre-

sécution ; c'est un des plus grands dons de Dieu, nécessaire aux faibles, glorieux aux forts, et utile à tous les chrétiens pour obtenir les grâces du ciel, pour se rendre Jésus-Christ favorable au jour du jugement, et pour mettre Dieu même au nombre de nos débiteurs. Combattons à l'envi pour remporter cette palme; courons tous dans la carrière de la justice où nous avons Dieu et Jésus-Christ pour spectateurs; et puisque nous nous sommes déjà élevés au-dessus du monde, qu'aucun de ses faux biens ne soit capable de retarder notre course. Si le jour de la mort ou de la persécution nous trouve ainsi dégagés, prompts, et occupés à bien faire, Notre-Seigneur ne manquera point de nous donner la récompense que nous méritons. Il mettra sur notre tête une couronne d'une blancheur éclatante si nous triomphons dans la paix, et y en ajoutera une autre de couleur de pourpre si nous demeurons victorieux dans la persécution.

(Saint Cyprien. *Traité VIII*[e].)

---

---

## XXIV. DU CULTE.

C'est Dieu que nous devons adorer, soit dans tous les actes que la religion prescrit, soit en nous-mêmes. Car tous ensemble, et chacun de nous en particulier, sommes son temple, et il daigne aussi bien habiter dans chaque fidèle que dans tout le corps de l'Église, c'est-à-dire dans tous les fidèles unis entre eux par le lien de la concorde, sans qu'il soit plus grand en tous qu'en chacun, parce qu'il n'a point de matière qui croisse par l'extension, ni qui diminue par la division de ses parties. Lors donc que notre cœur est élevé à lui, il devient son autel : son Fils unique est le prêtre éternel qui le fléchit pour nous ; nous lui immolons des victimes sanglantes, quand nous combattons jusqu'à l'effusion de notre sang pour la défense de sa vérité ; nous brûlons devant lui un parfum très-agréable, lorsque nous sommes embrasés d'amour pour lui ; nous lui offrons les dons que nous avons reçus de lui, et nous nous offrons nous-mêmes à lui ; et de peur que le temps ne nous rende oublieux et ingrats, nous consacrons par des solennités le souvenir de ses bienfaits ; nous lui faisons un sacrifice d'humilité et de louange sur l'autel de notre cœur, avec le feu d'une ardente charité ; nous tâchons de nous purifier des souillures de nos péchés et de nos mauvaises inclinations, et nous nous dévouons à lui, afin de nous rendre dignes de le voir et de lui être unis autant que cela se peut. Car il est la source de notre félicité et la fin de tous nos désirs. Le choisissant ainsi de nouveau, ou plutôt nous reliant à lui, d'où vient le mot de religion, après l'avoir perdu par notre négligence, nous tendons vers lui de toute la pente de notre cœur, afin de trouver notre repos en lui ; et nous y rencontrons notre bonheur, parce que nous y

recevons la perfection de notre être. Car notre souverain bien, dont les philosophes sont tant en peine, ne consiste qu'à être unis à ce Dieu immortel, dont les chastes embrassements rendent l'âme féconde en vraies vertus. Aussi est-ce ce bien là qu'il nous est ordonné d'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme et de toute notre puissance. C'est à ce bien que ceux qui nous aiment nous doivent conduire, et que nous devons conduire ceux que nous aimons. C'est ainsi que s'accomplissent ces deux préceptes, auxquels toute la loi et les prophètes se rapportent : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même. » Car, afin d'apprendre à l'homme à s'aimer lui-même comme il faut, on lui a établi une fin où il est obligé de rapporter toutes ses actions pour être heureux ; et cette fin c'est d'être uni à Dieu. Quand donc on commande à celui qui sait déjà s'aimer comme il faut, d'aimer son prochain comme soi-même, que lui commande-t-on que de porter son prochain, autant qu'il est en son pouvoir, à aimer Dieu ? Voilà quel est le culte de Dieu, voilà la vraie religion, voilà la solide piété, voilà enfin le service qui n'est dû qu'à Dieu. Ainsi, quelque élevé qu'un homme soit au-dessus des autres hommes, et quelque excellence qu'il puisse avoir, s'il nous aime comme il s'aime lui-même, il désire que nous soyons soumis à celui dans la dépendance de qui il trouve son propre bonheur. Si donc il ne sert pas Dieu, il est malheureux, parce qu'il est privé de Dieu ; et s'il sert Dieu, il ne veut pas être servi au lieu de Dieu, et son amour pour Dieu, au contraire, fait qu'il approuve infiniment cette parole divine : « Celui qui sacrifiera à d'autres qu'au Seigneur, sera exterminé. » Car, pour ne point parler des autres devoirs religieux, il n'y a personne au monde qui ose dire que le sacrifice soit dû à un autre être qu'à Dieu. Il est vrai que la flatterie et la lâcheté ont attribué aux hommes beaucoup d'honneurs

qui n'appartiennent qu'à Dieu; mais qui a jamais sacrifié qu'à celui qu'il savait ou pensait être un Dieu, ou qu'il voulait faire passer pour tel?

(Saint Augustin. *Cité de Dieu,* liv. X, chap. IV.)

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

# DEUXIÈME PARTIE.

## LES PÈRES ET LA PHILOSOPHIE.

---

### I. DE LA LECTURE DES AUTEURS PROFANES.

A MAGNUS, ORATEUR ROMAIN.

Je m'aperçois que notre cher Sébésius a profité de vos conseils ; c'est ce que son changement de vie me fait connaître encore mieux que votre lettre. Et sa conversion me donne plus de joie que ses égarements ne m'ont causé de chagrin. On a vu dans cette occasion une espèce de combat entre la tendresse d'un père et la piété d'un enfant ; celui-là oubliant le passé, et celui-ci promettant de mieux vivre. Cet heureux changement doit être et pour vous et pour moi un grand sujet de contentement, puisque je retrouve un fils, et vous un disciple.

Quant à ce que vous me demandez à la fin de votre lettre, pourquoi je cite dans mes ouvrages les auteurs profanes, souillant ainsi la pure doctrine de l'Église des ordures du paganisme, je n'ai sur cela qu'un mot à vous dire : c'est que vous ne me feriez jamais une pareille question, si vous n'étiez point si entêté de Cicéron, et si vous aviez abandonné le poëte Volcatius pour lire l'Écriture sainte et les ouvrages des interprètes. Car qui ne sait que Moïse et les prophètes se sont servis des auteurs païens, et que Salomon a fait des questions aux philosophes de Tyr, et répondu à celles qu'ils lui ont proposées ? C'est

pour cela que, dès le commencement de ses Proverbes, il nous avertit qu'il ne les a écrits que « pour nous faire comprendre les discours de la sagesse, les paroles ambiguës, les paraboles et leur sens mystérieux, les maximes et les énigmes des sages; » ce qui ne convient qu'aux dialecticiens et aux philosophes. L'apôtre saint Paul, écrivant à Tite, ne cite-t-il pas ce vers d'Épiménide : « Les Crétois sont toujours menteurs; ce sont de méchantes bêtes, qui n'aiment qu'à manger et à ne rien faire. » Callimaque a depuis inséré dans ses ouvrages un hémistiche de ce vers héroïque. Au reste il ne faut point s'étonner que la traduction latine ne réponde pas exactement à l'original, puisqu'à peine trouve-t-on quelque sens dans celle qu'on a faite en prose des ouvrages d'Homère. Ce même apôtre s'est encore servi dans une autre de ses épîtres de ce vers de Ménandre : « Les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs. » Et disputant à Athènes devant l'aréopage, il cite ces paroles d'Aratus : « Nous sommes la race de Dieu. » C'est la fin d'un vers héroïque. Ce chef de l'armée chrétienne et ce grand orateur n'en demeure pas là; car pour soutenir les intérêts de Jésus-Christ, et prouver la vérité de notre religion, il se sert avec avantage d'une inscription qu'il avait vue par hasard sur un autel. C'est qu'il savait qu'on doit, à l'exemple du véritable David, désarmer son ennemi, et couper la tête au superbe Goliath avec sa propre épée. C'est qu'il avait lu que Dieu même ordonne dans le *Deutéronome*, qu'avant d'épouser une prisonnière de guerre, on lui rase la tête et les sourcils et qu'on lui coupe les ongles. Faut-il donc s'étonner que, charmé des beautés de l'éloquence humaine, je mette au nombre des Israélites cette belle captive; et qu'après avoir rasé sa chevelure, c'est-à-dire l'avoir purifiée de ses idolâtries, de ses erreurs, de ses impuretés, de ses déréglements, et de tout ce qui est mort en elle, je la prenne pour mon épouse, et que j'en aie des enfants légitimes capables de servir le Dieu des

armées? Je travaille pour l'établissement de la famille de Jésus-Christ, et le commerce que j'ai avec cette étrangère ne sert qu'à augmenter le nombre de ses serviteurs. Le prophète Osée épouse une femme de mauvaise vie nommée Gomer, fille de Debelaïm, dont il a un fils appelé Jezrhaël, c'est-à-dire « enfant de Dieu. » Isaïe prend « un rasoir tranchant » pour raser « le menton et les pieds des pécheurs. » Le prophète Ézéchiel, voulant nous représenter les malheurs dont l'impie Jérusalem était menacée, se rase la tête et en retranche tout ce qui n'a ni sentiment ni vie.

Firmianus rapporte qu'on a reproché à saint Cyprien, cet homme si célèbre dans l'Église par son éloquence et par son martyre, d'avoir cité, lorsqu'il écrivait contre Démétrien, plusieurs passages tirés des prophètes et des apôtres, que son adversaire prétendait être faux et supposés, au lieu de s'appuyer de l'autorité des philosophes et des poëtes, laquelle un païen n'eût pas osé contredire. Celse et Porphyre ont écrit contre la religion chrétienne; Origène a répondu au premier d'une manière très-solide, et Méthodius, Eusèbe et Apollinaire ont écrit contre le second avec beaucoup de force et d'éloquence. Origène a composé huit livres contre Celse; l'ouvrage que Méthodius a rédigé contre Porphyre contient jusqu'à dix mille lignes; Eusèbe et Apollinaire ont composé contre lui, l'un vingt-cinq volumes, et l'autre trente. Lisez-les, et vous avouerez que je suis un ignorant en comparaison d'eux, et qu'après avoir tant étudié, je me souviens à peine, et encore d'une manière très-confuse, de ce que j'ai appris dans ma jeunesse. L'empereur Julien, durant la guerre des Parthes, composa sept livres où il vomit ses blasphèmes contre Jésus-Christ, ou plutôt, comme parle la fable, où il se détruit lui-même par ses propres armes. Si j'entreprenais d'écrire contre lui, vous ne me permettriez pas sans doute d'employer l'autorité des philosophes et des stoïciens, et de m'en servir comme de la

massue d'Hercule pour écraser la tête de ce chien enragé. Il est vrai qu'il sentit bientôt dans le combat la puissance de notre Nazaréen, ou, comme il l'appelait par mépris, du Galiléen; car il fut percé d'un coup de lance, juste punition de ses impiétés et de ses blasphèmes.

Josèphe, qui a si bien défendu l'antiquité du peuple juif, a écrit deux livres contre Appion d'Alexandrie surnommé le Grammairien, où il cite un si grand nombre de passages tirés des auteurs profanes, que je ne saurais comprendre comment un homme, Juif de nation, et qui s'était appliqué dès ses plus tendres années à l'étude de l'Écriture sainte, a pu lire tous les ouvrages des auteurs grecs. Que dirai-je de Philon que les savants regardent comme le Platon des Juifs? Continuons à parcourir tous les auteurs qui citent les profanes dans leurs ouvrages. Quadratus, disciple des apôtres et évêque de l'église d'Athènes, n'offrit-il pas à l'empereur Adrien, dans le temps qu'il allait au temple de Cérès, un livre pour la défense de la religion chrétienne, où la force et l'élévation de son génie parurent avec tant d'éclat, qu'il s'attira l'admiration de tout le monde, et fit cesser une cruelle persécution qui s'était élevée contre l'Église? Le philosophe Aristides, homme très-éloquent, mit sous les yeux du même empereur une apologie pour les chrétiens toute remplie de passages tirés des philosophes. Justin, qui était aussi philosophe, suivit son exemple, et présenta à l'empereur Antonin, à ses fils et au sénat un livre qu'il avait composé contre les Gentils, où il défend hautement l'ignominie de la croix, et confesse avec une liberté véritablement chrétienne la résurrection de Jésus-Christ. Que dirai-je de Méliton, évêque de Sardes? d'Apollinaire, évêque d'Hiérapolis? de Denys, évêque de Corinthe? de Tatien, de Bardesane, et d'Irénée successeur de saint Pothin martyr, qui tous ont écrit plusieurs volumes, pour faire voir à quels philosophes Origène avait emprunté le venin de son hérésie? Pantène, philosophe de la secte des stoïciens, fut envoyé aux

Indes par Démétrius, évêque d'Alexandrie, qui connaissait sa profonde érudition, afin d'annoncer Jésus-Christ aux Brachmanes et aux philosophes de ces contrées. Clément, prêtre de l'église d'Alexandrie, qui à mon sens est le plus habile de tous ceux qui ont écrit sur la religion, a fait huit livres intitulés *Stromates*, et huit autres qui ont pour titre *Expositions*, un contre les Gentils, et trois autres intitulés *du Pédagogue*, ou *de l'instruction des enfants*. Qu'y a-t-il dans tous ces ouvrages qui ne soit plein d'érudition et de tout ce que la philosophie renferme de plus curieux et de plus recherché? Origène à son imitation a écrit huit livres de *Stromates*, où il compare la doctrine des chrétiens avec celle des philosophes, et où il confirme tous les dogmes de notre religion par l'autorité de Platon, d'Aristote, de Numénius, et de Cornutus. Miltiades a écrit lui-même un livre fort savant contre les Gentils. Hippolyte et Apollonius, sénateur romain, ont donné aussi quelques ouvrages au public. Nous avons encore les livres de Jules l'Africain, qui a écrit l'histoire des temps; de Théodore, qui depuis fut appelé Grégoire, homme égal aux apôtres en miracles; de Denys d'Alexandrie, d'Anatolius de Laodicée; comme aussi des prêtres Pamphile, Piérius, Lucien et Malchion; d'Eusèbe de Césarée, d'Eustathe d'Antioche, d'Athanase d'Alexandrie, d'Eusèbe d'Émèse, de Triphille de Cypre, d'Astère de Scitople, et du confesseur Sérapion; de Tite, évêque de Bostres; de Basile, de Grégoire et d'Amphilochius, tous trois de Cappadoce. Tous les ouvrages de ces auteurs sont tellement remplis de passages et de sentences des philosophes, qu'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer en eux, ou de la science de l'Écriture sainte, ou de la connaissance profonde qu'ils ont eue des auteurs profanes.

Venons maintenant aux écrivains de l'Église latine. Où trouve-t-on plus d'érudition et de subtilité que dans Tertullien? Son Apologétique et ses livres contre les Gentils contiennent ce qu'il y a de plus sublime et de plus

délicat dans les lettres humaines. Les auteurs profanes ont-ils quelque trait remarquable que Minutius Félix, ce célèbre avocat de Rome, n'ait fait entrer dans son livre qui a pour titre *Octavius*, et dans un autre qu'il a composé contre les astrologues? (si toutefois il en est l'auteur, comme le titre le porte). Arnobe a écrit sept livres contre les Gentils. Lactance son disciple en a écrit autant, sans compter deux autres volumes intitulés, l'un *de la colère*, et l'autre *de l'ouvrage de Dieu*. Si vous voulez vous donner la peine de les lire, vous trouverez que ce n'est presque qu'un abrégé des dialogues de Cicéron. Pour ce qui est du martyr Victorin, s'il n'y a pas beaucoup d'érudition dans ses ouvrages, il paraît cependant qu'il n'a rien épargné pour être érudit. Quelle brièveté, quelle profonde connaissance de l'histoire, quelle beauté, quelle éloquence ne trouve-t-on pas dans les ouvrages que saint Cyprien a composés pour prouver que les idoles ne sont point des dieux? Hilaire, ce grand évêque, qui de nos jours a confessé avec tant de zèle la divinité de Jésus-Christ, a imité dans son *Traité de la Trinité* les douze livres de Quintilien, et pour le nombre et pour le style. Dans le petit écrit qu'il a rédigé contre le médecin Dioscore, il montre assez jusqu'où allait la connaissance qu'il avait des belles-lettres. Le prêtre Juvencus, sous le règne de Constantin, a raconté en vers l'histoire de notre Sauveur, sans craindre que la poésie diminuât quelque chose de la majesté de l'Évangile. Je passe sous silence une infinité d'autres auteurs, tant morts que vivants, qui témoignent assez par leurs ouvrages qu'ils ne manquaient ni de savoir, ni de la volonté de s'en servir.

Mais de crainte que vous ne tombiez dans une autre erreur, en vous imaginant qu'il n'est permis d'invoquer l'autorité des auteurs profanes que contre les Gentils, il faut que vous sachiez qu'il n'y a presque aucun écrivain, si vous en exceptez ceux qui n'ont jamais plus cultivé les belles-lettres qu'Épicure, dont les livres ne soient

pleins d'une science et d'une érudition profonde. Au reste je ne saurais vous dissimuler ici ce qui me vient présentement en pensée, c'est que je suis convaincu que vous n'ignorez pas la manière dont tous les habiles écrivains en ont usé : mais je m'imagine que quelqu'un vous a inspiré de me faire cette question, et que ce pourrait bien être Calpurnius surnommé Lanarius, à cause qu'il aime à lire l'histoire de Salluste. Je vous prie donc de lui dire de ma part, que s'il n'a point de dents pour manger, il ne porte point envie à ceux qui en ont encore de bonnes ; et qu'étant aussi aveugle qu'une taupe, il ne doit point se moquer de ceux qui ont des yeux de chèvre. J'aurais ici, comme vous voyez, libre carrière pour discuter, si je ne craignais de dépasser les bornes d'une lettre.

(Saint Jérôme, *Lettre LXXIX*e).

---

## II. DES DIFFÉRENTES ESPÈCES D'ÊTRES.

AUGUSTIN A CÉLESTIN.

Oh! qu'il y a un conseil que je voudrais vous pouvoir donner sans cesse! C'est qu'il faut vous décharger de tous les soins inutiles, et leur faire succéder ceux qui sont véritablement utiles et salutaires; car de vivre ici-bas exempts de toutes sortes de soucis, c'est ce que nous ne devons pas prétendre.

Je vous ai écrit sans avoir eu de réponse, et vous ai envoyé ce que j'avais de prêt et de mis au net des livres que j'ai rédigés contre les manichéens, sans que vous m'ayez rien mandé de ce que vous en pensez. Présentement je crois qu'il est temps que je vous les réclame, et que vous me les renvoyiez. Je vous prie de le faire incessamment, et de m'apprendre en même temps comment vous vous en servez, et de quelles armes vous croyez encore avoir besoin pour ruiner cette erreur.

Voici quelque chose de court, mais de grand, et qui, comme je vous connais, vous convient parfaitement.

Il y a une nature muable par rapport au lieu, aussi bien qu'au temps, et c'est le corps.

Il y a une nature muable par rapport au temps, mais non pas au lieu, et c'est l'âme.

Et enfin, il y a une nature qui n'est pas plus muable par rapport au lieu que par rapport au temps, et c'est Dieu.

Ce qui est donc muable, de quelque manière que ce puisse être, est créature, et ce qui est immuable, c'est le Créateur.

Or, comme les choses ne sont qu'autant qu'elles subsistent et qu'elles sont unes, et que l'unité est le principe

de toute beauté, il est aisé de voir, dans cette division des différentes natures, ce qui possède l'être souverainement; ce qui est dans le plus bas degré de l'être, mais qui ne laisse pas d'avoir une véritable existence, et ce qui est entre deux, au-dessus du plus bas genre des êtres, et au-dessous de l'être souverain.

Cet être souverain est la félicité par essence. Cet être du plus bas genre est incapable de bonheur et de malheur. L'être intermédiaire est malheureux quand il penche vers les êtres du dernier genre, et heureux quand il se porte vers l'être souverain.

Or, qui croit en Jésus-Christ ne se laisse point aller à l'amour de ce qui est dans ce bas étage des êtres, et ne s'enorgueillit point en s'arrêtant avec complaisance dans la région du milieu, et c'est par là qu'il devient capable de s'unir au souverain être. Voilà tout ce que la religion demande de nous; voilà à quoi tendent tous ses préceptes; voilà de quoi elle tâche de nous inspirer l'amour.

(Saint Augustin, *Lettre XVIII*e).

---

## III. DE LA CONNAISSANCE DE DIEU.

Lorsque je considérais quel est le propre de la vie humaine, de quelle manière il en faut consacrer l'emploi, quel but lui assigne la nature, ou le consentement des sages, qui soit digne de la divine intelligence que nous avons reçue en partage, beaucoup d'objets se présentaient à moi, lesquels, d'après l'opinion commune, semblaient rendre la vie utile et désirable, et, par-dessus tout, ces deux choses qu'aujourd'hui comme autrefois les mortels ont toujours préférées, le loisir à la fois et l'opulence, parce que l'un sans l'autre est plutôt une occasion de souffrances qu'une source de biens; car le loisir sans l'opulence est regardé comme une sorte d'exil de la vie, et l'opulence sans le loisir est d'autant plus attristante qu'on s'indigne davantage de se voir privé de tous les agréments qu'on avait désirés et recherchés. Or, quoique ces biens renferment en eux-mêmes les suprêmes délices de la vie, néanmoins il ne paraît pas que la délectation qu'ils procurent diffère beaucoup de celle des bêtes, qui, errant à leur gré à travers des bois ombreux et de gras pâturages, trouvent une sécurité sans fatigue, et se rassasient de nourriture. En effet, s'il est vrai que le souverain et définitif usage de la vie consiste à se reposer et à jouir, il est nécessaire que cette même fin, diversifiée mais non changée suivant les organisations, nous soit commune avec les bêtes, lesquelles sont privées de raison; puisque la nature elle-même leur assure abondance et sécurité, et qu'elles connaissent la jouissance sans avoir les soucis de la possession.

Aussi voit-on que la plupart des hommes rejettent pour eux-mêmes avec mépris et blâment chez les autres ce genre de vie grossier et bestial. Car la nature leur crie

qu'il est indigne de l'homme de se croire né pour ne s'occuper que de son ventre et languir dans la mollesse, au lieu de songer qu'ils n'ont été appelés à cette vie que pour y faire dê belles actions et y cultiver les arts, que cette vie, en un mot, ne leur a été accordée que comme un moyen de s'acheminer vers l'éternité. Sans cela, en effet, pourrait-on regarder comme un bienfait d'un Dieu cette existence misérable, affligée de tant de malaises, enveloppée de tant de chagrins, qui se consume en elle-même et par elle-même, depuis l'enfance qui n'est qu'une ignorance, jusqu'à la vieillesse qui n'est qu'un délire? C'est pourquoi les hommes enseignent et s'appliquent à pratiquer certaines vertus: la patience, la continence, la clémence, parce qu'ils jugent que bien agir et bien penser c'est là tout ce qui s'appelle bien vivre, n'estimant pas d'ailleurs qu'un Dieu immortel leur ait donné la vie seulement pour mourir, parce que ce ne serait point un bienfait véritable que de leur avoir fait connaître toute la douceur qu'on trouve à vivre, pour les pousser aux accablantes tristesses qu'inspire la mort.

Et bien que je ne crusse pas que ce fût chez ces hommes une maxime indifférente et inutile, que de conserver sa conscience pure de toute faute, que de prévoir avec prudence, ou éviter avec sagesse, ou supporter avec patience tous les chagrins de la vie humaine, cependant il ne me semblait pas qu'ils connussent la droite voie qui conduit au souverain bien. Ces préceptes, en effet, qui s'accommodent au sens de l'homme, n'ont rien que de banal : ne pas les comprendre est bestial; et, quand on les a compris, ne pas les pratiquer, c'est surpasser les bêtes ellesmêmes en brutalité. Mon âme donc avait hâte, non pas seulement de pratiquer ces préceptes, qu'on ne peut négliger sans crime et sans des douleurs infinies, mais de connaître Dieu, son bienfaiteur et son père, pour se donner entièrement à lui, s'ennoblir en le servant, mettre en lui toutes ses espérances, se reposer dans sa bonté

comme dans un port sûr et connu, où elle serait à l'abri des calamités innombrables du présent. Ainsi mon âme était enflammée du plus ardent désir de comprendre et de pénétrer Dieu.

Plusieurs, en effet, imaginaient de nombreuses familles de dieux incertains, et, pensant que la nature divine admet la distinction des sexes, prétendaient qu'il y a chez les dieux génération et succession. D'autres parlaient de grands dieux et de petits dieux, les différenciant d'après leur puissance. Quelques-uns affirmaient qu'il n'y a absolument pas de Dieu, et se contentaient d'adorer cette force aveugle qui se manifeste dans les êtres par des mouvements et un concours fortuits. La plupart, s'accommodant à l'opinion publique, parlaient d'un Dieu, mais déclaraient qu'il n'a aucun souci des choses humaines et qu'il les néglige. D'autres adoraient, dans les éléments terrestres et célestes, les formes corporelles et visibles des créatures. Quelques-uns enfin plaçaient leurs dieux dans les simulacres des hommes, des animaux, des bêtes féroces, des oiseaux, des serpents, et resserraient le Seigneur de l'univers et le Père de l'infini dans les étroites limites des métaux, des pierres et des troncs d'arbres. Comment croire, dès lors, ces singuliers docteurs, qui, adonnés à un culte ridicule, honteux et impie, ne s'accordaient pas même entre eux sur leurs vides maximes? Au milieu donc de ces ténèbres, mon âme inquiète, s'efforçant de démêler la vraie route qui la pût sûrement conduire à la connaissance de son Seigneur, n'estimait pas qu'il fût digne de Dieu de négliger les choses qu'il avait créées, non plus qu'elle ne pouvait comprendre qu'une puissante et incorruptible nature admît la distinction de dieux de différents sexes et comme une filiation et une succession de dieux; elle tenait au contraire pour certain que ce qui est divin et éternel est nécessairement unique et indistinct; elle s'assurait au contraire qu'en Dieu il n'y a rien à vénérer que d'éternel et de puissant.

Telles étaient les pensées que je roulais dans mon esprit, lorsque je tombai par hasard sur ces livres que la religion des Hébreux enseigne avoir été écrits par Moïse et les prophètes : et là je vis que le Dieu créateur lui-même se rend à soi-même témoignage en ces termes : « Je suis celui qui suis, » et encore : « Voici ce que vous direz aux fils d'Israël : Celui qui est m'a envoyé vers vous. » Je fus rempli d'une parfaite admiration à ces paroles si nettes sur Dieu, qui expriment l'incompréhensible idée de la nature divine d'une manière si appropriée à l'intelligence humaine. On ne conçoit pas, en effet, qu'il y ait autre chose qui soit plus le propre de Dieu, que l'être; parce que cela même qui est n'est point d'un être qui cesse jamais d'être, ou qui commence à être; loin de là, ce qui se perpétue avec la puissance d'une incorruptible béatitude n'a pas pu ou ne pourra jamais ne pas être; car tout ce qui est divin n'est assujetti ni à la mort ni à la naissance. Et comme, en tout ce qui est de soi, se trouve l'éternité de Dieu, cela seul qui est dénote et marque dignement son incorruptible éternité.

Et ainsi l'infinité de Dieu semblait suffisamment indiquée par les paroles de celui qui dit : « Je suis celui qui suis » ; mais il me fallait comprendre les œuvres de sa magnificence et de sa puissance. Car si l'être est le propre de celui qui subsiste toujours sans avoir jamais commencé, c'est encore une parole digne d'un Dieu éternel et incorruptible que celle-ci : « Celui qui tient le ciel dans la paume de sa main et la terre dans ses doigts; » et ailleurs : « Le ciel est mon trône, et la terre l'escabeau de mes pieds. Quelle demeure me construirez-vous, ou quel sera le lieu de mon repos? N'est-ce pas ma main qui a fait ces choses? » La totalité du ciel est contenue dans la main de Dieu, et il n'a qu'à fermer les doigts pour saisir la totalité de la terre. Or, ces paroles de Dieu, bien qu'elles servent à augmenter l'opinion que nous avons de sa puissance, sont d'autant plus expressives qu'on en

cherche le sens caché et qu'on ne se contente pas de les recevoir par l'ouïe. Car le ciel, qui est contenu dans la main de Dieu, est d'un autre côté pour Dieu un trône ; et la terre, qu'enveloppent ses doigts, est en même temps l'escabeau de ses pieds. Il ne fallait pas que ces mots de trône et d'escabeau, en nous suggérant l'idée de Dieu assis, nous fissent imaginer en Dieu une forme corporelle ; et c'est pourquoi ce qui lui est un trône et un escabeau, la puissance infinie de Dieu le comprend avec la main et le saisit avec les doigts. De cette manière, Dieu se révèle au dedans et au dehors, comme s'élevant au-dessus du monde et comme intérieur au monde, c'est-à-dire répandu autour de toutes choses et infus en toutes choses. Car la paume de la main et les doigts fermés signifient la puissance de la nature extérieure ; le trône et l'escabeau indiquent que les choses extérieures sont soumises au Dieu intérieur, parce que Dieu intérieur, en paraissant assis, enveloppe ce qui lui est extérieur, et aussi le même Dieu, manifesté au dehors, comprend ce qui est au dedans. Le même Dieu tout entier se comprend donc au dehors et au dedans ; infini, il n'est absent d'aucune créature, et toutes les créatures se trouvent en celui qui est infini.

Occupée de ces religieuses pensées sur Dieu, mon âme se délectait dans la recherche de la vérité. En effet, elle pensait que ce qui est uniquement digne de Dieu, c'est d'être tellement au delà des notions des choses, qu'autant l'esprit infini dépasse la mesure des opinions les plus réfléchies, autant l'infinité de son éternité sans bornes surpasse toute l'infinité de la nature qui s'attache à lui. C'est ce que me découvrait ma piété, et c'est ce que le prophète a merveilleusement confirmé en disant : « Où m'en aller loin de ton souffle, où fuir loin de ta face? Si je monte vers les cieux, tu y es ; si je descends dans les enfers, tu y es encore présent ; si je déploie mes ailes avant le jour et que j'habite aux extrémités de la mer, là

encore ta main me conduira, et ta droite me soutiendra. » Il n'y a point de lieu sans Dieu et il n'y a point de lieu qui ne soit en Dieu. Il est dans les cieux, il est dans les enfers, il est au delà des mers; il est au dedans, il déborde au dehors. Ainsi, en même temps qu'il possède, il est possédé, et lui-même n'est en rien et il est en tout.

Or, quoique mon âme se réjouît du sentiment de cette excellente et inexplicable intelligence, en qui elle vénérait, comme dans son père et son créateur, l'infinité d'une éternité immense, cependant, avec une curiosité encore plus vive, elle cherchait comment apparaît l'infini et éternel Seigneur, et il lui semblait que cette immensité qu'on ne saurait circonscrire se montre sous la forme d'une idéale beauté. Et comme en tout ceci ma pensée, religieuse mais défaillante, se trouvait renfermée dans les limites de ses erreurs, elle s'attacha à cette belle maxime que les prophètes ont énoncée sur Dieu : « C'est par la grandeur de ses œuvres et la beauté de ses créatures, que s'annonce, comme il lui convient, celui qui a fondé les générations. » C'est dans les très-grandes choses qu'est le créateur des grandes choses, et c'est dans les très-belles choses qu'est celui d'où viennent les très-belles choses. Et comme l'œuvre dépasse l'idée qu'on s'en peut faire, il est nécessaire que l'ouvrier dépasse de beaucoup cette idée même. Donc le ciel est beau, et l'air, et la terre, et la mer, et l'univers tout entier, dont la magnificence lui a valu d'être nommé dignement par les Grecs κόσμος, c'est-à-dire le monde. Mais si, par un instinct naturel, nous mesurons cette beauté des choses, et qu'alors même qu'elle se rencontre et apparaît dans des oiseaux et des animaux, le discours reste au-dessous de la pensée, et qu'ainsi nous soyons impuissants à exprimer les sentiments qui s'agitent en nous; comme, d'autre part, tout discours est dans le sentiment, lequel parle très-clairement en lui-même, ne devons-nous pas comprendre que le Seigneur de la beauté même est plus beau que toute

beauté, de telle sorte qu'encore que l'intelligence soit trop faible pour s'élever au principe de l'éternelle beauté, nous atteignions du moins par le sentiment cette beauté! Ainsi donc il faut avouer que Dieu est très-beau; c'est ce que l'intelligence ne saurait comprendre, mais c'est ce que proclame le sentiment.

(Saint Hilaire. *De la Trinité*, Liv. Ier.)

---

## IV. PAR QUELS DEGRÉS ON S'ÉLÈVE A DIEU.

Je voyais avec admiration, ô mon Dieu, que je commençais à vous aimer, et non plus un fantôme au lieu de vous : mais je ne pouvais néanmoins jouir continuellement de vous. Car, comme d'une part l'amour de votre beauté m'enlevait pour m'unir à vous, je sentais aussitôt d'un autre côté que le poids de ma misère m'arrachait et me séparait de vous avec violence, pour me faire retomber avec gémissement dans la bassesse d'où je tâchais de sortir. Et ce poids n'était autre chose que les habitudes de mes passions charnelles.

Mais au moins je me souvenais toujours de vous : et je ne pouvais douter qu'il n'y eût une chose souverainement bonne à laquelle je devais m'attacher, quoique je visse bien pourtant que je n'étais pas encore tel que je devais être pour m'y attacher, parce que le corps qui est corruptible appesantit l'âme, et que cette maison de terre, qui est si grossière et si pesante, accable l'esprit lorsqu'il veut s'élever dans ses pensées.

J'étais aussi très-assuré que, depuis la création du monde, vos grandeurs invisibles, votre puissance éternelle, et votre divinité souveraine ont été rendues intelligibles et comme visibles par l'ordre, la sagesse et la conduite qui reluisent dans l'établissement et la conservation de tous les êtres que vous avez créés. Et recherchant ce qui me fait discerner la beauté des corps tant célestes que terrestres, et quelle est la règle qui est présente à mon esprit lorsque je juge selon la vérité des choses qui sont sujettes au changement, et que je dis : cela doit être ainsi, et ceci doit être d'une autre sorte, je trouvai qu'au-dessus de mon esprit, qui est sujet au changement, il y avait une vérité immuable qui est l'éternité même.

Ainsi allant par degrés, j'étais monté de la connaissance des corps à celle de l'âme sensitive, qui exerce ses fonctions par le moyen des organes corporels. De là je passai jusqu'à la puissance intérieure, à laquelle les sens rapportent les objets extérieurs ; ce qui est la borne de la connaissance des bêtes. Puis je m'élevai jusqu'à cette partie supérieure de l'âme de l'homme, qui, par le raisonnement et le discours, juge de tout ce que les sens lui rapportent.

Cette partie, la plus excellente de mon âme, se considérant elle-même, et trouvant qu'elle n'était pas immuable, fit un effort pour s'élever jusqu'à la plus haute manière de concevoir et de connaître. Car, omettant le procédé qui lui était ordinaire, elle ferma les yeux à cette multitude d'images et de fantômes qui la troublaient auparavant, afin qu'elle pût découvrir quelle est la lumière qui l'éclaire dans la connaissance du bien immuable, lorsqu'elle déclare avec assurance qu'il doit être préféré à celui qui est sujet au changement. Ce qu'elle n'eût jamais fait si elle n'en avait eu quelque connaissance, et si elle n'eût espéré de parvenir par ce moyen jusqu'à cette vue de votre être, que l'esprit humain ne saurait envisager que par des regards tremblants, et qui passent comme un éclair.

Ayant agi de cette sorte, mon Dieu, je vis par la lumière de l'intelligence vos invisibles beautés comme peintes dans celles des choses visibles que vous avez tirées du néant; mais je ne pus y arrêter la pointe de mon esprit : l'éclat de votre splendeur m'éblouit les yeux ; et ainsi étant retombé dans mes faiblesses accoutumées, il ne me resta de ce que j'avais aperçu qu'un souvenir agréable qui me laissa dans un très-grand désir de goûter ces mets si délicieux, dont je n'avais senti que l'odeur, qui était excellente et m'avait ravi, mais dont je n'avais pu encore me rassasier et me nourrir.

---

Seigneur, je vous aime : et ce n'est point avec doute, mais avec certitude que je sais que je vous aime. Vous avez frappé mon cœur par votre parole, et aussitôt je vous ai aimé. Le ciel et la terre, et tout ce qu'ils contiennent, me disent aussi, de toutes parts, que je suis obligé de vous aimer; et ils ne cessent point de le dire à tous les hommes, afin qu'ils soient inexcusables s'ils y manquent. Mais il faut encore davantage pour que vous ayez pitié de celui dont il vous plaît d'avoir pitié, et pour faire miséricorde à celui auquel il vous plaît de faire miséricorde. Car autrement le ciel et la terre parlent en vain et publient inutilement vos louanges, puisqu'ils ne parlent qu'à des sourds.

Or, qu'est-ce que j'aime lorsque je vous aime? Ce n'est ni tout ce que les lieux enferment de beau, ni tout ce que les temps nous présentent d'agréable. Ce n'est ni cet éclat de la lumière qui procure tant de plaisir à nos yeux, ni la douce harmonie de la musique, ni l'odeur des fleurs et des parfums, ni la manne, ni le miel, ni tout ce qui peut plaire dans les voluptés de la chair.

Ce n'est rien de tout cela que j'aime, quand j'aime mon Dieu, et j'aime néanmoins une lumière, une harmonie, une odeur, un mets délicieux, et une volupté, quand j'aime mon Dieu. Mais cette lumière, cette harmonie, cette odeur, ce mets, et cette volupté ne se trouvent que dans le fond de mon cœur, dans cette partie de moi-même qui est tout intérieure et tout invisible, où mon âme voit briller au-dessus d'elle une lumière que l'espace ne renferme point, où elle entend une harmonie que le temps ne mesure point, où elle sent une odeur que le vent ne dissipe point, où elle goûte un mets qui, en nourrissant, ne diminue point; et enfin où elle s'unit à un objet infiniment aimable dont la jouissance n'apporte point de satiété.

Voilà ce que j'aime quand j'aime mon Dieu. Et qu'est-ce que cela? Je l'ai demandé à la terre, et elle m'a ré-

pondu : Ce n'est pas moi ; et tout ce qu'elle contient m'a fait aussi la même réponse. Je l'ai demandé à la mer, aux abîmes, aux poissons et à tous les animaux qui habitent les eaux, et ils m'ont répondu : Nous ne sommes pas votre Dieu : cherchez-le au-dessus de nous. Je l'ai demandé à l'air que nous respirons, et il m'a répondu aussi bien que tous ces oiseaux : Anaximène s'est trompé ; car je ne suis pas Dieu. Je l'ai demandé au ciel, au soleil, à la lune et aux étoiles ; et ils m'ont répondu : Nous ne sommes pas non plus cette divinité que vous cherchez. Je me suis adressé ensuite à tous les objets qui environnent mes sens, et leur ai dit : Puisque vous n'êtes pas mon Dieu, apprenez-moi au moins quelque chose de lui ; et ils se sont écriés tous d'une voix : C'est lui qui nous a créés.

Le mouvement de mon cœur, dans cette recherche, a été la voix par laquelle je leur ai adressé cette demande ; et leur beauté a été comme la langue muette par laquelle ils m'ont fait cette réponse. Je suis revenu enfin en moi-même, et me suis dit : Qui es-tu ? Et j'ai répondu à moi-même : Je suis homme, car je suis composé de corps et d'âme, dont l'un est extérieur et visible, et l'autre intérieur et invisible. Lequel des deux devais-je plutôt interroger, pour chercher mon Dieu que j'avais déjà cherché par tous les êtres corporels depuis la terre jusqu'au ciel, et aussi loin que j'avais pu envoyer les rayons de mes yeux, ainsi que des messagers, afin d'en apprendre des nouvelles.

Mais l'âme, cette partie intérieure, était sans doute la plus propre pour m'en informer. Car tous ces messagers extérieurs s'adressaient à elle, qui était comme dans son tribunal et dans son siége, pour juger de toutes ces réponses que le ciel, la terre et tout ce qu'ils contiennent m'avaient faites, en me disant : Nous ne sommes pas votre Dieu, et c'est lui qui nous a faits. L'homme intérieur connaît ces choses par l'homme extérieur : et c'est

ainsi que moi, qui suis cet homme intérieur et un esprit élevé au-dessus du corps, je les ai connues par les sens de ce corps qui m'environne.

J'ai interrogé ensuite tout l'univers au sujet de mon Dieu, et il m'a répondu : Je ne suis pas Dieu, et c'est lui qui m'a créé. Mais cette même machine du monde n'apparaît-elle pas à tous ceux qui ont des yeux? D'où vient donc qu'elle ne tient pas à tous le même langage? Car il est hors de doute que les animaux grands et petits la peuvent voir; mais ils ne sauraient l'interroger, d'autant qu'ils n'ont point de raison en eux qui soit établie pardessus leurs sens et à quoi ils puissent rapporter ce qu'ils aperçoivent; au lieu que les hommes sont capables d'adresser ces questions, afin de comprendre les invisibles beautés de Dieu par les choses visibles qu'il a créées. Mais comme ils s'attachent à ces créatures, l'amour qu'ils ont pour elles les soumet à elles, et fait que leur étant ainsi soumis ils ne peuvent plus en juger.

Or les créatures ne répondent, sur les demandes qui leur sont adressées, qu'à ceux qui sont en état de juger de leurs réponses. Car quoiqu'elles ne changent point de langage, parce que leur langage n'est autre chose que leur nature, et qu'elles ne paraissent point d'une manière différente à celui qui ne fait que les voir et à celui qui en les voyant les interroge, néanmoins, en leur paraissant à tous deux d'une même sorte, elles sont muettes pour l'un et elles parlent à l'autre; ou, pour mieux dire, elles leur parlent à tous, mais elles ne sont entendues que de ceux qui consultent la vérité au dedans d'eux-mêmes, sur ce qu'ils apprennent d'elles au dehors par l'entremise de leurs sens. En effet, la vérité me dit : Le ciel ni la terre, ni aucun de tous les corps qui sont dans le monde n'est ton Dieu, et leur nature le prouve à tous ceux qui la considèrent, puisqu'il n'y a point de corps qui ne soit moindre en l'une de ses parties qu'en son tout. C'est pourquoi, ô mon âme (car c'est à toi que je parle)! tu ne peux douter

que tu ne sois beaucoup plus excellente que le corps, puisque c'est toi qui le soutiens et qui l'animes : ce que nul corps ne peut faire à l'égard d'un autre corps. Or ton Dieu est la vie même de ta vie.

(Saint Augustin. *Confessions*, Liv. VII, ch. XVII, Liv. X, ch. VI.)

---

---

## V. LA MER.

Dieu vit que la mer était bonne. En effet que la mer offre d'admirables beautés, soit lorsque ses ondes blanchissantes s'élèvent en montagnes liquides et arrosent les rochers d'une pluie brillante comme la neige, soit lorsque ses flots frémissent sous une molle brise, ou sur leur fond transparent et tranquille projettent une couleur empourprée, dont les lueurs se réfléchissent au loin dans les regards de ceux qui la contemplent! Quand ses vagues émues ne vont pas frapper avec violence les rivages voisins, mais les lèchent de leurs caresses et les saluent de leurs embrassements, que le son de la mer est doux, que son bruit est agréable, que le choc de ses eaux est délicieux et plein d'harmonie! Et cependant je ne crois pas que ce soit cette éblouissante splendeur de sa création, qui ait fait dire à Dieu que la mer est bonne; l'ouvrier a jugé que son ouvrage se rapportait au dessein qu'il avait conçu.

Donc la mer est bonne; car, d'abord, elle entretient dans la terre une humidité nécessaire, en y faisant couler par des conduits secrets comme un suc nourricier. La mer est bonne; car elle reçoit les fleuves, elle est la source des pluies, un dérivatif pour les alluvions, un moyen de transport pour les vivres, un lien qui réunit les peuples éloignés, un obstacle qui écarte les périls des combats, une barrière contre la fureur des barbares, une ressource dans les nécessités, un refuge dans les périls, un agrément dans les voluptés; elle affermit la santé, rapproche ceux qui sont séparés, abrége le chemin, permet à ceux qui souffrent de chercher des contrées meilleures, fournit à nos besoins, alimente les terres stériles.

Énumérerai-je les îles, dont la mer se pare comme une

femme de joyaux? C'est dans ces îles que se retirent ceux qui fuient les amorces et l'intempérance du siècle, qui embrassent les austérités de la continence, et, voulant être cachés au monde, évitent les périlleux écueils de cette vie. La mer est donc un asile pour la tempérance, pour la continence un exercice, pour la gravité un abri; elle est le port qui offre la sécurité, et où se réfugie la sobriété de ce monde, en même temps que les âmes fidèles et pieuses y trouvent une excitation à leurs ardeurs, de telle sorte qu'au doux bruit des vagues murmurantes s'ajoute, comme en un concert, le chant des saints qui psalmodient, et les îles résonnent des hymnes de paix qui s'élèvent du sein des flots.

Comment pourrais-je comprendre toute la beauté de la mer, toute la beauté qu'y vit le Créateur? Quoi plus? Qu'est-ce autre chose que ce frémissement des ondes, que le frémissement même du peuple? Aussi a-t-on souvent comparé avec vérité la mer à l'Église, qui d'abord est inondée des flots du peuple qui entre et qu'elle vomit par ses vestibules; puis, pendant la prière, toute la foule, semblable au reflux, bruit, lorsque les répons des psaumes, le chant des hommes, des femmes, des vierges, des enfants retentissent avec éclat comme des vagues qui s'entrechoquent et se brisent. D'ailleurs l'eau ne lave-t-elle pas le péché, et le souffle salutaire du Saint-Esprit ne plane-t-il pas à sa surface?

Que le Seigneur nous accorde de traverser sur un bois sauveur la mer des vicissitudes, de nous arrêter dans un port abrité, de ne point connaître les tentations du mal spirituel, qui dépasseraient nos forces, d'ignorer les naufrages de la foi, de goûter une paix profonde; et si un vent vient à souffler, qui soulève contre nous les flots impétueux de ce siècle, nous aurons un vigilant pilote dans le Seigneur Jésus, qui d'un mot commandera, apaisera la tempête, et répandra de nouveau la tranquillité sur les eaux.

Mais quittons maintenant la profondeur des mers; que

notre discours émerge et s'élève un peu au-dessus des flots. Considérons ces objets, qui sont d'un si grand usage et si pleins de grâce : comment l'eau se change-t-elle en un sel si solide, qu'il faut souvent le briser avec le fer ? Car le fer n'est pas trop résistant pour le sel de Bretagne, qui offre l'apparence du marbre le plus dur, qui resplendit de l'éclat argenté de la neige, qui est pour les corps un aliment salubre à la fois et une boisson délicieuse. Comment se fait-il que cette pierre brillante qu'on appelle le corail soit une herbe de la mer, et qu'il suffise de l'exposer à l'air pour qu'elle acquière la solidité d'un minéral ? Comment encore la nature a-t-elle placé dans les huîtres la perle qui est d'un si grand prix ? Comment, dans une chair si molle, l'eau de la mer l'a-t-elle solidifiée ? Ces choses qu'on trouve difficilement chez les rois, sont répandues çà et là sur le rivage, comme de nul prix, et c'est parmi les rochers escarpés et les pierres qu'on les ramasse. La mer nourrit aussi une toison dorée, et ses rivages produisent une laine qui a tout l'éclat vanté de l'or, couleur admirable, que n'ont pu encore imiter les artisans les plus habiles à teindre les tissus : tant il est vrai que l'industrie humaine est impuissante à égaler la grâce qui appartient aux produits de la mer. Nous savons avec quelle sollicitude on soigne les toisons des brebis, même les toisons les plus viles; mais fussent-elles excellentes, ce n'est point à elles qu'il faut demander le fucus, dont aucune couleur n'égale la couleur ; et cette toison précieuse est la dépouille d'un poisson. Enfin la pourpre elle-même, qui donne aux rois leur marque distinctive, la pourpre se tire de la mer.

Qui pourrait d'ailleurs comparer l'émail des prairies, ou les agréments des jardins à l'azur de la mer, qui se déroule comme en un tableau ? Au milieu des prairies, les fleurs, il est vrai, brillent de l'éclat de l'or ; mais le duvet des plantes maritimes n'est-il pas aussi éclatant que l'or ? Les fleurs aussi bien se flétrissent vite, et les

plantes de la mer subsistent et se conservent. Dans les jardins les lis resplendissent au loin, et sur la mer les voiles des navires. Quelle utilité retirer d'une feuille ! De quel usage ne sont pas les navires! Les lis nous apportent des parfums suaves, les voiles le salut. Ajoutez les poissons bondissants et les dauphins qui se jouent : ajoutez le rauque murmure des flots retentissants : ajoutez enfin les navires qui courent au rivage ou qui sortent du port. Lorsque, hors des barrières, s'élancent les quadriges, quelle ardeur chez les spectateurs, quel emportement chez ceux qui disputent le prix! Cependant les chevaux courent en vain, mais ce n'est pas en vain que courent les navires; les chevaux courent en vain, parce qu'ils sont à vide; les navires courent utilement, parce qu'ils sont remplis de grain. Qu'y a-t-il de plus agréable que ces véhicules, qui ne se pressent point sous les coups du fouet, mais sous le souffle des vents; contre qui personne ne fait des vœux contraires, mais que tous favorisent; dont aucun n'est vaincu qui parvient au but, mais dont toutes les poupes sont couronnées, qui y parviennent; où la palme est le prix du salut, la victoire la récompense du retour. Quelle différence, en effet, entre la course directe des chars et la course sinueuse des navires ! Les chars suivent une ligne droite et monotone, l'agilité des navires se déploie en mille évolutions. Ajoutez à cela les rivages couverts d'embarcations, qui n'attendent pour signal du départ qu'un souffle du ciel. C'est pourquoi les conducteurs des chars ne rapportent que de vains applaudissements; sauvés par leurs navires, les matelots rendent grâces à Dieu.

(Saint Ambroise. *Hexaméron*, Liv. III.)

---

## VI. LES PLANTES, LES FLEURS, LES ARBRES.

Le Seigneur dit : « Que la terre produise des plantes, chacune suivant son espèce. » Et aussitôt la terre fécondée fit paraître de nouveaux enfantements ; elle se couvrit d'un manteau de verdure ; elle apprit à être fertile, et, parée de germes de toute sorte, elle reçut des ornements qui furent les siens. Nous admirons avec quelle rapidité se développent les germes qui lui sont confiés ; mais considérons le détail ; quelles merveilles plus grandes encore ! Les semences jetées dans la terre y pourrissent, et si elles ne meurent, elles ne portent aucun fruit ; mais si elles se dissolvent comme par la mort, on les voit renaître en fruits abondants. La glèbe remuée reçoit donc un grain de froment ; la herse le recouvre ; la terre, comme une mère, le réchauffe dans son sein et l'y tient embrassé. Puis, quand le grain s'est dissous, l'herbe se met à germer. Et déjà on prend plaisir à contempler cette herbe verdoyante, qui produit aussitôt une semence suivant son espèce, afin qu'au début même de la germination on reconnaisse de quelle espèce est l'herbe et que dans l'herbe apparaisse le fruit ; et ainsi peu à peu l'herbe grandit comme du foin, et sa tige pubescente se déploie. Mais dès que l'épi noueux s'est levé, des espèces d'enveloppes sont préparées pour le fruit à venir, dans lesquelles le grain se forme intérieurement, de peur qu'à sa naissance et lorsqu'il est encore tendre, les froids ne lui nuisent, ou que les ardeurs du soleil ne le brûlent, ou que l'inclémence des vents ou la violence redoutable des pluies ne le secoue et ne le fasse tomber. Les épis se succèdent en lignes régulières, et la divine Providence les a ainsi ordonnés avec un art merveilleux, soit pour qu'ils offrent à l'œil un aspect agréable, soit pour qu'ils se soutiennent

en se trouvant naturellement liés entre eux. Et de crainte que l'appui trop faible des tiges ne cède sous le poids de fruits trop abondants, la tige elle-même est enfermée dans des espèces d'enveloppes, de telle sorte qu'ainsi doublée et fortifiée elle puisse soutenir des fruits multipliés et ne soit pas courbée vers la terre par un fardeau qui l'accable. Enfin au-dessus de l'épi lui-même se dresse une ceinture de barbes derrière lesquelles il s'abrite comme derrière un rempart, se trouvant de la sorte inaccessible aux morsures des petits oiseaux, ne pouvant ni être dépouillé de ses fruits, ni foulé aux pieds.

Que dire sur la manière dont la bonté de Dieu a pourvu aux besoins de l'humanité ? La terre rend avec intérêt ce qu'elle a reçu ; elle le multiplie avec usure. Les hommes trompent souvent et frustrent même de son capital le prêteur : la terre reste fidèle. Et si parfois elle ne paye pas le laboureur de ses peines lorsque la rigueur du froid lui a été contraire, ou une sécheresse excessive, ou la trop grande abondance des pluies, une autre année elle compense les déficits de l'année précédente. Ainsi, quand la récolte trompe l'espoir de l'agriculteur, la terre n'est point en défaut ; et lorsque la température lui sourit, le sein fécond de cette mère produit des fruits abondants, de telle sorte qu'elle ne cause jamais aucune perte à son créancier.

D'autre part, quelle beauté répandue dans les champs ! quel parfum ! quelles délices ! quels charmes pour les laboureurs ! Comment exprimer dignement toutes ces choses en nous servant de notre langage ? Heureusement nous avons les témoignages des Écritures, où nous voyons que les délices des champs sont comparées à la bénédiction et à la grâce des saints ; car le saint homme Isaac dit : « Le parfum qu'exhale mon fils est comme le parfum de la moisson. » Comment décrire les violettes empourprées, la blancheur des lis, les roses éclatantes, les campagnes émaillées de fleurs d'or, de safran, des couleurs les plus variées, où l'on ne sait lequel récrée le plus, ou de leur aspect, ou de leur

parfum ? Les yeux se repaissent d'un agréable spectacle ; un parfum se répand au loin et de toutes parts, dont la douceur nous pénètre. C'est pourquoi le Seigneur a dit divinement : « Et la beauté des champs est avec moi. » Elle est en effet avec lui, puisque c'est lui qui en est l'auteur. Car quel autre artiste aurait pu sur chaque chose répandre tant de grâce ? Considérez les lis des champs : quelle blancheur dans leurs feuilles ! Comme elles sont groupées et semblent s'élever de la base au sommet pour offrir la forme d'une coupe, au fond de laquelle resplendit l'or ! Et cependant, enveloppée tout à l'entour comme par un rempart, la fleur n'est accessible à aucune injure. Si on cueille cette fleur et qu'on en détache les feuilles, où est la main assez industrieuse pour former de nouveau un lis ? Qui pourrait se vanter d'imiter assez fidèlement la nature pour restituer cette fleur, à laquelle le Seigneur a rendu un tel témoignage, qu'il est allé jusqu'à dire : « Salomon lui-même, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme un de ces lis. » La splendeur du plus opulent et du plus sage des rois est jugée inférieure à la beauté de cette fleur. Que dire de la rose ?

Autrefois mêlée aux fleurs de la terre, la rose grandissait sans épines, et la plus belle des fleurs s'épanouissait sans cacher aucun péril : mais plus tard les épines ont enveloppé la grâce de cette fleur, offrant ainsi comme une image de la vie humaine, dont nous ne goûtons presque jamais les douceurs sans ressentir aussi l'aiguillon des soucis qu'elle porte avec elle. Les charmes de notre vie sont entourés et environnés d'inquiétudes, afin que la tristesse s'ajoute à l'agrément. C'est pourquoi, quand l'homme se félicite de la supériorité de sa raison ou du cours enchanteur de ses destins prospères, il convient qu'il se souvienne de la faute, d'où nous sont venues comme un châtiment, alors que nous fleurissions à l'ombre du paradis, les épines de l'esprit et les ronces de l'âme. Enorgueillis-toi donc, ô homme ! ou de la splen-

deur de ta noblesse, ou du faîte de ta puissance, ou de l'éclat de ta vertu ; toujours les épines sont près de toi, toujours près de toi les ronces ; regarde toujours ce qui en toi est inférieur ; tu croîs sur des épines, et ta grâce épanouie ne reste point inaltérable ; en peu de temps, quand la fleur de l'âge est passée, tout homme se flétrit.

Ainsi les fleurs nous avertissent de notre caducité, en même temps que les arbres nous apportent l'abondance.

Toutes les espèces d'arbres en effet sont utiles ; les uns ont été créés pour donner des fruits, les autres pour servir à notre usage : car ceux qui ne portent pas de fruits abondants sont plus précieux par l'usage même qu'on fait de leur bois.... Énumérerai-je leur variété infinie et la beauté diverse qui se remarque dans chacun d'eux ? Les cèdres sont larges, les sapins élancés, les pins se distinguent par une luxuriante chevelure ; les chênes sont ombreux, les peupliers ont deux couleurs ; les châtaigniers ont un bois abondant et vivace, qui n'est pas plus tôt coupé qu'il se reproduit comme de lui-même. On discerne dans les arbres même leur âge, s'ils sont vieux ou jeunes ; car les plus jeunes ont des branches grêles et les plus vieux des branches fortes et noueuses ; les uns ont des feuilles luisantes et développées ; chez les autres, elles sont contractées et âpres. Il y a aussi des arbres dont la racine vieillie et morte est impuissante, s'ils sont coupés, à réparer leur perte ; il y en a d'autres pour qui, dans leur verte jeunesse ou leur nature plus féconde, la taille est un bien plutôt qu'un dommage, de telle sorte que, renaissant de leur mort même, ils se perpétuent par des rejetons multipliés.

(Saint Ambroise. *Hexaméron*, Liv. III.)

---

## VII. LES OISEAUX.

Il y a des oiseaux qui se laissent toucher, qui s'habituent à la table d'un maître et qui se plaisent à nos caresses ; d'autres sont timides ; les uns aiment à avoir la même habitation que l'homme ; les autres cherchent dans les déserts une vie retirée, et pour eux la difficulté de se procurer de la nourriture est compensée par l'amour de la liberté. Ceux-ci font seulement entendre des cris, ceux-là s'égayent en des modulations harmonieuses et suaves. Quelques-uns doivent à la nature, d'autres à l'éducation d'articuler des sons, de telle sorte qu'il semble que ce soit un homme qui parle, lorsque c'est un oiseau. Combien le chant des merles est doux, combien la voix du perroquet est expressive ! Il y a aussi des oiseaux qui sont simples, comme les colombes ; d'autres rusés, comme les perdrix ; le coq est plein de jactance et le paon d'orgueil. D'ailleurs, le genre de vie varie chez les oiseaux et aussi leurs ouvrages ; car les uns aiment à vivre en commun, à réunir leurs forces pour former une république, ou obéir à un roi ; d'autres vivent chacun pour soi, se refusent à tout commandement, et, s'ils sont pris, s'efforcent de sortir d'un esclavage qui les indigne.

Ainsi commençons par ceux qui imitent nos mœurs. Chez eux, en effet, il y a comme une police et une milice naturelle ; chez nous elle est obligée et servile. Combien est spontanée et volontaire l'habitude des grues, qui durant la nuit veillent attentives ! Vous apercevriez des sentinelles placées, et tandis que le reste de la troupe repose, il y a des grues qui vont et viennent et font la garde, pour que d'aucun côté on ne puisse tendre des embûches ; leur vigilance infatigable assure une sécurité parfaite. Dès que le temps de la veille est passé, la grue, qui s'est acquittée

de l'emploi de sentinelle, se dispose au sommeil, après avoir poussé d'abord un cri éclatant, qui avertit la grue qui dort et à qui elle doit céder la place. Celle-ci accepte volontiers le rôle qui lui échoit à son tour, et ce n'est pas, à la manière des hommes, malgré elle et avec paresse qu'elle renonce au sommeil : elle est alerte à quitter sa couche, à remplir son emploi, et à rendre avec un soin égal et avec empressement le service qu'elle a reçu. Aussi n'y a-t-il aucune désertion, parce que le dévouement est naturel ; aussi la surveillance est-elle sûre, parce que la volonté est libre.

Lorsqu'elles volent, les grues observent le même ordre, et par cet équitable partage diminuent la fatigue ; car elles se chargent, successivement, de conduire la troupe. L'une d'elles, en effet, précède les autres pendant un temps déterminé, et court, pour ainsi dire devant les enseignes ; ensuite elle revient et cède à la suivante le soin de la direction. Qu'y a-t-il de plus beau que de voir les travaux et les honneurs communs à tous, et la puissance déférée alternativement à chacun, au lieu d'être l'attribution d'un petit nombre ?

C'est là une imitation de l'antique république et comme la copie d'un État libre. C'est ainsi qu'au commencement les hommes, à l'exemple des oiseaux, s'accommodèrent au régime que leur indiquait la nature ; les travaux étaient communs, les dignités communes, les charges également réparties, l'obéissance et le commandement divisés ; personne n'était destitué d'honneurs, personne non plus exempt de travaux. C'était là un bien bel ordre de choses ; on ne pouvait trouver dans la perpétuité du pouvoir l'arrogance, ni dans une continuelle servitude l'accablement ; comme on était sans envie, les charges étaient distribuées à tour de rôle, le temps de leur exercice limité, la supériorité passagère ; de la sorte, on supportait patiemment une domination qui tombait par une commune loi.

Aucun citoyen n'osait opprimer un autre citoyen, qui, en lui succédant au pouvoir, l'aurait abreuvé des mêmes dégoûts. La fatigue ne pesait à personne, allégée qu'elle était par la dignité qui allait suivre. Mais après que le désir de la domination eut poussé les hommes à s'emparer d'une autorité qui ne leur appartenait pas, et à ne pas vouloir quitter le pouvoir qu'ils avaient obtenu; après que la milice eut cessé d'être le droit commun, pour devenir une servitude; après que la transmission régulière de la puissance eut fait place à des contentions ambitieuses, les charges elles-mêmes commencèrent à sembler plus lourdes; or, là où il n'y a pas bon vouloir, bientôt naît l'incurie.

Voyons maintenant combien la piété et la prudence des êtres raisonnables sont dépassées par la bonté de la cigogne, et imitons, si nous le pouvons, l'exemple de cet oiseau.

Car lorsque son père, épuisé de vieillesse, a perdu les plumes qui recouvraient ses membres et n'offre plus qu'un corps dépouillé, la cigogne l'entoure et le réchauffe de son propre duvet. Que dire de la nourriture qu'elle prépare et lui apporte, tandis qu'elle-même, cherchant à réparer les pertes infligées par la nature, soulève le vieil oiseau à l'aide de ses ailes, l'exerce à voler et s'efforce pieusement de rendre à son père l'usage oublié de ses membres?

Qui de nous ne répugnerait à soulever un père malade? Qui de nous mettrait sur ses épaules un vieillard accablé par l'âge, ce qui paraît à peine croyable dans l'histoire? Quel est celui, pour pieux qu'il soit, qui ne laisse pas ce soin aux derniers des esclaves? Pour les oiseaux, au contraire, il n'y a rien de pénible de ce qu'ordonne la piété; rien ne coûte de ce qui est une dette de la nature. Les oiseaux ne refusent pas de nourrir un père, ce que beaucoup d'hommes ont refusé, obligés même par la terreur des lois. Or, ce n'est pas

une loi écrite qui astreint les oiseaux, c'est une loi naturelle....

Les oiseaux nous donnent donc l'exemple de la piété filiale : apprenons maintenant quelle doit être la sollicitude d'une mère pour ses enfants. L'hirondelle, dont le corps est assez petit, mais dont l'instinct et la piété sont sublimes, alors même qu'elle manque de toutes choses, construit des nids plus précieux que l'or, parce qu'elle les construit avec sagesse. Car le nid de la sagesse est préférable à l'or. En effet, l'hirondelle pourrait-elle agir plus sagement que de se réserver la pleine liberté de son vol, et de mettre ses petits en sûreté dans l'habitation et sous le toit des hommes, où rien ne menace sa progéniture ? Car cela aussi est remarquable, que dès leur naissance elle accoutume ses petits au bruit des conversations des hommes, et les préserve ainsi des embûches des oiseaux ennemis. Peut-on ne pas s'émerveiller encore de la façon dont elle se dispose une demeure sans aucun secours étranger, et comme si elle connaissait les lois de l'art ? Car elle prend des pailles avec son bec, et les trempe de boue, afin qu'elle les puisse agglutiner. Mais comme il ne lui est pas possible d'emporter de la boue avec ses pieds, elle plonge dans l'eau l'extrémité de ses ailes, pour que la poussière s'y attache, et forme ainsi un limon, à l'aide duquel peu à peu elle réunit des pailles et de petits brins de bois et les fait adhérer : de cette manière, elle parvient à construire tout un nid, douce retraite où ses petits peuvent s'agiter en sûreté comme sur un terrain solide, sans que leur pied risque de s'engager dans les fentes de la contexture, ou que le froid puisse se glisser sur leurs membres délicats....

Que les hommes apprennent encore à aimer leurs enfants, en considérant les mœurs et la piété des corneilles, qui accompagnent attentivement leurs petits, alors même qu'ils sont en état de voler, et, de peur que leurs forces naissantes ne viennent à leur man-

quer, leur fournissent des aliments, et la plupart du temps n'abandonnent pas le soin de les nourrir. Chez nous, au contraire, les femmes se hâtent de refuser leur lait à des enfants même qu'elles chérissent : ou si elles sont riches, elles s'épargnent le déplaisir de les allaiter. Les plus pauvres rejettent leurs enfants, les expulsent et refusent de les reconnaître.... Quel autre que l'homme a appris à dépouiller des fils? Qui a inventé ces droits si terribles des pères? Qui a établi l'inégalité entre des frères, quand la nature leur avait fait un sort égal? Les fils d'un riche sont traités diversement; l'un est comme accablé des legs que lui transmet son père; l'autre gémit de ne recueillir d'un riche héritage qu'une faible et insignifiante portion. Est-ce que la nature a divisé les mérites des fils? Elle leur accorde également à tous ce qui leur est nécessaire pour naître et pour vivre. Qu'elle vous enseigne donc à ne pas distinguer, dans le partage de vos biens, ceux que vous avez rendus égaux par le titre de frères. Car puisqu'ils vous doivent d'avoir une naissance commune, pourquoi leur envier de posséder en commun des biens, auxquels la nature les substitue?

Venons maintenant à la tourterelle que la loi de Dieu a choisie comme l'offrande la plus pure. Car lors de la circoncision du Seigneur, la tourterelle fut offerte, « parce qu'il est écrit dans la loi du Seigneur, qu'on donnerait une paire de tourterelles ou deux jeunes colombes. »

C'est là en effet le vrai sacrifice qui convient au Christ, la chasteté du corps et la grâce spirituelle. La chasteté se rapporte à la tourterelle, et la grâce à la colombe. Car on dit que la tourterelle, une fois qu'elle a perdu son époux, n'a plus qu'en dégoût les liens et le nom de l'hyménée; en perdant son bien-aimé, elle a vu tromper son premier amour; c'est pour elle une déception sans fin, une amertume qui naît de la douceur même de sa ten-

dresse et la mort lui cause plus de douleurs qu'elle n'avait trouvé de charmes dans l'amour. C'est pourquoi elle repousse une nouvelle union ; elle reste fidèle à la pudeur qu'elle avait vouée à l'époux de son choix ; c'est pour lui qu'elle réserve son amour, c'est pour lui qu'elle garde le nom d'épouse. Apprenez, ô femmes ! quelle est la dignité du veuvage, puisqu'on la célèbre même chez les oiseaux.

La chouette elle-même ne peut-elle pas servir à nous instruire ? Ses yeux grands et glauques ne sont point offensés par l'épaisseur des ténèbres ; et plus la nuit est obscure, plus aussi, à l'encontre des autres oiseaux, la chouette vole en sûreté ; mais quand le jour paraît et que le soleil verse partout ses abondants rayons, ses regards sont hébétés ; elle erre comme au milieu de l'obscurité. Elle est ainsi le vivant symbole de ces hommes qui ne voient pas, bien qu'ils aient des yeux pour voir, et qui ne se servent de leur vue que dans les ténèbres. Je parle des yeux du cœur, qui sont donnés aux sages du monde, et dont ils ne se servent pas pour voir ; en pleine lumière ils n'aperçoivent rien ; ils marchent au milieu de la nuit, occupés à scruter les mystères des démons, croyant pénétrer dans les profondeurs des cieux, mesurant le monde avec un compas, cherchant à mesurer l'air lui-même : et cependant ils dévient de la foi, et s'enveloppent dans les obscurités d'un perpétuel aveuglement, tandis qu'ils ont près d'eux les clartés du Christ et la lumière de l'Église ; ils ne voient rien et ils ouvrent la bouche comme s'ils savaient tout, pénétrants pour les choses vaines, sans ouverture pour les choses éternelles ; et les détours sinueux d'une discussion sans fin découvrent tout le vide de leur ignorance. Aussi, tandis qu'ils cherchent à s'envoler sur les ailes de leurs subtils discours, semblables à des chouettes, ils s'évanouissent à la lumière.

Enfin considérons le phénix.

On dit que c'est dans les contrées de l'Arabie que se rencontre cet oiseau et qu'il vit jusqu'à l'âge de cinq cents ans. Lorsqu'il sent la fin de sa vie approcher, il se compose une espèce d'étui avec de l'encens, de la myrrhe et d'autres parfums, où, le terme de son existence arrivé, il se retire et meurt. De la dissolution de ses chairs naît un ver, qui grandit peu à peu, avec le temps prend des ailes, et offre bientôt l'aspect et la forme de l'oiseau qui n'était plus. Que le phénix nous enseigne donc par son exemple à croire à la résurrection, lui qui sans instruction et sans raison, se prépare les moyens de ressusciter. Et, de vrai, ce sont les oiseaux qui sont faits pour l'homme et non pas l'homme qui est fait pour les oiseaux. Que cet exemple donc parle à nos âmes; car l'auteur et le créateur des oiseaux ne souffre pas que ses saints périssent à toujours, lui qui, ne souffrant pas que le phénix pérît, a voulu qu'il renaquît de ses cendres et trouvât en soi-même de quoi se réparer. Or qui annonce à cet oiseau le jour de sa mort, pour qu'il se construise une espèce d'étui, le remplisse de bonnes odeurs, s'y retire, et meure là où des parfums suaves ne laissent plus sentir la puanteur de la mort?

Fais-toi un gîte à toi-même, ô homme; et, dépouillant le vieil homme avec ses actions, revêts l'homme nouveau. Ton étui, ton fourreau, c'est le Christ, qui te protégera et te défendra dans les jours mauvais. Veux-tu savoir qu'un fourreau est une protection? « Je l'ai protégé, est-il dit, avec mon carquois. » Ton fourreau, c'est la foi; remplis-le des bonnes odeurs de tes vertus, c'est-à-dire de la chasteté, de la miséricorde et de la justice; puis, entre tout entier dans ce sanctuaire de la foi, tout parfumé de la suave odeur de tes excellentes actions; que la fin de cette vie te trouve revêtu de cette foi, afin que tes os puissent être fertilisés, et deviennent comme un jardin humide, où les semences germent promptement. Agis de telle sorte que tu puisses dire au jour de ta mort ce que

disait le bienheureux Paul : « J'ai combattu un bon combat, j'ai consommé ma course, j'ai conservé ma foi ; que me reste-t-il qu'à recevoir la couronne de justice qui m'est réservée ? »

(Saint Ambroise. *Hexaméron*, Liv. V.)

---

## VIII. DE LA FORMATION DE L'HOMME.

LACTANCE A DÉMÉTRIANUS, SON ÉLÈVE.

Vous pourrez connaître, mon cher Démétrianus, combien peu j'ai de repos, et même combien j'ai d'inquiétudes, si vous prenez la peine de lire ce petit livre, que j'ai écrit en termes fort simples, selon la médiocrité de mon esprit, pour vous faire voir l'amour que j'ai pour l'étude, et pour m'acquitter encore envers vous du devoir de précepteur, en vous enseignant une doctrine plus honnête et plus solide que celle que je vous enseignais autrefois. Que si dans ce temps-là, où je ne vous parlais que des belles-lettres et des langues, vous ne laissiez pas de m'écouter avec beaucoup d'attention, combien devez-vous apporter maintenant plus d'application et plus de soin pour comprendre les vérités importantes que j'ai à vous dire ! Je vous proteste que, quelque dangereux que soit le temps où nous vivons et quelque mauvais que soit l'état de mes affaires, je ne laisserai pas de composer incessamment quelque chose qui puisse contribuer à l'instruction de ceux qui font profession de notre doctrine. Je sais bien qu'ils sont devenus odieux et qu'ils sont persécutés par le peuple, comme des personnes qui déshonorent par le déréglement de leur vie le nom de sages qu'ils s'attribuent, et qui ne s'en servent que pour couvrir des vices qu'ils devraient reprendre dans les autres et éviter eux-mêmes. Mais je ne refuserai aucun travail pour instruire et ceux de notre religion et les autres ; et j'espère que, comme je n'oublierai rien de ce qui sera de mon devoir, vous n'omettrez rien non plus de ce qui sera du vôtre, et je le souhaite aussi de tout mon cœur. Car, bien que les affaires publiques vous détournent de la contemplation de

la vérité et de la pratique des bonnes œuvres, il ne se peut faire qu'une âme aussi belle et aussi pure que la vôtre ne reporte souvent ses pensées vers le ciel. Je me réjouis que vos desseins réussissent, et que vous ayez en abondance tout ce que le monde prend ordinairement pour des prospérités et pour des avantages, pourvu toutefois qu'une telle fortune ne change rien dans votre conscience ni dans vos mœurs. Je vous avoue que j'appréhende un peu que la douceur trompeuse qui naît de la jouissance des biens de la terre ne se glisse insensiblement dans votre cœur. C'est pourquoi je vous avertis, autant que je le puis, de prendre garde à ne les pas regarder comme de véritables biens, mais de tenir pour certain qu'ils sont d'autant plus trompeurs qu'ils sont plus fragiles, et d'autant plus dangereux qu'ils sont plus agréables. Vous savez combien notre ennemi a d'adresse et de force, et nous ne l'éprouvons que trop en ce temps-ci. Il se sert des attraits des créatures comme d'autant de filets déliés et imperceptibles. Il faut donc marcher avec une singulière prudence pour éviter les piéges qui nous sont dressés de toutes parts. C'est pourquoi je vous exhorte à employer tout ce que vous avez de vertu pour mépriser, ou au moins pour ne point trop estimer la prospérité dont vous jouissez. Souvenez-vous de votre véritable père, de la ville dont vous êtes citoyen, de la société où vous avez été reçu. Vous entendez bien ce que je veux dire. Je n'ai pas dessein de vous accuser d'orgueil, dont il n'y a jamais eu le moindre sujet de vous soupçonner. Mon discours ne se rapporte qu'à l'âme, et non au corps, qui n'a été formé que pour elle. C'est comme un vase de terre où l'âme, qui est l'homme véritable, est renfermée. Ce vase n'a point été fait par Prométhée, comme les poëtes le disent, mais par le souverain créateur de l'univers, dont la providence ne peut être comprise par nos sens ni expliquée par nos paroles. Je ne laisserai pas de m'efforcer de dire quelque chose, autant que mon peu de suffisance le pourra permettre, et

de la création de l'âme et de la formation du corps. Et j'entreprends d'autant plus volontiers ce travail, que Cicéron, qui était un homme d'un excellent esprit, s'étant proposé le même sujet dans le quatrième livre de sa *République*, ne l'a traité que légèrement. Et de peur que nous ne doutassions de la raison qui l'avait porté à le traiter de la sorte, il déclare qu'il n'a manqué ni de désir de le traiter exactement, ni de diligence pour cet effet. Après en avoir parlé comme en passant dans les premiers livres des *Lois*, il renvoie à Scipion, qui en avait discouru plus au long. Il tâcha néanmoins depuis d'en parler un peu plus amplement dans le second livre de la *Nature des dieux;* mais parce qu'en celui-là même il ne s'en est acquitté que très-imparfaitement, je n'appréhenderai point de me charger d'un travail que le plus grand orateur de Rome nous a laissé tout entier. Vous condamnerez peut-être la hardiesse que j'ai de proposer les pensées qui me sont venues sur cette matière si obscure et si difficile. Mais puisque ceux qui prennent la qualité de philosophes ont été assez téméraires pour s'efforcer de pénétrer ce que Dieu a voulu qu'il y eût de plus caché dans la nature, et qu'ils ont osé discourir des cieux et des astres, qui sont si éloignés de nous et ne peuvent tomber sous nos sens; puisqu'ils prétendent même avoir des preuves solides et des démonstrations évidentes de ce qu'ils en disent, pourquoi m'accuserait-on de présomption d'avoir voulu examiner la manière dont notre corps est formé? Il est certain qu'il n'est pas fort difficile d'en acquérir quelque connaissance, puisque la disposition des parties qui le composent et l'usage auquel elles sont propres nous découvrent l'intention que Dieu a eue en le formant.

Dieu, qui est notre créateur et notre père, nous a donné le sentiment et la raison, ce qui fait voir clairement que nous sommes son ouvrage, puisqu'il a le sentiment et qu'il est lui-même la raison et l'intelligence souveraine. Il n'a pas doté les autres animaux du même avantage,

mais il a pourtant pourvu à leur sûreté ; car il les a couverts de peaux pour les défendre de la rigueur du froid, de l'incommodité des pluies et des autres injures de l'air. Il a donné à chaque espèce les armes qui lui étaient propres : aux uns la force, pour attaquer et pour combattre; aux autres la vitesse, pour fuir et pour éviter les périls ; aux autres, l'industrie et l'adresse pour se faire des tanières et pour s'y retrancher. Les uns ont des ailes, à la faveur desquelles ils s'élèvent jusques au haut de l'air; les autres des griffes pour grimper; les autres ont des cornes ou des dents pour se défendre, et aucun ne manque de quelque moyen propre à se conserver. Que s'il y a quelque espèce qui serve d'ordinaire de proie à une plus forte, ou elle se retire en des contrées où elle est comme à couvert de cette violence, ou, si elle ne la peut éviter, elle est si féconde de son naturel qu'elle suffit et pour assouvir l'avidité des animaux de proie, et pour peupler encore suffisamment la terre de ce qu'elle dérobe à leur cruauté. Comme Dieu a donné à l'homme la lumière de la raison, la vivacité des sens et l'usage de la parole, il ne faut pas s'étonner qu'il l'ait privé des avantages qu'il a accordés aux animaux, parce que, par le moyen de la raison, il lui est aisé de suppléer à ce qu'il n'a pas. Il l'a laissé nu et sans armes, parce qu'il lui a donné un esprit capable d'inventer l'art de faire des armes et des vêtements. Il n'est pas aisé de bien exprimer combien ces avantages que les bêtes ont sur l'homme contribuent à leur beauté réciproque. Si l'homme avait eu ou des défenses, ou des cornes, ou des griffes, ou des ongles, ou une queue, ou une peau de plusieurs couleurs, comme en ont les bêtes, il aurait été extrêmement laid, au lieu que les bêtes seraient laides si elles étaient dépouillées de toutes ces choses. Si on leur avait ôté ou la peau, qui est comme un vêtement dont la nature les a parées, ou les défenses et les ongles, qui sont comme des armes dont elle les a pourvues, il n'y aurait rien de si difforme ni de si

faible. Ainsi, soit que l'on considère ou l'usage qu'ont ces parties, ou l'ornement qu'elles apportent, on avouera qu'on ne pouvait jamais rien désirer qui fût tout ensemble et si utile et si agréable. Quant à l'homme, comme Dieu l'a fait pour être éternel, il lui a donné des armes qui ne paraissent point au dehors, mais qui sont cachées au dedans, et qui dépendent non du corps, mais de l'esprit. Après l'avoir si avantageusement partagé du côté des biens intérieurs, qui sont sans comparaison les plus solides et les plus durables, il aurait été inutile de lui en donner d'extérieurs, qui n'auraient servi qu'à diminuer ou à cacher la beauté naturelle de son corps. C'est pourquoi je ne puis pas ne pas déclarer étrange la folie des disciples d'Épicure, qui, dans le dessein qu'ils ont de persuader que le monde n'a point été fait ni n'est point gouverné par une sage intelligence, mais qu'il a été formé par la rencontre fortuite de corps solides et indivisibles, ont la témérité de trouver à redire aux ouvrages de la nature et à la structure de l'univers. Je passerai sous silence ce qu'ils reprennent dans la disposition du monde par une extravagance ridicule, et ne m'arrêterai qu'à ce qui a un rapport particulier avec le sujet que j'ai maintenant entre les mains.

Ces philosophes se plaignent de ce que l'homme naît plus faible que les animaux, qui ne sont pas sitôt sortis du sein de leurs mères, qu'ils commencent à se soutenir et à résister aux injures de l'air. L'homme, au contraire, paraît nu et désarmé, comme un voyageur jeté par la violence de la tempête sur le bord de cette vie, et exposé aux misères qui l'accompagnent. Il demeure étendu et immobile au lieu même où les flots l'ont poussé, sans pouvoir ni supporter l'activité des éléments, ni chercher de nourriture. La nature semble avoir été à son égard une marâtre, puisque, au lieu qu'elle a été libérale envers les animaux, elle a été envers lui si avare qu'elle l'a abandonné dans une extrême pauvreté et dans la dernière faiblesse, sans appui et sans secours, capable seulement

de jeter des cris et de verser des pleurs, qui sont comme un des tristes présages des misères dont il sera accablé durant le cours de sa vie. Quelques-uns s'imaginent que ces philosophes parlent avec beaucoup de jugement quand ils déclament de la sorte, ce qui procède de ce que plusieurs, pour n'avoir jamais assez sérieusement considéré les avantages qu'ils ont reçus en naissant, n'en ont point de reconnaissance. Je prétends au contraire que l'on ne saurait jamais rien avancer avec si peu de raison; car, lorsque j'examine avec soin toutes les créatures, je découvre qu'aucune n'a dû, ni peut-être n'a pu être faite d'une autre manière que celle dont elle l'a été. Je sais bien que la puissance de Dieu, souverainement sage et intelligente, n'a fait en toutes choses que ce qui était le meilleur et le plus expédient. Je voudrais donc demander à ces censeurs téméraires des ouvrages de Dieu quel avantage manque, selon eux, à cet homme qui naît dans une faiblesse qu'ils déplorent en des termes si tragiques. Cette faiblesse empêche-t-elle qu'il ne croisse et qu'il ne parvienne à un âge parfait? Ce qui lui manque de force est compensé par la raison dont il est pourvu. Mais l'homme, disent ces philosophes, ne peut être élevé qu'avec beaucoup de peine. La condition des bêtes est meilleure en ce point. Dès qu'elles ont fait leurs petits, elles n'ont plus aucun autre soin que celui de les nourrir et de leur fournir le lait qu'ils recherchent et qu'ils prennent eux-mêmes sans aucun secours étranger. Or les oiseaux n'ont-ils pas beaucoup de peine à élever leurs petits, et ne semblent-ils pas y apporter une prévoyance qui approche de celle des hommes? Ils bâtissent des nids avec de la terre et des branches d'arbre. Ils demeurent sur leurs œufs plusieurs jours, pendant lesquels ils ne mangent presque point. Quand ils sont éclos, ils cherchent de quoi les nourrir, la nature ne leur ayant point fourni de lait pour cet effet, comme elle en a fourni aux animaux qui sont sur la terre. Après avoir volé de côté et d'autre tout le jour pour amasser de quoi

nourrir leurs petits, ils demeurent auprès d'eux toute la nuit, les gardent et les échauffent. Que peuvent faire les hommes davantage, si ce n'est que, au lieu de chasser leurs enfants quand ils sont grands, ils demeurent unis à eux par le lien d'un amour indissoluble? D'ailleurs les petits des oiseaux sont beaucoup plus faibles dans leurs commencements que ne le sont les enfants. Car, pour les mettre au monde, ils ne les font pas sortir de leur sein; mais ils les échauffent, et en les échauffant les animent. Quand ils viennent d'éclore ils n'ont point de plumes, et sont si faibles qu'ils ne peuvent encore ni voler ni marcher. Ne serait-ce pas une impertinence de prétendre que la nature ait traité peu favorablement les oiseaux, sous prétexte qu'ils naissent en quelque sorte deux fois, et qu'après leur naissance ils ont besoin que leurs mères leur cherchent de quoi vivre? Ceux qui raisonnent de la sorte, et qui préfèrent la condition des bêtes à celle des hommes, proposent ce qu'elles ont de plus fort et cachent ce qu'elles ont de plus faible. Je leur demanderais volontiers lequel ils prendraient, si Dieu leur en laissait le choix, ou la sagesse de l'homme avec sa faiblesse, ou la stupidité des bêtes avec leur force. Ils n'ont pas assez peu d'esprit pour manquer de préférer la condition de l'homme, quand elle serait encore beaucoup plus faible qu'elle ne l'est, à celle des animaux, quand ils seraient encore beaucoup plus forts qu'ils ne le sont. Ces hommes fins et rusés voudraient sans doute avoir tout ensemble, et la raison de l'homme, et la force des animaux; mais ce sont des biens tout à fait opposés et contraires, et que l'on ne peut réunir dans un même sujet. Il faut ou être éclairé et instruit par la raison, ou avoir la force et les autres avantages que la nature a donnés en partage aux animaux. Une créature qui est pourvue par la condition de sa naissance de tout ce qui peut la conserver et la défendre, n'a pas besoin de sa raison. Que pourrait-elle ou faire ou inventer pour employer sa raison, puisque la

nature lui a fourni libéralement tout ce qui lui est nécessaire? Que si elle est pourvue de la raison, quel sujet aurait-elle de souhaiter ce qui peut défendre et fortifier le corps, puisque la raison supplée toute seule au défaut de toutes choses? Elle est capable de parer et de munir de telle sorte le corps qu'il n'ait rien à désirer. Quelque petite que soit la stature de l'homme, quelque médiocres que soient ses forces, quelque peu assurée que soit sa santé, il surpasse en vigueur et en beauté tous les animaux, par le seul avantage de sa raison. Il naît avec une constitution tendre et délicate, et trouve moyen de se mettre en sûreté et de se garantir de la violence des bêtes les plus farouches. Ces bêtes, au contraire, qui ont de grandes forces pour résister aux injures des éléments, n'en ont point d'assez grandes pour éviter de tomber sous la puissance de l'homme. Ainsi la raison lui sert plus toute seule que ne servent aux animaux tous les avantages que la nature leur a donnés en les formant. La masse de leur corps, la grandeur de leurs forces, n'empêchent point que nous ne les prenions et que nous ne les soumettions à notre puissance. Quelqu'un, voyant attachés à notre service les bœufs qui ont de si grands corps, peut-il se plaindre de ce que Dieu ne lui a donné qu'un petit corps? Il ne connaît pas sans doute le prix des faveurs qu'il a reçues de Dieu; ce qui est une ingratitude, ou plutôt une folie. Platon agissait beaucoup plus sagement quand, pour confondre, comme je me le persuade, ces esprits méconnaissants, il rendait grâces à la nature de ce qu'elle l'avait fait naître homme. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner sa pensée ni de décider quel jugement on en doit porter. Quiconque tient sa condition plus heureuse que celle des bêtes est dans un sentiment plus juste et plus raisonnable que ceux qui semblent avoir regret de n'avoir pas été créés de quelqu'une de leurs espèces. Que si Dieu les changeait en ces animaux dont ils envient la condition, ils se plaindraient aussitôt de ce changement, et de-

manderaient avec de grands cris de retourner à leur premier état, parce qu'en effet toute la force des animaux ne vaut pas l'usage de la parole. La liberté que les oiseaux ont de fendre l'air ne vaut pas l'adresse de la main. La langue et la main font des choses plus admirables que celles que peuvent faire ou les forces des bêtes ou les ailes des oiseaux. C'est donc une folie inconcevable de souhaiter ce que l'on n'a pas et de le refuser quand il est offert.

Ces mêmes philosophes se plaignent de ce que l'homme est sujet aux maladies et à une mort prématurée. Est-ce qu'ils sont fâchés de n'être pas d'une nature divine? Je sais bien qu'ils disent que ce n'est pas ce qu'ils prétendent, et qu'ils veulent seulement montrer que l'homme n'est point l'ouvrage d'une sage providence, et qu'il devrait être fait d'une manière différente de celle dont il l'a été. Je ferai voir au contraire qu'il y a eu de bonnes raisons pour l'assujettir aux maladies et à la mort, qui termine souvent sa vie au milieu de sa course. Dieu, voyant que l'ouvrage qu'il avait fait tendait à la mort, lui a donné en partage la faiblesse pour le préparer à cette dissolution de son être. S'il avait été d'une constitution assez ferme pour être exempt de maladies, il aurait été aussi exempt de la mort, qui n'est qu'une suite de ces mêmes maladies. Mais comment aurait-il été exempt d'une mort qui arrive avant la saison, puisqu'il est sujet à une mort qui arrive dans la saison? Ces philosophes voudraient-ils que personne ne mourût avant l'âge de cent ans? Mais comment peuvent-ils accorder des contradictions si manifestes que celles où ils tombent? Car, pour faire qu'une personne ne pût mourir avant l'âge de cent ans, il faudrait qu'avant ce temps-là elle fût en quelque sorte immortelle; et si elle l'était, elle ne serait plus sujette à la mort. Or, que peut-on imaginer qui eût la force d'en exempter l'homme et de le mettre hors d'état de craindre ni les maladies, ni les accidents extérieurs? Étant composé d'os et de nerfs, de sang et d'humeurs, que peut-il

avoir d'assez solide pour être inaccessible à la mort? De quelle matière faudrait-il que le corps fût fait pour être inaltérable et indissoluble avant le terme de cent ans, qu'il plaît de prescrire à la vie humaine? Il n'y a rien de ce que l'on peut voir et toucher sur la terre qui ne soit fragile. Il faudrait donc aller chercher une matière dans le ciel. Dieu formant l'homme de telle sorte qu'il pût mourir un jour, il était à propos qu'il choisît pour cet effet une matière aussi fragile qu'est la terre. Il faut que l'homme puisse mourir de tout temps, puisqu'il a un corps, et que tout corps en tout temps se peut dissoudre. C'est donc une folie de se plaindre d'une mort arrivée avant la saison, puisque cette mort-là même est une condition à laquelle nous sommes assujettis par la loi de notre naissance. Nous sommes assujettis aux maladies par la même loi, parce que l'ordre de la nature ne permet pas qu'un corps qui doit un jour être détruit ne puisse être ni altéré, ni affaibli. Mais supposons que l'homme ait été fait de telle sorte qu'il ne pût être malade ni mourir qu'après avoir passé une longue vie et être parvenu à une extrême vieillesse, et montrons les fausses conséquences qui se peuvent tirer de ce principe; car il s'ensuit qu'avant le terme prescrit l'homme ne pourrait mourir. Il est pourtant certain qu'il mourrait s'il ne mangeait point. Ainsi, pour l'exempter de la nécessité de mourir, il faut l'exempter de la nécessité de manger. S'il était exempt de cette nécessité, et que, pour conserver sa vie, il n'eût plus besoin d'aliments, ce ne serait plus un homme, mais un dieu. Il est donc clair, comme je l'ai déjà dit, que quand des philosophes se plaignent de ce que les hommes ont un corps infirme et délicat, ils se plaignent, à proprement parler, de ce qu'ils ne sont pas immortels. Ils sont mortels, parce qu'ils ne sont pas des dieux. On ne peut être tout ensemble et mortel et immortel. Si l'homme est mortel dans la vieillesse, il n'est pas immortel dans la jeunesse. Quiconque doit mourir un jour

est chaque jour sujet à la mort, et quiconque voit un terme prescrit à la vie ne se peut attribuer l'immortalité. Un moment auquel on ne soit point immortel, et un moment auquel on soit mortel, rend mortel en tout temps. On est donc nécessairement obligé de conclure que l'homme ne pouvait ni ne devait être fait d'une autre sorte. Mais les philosophes dont je parle n'ont garde de voir la suite de ce raisonnement, parce qu'ils se sont trompés dans le principe. Car, après avoir une fois ôté la Providence, il fallait qu'ils avouassent que toutes choses étaient nées d'elles-mêmes, et c'est ce qui les a portés à inventer ce concours fortuit d'atomes. Depuis qu'ils se sont engagés dans cet embarras, ils ont été contraints de croire que les âmes naissent et meurent avec les corps. Ils avaient reçu comme une maxime certaine que la sagesse divine ne produit rien, ce qu'ils ne pouvaient établir qu'en trouvant quelque chose à redire à l'ordre de la Providence. Ils ont donc repris les choses où cette Providence paraît avec le plus grand éclat, telles que sont les maladies et la mort précipitée. Que s'ils les avaient considérées avec toute l'attention qu'ils devaient, ils auraient mieux prévu les suites de leur doctrine. Car, si l'homme avait été exempt de maladies, il n'aurait eu besoin ni d'habits, ni de maisons, puisqu'il n'aurait appréhendé ni le vent, ni la pluie, ni le froid, dont le plus dangereux effet est de causer les maladies. C'est pourquoi toute la prudence de l'homme consiste à défendre sa faiblesse contre les accidents qui la peuvent incommoder. Que s'il est sujet aux maladies, comme à des accidents qui servent à éprouver sa sagesse, il ne peut être moins sujet à la mort. Pour n'être sujet à aucune maladie, il faudrait avoir une constitution tout à fait forte et inébranlable, qui ne donnerait lieu ni à la vieillesse, ni à la mort, qui en est comme la suite. De plus, si la mort avait été remise à un certain temps, l'homme n'aurait eu aucune douceur et se serait rendu tout à fait insupportable. Presque tous

les liens de la société civile dépendent de la connaissance que nous avons de notre faiblesse et de l'appréhension perpétuelle de tout ce qui nous peut nuire. C'est pour cela que les plus faibles et les plus timides des animaux s'assemblent afin de se conserver par leur union et par leur nombre, au lieu que ceux qui ont la force en partage demeurent dans les déserts. Si l'homme pouvait se fier de la même sorte en ses forces, il n'aurait aucune raison de rechercher la compagnie ni d'entretenir la société. Il n'aurait ni respect, ni estime pour les autres; enfin il n'y aurait rien de si farouche ni de si intraitable, ni de si cruel que lui. Mais parce qu'il est faible et qu'il ne peut subsister sans le secours d'autrui, il recherche la compagnie où il trouve sa sûreté. On voit par là combien la faiblesse de l'homme et les accidents qui le rendent sujet aux maladies, et à une mort qui semble lui arriver avant la saison, contribuent à rendre sa manière de vivre plus polie, plus civile et plus honnête. Si on le délivrait des périls et des infirmités qui l'environnent, on le dépouillerait de la raison et de la sagesse. Mais je m'arrête trop longtemps à raisonner sur une question si claire, étant certain que rien n'a jamais été fait ni pu être fait que par un ordre particulier de la Providence divine. Que si je voulais parcourir en détail tous ses ouvrages, ce serait une entreprise qui n'aurait pas de bornes. C'est pourquoi je m'attacherai uniquement à examiner le corps de l'homme et à remarquer les traces de la Providence qui y sont visibles, sans parler de celles qui ne tombent point sous les sens.

Lorsque Dieu forma les corps des animaux, il ne voulut pas les faire en rond, de sorte qu'ils pussent se tourner et se rouler de tous côtés; mais il tira en quelque sorte la tête et la fit comme avancer au haut du reste du corps. Il étendit aussi les jambes et les pieds, afin que, se remuant tour à tour, ils portassent le corps au lieu où l'attireraient son désir et la nécessité de chercher des vivres.

Outre ces deux membres qui s'étendent par derrière, il y en a deux autres qui s'avancent par devant et qui tiennent à la tête et au cou, et ont différents usages. Car dans les animaux, soit sauvages soit domestiques, ce sont des pieds qui leur servent à marcher de la même sorte que ceux de derrière, et dans l'homme ce sont des mains destinées non à marcher, mais à faire toutes sortes d'ouvrages. Outre ces deux sortes de parties, il y en a une troisième où, au lieu de pieds ou de mains, il y a des ailes garnies de plusieurs rangs de plumes qui servent à fendre l'air et à voler. Ainsi les différentes espèces ont des parties différentes, qui ont aussi des usages différents. Dieu, pour rendre la structure du corps plus ferme et plus solide, a fait l'épine du dos de plusieurs os, dont les uns sont plus longs et les autres plus courts, et cette épine ressemble en quelque sorte à la quille d'un vaisseau. Il ne l'a pas faite toute d'une pièce, de peur qu'elle n'empêchât le mouvement. Il a étendu et aplati de chaque côté les côtes, qui, se courbant doucement, sont comme une grille qui couvre et qui défend les parties internes, qui sont tout ensemble et les plus délicates et les plus nobles. Au haut de l'épine, que nous avons comparée à la quille d'un vaisseau, il a placé la tête, qui préside et qui commande à tout le corps. Elle a été appelée de la sorte, selon le témoignage de Varron, dans une de ses lettres à Cicéron, à cause qu'elle est le principe des nerfs et du sentiment. Les membres que nous avons dit avoir été destinés à marcher ou à voler ont des os qui ne sont ni trop longs, de peur qu'ils ne pussent se mouvoir aussi promptement qu'il serait nécessaire, ni trop courts, de peur qu'ils ne fussent trop délicats, mais d'une juste grandeur et en petit nombre. Il n'y en a que deux dans les hommes et quatre dans les bêtes. Les os n'ont point été faits massifs, de peur qu'ils ne fussent trop pesants et qu'ils ne rendissent la démarche trop lente, mais creux, et remplis d'une moelle qui donne de la vigueur à tout

le corps. Leur grosseur n'est pas égale dans toute leur étendue. Elle est plus forte aux extrémités qu'aux autres endroits, et ces extrémités sont comme renforcées par les vertèbres, qui se lient aux nerfs et qui rendent le mouvement plus aisé et plus libre. Elles sont couvertes de cartilages qui les empêchent d'être froissées et de sentir de la douleur lorsqu'elles se remuent. Dieu n'a pas fait tous les os de la même sorte. Il en a fait quelques-uns tout simples et ronds comme une boule, aux jointures où les membres se devaient tourner de tous côtés, par exemple aux épaules ; et d'autres ronds d'un côté et plats de l'autre, aux jointures où les membres devaient seulement se courber, comme aux coudes, aux genoux et aux mains. Car, comme il est et bienséant et commode tout ensemble que les bras, en commençant leur mouvement aux épaules, par où ils sont attachés au corps, puissent se mouvoir de tous côtés, aussi il aurait été et inutile et peu séant qu'ils se fussent mus aussi de tous côtés depuis le coude. La main n'aurait plus eu la dignité et l'agrément qu'elle a maintenant, et aurait ressemblé à une trompe qui chez l'éléphant a un usage particulier et tout à fait merveilleux. Dieu, en effet, qui a voulu manifester la grandeur de sa puissance dans la variété de ses ouvrages, n'ayant pas fait la tête de l'éléphant assez longue pour pouvoir s'abaisser jusqu'à terre, et l'ayant armée de deux défenses, qui, lorsqu'elle s'y serait abaissée, l'auraient empêchée d'y prendre sa nourriture, a fait sortir du front, entre ces deux défenses, une partie d'une substance molle et flexible, par laquelle il peut saisir et retenir quoi que ce soit.

Je ne saurais m'empêcher de montrer encore en cet endroit l'extravagance d'Épicure, car c'est de lui que Lucrèce a tiré toutes les rêveries dont il a rempli ses poésies. Pour établir que les animaux ne sont point l'ouvrage de la Providence, sans qu'ils soient non plus des effets du hasard, il s'est avisé d'avancer qu'au commencement du monde une multitude innombrable d'animaux avaient

paru sur la terre, mais qu'ils n'avaient pu s'y conserver faute d'aliments, ni y perpétuer leur espèce faute d'organes destinés à cet usage. Afin de donner lieu à ces atomes qui volent dans un espace infini, il a exclu la divine Providence. Mais parce que, malgré lui-même, il en voyait des traces dans toutes les créatures qui respirent, il a eu recours à cette vaine et imaginaire fiction d'animaux monstrueux dont on ne pût rapporter l'origine à une cause sage et intelligente. Puisque toutes les créatures que nous voyons ont été produites par un principe agissant par raison, il en faut inférer qu'aucune n'a pu être produite par un principe qui agit au hasard. Aussi, pour peu que l'on considère la structure des animaux, on y remarquera les soins que la Providence a pris pour faire en sorte que les parties qui les composent fussent propres à divers usages, et pussent servir à leur conservation particulière et à la propagation de leur espèce. En effet, si un architecte ne commence point un édifice qu'il n'en ait fait auparavant le plan, qu'il n'en ait pris les dimensions, qu'il n'ait marqué les endroits qui doivent être pleins et ceux qui doivent être vides, qu'il n'ait réglé quel doit être l'intervalle des colonnes, la chute des eaux et le reste, peut-on croire que Dieu se soit résolu de faire des animaux et de leur donner la vie sans leur avoir aussi donné des organes par lesquels ils la pussent conserver? Épicure n'a que trop reconnu lui-même les traces de la raison et de la sagesse divine dans la production des animaux; mais, pour parler conséquemment et pour soutenir le sentiment où il s'était engagé mal à propos, il en a ajouté un autre qui n'est ni moins faux, ni moins ridicule. Il a dit que les yeux n'avaient point été faits pour voir ni les oreilles pour entendre, ni les pieds pour marcher; que toutes ces parties-là avaient été formées sans qu'elles eussent la fonction qu'elles ont maintenant, et qu'elle ne leur a été attribuée que depuis. J'appréhende de ne pouvoir réfuter ces extravagances sans en commettre

de semblables ; mais je veux bien paraître un peu imprudent en détruisant ces impertinences, de peur que celui qui les a inventées ne s'imagine être fort subtil. Que prétendez-vous donc, Épicure, quand vous dites que les yeux n'ont point été faits pour voir ? Pourquoi donc est-ce qu'ils voient ? « Ils ont, dites-vous, été employés depuis à cet usage. » Ils y étaient donc propres, et étaient faits pour cela, puisqu'ils ne peuvent faire autre chose. On doit porter le même jugement de la fonction des autres membres, qui visiblement ont été destinés à cela même à quoi nous les employons. Direz-vous que les oiseaux n'ont point été faits pour voler, les poissons pour nager, les bêtes farouches pour vivre de proie, les hommes pour se conduire par la raison, et n'est-il pas évident que chaque espèce fait ce à quoi elle a été destinée ? Mais il faut que ceux qui se sont une fois éloignés de la vérité s'égarent toujours de plus en plus. Car si la naissance de chaque chose, au lieu d'être attribuée à la Providence, le doit être au concours fortuit des atomes, pourquoi ce concours n'a-t-il jamais formé d'animaux qui entendissent par le nez, qui flairassent par les yeux et qui vissent par les oreilles ? S'il est vrai qu'il n'y a aucune manière imaginable dont ces petits corps ne se rangent et ne se placent, il faut que, se plaçant contre l'ordre naturel, ils fassent des membres et des corps monstrueux. Que si ces corps ne manquent point de naître selon des lois réglées et constantes, c'est une preuve manifeste que c'est la raison et non le hasard qui préside à leur naissance. Nous réfuterons plus amplement Épicure dans un autre lieu. Maintenant continuons à parler de la Providence.

Dieu a lié les os avec les nerfs afin que l'âme s'en pût servir sans peine et sans effort, comme d'une bride pour tourner le corps de tel côté qu'il lui plairait. Il a couvert ces nerfs et ces os de chairs au travers desquelles il a répandu des veines, qui sont comme autant de ruisseaux qui portent le sang et la nourriture. Il a couvert les chairs

mêmes de peaux, dont les unes sont unies, les autres sont couvertes de poils, de plumes ou d'écailles. Ce qu'il y a de plus merveilleux dans ces ouvrages des mains de Dieu, c'est que bien qu'ils aient leurs membres disposés dans le même ordre, ils ne laissent pas d'avoir des figures toutes différentes. Tous les animaux ont la tête plus élevée que le reste du corps, ensuite le cou, au-dessous l'estomac, au bas le ventre, et après le ventre les parties sexuelles, puis après celles-là les cuisses, les jambes et les pieds. Ce ne sont pas seulement les membres qui gardent le même ordre dans le corps, les parties des membres le gardent aussi, les oreilles étant toujours dans un certain endroit, les yeux dans un autre, la bouche, les dents et la langue dans un autre. Cependant, il y a une diversité incroyable et presque infinie dans leurs figures et dans leurs traits. La beauté particulière que chaque espèce conserve dans sa différence n'est-elle pas encore une preuve très-évidente de la sagesse et de la puissance que Dieu a employées à les former ? Car, pour peu que l'on voulût y apporter du changement, on verrait qu'il n'y aurait rien de si embarrassé, de si incommode ni de si difforme. Si on donnait une grosse tête à un éléphant, une petite à un chameau, des pieds et du poil à un serpent, on ruinerait leur nature. Dieu a encore eu soin de donner aux animaux à quatre pieds une queue, qui est comme une continuation de l'épine du dos, et qui leur sert ou à cacher les difformités ou à ménager la délicatesse de leurs parties naturelles, et à chasser les mouches et les autres insectes qui les incommodent. Sans cette partie, les animaux à quatre pieds seraient faibles et imparfaits. Mais dans l'homme, qui a de la raison et sa main, elle n'est pas plus nécessaire que ne le serait la laine et la toison. Ainsi chaque espèce a été formée d'une manière qui lui est propre, de sorte qu'elle n'aurait pu être faite autrement sans être aussi fort difforme. Il n'y aurait rien de si vilain qu'une bête à quatre pieds qui n'aurait

point de poil ni de laine, ni qu'un homme qui en aurait. La nudité sert d'ornement à l'homme ; et toutefois cet ornement ne convenait pas à la tête, car ce n'est point du tout une beauté ni une perfection que d'être chauve. C'est pourquoi Dieu y a mis des cheveux, qui sont l'ornement de la partie la plus élevée et la plus apparente de son ouvrage. Cette chevelure n'est point faite en rond ni en forme de bonnet, de peur qu'il n'y eût quelque partie de la tête qui n'en fût point couverte ; mais elle est comme répandue en certains endroits et comme rétrécie en d'autres, selon que la bienséance le désirait. Elle entoure en quelque sorte le visage, et est éparse des deux côtés le long des oreilles, et couvre tout le derrière de la tête. La barbe sert à reconnaître la maturité de l'âge, la force du tempérament et la différence du sexe. Enfin il y a un ordre si merveilleux et si parfait dans la structure du corps de l'homme, que pour peu qu'il eût été fait autrement il y aurait eu du défaut.

Je crois devoir faire une description de l'homme entier, et expliquer en particulier quelle est la figure et quel est l'usage de ses parties, tant de celles qui paraissent au dehors que de celles qui sont cachées au dedans. Comme Dieu le destinait seul au ciel, au lieu qu'il destinait les autres animaux à la terre, il ne lui a donné que deux pieds et l'a formé droit et élevé, afin qu'il regardât le lieu de son origine. Pour les autres animaux, qui n'ont rien que de terrestre et de mortel, il les a abaissés vers la terre, afin qu'ils ne fissent rien autre chose que d'y chercher de quoi vivre. La taille et la stature de l'homme, ce visage élevé, montrent bien quelle est son origine et son principe. Cet esprit qui a quelque chose de céleste et de divin, et qui exerce une espèce d'empire, non-seulement sur son corps, mais sur toute la nature, est dans la tête comme dans une forteresse, d'où il considère tout l'univers. Ce palais de l'âme est d'une figure ronde, qui est la plus parfaite. C'est là que ce feu divin est renfermé comme dans un

globe et caché comme sous un ciel. Le sommet de la tête est couvert de cheveux, comme nous l'avons dit, et le devant, qui est le visage, est découvert, et en même temps orné de parties dont les fonctions sont tout ensemble et les plus excellentes et les plus nécessaires. Les yeux sont dans des enfoncements, d'où Varron croit que vient le nom de front. Dieu a voulu qu'il n'y en eût ni plus ni moins que deux, qui est un nombre parfait. Il a voulu de la même sorte qu'il n'y eût ni plus ni moins que deux oreilles, en quoi la beauté s'accorde avec l'utilité. Car, si c'est une agréable symétrie, qu'il y en ait une de chaque côté, c'est aussi une notable commodité pour entendre tous les sons, de quelque côté qu'ils viennent. Leur figure est tout à fait admirable, car Dieu n'a pas voulu que leurs ouvertures fussent droites et dégarnies de défense, ce qui aurait été et moins beau et moins commode, parce que les sons ne seraient pas si facilement entendus si l'air n'était arrêté et retenu dans les cavités et dans les détours de l'oreille, de la même sorte que les liqueurs sont retenues et arrêtées dans les vases dont on se sert pour les verser dans d'autres dont l'entrée est étroite. Dieu n'a pas voulu que les oreilles, qu'il destinait à recevoir les sons et les voix, fussent revêtues ni de peaux lâches et pendantes, ce qui aurait fait une désagréable figure, ni d'os durs et solides, ce qui n'aurait été d'aucun usage; mais il a voulu qu'elles fussent comme d'une constitution moyenne entre ces deux-là, et qu'elles fussent suspendues par un cartilage tendu et délicat, qui leur donnât de la forme et n'empêchât point qu'on pût les tourner. Comme leur unique fonction est d'entendre les sons, aussi l'unique fonction des yeux est de voir les couleurs et la lumière. La subtilité de leur structure est si merveilleuse qu'il est difficile de trouver des paroles propres pour l'expliquer. Les prunelles, qui sont comme de riches perles, sont couvertes au dehors de membranes claires et luisantes, ce que la Providence a ordonné de la

sorte afin que les images des objets, s'y réfléchissant comme dans un miroir, passassent jusques aux sens internes. C'est à travers ces membranes que le sens ou l'esprit découvre tout ce qui est au dehors ; car il ne faut pas se figurer que l'acte de la vision s'opère par un concours des images qui soient envoyées par les objets, ainsi que quelques philosophes l'ont prétendu. Il est clair que l'acte de la vision est un acte qui doit être exercé par la personne qui voit, et non par la chose qui est vue. Il ne faut pas non plus se figurer que l'acte de la vision s'opère par un épanchement de l'air, ni par une effusion de rayons, parce que, si cela se passait de la sorte, la vue des objets serait beaucoup plus lente qu'elle ne l'est, puisqu'elle ne se pourrait faire avant que les rayons qui sortiraient des yeux ne fussent arrivés jusqu'aux objets. Mais comme nous découvrons en un moment tout ce qui est exposé à nos yeux, et que nous le voyons souvent sans y faire même aucune attention, il est clair que c'est l'âme qui regarde par les yeux comme par une fenêtre et par un verre. Lucrèce se sert d'un argument fort ridicule pour réfuter cette opinion.

Si l'âme, dit-il, voyait au travers des yeux, elle verrait plus clair quand ils seraient détachés qu'elle ne voit quand ils demeurent en leur place, de la même sorte qu'on voit plus clair par une porte quand elle est ouverte que quand elle est fermée.

Il fallait que Lucrèce, ou plutôt qu'Épicure, de qui il avait tiré toute sa doctrine, eût perdu les yeux et l'esprit pour ne pas s'apercevoir que des prunelles arrachées, des fibres rompues et dégoûtantes de sang, des excroissances de chair horribles, enfin des plaies et des cicatrices ne seraient pas des organes fort propres à recevoir le jour. Il voulait peut-être rendre les yeux semblables aux oreilles et les creuser comme elles, afin qu'au travers de leurs cavités on vît la lumière de la même sorte que l'on

entend les sons au travers des cavités des oreilles. Il ne se peut rien penser qui fût, ni si difforme à voir, ni si inutile pour l'usage. Combien peu verrions-nous d'objets, si l'âme regardait du haut de la tête par les yeux comme par de petites fentes! Si quelqu'un voulait regarder par le trou d'une aiguille, il ne verrait pas un objet plus étendu que le trou même. Ainsi pour voir il fallait deux prunelles qui fussent rondes, afin que la vue s'étendît de toutes parts. C'est donc par un effet merveilleux de la Providence divine que nous avons deux yeux parfaitement semblables, qui, bien qu'ils ne puissent pas se tourner tout à fait en rond, ne laissent pas d'avoir un mouvement fort libre et fort aisé. Ces deux globes sont remplis d'une humeur claire et pure, au milieu de laquelle sont renfermées les prunelles qui sont comme des étincelles de lumière. C'est par ces deux globes que l'âme voit, et ils conspirent admirablement ensemble pour n'exercer qu'une seule action.

Je crois devoir confondre en cet endroit la vanité de ceux qui, pour faire accroire que les sens en imposent, remarquent les rencontres particulières où les yeux se trompent. Ils observent entre autres choses que tout paraît double à ceux qui sont transportés de colère et à ceux qui sont pris de vin. Mais la cause de cette méprise n'est que trop connue, car elle ne procède que de ce que nous avons deux yeux. Voici comment cela arrive. En effet l'action de la vue se produisant par l'application de l'esprit, l'âme voit par les deux yeux comme par deux fenêtres. De là vient que les objets sont quelquefois vus doubles, non-seulement par ceux qui sont ou fous ou ivres, mais par ceux qui sont et sages et sobres. Il ne faut pour cela que regarder les choses de trop près et en deçà de l'intervalle où l'action des yeux devient une. Le même phénomène arrive quand l'âme se retire en elle et qu'elle demeure fortement appliquée à la méditation; car alors l'action des yeux se dédouble et représente doubles tous les

objets. Dès que l'esprit se relâche de la méditation et qu'il s'applique à regarder, ce qui paraissait double devient unique. Il ne faut donc pas trouver étrange que, lorsque l'âme est affaiblie par la violence du vin, elle ne puisse voir par les yeux non plus qu'elle ne peut marcher par les pieds, qui ne font que chanceler. Il n'y a pas plus de sujet de s'étonner que la fureur qui agite le cerveau empêche l'union des yeux. Cela est si vrai, que quand les personnes louches tombent ou en démence ou en ivresse, elles ne voient rien de double. Ainsi la raison pour laquelle les yeux se trompent quelquefois étant manifeste, il ne s'ensuit pas pour cela que tous les sens nous en imposent ; car quand ils sont sains et entiers, ils ne se trompent point, ou, s'ils se trompent, l'âme reconnaît leur erreur, et ne s'y laisse pas surprendre.

Continuons à considérer et à admirer les ouvrages de Dieu. Ce sage et souverain créateur a couvert les yeux de paupières, de peur qu'ils ne fussent incommodés par les accidents qui peuvent arriver du dehors. Et c'est de là que Varron croit que vient le nom que les Latins leur ont donné. Pour celui de paupières, il vient de *palpitation*, parce qu'elles sont dans un mouvement presque perpétuel. Elles sont comme palissadées de petits poils, et forment un rempart très-agréable. Leur mouvement, dont la vitesse est incroyable, bien loin d'empêcher la vue, la récrée. La membrane luisante doit être arrosée par une humeur, autrement la vue s'affaiblirait notablement. Que dirons-nous des sourcils, auxquels les poils qui les revêtent servent d'un grand ornement ? Ils couvrent les yeux comme deux remparts et empêchent qu'aucune ordure ne tombe dessus. Le nez, sortant comme du milieu qui les sépare, les distingue et rehausse leur beauté. Les deux joues, qui s'étendent doucement comme deux collines, contribuent aussi à leur sûreté, en parant les coups qui peuvent venir de dehors. Le haut du nez est dur et solide, et le bas est formé par un cartilage tendre, et qui

obéit à la main. Cette partie du visage, toute simple qu'elle est, a trois usages différents. L'un est de respirer, l'autre est de sentir les odeurs, et le dernier de donner passage aux humeurs qui descendent du cerveau. Quelque bas que semble cet usage, les deux conduits qui y sont destinés ont été faits par la main toute-puissante de Dieu d'une structure si merveilleuse, qu'ils n'ôtent rien à la beauté du visage. S'il n'y avait eu qu'un canal tout simple, il aurait eu sans doute quelque chose de difforme; mais le milieu, qui en fait deux, apporte beaucoup de beauté. Ce nombre de deux, réuni de la sorte, est un nombre parfait. Quoique le corps soit unique, il ne pouvait être composé de parties qui conservassent la même unité; il fallait qu'il en eût de pareilles au côté droit et au côté gauche. Les deux pieds ne sont pas seulement commodes pour agir, mais l'un et l'autre de ces membres, outre ces fonctions d'utilité, ont une beauté toute singulière. La tête, qui est le principal ouvrage des mains de Dieu, semble être divisée de la même façon, puisqu'elle a deux oreilles, deux yeux et deux narines. Le cerveau, qui est le principe du sentiment, est divisé en deux parties par une membrane. Le cœur, où l'on croit que réside la sagesse, est unique, et a néanmoins deux ventricules, qui sont les sources du plus pur sang. Le monde de même comprend le ciel et la terre comme ses deux principales parties, ce qui n'empêche point son unité. Ainsi le corps, qui est comme un abrégé du monde, a plusieurs parties doubles, dont l'étroite union et la parfaite correspondance entretiennent l'unité du même corps. Il est difficile d'exprimer combien la bouche, dont l'ouverture est transversale, apporte de commodités et renferme d'agréments. Ses deux fonctions principales sont de recevoir les aliments et d'articuler les paroles. La langue, qui est au dedans, et qui par son mouvement forme la voix, est l'interprète de l'âme. Elle ne la pourrait pourtant former si elle n'y était

aidée par le palais, par les dents et par les lèvres. Les dents contribuent plus à former la voix que tout autre organe, comme il paraît dans les enfants qui ne parlent point avant qu'elles leur soient venues, et dans les vieillards, qui ne font plus que bégayer depuis qu'elles leur sont tombées. La langue n'a cet usage que dans l'homme, et dans quelques oiseaux, dont le chant est fort agréable. Il y a une autre fonction à laquelle elle sert, non-seulement dans l'homme, mais aussi dans les animaux, qui est de ramasser la nourriture après qu'elle a été écrasée et brisée par les dents, et de la faire descendre dans l'estomac. C'est pour cela que Varron croit que le mot de langue vient de ce qu'elle lie les aliments. Elle sert aussi aux animaux à boire; car en l'étendant en forme de creux, ils reçoivent l'eau dedans et la poussent vers leur palais. La langue est couverte du palais comme d'une tortue, et entourée d'un rang de dents comme d'une muraille qui la couvre. Les dents, dont l'aspect, bien loin d'être agréable, n'aurait rien eu que d'affreux si elles avaient été toutes nues, sont garnies de gencives, qui ont été ainsi appelées parce qu'il semble qu'elles engendrent les dents. Elles sont encore couvertes des lèvres, qui font un des plus grands ornements du visage. Elles sont aussi plus dures que les autres os, et il était nécessaire qu'elles le fussent, afin qu'elles pussent rompre et briser les aliments. Il n'y a rien de si beau que l'ouverture des lèvres, dont celle d'en haut est séparée au milieu par une fossette, et celle d'en bas s'avance doucement en dehors avec beaucoup de grâce. Pour ce qui est de la saveur, c'est une erreur de croire qu'elle se sent par le palais : c'est par la langue qu'elle se sent, et non pas pourtant par la langue tout entière, mais seulement par les parties les plus délicates, qui s'étendent aux deux côtés. Cette saveur qui se fait sentir ne diminue rien de la quantité de l'objet d'où elle sort, de ce que l'on boit et de ce que l'on mange, comme l'odeur ne diminue rien non

plus de la quantité des corps d'où elle s'élève pour aller frapper l'odorat.

Il y a dans le reste du visage des agréments dont nul discours ne peut approcher. Le menton descend doucement du haut des joues, et se divise à la pointe par une fente. Le cou est droit et étroit; les épaules en descendent par une pente comme insensible, et étendent les bras qui ont la force en partage. Les jointures des coudes ne sont pas moins belles que commodes. Que dirai-je des mains, de ces ministres de la raison et de la sagesse? L'ouvrier industrieux qui les a faites en a comme creusé le dedans, afin qu'elles fussent plus propres à retenir ce qu'elles auraient pris, et les a terminées par les doigts, dont on ne saurait dire si l'on doit plus admirer ou le service qu'ils rendent, ou l'ornement qu'ils apportent. Leur nombre qui est un nombre entier et parfait, leur ordre, qui est bienséant et convenable, leurs jointures, qui sont justes et égales, leurs ongles, qui, en s'arrondissant, couvrent et fortifient leurs extrémités, ont une beauté toute singulière. Pour ce qui est de leur usage, il ne se fait que trop connaître en toutes sortes de manières. Le pouce est séparé des autres et se présente le premier comme leur maître et leur conducteur, et comme celui qui a la principale part dans tous les ouvrages. Le nom qu'on lui a donné en latin est un nom qui marque sa force. Il n'a que deux jointures apparentes, au lieu que les autres doigts en ont trois. Mais il en a une cachée qui, l'unissant aux chairs de la main, produit une beauté particulière. S'il en avait eu trois, il aurait eu quelque chose d'indécent et de difforme. Parlons maintenant de l'estomac, qui, étant large et droit, forme un des plus beaux spectacles qu'on puisse voir. Il semble qu'il n'y a que l'homme que Dieu a renversé de la sorte, et que les animaux ne se peuvent coucher sur le dos, mais seulement sur l'un des côtés, de sorte qu'ils soient toujours tournés vers la terre. C'est pour cela qu'ils ont l'estomac étroit et caché sous leurs jambes, au lieu que

celui de l'homme est large et exposé à la vue. Il était à propos qu'il le fût, puisqu'il est le siége de la raison. Le sein, qui fait une légère saillie, et qui est comme couronné d'un fond un peu obscur, apporte quelque sorte de beauté. Il sert aux femmes à nourrir les enfants, et ne sert aux hommes que pour parer l'estomac, et pour empêcher qu'il ne paraisse nu et difforme.

L'ordre de mon sujet m'oblige maintenant à parler des parties qui, ayant dû être cachées, ne sont point du tout recommandables par leur beauté, mais le sont extrêmement par leur usage, puisqu'elles doivent recevoir le suc qui se forme de tout ce que l'on boit et de ce que l'on mange, et qui nourrit notre corps, de la même sorte que les pluies nourrissent la terre. La sage providence du Créateur a placé l'estomac au milieu du corps, afin qu'il reçût les aliments, qu'il les digérât et les distribuât à tous les membres. L'homme étant composé de corps et d'âme, l'estomac ne fournit les aliments qu'au corps ; car, pour ce qui est des besoins de l'âme, Dieu y a pourvu en faisant le poumon d'une substance molle et raréfiée, propre à recevoir l'air et à le renvoyer. Il ne l'a pas fait d'une consistance aussi solide que l'estomac, de peur qu'il ne se remplît tout d'un coup d'air, ou qu'il ne se vidât tout d'un coup ; mais il l'a fait d'une nature spongieuse, afin qu'il s'en remplît et s'en déchargeât peu à peu, et que, par une respiration continuelle, il conservât la vie. Ainsi le poumon reçoit l'air pour en nourrir l'âme, comme l'estomac reçoit les viandes pour en nourrir le corps. Il y a deux canaux qui passent par le cou, dont l'un sort de l'estomac et monte à la bouche, et l'autre sort du poumon et monte au nez. Il y a entre eux cette différence que, au lieu que celui qui porte les viandes de la bouche à l'estomac est toujours fermé comme la bouche même, parce que les viandes le distendent par leur poids et l'ouvrent quand il est besoin, l'autre est toujours ouvert, parce que l'air, qui y entre et qui en sort incessamment, est trop dé-

lié et trop subtil pour l'ouvrir. L'air entre et sort ainsi continuellement, parce que l'on ne saurait cesser nn moment de respirer. Mais, de peur que l'air n'entrât avec une trop grande violence et qu'il ne portât la corruption, il est arrêté par une pellicule que l'on appelle le gavion. C'est pour la même raison que les ouvertures du nez sont assez étroites. Quelques-uns croient que le nom de *nares* que les Latins leur ont donné vient de ce qu'elles sont destinées à aspirer sans cesse l'air et les odeurs. Il est vrai pourtant que ce canal ne se termine pas seulement au nez, mais qu'il a aussi communication à la bouche par le fond du palais, et à l'endroit où le gavion s'élève dans le gosier. La raison en est évidente, car si le canal qui conduit l'air au poumon ne montait qu'au nez, comme celui qui conduit les viandes à l'estomac ne monte qu'à la bouche, nous n'aurions pas l'usage de la parole. Il a fallu que la divine Providence ouvrît par ce canal un passage à la voix, sans lequel la langue n'aurait pu la former ni l'articuler par la diversité de ses mouvements. Quand ce passage est bouché, on est réduit au silence, et c'est une erreur de croire qu'on puisse devenir muet par une autre cause. Les muets n'ont point de fil qui leur tienne la langue attachée, comme le peuple se l'imagine, mais le passage par où l'air devrait se communiquer à la bouche est fermé chez eux, ce qui est cause qu'ils ne poussent cet air-là en dehors que par le nez, et en faisant un bruit qui a du rapport avec le mugissement. Ce passage est quelquefois bouché par un défaut de nature, et quelquefois par un accident de maladie, et ceux auxquels ce malheur arrive perdent l'ouïe aussi bien que la parole. Ce canal a encore un autre usage dans le bain, qui est de recevoir par la bouche un air fort échauffé que l'on ne saurait recevoir par le nez. De plus, quand les conduits du nez sont bouchés par une pituite épaissie qui est tombée du cerveau, on respire par la bouche, sans quoi on serait en danger d'étouffer.

Lorsque les viandes ont été digérées par la chaleur, elles se changent en un suc qui se répand dans tous les membres, et en répare la force et la vigueur. Les intestins, qui se replient sur eux-mêmes par tant de tours et de détours, sont un ouvrage digne d'admiration. Car, lorsque les viandes ont été digérées par l'estomac, leur suc passe par les intestins pour se distribuer ensuite dans toutes les parties. Mais parce que la sinuosité des intestins aurait pu retenir cette substance, ce qui aurait été très-dangereux, ils sont huilés au dedans d'une humeur épaisse qui facilite le passage à tout ce qu'ils contiennent.

Il n'y a rien dans les autres parties du corps qui n'ait été fait avec raison et qui ne renferme sa beauté. Les chairs sur lesquelles on s'assied sont plus fermes que les autres parce qu'elles soutiennent toute la pesanteur du corps. Les cuisses, qui les portent, s'amincissent peu à peu et se terminent aux jambes, dont les jointures sont si commodes et pour s'asseoir et pour marcher. Les pieds ressemblent en quelque chose aux mains, et en quelque chose en sont différents. Ils ne sont pas ronds comme ceux des animaux, mais longs et plats, afin que l'homme soit ferme dessus, et qu'il se tienne aisément debout. Ils ont des doigts en nombre égal à ceux des mains, mais c'est plutôt pour l'ornement que pour l'usage, et c'est pour cela qu'ils sont courts et serrés. Le premier n'est pas si fort distingué des autres que le pouce l'est dans la main. Il ne laisse pas de les surpasser en grosseur et en force. Leur union sert à rendre la démarche plus ferme et plus assurée, car on ne saurait courir sans presser la terre avec les doigts des pieds. Je crois avoir expliqué tout ce qu'il y a dans le corps dont on peut rendre quelque raison. J'ajouterai maintenant quelques conjectures touchant ce qui paraît le plus obscur.

Il est certain qu'il y a plusieurs parties dans le corps

humain dont il n'y a que celui qui les a faites qui sache la nécessité et l'usage. Y a-t-il, en effet, quelqu'un assez présomptueux pour prétendre pouvoir expliquer à quoi sert la pellicule déliée et délicate qui couvre les intestins ? Qui peut dire à quoi servent les reins, qui sont deux vases tout à fait semblables ? Varron croit que le nom latin qu'ils ont reçu marque qu'ils sont comme les ruisseaux par où coule une humeur fétide, ce qui n'est point vrai, parce qu'ils sont attachés au dos et qu'ils sont éloignés des intestins. Qui pourra expliquer quelles sont les fonctions de la rate et du foie qui semblent faits de sang caillé ? Qui dira à quoi la nature a destiné l'amertume du fiel ? Mais que pourra-t-on dire du cœur, cette unique source du sang ? Ajouterons-nous foi à ceux qui placent la colère dans le fiel, la crainte dans le cœur et la joie dans la rate ? Ils veulent aussi que la fonction propre du foie soit de contribuer à la digestion, en embrasant l'estomac et en l'échauffant. Quelques-uns veulent qu'il soit le siége du plaisir. Pour moi, je tiens ces choses-là pour si obscures et les fonctions de ces parties comme si cachées qu'elles ne peuvent être pénétrées par la lumière de notre esprit : car, si ce que ces philosophes disent était véritable, les animaux les plus doux ou n'auraient point de fiel, ou en auraient moins que les animaux les plus cruels et les plus terribles ; les plus timides auraient le cœur plus grand ; les plus voluptueux auraient plus de foie, et les plus joyeux plus de rate. De plus, comme nous sentons fort bien que nous entendons par les oreilles, que nous voyons par les yeux, que nous flairons par le nez, nous sentirions aussi que nous nous mettrions en colère par le fiel, que nous désirerions par le foie, que nous nous réjouirions par la rate. Mais, puisque nous ne sentons point d'où naissent ces passions, elles peuvent naître d'ailleurs, et les parties auxquelles ces philosophes les attachent peuvent être destinées à un autre usage. Il n'est pas pour cela fort aisé de con-

vaincre ces philosophes ni de faire voir que ce qu'ils avancent soit faux. Cette difficulté procède de ce que les mouvements de l'âme sont si cachés qu'il n'y a point d'esprit qui en puisse découvrir ni expliquer la nature. Ce qui est pourtant certain et qui ne peut être révoqué en doute, c'est que le devoir commun de toutes ces parties internes est de retenir l'âme dans le corps et d'y conserver la vie; mais leurs fonctions particulières ne sont connues que de celui qui les a faites, et qui ne peut rien ignorer des perfections qu'il a mises dans ses ouvrages.

Quelles raisons apporterons-nous de la manière dont se forme la parole? Les grammairiens et les philosophes disent que ce n'est rien autre chose qu'un air agité, et que c'est de cette verbération que vient le nom de *verbum* que les Latins lui ont donné. Mais leur sentiment est évidemment contraire à la vérité, puisque la voix se forme dans la bouche et non dehors. Il est donc plus vraisemblable que le son de la voix est produit par un air épaissi qui rencontre et qui frappe le fond de la bouche. Quand nous appliquons nos lèvres au bout d'un chalumeau et que nous soufflons dedans, le souffle repoussé et renvoyé en haut par le fond de la bouche produit un son; c'est peut-être de cette manière que la voix se forme dans la bouche. Il faut pourtant avouer qu'il n'y a que celui qui en est l'auteur qui le sache. En effet, la voix semble moins venir de la bouche que de l'estomac. La bouche même étant fermée, on peut pousser quelque son par le nez. De plus, nous pouvons respirer fortement, en attirant et en repoussant une grande quantité d'air sans que nous proférions pour cela une parole, et nous parlons au contraire quand il nous plaît, en attirant une très-petite quantité d'air. On ne sait donc point au vrai ce que c'est que la voix ni comment elle se forme. Je ne tombe pas pour cela dans l'excès des académiciens, car je ne doute point qu'il n'y ait des choses que l'on peut savoir. Il y

en a que Dieu a mises au-dessus de nous et dont il ne nous a accordé aucune connaissance, et d'autres qu'il a laissées exposées à nos sens et à notre raison. Nous disputerons fort au long contre les philosophes dans un autre lieu, mais achevons maintenant ce que nous avons commencé.

Il faudrait n'avoir point d'âme pour ne pas savoir que sa nature est incompréhensible. En effet, on ne sait ni où elle est ni ce qu'elle est. Les philosophes sont fort partagés sur ces deux points, sur lesquels je ne dissimulerai pas mon sentiment. Ce n'est pas que je veuille assurer qu'il soit véritable, la prudence ne le permettant pas dans une matière aussi embarrassée et aussi obscure que celle-ci. Mais, en mettant la difficulté dans son jour, je donnerai lieu d'admirer les ouvrages de Dieu. Quelques-uns prétendent que l'estomac est le siége de l'âme. Si cela était vrai, ce serait sans doute une étrange rencontre qu'une si brillante lumière fût renfermée dans un lieu si ténébreux. D'ailleurs tous les sens lui rapportent ce qu'ils ont senti, ce qui semble faire voir qu'elle est plutôt répandue dans toutes les parties du corps. D'autres l'ont placée dans le cerveau et ont avancé des raisons assez probables de leur opinion. Ils ont dit que la souveraine à laquelle il appartient de commander au corps devait être dans la partie la plus élevée, comme dans une citadelle; que la raison devait gouverner l'homme du haut de sa tête, comme Dieu gouverne le monde du haut du ciel. De plus, les organes de la vue, de l'ouïe, de l'odorat sont dans la tête et ont des nerfs qui se rapportent au cerveau et non à l'estomac. En effet, les actions de ces sens-là seraient beaucoup plus lentes qu'elles ne le sont si elles descendaient par le cou, depuis le haut de la tête jusqu'au bas de l'estomac. Il me semble que ceux qui soutiennent ce sentiment ne s'éloignent pas fort de la vérité. En effet, qu'y a-t-il de si à propos que de placer l'âme, qui est la reine du corps, dans la tête, qui est la

partie la plus élevée, comme Dieu, qui est le souverain de l'univers, est dans le ciel, qui en est la plus haute région? Quand l'âme est fortement appliquée à quelque pensée, elle se retire dans l'estomac, s'y enfonce comme dans son cabinet, y délibère comme dans son conseil, et en tire ses résolutions comme de son trésor. C'est pour cela que, quand nous méditons profondément, nous n'entendons point le bruit que l'on fait autour de nous, ni ne voyons les objets les plus exposés à nos yeux. Si cela est ainsi, c'est un secret merveilleux, car aucun chemin ne paraît par où l'âme puisse aller de la tête à l'estomac. Que si elle n'y va point en effet, c'est toujours quelque chose de surprenant qu'elle semble y aller. Peut-on assez admirer la légèreté et la promptitude du mouvement qui agite cette substance vive et toute céleste, et qui ne lui laisse aucun repos dans le temps même que les sens sont assoupis? Elle s'élève en un moment jusqu'au ciel, passe les mers, parcourt les terres, visite les villes, et se rend présentes les choses le plus éloignées. S'étonnera-t-on que Dieu voie et gouverne l'univers, où il est présent par son immensité, puisque l'esprit, tout enfermé qu'il est dans un corps mortel, tout chargé qu'il est du poids de cette masse grossière qui l'environne, ne laisse pas de se dégager de ses liens et de se mettre en liberté d'aller où il lui plaît? Mais enfin, soit que l'âme réside dans la tête ou dans l'estomac, y a-t-il quelqu'un qui puisse comprendre la manière dont elle est attachée ou à la substance du cerveau, ou au sang pur et subtil qui est renfermé dans le cœur? La grandeur de la puissance de Dieu n'éclate-t-elle pas en cela même que l'esprit de l'homme ne se connaît point, ne sait où il est ni ce qu'il est, et ne peut comprendre par quel lien il est attaché au corps? Que si l'âme n'a point de lieu fixe et déterminé, et qu'elle soit répandue dans tout le corps, comme elle le peut être et comme Xénocrate, disciple de Platon, s'est efforcé de le faire voir, par la subtilité du sentiment dont tous les

membres sont pourvus, on ne saurait pénétrer la nature de l'âme, qui est ainsi mêlée dans toutes les parties du corps. Il faut surtout éviter comme un écueil la pensée d'Aristoxène, qui a nié qu'il y eût une âme et qui prétend que ce que l'on appelle ainsi n'est rien autre chose que la disposition des organes qui rendent le corps capable du mouvement et des autres fonctions, de la même sorte que l'accord des cordes d'un luth le rend propre à former une agréable harmonie. Selon ce philosophe, l'âme n'est que l'harmonie des parties du corps. Et comme un luth devient un instrument inutile dès que les cordes sont rompues ou relâchées, dès qu'un organe est corrompu, la machine se démonte, l'âme s'évanouit et se dissipe. Pour peu que ce philosophe eût de sens, il n'aurait jamais comparé l'âme à l'harmonie d'un luth. Car ces cordes d'un luth ont-elles quelque signe de vie, ont-elles comme l'âme le mouvement et la pensée? Si nos organes ressemblaient à cet instrument de musique, il les faudrait toucher pour les faire agir, et s'ils n'étaient touchés, ils demeureraient aussi inutiles qu'un luth qui est enfermé dans sa boîte. Mais peut-être qu'il faudrait toucher fortement ce philosophe pour le tirer de l'assoupissement où son âme est plongée.

Il nous reste à dire encore quelque chose de la nature de l'âme, quoiqu'elle ne puisse être tout à fait connue. Nous ne devons point douter qu'elle ne soit immortelle, parce que ce qui ne peut être vu ni touché, et qui de soi-même est dans un mouvement perpétuel, doit toujours durer. Les philosophes ne conviennent point encore de sa nature, et n'en conviendront peut-être jamais. Quelques-uns ont dit que c'est du sang, d'autres que c'est du feu, d'autres que c'est du vent, et c'est ce qui est marqué par le nom d'ἄνεμος que les Grecs lui ont donné. Mais dans tous ces discours il n'y a pas la moindre apparence de vérité; car, bien que l'âme se retire quand le sang sort par une blessure on qu'il s'épuise par l'ar-

deur d'une fièvre, il ne s'ensuit pas pour cela qu'elle soit du sang. La lumière dont nous nous servons pour dissiper l'obscurité de la nuit n'est pas de l'huile, bien qu'elle s'éteigne dès que l'huile est consumée. Il y a de la différence entre l'huile et la lumière, et l'une nourrit l'autre. L'âme a quelque chose de semblable à la lumière, et elle est nourrie et entretenue par le sang, comme la lumière l'est par l'huile. Ceux qui ont cru que l'âme était de la nature du feu se sont servis de cet argument : que le corps conserve sa chaleur tant qu'il est animé, et qu'il la perd aussitôt qu'il meurt. Il y a cependant de notables différences entre le feu et l'âme ; car le feu n'a point de sentiment ; il peut être vu, et il brûle quand nous le touchons. L'âme au contraire a un sentiment très-vif ; elle ne peut être vue et ne nous brûle point : d'où il paraît qu'elle est quelque chose de semblable à Dieu. Ceux qui croient que l'âme n'est qu'un vent ou qu'un air agité se trompent, et leur erreur procède de ce qu'il semble que c'est la respiration qui nous fait vivre. Varron définit l'âme en ces termes : « L'âme est un air renfermé dans la bouche, rafraîchi dans le poumon, échauffé dans le cœur et répandu par tout le corps. » De toutes les parties qui composent cette définition, il n'y en a pas une seule qui soit véritable ; car la nature de l'âme n'est pas inconnue jusqu'au point que nous ne puissions savoir ce qu'elle n'est pas. Si quelqu'un me disait que le ciel est de bronze ou de verre, ou, comme Empédocle, qu'il est de glace, je n'en demeurerais pas d'accord, bien que je ne sache pas de quelle matière il est composé. Si j'ignore de quelle matière est le ciel, au moins je sais qu'il n'est ni de bronze, ni de verre, ni de glace. De la même sorte, j'ignore ce que c'est que l'âme, mais je sais bien qu'elle n'est pas un air renfermé dans la bouche, parce que l'âme existe avant que la bouche puisse être remplie d'air. L'âme est répandue dans le corps au moment même où il est formé dans le ventre de la mère, et

non au temps qu'il en sort et qu'il vient au monde, comme quelques philosophes l'ont cru. Il est si certain que l'enfant est animé dès le temps qu'il est dans les entrailles de la mère, qu'il y croît de jour en jour, qu'il s'y remue et s'efforce d'en sortir. Les autres parties de la définition de Varron semblent tendre à faire voir que pendant les neuf mois que nous avons passés dans le sein de nos mères nous n'avons point eu de vie. Il n'y a donc pas une de ces trois opinions qui soit conforme à la vérité. Il faut pourtant avouer que ceux qui les ont soutenues ne se sont pas si fort trompés qu'ils n'aient rien avancé que de faux, puisqu'il est certain que le sang, la chaleur et l'air contribuent notablement à entretenir notre vie. L'âme ne demeure que dans un corps où ces choses se rencontrent. Mais en décrivant ces choses on ne fait pas pour cela le portrait de l'âme, parce qu'il n'est pas plus possible de la représenter que de la voir.

Il s'offre ensuite une question fort difficile à examiner, savoir : si l'âme et l'esprit sont la même chose, et si le principe de la vie est le même que celui du sentiment. Il y a des raisons et des arguments pour soutenir l'une et l'autre de ces opinions. Ceux qui croient que la vie et le sentiment n'ont qu'un même principe tâchent de le prouver en montrant qu'ils ne se peuvent séparer, et que, comme on ne peut sentir sans vivre, aussi on ne peut vivre sans sentir. C'est pour cela que les poëtes qui font profession de suivre Épicure se servent indifféremment des noms d'âme et d'esprit dans le même sens. Ceux, au contraire, qui les distinguent tâchent d'établir leur distinction, en montrant qu'on peut perdre l'esprit sans perdre la vie, comme il arrive en effet aux insensés. Ils le prouvent encore par la comparaison de la mort et du sommeil ; car, au lieu que la première ôte la vie et sépare l'âme du corps, le second lie l'esprit et l'assoupit de telle sorte, qu'il ne sait ni ce qu'il fait, ni où il est, et ne laisse

pas pourtant d'être exposé à diverses illusions. Il est plus aisé de dire pourquoi cela est fait que d'expliquer comment cela se fait. Il est certain que nous ne pourrions jouir du repos que le corps prend durant le sommeil, si l'esprit n'était occupé par les nombreuses images qui se présentent à lui. Il est assoupi comme le feu sous la cendre, mais, pour peu qu'on l'excite, il se réveille. Il est occupé de diverses images, jusqu'à ce que le corps soit assoupi par le sommeil, qui, en lui donnant du repos, lui donne aussi de nouvelles forces; car, quoique le corps puisse quelquefois demeurer immobile dans le temps même que les sens sont éveillés, il ne jouit pas alors d'un parfait repos, puisque ce feu des sens est allumé. Quand l'esprit se détourne des images que lui présentent les sens, ces sens tombent dans le sommeil. Alors l'âme, à la faveur de la nuit, commence à avoir des pensées obscures sur les mêmes sujets dont elle s'était entretenue durant le jour, et s'y engage encore plus avant pour ne point troubler le repos si utile et si nécessaire à la santé. En effet, comme l'âme s'occupe de vraies images pendant le jour, de peur que le corps ne tombe dans le sommeil, ainsi elle s'occupe de fausses images pendant la nuit, de peur que le même corps ne s'éveille.

Les songes servent donc à favoriser le sommeil, et sont comme un soulagement accordé en commun à tous les animaux. Mais il y a ceci de particulier dans ceux des hommes, que Dieu s'en sert souvent pour les avertir de l'avenir. Les histoires rapportent beaucoup de songes dont les événements ont été prompts et surprenants, et les prophètes ont souvent été instruits par cette voie. Il faut pourtant avouer qu'ils ne sont ni toujours vrais ni toujours faux, parce qu'il y a, selon le témoignage de Virgile, deux portes par où ils entrent. Ceux qui sont faux n'ont point d'autre fin que d'assoupir le corps et de réparer ses forces. Ceux qui sont véritables sont envoyés de Dieu

pour nous révéler le bien et le mal qui nous doivent arriver.

On peut encore proposer en cet endroit une question, qui est de savoir si l'âme vient ou du père, ou de la mère, ou de tous les deux. Mais j'entreprendrai hardiment de la décider, et d'assurer que l'âme ne vient ni de l'un ni de l'autre des parents, ni de tous les deux ensemble. Un corps peut produire un autre corps en communiquant une partie de sa substance, mais l'âme est d'une substance trop subtile et trop délicate pour pouvoir communiquer une partie d'elle-même. Ainsi, il faut tenir pour constant qu'il n'y a que Dieu qui puisse créer les âmes, et que c'est pour cela que, comme dit Lucrèce :

Nous avons tous la même origine céleste et le même père.

Il ne peut rien naître d'un homme mortel qui ne soit mortel comme lui. On ne doit point donner le nom de père à un homme qui n'a point senti qu'il ait communiqué l'âme à son fils, ni qui, alors même qu'il croirait l'avoir senti, ne pourrait expliquer de quelle manière cela aurait été fait. Par où il paraît clairement que les âmes ne viennent point de nos pères ni de nos mères, mais de Dieu, qui est notre père commun et qui garde seul dans le trésor de sa sagesse les secrets de notre naissance, comme il en a seul le pouvoir entre les mains. Tout ce qu'ont pu faire les pères et les mères que nous avons sur la terre, ç'a été de fournir un peu de matière qui a été employée à la formation de nos corps. Voilà jusqu'où s'étend leur fonction, et elle ne va pas plus avant. Aussi font-ils des prières pour obtenir des enfants, ce qui montre clairement qu'il ne dépend point d'eux d'en avoir. La conception, la formation du corps, l'infusion de l'âme et la conservation de l'enfant, sont des effets de la divine providence. C'est par sa grâce que nous respirons et que nous vivons. C'est elle qui nous conserve la santé du corps, qui nous fournit les aliments, et qui nous inspire la raison et la sagesse que

nos parents ne peuvent nous donner. C'est pour cela que des parents fort sages mettent quelquefois au monde des enfants qui n'ont point d'esprit, et que des parents qui n'ont point d'esprit mettent quelquefois au monde des enfants qui sont fort sages ; ce que quelques-uns attribuent vainement à la destinée et aux astres. Mais ce n'est pas ici le lieu de parler de la destinée. Pour ce qui est des astres, je me contenterai de dire que, quelque force qu'ils aient sur les corps inférieurs, leurs effets doivent être attribués à Dieu, puisque c'est lui qui leur a donné la puissance de produire ces effets et qui a produit les astres eux-mêmes et les a attachés au firmament. C'est sans doute témérité et folie de vouloir ôter ce pouvoir à Dieu pour le donner à son ouvrage. Mais si nous avons reçu des mains de Dieu ce riche présent de la raison et de la sagesse, il dépend de notre liberté d'en faire un bon usage. En nous le donnant il nous a rendus capables de la vertu, par le moyen de laquelle nous pouvons obtenir une vie qui n'ait point de fin. Mais, en nous départant ces rares faveurs, il nous a obligés à soutenir un combat perpétuel contre un ennemi également rempli de malignité et de ruse, et qui ne nous laisse jamais en repos. Les raisons pour lesquelles Dieu a voulu nous engager à cette guerre sont des raisons très-solides et très-importantes, que j'expliquerai en peu de paroles.

Dieu n'a voulu révéler la vérité qu'à un petit nombre de personnes, afin d'établir par ce moyen une différence, en quoi consiste un des plus rares secrets de la conduite qu'il tient dans le gouvernement de l'univers. Sans cette différence, la vertu ne pourrait ni subsister ni paraître. Il faut qu'elle ait un adversaire contre lequel elle puisse faire épreuve et montre de ses forces. Il n'y a point de vertu sans ennemi, non plus qu'il n'y a point de victoire sans combat. Dieu, en donnant la vertu à l'homme, lui a aussi donné un ennemi, de peur qu'elle ne se perdît dans l'oisiveté et faute d'exercice. Elle ne peut se conserver que

dans l'agitation, ni s'affermir qu'au milieu des secousses auxquelles elle résiste. C'est un ordre de Dieu, que l'homme ne puisse arriver à la béatitude éternelle par un chemin aisé et semé de fleurs. C'est pour cela qu'il lui a suscité un ennemi qui le tient dans un continuel exercice en lui inspirant des désirs pernicieux, des inclinations corrompues, en l'engageant dans l'erreur et lui persuadant le vice, et en tâchant de le jeter dans la mort, au lieu que Dieu l'appelle à la vie. Cet ennemi use de toute sorte d'adresse pour surprendre ceux qui cherchent la vérité, et quand l'artifice lui est inutile, il emploie la force pour ébranler les plus fermes, et, ne s'abstenant d'aucune violence, il répand le sang et ôte la vie. Mais, s'il en abat plusieurs, il est vrai aussi qu'il est surmonté par quelques-uns. L'homme a une grande force. La raison et la foi, qu'il a reçues de Dieu, lui sont de puissants secours. S'il ne perd jamais cette foi, et s'il ne s'éloigne point de celui qui la lui a donnée, il sera heureux, et, pour tout dire en un mot, il sera semblable à Dieu. C'est se tromper que de juger de l'homme par l'extérieur. Le corps que nous voyons n'est point l'homme, ce n'est que le vase où il est enfermé. L'homme ne peut être vu ni touché ; il est caché sous ce que l'on voit et sous ce que l'on touche. Que si cet homme veut vivre d'une manière plus sensuelle et plus délicate que son devoir ne le permet, et que, méprisant la vertu, il recherche les plaisirs, il deviendra l'esclave de son propre corps et de ses passions. Mais s'il conserve la grâce qu'il a reçue, et que, foulant la terre aux pieds, il s'élève vers le ciel, il méritera la vie éternelle.

Voilà, mon cher Démétrianus, ce que j'avais à vous dire en peu de paroles, selon que l'état du temps présent et de nos affaires me l'a pu permettre. Si vous trouvez quelque obscurité dans mon discours, je vous supplie de l'excuser, et de croire que, Dieu aidant, je vous présenterai en un autre temps quelque ouvrage plus étendu et plus supportable. Je vous exhorterai alors, et plus au

long et plus fortement, à embrasser la véritable philosophie. Car j'ai résolu d'écrire le plus qu'il me sera possible touchant la vie bienheureuse, contre les philosophes, qui sont les plus dangereux et les plus redoutables ennemis de la vérité. En effet, on ne saurait croire combien est grande la force de leur parole, et combien il leur est aisé de surprendre les simples par la subtilité de leurs raisonnements. C'est pourquoi je les combattrai et par les armes que présente notre religion, et par celles qu'ils fournissent eux-mêmes, et je ferai voir que, bien loin d'avoir banni les erreurs, ils les ont autorisées. Vous vous étonnerez peut-être que je me jette dans une entreprise si hardie que celle-là. Mais voudriez-vous que je laissasse opprimer et étouffer la vérité? Je me chargerai de ce travail, quand je devrais être accablé sous son poids. Que si des personnes qui n'avaient qu'une légère teinture des sciences et de l'art de parler n'ont pas laissé de gagner leurs causes contre Cicéron, cet incomparable orateur, et si elles ne l'ont emporté sur lui que par la seule raison qu'elles défendaient la vérité, pourrons-nous douter que cette vérité même n'ait la force de détruire les vaines subtilités d'une captieuse éloquence? Je sais bien que les philosophes font profession de la soutenir ; mais comment la soutiendraient-ils sans la connaître? Comment l'enseigneraient-ils sans l'avoir apprise? J'avoue que je m'engage dans un grand travail, mais j'espère que Dieu me donnera et du temps et des forces pour l'achever. Si un homme sage peut souhaiter de vivre longtemps sur la terre, je ne souhaite cette faveur qu'afin d'en faire un usage digne de ce prix, et de travailler à des ouvrages qui puissent être utiles à ceux qui prendront la peine de les lire, parce qu'ils leur donneront des préceptes, non de rhétorique, dont je n'ai qu'une connaissance fort médiocre, mais de bonnes mœurs, ce qui est par-dessus tout important et nécessaire. Que si je suis assez heureux pour retirer quelques personnes

de leur égarement et pour les mettre dans le chemin du ciel, je croirai n'avoir pas été tout à fait inutile dans ce monde et n'avoir pas entièrement manqué à mon devoir.

(Lactance. *De l'ouvrage de Dieu.*)

---

## IX. DE L'ORIGINE DE L'AME.

SAINT AUGUSTIN A SAINT JÉRÔME.

J'ai prié et je prie encore notre Seigneur et notre Dieu, qui nous a appelés à son royaume et à sa gloire, que ce que je vous écris pour vous consulter, mon saint frère Jérôme, nous soit utile à tous deux. Quoique vous soyez beaucoup plus âgé que moi, c'est toujours un vieillard qui consulte un autre vieillard : mais il me semble qu'il n'y a point d'âge trop avancé pour apprendre ce qui est bon à savoir; car encore que les vieillards dussent enseigner plutôt qu'apprendre, il vaut mieux néanmoins qu'ils apprennent que d'ignorer ce qu'ils doivent enseigner.

Lorsque je rencontre quelque question difficile à résoudre, rien ne me fait tant de peine que de me voir éloigné de vous, et par une si grande étendue de terres que non-seulement les jours et les mois, mais les années ne suffisent pas pour vous faire tenir de mes lettres ou pour recevoir des vôtres, et vous pouvez juger combien un tel inconvénient pèse à un homme qui ne désirerait rien tant que d'être avec vous et de pouvoir vous communiquer à tout moment tout ce qui lui vient à l'esprit. Mais enfin il faut au moins faire ce que je puis, si je ne puis pas tout ce que je voudrais.

J'ai vu tout d'un coup arriver ici d'Espagne le saint prêtre Orose, qui est notre collègue par la dignité du sacerdoce, comme il est notre fils par son âge, et notre frère par son attachement à l'unité catholique. C'est un homme d'un esprit vif, qui parle aisément, qui brûle du désir d'apprendre, qui voudrait être un vase utile dans la maison du Seigneur, et devenir capable de combattre les

faux et pernicieux dogmes qui ont fait bien plus de ravages en Espagne sur les âmes, que l'épée des barbares n'en a fait sur les corps. Ce saint zèle l'a obligé de venir ici des bords de l'Océan, sur l'espérance qu'on lui avait donnée qu'il pourrait s'instruire auprès de moi de toutes choses.

Quoiqu'il se promît plus de fruit de son voyage qu'il n'en saurait recueillir, il n'a pas tout à fait perdu sa peine, car outre qu'il a appris à ne se fier pas tant à la renommée à mon endroit, je lui ai communiqué ce que je savais, et je l'ai renvoyé à vous sur ce que je ne savais pas. Comme il a reçu avec plaisir l'ordre ou le conseil que je lui ai donné d'aller vers vous, et que je l'ai trouvé tout prêt à y obéir, je l'ai prié de repasser ici en revenant d'auprès de vous, et il me l'a promis. Ainsi je crois que c'est une occasion que Dieu m'a réservée pour vous consulter sur plusieurs choses que j'aurais une grande envie de savoir. En effet, dans ce même temps je cherchais quelqu'un que je vous pusse envoyer, et il ne se présentait personne qui eût toutes les qualités que je désirais ; car il me fallait un homme exact et fidèle, plein d'ardeur et de bonne volonté, et qui sût ce que c'est que de voyager ; de sorte que dès que j'ai eu un peu pratiqué ce jeune homme, je n'ai point douté que ce ne fût celui que je demandais à Dieu.

Voici donc sur quoi je vous prie de vouloir bien m'instruire et m'éclairer. C'est sur ce qui regarde l'âme, et c'est sur quoi beaucoup d'autres sont en peine aussi bien que moi. Je commencerai par vous dire ce que je crois de certain sur ce sujet, et je vous exposerai ce que je voudrais que vous me développassiez.

L'âme de l'homme est immortelle en une certaine manière, et selon que sa nature le comporte, car elle ne l'est pas de tout point comme Dieu, dont il est écrit « qu'il possède seul l'immortalité. » Aussi l'Écriture parle-t-elle souvent de la mort de l'âme, et c'est ce que Jésus-Christ

avait en vue quand il disait : « Laissez aux morts le soin d'enterrer leurs morts. » Mais comme elle ne cesse point de vivre, c'est-à-dire d'exister, lors même qu'elle meurt en s'éloignant de la vie de Dieu, elle est mortelle en un sens et immortelle en l'autre.

L'âme n'est point une portion de la substance de Dieu, autrement elle serait totalement immuable et incorruptible, et par conséquent elle ne pourrait non plus changer en mieux qu'en pis. Elle ne serait point sujette à se trouver dans un temps avec quelque chose de plus ou de moins qu'elle n'aurait eu dans un autre temps, et il n'arriverait jamais aucun changement à ses sentiments et à ses affections. Or, nous savons bien que cela n'est pas ainsi, et ceux qui prennent tant soit peu garde à ce qui se passe en eux n'ont pas besoin qu'on le leur prouve. Quant à ceux qui veulent que l'âme soit une portion de la divinité, il ne leur sert de rien de dire que ce n'est pas d'elle-même, mais du corps que lui arrive, et tout ce que nous voyons de dépravation et d'abomination dans les méchants, et ce que les plus gens de bien même éprouvent de faiblesse et d'infirmité : car dès qu'elle est malade, elle n'est point immuable, de quelque part que viennent ses maladies, puisque, si elle l'était, il ne lui pourrait advenir aucun mal d'aucune part que ce pût être; ce qui est véritablement immuable et incorruptible, ne pouvant être changé ni corrompu par quoi que ce soit qui survienne. Car ce n'est que ce qui survient qui altère et qui corrompt; en sorte que si rien ne survenait à nos corps mêmes, ils seraient incorruptibles et invulnérables, et ce que la fable dit de celui d'Achille n'aurait rien eu d'extraordinaire. Ce qui peut être changé en quelque manière, par quelque cause et en quelque partie que ce soit, n'est donc point immuable par sa nature. Or, ce serait une impiété de dire que Dieu par sa nature ne possède pas une vraie et parfaite immutabilité; l'âme n'est donc point une portion de la substance de Dieu.

Que l'âme soit incorporelle, c'est sur quoi je ne suis point en doute, quoiqu'on ait de la peine à le faire entendre aux esprits grossiers. Mais, afin de ne donner lieu à personne de disputer sur les mots avec moi, et pour que je ne puisse non plus en disputer avec personne (car quand on convient de la chose, en vain dispute-t-on des mots), si on appelle « corps » toute essence ou toute substance qui subsiste par elle-même, sans doute qu'à prendre le mot de corps en ce sens, l'âme est un corps; ou si l'on n'appelle incorporel que ce qui est souverainement immuable et qui est tout entier partout, l'âme ne sera point incorporelle, puisqu'aucun de ces attributs ne lui convient. Mais s'il n'y a de corporel que ce qui occupe quelque espace en longueur, largeur et profondeur, soit qu'il se trouve en repos ou en mouvement, en sorte qu'une moindre partie d'une telle substance occupe une moindre partie de cet espace, et une plus grande une plus grande, et qu'une partie de cette substance soit moindre que le tout, l'âme n'est point un corps; puisque ce n'est point par une extension locale, mais par une certaine action de vie qu'elle est présente à toutes les parties du corps qu'elle anime. Car il n'y a point de si petite partie du corps où elle ne soit tout entière, et bien loin qu'elle n'ait qu'une moindre partie d'elle-même dans une moindre partie du corps, et une plus grande dans une plus grande, elle est toute en chacune aussi bien qu'en toutes, encore que son action soit moins vive dans les unes que dans les autres; et si toute l'âme sent ce qui ne se passe qu'en une partie de son corps, ce n'est que parce qu'elle est toute en chaque partie. C'est ainsi que nous voyons que quelque petit endroit de la chair vive qu'on puisse toucher, quand ce ne serait qu'un point, toute l'âme s'en ressent, quoique ce point, bien loin d'être tout le corps, soit presque imperceptible dans le corps. Or, ce qui produit cet effet-là, ce n'est pas que ce qui se passe dans cet endroit se propage par tout le corps, puisque l'âme ne le sent que dans ce seul endroit. Pourquoi donc toute

l'âme est-elle touchée de ce qui ne se passe que dans une partie du corps, sinon parce qu'elle est tout entière où la chose se passe, sans cesser néanmoins d'être présente aux autres parties du corps, où il ne se passe rien de semblable? Car, dès qu'elles sont vivantes, il faut que l'âme y soit présente, puisqu'elles ne le sont que par la présence de l'âme. De sorte que si la même chose se passait en plusieurs endroits à la fois, toute l'âme sentirait tout à la fois ce qui se passerait de toutes parts. Or, l'âme ne pourrait pas être ainsi tout entière en chaque partie de son corps aussi bien qu'en toutes, si elle était étendue dans ce corps, comme nous voyons que les corps le sont dans l'espace, dont ils occupent une moindre partie par une moindre partie de leur substance, et une plus grande par une plus grande.

Ainsi, quand on pourrait dire que l'âme est un corps, au moins est-il certain que ce n'est pas un corps tel que ceux qui seraient composés ou de terre, ou d'eau, ou d'air, ou de quelque autre matière encore plus subtile; puisque tous ces corps ont plus ou moins de leur substance dans chaque partie plus ou moins grande de l'espace, et que, bien loin qu'il y en ait aucun qui soit tout entier dans une partie de lui-même, leurs parties ne sont pas moins différentes et séparées les unes des autres que celles de l'espace qu'ils occupent. Il résulte, par conséquent, de tout ceci que l'âme, soit qu'on lui donne le nom de corps, ou qu'on dise qu'elle est incorporelle, est d'une nature et d'une substance toute particulière, et infiniment plus excellente que celle de tous les éléments qui composent la masse du monde; en sorte que nous ne saurions jamais nous la figurer telle qu'elle est par aucune de ces images qui passent de nos sens dans l'imagination, et qui nous représentent si bien tout ce que nos sens peuvent atteindre; et que, comme nous ne l'apercevons que par la vie qu'elle donne, nous ne saurions la concevoir que par la pure intelligence. Si je vous ai dit

tout ceci, ce n'est pas pour vous l'apprendre, car je ne doute pas que vous ne le sachiez, mais pour vous exposer ce que je crois très-fermement sur la nature de l'âme, et de peur que ce que je vous dirai quand je vous proposerai mes doutes ne fît croire à quelqu'un que ni la foi, ni les connaissances naturelles ne m'ont encore rien appris sur son sujet.

Je sais avec certitude que si l'âme est tombée dans le péché, ce n'est ni par la faute de Dieu, ni par la force d'aucune nécessité qui ait entraîné ni Dieu, ni l'âme même, mais par sa propre volonté; je sais qu'elle ne peut être délivrée du corps de cette mort, comme parle l'Apôtre, ni par la force de sa volonté, en sorte qu'elle n'eût besoin pour cela que d'elle-même, ni par la mort même de son corps, mais par la grâce de Dieu, par Jésus-Christ Notre-Seigneur; je sais enfin que, dans tout le genre humain, il n'y a pas une seule âme qui n'ait besoin, pour sa délivrance, du Christ médiateur entre Dieu et les hommes; et que toutes celles qui sortent du corps à quelque âge que ce soit, sans avoir participé à la grâce de ce Médiateur et au sacrement de la régénération, tombent dans les peines de l'autre vie, et ne reprendront leur corps au dernier jugement que pour souffrir; et je sais qu'au contraire celles qui, après la génération ordinaire dont Adam est le principe, sont régénérées en Jésus-Christ, et appartiennent par ce moyen à la société qui unit ensemble tous les membres de ce divin chef, trouvent le repos après la mort de leur corps qu'elles reprendront un jour pour entrer avec lui dans la gloire. Voilà ce que je tiens fermement en ce qui regarde l'âme.

Écoutez maintenant ce que j'ai à vous demander touchant ce sujet, et ne méprisez pas mes demandes. Ainsi puisse ne vous pas mépriser celui qui a bien voulu être méprisé pour nous! Je demande donc où l'âme contracte ce péché qui la jette dans la condamnation, qui enveloppe les enfants mêmes, lorsqu'ils sont prévenus par la mort avant

que la grâce de Jésus-Christ les en ait délivrés par le sacrement qu'on leur donne pour cet effet, aussi bien qu'aux hommes? Car vous n'êtes pas de ces gens qui, entre les autres nouveautés qu'ils sèment, disent qu'il ne passe d'Adam en nous aucun péché dont les enfants aient besoin d'être délivrés par le baptême; et si je savais que ce fût là votre sentiment, ou plutôt si je ne savais que ce ne l'est pas, je ne m'aviserais pas de vous proposer cette question. Ce que vous tenez sur ce sujet nous est connu par la manière dont vous vous en êtes expliqué, laquelle est si conforme à la foi inébranlable de l'Église catholique, et parce que vous avez écrit contre les vains discours de Jovinien, où, après avoir cité ce passage de Job : « Il n'y a personne de pur devant vos yeux, non pas même l'enfant qui n'est au monde que depuis un jour, » vous ajoutez que « nous naissons coupables par quelque chose de semblable à la prévarication d'Adam ; » et, dans votre livre sur le prophète Jonas, où vous faites assez voir quel est votre sentiment sur ce sujet, lorsque vous dites que « ce ne fut pas sans raison qu'on fit jeûner à Ninive jusques aux enfants, puisqu'ils étaient coupables du péché originel. » Je m'adresse donc bien, quand je vous demande où l'âme a contracté ce péché dont les enfants mêmes ont besoin d'être délivrés par le sacrement qui nous rend participants de la grâce de Jésus-Christ.

Il y a déjà longtemps que, dans un ouvrage que j'ai composé sur le libre arbitre, et qui est devenu fort commun, j'ai touché quatre différentes opinions sur l'origine de l'âme, et sur ce qui fait qu'elle se trouve engagée dans le corps. Savoir : si l'âme d'Adam est le principe des autres, et si elles en sortent par voie de propagation; ou si chaque âme se crée journellement à mesure qu'il vient des hommes au monde; ou si, étant toutes créées de longue main et comme en réserve quelque part, Dieu les envoie dans les corps; ou enfin si elles s'y jettent d'elles-mêmes. Mais j'ai cru devoir toucher ces opinions de telle sorte que de quel-

que côté que fût la vérité entre les quatre, on ne pût donner atteinte à ce que j'affirmais de toute ma force contre les manichéens, qui voudraient établir et élever contre Dieu une substance et un principe de mal. Car je n'avais pas encore ouï parler en ce temps-là des priscillianistes, qui débitent des chimères et des impiétés fort approchantes de celles des manichéens. Quant à cette cinquième opinion, qui veut que l'âme soit une portion de la substance de Dieu, et que vous examinez aussi bien que les quatre autres, pour n'en oublier aucune, dans votre réponse à notre très-cher fils en Jésus-Christ, Marcellin d'heureuse mémoire, qui vous avait consulté sur ce sujet, si je n'en ai rien dit, c'est premièrement parce que, dans la matière que je traitais alors, il s'agissait de la nature de l'âme, et non pas de ce qui la jette dans le corps; et en second lieu parce que c'est là précisément la doctrine de ceux que je combattais. Mon principal but en effet était de montrer combien la nature du Créateur est inaltérable et incapable de tout mal, et tout ce qu'il y a de défectueux et de corrompu dans celle de la créature, contre ce que ces hérétiques soutiennent que leur substance chimérique de mal, qui selon eux a ses puissances malfaisantes et son principe dont ils font comme un mauvais dieu, s'est rendue maîtresse d'une partie de la substance du bon, et l'a corrompue et réduite à la nécessité de pécher. Laissant donc à part l'extravagance de ces hérétiques, je voudrais que vous m'apprissiez à laquelle des quatre opinions il convient de se ranger. Mais, quelle qu'elle soit, toujours faut-il qu'elle n'ait rien de contraire à cet article inaltérable de notre foi que toutes les âmes, c'est-à-dire aussi bien celles des enfants que les autres, ont besoin d'être délivrées des liens du péché, ce qui ne se fait que par Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.

Pour arriver enfin au point de la question, votre sentiment est que les âmes se créent journellement à mesure qu'il vient des enfants au monde; et afin de

prévenir l'objection qu'on vous pourrait faire sur ce que Dieu a tout créé dans les six premiers jours, et que depuis le septième il est dans le repos, vous rapportez cette parole de Jésus-Christ : « Mon Père ne cesse point d'agir depuis le commencement du monde. » C'est ce que j'ai vu dans votre lettre à Marcellin, où vous parlez de moi avec tant de bonté, lui disant qu'il a Augustin en Afrique qui peut lui expliquer ce qu'il faut croire sur ce sujet. Mais, si je l'avais pu, il n'aurait pas été réduit à consulter sur cela un homme aussi éloigné de l'Afrique que vous l'êtes, si toutefois c'est d'Afrique qu'il vous a écrit, car je ne sais de quel temps est sa lettre. Ce qui est certain, c'est qu'il n'ignorait pas que j'hésitais encore sur ce sujet, et c'est apparemment ce qui est cause qu'il a été tout droit à vous sans prendre la peine de me consulter. Mais, quand il l'aurait fait, je l'aurais encore davantage exhorté à s'adresser à vous ; et je lui aurais su beaucoup de gré d'une pensée dont nous aurions tous pu profiter, si, au lieu d'une réponse courte et qui n'entre point dans les difficultés, vous aviez bien voulu traiter la question à fond. Peut-être avez-vous pensé que ce serait une peine inutile, puisque j'étais si près de celui qui vous consultait, et que vous me croyiez fort instruit de ce qu'il désirait savoir ; mais, quoique je souhaite que votre opinion sur cela soit aussi la mienne, je n'oserais dire qu'elle la soit encore.

J'ignore encore moi-même ce que vous voulez que j'enseigne à ceux que vous me renvoyez ; enseignez-moi donc ce qu'il faut que je leur enseigne. J'en vois plusieurs qui me demandent des leçons sur cela, mais je leur déclare ingénument que je l'ignore encore, aussi bien que beaucoup d'autres choses, et je ne doute point que s'ils ont assez de retenue pour ne pas me dire en face : « Quoi ! vous êtes maître en Israël, et vous ignorez ces choses-là ? » ils ne le disent au moins en eux-mêmes. C'est ce que Jésus-Christ dit à un de ceux qui aimaient qu'on les traitât de

*maîtres*, et qui peut-être ne prit le temps de la nuit pour venir consulter le véritable maître, que parce qu'ayant accoutumé d'enseigner, il avait honte d'apprendre. Pour moi j'aime beaucoup mieux entendre un maître qui m'instruise, que de faire le maître en instruisant les autres ; parce que je me souviens de cette parole de Jésus-Christ, à ceux qu'il a choisis par préférence entre tous les hommes : « Ne souffrez pas qu'on vous traite de maîtres, parce que vous n'avez tous qu'un seul maître, qui est le Christ. » Aussi est-ce lui qui a enseigné et Moïse par Jethro, et Corneille par saint Pierre, et saint Pierre par saint Paul, qui n'avait été appelé à l'apostolat qu'après lui. Car comme Jésus-Christ est la vérité, c'est lui qui parle par la bouche de quiconque dit la vérité. Que si Dieu permet que nous ignorions encore ce qui regarde l'âme, et que jusqu'à présent nous ne l'ayons su pénétrer à force de lire, de penser, de méditer et de prier, que savons-nous si ce n'est point pour nous éprouver, et nous donner lieu à nous-mêmes de connaître si nous sommes aussi prêts à apprendre des doctes avec humilité, que nous le devons être à instruire les ignorants avec charité !

Enseignez-moi donc, je vous prie, ce qu'il faut que j'enseigne et que je croie; et s'il est vrai que les âmes se créent journellement, à mesure qu'il vient des enfants au monde, apprenez-moi où les âmes de ces enfants ont péché, et par où elles se trouvent coupables du péché d'Adam, de qui dérive la chair de péché, en sorte que, pour être délivrées de ce péché, elles aient besoin du sacrement de Jésus-Christ. Que si elles n'ont point péché, apprenez-moi comment la justice du Créateur leur peut imputer un péché étranger, pour cela seul qu'elles se trouvent liées à une chair qui descend de celui qui l'a commis, et le leur imputer si bien, qu'à moins qu'elles ne soient secourues par l'Église, elles tombent dans la damnation, quoiqu'il ne dépende point d'elles de se procurer le remède du baptême? Par quelle justice, encore une

fois, Dieu peut-il damner les âmes de tant de milliers d'enfants morts avant l'âge de raison, et sans avoir reçu la grâce du sacrement qui nous fait chrétiens, s'il est vrai qu'elles n'aient été créées qu'au moment d'être envoyées chacune dans le corps qui lui était destiné, et que ce ne soit en punition d'aucun péché précédent qu'elles y soient envoyées par la volonté du Créateur, qui savait fort bien que ce ne serait point par leur faute qu'elles sortiraient du corps sans avoir reçu le baptême?

Comme donc nous ne saurions dire ni que Dieu jette les âmes par force dans le péché, ni qu'il punisse ce qui est innocent, et que d'ailleurs la foi ne nous permet pas de douter que les âmes des enfants mêmes qui sortent de cette vie sans baptême ne tombent dans la damnation, dites-moi, je vous prie, par où se peut soutenir cette opinion qui prétend que les âmes ne viennent point de celle d'Adam, et qu'elles sont toutes créées de nouveau pour chacun, comme celle du premier homme le fut pour lui.

Quant à toutes les autres objections qu'on propose contre cette opinion, je crois que je n'aurais pas grand'peine à les réfuter, et entre autres cet argument qui paraît bien fort à quelques-uns pour la combattre. Comment peut-il être vrai, disent-ils, que Dieu ait achevé tous ses ouvrages le sixième jour, et que son repos ait commencé dès le septième, s'il crée encore de nouvelles âmes? Voilà leur grand argument; et si on leur oppose ce passage de l'Évangile que vous employez dans votre lettre à Marcellin: « Mon Père ne cesse point d'agir depuis le commencement du monde, » ils répondent que s'il est dit que Dieu agit, c'est qu'il gouverne les créatures déjà faites, et non pas qu'il en crée de nouvelles, ce qu'on ne saurait prétendre, ajoutent-ils, sans combattre la Genèse, qui porte en termes formels que « Dieu acheva tous ses ouvrages le sixième jour; après quoi il se reposa, » c'est-à-dire en cessant de créer de nouvelles créatures, mais non pas de gouverner celles qu'il venait de créer. Il fit donc alors

ce qui n'était point auparavant; et c'est en cessant de le faire qu'il se reposa, parce qu'il avait fait tout ce qu'il avait vu qu'il devait faire, afin que dorénavant il ne fît plus que produire et tirer de ce qu'il avait créé les diverses choses qui devaient naître dans la succession des temps Voilà, disent-ils, par où on sauve tout à la fois, et la vérité de ce qui est écrit dans la Genèse, que Dieu se reposa après avoir achevé tous ses ouvrages, et la vérité de ce qui est écrit dans l'Évangile, qui ne saurait être contraire à la Genèse, que Dieu ne cesse point d'agir depuis le commencement du monde.

Mais il n'y a rien de plus aisé que de répondre à ceux qui prétendent par là nous empêcher de croire que Dieu crée journellement des âmes pour chacun de ceux qui viennent au monde, comme il créa dès le commencement celle du premier homme; et qui veulent ou qu'il les tire toutes de celle-là, ou que les ayant toutes créées à cette époque, il les tienne dans je ne sais quel réceptacle, d'où il les envoie chaque jour dans les corps. Il n'y a donc qu'à répondre à ceux qui raisonnent de la sorte, que la différence qu'ils mettent entre ces six jours et les temps qui les ont suivis, et qu'ils font consister en ce que dans ces six jours Dieu créait les choses de nouveau, au lieu que, depuis, il ne fait plus que les tirer de ce qui est déjà créé, n'est pas vraie, puisque dans ces six jours mêmes il tira plusieurs choses de ce qui était déjà créé, comme de l'eau les poissons, et les oiseaux, et de la terre les arbres, les animaux. Ce qu'il y a donc eu de particulier pour ces six jours, c'est qu'il ne tira alors, soit du néant, soit de la matière déjà créée, que des choses dont il n'y avait point encore d'individus. Car lorsqu'il tira de cette matière les oiseaux, les poissons, les arbres, les animaux, il n'y avait sans doute ni animaux, ni arbres, ni poissons, ni oiseaux. Le repos du septième jour se doit donc entendre de la cessation de produire ce qui n'était point auparavant, en sorte que depuis ce temps-là il n'ait rien fait que de semblable à ce

qu'il avait déjà fait. Or soutenir que les âmes ne viennent d'aucun lieu où Dieu les tienne en réserve pour les envoyer dans les corps ; que ce ne sont point non plus des gouttes de sa substance qu'il fasse pleuvoir dans ces corps, ni des particules de l'âme d'Adam, qui passent des pères aux enfants par propagation ; et qu'enfin ce n'est point en punition d'aucun péché que les âmes aient commis avant que d'être unies au corps, qu'elles y sont jetées comme dans une prison, mais que Dieu les crée journellement pour chacun, à mesure qu'il vient des hommes au monde, ce n'est point avancer que Dieu fasse rien qu'il n'eût déjà fait, puisque dès le sixième jour de la création du monde il avait fait un homme à son image, comme parle l'Écriture, ce qu'elle n'a dit que par rapport à l'âme raisonnable que Dieu créa pour Adam. Ainsi il demeure vrai, et que Dieu s'est reposé le septième jour, en cessant de faire des choses qui n'eussent pas encore été, et qu'il agit sans cesse depuis le commencement du monde, non-seulement en gouvernant ce qui était déjà fait, mais en créant de nouveau, non des choses d'une espèce nouvelle, et qui n'eussent point encore été vues, mais des choses semblables à celles qu'il avait créées dès le commencement du monde, et qu'il va multipliant de jour en jour. Il est donc aisé de résoudre par là, ou par quelque autre réponse semblable, l'objection de ce repos de Dieu, et de la cessation de ses ouvrages au septième jour, par où on prétend nous empêcher de croire que Dieu crée encore tous les jours de nouvelles âmes comme celle d'Adam, au lieu de les tirer de l'âme même d'Adam.

Du reste, quand on dit : pourquoi Dieu crée-t-il des âmes pour des hommes dont il sait que la vie doit si peu durer? nous pouvons répondre que c'est pour convaincre ou pour punir les pères et les mères de leurs péchés. Mais quand nous n'en pourrions rendre aucune raison, nous pouvons bien abandonner tout cela à la conduite de la sagesse de Dieu. Car nous savons qu'il n'y a rien de plus

beau ni de mieux ordonné que le cours de toutes les choses qui passent, dont la naissance et la mort de tous les animaux font partie, et qui marchent dans un ordre dont la beauté nous ravirait si nous pouvions l'apercevoir, puisque ce n'est pas en vain que le Prophète à qui Dieu l'avait découverte s'écrie que « la sagesse fait marcher le cours des siècles avec une harmonie admirable. » Et c'est pour faire concevoir aux créatures capables de raison quelque chose de la beauté de cet ordre, que la bonté de Dieu leur a donné la musique. Si donc ceux qui sont versés dans cet art savent déterminer avec tant de justesse ce qu'il faut donner de durée à chaque son, afin que se succédant tous les uns aux autres, avec une certaine proportion, les sons composent un chant dont la beauté vient de cela même que ce qui le compose passe, à combien plus forte raison devons-nous croire que si la sagesse de Dieu qui a créé toutes choses, et qui est infiniment au-dessus de tous les arts, détermine comme elle fait la durée de chacune des choses sujettes à naître et à mourir, dont le cours compose l'ordre des siècles, et qui forment comme les différents sons qui en constituent l'harmonie, et si elle tient les unes plus longtemps en être, et les autres moins, c'est que l'ordre de cette modulation admirable qu'il a compassée dans sa prescience éternelle le demande ainsi? Or s'il ne tombe pas une feuille d'un arbre, ni un cheveu de nos têtes, qui ne fasse partie de cet ordre, pour combien davantage y doit entrer le point de la naissance et de la mort de chaque homme, dont celui qui dispense les temps ne prolonge ou n'abrége la vie que par rapport à ce qu'il sait que demande l'harmonie de l'univers?

Quant à ce que les mêmes philosophes opposent, que ce qui commence dans le temps ne saurait être immortel, parce que tout ce qui naît meurt, et que tout ce qui croît décroît, d'où ils voudraient conclure que, puisque l'âme est immortelle, il faut qu'elle ait été créée avant tous les temps, cela ne me cause aucun embarras; car l'immortalité du

corps de Jésus-Christ, pour ne rien dire de beaucoup d'autres choses, a commencé dans le temps : cependant elle durera à jamais, puisqu'il est certain que « Jésus-Christ ne mourra plus, et que la mort n'aura plus d'empire sur lui. »

Je ne suis pas touché non plus de l'objection par où vous dites, dans le livre contre Ruffin, que quelques-uns attaquent cette opinion, qui consiste à dire qu'il paraît indigne de Dieu de créer des âmes pour des générations qui ne sont que le fruit de la corruption. Il m'a passé plusieurs choses dans l'esprit en songeant comment on pourrait réfuter cette objection, que vous détruisez par une comparaison admirable lorsque vous dites que du froment dérobé n'en doit pas être moins capable de produire ; que ce qu'il y a de mal dans ce larcin n'infecte que le voleur et non pas le grain, et que l'impureté de celui qui le jette en terre ne doit pas empêcher la terre de le recevoir et de le nourrir dans son sein. Mais même avant que j'eusse appris de vous cette belle réponse, j'étais en repos sur cette difficulté, par ce seul principe général, que Dieu tire beaucoup de bien des maux mêmes et des péchés que nous commettons. Mais de plus, si tout esprit sage, et qui considère avec des sentiments de piété les ouvrages de Dieu, trouve tant de sujets de le louer dans la création du moindre animal, combien plus en trouve-t-on dans celle d'un homme? Que si on demande pourquoi Dieu crée ces âmes-là, la réponse la plus prompte et la meilleure est de dire que c'est parce que toute créature est un bien, et qu'il n'y a rien de plus digne de Dieu que de faire ce qui est bon, et qu'il n'y a que lui qui puisse faire.

C'est par ces raisons, et par tout ce que mon esprit m'en peut fournir d'autres, que je résiste, autant que je le puis, à ceux qui veulent renverser cette opinion, que les âmes sont créées journellement, comme celle d'Adam le fut au commencement du monde. Mais quand on vient

aux peines des enfants, je me trouve fort embarrassé, et je ne sais que répondre. Je ne parle pas seulement des peines de la damnation, où ces enfants tombent nécessairement après cette vie, s'ils meurent sans avoir participé à la grâce de Jésus-Christ par le sacrement de la régénération : je parle même de celles que nous leur voyons souffrir dès cette vie, et qui sont en si grand nombre que le temps nous manquerait si j'en voulais faire l'énumération. On voit les uns sécher de langueur, les autres gémir dans des douleurs cruelles; ils souffrent la faim et la soif, on en voit qui perdent l'usage de leurs membres, d'autres la vue et l'ouïe, d'autres qui sont tourmentés des esprits malins. Il faut donc montrer comment la justice de Dieu leur peut faire endurer tous ces maux s'ils ne les ont point mérités : car nous ne saurions dire, ni que ces maux leur arrivent sans que Dieu le sache, ni que quelque puissance à quoi Dieu ne puisse résister les leur envoie, ni qu'il puisse les causer ou les permettre injustement.

Dira-t-on que ces enfants ne sont créés que pour le service de quelques autres créatures plus excellentes, quoique mauvaises, à qui Dieu les abandonne, comme il pourrait faire des animaux privés de raison? Mais quoique l'Évangile nous apprenne qu'il abandonna des pourceaux à la volonté des démons, pouvons-nous dire qu'il fasse la même chose des hommes? L'homme est un animal, il est vrai; mais un animal raisonnable quoique sujet à la mort; c'est une âme douée de raison qui est engagée dans ce corps où elle souffre en tant de manières. D'ailleurs Dieu est bon, il est juste, il est tout-puissant, on n'en saurait douter sans folie : qu'on nous marque donc quelque juste sujet de tous ces maux qui arrivent aux enfants. Quand des hommes qui sont en âge de raison en souffrent de semblables, nous disons que c'est pour éprouver leur vertu, comme nous le voyons en Job; ou pour punir leurs crimes, comme nous le voyons

en Hérode ; et ces exemples, à propos desquels Dieu a bien voulu nous apprendre pourquoi il faisait souffrir ces hommes, nous donnent sujet d'en dire autant en d'autres rencontres, où les raisons de sa conduite nous sont cachées : mais cela n'a lieu qu'à l'égard des adultes. Que penser donc des peines des enfants, s'il n'y a en eux nul péché à punir? car il n'y a sans doute nulle vertu à éprouver en cet âge-là.

Que ne pourrais-je point écrire encore de la différence des esprits que Dieu donne à chacun d'eux, et qui n'éclate que quand ils sont grands, mais qui vient certainement de la naissance! N'en voyons-nous pas qui ont si peu d'intelligence et de mémoire qu'ils ne sont pas seulement capables d'apprendre à lire, et d'autres qui sont si stupides et si hébétés qu'on ne remarque presque pas de différence d'eux aux bêtes? On répondra peut-être que cela vient de la disposition du corps : mais l'opinion que nous voudrions faire subsister ne dit pas que l'âme choisisse son corps, et que ce soit sa faute quand elle en trouve un mauvais, ni que celles qui tombent si mal aient trouvé tous les autres corps déjà pris par d'autres âmes, et n'aient pas eu à choisir ; et que comme ceux qui viennent trop tard aux spectacles se placent, non où ils veulent, mais où ils peuvent, de même ces âmes ont été contraintes de prendre, non les corps qu'elles auraient voulus, mais ceux qu'elles ont trouvés vides. Pouvons-nous exprimer ni croire rien d'approchant? Apprenez-moi donc ce que nous devons et dire et penser sur ce sujet, afin de pouvoir maintenir cette opinion de la création de chaque âme pour chaque corps.

Dans ces livres *Du libre arbitre* dont je vous ai parlé, si je ne dis rien de la qualité des esprits des enfants, je parle au moins de ce qu'ils ont à souffrir dès cette vie. Mais ce que j'en dis ne me satisfait pas sur ce que je trouve d'embarrassant dans la question que je traite ; et afin que vous puissiez voir pourquoi, je transcrirai ici

tout au long l'endroit dont je vous parle; le voici : « Quand on regarde les douleurs que souffrent les enfants, que leur âge ne nous permet pas d'accuser d'aucun péché, si leurs âmes n'ont commencé d'être qu'au moment qu'il a fallu les jeter dans les corps pour faire des hommes par cet assemblage, on ne saurait s'empêcher de les plaindre, et de dire en leur faveur : Quel mal ont-ils fait par où ils aient mérité toutes les misères qu'ils endurent? Mais l'innocence n'est d'aucun mérite quand on n'a jamais été en état de faire le mal. D'ailleurs, comme c'est un bien que Dieu opère quand il châtie les coupables, et que la mort, ou les douleurs de ces enfants sont un châtiment pour ceux qui les ont mis au monde, pourquoi Dieu ne leur enverrait-il pas des maux, puisqu'à l'égard des enfants ces maux ne font que passer, et sont comme des choses non avenues dès qu'ils sont passés; et qu'à l'égard de ceux que Dieu veut châtier par là, ou ils en deviendront meilleurs, si ces afflictions temporelles les corrigent et les portent à une vie plus réglée, ou ils seront sans excuse au jour du jugement, si toutes les angoisses de cette vie n'ont pu leur faire désirer les biens à venir? Qui sait même ce que Dieu, dans le secret de ses jugements, réserve à ces enfants en récompense des souffrances qu'il leur envoie, et par lesquelles il réveille l'insensibilité, ou exerce la foi, ou éprouve la charité des pères et des mères? Car s'ils n'ont encore rien fait de bien, ils n'ont aussi rien fait de mal, par où ils aient pu mériter ce qu'ils souffrent. On est donc très-fondé à croire que Dieu leur réserve quelque autre bien par où il les récompense; et ce n'est pas en vain que l'Église honore comme des martyrs ceux qu'Hérode fit mourir, dans l'espérance que Jésus-Christ se trouverait enveloppé dans ce carnage. »

Voilà ce que je dis dans ce livre *Du libre arbitre*, et comment je tâchais d'appuyer l'opinion dont il s'agit présentement, quoique, comme je l'ai remarqué plus haut, de

quelque côté que fût la vérité entre ces quatre opinions sur ce qui fait que l'âme se trouve engagée dans le corps, je montrais toujours que le Créateur était irréprochable, et infiniment éloigné de participer à notre corruption et à nos péchés. Ainsi il m'était indifférent, pour le dessein que j'avais alors, laquelle de ces quatre opinions triomphât des autres par la force de la vérité, puisque je montrais que ce que j'établissais s'accordait avec toutes. Mais présentement je voudrais, s'il était possible, que la raison m'en fît choisir une entre les quatre; et quand je considère ce que j'avance en cet endroit pour appuyer celle dont il s'agit présentement, je ne le trouve pas suffisant.

Il semble que ce soit fortifier en quelque sorte cette opinion, que de dire, comme je fais : qui sait ce que Dieu, dans le secret de ses jugements, réserve à ces enfants en récompense des souffrances qu'il leur envoie, et par où il réveille l'assoupissement, ou exerce la foi, ou éprouve la charité des pères et des mères? Mais cela ne se peut dire avec fondement que de ceux qui souffriraient, quoique sans le savoir, pour le nom de Jésus-Christ, ou pour la véritable religion, ou de ceux qui ont reçu le sceau de la régénération dans le sacrement de Jésus-Christ, qu'on ne leur donne que parce qu'ils ne sauraient éviter la damnation, à moins d'être incorporés à la société du Médiateur, qui seul réconcilie les hommes à son Père. A l'égard de ceux-là, on peut croire que Dieu leur réserve quelque récompense pour les maux qu'ils auront endurés ici-bas. Mais la difficulté demeure toujours, jusqu'à ce qu'on donne aussi satisfaction sur les enfants qui, après avoir beaucoup souffert en cette vie, meurent sans le sacrement qui nous unit à Jésus-Christ. Car quelle récompense peut-on s'imaginer pour ceux-là, puisque, après tout ce qu'ils ont souffert ici-bas, ils ne peuvent encore attendre que la damnation éternelle? J'ai touché dans ce même ouvrage quelque chose du baptême des enfants, à qui ce

sacrement ne laisse pas d'être salutaire, quoiqu'ils le reçoivent sans le savoir, et sans avoir encore de foi qu'on puisse appeler la leur. Mais je n'ai pas traité ce point-là assez à fond ; et je me suis contenté de dire ce qui m'a paru suffisant pour mon dessein. Je n'ai pas même cru devoir parler de la damnation des enfants qui meurent sans baptême, parce qu'il n'était pas alors question de ce que nous traitons présentement.

Mais enfin, quand nous pourrions laisser à part et compter pour rien ce que souffrent ces enfants dans une vie si courte, et dont ils sont quittes pour jamais dès qu'elle est finie, pourrons-nous compter pour rien les peines où ils tombent dans l'autre vie, comme l'Apôtre nous l'apprend quand il dit, que « la mort vient d'un seul homme, et la résurrection d'un seul ; et que comme tous meurent en Adam, tous seront vivifiés en Jésus-Christ ? » Car, par ces paroles si divines et si claires, le grand Apôtre nous enseigne manifestement que, comme nul ne tombe dans la mort que par Adam, nul n'entre dans la vie éternelle que par Jésus-Christ. C'est ce qui fait qu'il emploie de part et d'autre le mot de *tous*, parce que comme tous les hommes appartiennent à Adam par la première naissance, qui est la naissance charnelle, de même tous ceux qui renaissent spirituellement appartiennent à Jésus-Christ. S'il emploie donc le mot de *tous*, aussi bien d'un côté que de l'autre, c'est parce que, comme tous ceux qui meurent ne meurent que par Adam, ainsi tous ceux qui seront vivifiés ne le seront que par Jésus-Christ. Comme donc quiconque dira que quelqu'un peut être vivifié à la résurrection dernière autrement qu'en Jésus-Christ, et par Jésus-Christ, doit être détesté, comme l'ennemi de la foi commune de tous les chrétiens, de même quiconque dira que ces enfants qui meurent sans le sacrement de Jésus-Christ seront vivifiés en lui, s'élève contre le grand Apôtre, et condamne toute l'Église, qui n'apporte tant de soin et de diligence à faire baptiser les enfants, que

parce qu'elle tient pour un article indubitable de sa foi, que sans le baptême les enfants ne sauraient être vivifiés en Jésus-Christ. Or, que reste-t-il à quiconque ne sera pas vivifié en Jésus-Christ, que la condamnation dans laquelle l'Apôtre dit que tous les hommes sont tombés par le péché d'un seul? C'est ce péché dont les enfants naissent coupables, comme toute l'Église le croit, et comme la pureté de votre foi vous l'a fait décider à vous-même dans vos livres contre Jovinien et sur le prophète Jonas, sans compter ce que vous en avez dit dans d'autres ouvrages que je n'ai pas lus, ou dont je ne me souviens pas présentement.

Je demande donc la cause de cette damnation des enfants. Car si leurs âmes se créent journellement à mesure qu'il en naît, je ne saurais ni trouver aucun péché en eux dans un âge si tendre, ni croire que Dieu damne des âmes où il ne voit aucun péché.

Faut-il dire que dans les enfants il n'y a que la chair qui soit une source de péché, et que Dieu crée pour chacun d'eux une âme nouvelle qui peut, en vivant selon la loi de Dieu, par le secours de la grâce de Jésus-Christ, et en s'assujettissant sa propre chair, mériter pour elle le don de l'incorruptibilité; mais que, comme l'âme des enfants n'est pas encore capable de faire ce que je viens de dire, on y supplée par le sacrement de Jésus-Christ, dont la grâce procure au corps de l'enfant ce que son âme incapable d'agir n'est pas en état de lui procurer; de sorte que si l'âme de l'enfant vient à sortir de son corps avant que l'enfant ait pu recevoir le baptême, tout ce qui en arrivera, c'est que le corps de l'enfant ne ressuscitera point en Jésus-Christ, parce qu'il n'en a point acquis le droit, étant mort sans le sacrement qui le donne, mais que pour son âme elle jouira de la vie éternelle, puisqu'elle n'a contracté aucun péché qui l'en puisse exclure?

Voilà de quoi je n'ai jamais entendu parler. Ce que j'ai

appris et professe hautement, parce que je le crois, c'est que « l'heure est venue où tous ceux qui sont dans le tombeau entendront la voix de Jésus-Christ, et que ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie. » Voilà quelle est la résurrection dont parle saint Paul, quand il dit que « comme la mort est venue par un seul homme, la résurrection vient aussi par un seul; » et que « tous seront vivifiés en Jésus-Christ : car pour ceux qui auront fait le mal, ils ne ressusciteront que pour la condamnation. »

Que faut-il donc penser de ces enfants qui sont morts sans baptême avant d'avoir pu faire ni bien ni mal? Il n'en est rien dit dans cet endroit; mais si de ce qu'ils n'ont fait ni bien ni mal, il s'ensuit que leurs corps ne ressusciteront point, il faudra affirmer la même chose de ceux même qui seront morts dans ce bas âge après avoir reçu le baptême, puisqu'ils n'ont fait ni bien ni mal non plus que les autres.

Que si ces derniers doivent ressusciter de la résurrection des saints, c'est-à-dire de la résurrection de ceux qui auront fait le bien, de quelle résurrection est-ce que doivent ressusciter les autres, sinon de la résurrection de ceux qui auront fait le mal? Car nous ne devons pas croire que nul homme manque de ressusciter ou pour la vie, ou pour la condamnation. Mais cette opinion ne vaut pas la peine d'être réfutée : sa seule nouveauté choque, et suffit pour la faire rejeter; et de plus, qui pourrait souffrir que ceux qui font tant de diligence pour faire recevoir le baptême à leurs enfants n'eussent en vue que le bien de leurs corps, et non pas celui de leurs âmes? Car lorsque saint Cyprien entreprend de ramener à la vérité ceux qui croyaient qu'on ne devait pas baptiser les enfants avant le huitième jour, il ne dit pas que ce soit le corps, mais l'âme qu'il ne faut pas hasarder de faire périr. Et quand il a jugé avec quelques-uns de ses collègues qu'on pouvait baptiser les enfants dès le moment qu'ils sont au

monde, ce n'est pas un nouveau décret qu'il a prononcé; c'est la foi de l'Eglise qu'il a suivie, et à quoi il a ordonné qu'on se tînt.

Mais quoiqu'il soit libre à chacun de ne pas suivre saint Cyprien dans les choses où l'on peut croire qu'il n'a pas vu ce qu'il fallait voir, il n'est libre à personne de ne pas suivre la foi de l'Apôtre, qui s'explique si clairement sur ce sujet, quand il dit que « par le péché d'un seul, tous sont tombés dans la condamnation, » dont rien ne délivre que la grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur, en qui seul sont vivifiés tous ceux qui le sont. Il n'est libre à personne de ne pas conformer ses sentiments à la pratique constante de toute l'Église, où l'on baptiserait aussi bien les morts que les vivants, si ce n'était que pour le bien du corps que l'on met tant de hâte à faire recevoir le baptême aux enfants.

Cela étant donc ainsi, il s'agit de chercher et de dire pourquoi des âmes créées de nouveau pour chaque enfant qui vient au monde sont damnées, quand elles en sortent avant que les enfants aient été baptisés; car en ce cas elles sont damnées, et c'est une vérité dont nous avons l'Écriture et l'Église pour témoins. Je veux donc que cette opinion de la création journalière de chaque âme soit la mienne aussi bien que la vôtre, si elle n'est point contraire à cet article inébranlable de notre foi; mais si elle y est contraire, elle ne doit être non plus la vôtre que la mienne.

Et qu'on ne m'allègue, en faveur de cette opinion, ni ce passage du prophète Zacharie, « il a formé l'esprit de l'homme dans l'homme même, » ni cet autre de David, « il crée les cœurs un à un. » Il nous faut quelque chose d'une force et d'une clarté à quoi on ne puisse résister, pour faire qu'en suivant cette opinion nous soyons assurés de ne pas accuser Dieu de damner des âmes qui sont absolument sans péché. Ces passages sont encore bien

moins formels que celui-ci, « créez en moi un cœur pur, ô mon Dieu, » puisque *créer* est quelque chose de plus que *former*. Cependant on ne dira pas que par cette prière le Prophète demandât à Dieu qu'il créât en lui une âme qui ne fût point encore, puisqu'il faudrait pour cela qu'il eût fait cette prière avant d'être. Comme donc la *création*, dont il s'agit dans ce passage, n'est que le renouvellement qui s'opère par l'infusion de la justice dans un cœur qui était déjà, de même la formation dont il s'agit dans ces autres passages n'est que le renouvellement que Dieu accomplit dans un esprit qui était déjà, en le conformant aux saintes règles de la vérité. Cette opinion, que nous voudrions pouvoir suivre, ne se peut appuyer par ce passage de l'*Ecclésiaste*, « alors ce qui n'était que terre retournera en terre, et l'esprit retournera au Seigneur qui l'a donné, » non plus que par ceux que j'ai rapportés, puisqu'il est fait plutôt pour ceux qui veulent que toutes les âmes dérivent de celle d'Adam. Car, de la même manière, disent-ils, qu'encore que la chair de chacun vienne constamment d'Adam, ce n'est pas à lui que l'Écriture dit qu'elle retourne, mais « à la terre, » d'où le corps du premier homme a été tiré; de même, quoique les âmes de tous ses descendants viennent de la sienne, il n'est pas dit que c'est à lui qu'elles retournent, mais « au Seigneur, » parce que c'est de son souffle que l'âme d'Adam est sortie.

Ce passage n'est pas néanmoins tellement précis pour ceux qui soutiennent cette opinion, qu'il soit absolument contraire à celle que je voudrais qu'on pût maintenir, et je ne le rapporte que pour vous marquer que ce serait en vain que vous prétendriez me tirer de l'embarras où je suis par des passages si peu concluants. Du reste, quoique nos souhaits ne puissent faire que ce qui n'est pas vrai le devienne, je voudrais, s'il était possible, que cette opinion fût la vraie, comme je voudrais que, si elle l'est, vous le fissiez voir clairement et invinciblement.

On trouve les mêmes difficultés dans l'opinion de ceux qui veulent que les âmes aient été créées dès le commencement du monde, et que Dieu les tienne quelque part en réserve, d'où il les envoie dans les corps. Car on leur demande pourquoi les âmes des enfants qui meurent sans baptême sont punies, s'il est vrai qu'elles soient innocentes, et que lorsqu'elles entrent dans les corps elles ne fassent qu'obéir à la puissance de celui qui les y envoie? Ces deux opinions souffrent donc les mêmes difficultés. Pour ceux qui prétendent que c'est selon ce que les âmes ont mérité dans je ne sais quelle vie qui précède celle-ci, que Dieu les envoie dans les corps, ils croient se mieux tirer de ces inextricables ténèbres. Car « mourir en Adam, » n'est autre chose selon eux qu'être envoyé dans une chair qui vient d'Adam pour y souffrir, et c'est, disent-ils, de ce péché qui rend les âmes coupables avant même qu'elles soient jetées dans les corps, que la grâce de Jésus-Christ délivre et les adultes et les enfants. Ils parlent bien et selon la vérité, quand ils disent que c'est la grâce de Jésus-Christ qui délivre du péché et les adultes et les enfants : mais que les âmes aient péché dans une autre vie que celle-ci d'où elles soient jetées dans des prisons de chair, je n'en crois rien. Premièrement parce que ceux qui sont de ce sentiment prétendent que cela se fait par un retour, et comme par une circulation continuelle, en sorte que les âmes mêmes qui ont déjà passé par les corps retournent après un certain nombre de siècles dans cette prison de chair, pour subir de nouveau les peines qui sont attachées à cet état de corruption, ce qui est la plus horrible chose du monde. Secondement parce que si cette opinion est véritable, il n'y a aucun de ceux même qui sont morts dans la plus grande sainteté pour qui nous n'ayons sujet de craindre que venant à pécher dans le sein d'Abraham, il ne tombe de là dans les flammes qui ont été le partage du mauvais riche. Car pourquoi des âmes qui ont pu pécher avant de venir dans le corps

ne le pourront-elles pas également après en être sorties? Enfin ce qui me fait repousser cette opinion, c'est qu'il y a une grande différence entre avoir péché en Adam, en qui l'Apôtre dit que tous ont péché, et avoir mérité, par un péché commis quelque part ailleurs qu'en Adam, d'être jeté dans une chair qui descend d'Adam, comme dans une espèce de prison. Quant à l'opinion qui prétend que toutes les âmes dérivent de celle du premier homme, je ne veux pas m'arrêter à l'examiner, à moins que quelque nécessité ne m'y oblige, et plaise à Dieu que vous établissiez si bien l'opinion dont il s'agit présentement que je n'y sois jamais obligé.

Or, quoique je souhaite très-ardemment et que je conjure Dieu de me tirer par votre moyen de l'ignorance où je suis sur ce sujet, néanmoins si je manquais de l'obtenir, ce que je le prie de ne pas permettre, je lui demanderais la patience, puisque notre foi nous enseigne à ne jamais murmurer contre lui, quoiqu'il refuse de nous éclairer sur certaines choses, et qu'il nous laisse frapper à sa porte sans nous ouvrir. Je me souviens que Jésus-Christ a dit aux apôtres mêmes, « il me resterait bien des choses à vous dire, mais vous ne sauriez encore les porter. » Je me considère donc comme étant de ceux pour qui cela a été dit, et je n'ai garde de trouver mauvais que Dieu ne me juge pas digne de savoir ce que je désirerais, puisque ce désir même de savoir m'en rendrait d'autant plus indigne. Il y a beaucoup d'autres choses que je ne sais pas non plus; et il y en a tant que je ne les saurais nombrer. Je me résignerais même volontiers à ignorer celle-ci, n'était que je crains pour de certains esprits, qui ne sont pas assez sur leurs gardes, qu'en se laissant aller à quelqu'une de ces quatre opinions, ils ne s'écartent de ce que la vérité de la foi nous enseigne. Mais en attendant que je sache à laquelle des quatre il faut se ranger, je crois qu'on ne m'accusera pas de témérité, quand je dirai que je sais que celle qui est la vraie n'a rien de contraire à la

foi constante et inébranlable, par laquelle l'Église croit que les enfants, non plus que les hommes, ne sauraient être délivrés de la damnation qu'au nom de Jésus-Christ, et par la grâce qu'il a enfermée dans ses sacrements.

(Saint Augustin. *Lettre CLXVI*[e].)

---

## X. DE LA CRÉATION ET DU TEMPS.

Faites-moi la grâce, Seigneur, d'écouter et de comprendre de quelle sorte au commencement vous avez créé le ciel et la terre. Moïse l'a écrit; et après l'avoir écrit il s'en est allé; il a quitté le monde pour passer d'ici à vous; et ainsi je ne le saurais plus voir. Car si je pouvais le voir je m'adresserais à lui, je le supplierais et le conjurerais en votre nom de m'expliquer les choses qu'il a écrites, et je serais très-attentif à ses paroles. Que si elles étaient hébraïques, elles frapperaient en vain mes oreilles, puisqu'elles ne pourraient toucher mon esprit; et si elles étaient latines, j'entendrais bien ce qu'il voudrait dire; mais comment saurais-je qu'il dirait vrai ? Et quand bien même je le saurais, serait-ce de lui que je le saurais ? Nullement. Mais il faudrait que ce fût la vérité même, qui sans l'aide d'aucun langage, soit hébraïque, soit grec, soit latin, soit barbare, sans se servir des organes de la bouche et de la langue, et sans employer le son d'aucune syllabe, me dît au dedans de moi, et dans le plus secret de ma pensée : Moïse vous dit la vérité. Et aussitôt je dirais avec certitude et hardiment à ce saint homme : Vous dites la vérité. Mais maintenant que je ne puis l'interroger, je m'adresse à vous, ô mon Dieu, qui êtes la vérité éternelle qui inspirait Moïse, et je vous conjure de me pardonner mes péchés, et de me faire entendre par votre grâce ce que votre grâce lui a fait écrire.

Le ciel et la terre sont donc : et ils crient qu'ils ont été créés ; car ils sont sujets à changer. Or tout ce qui est et qui n'a point été créé, n'a rien en soi qui auparavant n'ait été, et c'est en cela que consiste le changement, d'avoir

quelque chose en soi qui auparavant n'y ait point été. Ils crient aussi : Nous ne nous sommes pas créés nous-mêmes; mais nous sommes, parce que nous avons été créés. Nous n'étions donc pas avant d'être créés, pour avoir pu nous créer nous-mêmes. Et l'évidence de ces choses est comme la voix avec laquelle le ciel et la terre nous parlent. Vous avez donc fait, Seigneur, le ciel et la terre. Car vous êtes beau, et ils sont beaux; vous êtes bon, et ils sont bons; vous êtes, et ils sont. Mais ce qu'ils ont de beauté, de bonté et d'être, est d'une manière si fort au-dessous de vous qui êtes leur créateur, qu'en les comparant à vous on ne peut plus dire, ni qu'ils soient beaux, ni qu'ils soient bons, ni même qu'ils soient. Nous savons cela, mon Dieu, et nous vous rendons grâces de ce que nous le savons; et notre science n'est qu'ignorance si on la compare avec la vôtre.

En effet, de quelle sorte, mon Dieu, avez-vous créé le ciel et la terre? et de quelles machines vous êtes-vous servi pour exécuter un si grand ouvrage? Car vous n'avez pas agi en cela comme un artisan qui, en se servant d'un corps pour former un autre corps, lui donne telle figure que bon lui semble, selon l'idée qu'il en conçoit et qu'il en voit en lui-même par un regard intérieur de son esprit, qui n'aurait pas cette puissance si vous ne l'aviez créé lui-même.

Ainsi l'ouvrier donne une nouvelle forme à une matière qui était déjà et qui était capable de la recevoir, comme le potier à la terre, le sculpteur au marbre, le menuisier au bois, l'orfévre à l'or, les autres artisans de même, chacun sur les matières qu'ils travaillent. Mais, Seigneur, d'où ces matières auraient-elles tiré leur être, si vous ne les aviez point faites? C'est vous qui avez formé le corps de l'ouvrier; qui avez créé l'âme, laquelle remue, comme il lui plaît, les membres de ce corps; qui êtes l'auteur de la matière qu'il façonne, de l'esprit, qui le

rend capable de travailler avec art et de considérer en lui-même ce qu'il exécute au dehors, et de tous ses sens corporels, par le moyen desquels tout ce qu'il fait passe de son imagination en son ouvrage, et qui lui rapportent ce qu'il a fait, afin qu'il consulte la vérité qui préside dans son âme pour savoir si cela est bien fait. Toutes ces choses, Seigneur, louent en vous le créateur de toutes choses.

Mais, mon Dieu, comment les avez-vous faites? comment avez-vous fait le ciel et la terre? Certes, vous n'avez créé le ciel et la terre, ni dans le ciel, ni dans la terre, ni dans l'air, ni dans les eaux, puisque toutes ces choses sont comprises dans le ciel et dans la terre. Vous n'avez pas non plus créé tout ce grand univers dans l'univers, parce qu'avant qu'il fût créé il n'y avait point de place dans laquelle on le pût créer pour lui donner l'être. Vous n'aviez rien entre les mains dont vous pussiez former le ciel et la terre. Car, d'où serait venue cette matière dont vous auriez pu former quelque chose, si auparavant vous ne l'aviez faite elle-même, puisque votre être est la cause de tous les êtres? Il faut donc conclure que vous avez dit que ces choses fussent faites, et qu'elles ont été faites; et qu'ainsi c'est par votre seule parole qu'elles ont été créées.

Mais de quelle sorte avez-vous parlé lorsque vous avez créé le monde? Avez-vous parlé en la même manière que vous fîtes entendre du haut des nues cette parole qui dit : « C'est là mon Fils bien-aimé? » Non, car cette parole fut formée, et elle ne dura qu'un certain temps. Elle commença et elle finit : chacune de ses syllabes résonna dans l'air, et puis elles passèrent toutes, la seconde après la première, la troisième après la seconde, et toutes les autres ensuite, jusqu'à ce que la dernière eût été entendue, et que le silence eût succédé à cette dernière syllabe; ce qui prouve manifestement que le mouvement temporel

d'une créature obéissant à votre éternelle volonté a servi à faire entendre ces mots. C'est pourquoi ces mêmes paroles, qui n'ont été que passagères, ayant été rapportées par les oreilles du corps à l'âme, qui est intelligente, et qui tient les oreilles de son esprit attentives à écouter votre parole éternelle, elles les a comparées avec votre Verbe divin, avec cette parole ineffable que vous produisez dans un éternel silence, et a dit : Il y a une grande et très-grande différence entre l'un et l'autre. Car ces paroles passagères sont beaucoup au-dessous de moi, et ne sont pas même, puisqu'elles passent et qu'elles s'enfuient ; au lieu que la parole de mon Seigneur et de mon Dieu est infiniment élevée au-dessus de moi, et subsiste éternellement.

Que si c'eût été avec des paroles résonnantes et passagères, que vous eussiez dit : que le ciel et la terre soient faits, et que vous eussiez en cette sorte créé le ciel et la terre, il faudrait qu'avant qu'ils eussent été créés, il y eût eu déjà quelque créature corporelle dont les mouvements temporels eussent pu servir à former cette parole dans le temps. Or, il n'y avait aucun corps avant que le ciel et la terre fussent créés : ou s'il y en avait eu quelqu'un, il aurait fallu que c'eût été vous qui l'eussiez formé ; et qu'ainsi vous eussiez formé sans proférer aucune parole passagère, ce qui vous devait servir pour en proférer, et pour dire que le ciel et la terre soient faits. Car, quoi qu'eût pu être ce qui aurait servi à produire de semblables paroles, il serait impossible que cela eût été, si ce n'était vous qui l'eussiez fait. Quelles paroles auriez-vous donc employées, mon Dieu, pour former le corps qui devait servir à produire ces paroles ?

Vous nous appelez donc à d'autres pensées : et lorsque nous entendons dire que vous avez parlé pour faire le ciel et la terre, vous voulez que nous élevions notre esprit à l'intelligence de ce Verbe qui est en vous ; de cette parole qui se dit éternellement, et par qui éternellement toutes

choses sont dites. Car ce n'est point comme dans nos discours ordinaires, où, après qu'une chose a été dite, il s'en dit une autre, afin que toutes puissent être dites : mais là toutes les choses sont dites éternellement, et elles le sont toutes ensemble. Autrement il y aurait des temps et des changements en Dieu ; et ainsi il ne jouirait point d'une véritable éternité, ni d'une véritable immortalité. Je sais, mon Dieu, que cela est ainsi. Je le sais très-assurément, et je vous rends grâce de m'avoir donné cette connaissance. Et tout homme qui n'est point ingrat et rebelle à la lumière, ne peut s'empêcher de reconnaître une vérité si claire, et d'en bénir votre saint nom.

Oui, Seigneur, nous savons certainement que c'est une espèce de mort ou de naissance de cesser d'être ce que l'on était, ou de devenir ce que l'on n'était pas encore. Et ainsi votre Verbe étant véritablement immortel et éternel, il n'y a rien en lui qui se retire et qui s'éloigne pour faire place à une autre chose. C'est donc par votre Verbe, qui est éternel comme vous, que vous dites éternellement et tout ensemble tout ce que vous dites : et tout ce que vous dites qui soit fait, est fait. Vous n'employez que votre seule parole pour le faire, et néanmoins toutes les choses que vous faites par votre seule parole, qui est éternelle et qui comprend tout en même temps, ne sont pas produites toutes ensemble ni de toute éternité.

Mon Seigneur et mon Dieu, dites-moi, je vous prie, comment cela se peut faire. Je le comprends en quelque manière; mais je ne sais comment l'expliquer, sinon en disant que tout ce qui commence d'être, et puis cesse d'être, commence et cesse d'être alors que la raison éternelle connaît que cela a dû commencer et cesser d'être, quoiqu'en elle rien ne commence et rien ne cesse. Cette raison éternelle est votre Verbe, principe de toutes choses, lequel parle dans le fond de notre cœur. Sa voix, lorsqu'il était dans un corps mortel, nous l'a fait ainsi enten-

dre dans l'Évangile, et a préparé au dehors les oreilles des hommes, afin qu'ils crussent en lui, et le cherchassent intérieurement pour le trouver dans l'éternelle vérité, où ce bon maître et le seul maître véritable de nos âmes enseigne tous ses disciples.

C'est là que j'entends, Seigneur, votre divine voix qui me dit que celui-là seul parle véritablement à nous, lequel nous enseigne : et que quant à celui qui nous parle sans nous enseigner, c'est exactement comme s'il ne nous parlait point. Or, qui est celui qui nous enseigne, si ce n'est la vérité immuable? Et lors même que nous sommes instruits par une créature muable, c'est pour être conduits à cette vérité immuable qui est votre Verbe; car si nous l'écoutons attentivement, votre Verbe nous instruit véritablement et nous remplit d'une extrême joie d'entendre la voix de l'Époux, qui nous réunit au principe dont nous avons été tirés. Et il paraît bien qu'il est notre véritable principe, puisque s'il ne demeurait toujours ferme, nous ne saurions où revenir lorsque nous nous serions égarés. Ainsi, quand nous revenons de ce malheureux égarement, c'est par la connaissance de la vérité que nous revenons : et le Verbe nous instruit afin de nous la faire connaître, parce qu'il est le principe qui nous parle.

Lors donc, Seigneur, qu'il est dit que vous avez créé au commencement le ciel et la terre, cela se peut entendre de ce que vous les avez créés par ce principe, par votre Verbe, par votre Fils, par votre puissance, par votre sagesse et par votre vérité. Vous les fîtes en parlant et en agissant d'une manière merveilleuse. Mais, qui sera capable de comprendre cette création? qui sera capable de l'exprimer? Quelle est cette lumière qui m'éclaire quelquefois de ses rayons, et qui, en frappant mon cœur sans le blesser, me fait trembler et m'embrase tout ensemble : me fait trembler dans la confusion que j'ai de

voir que j'en diffère si fort, et m'embrase d'amour quand je considère en quoi je lui suis semblable?

C'est la sagesse, c'est la sagesse même qui m'éclaire de la sorte, et qui dissipe les nuages de mon âme, lesquels me couvrent de nouveau lorsque se détournant de cette lumière divine, et rentrant dans l'obscurité, elle succombe sous le poids de ses misères. Car sa vigueur est tellement abattue dans l'extrémité où je me trouve réduit, que je ne suis pas seulement capable de supporter mon bonheur, jusqu'à ce qu'après avoir eu compassion de mes péchés, vous me fassiez la grâce, mon Dieu, de me guérir de mes langueurs, en retirant ma vie de la corruption où elle est plongée, en me couronnant par votre miséricorde, et en rassasiant mes désirs par l'abondance de vos faveurs, afin de renouveler ma jeunesse ainsi que celle de l'aigle. C'est dans cette espérance que consistent maintenant notre salut et l'effet de vos divines promesses. Que celui-là qui le peut, vous entende lui parler intérieurement; pour moi, je m'appuierai sur la certitude immuable de votre oracle pour m'écrier avec confiance : Seigneur, que vos œuvres sont admirables! vous avez fait toutes choses avec une sagesse infinie : c'est cette infinie sagesse qu'elles ont pour principe; et c'est par ce principe que vous avez créé le ciel et la terre.

Ceux-là d'ailleurs ne sont-ils pas encore dans l'aveuglement du vieil homme, qui demandent ce que Dieu faisait avant qu'il eût créé le ciel et la terre? Car, disent-ils, s'il demeurait sans rien faire, pourquoi n'a-t-il pas toujours continué à demeurer ainsi dans l'inaction, comme il y était toujours demeuré auparavant? Que s'il y a eu en Dieu quelque nouveau mouvement et quelque nouvelle volonté qui l'ait porté à donner l'être à une créature qu'il n'avait point encore créée, comment peut-on trouver une véritable éternité, où il se forme une volonté qui n'était point auparavant? Car la volonté de Dieu n'est pas une

créature, mais elle est avant toutes les créatures, puisque rien ne serait créé si la volonté du Créateur ne précédait cette création. Il s'ensuit donc que la volonté de Dieu est sa substance même. Or, s'il est arrivé quelque chose dans la substance de Dieu qui ne fût pas auparavant, on ne peut pas dire avec vérité que cette substance soit éternelle. Si donc la volonté de Dieu a éternellement voulu qu'il y eût une créature, pourquoi cette créature n'a-t-elle pas aussi été éternelle ?

O sagesse de Dieu et lumière de nos âmes, ceux qui parlent de la sorte ne vous connaissent pas encore et ne connaissent pas non plus en quelle manière se font les choses qui se font par vous et en vous. Ils s'efforcent de comprendre votre sagesse éternelle ; mais en même temps leur esprit roule toujours en soi-même les images de ces mouvements en quoi consistent le passé et l'avenir ; et ainsi ils ne peuvent avoir qu'une vaine et fausse idée de ce qui est éternel.

Qui arrêtera cet esprit volage, afin qu'il demeure un peu dans un état ferme et qu'il contemple un peu la splendeur de cette éternité toujours immuable pour la comparer avec les temps qui ne s'arrêtent jamais et voir qu'il n'y a point de comparaison, puisqu'au lieu que la durée du temps ne se forme que de plusieurs mouvements passagers et qui ne sauraient passer tous ensemble, l'éternité au contraire n'a rien en soi qui passe, mais que tout y est présent : ce qui ne se rencontre point dans le temps ; car il n'y a point de temps où tout soit présent, puisque tout le passé est chassé par l'avenir et que tout l'avenir succède au passé ; au lieu que tout le passé et tout l'avenir sont formés et accomplissent leur cours par la puissance de cette éternité qui ne cesse jamais d'être présente.

Qui arrêtera, dis-je, l'esprit de l'homme afin qu'il demeure ferme et qu'il considère de quelle sorte cette éter-

nité, qui n'est ni passée ni future, forme tous les temps passés et futurs en demeurant toujours immobile? Mais ma plume et ma langue sont-elles capables d'exprimer par des paroles des choses si grandes et si sublimes?

Maintenant je veux répondre à ceux qui demandent ce que Dieu faisait avant d'avoir créé le monde. Et je ne veux pas employer néanmoins la réponse de celui qui se servit d'une raillerie pour éluder une question qui l'embarrassait, en disant qu'il préparait des supplices à ceux qui auraient la curiosité de s'enquérir de ce qui est au-dessus de leur intelligence. Autre chose est de savoir ce qu'on doit dire touchant la vérité et autre chose de railler. C'est pourquoi je ne fais point cette réponse, et j'aimerais mieux avouer franchement que j'ignore ce que j'ignore que de donner lieu par une semblable réponse de se moquer de celui qui aurait fait une question trop relevée et de louer celui qui y aurait très-mal répondu.

Je dis donc, mon Dieu, que vous êtes le créateur de toutes les créatures; et que si on les comprend toutes sous ces noms du ciel et de la terre, je ne crains point d'assurer, qu'avant que vous fissiez le ciel et la terre, vous ne faisiez rien. Car si vous eussiez fait quelque chose, qu'eussiez-vous pu faire autre chose que des créatures? Et je désirerais savoir avec autant de certitude tout ce que je désire savoir pour l'employer à un bon usage, que je sais qu'aucune créature ne se faisait avant qu'elle se fît.

Que si quelque esprit léger et volage, se laissant aller aux imaginations de sa fantaisie et se figurant une infinité de siècles écoulés, s'étonne de voir qu'étant, comme vous êtes, le Dieu tout-puissant, le créateur et le conservateur de toutes choses, et l'admirable ouvrier qui a formé le ciel et la terre, vous n'ayez point entrepris un si grand ouvrage durant cette innombrable multitude de

siècles qui l'ont précédé; qu'il rentre un peu en lui-même, et qu'il considère combien le sujet de son étonnement est peu raisonnable. Car, puisque vous êtes l'auteur et le créateur de tous les siècles, comment les siècles innombrables qu'il s'imagine auraient-ils pu s'écouler si vous ne les aviez créés? Ou quel temps aurait-il pu y avoir, s'il n'avait été formé par vous ? Ou comment se serait-il écoulé s'il n'avait jamais été?

Puis donc que vous êtes le créateur de tous les temps, s'il y a eu un temps avant que vous eussiez fait le ciel et la terre, comment peut-on dire que vous demeuriez alors sans rien faire, puisqu'au moins vous faisiez ce temps : et ainsi il ne se peut point qu'il se soit passé du temps avant que vous fissiez le temps. Que s'il n'y a point eu de temps qui ait précédé le ciel et la terre, pourquoi demande-t-on ce que vous faisiez alors, attendu qu'il n'y avait point d'alors, où il n'y avait point de temps, et que ce ne peut être par le temps que vous précédez le temps, puisque si cela était vous ne précéderiez pas tous les temps; mais vous précédez tous les temps passés par l'éminence de votre éternité toujours présente, et vous êtes élevé au-dessus de tous les temps à venir, parce qu'ils sont à venir, et qu'ils ne seront pas plutôt venus qu'ils seront passés; au lieu que vous êtes toujours le même et que vos années ne cesseront jamais d'être.

Vos années ne vont ni ne viennent, ainsi que les nôtres vont et viennent, afin de se pouvoir toutes accomplir. Vos années demeurent toutes ensemble dans une stabilité immuable, parce qu'elles sont stables et permanentes, sans que celles qui passent soient chassées par celles qui leur succèdent, parce qu'elles ne passent point; mais les nôtres ne seront toutes entièrement accomplies que lorsqu'elles se seront toutes écoulées. Vos années ne sont qu'un jour; et votre jour n'est pas tous les jours, mais aujourd'hui, parce que votre jour présent ne fait point place à celui du lendemain, et ne succède point à celui

d'hier; et ce jour présent dont je parle est l'éternité. Ainsi vous avez engendré dans une éternité égale à la vôtre celui auquel vous avez dit : « Je vous ai engendré aujourd'hui. » Vous avez donc fait tous les temps par votre puissance : vous précédez tous les temps par votre éternité, et il n'y a point eu de temps dans lequel on ait pu dire : Il n'y avait point de temps.

Il n'y a donc point eu de temps où vous n'ayez fait quelque chose, puisque vous aviez fait le temps. Et il n'y a pas de temps qui vous soient coéternels, puisque vous demeurez toujours en même état, au lieu que s'ils y demeuraient, ils cesseraient d'être des temps. Qu'est-ce donc que le temps? Qui le pourra dire clairement et en peu de mots? Et qui sera capable de le bien comprendre lorsqu'il en voudra parler? Il n'y a rien toutefois qui soit plus connu que le temps, et dont il nous soit plus ordinaire de nous entretenir dans nos discours; et lorsque nous en parlons, nous entendons sans doute ce que nous disons, et entendons aussi ce que les autres en disent quand ils nous en parlent.

Qu'est-ce donc que le temps? Si personne ne me le demande, je le sais bien; mais si on me le demande, et que j'entreprenne de l'expliquer, je trouve que je l'ignore. Je puis néanmoins dire hardiment que je sais que si rien ne se passait, il n'y aurait point de temps passé; que si rien n'advenait, il n'y aurait point de temps à venir; et que si rien n'était, il n'y aurait point de temps présent. En quelle manière sont donc ces deux temps, le passé et l'avenir, puisque le passé n'est plus et que l'avenir n'est pas encore? Et quant au présent, s'il était toujours présent et qu'en s'écoulant il ne devînt point un temps passé, ce ne serait plus le temps, mais l'éternité. Si donc le présent n'est un temps que parce qu'il s'écoule et devient un temps passé, comment pouvons-nous dire qu'une chose soit, laquelle n'a d'autre cause de son être, sinon qu'elle ne sera plus? De sorte que nous ne pouvons dire

avec vérité que le temps soit, sinon parce qu'il tend à n'être plus.

Nous disons néanmoins qu'un temps est long ou qu'il est court, et nous ne le disons que du passé ou de l'avenir. Par exemple, nous disons du temps passé, qu'il y a longtemps, lorsqu'il y a plus de cent ans qu'une chose est passée, et du temps à venir, qu'il y a encore longtemps, lorsqu'une chose ne doit arriver que cent ans après : comme au contraire nous disons du temps passé, qu'il y a peu de temps, lorsqu'il n'y a que dix jours qu'une chose est passée ; ou du temps à venir, que c'est dans peu de temps, lorsqu'une chose doit arriver dans dix jours. Mais comment une chose qui n'est point peut-elle être longue ou courte? Or le passé n'est plus, et l'avenir n'est pas encore. Ne disons donc pas lorsque nous parlons du passé : Ce temps-là est bien long ; mais il a été bien long. Et lorsque nous parlons de l'avenir, ne disons pas : Ce temps-là est bien long; mais ce temps-là sera bien long.

Seigneur mon Dieu, qui êtes la lumière de mon âme, votre vérité ne se jouera-t-elle pas ici de la simplicité et de la folie des hommes? Car ce temps passé, que nous disons avoir été long, l'a-t-il été lorsqu'il était déjà passé, ou quand il était encore présent? Sans doute il pouvait seulement être long, lorsqu'il était quelque chose qui pût être long. Or le passé n'étant déjà plus, il ne pouvait plus aussi être long, puisqu'il n'était plus du tout. Ne disons donc pas : Le passé a été long, puisque nous ne voyons pas qu'il l'ait pu être, d'autant que dès le moment qu'il a été passé, il n'a plus été. Mais disons : Ce temps présent a été long, parce que lorsqu'il était présent il était long, à cause qu'il n'était pas encore passé au non-être, et qu'ainsi c'était une chose qui pouvait être longue; au lieu qu'après qu'il a été passé, il a cessé d'être long en cessant d'être.

Voyons donc, ô mon âme, si le temps présent peut être

long, car tu es capable de connaître et de mesurer son étendue. Que me répondras-tu? Diras-tu que cent années présentes font un long temps? Considère auparavant si ces cent années peuvent être présentes, car si c'est la première de ces cent années qui accomplisse son cours, cette année est bien présente, mais les quatre-vingt-dix-neuf autres sont à venir, et par conséquent ne sont point encore. Que si c'est la seconde année qui s'écoule, il y en a une déjà passée, une présente, et toutes les autres sont à venir; et si nous choisissons celle qui nous plaira de ces cent années entre la première et la dernière, et que nous la considérions comme présente, toutes celles qui la précèdent sont passées, et toutes celles qui la suivent sont à venir; tellement, que ces cent années ne sauraient être présentes.

Mais vois, mon âme, si cette année que nous disons qui roule et se passe peut être elle-même présente. Si elle est dans le premier de ses mois, tous les autres sont encore à venir; si elle est dans le second, le premier est déjà passé, et les autres ne sont pas encore venus. Ainsi l'année qui accomplit son cours n'est pas toute présente, non plus que les autres; et si elle n'est pas toute présente, ce n'est pas une année présente, puisque l'année est composée de douze mois, dont celui qui court est présent, et les autres sont passés ou à venir. Ce mois même qui court n'est pas présent, mais seulement un de ses jours, tous les autres étant à venir, si c'est le premier; et tous les autres étant passés, si c'est le dernier. Que si c'est un jour du milieu du mois, les uns sont déjà passés, et les autres ne sont pas encore venus.

Voilà donc ce temps présent, que nous trouvions être le seul que nous pussions appeler long, réduit à peine à l'espace d'un seul jour. Mais examinons encore ce jour, et nous trouverons qu'il ne peut être tout présent, puisqu'il ne s'accomplit que par les heures de la nuit et du jour, qui toutes ensemble font le nombre de vingt-quatre,

dont la première est suivie de toutes les autres, tandis que la dernière les suit, et que chacune de celles qui sont entre deux a des heures qui l'ont précédée, et d'autres qui viennent après elle.

Mais cette même heure n'étant composée que de moments fugitifs, tout ce qui s'est déjà écoulé d'elle est passé, et ce qui en reste est à venir. Si donc on peut concevoir quelque temps qui ne puisse être aucunement divisé en parties, quelque petites qu'elles puissent être, c'est là seulement ce que l'on doit nommer un temps présent; et ce temps présent passe du futur au passé avec une si extrême rapidité, qu'il n'a pas la moindre étendue, ni le moindre retardement; car s'il en avait, on le pourrait diviser en passé et en avenir.

Le présent n'a donc aucune étendue; et ainsi où est le temps que nous puissions appeler long? Sera-ce le temps à venir? Non, certes; car nous n'avons garde de le nommer long, puisqu'il n'est pas seulement encore, et que pour être long il faudrait qu'il fût; mais nous disons : il sera long. Et quand donc le sera-t-il? Ce ne saurait être pendant qu'il sera à venir, puisque n'étant pas encore il ne saurait être long. Que si l'on dit qu'il sera long, lorsque de futur qu'il est il commencera à être ce qu'il n'est pas, et qu'il deviendra présent, afin qu'ayant l'être il devienne long, nous voyons que le temps présent crie à haute voix, par tout ce que j'ai rapporté, qu'il ne saurait être long.

Toutefois, Seigneur, nous remarquons bien les intervalles des temps, et en les comparant ensemble, nous disons que les uns sont plus longs et que les autres sont plus courts. Nous savons aussi mesurer de combien un temps est plus long ou plus court que l'autre; et nous répondons, lorsqu'on nous en demande la différence, que l'un est le double de l'autre, ou le triple, ou bien qu'il lui est égal. Mais nous ne mesurons que les temps qui

passent, et à mesure que nous les voyons passer. Or, comment pourrait-on mesurer les temps passés, puisqu'ils ne sont plus; ou les temps à venir, puisqu'ils ne sont pas encore, si ce n'est qu'on voulût dire qu'il est possible de mesurer ce qui n'est point? Lors donc que le temps passe, on peut s'en apercevoir et le mesurer; mais aussitôt qu'il est passé, on ne saurait plus le mesurer, puisqu'il n'est plus.

Je n'assure rien, mon Dieu et mon père; ce ne sont que des doutes que je propose. Assistez-moi, et soyez mon guide dans cette recherche. Qui oserait dire qu'il n'y a pas trois temps, le passé, le présent et l'avenir, ainsi que nous l'avons appris étant encore enfants, et que nous l'enseignons aux enfants; mais qu'il n'y a que le temps présent, à cause que les deux autres ne sont point? Ou bien dira-t-on qu'ils sont aussi; mais que le temps, lorsque de futur il devient présent, sort de quelque lieu caché, et se va cacher dans quelque autre, lorsque de présent il devient passé. Car si les choses futures ne sont pas encore, où peuvent les avoir vues ceux qui les prédisent, puisqu'on ne saurait voir ce qui n'est pas? Et ceux qui racontent les choses passées ne pourraient pas non plus les raconter, s'ils ne les voyaient des yeux de l'esprit. Or, si elles n'étaient point du tout, on ne pourrait du tout les apercevoir. Il faut donc que le passé et l'avenir soient en quelque sorte.

Seigneur, qui êtes toute mon espérance, permettez-moi, je vous prie, d'approfondir encore davantage cette difficulté sans que je sois troublé dans l'attention d'esprit que j'y apporte. Je désire savoir où sont les choses futures et les choses passées, si l'on peut dire qu'elles sont. Que si cette connaissance est au-dessus de moi, au moins je suis assuré qu'en quelque lieu que ces choses soient, elles n'y sont ni futures ni passées, mais présentes, puisque, si

elles y sont futures, elles n'y sont pas encore, et que si elles y sont passées, elles n'y sont plus. En quelque lieu donc qu'elles soient, et quelles qu'elles puissent être, elles n'y sont que présentes. Ainsi, lorsqu'on nous raconte des choses passées, si on les rapporte selon la vérité, on les tire de la mémoire, non pas les choses mêmes qui sont passées, mais les paroles qu'on a conçues des images de ces mêmes choses, qui, en traversant nos sens, ont imprimé dans notre esprit comme leurs traces et leurs vestiges. Car mon enfance, laquelle n'est plus, est dans le temps passé qui n'est plus aussi. Mais lorsque je m'en souviens, et que j'en raconte quelque détail, c'est sans doute dans le temps présent que je considère son image, parce qu'elle est encore dans ma mémoire.

J'avoue, mon Dieu, que j'ignore si c'est de la même sorte que l'on prédit l'avenir, l'image de ce qui n'est point encore étant déjà, et se présentant à notre esprit. Mais je sais bien que nous prévenons souvent par notre pensée nos actions à venir, et que cette préméditation est présente, encore que l'action que nous préméditons ne le soit pas, parce qu'elle n'est pas encore advenue, et qu'elle ne sera que quand nous aurons entrepris, et commencé d'exécuter cette action que nous avions préméditée, parce qu'alors elle ne sera plus future, mais présente.

En quelque sorte donc qu'arrive ce pressentiment secret des choses futures, on ne saurait voir que ce qui est. Or ce qui est déjà n'est point à venir, mais présent. Ainsi lorsqu'on dit que l'on voit les choses futures, ce ne saurait être elles-mêmes, puisqu'elles ne sont pas encore; mais c'est peut-être leur cause ou leur signe que l'on voit, lesquels sont déjà. Ainsi ce qui donne le moyen de prédire les choses à venir, n'est pas à venir, mais présent à ceux qui le voient, et qui s'en servent pour concevoir l'avenir : comme aussi la conception de cet avenir est déjà dans leur

esprit, quoique ce qu'ils conçoivent et prédisent ne soit pas encore.

Entre un si grand nombre de choses qui m'en peuvent fournir des exemples, je veux ici en rapporter un. Lorsque j'aperçois l'aurore, je prévois aussitôt que le soleil va se lever : ce que j'aperçois est présent, et ce que je prédis est à venir, non pas le soleil qui est déjà, mais son lever qui n'est pas encore, et je ne pourrais le prédire si je ne l'imaginais dans mon esprit, ainsi que je fais maintenant lorsque j'en parle. Mais cette aurore même que je vois dans le ciel n'est pas le lever du soleil, encore qu'elle le précède, ni cette imagination que je conçois dans mon esprit n'est pas non plus ce lever ; mais ce sont ces deux choses, lesquelles sont présentes, qui me font prédire le lever du soleil qui est à venir. Par conséquent les choses futures ne sont point encore : et si elles ne sont point encore, elles ne sont point : et si elles ne sont point, elles ne peuvent encore en aucune sorte être venues ; mais elles peuvent être prédites par les choses présentes qui sont déjà et qui sont venues.

Mon Dieu, vous qui êtes le souverain monarque de toutes les créatures, apprenez-moi en quelle manière vous révélez aux hommes les choses futures. Car c'est vous qui les avez révélées à vos prophètes. De quelle manière, vous, pour qui il n'y a rien qui soit à venir, faites-vous connaître les choses futures ; ou pour mieux dire, faites-vous connaître ce qu'il y a de présent des choses futures ? puisqu'il est impossible de faire connaître ce qui n'est point. J'avoue que cette manière est si élevée au-dessus de moi, que la pointe de mon esprit ne peut pénétrer jusque-là. Je suis incapable d'y atteindre par moi-même ; mais il me sera facile d'y parvenir par votre assistance, si votre lumière m'est favorable et daigne éclairer les yeux de mon âme.

Ce qui me paraît maintenant avec certitude, et ce que je

connais très-clairement, c'est que les choses futures et les choses passées ne sont point, et qu'à proprement parler on ne saurait dire qu'il y ait trois temps, le passé, le présent et le futur : mais peut-être pourrait-on dire avec vérité, qu'il y a trois temps, le présent des choses passées, le présent des choses présentes, et le présent des choses futures. Car je trouve dans l'esprit ces trois choses que je ne trouve nulle part ailleurs, un souvenir présent des choses passées, une attention présente des choses présentes et une attention présente des choses futures. Si c'est ainsi qu'on l'entend, je vois trois temps, et je confesse qu'il y en a trois. Néanmoins, que l'on dise si l'on veut comme on a accoutumé de le dire improprement, qu'il y a trois temps, le passé, le présent et l'avenir. Qu'on le dise si on veut, je ne m'en soucie point, je ne m'y oppose point, je ne le trouve point mauvais; pourvu toutefois qu'on entende ce que l'on dit, et qu'on ne s'imagine pas que ce qui est à venir est déjà, ni que ce qui est passé soit encore. Car il est hors de doute qu'il y a fort peu de choses dont nous parlions proprement, et qu'il y en a plusieurs dont nous parlons improprement; mais on ne laisse pas néanmoins de comprendre ce que nous voulons dire.

J'ai déjà dit que nous mesurons les temps qui passent, afin de pouvoir dire : Ce temps-ci est le double de l'autre, ou bien : Ce temps-ci est égal à l'autre; et ainsi de toutes les autres parties du temps dont nous pouvons parler en les mesurant : ce qui prouve que nous mesurons les temps lorsqu'ils passent. Que si quelqu'un me demande comment je le sais, je réponds que je le sais, parce que nous les mesurons, et que nous ne saurions mesurer les choses qui ne sont point; or, les choses passées ou futures ne sont point. Mais comment pouvons-nous mesurer le temps présent. puisqu'il n'a point d'étendue? Nous le mesurons lorsqu'il passe; et nous ne le mesurons point lorsqu'il est passé, puisqu'il n'est plus pour pouvoir être mesuré.

Mais quand nous le mesurons, d'où, par où et où passe-t-il? D'où, sinon du futur? Par où, sinon par le présent? Et où, sinon dans le passé? Ainsi il va de ce qui n'est point, par ce qui n'a aucune étendue, dans ce qui n'est déjà plus. Que mesurons-nous donc sinon le temps dans quelques-uns de ses espaces? Car ce n'est qu'en distinguant les espaces du temps que nous disons qu'ils sont simples, doubles, triples, égaux, et ainsi du reste. Mais de quel espace nous servons-nous pour mesurer le temps lorsqu'il passe? Est-ce du futur d'où il passe? mais nous ne saurions mesurer ce qui n'a point encore d'être. Est-ce du présent par où il passe? mais nous ne saurions mesurer ce qui n'a point d'étendue. Est-ce du passé où il passe? mais comment mesurerons-nous ce qui n'est plus?

Mon esprit brûle d'ardeur de comprendre une si grande énigme; Seigneur qui êtes mon Dieu et mon bon père, je vous conjure par Jésus-Christ de ne pas m'en refuser l'intelligence. Ne vous refusez pas à mon extrême désir de pénétrer une question si cachée et si usuelle tout ensemble; mais faites que votre miséricorde comme une lumière favorable éclaircisse toutes les difficultés qui s'y rencontrent, afin que je les puisse pénétrer. Qui puis-je consulter sur ce sujet et à qui puis-je plus utilement confesser mon ignorance qu'à vous, qui ne désapprouvez pas l'ardeur si violente qui me presse d'acquérir l'intelligence de vos saintes Écritures? Accordez-moi, Seigneur, ce que j'aime. Car je confesse que je l'aime, et c'est vous qui me l'avez fait aimer. Accordez-moi cette grâce, vous qui êtes ce bon père qui ne donnez rien que de bon à vos enfants; accordez-la-moi, je vous supplie, puisque j'ai entrepris de pénétrer ce mystère, et que je ne le puis si vous-même ne me découvrez ce qui est caché à mes yeux.

Je vous conjure par Jésus-Christ, par ce nom du Saint des saints, de faire que personne ne me trouble dans cette recherche. Je crois, et c'est pour cela que je parle; et je ne

vis que par l'espérance que j'ai de contempler les délices de mon Sauveur et de mon Maître. Vous avez réduit mes jours à l'état mortel et périssable du vieil homme, et ils s'écoulent, et je ne saurais dire comment. Nous avons sans cesse ces mots à la bouche : le temps et les temps. Combien celui-ci a-t-il été de temps à parler? Combien cet autre a-t-il été de temps à faire cela? Qu'il y a longtemps que je n'ai vu une telle chose! Cette syllabe qui est longue a le double de temps de cette autre qui est brève. Nous disons ces choses et les entendons dire aux autres : on sait ce que nous voulons dire quand nous parlons de la sorte, et nous savons aussi ce que les autres veulent dire. Il n'y a rien de plus clair et de plus ordinaire que tout cela, et il n'y a rien en même temps qui soit plus obscur et qui ait plus besoin d'une nouvelle recherche pour en acquérir une parfaite connaissance.

J'ai entendu dire que le temps n'est autre chose que le mouvement du soleil, de la lune et des autres astres, mais je n'ai pu être de ce sentiment. Car pourquoi les mouvements de tous les autres corps de la nature ne seraient-ils pas aussi bien le temps? Et pourquoi, si les cieux et tous les astres cessaient de continuer leur cours et que la roue d'un potier tournât à son ordinaire, ne formerait-elle pas un temps selon lequel nous mesurerions tous ces tours et dirions qu'ils seraient tous égaux; ou si cette roue tournait tantôt plus vite et tantôt plus lentement, pourquoi ne jugerions-nous pas que ses tours seraient les uns plus longs, les autres plus courts? Et lorsque nous dirions ces choses, ne serait-ce pas aussi dans le temps que nous parlerions? Et de ce qu'entre les syllabes des mots que nous proférerions il y en aurait quelques-unes qui seraient longues et les autres brèves, ne serait-ce pas parce que nous aurions employé plus de temps à prononcer les unes que les autres? Mon Dieu, faites aux hommes la faveur d'observer dans un insignifiant détail les

notions communes et générales des choses qui servent à faire connaître les plus grandes et les plus petites.

Je sais qu'il y a des flambeaux célestes et des astres qui nous marquent les saisons, les temps, les ans et les jours. Je ne conteste point cette vérité, et je ne voudrais pas dire aussi que le tour de cette roue du potier fût ce même temps que nous appelons le jour; mais il ne s'ensuit pas de là que ce ne soit pas un temps. Que des philosophes le croient, s'ils veulent. Pour moi, je désire comprendre en quoi consiste proprement la nature du temps par lequel nous mesurons les mouvements des corps, et disons (par exemple) que ce mouvement est deux fois plus long que l'autre. Ainsi, puisque nous appelons un jour, non-seulement cet espace de temps que le soleil emploie à éclairer la terre, manière de parler selon laquelle on distingue le jour de la nuit, mais aussi son tour tout entier de l'orient à l'orient, d'après quoi nous disons que tant de jours se sont passés, comprenant dans ce nombre les nuits même que l'on ne compte point séparément; puis, dis-je, que le jour s'accomplit par le mouvement et par le tour du soleil d'orient en orient, je demande si c'est le mouvement qui fait le jour; ou si c'est le retardement et l'espace du temps dans lequel ce mouvement s'accomplit; ou bien si c'est l'un et l'autre. Car si c'est le premier et que le mouvement fasse le jour, le jour serait donc, encore que le soleil eût achevé sa carrière dans un aussi petit espace de temps qu'il en est besoin pour former une heure. Si c'est le second, il n'y aurait donc point de jour si entre le lever du soleil et un autre lever de ce même astre il n'y avait pas plus de temps qu'il n'en faut pour fournir une heure et qu'il fût besoin que le soleil fît vingt-quatre fois son tour. Que si c'est l'un et l'autre, c'est-à-dire le mouvement et le temps que le soleil demeure à passer, on n'appellerait point un jour le tour du soleil s'il s'achevait tout entier durant l'espace d'une heure, et on ne pourrait pas dire non plus qu'il se fût passé un jour

si, le soleil cessant de marcher, il s'écoulait autant de temps que cette planète a coutume d'en employer d'un matin à l'autre pour accomplir entièrement sa révolution.

Je ne m'arrêterai donc pas maintenant à rechercher ce que c'est qu'on nomme le jour, mais ce que c'est que le temps par lequel, mesurant le tour du soleil, nous dirions qu'il aurait été accompli en moitié moins de temps qu'il n'a coutume, s'il arrivait qu'il l'eût achevé dans l'espace de douze heures. Et comparant ces deux temps ensemble, nous dirions que l'un est le double de l'autre, quoique le soleil fît quelquefois en l'un et fît aussi quelquefois en l'autre son tour entier d'orient en orient. Que personne par conséquent ne me dise que les mouvements des corps célestes forment les temps. Car le soleil s'étant arrêté à la prière de Josué afin de lui donner le loisir de remporter une entière et pleine victoire, le temps ne laissa pas de courir encore que cet astre fût arrêté, puisque ce combat se continua et finit durant l'espace de temps qui était nécessaire pour l'achever. Je reconnais donc par là que le temps n'est qu'une certaine étendue ; mais le vois-je en effet et en vérité, ou m'imaginé-je seulement que je le vois ? C'est à vous, mon Dieu, qui êtes la vérité et la lumière, de me l'enseigner.

Me commandez-vous, mon Dieu, d'être de l'avis de celui qui dirait que le temps n'est autre chose que le mouvement des corps ? Non, certes, vous ne me le commandez pas. Je sais bien que nul corps ne se meut que dans le temps. J'entends votre vérité qui me le dit, mais je ne l'entends point qui me dise que ce mouvement des corps soit le temps. Vous ne le dites point sans doute. Car lorsque je vois mouvoir un corps, je mesure par le temps la durée de son mouvement depuis qu'il a commencé jusqu'à ce qu'il ait cessé de se mouvoir. Que si, ne l'ayant point vu lorsqu'il a commencé et continué à se mouvoir, je ne puis remarquer quand il a cessé son mouvement,

il n'est pas en ma puissance de le mesurer, si ce n'est peut-être depuis le temps que j'ai commencé jusqu'à celui que j'ai cessé de le voir se mouvoir. Et si ce mouvement dure beaucoup, je me contente de dire que ce temps a été bien long; mais je ne dis pas de combien il l'a été, parce que quand nous disons de combien il l'a été, nous le disons par comparaison à un autre, comme quand nous disons qu'il est égal ou qu'il est le double d'un autre, et ainsi du reste. Que si nous pouvions remarquer les espaces des lieux d'où le corps qui se meut, ou au moins ses parties s'il tourne en rond, commencent et cessent de se mouvoir, nous pourrions dire dans combien de temps le mouvement de ce corps ou de quelqu'une de ses parties se serait fait depuis le lieu où il aurait commencé jusqu'à celui où il aurait fini.

Ainsi le mouvement du corps étant une chose différente de ce que nous mesurons quand nous recherchons la durée de ce mouvement, qui ne voit laquelle de ces deux choses doit plutôt être appelée le temps? Car, encore que le corps se meuve quelquefois diversement et quelquefois demeure immobile, nous ne mesurons pas seulement son mouvement, mais aussi le temps pendant lequel il a cessé de se mouvoir, et disons : Il s'est arrêté durant autant de temps qu'il s'était mû, et ainsi plus ou moins, selon ce que nous l'avons mesuré en effet, ou croyons l'avoir mesuré. Le mouvement du corps n'est donc pas le temps.

Je vous confesse, mon Dieu, que je ne connais pas encore ce que c'est que le temps : et je vous confesse aussi que je sais bien que c'est dans le temps que je dis ceci; qu'il y a déjà longtemps que je parle du temps; et que ce long temps n'est autre chose qu'un intervalle de temps. Mais comment sais-je cela, puisque je ne sais pas ce que c'est que le temps? N'est-ce point que j'ignore de quelle sorte se pourrait bien expliquer ce que je sais? Hélas! misérable que je suis, j'ignore même ce que j'ignore.

Seigneur, me voici en votre présence, vous savez que je ne mens pas, et que ma bouche ne vous dit rien que ce qui est dans mon cœur. Mon Dieu, allumez ma lampe, et éclairez mes ténèbres.

Ne suis-je pas véritable, mon Dieu, lorsque je dis en votre présence que je mesure les temps ? Mais comment se peut-il faire que je les mesure, et que je ne connaisse pas ce que je mesure ? Je mesure le mouvement du corps dans le temps ; et le temps ne le mesuré-je point ? Et comment pourrais-je mesurer le mouvement du corps ? Comment pourrais-je dire combien il dure, et combien il lui faut de temps pour arriver d'un lieu à l'autre, si je ne mesurais le temps dans lequel il fait ce mouvement ?

Mais comment mesuré-je le temps même ? Est-ce par un temps plus court que nous mesurons un temps plus long, ainsi que nous nous servons d'une coudée pour mesurer une longue pièce de bois, et que nous mesurons par la durée d'une syllabe brève la durée d'une syllabe longue, et disons ensuite qu'elle a le double de l'autre. C'est aussi en la même sorte que nous mesurons la longueur d'un poëme par celle des vers qui le composent, et la longueur des vers par celle des pieds, et la longueur des pieds par celle des syllabes, et la longueur des syllabes qui sont longues par la durée des syllabes qui sont brèves, et non pas selon l'étendue que ces syllabes ont sur le papier. Car si on les mesurait ainsi, ce serait mesurer le lieu et non pas le temps. Mais lorsque les paroles passent en les prononçant, nous disons que ce poëme est bien long, parce qu'il est composé de tant de vers ; que ces vers sont bien longs, parce qu'ils sont composés de tant de pieds ; que ces pieds sont bien longs, parce qu'ils sont composés de tant de syllabes ; et que cette syllabe est longue, parce qu'elle a le double d'une brève.

Mais on ne détermine pas pour cela un certain espace de temps, puisqu'il se peut faire qu'un petit vers demeure

plus longtemps à se prononcer, si on le prononce lentement, que non pas un long que l'on prononce plus vite. Ce qui arrive de la même sorte en ce qui est d'un poëme, d'un pied et d'une syllabe. Ainsi il me semble que le temps n'est autre chose qu'une certaine étendue. Mais où se trouve cette étendue? Certes je ne sais, si ce n'est dans l'esprit même. Car dites-moi, mon Dieu, je vous prie, qu'est-ce que je mesure lorsque je dis d'une manière indéfinie : Ce temps est plus long que l'autre, ou d'une manière définie : Ce temps est le double de l'autre? C'est sans doute le temps que je mesure, je le sais bien; mais ce n'est pas l'avenir, puisqu'il n'est pas encore arrivé : ce n'est pas le présent, puisqu'il n'a aucune étendue; et ce n'est pas le passé, puisqu'il n'est plus. Qu'est-ce donc que je mesure, sont-ce les temps qui se passent, et non pas les temps passés? C'est ce que j'avais déjà dit.

Courage, mon âme, redouble ton attention et tes efforts. Dieu est notre aide et notre secours; c'est lui qui nous a créés, et nous ne nous sommes pas créés nous-mêmes. Jette tes yeux vers l'endroit où la vérité commence à luire et à paraître. Imagine-toi qu'une voix corporelle commence à se faire entendre; qu'elle continue à se faire entendre, et puis qu'elle cesse et que le silence lui succède : alors cette voix est passée, et ce n'est plus une voix. Elle était à venir avant qu'elle se fît entendre; et comme elle ne pouvait alors être mesurée, parce qu'elle n'était pas encore, elle ne saurait l'être maintenant, à cause qu'elle n'est plus. Elle pouvait donc être mesurée pendant qu'elle résonnait, parce qu'elle était, et qu'ainsi on la pouvait mesurer; mais en ce temps-là même elle n'était pas ferme et stable, puisqu'elle s'avançait et passait. Et ne serait-ce point pour cette même raison qu'on pouvait plutôt la mesurer, attendu qu'en passant de la sorte elle s'étendait dans quelque espace de temps qui donnait moyen de la mesurer; car le présent n'a aucun espace?

Si elle se pouvait donc alors mesurer, imagine-toi, mon âme, qu'une autre voix commence à résonner, et qu'elle résonne encore par un son continué et qui n'est point interrompu. Mesurons-la donc pendant qu'elle résonne encore, puisque lorsqu'elle cessera de résonner elle sera passée, et n'étant plus, ne pourra plus être mesurée. Mesurons-la donc, afin de dire quelle sera son étendue. Mais elle résonne encore, et on ne la saurait mesurer que depuis le temps qu'elle a commencé jusqu'à celui qu'elle cessera de résonner, puisque nous ne mesurons cet intervalle que depuis un certain commencement jusqu'à une certaine fin, et qu'ainsi la voix qui n'est pas encore finie ne saurait se mesurer, en sorte que nous puissions dire si elle est ou longue ou brève, si elle est égale à une autre, si elle n'a duré que la moitié autant qu'une autre, ou deux fois autant, ou quelque chose de semblable. Mais lorsqu'elle sera finie, elle ne sera plus. Comment pourrons-nous donc la mesurer ? Nous mesurons toutefois les temps; et cependant nous ne mesurons pas ceux qui ne sont point encore arrivés, ni ceux qui sont déjà passés, ni ceux qui n'ont aucune étendue, ni ceux qui n'ont point de bornes. Nous ne mesurons donc ni les temps à venir, ni les temps passés, ni les temps présents, ni ceux qui passent; et nous mesurons toutefois les temps.

Ce vers latin, *Deus creator omnium* (Dieu créateur de toutes choses), qui est composé de huit syllabes, en a alternativement une brève et une longue : et ainsi la première, la troisième, la cinquième et la septième qui sont brèves, sont simples par rapport à la seconde, à la quatrième, à la sixième et à la huitième qui sont longues. Chacune de ces syllabes longues contient deux fois autant de temps que chacune de ces syllabes brèves. Je le remarque en les prononçant : j'assure qu'il en est ainsi; et on connaît manifestement et sensiblement qu'il en est ainsi en effet. Autant que je puis être assuré d'une chose

par mes sens, il me semble que je le suis lorsque je mesure une syllabe longue par une brève, et que je sais qu'elle a le double de l'autre. Mais lorsqu'elles résonnent l'une après l'autre, si la brève est la première et que la longue la suive, de quelle sorte arrêterai-je cette syllabe brève pour m'en servir à mesurer celle qui est longue, afin de connaître que cette syllabe longue est double de la syllabe brève, puisque cette syllabe longue ne commencera à résonner qu'après que la brève aura cessé de se faire entendre? Je ne mesure pas même cette syllabe longue lorsqu'elle est présente, puisque je ne la mesure que lorsqu'elle est finie, et que lorsqu'elle est finie elle est passée. Qu'est-ce donc que je pourrai mesurer? Où est cette syllabe brève dont je me sers pour mesurer la syllabe longue? Où est cette syllabe longue que je puis mesurer? Elles ont toutes deux rendu leur son lorsqu'on les a prononcées : elles se sont envolées : elles sont passées : elles ne sont plus. Je les mesure néanmoins; et, autant qu'on se peut fier à l'expérience de ses propres sens, je réponds hardiment, qu'en ce qui est de l'espace du temps l'une est simple, et l'autre est double : ce que je ne saurais dire que lorsqu'elles sont déjà passées et finies. Ce n'est donc pas elles-mêmes que je mesure, puisqu'elles sont passées et ne sont plus ; mais je mesure quelque chose qui est dans ma mémoire, et qui y demeure fortement gravé.

Ainsi c'est en toi, mon âme, que je mesure les temps. Ne m'importune point en demandant de quelle sorte cela se fait, et ne t'embarrasse point toi-même par mille diverses imaginations. C'est en toi, dis-je, que je mesure l'impression que les choses qui passent font en toi, et qui y demeure après qu'elles sont passées. C'est cette impression que je mesure et qui est présente, et non pas les choses qui sont passées et qui l'ont formée. C'est elle que je mesure lorsque je mesure les temps : et par conséquent ou je ne

mesure point les temps, ou ces temps ne sont autre chose que ces impressions qui se forment dans ma mémoire.

Mais nous mesurons même les silences, et disons que ce silence a autant duré que ce son. Et comment cela se peut-il faire, sinon par l'attention que nous apportons dans notre pensée au temps que cette voix a duré, de même que si elle résonnait encore, afin de pouvoir comprendre quelque chose de l'intervalle du silence par le temps que le bruit aurait duré. C'est pourquoi encore, sans prononcer aucune parole et sans ouvrir seulement la bouche, nous proférons en nous-mêmes des poëmes, des vers, et quelque discours que ce puisse être, et en concevons toutes les mesures comme aussi tous les rapports que les mots et les syllabes ont les uns aux autres, tout de même que si nous les proférions à haute voix. Tellement que si quelqu'un se propose de soutenir en parlant le son de sa voix, il résout dans son esprit combien il la veut faire durer, il détermine dans le silence cet intervalle de temps, et le donne en garde à sa mémoire, puis commence à proférer ce son de sa voix, laquelle se fait entendre jusqu'à ce qu'elle soit arrivée au terme qu'il s'était proposé, ou pour mieux dire, elle s'est fait entendre et se fera entendre, puisque ce qui en est déjà passé s'est fait entendre, et que ce qui en reste se fera entendre. Ainsi elle s'achève lorsque l'attention présente de notre esprit fait que l'avenir devient passé, et que le passé s'augmente d'autant que l'avenir diminue, jusqu'à ce que l'avenir étant entièrement écoulé, il n'y ait plus rien que de passé.

Mais comment le futur, qui n'est pas encore, peut-il s'amoindrir ou s'écouler? Ou comment le passé peut-il croître, puisque déjà il n'est plus, si ce n'est parce que dans l'esprit qui opère cet effet il se rencontre trois choses, savoir : l'attente, l'attention et le souvenir ; de sorte que ce qu'il attend devient l'objet de son attention présente, pour n'être plus ensuite que l'objet de son sou-

venir? Qui pourrait nier que les choses futures ne sont pas encore? et toutefois l'attente des choses futures est dans notre esprit. Qui pourrait nier que les choses passées ne sont plus? et toutefois la mémoire des choses passées demeure dans notre esprit. Et enfin qui pourrait nier que le temps présent n'a point d'étendue, puisqu'il passe en un moment? et toutefois notre attention demeure, et c'est par elle que ce qui n'est pas encore se hâte d'arriver pour n'être plus. Ainsi, le temps à venir ne se peut pas dire être long : mais un long temps à venir n'est autre chose qu'une longue attente du temps futur. Il n'y a point aussi de long temps passé puisqu'il n'est plus : mais un long temps passé n'est autre chose qu'un long souvenir du temps passé.

Par exemple, je veux réciter un psaume que je sais par cœur. Avant de le commencer, mon attention s'étend à tout ce psaume : mais lorsque je l'ai commencé, tous les versets que j'en ai dits et qui sont passés deviennent l'objet de mon souvenir, et l'action de mon âme se sépare comme en deux parties, dont l'une est mémoire par rapport à ce que j'en ai dit, et l'autre est comme une préparation et une attente au regard de ce que j'en ai encore à dire. Mais mon attention que doit traverser, pour parler ainsi, ce qui est encore à venir et à réciter afin qu'il devienne passé, est toujours présente, et plus j'avance dans cette récitation, plus ce qui n'était que dans l'attente diminue, et ce qui doit être dans la mémoire s'augmente, jusqu'à ce que cette attente qui regardait l'avenir étant finie, il ne reste plus rien dans toute cette action que pour la mémoire, laquelle regarde le passé. Or, ce qui arrive dans la récitation de tout ce psaume, arrive aussi dans chacune de ses parties et dans chacune de ses syllabes : cela arrive aussi dans une récitation de plus longue haleine dont ce psaume pourrait n'être qu'une partie : cela arrive dans toute la vie de l'homme, dont toutes les actions qu'il fait sont des parties, et dans tous les

siècles des enfants des hommes, dont toutes les vies des hommes ne sont aussi que des parties.

Mais d'autant, mon Dieu, que votre miséricorde est préférable à toutes les vies, je vous confesse que ma vie n'est qu'une dissipation continuelle dans laquelle votre main favorable m'a recueilli par le moyen de Jésus-Christ mon Seigneur, par le moyen de ce fils de l'homme médiateur entre vous qui êtes un, et nous qui sommes plusieurs, et qui en mille diverses manières nous laissons emporter à une infinité d'objets; afin que, comme il m'a uni à lui, je m'unisse aussi à vous par lui, et que me détachant de cette multiplicité des jours dans lesquels je vivais selon le vieil homme, je me réunisse à l'unité souveraine, et oublie toutes les choses passées, non pour me porter à celles qui sont à venir et qui passeront comme ont fait les autres, mais pour m'attacher à celles qui sont devant moi et qui subsistent toujours; de telle sorte que demeurant ferme en elles, au lieu de m'écouler avec elles, je poursuive sans cesse ma course, non par une vague dissipation d'esprit, mais par une application constante vers cette récompense à laquelle vous nous avez appelés dans le ciel, où j'entendrai retentir les cantiques de vos louanges, et vous contemplerai dans votre joie ineffable, qui ne connaît ni l'avenir, ni le passé, parce qu'elle est immuable et toujours présente.

Mais maintenant mes années s'écoulent dans les gémissements et dans les douleurs : et au lieu que vous, Seigneur, qui êtes mon bon père et toute ma consolation, jouissez d'une éternité bienheureuse, je suis devenu par mon péché sujet à la vicissitude et aux impressions des temps, dont j'ignore l'ordre et les suites; et mes pensées qui sont comme les entrailles de mon âme sont déchirées par mille différents troubles qui les agitent, et les agiteront toujours jusqu'à ce qu'étant purifié par le feu de votre amour, je m'unisse à vous de telle sorte que je ne sois plus qu'une même chose avec vous.

C'est alors, Seigneur, que je serai ferme et immuable en vous et en votre vérité, qui est la forme qui m'a donné l'être; et je ne serai plus tourmenté de ces importunes questions des hommes, qui par une maladie qui est la peine de leur péché ont plus de curiosité de savoir, que de capacité de comprendre, et demandent ce que Dieu faisait avant qu'il eût créé le ciel et la terre : ou comment il s'est avisé de faire quelque chose, attendu qu'auparavant il n'avait jamais rien fait.

Accordez-leur la grâce, mon Dieu, de mieux penser à ce qu'ils disent, et de reconnaître qu'on n'use point de ce terme de jamais, où il n'y a point de temps. Car en disant que vous n'aviez jamais rien fait, que dit-on autre chose sinon que vous n'aviez rien fait en aucun temps? Qu'ils voient donc qu'il n'aurait pu y avoir aucun temps si vous ne l'aviez créé : et qu'ainsi ils cessent de parler avec si peu de lumière; mais qu'au contraire ils portent leurs pensées vers les choses qui sont devant eux, toujours stables et permanentes, et qu'ils comprennent que vous qui êtes le créateur éternel de tous les temps, êtes avant tous les temps; et que tous ces temps, ni aucune autre créature, s'il s'en rencontre quelque-une qui les ait précédés, ne vous sont point coéternels.

Seigneur mon Dieu, combien est profond l'abîme de votre secret, et combien m'en suis-je éloigné par les malheureuses suites de mes péchés! Guérissez, je vous prie, les yeux de mon âme, et faites que j'aie la joie d'apercevoir votre lumière. Certes s'il y avait un esprit qui fût rempli d'une si grande science et d'une telle connaissance de l'avenir, que toutes les choses passées et les choses futures lui fussent aussi connues que m'est un psaume, il faut avouer que cet esprit serait non-seulement admirable, mais qu'il le serait jusqu'à donner de l'étonnement, puisqu'il verrait aussi clair dans tout ce qui est des siècles passés et des siècles à venir, que lorsque je

chante un psaume je vois clairement quelle partie j'en ai déjà dite, et ce qui m'en reste à dire. Mais ne permettez pas, s'il vous plaît, Seigneur, qu'il m'entre dans la pensée que vous qui êtes le créateur des corps et des âmes, connaissez en cette sorte toutes les choses futures et les choses passées : vous les connaissez d'une manière incomparablement plus merveilleuse, et qui nous est incomparablement plus cachée. Car, au lieu que l'esprit et l'imagination de celui qui chante ou qui écoute chanter un psaume qu'il sait, ressentent divers mouvements, et se partagent en quelque sorte par l'attente des vers qui restent encore à réciter, et par le souvenir de ceux qui ont déjà été récités, il ne nous arrive rien de semblable, mon Dieu, qui êtes le souverain créateur de nos esprits, parce que vous êtes vraiment éternel, et par conséquent incapable de quelque changement que ce puisse être.

Comme donc, dès le commencement, vous avez connu le ciel et la terre sans aucune variété de connaissance, vous avez de même, dès le commencement, créé le ciel et la terre sans aucune différence d'action. Que celui qui peut comprendre ces choses confesse votre grandeur; et que celui qui ne les saurait comprendre ne laisse pas de la confesser. Oh! combien êtes-vous élevé, mon Dieu! et néanmoins les humbles de cœur sont votre maison et votre temple. Car c'est vous qui relevez ceux qui sont tombés, et qui empêchez de tomber ceux dont vous êtes l'élévation.

(Saint Augustin. *Confessions*, Liv. XI, chap. III-XXXI.)

## XI. DE LA MÉMOIRE.

Je passerai au delà de ces puissances naturelles qui sont en moi pour m'élever comme par degrés vers celui qui m'a créé, et j'arriverai à ces larges campagnes et à ces vastes palais de ma mémoire où sont renfermés les trésors de ce nombre infini d'images qui y sont entrées par les portes de mes sens. C'est là que nous conservons aussi toutes nos pensées en y ajoutant ou diminuant, ou changeant quelque chose de ce que nous avons connu par les sens, et généralement tout ce qui y a été mis comme en dépôt et en réserve, et que l'oubli n'a point encore effacé et enseveli.

C'est là que je demande que l'on me tire de ce trésor ce que je désire; et soudain quelques-unes de ces espèces en sortent et se présentent à moi; d'autres se font chercher plus longtemps et diffèrent davantage à venir, comme si on les tirait avec peine du fond de quelques replis cachés; d'autres sortent en foule; et bien que ce ne soit pas elles que je cherche ni que je demande, elles se produisent elles-mêmes, et semblent dire : N'est-ce point nous que vous cherchez? Mais je les repousse comme de la main de mon esprit, et les éloigne de ma mémoire jusqu'à ce que l'idée que je désire se découvre et sorte du lieu où elle était cachée pour se présenter à moi. Il y en a d'autres qui, sans sortir de leur série, viennent avec facilité dans le même ordre que je les demande; et les premières, faisant place aux autres, se retirent pour revenir toutes les fois que je le voudrai; c'est ce qui arrive lorsque je récite par cœur quelque passage.

Dans ce même trésor de ma mémoire, je conserve distinctement et sans aucune confusion toutes les espèces, qui, selon leurs divers genres, y sont entrées, chacune

par la porte qui lui est propre, comme la lumière, toutes les couleurs et toutes les figures des corps par les yeux, tous les sons par les oreilles, toutes les odeurs par le nez, toutes les saveurs par la bouche; et par l'attouchement répandu dans tout le corps, tout ce qui est dur ou mou, chaud ou froid, doux ou rude, pesant ou léger, soit qu'il entre en nous, ou bien que nous le touchions. Ce grand réceptacle de la mémoire reçoit toutes ces espèces pour nous les représenter quand nous en avons besoin : chacune d'elles y entre par la porte qui lui est particulière, et la mémoire les conserve dans ses divers plis et replis, qui sont si secrets et si cachés, qu'aucune parole n'est capable de l'exprimer. Ce ne sont pas néanmoins les choses mêmes qui y entrent, mais seulement leurs images qui sont toujours prêtes à se représenter à notre esprit quand il veut s'en souvenir.

Qui pourrait dire de quelle sorte toutes ces images et toutes ces espèces ont été formées, encore que l'on remarque assez par quel sens elles ont été apportées et données en garde à la mémoire? Car lorsque je suis dans l'obscurité et dans le silence, je retire si je veux des couleurs de ma mémoire, et distingue le noir d'avec le blanc, et ainsi toutes les autres couleurs qu'il me plaît, sans que les sons se jettent à la traverse, ni me viennent troubler lorsque je considère ce que j'ai appris par la vue; et néanmoins ces sons sont aussi dans ma mémoire, et comme cachés dans d'autres replis ; puisque si je veux qu'ils se présentent à moi, ils se présentent aussitôt. Et d'autre part, encore que je ne remue pas la langue, et que je ne fasse aucune action de la gorge, je chante autant qu'il me plaît, sans que ces images des couleurs qui sont aussi dans ma mémoire viennent non plus se jeter à la traverse, ni m'interrompre lorsque j'en tire cet autre trésor qui y était entré par les oreilles. Et je me souviens en la même sorte quand il me plaît de toutes les autres choses qui m'ont été apportées par les autres

sens et placées dans ma mémoire; car, sans que je fasse aucun usage de l'odorat, je discerne la senteur des lis d'avec celle des violettes, et sans que je goûte ni que je touche rien, je préfère par mon souvenir le miel au vin cuit, et ce qui est poli à ce qui est rude. Tout ceci se passe en moi-même dans ce grand palais de ma mémoire.

C'est là que le ciel, la terre, la mer, et tout ce que j'ai pu y remarquer, s'offrent à moi aussitôt que je veux, hormis les choses que j'ai oubliées. C'est là que je me rencontre moi-même, et que je me représente le temps, le lieu, les autres circonstances de ce que j'ai fait, et les dispositions dans lesquelles j'étais lorsque j'accomplissais ces actions; c'est là que je conserve les images des choses que j'ai connues par expérience, et que j'ai crues sans les avoir éprouvées, par le rapport qu'elles avaient avec celles que j'ai éprouvées, et qu'en conférant toutes ces expériences passées les unes avec les autres, je forme des jugements de ce qui peut arriver et de l'espérance qu'on en doit avoir; et comme si toutes ces choses m'étaient présentes, je dis en moi-même dans ce vaste espace de mon esprit rempli de tant d'images diverses : Je ferai ceci ou cela; il en arrivera ceci ou cela; oh! si ceci ou cela pouvait arriver! Que Dieu ne permette pas, s'il lui plaît, que ceci ou cela arrive! Et lorsque je parle de la sorte, les images de toutes les choses dont je fais mention s'offrent à moi dans ce riche trésor de ma mémoire, et je n'en pourrais du tout rien dire si elles n'étaient présentes.

Que cette puissance de ma mémoire est grande, mon Dieu! Qu'elle est grande! Ses plis et replis s'étendent à l'infini; et qui est capable de les pénétrer jusqu'au fond? Néanmoins c'est une faculté de mon âme et qui appartient à ma nature. Je ne puis donc pas connaître ce que je suis; et ainsi il paraît que notre esprit n'a pas assez d'étendue pour se comprendre soi-même; et cependant où peut être cette partie de lui-même qu'il ne comprend

pas? N'est-elle pas en lui et non hors de lui? Pourquoi donc ne saurait-il la comprendre?

J'avoue que tout ceci me remplit d'admiration et d'étonnement. Les hommes admirent la hauteur des montagnes, l'agitation des flots de la mer, la vaste étendue de l'Océan, le cours des fleuves et le mouvement des astres : et ils ne pensent point à eux-mêmes, et n'admirent pas ce qui est si admirable, que lorsque j'ai parlé de toutes ces choses, je ne les voyais pas de mes yeux, et que néanmoins je n'en aurais pas parlé si je n'apercevais au dedans de moi dans ma mémoire, et dans une aussi grande étendue que si je les apercevais au dehors et réellement, les montagnes, les flots, les fleuves et les astres que j'ai vus, et l'Océan que je ne connais que par le rapport d'autrui. Et cependant lorsque j'ai vu ces choses, je ne les ai point comme enlevées avec les yeux pour les faire entrer en moi : et elles n'y sont point en effet, mais seulement leurs espèces et leurs images, et je sais par lequel de mes sens toutes ces impressions se sont produites dans mon esprit.

Il y a plus, cette vaste étendue de ma mémoire ne conserve pas seulement les espèces de toutes les choses dont je viens de parler, mais elle contient aussi tout ce que j'ai appris des sciences, et que je n'ai point encore oublié ; et elle le garde comme dans des lieux secrets et particuliers bien différents des lieux ordinaires où les corps sont renfermés : et elle ne conserve pas seulement les images de ces connaissances, mais les connaissances mêmes. Car tout ce que je sais de ces sciences, comme ce que c'est que la grammaire, ce que c'est que la logique, et combien il y a d'espèces de questions, est de telle sorte dans ma mémoire, qu'elle n'a pas laissé ces choses au dehors pour n'en recevoir que les images, et qu'elles ne se sont pas évanouies après s'être fait entendre ainsi que la voix, qui, après avoir frappé nos oreilles, laisse une trace et une marque de

soi, par laquelle, lors même qu'elle ne résonne plus, on s'en ressouvient comme si elle résonnait encore; ou comme l'odeur qui, en passant et en se dissipant dans l'air, laisse une telle impression dans l'odorat, qu'il en porte dans la mémoire une image que nous y retrouvons toutes les fois que nous en rappelons le souvenir : ou comme la viande qui, encore qu'elle n'ait plus de saveur lorsqu'elle est dans notre estomac, semble en conserver dans notre mémoire : ou comme ce que nous touchons, qui bien qu'ensuite éloigné de nous, ne laisse pas de se représenter à notre mémoire. Car toutes ces choses n'entrent pas en elle, mais elle en reçoit seulement les images avec une incroyable promptitude, et les place comme dans des cellules avec un ordre admirable, d'où, par une manière qui n'est pas moins merveilleuse, nous les retirons en nous les rappelant.

Lorsque j'entends dire que l'on peut proposer sur chaque chose trois sortes de questions; savoir si elle est, ce qu'elle est, et quelle elle est, je retiens dans ma mémoire les images des sons qui ont formé ces paroles; et je sais qu'après avoir passé dans l'air avec bruit, ils se sont évanouis. Mais je n'ai connu par aucun de mes sens les choses que ces sons signifient, ni ne les ai jamais vues ailleurs que dans mon esprit; et ce ne sont point leurs images, mais elles-mêmes que j'ai reçues et enfermées dans ma mémoire afin de les y conserver. Qu'elles disent si elles le peuvent, de quelle sorte elles y sont donc venues. Car bien que je parcoure toutes les portes de mon corps, je n'en saurais trouver une seule par où ces choses soient entrées.

Mes yeux me disent : Si ces choses sont colorées, nous vous en avons fait le rapport. Mes oreilles me disent : Si elles ont rendu quelque son, c'est nous qui vous les avons fait connaître. Mon nez me dit : Si elles ont eu de l'odeur, je leur ai servi de passage. Mon palais me dit : Si elles n'ont

point de saveur, ne m'interrogez pas. Et mes mains me disent : Si elles ne sont point corporelles, nous ne les avons pas touchées ; et ainsi nous n'avons eu garde de vous les indiquer. D'où donc et par où sont-elles entrées dans ma mémoire ? Certes je ne sais. Car lorsque je les ai apprises, je ne m'en suis pas rapporté à l'esprit d'un autre, mais je les ai remarquées dans le mien propre, et j'ai connu qu'elles étaient vraies, et je les lui ai données comme en dépôt pour me les garder, et me les rendre toutes les fois que je le voudrais. Elles étaient donc en moi avant même que je les eusse apprises ; mais ce n'était sans doute pas dans ma mémoire qu'elles étaient. Comment donc et pourquoi les ai-je reconnues lorsqu'on me les a dites, et ai-je répondu : « Cela est ainsi : ce que vous dites est véritable ; » sinon parce qu'elles étaient déjà dans ma mémoire, mais si reculées et si à l'écart, ainsi que dans des antres profonds, que si quelqu'un ne m'eût averti de les en tirer, je n'y aurais peut-être jamais pensé ?

Ainsi, apprendre les sciences dont nous n'avons pas reçu les images par les sens, mais que nous considérons dans notre esprit sans aucune image comme elles sont en elles-mêmes, n'est autre chose que rassembler par notre pensée les choses qui étaient éparses deçà et delà sans aucun ordre dans notre mémoire, et faire en sorte, en les bien considérant, qu'au lieu qu'elles y étaient cachées et comme égarées et négligées, elles soient toujours prêtes à se présenter à nous sans peine, lorsque nous voudrons tant soit peu y appliquer notre esprit.

Et combien ma mémoire conserve-t-elle de choses semblables qui sont déjà toutes trouvées et prêtes à s'offrir à moi à chaque moment, ce que l'on appelle avoir appris quelque science ! Que je demeure durant un temps considérable sans les repasser dans mon esprit, elles s'écoulent et s'enfoncent de nouveau de telle sorte dans les re-

plis les plus profonds et les plus cachés de ma mémoire, qu'il faut que je les en tire encore par une nouvelle méditation, comme si je ne les en avais jamais tirées, et qu'éparses çà et là, je les rassemble dans ce même lieu, puisqu'elles n'ont point d'autre demeure, afin de les pouvoir connaître. C'est pourquoi, dans la langue latine, le mot qui signifie penser ne veut dire autre chose dans son origine que rassembler, quoique étant devenu propre aux actions de l'esprit, il ne serve plus à marquer toute sorte de rassemblement, pour parler ainsi, mais celui-là seul qui se fait par la pensée.

La mémoire contient aussi les raisons et les règles innombrables des nombres et des dimensions que l'arithmétique et la géométrie nous enseignent, encore qu'elle n'en ait reçu aucune par l'opération des sens corporels, puisqu'elles n'ont ni couleur, ni son, ni odeur, ni saveur, ni rien qui puisse être touché. J'ai bien entendu le son des paroles qui les signifient lorsqu'on en a parlé; mais ce son et ces connaissances sont deux choses toutes différentes. Car ces paroles ont un autre son lorsqu'elles sont grecques que lorsqu'elles sont latines; au lieu que ces règles et ces raisons des mathématiques ne sont ni grecques, ni latines, ni d'aucune langue.

J'ai vu des lignes tirées par d'excellents maîtres qui étaient si délicates que les fils des toiles d'araignées ne le sont pas davantage; mais ces autres lignes que je forme dans mon esprit diffèrent complétement de celles-ci et ne sont nullement des images de celles qui sont sensibles à nos yeux. Et celui-là les connaît et les comprend qui sans avoir nulle pensée d'aucun corps les connaît intérieurement en se les représentant dans son esprit. J'ai aussi aperçu par tous mes sens corporels le nombre des choses que nous comptons; mais ces autres nombres dont nous nous servons pour compter sont d'une bien autre nature et ne sont pas les images des nombres sensibles,

mais beaucoup plus excellents qu'eux. Que si celui qui ne les comprend pas se moque de moi, comme si ce que j'en dis n'était que des rêveries, j'aurai pitié de son ignorance qui le porte à se moquer de ce qu'il ne connaît pas.

J'ai toutes ces choses dans ma mémoire, et je n'ai pas oublié la manière dont je les ai apprises, non plus que tant de mauvais raisonnements que j'ai entendu faire à l'encontre, lesquels encore qu'ils soient faux, il ne laisse pas néanmoins d'être vrai que je m'en souviens, et je me rappelle aussi que j'ai su discerner dans ces discussions la vérité d'avec le mensonge.

Je m'aperçois bien, en outre, qu'il y a une différence entre ce discernement du vrai d'avec le faux, tel que je le puis faire maintenant, et le souvenir de l'avoir fait fort souvent en repassant souvent ces choses dans mon esprit. Ainsi je me souviens de les avoir souvent comprises. Et si je les comprends à cette heure, je mettrai encore cette claire notionc omme en garde et comme en dépôt dans ma mémoire, afin de me pouvoir souvenir ensuite de l'avoir eue maintenant. Je me souviens donc de m'être souvenu, tout de même que si je me ressouviens dans quelque temps des choses dont j'ai pu maintenant me souvenir, ce sera par le secours et par la puissance de ma mémoire que je m'en ressouviendrai.

Ma mémoire conserve aussi les diverses passions de mon esprit, non pas en la même manière qu'elles sont en lui lorsqu'il les ressent, mais en une autre manière fort différente et conforme au pouvoir qu'elle a de conserver les images et les espèces des choses. Car je me souviens, sans être gai, d'avoir été dans la joie; sans être triste, d'avoir été dans la tristesse; sans être touché de crainte, d'avoir été dans la crainte, et sans rien désirer, d'avoir eu des désirs très-violents. Et au contraire il arrive quelquefois que je me souviens avec joie d'avoir été triste, et avec tristesse d'avoir été dans la joie.

Il n'y a pas néanmoins tant de raison de s'étonner que l'âme se souvienne avec joie des peines que le corps a souffertes avec douleur, puisque l'âme et le corps sont deux choses différentes. Mais il y a sujet d'admirer que la mémoire étant une même chose que l'esprit, l'esprit soit gai lorsqu'il se souvient de sa tristesse passée, et que la mémoire ne soit pas triste, encore qu'elle conserve le souvenir de cette tristesse. Or il paraît que la mémoire est une même chose que l'esprit, puisque lorsque nous commandons à quelqu'un d'apprendre quelque chose par cœur, nous lui disons : Faites en sorte de mettre cela dans votre esprit; et quand nous oublions quelque chose, nous disons : Je ne l'avais pas dans l'esprit, cela s'est effacé de mon esprit; donnant ainsi à notre mémoire le nom d'esprit.

Puisqu'il en est ainsi, d'où vient donc que lorsque je me souviens avec joie de ma tristesse passée, la joie est dans mon esprit et la tristesse dans ma mémoire; et que l'esprit se réjouissant de la joie qui est en lui, la mémoire ne s'attriste pas de la tristesse qui est en elle? Est-ce que la mémoire n'est pas une partie et l'une des puissances de l'esprit? Mais qui oserait soutenir une telle erreur? Il faut dire par conséquent que la mémoire est comme l'estomac de l'esprit et que la joie et la tristesse ressemblent à des viandes douces ou amères, qui, lorsqu'elles passent dans la mémoire, y sont comme les viandes dans l'estomac, où elles peuvent bien demeurer, mais sans avoir aucune saveur. J'avoue qu'il serait ridicule d'établir une entière ressemblance entre ces deux choses, mais elles ne sont pas non plus entièrement dissemblables.

Or, quand je dis qu'il y a quatre passions de l'âme, le désir, la joie, la crainte et la tristesse, c'est de ma mémoire que je tire cette connaissance; et lorsque je discours sur ce sujet, soit en divisant les passions selon leurs diverses espèces ou en les définissant selon leur genre et

leurs différences, c'est de ce même trésor que je tire tout ce que j'en dis sans toutefois qu'en discourant de ces passions par le souvenir que m'en fournit ma mémoire, je sois troublé par le trouble qu'elles apportent dans l'âme. Et il est hors de doute que je n'aurais pu par mon souvenir les tirer ainsi de ma mémoire si elles n'y eussent été avant que je les en eusse tirées.

N'est-ce point que, comme les animaux en ruminant font revenir de leur estomac à leur bouche la nourriture qu'ils ont prise, nous ramenons de la même sorte par notre souvenir les choses qui sont dans notre mémoire? Mais si cela est, d'où vient que celui qui en discourt et par conséquent qui s'en souvient ne ressent dans sa pensée, qui semble être en cette rencontre comme la bouche de son âme, ni la douceur de la joie, ni l'amertume de la tristesse ? Est-ce que l'âme est en cela différente du corps, la comparaison que l'on fait de l'un avec l'autre ne pouvant pas convenir en tout? Car qui pourrait se résoudre à parler de semblables sujets, si toutes les fois que nous proférons ces mots de tristesse et de crainte nous étions nécessairement obligés de nous attrister et de craindre? Nous n'en parlerions pas néanmoins si la tristesse et la crainte n'étaient dans notre mémoire et si nous n'y trouvions non-seulement les images que le son de ces mots y a imprimées par le moyen de nos sens, mais aussi les notions des choses mêmes qui n'y sont point entrées par les portes de ces sens corporels, mais que notre esprit par l'expérience qu'il a tirée de ses propres passions a confiées à notre mémoire, ou que notre mémoire a retenues par elle-même sans qu'elles lui aient été confiées.

Qui pourrait dire, d'autre part, que cette impression qui se produit dans la mémoire s'y produise par les images des choses, ou sans aucune image ? Car lorsque je nomme une pierre, ou que je nomme le soleil, il n'est pas douteux que leurs images sont aussi présentes à ma mé-

moire, encore que les choses qu'elles me représentent soient éloignées de mes sens. Je nomme la douleur du corps sans que cette douleur soit présente, puisque je ne ressens aucune douleur ; et néanmoins si son image n'était pas présente à ma mémoire, je ne saurais ce que je dirais, et je ne pourrais dans mes discours distinguer la douleur d'avec le plaisir. Je nomme la santé du corps lorsque je suis sain : et il est certain qu'alors la chose même dont je parle se trouve présente : et toutefois si son image n'était point dans ma mémoire, je ne pourrais nullement me souvenir de ce que signifie ce mot de santé ; et quand on le profère devant des malades ils ne sauraient pas non plus ce qu'il signifie, si, par la puissance de la mémoire, ils n'avaient gravé dans leur esprit cette même image de la santé, bien qu'ils soient alors privés de la santé. Je nomme les nombres dont nous nous servons pour compter : et aussitôt, non pas leurs images, mais eux-mêmes se trouvent présents dans ma mémoire. Je nomme l'image du soleil : et elle est dans ma mémoire, puisque ce n'est pas l'image de l'image, mais l'image même, laquelle se représente à moi aussitôt que je m'en souviens. Je nomme la mémoire et je connais ce que je nomme : mais où le connais-je sinon dans ma propre mémoire ? Et comment ma mémoire est-elle présente à soi-même sinon par soi-même, et non pas seulement par son image ?

Mais lorsque je prononce le mot d'oubli, et que je connais aussi ce que je nomme, comment le pourrais-je connaître si je ne m'en souvenais ? Je ne dis pas si je ne me souvenais du son de ce mot, mais de la chose qu'il signifie, et que je ne pourrais oublier, sans devenir incapable de comprendre le sens de cette parole. Ainsi lorsque je me souviens de la mémoire, elle se présente aussitôt à moi par elle-même : et lorsque je me souviens de l'oubli, et l'oubli et la mémoire se présentent aussitôt à moi, la mémoire qui

fait que je me souviens et l'oubli qui fait que je ne me souviens pas de quelque chose.

Mais qu'est-ce que l'oubli ? Est-ce autre chose qu'un manquement de mémoire ? Comment donc se présente-t-il pour me faire souvenir de lui, puisque sa nature est de faire que je ne me souvienne point lorsqu'il est présent ? Que si c'est par la mémoire que nous retenons les choses dont nous nous ressouvenons, et que nous ne puissions, lorsque nous entendons proférer le mot d'oubli, connaître ce que ce mot signifie si nous ne nous souvenons de l'oubli ; il s'ensuit que l'oubli se conserve dans la mémoire, et qu'ainsi la présence de ce qui fait que nous oublions, nous est quelquefois nécessaire pour nous empêcher d'oublier. Et ne peut-on pas inférer de là que, lorsque nous nous souvenons de l'oubli, il n'est pas lui-même dans notre mémoire, mais seulement par son espèce et par son image, puisque s'il y était par lui-même il ferait que nous l'oublierions au lieu de nous en souvenir ?

Qui est donc celui qui sera capable de pénétrer et de comprendre en quelle sorte cela se passe ? J'avoue, Seigneur, que j'y trouve une extrême difficulté ; et c'est dans l'étude de moi-même que je la trouve. Je suis devenu à moi-même une terre ingrate, que l'on s'emploie inutilement à cultiver avec beaucoup de travail et de sueur. Car je ne m'efforce point maintenant de découvrir quelle est l'étendue des plaines du ciel. Je ne mesure point les distances qui se rencontrent entre les astres ; et je ne recherche point comment la terre est équilibrée. Il n'y a pas sujet de s'étonner si tout ce que je ne suis pas se trouve être éloigné de moi : mais c'est moi-même qui me souviens des choses dont je me souviens : c'est moi-même, puisque c'est mon esprit qui s'en souvient : et qui peut être plus proche de moi que moi-même ? Je ne comprends pas toutefois quelle est la puissance de ma mémoire encore que sans elle je ne pusse me nommer moi-même.

Que puis-je donc dire, étant assuré comme je le suis, que je me souviens de mon oubli ? Dirai-je que ce dont je me souviens ne réside pas dans ma mémoire ? Ou bien dirai-je qu'il est nécessaire que l'oubli soit dans ma mémoire pour m'empêcher d'oublier ? L'une ou l'autre assertion ne serait-elle pas très-ridicule? Comment aussi pourrais-je dire que lorsque je me souviens de l'oubli, c'est l'image de cet oubli, et non pas l'oubli même, qui est conservée dans ma mémoire ? Comment le pourrais-je dire, puisque lorsque l'image de quelque objet s'imprime dans notre mémoire, il est nécessaire que l'objet même nous soit présent, afin que cette image s'y imprime. Car c'est ainsi que je me souviens de Carthage et de tous les autres lieux où j'ai été. C'est ainsi que je me souviens des visages de toutes les personnes que j'ai vues, et de tout ce que mes autres sens m'ont rapporté ; et c'est ainsi que je me souviens de la santé et de la maladie que j'ai éprouvées dans mon corps. Quand toutes ces choses m'étaient présentes, ma mémoire en a conçu des images que je pusse considérer et repasser dans mon esprit, lorsque je voudrais me ressouvenir de ces objets dans leur éloignement et dans leur absence.

Que si c'est par son image et non par lui-même que l'oubli se conserve dans ma mémoire, il fallait donc qu'il fût présent afin que ma mémoire pût concevoir cette image : or, de quelle sorte l'oubli étant présent, gravait-il cette image dans ma mémoire, puisqu'il efface par sa présence les choses mêmes qu'il trouve déjà imprimées dans notre mémoire ? Toutefois, bien qu'il soit très-difficile de comprendre et d'expliquer de quelle manière cela arrive, je suis très-assuré que je me souviens de mon oubli, quoique ce soit lui qui efface les images des choses dont nous nous ressouvenons.

Mon Dieu, cette puissance de la mémoire est prodigieuse, et je ne puis assez admirer sa profonde multipli-

cité qui s'étend jusqu'à l'infini. Or, cette mémoire n'est autre chose que l'esprit; et je suis moi-même cet esprit. Que suis-je donc, ô mon Dieu? Qui suis-je, moi qui vous parle, sinon une nature qui épouvante ceux qui la considèrent attentivement dans l'incroyable variété de ses opérations et dans la vaste étendue de ses puissances?

Voilà que je me promène dans les campagnes de ma mémoire, dans ces antres, pour parler ainsi, et ces cavernes innombrables qui sont pleines d'un nombre infini d'infinis genres de choses, soit qu'elle les conserve par leurs espèces, comme il arrive en tout ce qui regarde les corps, ou par leur présence, comme en ce qui est des arts, ou par je ne sais quelles marques, comme en ce qui est des affections de l'âme que la mémoire retient lors même que l'esprit ne les souffre plus, quoique tout ce qui est dans la mémoire soit dans l'esprit. Je me promène, dis-je; et je vole en quelque sorte avec la pensée par toutes ces choses, que je pénètre autant que je puis, en les considérant tantôt d'une manière et tantôt d'une autre, sans pouvoir jamais y trouver aucune fin, tant est grande la puissance de la mémoire, et tant est grande la puissance de la vie dans un homme vivant, quoique mortel.

Mon Dieu, qui êtes ma véritable vie, que ferai-je donc? Je passerai aussi au delà de cette puissance qui est en moi, et que l'on nomme mémoire, et j'irai plus outre, afin d'arriver jusqu'à vous, qui êtes cette agréable lumière après laquelle mon âme soupire. Que me répondez-vous à cela, Seigneur? Je monterai donc plus haut que mon esprit pour aller à vous, qui êtes si élevé au-dessus de moi, et je passerai au delà de cette puissance qui est en moi, et que l'on appelle mémoire, afin d'atteindre jusqu'à vous autant qu'on y peut atteindre, et de m'unir à vous autant que l'on s'y peut unir; car les animaux et les oiseaux ont aussi de la mémoire, puisque autrement ils ne pourraient retrouver ni leurs tanières, ni leurs nids, ni s'accoutumer à plusieurs autres objets auxquels ils

s'accoutument, n'étant pas possible qu'ils s'y accoutumassent si ce n'était par le moyen de la mémoire.

Je veux donc passer au delà de cette puissance de l'âme, afin d'arriver jusqu'à celui qui m'a rendu différent des bêtes, et qui, par l'intelligence qu'il m'a donnée, m'a élevé au-dessus des oiseaux du ciel. Je passerai au delà de ma mémoire; mais où vous trouverai-je, ô ineffable douceur, dont rien ne nous peut ravir la possession? Où vous trouverai-je?

Si je vous trouve, mon Dieu, hors de ma mémoire, il faut donc que je vous aie oublié. Et comment vous puis-je trouver si je ne me souviens pas de vous? Cette femme de l'Évangile qui avait perdu une drachme, alluma une lampe pour la chercher; et elle ne l'aurait pas trouvée si elle ne s'en fût pas souvenue; car comment après l'avoir retrouvée eût-elle su que ce l'était si elle en eût perdu la mémoire? Je me souviens d'avoir cherché plusieurs choses que j'avais perdues et de les avoir retrouvées. Mais comment ai-je pu savoir que je les avais retrouvées, sinon parce que quand j'en cherchais quelqu'une, et que l'on me disait : est-ce cela? où est-ce ceci? je répondais toujours : ce ne l'est pas, jusqu'à ce que l'on me présentât ce que je cherchais. De sorte qu'il est visible, que si je n'en eusse conservé le souvenir, on me l'aurait en vain présenté, puisque je ne l'aurais pas retrouvé pour cela, parce que je ne l'aurais pas reconnu. Et c'est ce qui arrive toujours de la sorte quand nous cherchons un objet que nous avons perdu, et que nous le retrouvons.

Cela néanmoins ne paraît pas si étrange à l'endroit des choses qui s'éloignent de notre vue sans s'éloigner de notre mémoire, comme il arrive en ce qui est des corps visibles, parce qu'alors nous en conservons l'image au dedans de nous, et la cherchons jusqu'à ce que nous la revoyions; et quand nous l'avons trouvée, nous la reconnaissons au moyen de cette image que nous en

avions conservée en notre mémoire; car nous ne disons point avoir trouvé ce que nous avions perdu, si nous ne le reconnaissons; et nous ne saurions le reconnaître, si nous ne nous en souvenons. Par conséquent, ce qui était perdu à l'égard de nos yeux, s'était conservé dans notre mémoire.

Mais lorsque la mémoire même perd quelque chose, comme il arrive quand nous l'oublions et que nous le cherchons pour nous en ressouvenir; où le cherchons-nous, sinon dans notre mémoire? Et lorsque notre mémoire nous offre une autre chose, nous la rejetons jusqu'à ce qu'elle nous présente ce que nous cherchons; et quand elle nous le présente, nous disons : voilà ce que je cherchais; ce que nous ne dirions pas si nous ne le reconnaissions; et nous ne le reconnaîtrions pas si nous ne nous en souvenions. Nous l'avions oublié néanmoins, mais non pas entièrement; et nous nous servions du souvenir que nous en avions en partie, pour chercher l'autre partie que nous avions oubliée, parce que notre mémoire sentait bien qu'elle ne se représentait pas toutes les choses qu'elle avait accoutumé de se représenter en même temps, et qu'ayant en quelque sorte la même peine qu'un homme qui, voulant marcher, ne peut remuer qu'une de ses jambes, elle faisait tous ses efforts pour retrouver ce qui lui manquait.

Ainsi, lorsque nous voyons de nos yeux, ou que nous nous représentons dans notre esprit une personne qui nous est connue, s'il arrive que nous ayons oublié son nom, et que nous le cherchions, nous rejetons tous les autres noms qui n'ont aucune liaison avec l'idée de cette personne, parce qu'ils ne se présentent point ordinairement avec elle; et nous ne sommes point contents jusqu'à ce que nous ayons retrouvé celui dont l'image accompagnait habituellement dans notre esprit le souvenir de cette personne. Mais d'où ce nom peut-il venir pour

s'offrir à nous, sinon de notre mémoire, puisque lors même que nous le reconnaissons quand quelqu'un nous en a averti, il ne saurait procéder que d'elle? Car nous ne le reconnaissons pas comme nouveau; mais notre souvenir fait que nous demeurons d'accord que c'est le nom que nous cherchions; au lieu qu'on nous en avertirait inutilement s'il était complétement effacé de notre mémoire. Ainsi nous ne pouvons pas dire avoir entièrement oublié ce que nous nous souvenons d'avoir oublié; et nous ne pourrions pas chercher ce que nous aurions perdu, si nous l'avions de tout point oublié.

Mais vous, Seigneur, en quel lieu de ma mémoire demeurez-vous? En quel lieu y avez-vous établi votre séjour? Quel logement y avez-vous bâti pour vous recevoir? Quel sanctuaire vous y êtes-vous consacré? Je ne puis douter que vous ne favorisiez ma mémoire de votre présence, mais la difficulté est de comprendre en quelle partie de ma mémoire vous demeurez. Car lorsque je me suis souvenu de vous, j'ai passé au delà de toutes ces puissances qui nous sont communes avec les bêtes, parce que je ne vous trouvais point parmi les images des choses qui sont corporelles. Je suis allé de là jusque dans cette puissance de ma mémoire à qui je donne en garde toutes les affections de mon esprit, et je ne vous y ai pas trouvé davantage. Je suis entré jusque dans le lieu que mon esprit occupe aussi dans ma mémoire, car l'esprit se souvient aussi de soi-même, et je ne vous y ai point non plus trouvé, parce que comme vous n'êtes point une image corporelle, ni une passion de l'esprit, telles que sont la joie, la tristesse, le désir, la crainte, le souvenir, l'oubli, et toutes les autres choses semblables; vous n'êtes pas non plus mon esprit, puisque étant Dieu vous êtes le Seigneur et le maître de mon esprit.

Toutes ces choses sont sujettes au changement; mais vous, parce que vous êtes immuable, vous demeurez tou-

jours élevé au-dessus de toutes choses, et daignez vous abaisser jusqu'à demeurer dans ma mémoire depuis que je vous ai connu. Mais pourquoi m'arrêtai-je à chercher en quel lieu de ma mémoire vous demeurez, comme s'il y avait des lieux en elle? Il me suffit de savoir que vous y demeurez, puisque je me souviens de vous depuis le temps où j'ai commencé à vous connaître, et que c'est dans ma mémoire que je vous trouve toutes les fois que je me souviens de vous.

(Saint Augustin. *Confessions*. liv. X, chap. VIII-XIX, XXV.)

---

## XII. DE L'IMAGINATION.

AUGUSTIN A NÉBRIDE.

J'entre en matière tout d'abord et sans préambule, ayant beaucoup de choses à vous dire, et ne doutant point que vous ne les attendiez avec impatience.

Vous croyez qu'il ne saurait y avoir de mémoire sans ces images et ces représentations intérieures que nous appelons des fantômes ; pour moi je ne suis pas de votre avis.

Il faut en effet remarquer en premier lieu que ce ne sont pas seulement les choses sujettes au temps qui sont du ressort de la mémoire ; mais aussi celles qui persistent. Car encore que le propre de la mémoire soit de conserver ce qui peut rester du passé, elle s'étend sur les choses que nous quittons, de même que sur celles qui nous quittent. Quand je me souviens de mon père, par exemple, je me souviens de quelque chose qui m'a quitté, et qui n'est plus. Mais quand je me souviens de Carthage, je me souviens d'une chose qui est encore, mais que j'ai quittée. Cependant dans l'un et dans l'autre cas, c'est le passé que ma mémoire conserve, et le souvenir que j'en ai vient de ce que j'ai vu, et non pas de ce que je vois.

Mais, me direz-vous, que conclure de cela, puisque vous ne sauriez vous souvenir ni de l'un ni de l'autre qu'à l'aide de ces images et de ces représentations qui appartiennent à l'imagination ? Tout ce que j'en veux conclure en cet endroit est que ce qu'on appelle *la mémoire* comprend aussi bien des choses qui subsistent, que des choses qui sont passées.

Appliquez-vous maintenant pour voir ce que je tire

de là. Il y en a qui traitent d'erreur et de fausseté cette admirable pensée de Socrate, que ce que nous apprenons ne survient pas en nous de nouveau, mais ne fait que se réveiller et sortir du fond de notre mémoire, soutenant qu'il n'y a que les choses passées qui appartiennent à la mémoire; et que selon Platon même, ce que nous apprenons par l'intelligence, étant de la nature des choses éternelles et impérissables, on ne peut pas le mettre au même rang que les choses passées.

Mais ils ne prennent pas garde que cette première vue par laquelle les idées ont paru à notre esprit est passée; et que comme il s'en est détourné pour regarder des objets différents, et qui s'aperçoivent d'une autre manière, ce n'est que par réminiscence, c'est-à-dire par une action de la mémoire que nous y revenons.

L'éternité, par exemple, est une chose qui ne passe point, pour ne rien dire de plusieurs autres objets, et qui pour être présente à notre esprit n'a pas besoin d'y être rappelée par ces fantômes de l'imagination. C'est néanmoins la mémoire qui l'y rappelle. La mémoire peut donc agir indépendamment de l'imagination.

Quant à ce qu'il vous semble que l'âme peut imaginer des choses corporelles sans l'entremise des sens, voici par où il est aisé de vous montrer la fausseté de cette opinion.

S'il est vrai que l'âme, avant d'avoir fait aucun usage des sens corporels pour la perception des corps, peut se les représenter par son imagination, et s'il est vrai d'ailleurs, comme la raison ne permet pas d'en douter, que les mouvements de l'âme étaient bien plus purs et plus droits avant qu'elle fût assujettie à ses sens, qui la trompent si aisément, il s'ensuivra que l'état d'un homme endormi est préférable à celui d'un homme qui veille, et celui d'un frénétique, à celui d'un homme qui est dans son bon sens. Car on dira que ces images que l'âme voit

dans le sommeil ou dans la frénésie sont celles qui faisaient impression sur elle, avant qu'elle eût rien contracté de vain et de fantastique, par l'action de ses sens; et que, par conséquent, le soleil que voit cet homme endormi vaut mieux que le soleil qui nous éclaire quand nous sommes éveillés; et que toutes les chimères qui passent par la tête de ce frénétique valent mieux que les réalités que nous apercevons.

Que si ces conséquences sont absurdes, comme vous voyez qu'elles le sont, il faut convenir, mon cher Nébride, que l'imagination n'est qu'une plaie faite à l'âme par les sens, qui ne lui sont pas, comme vous prétendez, une occasion d'exciter en elle des représentations utiles, mais qui deviennent la véritable cause de ses impressions de mensonge et de fausseté.

Du reste, s'il s'agit de savoir comment il se peut faire que nous imaginions des figures et des visages que nous n'avons jamais vus, c'est là une question qui mérite qu'on s'y arrête; et pour vous contenter sur ce point, je ferai cette lettre bien plus longue qu'à l'ordinaire; mais elle ne le sera pas trop pour vous, car celles où je m'étends le plus sont toujours celles qui vous plaisent davantage.

Entre ces images qui sont en nous, et que plusieurs appellent des *fantômes*, aussi bien que vous, il y en a de trois sortes; les unes qui nous ont été transmises par les sens; d'autres qui ont été formées par l'imagination; et d'autres enfin qui sont nées de la considération de quelques vérités spéculatives.

Dans le premier genre sont celles qui me représentent votre visage, par exemple, ou la ville de Carthage, ou notre défunt ami Vérécundus, et enfin toutes celles par lesquelles mon esprit se figure, quoi que ce puisse être de tout ce que j'ai autrefois vu et senti, que cela subsiste encore ou ne subsiste plus.

Dans le second genre, sont celles par lesquelles nous

nous représentons ce que nous n'avons point vu, mais ce que nous nous imaginons être ou avoir été de telle ou de telle manière; comme tout ce que nous feignons et supposons, pour donner de la clarté à nos discours, sans toutefois déguiser en rien la vérité; ce que nous nous figurons quand nous lisons l'histoire, ou lorsqu'on nous dit des fables ou que nous en composons nous-mêmes, soit à dessein, soit par erreur, et par la fausseté de nos pensées et de nos conjectures. C'est ainsi, par exemple, que je me représente le visage d'Énée, tel qu'il me plaît, ou tel que le hasard le veut; celui de Médée avec ses dragons volants; celui de Chrémès ou de Parménon.

Au même genre appartiennent encore toutes les fictions, sous le voile desquelles les sages ont caché quelque vérité; ou tout ce que la folie ou la superstition des hommes leur a fait accepter pour vrai; comme le fleuve infernal Phlégéthon, les cinq cavernes que l'on donne pour habitation aux peuples des ténèbres, l'essieu par où l'on suppose que la terre est percée du midi au nord, et tenue en équilibre avec le ciel, et une infinité d'autres chimères nées dans l'imagination des poëtes ou des hérétiques. Il y faut encore ajouter toutes les hypothèses auxquelles on a quelquefois recours en raisonnant; comme si l'on disait, supposons qu'il y eût trois mondes l'un sur l'autre, tels que celui-ci, ou que la terre fût carrée et ainsi du reste.

Enfin, il faut mettre dans le troisième genre les images qui se forment en nous par l'étude des nombres et des dimensions, et dont les unes ont dans la nature quelque chose qui leur correspond (comme quand à force de penser et de raisonner, on découvre quelle est la figure du monde, et qu'on se la représente telle qu'elle est en effet), et dont les autres ne ressemblent à rien de subsistant, mais nous reproduisent seulement ce que nous avons appris, ou par des figures dans l'étude de la géométrie, ou

par les valeurs et la cadence des sons, dans l'étude de la musique, ou par une infinité d'autres proportions qui se trouvent dans les nombres. Car encore que selon moi ce soient autant de vérités que notre esprit conçoit, elles ne laissent pas d'engendrer dans l'imagination quelque chose de faux, dont la raison a de la peine à se défendre, et c'est un mal, mais un mal nécessaire et qui est presque inséparablement attaché aux règles et à la méthode qu'il faut suivre pour parler avec ordre. Car notre imagination ne manque point de se représenter les divisions et les conséquences par des marques à peu près semblables aux jetons dont nous nous servons pour le calcul.

Pour ce qui est des fantômes du premier genre, je crois que vous convenez qu'ils n'étaient point dans l'âme avant qu'elle fût engagée dans les sens; et il serait superflu de s'arrêter à le prouver.

Quant aux deux autres espèces d'images, on peut encore moins s'empêcher d'en convenir, puisqu'il est clair que l'âme, avant d'avoir été frappée par ce qu'il y a de vain dans les sens et dans les choses sensibles, était d'autant moins sujette à la fausseté; et qu'on ne saurait douter que dans ces deux autres sortes d'images, il n'y ait bien plus de fausseté que dans celles qui nous sont imprimées par les choses sensibles. Car à l'égard de celles que l'imagination même a formées, ou qui viennent de l'impression que nos erreurs ou nos fictions ont faite en nous, elles n'ont rien que de faux, comme vous voyez, et sont par conséquent quelque chose de bien moins vrai, que celles qui nous sont venues de ce que nous avons vu et senti.

Pour les dernières, quoiqu'elles semblent nées des raisons et des principes des sciences qui ne conduisent point à l'erreur, dès là néanmoins que je me les représente comme quelque chose d'étendu et de corporel, ces mêmes raisons et ces mêmes principes m'en découvrent la faus-

seté. Voilà pourquoi je suis très-persuadé que l'âme, avant d'avoir fait usage des sens et reçu par le ministère de ces instruments d'erreur les impressions que produisent en elle les choses passagères et périssables, n'était point livrée à la fausseté de cette foule de fantômes.

Comment arrive-t-il donc que nous nous représentons ce que nous n'avons jamais vu ? C'est sans doute par une certaine faculté naturelle de l'âme, qui la rend capable d'augmenter ou de diminuer les images qui lui restent de ce qu'elle a vu, et qu'il est aisé de démêler dans ce que nous faisons touchant les nombres.

C'est ainsi, par exemple, qu'en se remettant devant les yeux de l'esprit l'image d'un corbeau, que la vue de ces sortes d'oiseaux a formée en nous, on en fera, à force d'ajouter ou de diminuer, une autre sorte d'image qui ne ressemblera à rien de ce que nous avons vu. Et c'est pour nous être accoutumés à former de tels fantômes, et à les rouler dans notre esprit, qu'il s'en présente à nous de cette sorte sans que nous les appelions, et qu'ils viennent souvent brouiller et interrompre nos pensées.

Il est donc clair que l'âme, en ajoutant ou en ôtant à ce qui lui a été imprimé par les sens, peut produire des images qu'aucun sens ne lui a imprimées tout entières, mais qui sont néanmoins composées, de diverses pièces, de ce qui lui a été transmis par les sens. C'est ainsi qu'encore que nous soyons nés et que nous ayons été nourris en terre ferme et loin des bords de la mer, la vue d'un verre d'eau nous a rendus capables dès notre enfance d'imaginer cette vaste étendue de la mer.

Mais nous n'aurions pu nous représenter le goût des fraises et des cornouilles avant d'en avoir mangé, comme nous avons fait depuis en Italie. De là vient que les aveugles-nés ne savent ce qu'on leur veut dire quand on leur

parle de lumière et de couleurs ; car, comme il n'y a jamais rien eu de coloré dans leurs sens, ils n'ont aucune idée de la couleur dans l'imagination.

Et vous ne devez pas vous étonner que l'âme, quand elle est mise en chacun de nous, n'ayant encore été frappée par aucune impression du dehors, soit vide des images de ce qui se voit dans la nature, ou de ce que nous sommes capables de feindre. Car ces images sont si peu la cause des mouvements de l'âme, que même les divers changements de visage qui nous arrivent par des mouvements de colère ou de joie, se produisent sans qu'ils nous soient connus par aucune image intérieure qui nous apprenne que nous les pouvons produire en nous. Ils ne font que suivre, par des ressorts cachés, et que je vous laisse à pénétrer, l'agitation de certaines autres impressions qui ont la force d'ébranler l'âme, sans le secours des images que les choses corporelles et figurées ont mises en nous : et c'est ce qui nous doit faire comprendre que l'âme étant capable de tant de différents mouvements, qui ne tiennent en rien de ces images et de ces fantômes sur lesquels vous m'avez consulté, ce n'est point l'application de l'âme aux choses corporelles et figurées qui la plonge dans le corps et qui l'y attache, puisque, à ce qu'il me semble, elle n'est capable d'être touchée de ces images qu'après qu'elle a commencé à faire usage de son corps et de ses sens.

Ainsi je me sens obligé, mon très-cher et très-aimable Nébride, et par l'amitié qui est entre nous, et par la fidélité que Dieu veut que nous ayons les uns pour les autres, de vous conjurer de ne faire nulle amitié avec ces ombres et ces fantômes de la région des ténèbres, et de n'entrer en aucune familiarité avec eux, ou, si vous l'avez fait jusqu'ici, de travailler sans relâche à vous en séparer et à rompre tout commerce. Car c'est nous tromper que de croire que nous résistons à nos sens, comme la sainte religion que nous professons nous

y oblige, tant que nous repassons encore avec plaisir sur les malheureuses impressions qui nous restent d'eux, et qui sont comme autant de plaies qu'ils ont faites à notre âme.

(Saint Augustin. *Lettre VII*e.)

---

## XIII. DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

L'immortalité est le souverain bien auquel nous sommes destinés dès le commencement de notre vie et dès notre naissance. C'est la fin où nous tendons et où nous arriverons par la vertu. Il convient donc d'en parler, puisque nous avons été assez heureux pour découvrir ce terme de notre existence. Quelque justes qu'aient été les arguments de Platon, ils n'avaient pas toute la solidité nécessaire pour établir parfaitement la vérité, parce que ce philosophe n'avait pas compris les raisons d'un tel mystère. Il avait les sentiments qu'il faut avoir de l'immortalité de l'âme, mais il n'en parlait pas comme du souverain bien. Nous pouvons en parler avec plus d'assurance, puisque nous avons, non des conjectures et des doutes, mais une connaissance tirée de la doctrine de Dieu même. Quant à Platon, il a raisonné de cette sorte : « Tout ce qui a, dit-il, du sentiment et du mouvement par soi-même est immortel, car ce qui n'a point de principe de son mouvement, n'a point aussi de fin, puisqu'il n'a garde d'être abandonné par soi-même. » Il aurait attribué par cette manière de raisonner l'immortalité aux bêtes, s'il ne les en eût exclues, en ajoutant qu'il n'y a que l'âme de l'homme qui soit éternelle. Il explique cette proposition, en remarquant la subtilité de ses inventions, la promptitude de ses pensées, la facilité de ses conceptions, le souvenir qu'elle conserve du passé, la prévoyance qu'elle a pour l'avenir, et la connaissance d'une multitude presque incroyable d'arts et de sciences dont les autres animaux n'ont pas la moindre idée. « Cette âme, ajoute-t-il, qui est capable de tant de grandes choses, descend sans doute du ciel, puisque l'on ne saurait trouver son origine sur la terre. Elle n'a rien de terrestre, et tout ce qu'il y a de terrestre dans l'homme retourne à la

terre d'où il a été tiré ; au lieu que ce qu'il y a en lui de subtil et de céleste retourne au ciel, dès qu'il est délivré du corps où il avait été enfermé comme dans une prison. » Voilà un abrégé fidèle de la doctrine de Platon, qui est expliquée fort au long dans ses ouvrages. Pythagore avait, avant lui, énoncé la même opinion, aussi bien que Phérécide, son maître, qui, selon le témoignage de Cicéron, a parlé le premier de l'immortalité de l'âme. Mais quoique ces philosophes aient excellé par l'éloquence, ils n'ont remporté aucun avantage dans cette question sur Dicéarque, sur Démocrite et sur Épicure, qui ont soutenu le sentiment contraire ; et la matière est demeurée si peu éclaircie, que Cicéron, après avoir rapporté tous ces avis différents, avoue franchement qu'il ne sait lequel il doit embrasser : « Il faut, dit-il, avoir une lumière divine pour découvrir laquelle de ces opinions est la véritable. » Et dans un autre endroit, il écrit ce qui suit : « Chacune de ces opinions ayant été soutenue par de savants hommes, on ne saurait deviner ce qu'ils ont dit de certain. » Nous n'avons pas besoin de deviner, nous, à qui Dieu a révélé la vérité.

Il y a des arguments qui n'ont été inventés ni par Platon, ni par aucun autre philosophe, lesquels ne laissent pas de prouver fort solidement l'immortalité de l'âme. Je les renfermerai en peu de paroles, parce que j'ai hâte de représenter le jour du jugement, où les actions de tous les hommes seront examinées à la fin des siècles. Comme Dieu est invisible, de peur que l'incapacité que les yeux du corps ont de le découvrir ne donne lieu de douter de son existence, parmi toutes les merveilles il a produit des choses dont la force se fait sentir, bien que leur substance soit imperceptible aux yeux. Nous connaissons la voix, l'odeur et le vent, quoique nous ne les puissions voir. Et ce sont des exemples qui nous apprennent à connaître Dieu par les effets qu'il produit, bien que nous ne le voyions point par les yeux du corps. Car qu'y a-t-il de si clair que la voix,

de si fort que le vent, de si violent que l'odeur ? Cependant nous n'apercevons aucun de ces corps, quand ils remplissent l'air ou qu'ils frappent nos sens. Ainsi nous connaissons Dieu, non par les yeux, ni par aucun autre sens corporel, mais par l'esprit et par la considération de ses ouvrages. Bien loin de mettre au nombre des philosophes ceux qui assurent qu'il n'y a pas de Dieu, à peine s'ils méritent que je les mette au nombre des hommes. Ils sont plutôt semblables aux bêtes, puisque, ne découvrant rien par leur esprit, ils croient qu'il n'y a rien que ce qui touche leurs sens, et que, parce qu'ils voient des adversités affliger les gens de bien et des prospérités enivrer les méchants, ils se sont imaginé que tout ce qui se fait se fait par hasard, et que le monde, au lieu d'être l'œuvre d'une sage providence, n'est que le résultat de la nature. Ils sont tombés ensuite dans les extravagances où leur premier égarement devait les jeter. Que si, au contraire, Dieu est incorporel, invisible et éternel, on ne peut pas en inférer que l'âme ne survive point au corps parce qu'elle est invisible dès le moment qu'elle en est séparée, puisqu'il est certain qu'il y a des êtres qui subsistent et qui ont le sentiment de la vie, bien qu'ils ne puissent être aperçus par les yeux. Mais il est difficile, dira-t-on, de concevoir de quelle manière l'âme conserve le sentiment, lorsqu'elle n'a plus les organes par où les puissances sensitives exercent leurs fonctions. Que dirons-nous de Dieu ? Est-il aisé de comprendre la manière dont il subsiste sans avoir de corps ? Comme ceux dont je parle sont persuadés qu'il y a des dieux, si ces dieux-là existent en effet, il est certain qu'ils n'ont point de corps. Les âmes subsistent de la même sorte lorsqu'elles sont séparées du corps, et cela est fondé sur la ressemblance qui est entre Dieu et l'âme à l'égard de la raison et de la Providence. Enfin, il y a encore, pour prouver l'immortalité de l'âme, un autre argument assez fort, et dont Cicéron a eu connaissance, qui est : qu'il n'y a que l'homme qui ait quelque idée judicieuse de la reli-

gion. Or, la religion nous étant propre et particulière, c'est sans doute une preuve que nous désirons et recherchons une nature excellente, à laquelle nous devons nous unir étroitement. Quelqu'un peut-il considérer la structure des autres animaux, que la providence éternelle n'a faits courbés vers la terre que pour montrer qu'ils n'ont aucun rapport avec le ciel, sans reconnaître que l'homme seul est un animal céleste et divin, dont la taille droite et le visage élevé vers le ciel semble mépriser la bassesse de la terre, chercher le lieu de son origine, et tendre vers le souverain bien, qui est son principe. Trismégiste a très-bien nommé θεώπιξα l'action par laquelle l'homme tend à Dieu, action dont les autres animaux ne sont pas capables. La sagesse, qui est un bien qui n'a été accordé qu'à l'homme, n'étant autre chose que la connaissance de Dieu, il est clair que l'âme, au lieu de finir avec le corps, subsiste toujours, et que, sentant comme par un instinct naturel et le principe d'où elle est sortie et le lieu où elle doit retourner, elle aime et cherche Dieu, qui est éternel. Il y a encore une autre preuve très-considérable de l'immortalité de l'âme, qui est que l'homme seul a l'usage du feu, qui est un élément céleste. Toute la nature, en effet, étant composée du feu et de l'eau, qui sont deux éléments contraires, dont l'un est attribué à la terre et l'autre au ciel, les autres animaux, parce qu'ils sont grossiers et terrestres, se servent de l'eau qui est l'élément de la terre; l'homme seul a l'usage du feu, qui est un élément léger, sublime et céleste. Or, ce qui est pesant abaisse et entraîne vers la mort, au lieu que ce qui est léger élève et porte à la vie, qui est en haut. Et comme il n'y a point de feu sans lumière, il n'y a point de vie sans lumière. Le feu est donc l'élément de la lumière et de la vie, d'où il s'ensuit que l'homme, qui en a l'usage, est d'une condition immortelle. On peut encore tirer une autre preuve de l'immortalité de l'âme de l'avantage que l'âme a seule de posséder la vertu; car si l'âme périssait avec le corps,

la vertu serait contraire à la nature, puisqu'elle nous nuirait durant le cours de la vie présente. La vie que nous menons sur la terre et qui nous est commune avec les animaux, poursuit le plaisir et fuit la douleur, dont le sentiment est incommode et donne quelquefois la mort. Que si la vertu nous frustre de la jouissance des sens que nous recherchons naturellement et qu'elle nous porte à souffrir les maux pour lesquels nous avons de nous-mêmes de l'aversion, la vertu est un mal contraire à la nature, et il faut avouer que c'est une folie que de la suivre, puisqu'en la suivant on se prive des biens présents, et qu'on endure les maux sans espérer aucune compensation. En effet, n'est-ce pas avoir perdu tout sentiment que de renoncer aux plus charmantes voluptés, pour vivre dans la bassesse, dans la pauvreté, dans le mépris et dans la honte, ou plutôt pour ne pas vivre, mais pour gémir, pour être tourmenté et pour mourir! N'est-ce pas être stupide et aveugle que de se jeter dans des maux dont on ne tire aucun bien qui puisse compenser la perte du plaisir dont on se prive! Que si la vertu n'est pas un mal, si elle agit convenablement quand elle méprise les voluptés criminelles et infâmes, si elle fait paraître de la force quand, pour s'acquitter de son devoir, elle n'appréhende ni la douleur, ni la mort il faut donc nécessairement qu'elle obtienne quelque bien plus considérable que ceux qu'elle rejette. Or, quel bien peut-on espérer après la mort, si ce n'est l'éternité?

Parlons maintenant de ce qui est contraire à la vertu, pour en tirer de nouvelles preuves de l'immortalité de l'âme. Tous les vices sont sujets au temps, et ce n'est que pour le temps qu'ils s'élèvent. La vengeance apaise la colère; le dégoût qui suit la jouissance modère ou éteint complétement le vice de la volupté; l'ambition qui recherche les honneurs s'en lasse dès qu'elle les a possédés. Les autres vices s'arrêtent aux objets qui les avaient excités; et ainsi ils passent en un temps pour revenir dans un

autre ; au lieu que la vertu demeure ferme et immuable, sans abandonner jamais celui qui l'a une fois reçue, car dès que nous la perdons, les vices, qui sont ses ennemis, reviennent : ainsi quand elle s'éloigne et qu'elle se retire, c'est une preuve que nous ne l'avons jamais bien possédée. Quand elle est une fois solidement établie dans notre âme, elle paraît dans toutes nos actions, et elle ne pourrait exterminer tous les vices si elle ne demeurait ferme dans le cœur dont elle s'est tout à fait emparée. La fermeté et la constance de la vertu sont une marque et un témoignage de la fermeté et de la constance de l'âme où elle est reçue. Le vice et la vertu étant contraires, tout ce qui leur arrive est aussi d'une nature contraire. Les vices sont les mouvements et l'agitation de l'âme ; la vertu est sa paix et son repos. Les vices sont sujets au temps, et les plaisirs, qui sont leurs fruits, passent promptement aussi bien qu'eux. La vertu est stable, durable et égale à elle-même. Le fruit que l'on tire des vices est propre au temps présent ; la récompense de la vertu est réservée à l'avenir ; et comme l'espace de cette vie est la carrière où la vertu s'exerce, ce n'est point le lieu où elle reçoit la couronne; elle ne la reçoit que quand elle s'est acquittée de tous ses devoirs et quand elle a terminé tous ses travaux. Mais cela ne vient jamais avant la mort, parce que le principal devoir de la vertu est d'accepter la mort avec joie et de la subir avec constance. La vertu ne reçoit donc sa récompense qu'après cette vie. Et bien que Cicéron ait témoigné quelques doutes sur cette matière dans ses *Questions tusculanes*, il n'a pas laissé d'affirmer que nous ne jouissons du souverain bien qu'après la mort : « Il faut, dit-il, aller à la mort avec assurance lorsque cela est nécessaire, parce que l'on sait, ou qu'elle nous met en possession du souverain bien, ou qu'au moins elle exempte de toute sorte de maux. » La mort ne détruit donc pas l'homme entier, mais elle le met en état de jouir de la récompense de la vertu. « Quiconque, ajoute le même orateur, se sera rendu esclave de la volupté, sera

condamné à un supplice éternel. » Ce supplice dont il parle est le même que l'Écriture appelle la seconde mort, qui est une mort qui n'a point de fin et qui est accompagnée de tourments très-rigoureux. Car comme il y a deux vies, l'une du corps et l'autre de l'âme, il y aussi deux morts, dont l'une n'est qu'un effet de la nature, et l'autre est le châtiment du passé. Et comme la vie que nous menons sur la terre est sujette au temps et qu'elle a un terme, la mort qui la détruit en a un aussi.

La mort finira elle-même lorsque le temps que Dieu lui a prescrit sera arrivé, et parce qu'elle aura ses bornes de la même sorte que la vie qui l'a précédée, les âmes ressusciteront et prendront possession d'une vie qui n'aura jamais de fin. Et de même que la vie de l'âme est éternelle et qu'elle jouit d'une récompense que nul langage ne peut exprimer, la mort l'est aussi, et ses tourments sont aussi infinis dans leur durée que dans leur rigueur. Ainsi, ceux qui sont heureux durant la vie que nous menons sur la terre seront éternellement malheureux, puisqu'ils auront joui des biens qu'ils auront préférés, et ce sera le tort de ceux qui auront méprisé Dieu pour adorer des idoles. Ceux, au contraire, qui auront été malheureux, pauvres et méprisés durant cette vie, qui auront souffert des affronts et des vexations pour la justice et d'autres peines qui sont inséparables de la vertu, seront éternellement bienheureux ; et après avoir enduré des maux passagers, ils posséderont les biens éternels ; et ce sera la condition de ceux qui auront méprisé les dieux et les biens de la terre pour embrasser notre religion dont la récompense est éternelle. Que dirons-nous maintenant des ouvrages du corps et de l'esprit ? Ne prouvent-ils pas que l'âme est exempte de la mort ? Le corps étant fragile et mortel ne fait rien qui ne soit de même condition. « Il n'y a rien, dit Cicéron, de ce qui a été fait par la main des hommes qui ne doive un jour finir, soit qu'il soit ruiné par la main des hommes mêmes, ou consumé par la longueur

des années. » Nous voyons au contraire que les ouvrages de l'esprit durent toujours. Ceux qui méprisent les biens du monde ont laissé à la postérité des monuments de leur esprit et de leur vertu et acquis une réputation immortelle. Or, puisque les ouvrages du corps sont sujets à la mort, parce que le corps y est lui-même sujet, on peut juger que l'âme en est exempte, parce que ses ouvrages le sont. Les délices du corps et de l'âme peuvent encore servir à prouver que l'un est mortel et l'autre immortelle. Le corps ne désire rien que de temporel, de quoi boire, de quoi manger, de quoi se vêtir, du repos, du plaisir, bien qu'il ne puisse ni désirer ni posséder aucune de ces choses que par le secours et l'intermédiaire de l'âme. L'âme désire au contraire beaucoup de choses qui ne regardent point le corps et qui ne lui apportent aucun profit, comme la réputation et la gloire ; elle en désire d'autres qui sont contraires à l'intérêt du corps, comme de s'abstenir du plaisir, de souffrir la douleur et de s'exposer à la mort. Le pouvoir que l'âme a d'agir sans le corps, au lieu que le corps n'en a aucun d'agir sans l'âme, est une preuve que la mort qui sépare l'âme du corps ne la détruit point. On se sert encore d'un autre argument pour établir la même vérité, qui est : que tout ce qui est exposé aux yeux ou à l'attouchement est sujet à être détruit par la force, et partant qu'il ne peut être éternel, mais que ce qui ne tombe ni sous l'attouchement ni sous les yeux et ce qui ne se fait sentir que par ses effets est éternel, parce qu'il ne peut souffrir aucune violence étrangère. Le corps est donc sujet à la mort, puisqu'il est exposé à la vue et à l'attouchement, et l'âme est immortelle, parce qu'elle n'y est point exposée.

Répondons maintenant aux arguments que proposent ceux qui soutiennent un sentiment contraire, et que Lucrèce a rapportés dans son troisième livre :

Puisque l'âme, dit-il, naît avec le corps, il faut nécessairement qu'elle meure avec lui.

Il y a une grande différence entre l'une et l'autre. Le corps est solide, visible et palpable; l'âme est subtile et imperceptible aux sens : le corps est formé de terre; l'âme n'a rien de la grossièreté ni de la pesanteur de la terre, comme Platon le reconnaît; car si elle ne tirait son origine du ciel, elle ne pourrait avoir autant de promptitude, d'adresse et de force qu'elle en a. Le corps est visible et palpable, sujet à la corruption et à la mort, parce qu'il est formé d'un élément pesant et corruptible. Mais l'âme est immortelle, parce qu'elle est subtile et imperceptible à l'attouchement; elle est hors d'atteinte et de toute violence étrangère. Il est vrai que le corps et l'âme naissent ensemble, et que le corps, qui est fait de terre, est comme un vase qui reçoit l'âme. Mais lorsque ces deux parties souffrent la séparation à laquelle on a donné le nom de mort, chacune d'elles retourne à sa nature; le corps retourne à la terre d'où il a été tiré, et l'âme, qui a été créée par l'esprit de Dieu, demeure immortelle, parce que l'esprit de Dieu est éternel. Enfin, Lucrèce ayant oublié ce qu'il avait avancé de la doctrine qu'il avait entrepris de soutenir, ajoute ce qui suit :

Ce qui a été tiré de la terre retourne à la terre; ce qui est descendu du ciel remonte au ciel.

Il est certain que ce discours ne convient pas à une personne qui est persuadée que l'âme meurt avec le corps; mais Lucrèce a été vaincu par la force de la vérité, et il l'a laissé échapper de sa plume. La conclusion qu'il tire de ce que l'âme naît avec le corps, « qu'elle meurt aussi avec lui, » est donc fausse et peut être tournée contre lui-même. Il est faux, en effet, que le corps périsse lorsqu'il est séparé de l'âme; il demeure entier plusieurs jours, et se conserve même très-longtemps quand il a été embaumé. Si le corps et l'âme mouraient ensemble, comme ils naissent ensemble, l'âme ne se retirerait pas et n'abandonnerait pas le corps comme elle le fait, mais ils périraient tous

deux au même moment, et le corps se dissoudrait aussi rapidement que l'âme disparaît ; ou dès que le corps serait dissous, l'âme se dissiperait de la même sorte qu'une liqueur se dissipe dès que le vase qui l'a contenue est rompu. Mais puisque le corps, qui est si fragile, ne se dissout pas aussitôt que l'âme en est séparée, et ne retourne pas à la terre d'où il est sorti, il faut conclure que l'âme, n'ayant rien de fragile, retourne au ciel comme au lieu de son origine et y vit éternellement.

L'accroissement que les sens prennent dans les enfants, dit encore le poëte, la vigueur qu'ils ont dans les jeunes gens, et la diminution qu'ils souffrent dans les vieillards, sont une preuve évidente que l'âme est mortelle.

Pour répondre à cette objection, je remarquerai d'abord qu'il y a de la différence entre l'esprit qui est la source de nos pensées, et l'âme qui est le principe de notre vie. Le sommeil qui assoupit l'esprit n'assoupit pas l'âme. La folie qui ôte l'usage de la raison ne prive pas de la vie, et c'est pour cela que l'on appelle *insensés* ceux que la folie attaque, et que l'on ne les appelle pas *morts*. Il est donc vrai que l'esprit, ou la force d'entendre et de concevoir, croît ou diminue selon les divers âges ; mais il n'est pas vrai que l'âme croisse ou diminue ; au contraire, elle est toujours dans le même état depuis le moment où elle a été créée jusqu'à celui où elle est délivrée de la prison du corps, et où elle retourne au lieu de son origine. Quoique cette âme ait été créée de Dieu, néanmoins parce qu'elle est enfermée dans le corps comme dans une obscure prison, elle n'a pas au commencement la science qui est quelque chose de divin, mais elle l'acquiert en écoutant et en apprenant, et bien loin de la perdre dans un âge avancé, elle l'augmente et la conserve, lors surtout qu'elle s'y est adonnée de bonne heure et qu'elle n'a pas mal employé les premières années de sa vie.

Quand une extrême faiblesse vient affaiblir les organes,

que les yeux s'obscurcissent, que la langue s'appesantit, que les oreilles s'endurcissent, ce sont des défauts, non de l'âme, mais du corps. La mémoire, dit-on, diminue aussi dans la vieillesse. Faut-il s'en étonner ? Quel sujet y a-t-il de trouver étrange que l'âme soit accablée sous les matériaux de sa maison qui tombe en ruine, puisqu'elle ne peut devenir céleste et divine qu'en sortant de sa prison, où elle est retenue comme captive? Mais, ajoute-t-on, elle est sujette à la douleur et à la tristesse, et elle perd la raison par l'excès du vin, ce qui montre qu'elle est fragile et mortelle. Cela montre plutôt qu'elle a besoin de sagesse et de vertu pour dissiper la tristesse qu'elle éprouve, quand elle voit ou qu'elle souffre quelque indignité, et pour surmonter par l'abstinence le plaisir de boire et tous les autres appétits sensuels. Que si cette vertu lui manque, et qu'elle s'abandonne à la volupté, elle s'amollira par la jouissance, et deviendra sujette à la mort, parce que la vertu promet l'immortalité, au lieu que le plaisir cause la mort. Mais la mort que souffre l'âme ne la détruit pas entièrement ; elle ne fait que la tourmenter par un supplice éternel ; car l'âme étant sortie de Dieu, qui est éternel, elle ne peut être réduite au néant.

Mais l'âme, dit Lucrèce, participe aux maladies du corps ; elle s'oublie en quelque sorte elle-même ; elle languit, et puis elle reprend sa vigueur ordinaire.

C'est pour cela que la vertu est si nécessaire, parce qu'elle empêche que l'âme ne succombe sous la douleur qui accable le corps, et qu'elle ne s'oublie et ne se perde elle-même, comme l'esprit se perd quelquefois ; car comme l'esprit réside dans une certaine partie du corps, lorsque cette partie est blessée, l'esprit s'en retire et n'y retourne qu'après qu'elle a été guérie. Quand l'âme, par conséquent, manque de vertu, elle participe aux maladies du corps, auquel elle est unie, et se ressent de ses faiblesses et de ses misères :

mais dès qu'elle est séparée du corps, elle est exempte des défauts qu'il lui avait communiqués, et jouit de la vigueur qui lui est propre.

Comme l'œil, dit le poëte, ne saurait voir lorsqu'il est arraché de sa place, ainsi l'âme ne saurait sentir quand elle est séparée du corps, ce qui donne sujet de croire qu'elle n'en est qu'une partie.

La comparaison n'est pas juste, ni l'induction que l'on en tire véritable. Bien que l'âme soit dans le corps, elle n'en est pas pour cela une partie, de même que les liqueurs ne sont pas une partie du vase où elles sont renfermées, ni les hommes une partie de la maison où ils logent. C'est pourquoi Lucrèce emploie un argument beaucoup plus faible que ceux dont je viens de parler, quand il prétend prouver que l'âme est mortelle, parce qu'au lieu de se séparer tout d'un coup du corps, elle ne s'en détache que peu à peu, en commençant par les parties inférieures à mesure que la chaleur les abandonne. Quand quelqu'un meurt par le fer, son âme sort en un instant de son corps; mais quand quelqu'un est consumé de maladie, son âme ne sort que peu à peu, et à mesure que le sang se dissipe et qu'il est épuisé par l'ardeur de la fièvre, comme l'huile d'une lampe s'use par le feu. Or, il ne faut pas s'imaginer que l'âme perde le sentiment de la même sorte que le corps le perd. Lorsque l'âme se retire, le corps se corrompt. Mais lorsque le corps commence à se corrompre, l'âme n'en souffre rien, et emporte avec elle le sentiment. Elle ne peut cesser de vivre et de sentir lorsqu'elle est séparée du corps, puisque c'était elle qui le faisait sentir et vivre. Quant à ce que Lucrèce dit, que :

Si l'âme était immortelle on ne verrait jamais personne qui, en mourant, se plaignît de sa dissolution; mais qu'au contraire ceux qui meurent se réjouiraient de retrouver la liberté et de quitter leur corps, de la même sorte que les serpents se réjouissent de quitter leur peau;

je n'ai jamais vu personne qui, en mourant, se plaignît

de la dissolution de son corps. Peut-être que Lucrèce avait vu quelque épicurien qui en mourant discourait sur ce sujet. Comment peut-on savoir si une personne en mourant sent la dissolution de son corps, ou si elle sent la séparation de son corps et de son âme, puisqu'il n'y a personne qui, en ce moment-là, ne soit réduit au silence? Pendant que l'on conserve le sentiment et l'usage de la parole, la dissolution n'est pas encore faite; dès qu'elle est faite, on n'a plus de parole pour s'en plaindre. Peut-être que l'on dira que la dissolution ne se fait point sentir avant qu'elle arrive. Mais que répondra-t-on si nous rappelons que l'on voit plusieurs personnes qui, bien loin de se plaindre en mourant de cette dissolution, témoignent par leurs gestes, ou déclarent même de vive voix, qu'elles sont bien aises de sortir de leur prison, ou du lieu de leur exil, pour retourner dans leur patrie. Ainsi, c'est plutôt une séparation à laquelle l'âme survit, qu'une dissolution qui l'anéantisse. Les autres arguments de ce poëte épicurien sont contraires à l'opinion où a été Pythagore : que les âmes sortent des corps consumés par la vieillesse et les maladies, pour se joindre à de nouveaux corps, et renaître tantôt dans un homme, tantôt dans une bête et tantôt dans un oiseau, et que c'est par ce changement qu'elles se rendent en quelque sorte immortelles. Cette imagination ridicule, et plus digne du théâtre que de l'école, ne mérite pas d'être réfutée sérieusement, parce qu'il semblerait que celui qui entreprendrait de la réfuter aurait appréhendé qu'elle ne trouvât créance dans quelques esprits. Je me contenterai donc d'avoir détruit ce que l'on oppose à la vérité, sans me mettre en peine de détruire ce que l'on oppose à l'erreur.

(Lactance. *Institutions divines*, liv. VII, chap. VIII-XII.)

## XIV. DE LA VIE FUTURE.

Cependant le jour approchait où ma mère devait passer à une meilleure vie ; et ce jour vous était connu, Seigneur, encore que nous l'ignorassions. Or, il arriva, je crois, par la secrète conduite de votre sagesse, que nous nous trouvâmes seuls, elle et moi, appuyés sur une fenêtre d'où on apercevait le jardin de la maison où nous logions. C'était à Ostie, près de l'embouchure du Tibre, et là, loin du bruit de la foule, nous reposant des fatigues d'un long voyage, nous nous préparions à nous embarquer.

Étant donc seuls, nous nous entretenions avec une extrême douceur ; et oubliant le passé pour ne penser plus qu'à l'avenir, nous agitions en votre présence, Seigneur, qui êtes l'immuable vérité, quelle sera l'éternelle vie des bienheureux, cette vie que nul œil n'a jamais vue, que nulle oreille n'a jamais entendue, et que l'esprit de l'homme n'a jamais comprise : et les bouches de nos cœurs s'ouvraient avec avidité vers les célestes eaux de votre source sacrée ; de cette source de vie qui est en vous-même, afin qu'en étant arrosés autant que nous en étions capables, nous pussions en quelque manière comprendre une si grande chose.

Et comme notre discours se terminait à cette considération : que la plus grande volupté des sens dans le plus grand éclat de beauté et de splendeur qui se puisse imaginer parmi les créatures corporelles, non-seulement n'était pas digne d'entrer en comparaison avec cette vie toute divine, mais ne méritait pas seulement d'être nommée, nous nous élevâmes vers cette immuable félicité par les mouvements d'une affection violente : nous traversâmes l'un après l'autre tous les êtres corporels, et ce ciel

même d'où le soleil, la lune et les étoiles répandent leur lumière sur la terre : nous allâmes encore plus avant, en vous considérant, en parlant de vous, et en admirant vos ouvrages : nous entrâmes dans nos âmes, et passâmes outre pour arriver à l'abondance inépuisable de cette heureuse région, où la vérité est l'aliment incorruptible dont vous repaissez éternellement vos saints et vos élus, et où la vie est cette sagesse qui a fait tout ce que nous voyons, tout ce qui a été, et tout ce qui sera jamais, cette sagesse qui n'est point créée, mais qui est telle qu'elle a toujours été et qu'elle sera toujours, ou pour mieux dire, qui n'a point été et qui ne sera point, mais qui est simplement, parce qu'elle est éternelle; car ce n'est pas être éternel que d'avoir été et de devoir être.

En parlant ainsi de cette vie si heureuse, et en la recherchant avec ardeur, nous parvînmes jusqu'à la sentir et à la goûter en quelque sorte par un prompt élancement de notre cœur : puis soupirant de n'en pouvoir encore jouir autant que nous eussions voulu, il ne nous resta qu'à y demeurer unis par cet esprit dont nous avons reçu les prémices, notre propre faiblesse nous forçant bientôt de retourner aux paroles extérieures, et au son de cette voix qui se forme dans cette bouche. Et qu'y a-t-il en cela de semblable à votre parole éternelle, mon Dieu, laquelle en demeurant immuable ne vieillit jamais et donne à toutes choses une face nouvelle?

C'est pourquoi nous disions : S'il se trouvait une âme en qui fissent silence les impressions tumultueuses de la chair; en qui fissent silence les fantômes de la terre et des eaux et de l'air; en qui les cieux fissent silence, et qui, se faisant silence à soi-même, sans penser à soi passât hors de soi; en qui enfin fissent silence les songes et les images qui remplissent l'imagination, toutes les voix, tous les signes, tout ce qui passe; car si quelqu'un écoute ces choses, elles lui diront toutes : Nous ne nous sommes pas

faites nous-mêmes, mais nous tenons l'être de celui qui subsiste éternellement; si donc toutes ces choses se taisaient après nous avoir ainsi parlé, et nous avoir rendus attentifs à écouter celui de qui elles tiennent l'être, et que lui seul nous parlât, non plus par elles, mais par lui-même, en sorte que nous entendissions sa parole, non par une langue mortelle, ni par la voix d'un ange, ni par le bruit du tonnerre, ni par l'énigme d'une parabole; mais que lui-même que nous aimons en elles nous parlât sans elles; comme à présent notre âme s'élève par le vol impétueux de sa pensée jusqu'à cette sagesse éternelle, qui possède un être immuable au-dessus de tout : si cette sublime contemplation continuait, et que, toutes les autres vues de l'esprit qui sont d'une nature entièrement différente ayant cessé, celle-là seule absorbât l'âme, et la comblât d'une joie intérieure, et que la vie éternelle ressemblât à ce ravissement en Dieu que nous venons d'éprouver pour un moment, et après lequel notre âme soupire encore : ne serait-ce pas là l'accomplissement de cette parole de l'Écriture : « entrez dans la joie de votre Seigneur? » Et quand sera-ce que nous recevrons un bonheur si incompréhensible? Sera-ce lors que nous ressusciterons, comme parle l'Apôtre, mais sans être tous changés?

Nous nous entretenions dans ces pensées, quoique ce ne fût pas en ces mêmes termes. Et vous savez, mon Dieu, qu'à la suite de cette conversation, comme tout ce qu'il y a de charmant et d'agréable au monde ne nous semblait digne que de mépris, ma pieuse mère me dit : « Mon fils, je vous avoue que, pour ce qui est de moi, il n'y a plus rien en cette vie qui soit capable de me plaire, et je ne sais plus ce que j'y fais, ni pourquoi j'y demeure davantage, puisque je n'ai plus rien à y espérer. Il n'y avait qu'un seul motif pour lequel je désirais un peu rester en cette vie; c'était afin de vous voir chrétien et catholique avant que je mourusse. Or, Dieu m'a comblée, puisqu'il

ne m'a pas seulement accordé une telle grâce, mais aussi celle de vous voir devenu entièrement son serviteur par le mépris où vous tenez les félicités de ce monde. Que fais-je donc ici davantage?

(Saint Augustin. *Confessions*, liv. IX, ch. x.)

---

---

## XV. DE L'UNITÉ DE DIEU.

Y a-t-il une Providence qui veille sur toute la nature, ou toutes choses ayant été formées par le hasard, lui doivent-elles aussi leur conservation? Démocrite a été l'auteur de cette opinion, et son disciple Épicure l'a pareillement enseignée. Mais ces deux philosophes n'ont fait que renouveler l'impiété de deux fameux athées, Protagoras et Diagoras, dont le premier doutant de la Divinité, et le second la niant absolument, s'accordaient en cela, qu'ils ôtaient à la Providence le gouvernement de l'univers.

Les stoïciens au contraire ont toujours soutenu que le monde n'avait pu être formé que par cette souveraine puissance, et ne pouvait se conserver que par ses soins. Cicéron même, quoiqu'il fût académicien déclaré, abandonna sur ce point l'incertitude de sa secte, pour confirmer par plusieurs arguments affirmatifs le sentiment des stoïciens, et le fortifier par de nouveaux raisonnements : ce qu'il fait dans plus d'un ouvrage, mais principalement dans celui qu'il a composé sur la *Nature des dieux*. Et certes, pour convaincre de fausseté l'opinion de trois ou quatre philosophes, il n'y a qu'à leur opposer le témoignage unanime des peuples et des nations entières, qui n'ont à l'endroit de la Divinité qu'une même voix et un même langage. Car quel est l'homme assez grossier, et dont l'esprit et les mœurs soient assez sauvages et assez brutales, pour qu'en levant les yeux au ciel, il ne soit pas convaincu de la nécessité d'une providence, quoiqu'il puisse ignorer quel est le Dieu qui la fait agir, lorsqu'il vient à contempler la disposition des corps célestes, leur mouvement, leur étendue, leur durée, leur utilité, leur éclat, leurs effets? Et il ne se peut pas qu'il ne conçoive en même temps que ce qui se maintient

dans un ordre si admirable, et se meut par des ressorts si justes, ne soit l'effet d'une cause encore plus excellente, et d'une sagesse qui ne peut être que celle d'un Dieu? Nous n'estimons pas d'ailleurs qu'il puisse y avoir un seul homme, s'il se sert de son esprit pour penser et de sa raison pour former un raisonnement, qui ne comprenne, par cet unique secours qu'il tire de la nature, qu'il n'y a qu'un Dieu qui soit l'auteur de toutes choses, et qui les conserve en vertu de la même puissance par laquelle il les a créées. Car quel besoin y a-t-il d'admettre plusieurs dieux? Est-ce qu'un seul n'a ni assez d'intelligence, ni assez de force pour un emploi si vaste et si pénible? Et peut-être que les forces de plusieurs, unies ensemble, pourront suppléer à la faiblesse d'un seul. C'est sans doute ce que s'imaginent ceux qui veulent établir la pluralité des dieux : ils les croient faibles et incapables de soutenir un si pesant fardeau, sans le secours mutuel et charitable qu'ils reçoivent l'un de l'autre. Mais comment une telle puissance peut-elle s'accorder avec la nature de Dieu qui renferme en soi une puissance infinie? Il n'y a donc qu'un Dieu dont la puissance est sans bornes et la force sans faiblesse. Car cela seul peut être appelé infiniment stable, qui ne peut rien perdre, et infiniment parfait, qui ne peut rien acquérir. Qui doute qu'un roi à qui toute la terre serait soumise n'eût un pouvoir d'une plus grande étendue que si cet empire était partagé entre plusieurs rois? Il en sera de même de l'empire de l'univers, si on le partage entre plusieurs divinités. Or, comme il est certain qu'un pouvoir infini ne peut résider que dans un être qui est en toutes choses et en qui toutes choses sont, si la Divinité n'est unique, en qui trouvera-t-on ce pouvoir? Sera-ce dans des divinités subalternes, qui, le divisant entre elles, détruisent entièrement sa nature Ces petits dieux qu'on se figure n'auront en particulier qu'un pouvoir fort limité, parce qu'il manquera à chacun ce qui sera dans tous les autres; et plus leur nombre sera

grand, moins ils auront de pouvoir. Bien plus, cette souveraine puissance ne peut souffrir la moindre division; car tout ce qui peut être divisé, peut être altéré. Or Dieu étant incorruptible ne peut souffrir aucune altération : concluons donc que la puissance de Dieu, qui n'est point distincte de Dieu même, ne saurait être divisée. Et certes celui-là est dans une erreur grossière, qui ne peut s'imaginer qu'un corps d'une si grande étendue que le monde puisse être régi par un seul : il ignore l'immensité de la puissance divine, s'il croit que celui qui l'a créé sans aide ait besoin d'aide pour le gouverner. Mais peut-être voudra-t-on encore nous contester ce point. Un seul être, dira-t-on, n'a pu construire une machine composée de tant de ressorts si justes, et qui ne se dérangent jamais; assembler tant de différents corps pour n'en former qu'un; les maintenir tous dans un accord admirable; y répandre tant d'ornements qui surprennent par leur variété et par la merveilleuse proportion qui se trouve entre eux; il faut nécessairement que plusieurs aient mis la main à un si bel ouvrage. Et moi je soutiens qu'un seul être en est l'auteur. Imaginez dans vos dieux telle grandeur qu'il vous plaira; multipliez-en le nombre à proportion du besoin que vous croyez en avoir pour un édifice si considérable; supposez dans chacun d'eux autant de puissance, de vertu, de sagesse, de majesté, que vous voudrez : je réunirai tout cela dans un seul, et je vous soutiendrai, de plus, qu'il y en a en lui une infinité de fois plus qu'il n'est possible de le dire ni de le penser. L'esprit humain, en effet, n'a point d'idée, quelque élévation qu'il lui veuille donner, qui puisse représenter seulement l'ombre de cette divine intelligence : comment en pourrait-il soutenir l'éclat? La langue n'a point de parole, quelque énergique qu'elle soit, qui puisse expliquer le moindre des effets qui partent de cette divine puissance : comment en pourrait-elle exprimer l'étendue? Je sais qu'on peut encore nous opposer que tous ces dieux, considérés chacun en particulier, sont aussi

grands que le seul Dieu que nous reconnaissons : mais il n'est rien de moins juste que cette pensée; car il faut de toute nécessité que le pouvoir de ces dieux soit borné : de telle manière que si l'un d'eux veut tant soit peu étendre le sien, il ne le peut qu'il ne rencontre un des autres dieux et qu'il ne le chasse du poste qu'il occupait. Or peut-on appeler divin un pouvoir qui se trouve enfermé dans de certaines limites? Quel dieu, à qui l'on prescrit, pour ainsi dire, une sphère d'activité, hors de laquelle il ne lui est plus permis d'agir! Mais ils ne prévoient pas, ces partisans de la pluralité des Dieux, qu'il peut arriver que ces Dieux se trouvent de sentiments opposés, comme il arriva en effet durant la guerre de Troie (du moins si nous en croyons Homère); car les uns voulant la ruine de cette ville, et les autres au contraire la voulant sauver, ils en vinrent aux mains, et ce différend pensa avoir de fâcheuses suites pour la céleste république. Les conséquences en seraient incomparablement plus dangereuses dans le gouvernement du monde. Et voyez à quoi on serait réduit, et quel désordre ce serait dans la nature, si, par exemple, l'un de ces dieux, ayant destiné une certaine quantité de pluie bienfaisante pour arroser la terre et la rendre féconde au printemps, il prenait fantaisie à un autre dieu d'envoyer de la neige? Il est donc constant que le monde ne peut être gouverné que selon la suprême volonté d'un seul, comme une armée ne saurait subsister que sous les ordres d'un seul général. Vouloir enfin admettre plusieurs dieux dans le gouvernement de l'univers n'est pas moins contraire au bon sens et à la raison, que d'introduire dans le corps humain plusieurs âmes pour conduire et régler les mouvements de ce petit monde, dont la structure n'est peut-être pas moins admirable que celle du grand : en sorte qu'une âme régirait les passions, une autre âme ferait agir les membres, chacun suivant les fonctions auxquelles il est destiné : celle-ci appliquerait les sens à leurs objets, celle-là fournirait les esprits et les enverrait aux endroits où ils sont néces-

saires; une autre enfin ferait jouer tous les ressorts qui entretiennent la vie, et par où subsiste la machine. Si donc une âme seule peut gouverner le corps qu'elle anime, pourquoi ne veut-on pas qu'un Dieu puisse seul gouverner le monde qu'il a créé? D'ailleurs, si l'on prétend que tous ces dieux, dans l'exercice de leur emploi, reçoivent les ordres de l'un d'entre eux, qui soit comme leur chef, ce ne seront plus des dieux, mais les officiers et les ministres de celui qui leur commande, qui prescrit à chacun ce que chacun doit exécuter, qui distribue les charges, qui est celui à qui les autres obéissent. En un mot, si l'égalité ne se rencontre point entre eux, la Divinité ne s'y trouve pas davantage; car le commandement absolu exclut toute obéissance, et le nom de Dieu est le nom d'une puissance absolue.

Les prophètes, dont le nombre n'est pas peu considérable, ont tous annoncé un seul Dieu. Et ce qui doit donne à leur témoignage un caractère d'infaillibilité, c'est que par l'inspiration de ce même Dieu, ils ont tous prédit c qui devait arriver dans la suite des siècles, avec une uni formité capable de convaincre les moins crédules. Ceux qu font gloire de ne point déférer à la vérité soutiennent qu ces hommes divins ne méritent aucune créance, et que dans les oracles qu'ils ont rendus, ils ont moins été le organes de leur Dieu que les interprètes de leurs propre pensées. Peut-être, parce qu'ils n'ont parlé que d'une seu Divinité, les veut-on faire passer pour des fanatiques o pour des imposteurs? Cependant, nous voyons que leur prophéties s'accomplissent tous les jours; et ce rappo merveilleux entre les prédictions et les événements, entre les paroles d'un prophète et celles d'un autre pro phète, nous fait assez connaître que ce n'est l'ouvrage de la démence, ni de l'imposture. Et quelle plus grande t mérité que d'oser accuser ces hommes admirables d'avo voulu imposer aux peuples, eux que Dieu n'avait pas seu lement envoyés pour publier son nom par toute la terr

mais aussi pour en chasser l'injustice qui y régnait! Mais, après tout, quel est le motif le plus ordinaire qui inspire le mensonge et qui fait les fourbes, sinon le désir qu'on a de s'élever dans le monde aux dépens de la crédulité des simples? Or, qui fut jamais moins attaché aux richesses et moins susceptible d'ambition que ces hommes de Dieu? Ils se sont acquittés de leur ministère avec un si grand désintéressement, qu'ayant abandonné ce qu'une prévoyance raisonnable pouvait leur conseiller de se réserver pour le soutien de leur vie, ils l'ont attendu chaque jour de la main de Dieu, et, loin d'avoir acquis dans l'exercice de leurs fonctions des biens et des honneurs, ils n'y ont trouvé que des supplices et la mort. C'est le prix ordinaire dont les méchants payent la charité sincère des gens de bien, qui les reprennent de leurs désordres et qui leur veulent inspirer l'amour de la vertu : ils conçoivent en même temps de l'aversion pour la vertu et de la haine pour ceux qui leur en proposent les maximes. Ajoutons à cela que, parmi ces prophètes, il s'est trouvé des princes et des rois sur qui sans doute le soupçon d'une basse avarice ne tombera jamais, et qui, cependant, aussi bien que les prophètes d'un rang inférieur, ont enseigné l'unité de Dieu.

Mais n'insistons pas davantage sur cette preuve, quelque certitude qu'elle ait, puisqu'elle n'en a pas pour ceux qui se font un honneur de ne rien croire, et venons à leurs propres auteurs. Nous consentons même à les prendre pour juges, et nous ne les récuserons point, quoiqu'on veuille qu'ils ne nous soient pas favorables. Ces juges sont les poëtes et les philosophes. Nous prétendons trouver dans leurs écrits des preuves de l'unité de Dieu; et il faut avouer que l'éclat de cette vérité est si pénétrant qu'il n'y a point d'yeux, quelque fermés qu'ils soient par l'ignorance ou par la passion, qui ne soient forcés de s'ouvrir lorsqu'ils sont frappés de sa lumière.

Orphée, le plus ancien des poëtes et contemporain des dieux (puisqu'on dit qu'il se trouva sur le vaisseau des

Argonautes avec Hercule, et les deux frères Castor et Pollux), Orphée, dis-je, appelle Dieu « le premier né, » comme étant le principe de toutes choses. Il le nomme encore « celui qui a apparu, » parce qu'il est le premier qui soit sorti du néant; et comme ce poëte ne peut concevoir ni la véritable origine ni la véritable nature de Dieu, et ne voit rien de plus grand que l'air, ni qui ait plus de rapport avec l'immensité de Dieu, il le fait naître de cette vaste étendue de l'air. Il ajoute : que ce Dieu est le père de plusieurs autres dieux; qu'il a bâti le ciel pour leur servir de demeure, et pour rassembler autour de lui dans le même palais cette nombreuse et divine famille. Ainsi ce poëte théologien, conduit par le seul instinct de la nature et éclairé de ses seules lumières, comprit sans peine qu'il y avait un être suprême auteur des autres êtres : car il ne pouvait attribuer cette qualité à Jupiter, puisqu'il était fils de Saturne; ni à Saturne, puisque le Ciel passait pour son père; ni au Ciel même, qui ne faisant qu'une partie du monde et n'en étant qu'un élément, reconnaît nécessairement lui-même un principe. Cette suite de raisonnements conduisit enfin Orphée à l'existence de ce Dieu premier né, entre les mains duquel il mit un pouvoir universel sur toutes les créatures.

Pour Homère, il ne nous a rien laissé qui pût éclaircir cette question, ayant écrit les aventures des dieux d'une manière qui n'a nul rapport à la grandeur qu'on doit supposer dans des êtres si excellents, et qui sans doute convient mieux à la faiblesse des hommes qu'à la majesté de Dieu.

Il semblerait qu'Hésiode, qui a composé un livre exprès sur cette matière, pourrait nous être utile dans la recherche que nous faisons; il faut cependant demeurer d'accord que son ouvrage ne nous peut fournir que de faibles preuves. Il le commence par la description du chaos, de cette masse informe, de cet amas confus de matière, sans nous apprendre en quel temps et de quelle sorte les parties de cette matière première se sont trouvées unies

ensemble. Car, comme toutes choses doivent avoir reçu leur disposition et leur arrangement de la main de quelque excellent ouvrier, il faut nécessairement que la matière ait reçu son existence de quelque être supérieur; et quel autre que Dieu peut lui avoir donné cette existence? Mais Hésiode n'entre point dans cette pensée; il ne saurait goûter une vérité qui lui est inconnue; et il paraît bien que lorsqu'il monta sur le Parnasse pour y composer son poëme, il l'avait médité à loisir et que les Muses (comme il voudrait nous le faire croire) ne le lui inspirèrent jamais.

Virgile, le premier de nos poëtes latins, s'est beaucoup moins éloigné de la vérité, lorsqu'il parle ainsi de Dieu :

Au commencement le ciel, la mer et les globes célestes furent comme animés d'un souffle de vie; tout reçut le mouvement de l'Esprit, qui se répandit et se mêla dans toutes les parties de l'univers.

Et, pour ne laisser aucun doute touchant la nature de cet Esprit, auquel il attribue une puissance si universelle, il dit nettement en un autre endroit :

Que Dieu remplit la terre, la mer et l'immense étendue de l'air, et que tous les animaux qui vivent au milieu de ces éléments tiennent de lui l'être et la vie.

Ovide, dès le début de son excellent livre des Métamorphoses, avoue que le monde est l'ouvrage de Dieu, qu'il appelle en plus d'un endroit :

Le Créateur du monde, et l'auteur de toutes choses.

Mais laissons là les poëtes, et consultons les philosophes, dont l'autorité doit avoir plus de poids, et le témoignage plus de certitude, puisqu'on est persuadé qu'ils ne s'occupent pas, comme les poëtes, à embellir le mensonge, mais que leur unique étude est la recherche de la vérité.

Thalès de Milet, qui fut un des sept sages de la Grèce,

et qu'on croit avoir été le premier qui ait traité des causes naturelles, fait naître toutes choses de l'eau; il soutient que Dieu s'est servi de cet élément pour les former. Ainsi, suivant cette opinion, l'eau est la matière, et Dieu est l'agent qui l'a mise en œuvre.

Dieu, selon Pythagore, est une âme qui anime toutes les parties de ce grand univers, qui est répandue partout, et qui donne la vie aux animaux et l'être à tout ce qui existe.

Anaxagore veut que Dieu soit une intelligence infinie, qui a en soi le principe de tout mouvement.

Anthisthène laisse aux peuples ses dieux; mais il n'en reconnaît qu'un, qui est l'auteur de la nature.

Cléante et Anaximène croient que cette partie de l'air, la plus pure et la plus voisine du ciel, est Dieu même. A quoi Virgile notre poëte semble faire allusion, lorsqu'il dit que :

L'air, qui est le Père tout-puissant, descend dans le sein de la Terre son épouse par des pluies qui la rendent féconde; et que, s'insinuant par tout cet élément, il y forme les germes, les fait croître, et les nourrit.

Chrysippe veut que Dieu soit une vertu naturelle, excitée et comme animée par un esprit divin. Quelquefois il nomme Dieu une nécessité divine.

Zénon l'appelle une « loi divine et naturelle. » Tous enfin, dans une diversité apparente de sentiments, conviennent qu'il y a une Providence. Car que ce soit ou la nature, ou un air subtil, ou une souveraine raison, ou une intelligence, ou une nécessité fatale, ou une loi divine, ou telle autre chose qu'il leur plaira d'imaginer, c'est ce que nous appelons Dieu. Et qu'importe que tous ces noms soient différents, s'ils rappellent les esprits à une même notion, et s'ils y forment la même idée?

Quoique Aristote ne soit pas toujours d'accord avec lui-même, et que ses opinions se combattent quelquefois, il marque en ceci une conformité toujours égale, et sans

jamais varier il confesse qu'il n'y a qu'une seule et unique intelligence qui gouverne le monde.

Platon, qui est estimé le plus sage et le plus éclairé des philosophes, établit clairement un seul gouvernement monarchique dans l'univers; et, sans se servir des noms d'air, de raison ou de nature, il appelle Dieu souverain monarque, et il le fait auteur de ce grand et admirable ouvrage.

Cicéron, qui le suit et l'imite en plus d'un endroit, rend souvent témoignage à l'unité de Dieu : et dans son *Traité des lois* il ne fait point de difficulté de le nommer l'Être suprême. Il se sert même de cet argument pour prouver que le monde est gouverné par ce premier de tous les êtres : c'est dans le livre de la *Nature des dieux :* « Il n'y a rien, dit-il, de plus grand, rien de plus excellent que la nature divine; par conséquent il n'y a que cette divine essence qui ait droit de posséder l'empire souverain sur toutes les créatures : elle seule est indépendante; donc tout doit dépendre d'elle. » C'est ce qu'il confirme encore, dit-il, par la définition qu'il donne de la Divinité. » Le Dieu, que nous concevons, est un esprit libre, dégagé de toute matière, immortel, qui connaît tout, et qui donne le mouvement à tout. »

Enfin Sénèque, stoïcien déterminé s'il en fut jamais, et dévoué entièrement aux opinions du Portique, ne rend-il pas à Dieu en mille rencontres la gloire qui lui est due. Venant à parler de la mort qui arrive dans un âge peu avancé : « Vous ignorez, dit-il à un de ses amis, quelle est la grandeur et la majesté de votre juge; sachez qu'il a un pouvoir absolu sur les hommes, et qu'il est le maître des dieux. » Et ailleurs : « Lorsque Dieu voulut jeter les premiers fondements de cet édifice merveilleux, qui surprend encore tous les jours nos yeux et nos esprits, il créa des dieux, qu'il fit ses ministres dans la conduite de ce vaste empire; et quoiqu'il fût présent partout, il trouva bon d'établir divers départements et d'assigner à chacun

une portion de l'univers, qu'il confia à son administration et à ses soins. » Ce philosophe parle le même langage que nous en plusieurs endroits de ses ouvrages. Mais nous l'écouterons encore autre part; qu'il suffise présentement d'avoir montré que les plus grands hommes et les génies les plus sublimes de la savante Grèce et de la sage Italie ont approché de la vérité ; et ils l'eussent sans doute vue dans toute son évidence, si le malheur de leur naissance ne les eût engagés dans des opinions fausses, quoique établies par la coutume, par une longue suite d'années, et par le consentement des peuples. C'est sur la foi de ces opinions trompeuses qu'ils ont cru qu'il y avait d'autres dieux que celui qu'ils reconnaissaient pour le premier et le plus ancien de tous ; et qu'attribuant des qualités divines à diverses choses qui servent à l'entretien de la vie des hommes, ils en ont fait des Divinités, et leur ont offert avec de l'encens leurs vœux et leurs hommages.

Venons maintenant aux preuves divines : mais, avant que d'en montrer la certitude et l'évidence, examinons-en une qui n'est pas à mépriser, soit à cause de son ancienneté qui l'a en quelque sorte consacrée, soit parce que celui qui nous la doit fournir a été mis lui-même au rang des dieux. Nous lisons donc dans Cicéron, que le souverain pontife Cotta, disputant de la religion contre les stoïciens et expliquant les divers sentiments qui partagent les philosophes touchant le nombre et la nature des dieux, dit que l'antiquité avait reconnu cinq différents Mercures : et, après avoir raconté l'histoire des quatre premiers, il vient aux aventures du cinquième. Ce fut celui qui, ayant tué Argus, chercha dans l'Égypte un asile contre le ressentiment de Junon. Pendant le séjour qu'il y fit, il communiqua aux Égyptiens la connaissance des lettres, et leur dicta des lois; et ces peuples par reconnaissance donnèrent son nom au premier mois de l'année, bâtirent en sa mémoire une ville que les Grecs appellent encore aujourd'hui Hermopolis , et lui rendirent tous les honneurs

qu'on ne rend qu'à la Divinité. Quoique ce prétendu dieu des Saïtes ne fût en effet qu'un homme, ce fut un homme extraordinaire : il rassembla en lui tout ce que la nature et l'art peuvent produire de lumières, et il posséda dans un degré si éminent les connaissances acquises et infuses, qu'elles lui méritèrent le glorieux nom de Trismégiste, c'est-à-dire trois fois grand. Il écrivit plusieurs livres sur les choses qui concernent la religion. Là il établit la grandeur, la souveraine puissance et l'unité de Dieu, et il lui donne, comme nous, le nom de Dieu et de Père. Mais afin de réprimer la curiosité peu religieuse de ceux qui voudraient savoir son véritable nom, il soutient qu'il n'en doit point avoir à cause de son unité. Car voici ses propres termes : « Dieu est un ; or, ce qui est un n'a pas besoin de nom : Dieu est celui qui est, voilà son nom. Dieu est donc sans nom parce qu'il est seul, et que les noms ne sont nécessaires que lorsqu'il y a pluralité ; ils ne servent enfin qu'à empêcher la confusion qui se rencontrerait entre plusieurs, si l'un n'était pas distingué de l'autre par un nom particulier. »

Il faut actuellement parler des livres que les sibylles ont laissés ; nous y trouverons, touchant la vérité que nous voulons établir, des preuves plus certaines et qui ne seront pas sujettes aux défauts de celles que nous avons produites jusqu'ici ; car nos adversaires refuseront peut-être d'ajouter foi aux poëtes, parce que la perfection de leur art consiste à feindre et à rendre le mensonge vraisemblable, et ils ne croiront pas non plus devoir déférer à l'autorité des philosophes, parce que les philosophes étant des hommes, ils peuvent se laisser surprendre à l'erreur ou à l'apparence.

Varron, qui pour sa profonde érudition ne vit personne parmi les Grecs qui ne lui cédât, ni personne parmi les Romains qui osât l'égaler, ce savant homme, dis-je, dans son *Traité des choses divines* qu'il adresse à Caïus César, souverain sacrificateur, venant à parler des

fonctions des quindécemvirs, qui sont préposés à la garde des livres sibyllins, prétend que ce nom ne fut pas donné à ces livres sacrés pour avoir été l'ouvrage d'une seule sibylle. Il remarque que les anciens ayant ainsi nommé toutes les femmes qui paraissaient remplies de l'esprit de prophétie ou agitées de la fureur poétique, tout ce que ces femmes inspirées prononçaient reçut le nom d'oracles sibyllins, tandis qu'elles-mêmes recevaient celui de sibylles, ou du nom de la sibylle qui prophétisait à Delphes, ou plutôt parce qu'elles passaient pour être les interprètes des volontés divines, le nom de sibylle étant composé de deux mots qui signifient, en langue éolienne, *les desseins des dieux*. On compte d'ailleurs dix sibylles, et Varron rapporte leurs noms sur la foi des auteurs qui en ont parlé : la première parut en Perse : Nicanor, qui a écrit l'histoire d'Alexandre, en fait mention ; la seconde, selon Euripide, dans son prologue de Lamia, était originaire de Lybie ; la sibylle de Delphes, au rapport de Chrysippe, dans son *Traité sur la divination* était la troisième ; celle de Cumes était la quatrième : le poëte Nævius et l'historien Pison en parlent l'un dans son poëme de la guerre de Carthage et l'autre dans ses annales. L'Érythréenne fut la cinquième ; Apollodore d'Érythrée la fait citoyenne de la même ville que lui. Ce fut elle qui, voyant partir les Grecs pour Troie, leur prédit la ruine de cette ville, et dit qu'Homère composerait un poëme qu'il remplirait de fictions et de mensonges. Samos donna son nom et la naissance à la sixième ; les Annales de cette île par Ératosthène en conservent le souvenir. La Cumane, nommée Amalthée par Damophile et par Hérophile, est la septième ; cette sibylle, si célèbre dans l'histoire romaine, vivait sous le règne du premier des Tarquins ; elle lui apporta un jour neuf volumes, dont elle lui demanda trois cents pièces d'or. Le roi, indigné de la hardiesse de cette femme, ou étonné de sa folie, ou plutôt effrayé de la grandeur du prix qu'elle mettait à ses livres,

la rebuta; mais elle, sans s'émouvoir, brûla trois de ces volumes, et demanda la même somme pour les six qui restaient; Tarquin, surpris et irrité tout ensemble d'un procédé si nouveau, la traita encore plus rudement, ce qui l'obligea à en brûler trois autres. Le roi, ému de crainte, et peut-être touché de curiosité, voyant qu'elle persistait toujours à demander les trois cents pièces d'or, ordonna de les lui compter sur l'heure, et fit placer dans le Capitole les trois livres qui avaient été sauvés du feu et de l'avarice de la sibylle. Leur nombre fut dans la suite beaucoup augmenté de ceux que plusieurs villes de Grèce et d'Italie envoyèrent à Rome; et on rassemblait avec soin tout ce qui portait le nom de sibyllin, ou qui paraissait en avoir le caractère. La huitième sibylle fut nommée l'Hélespontique; elle était née dans les champs de Troie, au bourg de Marpesse, près de la ville de Gergithium; elle prophétisa sous le règne de Cyrus, et du temps de Solon, si nous en croyons Héraclide. La neuvième était de Phrygie, et publia ses prophéties à Ancyre. La dixième et dernière fut la Tiburtine; elle se nommait Albunée, et on lui avait dressé un autel sur le bord de l'Anio. On dit même que son image tenant un livre à la main fut trouvée au fond de ce fleuve, et que le sénat ordonna qu'elle fût transférée au Capitole pour y recevoir les honneurs divins.

Les livres des sibylles sont entre les mains de tout le monde, hors ceux de la sibylle de Cumes, dont les Romains font un grand mystère; car il n'est permis qu'aux quindécemvirs, dont nous avons parlé, de les voir et de les lire. Chacun de ces livres est appelé le Livre de la sibylle, sans que l'on puisse bien discerner de laquelle des dix chaque livre est en particulier; la seule sibylle d'Érythrée se nomme au commencement du sien; elle déclare que, quoiqu'elle soit née à Babylone, elle prend toutefois le nom d'Érythréenne. Elle rendit ce nom célèbre dans la suite par la noblesse de ses expressions et

par la sublimité des choses qu'elle prédit ; car quoique ses autres compagnes aient publié d'une commune voix l'unité de Dieu, celle-ci le fait d'une manière plus relevée et plus digne de la majesté de celui qu'elle annonce. Voici ce qu'un auteur très-exact, Fenestella, rapporte d'elle au sujet des quindécemvirs : il dit que le Capitole ayant été rebâti sous le consulat de Curion, après un incendie qui n'en avait laissé que des ruines, ce premier magistrat de la République proposa au sénat d'envoyer à Érythrée quelques personnes de considération pour rechercher les livres de la sibylle et les faire transporter à Rome. Le sénat députa pour cet effet trois personnes connues par leur probité, qui revinrent chargées de mille vers qu'elles avaient eu soin de tirer de l'original avec beaucoup de fidélité et d'exactitude. Varron raconte la chose dans les mêmes termes. Voici donc de quelle manière cette sibylle parle de Dieu dans ses vers :

Il n'y a qu'un Dieu, dont la grandeur est infinie et l'essence increéée.

Dieu est seul, infiniment élevé au-dessus des autres êtres : il a créé le ciel et les astres, la terre et les arbres qu'elle porte; la mer et les eaux qui s'y précipitent.

Peuples, adorez ce Dieu, qui est unique, rendez-lui l'honneur qui lui est dû comme au maître du monde; il est seul de toute éternité, et il sera seul dans toute l'éternité.

Une autre sibylle fait parler Dieu de cette sorte :

Je suis le Dieu unique, et il n'y en a point d'autre que moi.

Ces témoignages doivent suffire pour notre dessein; mais l'occasion se présentera peut-être d'en parler encore; et nous achèverons alors de rapporter les témoignages des autres sibylles. Au reste, puisque nous avons entrepris de défendre la vérité contre ceux qui la combattent sans la connaître, et qui, fuyant la lumière de la véritable religion aiment à demeurer dans les ténèbres de celle où ils sont nés, de quelles plus fortes preuves pour-

rions-nous faire usage pour les détromper, que de celles que leurs propres dieux nous fourniront ?

Apollon, celui de leurs dieux qu'ils croient le plus éclairé et le plus savant dans la connaissance des mystères, ayant quitté Delphes pour venir demeurer à Colophon, dont l'agréable séjour l'avait charmé, un jour que quelqu'un l'interrogeait touchant la véritable essence de Dieu, lui répondit ainsi :

Il est né de lui-même; il ne doit point à une mère la vie dont il jouit, ni à un maître la science qu'il possède; nulle langue ne peut exprimer son nom : le feu est sa demeure : voilà quel est Dieu. Pour nous autres anges, nous ne sommes qu'une portion de la Divinité.

Ces paroles peuvent-elles s'entendre de Jupiter ? Est-il sans mère et sans nom, et l'un et l'autre ne sont-ils pas connus ? Mercure Trismégiste, dont nous avons précédemment rapporté le témoignage, développe encore davantage cette réponse d'Apollon; il ne se contente pas, comme lui, de ne point attribuer de mère à Dieu, il ne lui attribue pas même de père, parce qu'il est lui-même son principe. Et en effet celui qui donne la vie à toutes choses, la peut-il recevoir d'un autre ?

C'est donc une proposition d'une éternelle vérité qu'il n'y a qu'*un Dieu*, qu'*un Père*, et qu'*un Maître*. Et nous croyons l'avoir jusqu'ici suffisamment prouvé, soit en y employant la force du raisonnement, soit en produisant, pour l'appuyer, une foule de témoins qui ne doivent pas être suspects à nos adversaires, puisqu'ils appartiennent au même parti qu'eux. Mais peut-être quelqu'un nous adressera-t-il la même question que Cicéron met dans la bouche d'Hortensius : « Si Dieu est seul, de quelle félicité peut-il jouir dans une si triste solitude ? » Il est vrai que Dieu est seul, mais il n'est pas vrai qu'il soit solitaire comme on se l'imagine, ni relégué, pour ainsi dire, dans le fond d'un désert. Il a sa cour, il a ses ministres que nous appelons ses anges; et c'est la pensée d'un philosophe, laquelle nous

avons alléguée en un autre endroit : « Dieu, dit Sénèque, a créé de purs esprits pour être ses ministres dans le gouvernement du monde. Mais ces ministres ne sont pas des dieux, et ne veulent point passer pour tels. Ils n'ont garde d'accepter des autels, ni de demander des sacrifices. Toute leur gloire consiste dans la prompte obéissance qu'ils rendent aux ordres du Tout-Puissant. » Qu'on ne présume donc pas que ces esprits soient les fausses divinités que le peuple adore : quoique, après tout, il nous soit fort indifférent qu'on ait cette pensée, elle ne peut avoir aucune force contre nous, puisque l'unité que nous reconnaissons en Dieu exclut toute pluralité. Qu'ils s'informent du moins, ces adorateurs des faux dieux, quel nom ils peuvent leur donner sans crime. Qu'ils sachent qu'on viole le respect qu'on doit à Dieu, lorsqu'on donne à plusieurs un nom qui ne peut appartenir qu'à un seul ; et que ce grand Dieu ne communique à personne ni son nom ni sa puissance. Qu'ils apprennent de leur Apollon ce qu'ils doivent croire de Jupiter et des dieux qui sont moindres que lui. Il leur enseignera, par son oracle, que Jupiter n'a pas plus de part à la puissance souveraine que les autres dieux à la nature divine, et que de simples esprits ne sont pas des dieux, mais les hérauts ou tout au plus les ministres du vrai Dieu. Ce n'est pas que dans cet oracle votre Apollon ne soit un imposteur lorsqu'il parle de lui-même ; car, n'étant qu'un mauvais démon, il a pourtant l'audace de se mettre au nombre de ces bienheureuses intelligences que Dieu appelle ses anges. Il est vrai qu'il se rend quelquefois justice, ou plutôt que la force de la vérité l'oblige à confesser malgré lui qu'il est un esprit impur. C'est ce qu'il fit dans cette autre réponse, qu'il rendit à ceux qui lui demandaient la manière dont il voulait être invoqué, et dans la formule de prières qu'il leur prescrivit :

O vous qui savez tout, qui connaissez tout, vous qui êtes présent partout, exaucez nos vœux, ô démon.

En donnant le modèle d'une autre prière qu'il veut qu'on lui adresse, il la commence par ces mots :

Lucifer, qui avez formé cette belle harmonie qui unit ensemble toutes les parties de l'univers, sage démon, etc.

Il se condamne donc lui-même par sa propre bouche, et demeurant d'accord qu'il est Lucifer, ce fameux rebelle, qui, dès le commencement du monde, se révolta contre son créateur, il est en même temps contraint d'avouer qu'il mérite la peine qui est due à son crime. C'est ce qu'il confesse nettement dans un autre de ses oracles :

Les démons qui habitent sur la terre, et ceux qui parcourent les campagnes liquides, gémissent sous la pesanteur des coups que le bras de Dieu fait tomber sur eux sans relâche.

Nous traiterons ailleurs de ces deux espèces de démons. Il nous suffit pour le moment d'indiquer que lorsque Apollon se veut honorer lui-même et se placer dans le ciel de sa propre autorité, il nous apprend que nous devons donner le nom d'anges à ces substances spirituelles qui environnent le trône de Dieu.

Que les hommes ouvrent donc enfin les yeux, qu'ils renoncent à leurs anciennes erreurs, et que, sortant des ténèbres d'un culte faux et profane, ils se laissent conduire, à la faveur d'une plus pure lumière, à la connaissance de leur Dieu, de leur Père. Mais qu'ils sachent que quelques efforts que fasse l'esprit humain, quelle que soit son élévation naturelle, de quelque pénétration qu'il se glorifie, il se trouvera toujours accablé de la puissance de Dieu lorsqu'il en voudra mesurer l'étendue, ébloui de sa majesté s'il la veut regarder trop fixement, et arrêté tout court s'il prétend remonter jusqu'à la connaissance de son origine.

On ne peut sans doute résister à la force et à la multi-

titude des preuves que nous venons de rapporter, ni douter un seul instant que le monde ne soit régi par un pouvoir absolu, et par une providence infiniment sage, qui n'est autre chose que Dieu même. Platon, étonné des splendeurs de cette majesté, et considérant qu'elle doit être la force et la vertu qui donne le mouvement et la vie à tous les êtres, avoue, dans son *Timée*, que l'esprit ne saurait comprendre, ni la parole exprimer tant de grandeur et de puissance. Après cela, qui osera seulement penser qu'il y ait rien, je ne dis pas de difficile, mais d'impossible à Dieu, à ce Dieu qui, ayant formé dans son entendement le dessein et le plan de tant d'ouvrages merveilleux, les a produits au dehors par sa puissance, et les a perfectionnés par sa parole? Sa sagesse les gouverne, son esprit y maintient l'ordre, sa bonté les conserve; et, quoique nos yeux soient témoins de ces miracles, ces miracles demeurent toujours incompréhensibles et toujours ineffables. Car Dieu ne peut être parfaitement connu que de lui-même.

(Lactance. *Institutions divines*, liv. Ier, ch. V, VIII.)

---

## XVI. DE L'IMMENSITÉ ET DE LA BEAUTÉ DE DIEU.

Le ciel et la terre vous renferment-ils en eux, Seigneur, parce que vous les remplissez? Ou les remplissez-vous de telle sorte qu'il reste encore quelque chose de vous après que vous les avez remplis parce qu'ils ne peuvent vous renfermer tout en eux? Que si cela est, mon Dieu, où répandez-vous ce qui reste ainsi de vous, après que vous avez rempli le ciel et la terre? Mais n'est-ce point une pensée plus digne de votre grandeur, de croire que vous n'avez pas besoin d'être contenu par quelque chose, vous qui contenez toutes choses, parce que vous ne les remplissez de vous qu'en les contenant en vous? Car les vases qui sont pleins de vous ne vous tiennent pas renfermé en eux et arrêté par leur circonférence, comme ils contiennent et arrêtent l'eau dont ils sont remplis; puisque encore qu'ils se brisent, vous ne vous répandez point. Et lorsque vous vous répandez sur nous, vous ne tombez pas comme une liqueur qui est répandue, mais vous nous élevez vers vous et vous ne vous écoulez pas, mais vous nous rassemblez et réunissez en vous.

Or, remplisssant ainsi toutes choses dans cette vaste étendue de votre être infini et universel, les remplissez-vous toutes de toute cette universalité de votre être? Ou parce qu'elles ne peuvent toutes vous comprendre tout entier, ne comprennent-elles que quelque partie de vous; et est-ce la même partie de vous qu'elles comprennent toutes ensemble? Ou chacune d'elles en comprend-elle une en particulier, les plus grandes une plus grande, et les plus petites une plus petite, comme s'il pouvait y avoir en vous de plus grandes et de plus petites parties? Ou ne devons-nous pas dire plutôt que vous êtes tout entier en

toutes choses, et qu'aucune chose néamoins ne vous comprend tout entier?

Qu'êtes-vous donc, ô mon Dieu, qu'êtes-vous, sinon le Dieu et le maître de toutes les créatures? Car y a-t-il un autre Dieu que le Seigneur, y a-t-il un autre Dieu que celui que nous adorons? C'est vous, Seigneur, dont la majesté suprême est accompagnée d'une suprême bonté, et qui n'avez pas seulement une très-grande puissance, mais une toute-puissance qui est infinie. C'est vous qui êtes également très-miséricordieux et très-juste : qui, étant très-présent partout, êtes néanmoins très-invisible et très-caché en tous lieux, et n'êtes pas moins aimable par votre parfaite et souveraine beauté, que redoutable par votre force invisible. C'est vous, ô mon Dieu, qui, subsistant dans un être toujours immobile et toujours le même, êtes néanmoins toujours incompréhensible; qui, bien que vous soyez immuable, causez tous les changements et toutes les révolutions du monde; et qui, n'étant ni nouveau ni ancien, ni jeune ni vieux, renouvelez toutes choses et faites vieillir et sécher en même temps toute la force et la vigueur des superbes, sans qu'ils sentent votre main qui les précipite. C'est vous, Seigneur, qui agissez sans cesse, et ne laissez pas de demeurer dans un éternel repos; et qui, bien que vous soyez incapable d'aucune indigence, avez soin toutefois de recueillir le fruit de vos dons. C'est vous qui nous soutenez de votre main, qui nous remplissez de votre esprit et qui nous couvrez de votre protection. C'est vous qui nous créez de nouveau en nous tirant du néant de notre péché : qui nous nourrissez par votre parole, et qui nous perfectionnez peu à peu par l'accroissement de votre grâce. C'est vous enfin qui nous cherchez après que nous nous sommes perdus, comme si vous aviez quelque besoin de nous retrouver.

Vous aimez, Seigneur; mais vous aimez sans trouble

et sans passion. Vous êtes jaloux; mais vous êtes exempt des craintes et des inquiétudes de la jalousie. Vous vous repentez; mais votre repentance est sans douleur et sans tristesse. Vous vous mettez en colère; mais il n'y a rien de plus calme ni de plus tranquille que votre colère. Vous changez vos ouvrages, mais vous ne changez point vos desseins et vos conseils. Vous recouvrez ce que vous n'avez pu perdre. Vous êtes comblé de richesses, et vous aimez les grands gains comme si vous étiez pauvre. Vous n'êtes point avare; et vous exigez toutefois l'intérêt et l'usure des dons que vous dispensez aux hommes. Quoique personne ne puisse rien posséder qui ne soit à vous, on ne laisse pas de vous donner plus que vous ne demandez, afin que vous soyez redevable. Vous rendez ce que vous devez, sans être obligé par aucune dette : et vous remettez ce qu'on vous doit, sans rien perdre de ce que vous remettez. Mais quelle proportion y a-t-il, mon Dieu, entre ce que vous êtes, et ce que je viens de dire de vous, ô mon Seigneur! ô ma vie! ô mes chères et saintes délices! Et que dit-on de grand de votre divine majesté lorsqu'on en dit les plus grandes choses? Combien donc sont malheureux ceux qui ne parlent point du tout de vous, ô mon Dieu! puisque ceux même qui parlent le plus sont des muets s'ils ne parlent de vous.

Et cependant, que j'ai commencé tard à vous aimer, ô beauté si ancienne et si nouvelle! Que j'ai commencé tard à vous aimer! Vous étiez au dedans de moi : mais, hélas! j'étais moi-même au dehors de moi-même. C'était en ce dehors que je vous cherchais. Je courais avec ardeur après ces beautés périssables qui ne sont que les ouvrages et les ombres de la vôtre, tandis que je faisais périr misérablement toute la beauté de mon âme, et que je la rendais par mes désordres monstrueuse et difforme. Vous étiez avec moi, mais je n'étais pas avec vous. Car ces beautés, qui ne seraient point si elles n'étaient en vous,

m'éloignaient de vous. Vous m'avez appelé : vous avez crié, et vous avez ouvert les oreilles de mon cœur en rompant et en brisant tout ce qui me rendait sourd à votre voix. Vous avez frappé mon âme de vos éclairs : vous avez lancé vos rayons sur elle, et vous avez chassé toutes les ténèbres qui la rendaient aveugle au milieu de votre lumière même. Vous m'avez fait sentir l'odeur incomparable de vos parfums, et j'ai commencé à ne respirer que vous, et à soupirer après vous; j'ai goûté la douceur de votre grâce, et me suis trouvé dans une faim insatiable et dans une soif inextinguible de ces délices célestes. Vous m'avez touché, et je suis devenu tout brûlant d'ardeur pour la jouissance de votre éternelle félicité.

(Saint Augustin. *Confessions*, liv. Ier, ch. III-IV; liv. X, ch. XXVII).

---

## XVII. DE LA JUSTICE DE DIEU.

Je ne connaissais point cette justice intérieure et véritable, qui ne juge pas selon la coutume, mais selon la loi très-juste du Dieu tout-puissant, et qui ordonne des pratiques différentes selon les diverses rencontres des temps et les différentes qualités des nations, quoiqu'elle demeure la même dans tous les temps et dans toutes les nations. Je ne considérais pas que c'est par cette justice qu'ont été justes Abraham, Isaac, Jacob, Moïse et David, et tous ces autres grands patriarches qui ont été loués par la bouche de Dieu même; et que, s'ils passent dans l'estime de quelques ignorants pour injustes et déréglés, c'est parce qu'on juge humainement de ces divins hommes, et qu'on mesure par leurs actions et leurs coutumes particulières la conduite générale du genre humain. De même que si quelqu'un qui n'aurait jamais ouï dire comment il se faut armer, entrant dans un arsenal se couvrait la tête avec des cuissarts, et s'armait les jambes et les cuisses avec un casque; puis se plaignait ensuite que ces armes seraient mal faites. Ou comme si en un jour où l'on aurait défendu de tenir marché après-midi, quelqu'un s'offensait de ce qu'il ne lui serait pas permis de vendre alors ce qu'il aurait pu vendre le matin. Ou enfin comme si quelqu'un trouvait étrange que dans une maison quelques serviteurs maniassent des choses malpropres, auxquelles celui qui donne à boire ne doit pas toucher; et qu'il trouvât mauvais que dans une même maison et parmi les serviteurs d'un même maître toutes choses ne fussent pas également permises, ni à tous, ni en tous lieux.

Or c'est précisément ce que font ceux qui ne peuvent souffrir qu'on leur dise que ce qui a été permis aux anciens

justes dans leur siècle, ne l'est plus aux gens de bien dans celui-ci parce que Dieu, selon la diversité des temps, leur a commandé alors des choses qu'il ne nous commande plus aujourd'hui, quoique ces justes aient été soumis aussi bien que nous à son éternelle justice. Et néanmoins ils n'ont pas de peine à comprendre que dans un même homme l'habillement qui est propre à l'un de ses membres ne le soit pas à l'autre; que dans un même jour ce qui a été permis le matin ne le soit plus le soir. Ainsi la justice de Dieu est immuable, parce qu'elle est éternelle; mais les temps changent, parce qu'ils s'écoulent sans cesse, et que leur être n'est qu'une perpétuelle révolution. C'est ce que les hommes ont peine à comprendre; d'autant que, vivant si peu et étant accoutumés aux lois d'un même pays, ils ne sauraient accorder avec ce qu'ils voient tous les jours ces rencontres et ces événements si différents, qu'ils n'ont pu voir dans la suite de tous les siècles, et qui s'étendent par toutes les provinces du monde; au lieu qu'ils sont témoins eux-mêmes de ce qui convient et ne convient pas dans les heures d'un même jour et dans les membres d'un même corps. C'est pourquoi ils se soumettent à cet ordre humain et sensible dont ils reconnaissent l'utilité par leur propre expérience; et ils accusent au contraire l'ordre de la providence de Dieu, parce qu'ils ne peuvent voir cette chaîne merveilleuse de tant d'effets différents, qui découvre l'ineffable sagesse de Dieu dans la liaison et dans le rapport que toutes les parties de l'ensemble ont entre elles.

Je ne savais point alors ces vérités : je ne faisais aucune réflexion sur ces choses, et je n'apercevais point une si grande lumière, quoi qu'elle me frappât les yeux et jetât des rayons de toutes parts. Je ne considérais pas que, lorsque je faisais des vers, il ne m'était pas permis de mettre toute sorte de pieds partout où j'aurais voulu les mettre; mais que je devais les placer différemment, selon les différentes espèces de vers; et que, dans un même

vers, je ne pouvais pas répéter toujours le même pied; quoique néanmoins l'art de la poésie par lequel je réglais les mesures de toutes les syllabes demeurât indivisible en soi-même; qu'ainsi la justice suprême de Dieu à laquelle toutes les âmes saintes sont soumises, devait en une manière sans comparaison plus sublime et plus excellente renfermer en elle-même toutes les lois différentes qu'elle peut donner aux hommes, et qu'elle demeure toujours la même, quoiqu'elle ne leur commande pas toujours la même chose, et qu'elle diversifie ses ordres selon la diversité des personnes et des temps. C'est ce qui me jetait dans l'aveuglement où j'étais, et me portait à blâmer ces saints patriarches, qui non-seulement ont usé des choses présentes, selon l'instinct et le commandement exprès qu'ils avaient reçus de Dieu, mais qui ont même annoncé les choses futures par la lumière divine dont il a éclairé leurs âmes.

Mais de même qu'il y a des lois très-justes qui peuvent changer, il y en a d'autres qui ne changent jamais. Car peut-on s'imaginer ou quelque temps dans l'ordre des siècles, ou quelque lieu dans le monde où il ne soit pas juste d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit et son prochain comme soi-même? Et ainsi les crimes infâmes doivent être rejetés avec exécration et punis avec sévérité, en quelque temps et en quelque lieu que ce puisse être. Et quand tous les hommes de la terre s'accorderaient à les commettre, ils seraient tous coupables également selon les règles de la loi éternelle et immuable; l'homme ayant été créé dans un tel état, que de telles actions ne peuvent jamais être légitimes. Car c'est violer la société que nous devons avoir avec Dieu, que de souiller de la sorte par un déréglement brutal la pureté de la nature dont il est l'auteur.

Quant aux fautes que l'on commet contre les coutumes des pays, elles se doivent éviter selon que les mœurs différentes des peuples nous y obligent, sans que les citoyens

ou les étrangers se donnent la liberté de violer un ordre établi par un long usage, ou par les lois d'une ville ou de tout un peuple, puisqu'il est certain que les hommes dans le gouvernement civil composent ensemble un même corps, et qu'une partie est toujours difforme lorsqu'elle est disproportionnée par rapport à son tout.

Mais quand Dieu commande quelque chose contre les lois ou les coutumes de quelques pays, on doit, ou le faire quand cela n'aurait jamais été fait, ou le renouveler quand cela aurait été discontinué, ou l'établir quand cela n'aurait jamais été établi. Car s'il est permis à un roi, dans une ville qui lui est sujette, de rendre quelque ordonnance que ni lui ni ses prédécesseurs n'auraient encore jamais portée, et si on lui obéit sans violer l'ordre de cette ville, ou plutôt si ce serait violer ce même ordre que de ne lui pas obéir, parce que c'est une loi générale parmi tous les hommes que chaque peuple doit obéir à son roi; avec combien plus de raison devons-nous obéir à Dieu avec une soumission parfaite, lui qui est le monarque souverain de toutes les créatures? Et que si dans la société de la vie humaine on préfère toujours les puissances supérieures aux inférieures, qui ne voit que Dieu doit être sans comparaison préféré à tous, étant infiniment élevé au-dessus de tous?

Ce que nous avons dit des crimes infâmes, qui ne peuvent jamais être permis, se doit dire aussi de ceux qui se commettent contre le prochain avec un désir de lui nuire, ou par des paroles outrageuses, ou par des actions injustes et violentes, soit que l'offenseur veuille se venger, comme un ennemi se venge de son ennemi; soit qu'il ait dessein de tirer de son offense quelque bien et quelque avantage, comme un voleur qui vole un passant; soit qu'il tâche de se délivrer d'un mal qu'il appréhende, comme lorsque l'on attaque celui que l'on craint; soit qu'il soit poussé par l'envie, comme un misérable est jaloux du bonheur d'un homme plus heureux que lui, ou

comme celui qui est dans un état prospère porte envie à ceux qui lui donnent sujet de craindre qu'ils ne deviennent ses égaux, ou à ceux qu'il voit avec regret l'être déjà devenus ; soit enfin qu'il trouve un plaisir sensible dans le mal d'autrui, ce qui est la disposition de ceux qui se plaisent à voir les combats sanglants des gladiateurs, ou à se railler et à se jouer de tout le monde.

Voilà les sources des péchés des hommes qui naissent tous de ces trois concupiscences marquées par l'Écriture, de l'élèvement de l'orgueil, de la curiosité des spectacles et des plaisirs bas et sensuels, soit qu'un homme se trouve possédé seulement de l'une de ces passions, ou de deux, ou de toutes les trois ensemble. C'est ainsi, mon Dieu, qu vous approchez autant de nous par votre souveraine bonté, que vous êtes élevé au-dessus de nous par votre souveraine puissance, c'est ainsi que tous les désordres de la vie humaine violent votre Décalogue divin (qui est la harpe mystérieuse à dix cordes), c'est-à-dire les dix commandements que vous avez gravés sur les tables de la loi, dont les trois premiers regardent les fautes que l'on peut commettre contre vous, et les sept autres celles que l'on commet contre le prochain.

Mais comment, mon Dieu, ces péchés se commettent-ils contre vous ? Qu'y a-t-il qui vous regarde dans les crimes par lesquels les hommes se corrompent eux-mêmes, puisque vous êtes entièrement incorruptible ? Et en quoi vous peuvent nuire les injustices et les violences qu'ils commettront envers leur prochain, puisqu'il est impossible que l'on vous fasse aucun mal ? Vous ne laissez pas néanmoins de punir les fautes que les hommes commettent contre eux-mêmes, parce qu'ils pèchent tout ensemble et contre vous et contre leurs propres âmes, et que leur iniquité, selon l'Écriture, retombe sur eux, ou lorsqu'ils corrompent la nature que vous avez créée, et qu'ils renversent tout l'ordre que vous y avez établi ; ou lorsqu'ils usent avec excès des choses qui leur sont permises ; ou

••

lorsqu'ils se soulèvent contre vous par la révolte de leur esprit et par les blasphèmes de leurs paroles, et qu'ils veulent résister à votre puissance qui les presse et à l'aiguillon qui les pique, pour employer les termes de l'Écriture; ou enfin lorsque, rompant les liens de la société civile qui tend au bien général et universel, ils divisent les esprits par des rivalités, ou les unissent avec eux par des factions, afin d'exécuter leurs entreprises téméraires et satisfaire leurs intérêts particuliers, ou en détournant les maux qu'ils craignent, ou en se procurant les biens qu'ils désirent.

Ce sont là les désordres où les hommes se précipitent lorsqu'ils vous abandonnent, mon Dieu, qui êtes la source de la vie et le seul et le véritable créateur et modérateur du monde; et qu'au lieu d'aimer la vérité éternelle qui doit être commune à tous, ils se portent par un mouvement superbe de l'amour-propre vers un faux bien qu'ils se rendent particulier, et qu'ils veulent posséder tout seuls. Mais comme nous nous séparons d'avec vous par une volonté superbe, nous retournons aussi à vous par la piété d'un cœur humble; et ensuite vous nous guérissez de ces habitudes vicieuses et corrompues, dans lesquelles nous avons langui si longtemps; vous nous pardonnez nos fautes lorsque nous les reconnaissons; vous exaucez nos gémissements lorsque nous soupirons dans notre esclavage; et vous rompez les chaînes dans lesquelles nous nous sommes engagés de notre plein gré, pourvu que notre âme ne s'élève plus contre vous par l'audace d'une fausse liberté, ou préférant un faux bien qu'elle s'approprie, à vous qui êtes le seul bien véritable et la source universelle de tous les biens, elle perd tout en vous perdant, pour avoir désiré quelque chose de plus que vous, tandis qu'elle possédait tout en vous possédant.

(Saint Augustin. *Confessions*, liv. III, ch. VII.)

---

## XVIII. DE LA PROVIDENCE PROUVÉE PAR L'ORDRE DE L'UNIVERS.

Quiconque considérera avec attention la disposition de l'univers, reconnaîtra sans peine que les stoïciens ont eu raison de croire qu'il a été fait en faveur de l'homme. En effet, toutes les parties qui le composent et toutes les productions qui en naissent sont propres à notre usage, et contribuent à notre service. Le feu nous fournit la lumière qui nous éclaire et qui nous conduit durant la nuit, et la chaleur qui nous échauffe, qui cuit nos aliments et qui sert à forger le fer et les métaux. L'eau des sources nous fournit de quoi boire et de quoi nous laver. Les fleuves servent à arroser les campagnes et à séparer les États. La terre nous produit une merveilleuse diversité de fruits. Les collines portent les vignobles. Les montagnes sont couvertes de forêts, et les plaines de moissons et de pâturages. La mer ne nous sert pas seulement à entretenir le commerce et à transporter les marchandises étrangères, elle nous donne des poissons de toute espèce. Que si l'homme tire tant de commodités des éléments, dont il est si proche, il ne faut pas douter qu'il n'en tire aussi beaucoup du ciel, puisque le ciel contribue notablement à la fertilité de la terre, qui lui donne tout ce qui lui est nécessaire pour entretenir sa vie. Le soleil tourne chaque année dans des espaces inégaux par un mouvement continuel; en se levant, il fait naître le jour, qui est destiné au travail, et en se couchant il amène la nuit, qui est destinée au repos; en s'approchant tantôt du midi, tantôt du septentrion, il produit la diversité des saisons, à la faveur de laquelle la terre est engraissée par les pluies et par les neiges durant l'hiver, et les fruits sont mûris et adoucis par la chaleur durant l'été. La lune,

qui préside à la nuit, et qui en dissipe l'obscurité par sa présence, qui prend chaque mois diverses faces, favorise les voyages et les travaux que l'on ne pourrait faire sans de grandes incommodités, pendant l'ardeur du jour; car il est certain que le temps de la nuit est plus propre, comme a dit le poëte :

Pour couper les moissons, pour faucher les prés et pour faire plusieurs ouvrages dans les maisons.

Les autres astres sont aussi d'un grand usage : ils servent à conduire les vaisseaux sur la vaste étendue des mers, et montrent au pilote le chemin par où il peut arriver au port. Les vents attirent les nuées, d'où sortent les pluies qui arrosent les campagnes et qui produisent l'abondance. Toutes ces choses arrivent en différentes saisons et par un ordre réglé et continuel, afin que les hommes ne manquent jamais de ce qui leur est nécessaire pour la conservation de leur vie. Il est vrai que la terre nourrit les animaux aussi bien que les hommes, ce qui donne lieu de demander si, quand Dieu a travaillé à la création du monde, il a eu l'intention qu'il servît à l'usage des animaux. Or, il n'a point eu intention qu'il leur servît, puisqu'ils n'ont point de raison, et qu'ils les a faits eux-mêmes pour le service de l'homme, pour le nourrir, pour le vêtir et pour le soulager dans son travail. Ainsi, il est clair que la divine Providence a pris un soin tout particulier de fournir à l'homme, en abondance, tout ce qui pouvait contribuer à sa commodité, et que c'est pour cet effet qu'elle a rempli l'air d'oiseaux, la mer de poissons, et la terre d'animaux de toute espèce. Lorsque les académiciens disputent contre les stoïciens, ils ont accoutumé de demander pourquoi, s'il est vrai que Dieu ait tout fait en faveur de l'homme, il a permis qu'il y eût tant de choses sur la mer et sur la terre qui lui sont nuisibles et pernicieuses. A quoi les stoïciens ont fort mal répondu, pour n'avoir pas eu assez de soin

d'examiner la vérité. Ils ont répondu qu'il y a dans les animaux plusieurs utilités secrètes, qui ne se découvrent que par le temps, et qui ne se reconnaissent que par l'expérience. Mais quelle utilité y a-t-il dans les rats, dans les vers, dans les serpents, qui ne sont propres qu'à nuire à l'homme ? Y a-t-il dans ces animaux-là quelques remèdes cachés ? Et qu'était-il besoin de chercher de tels remèdes contre le mal qu'ils font, puisque c'est de ce mal qu'on a sujet de se plaindre ? On dit qu'une vipère brûlée et réduite en cendres guérit les morsures qu'elle a faites. Mais n'aurait-il pas été plus opportun qu'il n'y eût jamais eu de vipère, qui ne pût ni blesser par ses morsures ni les guérir. Les stoïciens pouvaient donc faire une autre réponse, et plus courte et plus véritable, en disant : que Dieu ayant créé l'homme à sa ressemblance, comme le principal de ses ouvrages, il lui inspira à lui seul la sagesse, afin qu'il commandât au reste des créatures, et qu'il se servît de tout ce qu'il trouverait dans l'univers. Il lui proposa en même temps le bien et le mal, afin qu'il le discernât par la lumière de la sagesse qu'il avait reçue. C'est en quoi consiste l'usage de cette sagesse : car on ne saurait connaître le bien et l'embrasser, qu'on ne sache aussi connaître le mal et le rejeter. Ce sont des contraires qui sont comme inséparables. Quand on les propose à l'homme, s'il choisit le bien et s'il rejette le mal, il fait un bon usage de sa raison. Comme le bien lui a été donné afin qu'il en jouît, le mal lui a aussi été proposé afin qu'il l'évitât. Si l'homme n'avait point de mal à craindre ni de péril à éviter, il n'aurait point occasion de faire paraître sa sagesse, ni même besoin d'en avoir. Si on ne lui proposait jamais que du bien, à quoi lui servirait l'esprit, l'entendement, la raison et la science ? Il ne pourrait rien choisir qui ne lui fût propre et convenable. Si quelqu'un apprêtait un grand festin à des enfants, chacun d'eux prendrait les aliments vers lesquels son inclination ou le hasard le porterait, et aucun d'eux ne

prendrait rien qui ne fût agréable à son goût et utile à sa santé. La faiblesse de leur discernement dans ce bas âge ne leur causerait aucun préjudice. Mais si, parmi la diversité des mets dont la table serait couverte, on en mêlait d'amers, de dangereux, d'empoisonnés, alors ces enfants seraient trompés par le défaut du discernement nécessaire pour choisir les bons et pour laisser les mauvais. Il est donc clair que le discernement et la sagesse sont nécessaires afin d'éviter le mal, et que s'il n'y avait point eu de mal dans le monde, nous n'aurions point eu besoin de la sagesse. Voilà une raison très-solide, que les stoïciens n'ont point connue.

Quant à l'argument des épicuriens, il est aisé de le détruire. Ils l'énoncent de cette sorte : ou Dieu veut ôter le mal et ne le peut, ou il le peut et ne le veut, ou il ne le veut ni ne le peut, ou il le veut et le peut. S'il le veut et ne le peut, c'est une faiblesse qui ne convient point à un Dieu. S'il le peut et ne le veut pas, c'est une jalousie qui ne convient non plus à Dieu que la faiblesse. S'il ne le veut et ne le peut c'est faiblesse et jalousie tout ensemble. S'il le veut et le peut, pourquoi ne l'ôte-t-il pas, et d'où vient qu'il y a tant de maux dans le monde ? Je sais qu'il y a plusieurs philosophes qui se laissent embarrasser par cet argument, et qui, étant pressés, avouent, comme malgré eux, que Dieu ne prend aucun soin de ce monde, ce qui est précisément ce que prétend Épicure. Mais il ne nous est que trop aisé, à nous qui connaissons la vérité, de répondre à ce raisonnement captieux. Nous disons donc que Dieu veut tout ce qu'il lui plaît, et qu'il est également incapable et de faiblesse et de jalousie. Il peut ôter le mal et ne le veut pas, et n'a point pourtant de jalousie. Il laisse le mal dans le monde; mais, en le laissant, il accorde à l'homme la sagesse, qui lui est plus avantageuse que le mal ne lui saurait être dommageable. La sagesse nous donne la connaissance de Dieu, et cette connaissance nous conduit

à l'immortalité, qui est le souverain bien. Nous n'aurions pas cette connaissance du bien, si nous n'avions celle du mal. Épicure, ni aucun autre philosophe, n'a pu découvrir ce secret, ni reconnaître qu'en ôtant le mal on ôterait la sagesse, et qu'on ne laisserait pas à l'homme le moindre reste de vertu, puisque la vertu consiste uniquement à surmonter et à vaincre le mal. Ainsi ces philosophes, qui nous veulent délivrer du mal, nous privent de l'avantage incomparable de la sagesse. Il faut donc demeurer d'accord que Dieu a également proposé et le bien et le mal à l'homme.

Après avoir vu les raisons pour lesquelles Dieu a fait le monde, voyons celles pour lesquelles il a fait l'homme. Comme il a fait le monde pour l'homme, il a fait l'homme pour soi, et l'a créé pour être le gardien et le prêtre de son temple, le témoin de ses ouvrages, l'admirateur de ses merveilles. Il n'y a que l'homme, en effet, qui soit éclairé de la raison, et qui puisse, à la faveur de cette lumière, connaître Dieu, et admirer la diversité de ses ouvrages et la grandeur de sa puissance. C'est pour cela qu'il a seul été pourvu d'entendement, de connaissance, de raison et de sagesse. C'est pour cela qu'il a seul le visage tourné vers le ciel, par où il semble être averti de regarder son créateur. C'est pour cela qu'il a seul une langue capable d'exprimer ses pensées, et l'usage de la parole pour publier les louanges de son souverain. Enfin c'est pour cela qu'il a reçu le pouvoir de commander à toutes les créatures, afin d'obéir lui-même à son créateur. Puis donc que Dieu a donné à l'homme l'empire du monde, il est bien juste que l'homme reconnaisse la majesté de celui de qui il l'a reçu, et qu'il chérisse les autres hommes, qui partagent avec lui le même honneur. Quiconque, par conséquent, fait profession de connaître Dieu et de l'honorer, ne peut, sans crime, offenser un autre homme qui professe le même respect de Dieu. Cela montre clairement, si je ne me trompe, que l'homme a

été créé pour s'acquitter des devoirs de la religion et de la justice. Cicéron même l'a reconnu dans les livres des *Lois*, où il parle de cette sorte : « Parmi toutes les choses que les savants peuvent dire à l'avantage de notre nature, il n'y a rien de si excellent que de reconnaître que nous avons été mis au monde pour y observer la justice. » Que si cette vérité ne peut être révoquée en doute, Dieu veut que tous les hommes gardent la justice, c'est-à-dire qu'ils rendent à Dieu et aux hommes ce qu'ils leur doivent, qu'ils honorent Dieu comme leur père, et qu'ils aiment les hommes comme leurs frères. C'est en ces deux devoirs que consiste toute la justice. Dès lors, quiconque ne connaît point Dieu, ou quiconque offense un autre homme, est injuste, agit contre sa propre nature, et viole la loi divine.

(Lactance. *De la colère de Dieu*, ch. XIII-XIV.)

---

## XIX. DE LA PROVIDENCE.

Non, pour vous, mon Dieu, il n'y a point de mal, non-seulement au regard de vous, mais même au regard de cet univers que vous avez créé, parce qu'il n'y a rien hors de lui qui soit capable de s'y introduire par force et avec violence, et de troubler l'ordre que vous y avez établi. Il est vrai que, parmi les créatures particulières dont est composé le monde, il y en a quelques-unes que l'on estime mauvaises, parce qu'elles ne conviennent pas à d'autres : mais elles sont bonnes néanmoins, parce qu'il y en a d'autres auxquelles elles conviennent, et qu'en elles-mêmes elles sont bonnes. Et toutes ces choses qui ne conviennent point entre elles, conviennent à la partie inférieure du monde que nous appelons la terre, laquelle tire avantage d'avoir au-dessus d'elle un air plein de vents et de nuées.

Et bien qu'à envisager ces choses séparément, je pusse désirer qu'elles fussent meilleures, je n'aurais garde néanmoins de désirer qu'elles ne fussent point, puisque, quand elles seraient seules, je devrais toutefois vous louer de les avoir faites, parce que toutes vos créatures, les animaux de la terre, les dragons et toutes les eaux; le feu, la grêle, la neige, la glace, et ces tourbillons qui vous obéissent; les montagnes, les collines, les arbres fruitiers et les cèdres; les bêtes, les reptiles et les oiseaux; les rois du monde et toutes les nations, les princes et tous les grands, les jeunes gens et les vierges, les vieillards et les enfants, parce que toutes vos créatures, dis-je, témoignent sur la terre que vous êtes digne de louange.

Mais quand je remarque qu'on vous loue aussi dans le ciel, et que tous vos anges, toutes vos puissances, le soleil, la lune, les étoiles, la lumière, les cieux des cieux, et les

eaux qui sont au-dessus des cieux chantent incessamment vos louanges, les louanges du Dieu qui les a créés et qui est assis sur son trône au plus haut du ciel, je ne souhaite point que ces êtres soient meilleurs, parce que je considère vos ouvrages dans leur ensemble. Et, uoique j'estime que les êtres supérieurs sont plus nobles et plus excellents que les êtres inférieurs, je juge néanmoins et avec grande raison qu'ils valent mieux tous ensemble que les seuls êtres supérieurs, considérés en eux-mêmes et séparément.

(Saint Augustin. *Confessions*, liv. VII, ch. XIII.)

## XX. DE LA PROVIDENCE PROUVÉE PAR LES ÉVÉNEMENTS.

PAULIN A JOVIEN.

Je croirais blesser toutes les règles de la bienséance et de l'amitié, si je ne vous écrivais par Posthumianus et Théridie, qui, de la Campanie, où ils étaient venus pour me voir, s'en retournent en leur pays. Ce n'est pas toutefois la seule crainte de manquer d'égards qui me porte à vous écrire, mais c'est particulièrement pour empêcher que l'on ne pense que je doute de la sincérité de votre religion ; car si j'omettais de vous écrire dans une occasion si favorable, et qui m'est offerte par des personnes d'une éminente vertu, on pourrait s'imaginer que je crois que vous n'aimez pas les gens pieux, quoique vous fassiez connaître le contraire, par l'estime où vous tenez le nom de chrétien et le nom de ceux qui tâchent, comme nous, d'observer la loi de l'Évangile.

Recevez donc honorablement ces deux visiteurs, non en considération de mes lettres, mais plutôt recevez avec plaisir mes lettres, qui vous seront rendues par des personnes, qui se sont fait conscience de retourner dans leur patrie, sans vous voir, et de vous aller rendre visite, sans vous porter un souvenir de moi.

J'ai cru même qu'il était à propos de me servir de ces messagers, pour répondre à la lettre que vous m'écrivîtes, il y a quelque temps, et par où vous répondiez vous-même à celle que je vous avais adressée, afin d'établir que Dieu a un pouvoir absolu sur les éléments, et que la Providence dispose souverainement de toutes choses en notre faveur.

Vous vous rappelez certainement, en effet, que je m'ef-

forçai alors de vous persuader qu'il ne fallait jamais attribuer les bienfaits de Dieu au hasard, et ne pas croire que ce soit par un cas fortuit plutôt que par la grâce de la Providence que l'argent des pauvres ait échappé aux tempêtes de l'hiver et à la cupidité des matelots, même après la mort de celui qui en avait la garde, et qu'on ait vu le vaisseau sur lequel il était chargé échouer sain et sauf sur le rivage où je possède des terres, et vous un patrimoine.

Cet événement, qui devait vous porter à admirer la clémence du Seigneur, n'a servi cependant qu'à exciter vos plaintes et vos murmures contre les tempêtes et le trouble des éléments; et au lieu de bénir Dieu qui les maîtrise et les fait servir à notre utilité, de même qu'il dispose notre propre conduite, vous avez rapporté ces effets de sa toute-puissance à des divinités imaginaires que vous nommez le destin et la fortune, comme si elles partageaient le gouvernement du monde avec le Créateur. Or, ne pensez pas avoir honoré Dieu, mais plutôt lui avoir fait injure, en refusant de reconnaître que ces événements sont arrivés par sa permission, sous prétexte que Dieu étant la bonté même, il vaut mieux imputer le mal au hasard qu'à Dieu. Ainsi donc vous mettez au nombre des maux les tempêtes qui dévastent les campagnes et causent les naufrages. Et vous ne remarquez pas que cette maxime appartient aux philosophes qui, enflés de leur science et négligeant celle de Dieu, se trouvent exilés de la vérité, et, par attachement à leur sens, s'évanouissent, comme il est écrit, dans leurs pensées, jugeant, selon leur caprice, les œuvres et les desseins du Créateur. Ils s'imaginent que la terre et le ciel sont mus et gouvernés par le hasard; ils prétendent que ce monde, soit qu'il n'y ait point d'être souverain qui le dirige, soit que Dieu dédaigne de s'en occuper, est le jouet du destin; ou bien ils affirment que le monde n'a pas été créé, qu'il n'a pas eu de commencement, qu'il n'aura pas de fin; comme si les choses corporelles,

dont le monde est composé et dont nous sommes aussi une portion, n'étaient pas corruptibles par leur nature.

D'autres plus insensés encore veulent que l'univers se soit créé lui-même, comme s'il y avait rien qui pût se donner à soi-même la naissance, de telle sorte qu'un même être fût à la fois créateur et créature, œuvre et artisan, et qu'il n'y eût pas là une contradiction manifeste et dans les mots et dans les choses. Or, qui ne comprend, au contraire, que ce monde corporel est gouverné par une force incorporelle, et que c'est par la force infuse et toujours présente de l'Esprit divin qui l'a créée que cette masse énorme est animée, dirigée dans ses mouvements, maintenue dans son équilibre, perpétuée dans sa durée?

Puis donc qu'il est constant que ce qui se voit ou se sent a besoin, pour avoir consistance et subsistance, d'un secours étranger, on ne peut contester qu'un tel secours ne soit également nécessaire pour qu'une chose soit créée. Et ainsi, nous devons nécessairement avouer que tout provient de Dieu. Il n'y a par conséquent que des profanes qui puissent douter que le monde ait Dieu pour auteur. C'est de même à lui seul qu'il convient de rapporter le gouvernement des vents et de toutes les forces accumulées qui s'agitent dans les profondeurs et comme dans les entrailles de la terre. Car les puissances qui se manifestent dans les ouvrages de Dieu ne sauraient être contenues, c'est-à-dire les substances qui composent l'univers ne pourraient coexister dans l'opposition de leurs natures diverses, si elles n'étaient dominées par une nature et une puissance souveraine, qui est Dieu, seul créateur de tout ce qui est, qui seul a pu les faire et les ordonner, et qui seul, par les lois qu'il leur impose, assure leur état. Mais il est encore beaucoup plus insensé d'incriminer aucune nature quelle qu'elle soit et de la déclarer mauvaise : car si tout vient de Dieu et si Dieu est bon, assurément tout ce que Dieu fait est bon. Que si dans les secrets de ses desseins il y a des profondeurs qui échappent à nos sens et à nos

pensées, quoique nous n'en puissions pénétrer le mystère ni dissiper l'obscurité, il est plus sûr néanmoins de supposer que Dieu a eu des motifs cachés d'agir, que de croire qu'il n'en a eu aucun. On ne peut en effet mettre en doute que toutes les œuvres de Dieu, bien qu'elles ne soient pas toutes intelligibles, ne soient cependant toutes raisonnables.

C'est pourquoi si Dieu qui a créé le monde entier, aussi le gouverne, en quel lieu ou sur quelles créatures le hasard aura-t-il prise, ou le destin, ou la fortune? Si le hasard, le destin, la fortune dépendent, comme le veulent quelques-uns, du mouvement et de la série des astres, c'est donc d'atomes de feu, atomes non-seulement plus petits que Dieu, mais que le monde lui-même, puisqu'ils n'en éclairent guère que la troisième partie, que le hasard, le destin, la fortune, tirent une puissance qu'on fait l'égale de celle de Dieu? Car certainement il n'appartient qu'à une puissance divine d'exciter tour à tour la violence des vents et de l'enchaîner, d'abandonner ou d'arracher les mortels aux fureurs des tempêtes. Et comme c'est en vertu de cette puissance que toute créature obéit à Dieu, seul créateur de toutes choses, comment départir ce pouvoir divin et cette efficace à des choses qui, non-seulement ne pourraient recevoir le nom de créateur, mais qui n'ont pas même l'apparence de créature, et dont les dénominations vagues ne signifient rien distinctement de spirituel ni de corporel? En effet, quand même le hasard serait l'expression du doute, le destin l'expression de la prévision, l'accident l'expression de ce qui tombe ou de ce qui arrive; cependant, n'est-ce point par un étrange abus et une grossière ignorance de Dieu que les hommes, dans leur égarement, ont érigé en divinités des mots vides de sens, leur ont donné un corps, des attributs, et, ce qui est encore plus pitoyable, décerné des hommages divins? De là sont venus et l'Espérance, et Némésis, et l'Amour, et aussi la Fureur dont on adore les images, et l'Occasion

qui est chauve, et la Fortune qui s'appuie sur un globe glissant. Par un mensonge non moins bizarre, on a feint que les Destinées filent les jours des hommes, ou les pèsent dans des balances. Et cet incroyable délire a été partagé par les philosophes aussi bien que par le vulgaire, témoin Platon qui met entre les mains d'une vieille femme le fuseau de la Nécessité, lui adjoignant trois filles, dont l'emploi est de filer, comme si les événements et la vie des hommes résultaient du travail de ces filandières. Ce philosophe sublime a, de la sorte, abusé de sa vaine et harmonieuse éloquence, jusqu'à ne pas rougir d'insérer d'aussi absurdes fables dans des écrits où il ose traiter de la nature divine comme s'il la connaissait. Pour nous donc, ce qu'il nous faut estimer chez Platon, c'est la beauté de son langage, non la frivolité de ses fictions, sans toutefois que la musique des mots qui charme l'oreille nous fasse perdre de vue le fond des choses.

Il y a plus : comme la raison et la vérité l'enseignent, toutes les œuvres de Dieu, dont nous sommes nous-mêmes l'ouvrage, tous les événements heureux par lesquels nous sommes dirigés et conservés au milieu des incertitudes de cette vie fragile et caduque, tout cela rapportons-le à Dieu même, et ne commettons point l'erreur de retrancher quoi que ce soit de sa puissance, parce que Dieu, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, est notre créateur et notre Dieu comme il est le créateur et le Dieu de toutes choses. Et parce qu'il est la bonté et la sagesse même, et l'origine de la raison, il n'a rien établi que par raison, et a communiqué à tout sa bonté. Rapportons-lui donc tout ce que nous sommes; appliquons-nous à connaître, efforçons-nous de faire ce qui lui plaît. Alors, l'esprit dégagé des nuages qui l'obscurcissent, nous apercevrons clairement cette vérité, que c'est pour Dieu qu'est tout ce qui est; et aussi cette conséquence, que toutes les œuvres de Dieu sont excellentes, et que rien ne peut être mauvais

de ce qui a pour auteur un être essentiellement bon, lequel, dans l'univers, a tout préparé pour notre usage, et tout disposé pour notre utilité, ordonnant de telle sorte les créatures, que les unes sont destinées à servir, les autres à agir, d'autres à commander. Ainsi nous dominons par la raison les natures animales et corporelles. Mais, afin que nous n'abusions pas de cette puissance, il est utile que nous soyons éprouvés par les adversités, par les démons, par les difficultés des affaires, ou souvent même par le trouble des éléments. Car de telles traverses nous rendent attentifs, prudents, et réveillent en nous la crainte de la Divinité. Il est certain, en effet, que la sécurité qui nous devrait rendre reconnaissants envers le Dieu éternel est au contraire la cause de notre insensibilité et de notre ingratitude. Aussi l'apôtre des Gentils a-t-il dit que c'est par un dessein secret de la bonté divine, et au grand avantage du salut des hommes, que des obstacles nous sont suscités dans notre course, et qu'à la prospérité succèdent l'adversité, les maladies, les pertes, les périls, parce que la tribulation produit la force de la patience, et que, la patience étant l'épreuve de la foi, par elle la récompense de la gloire peut être obtenue, récompense que la vertu ne serait pas à même de mériter par ses victoires, si elle ne trouvait une occasion de vaincre dans les difficultés contre lesquelles il lui faut lutter.

(Saint Paulin. *Lettre à Jovien.*)

---

## XXI. DES BIENS ET DES MAUX ET DE LEUR USAGE.

Quelqu'un dira : Pourquoi la divine miséricorde s'étend-elle aux impies et aux ingrats? Pourquoi ? c'est sans doute parce que celui qui l'exerce est celui même qui tous les jours fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes. Car quoique quelques hommes considérant cette bonté se repentent de leur impiété et la détestent, et que les autres méprisant la douceur et la patience infinie de Dieu, comme parle l'Apôtre, s'amassent par leur endurcissement et leur impénitence une infinité de maux pour le jour de la vengeance et du juste jugement de Dieu qui rendra à chacun selon ses œuvres, il est toujours vrai de dire que la patience de Dieu invite les méchants à la pénitence, comme ses châtiments exercent les bons à la patience, et que sa miséricorde conserve et protége les bons, comme sa justice punit et châtie les méchants. Car la divine providence a trouvé à propos de préparer aux bons pour le siècle à venir des biens dont les méchants ne jouiront point, et aux méchants des maux dont les bons ne seront point tourmentés. Mais pour les biens et les maux de cette vie, Dieu a voulu qu'ils fussent communs aux uns et aux autres, afin qu'on ne désirât point avec ardeur des biens qu'on voit que les méchants possèdent de même que les bons, et qu'on n'évitât pas comme honteux des maux dont les bons sont affligés à l'égal des méchants. Il y a pourtant une très-grande différence dans l'usage que les uns et les autres font de ces biens et de ces maux. Car les bons ne s'élèvent point dans la bonne fortune, et ne défaillent pas dans la mauvaise; au lieu que les méchants se laissent abattre dans l'adversité, et y trouvent un grand sujet de peine, parce que la

prospérité les a corrompus. Souvent néanmoins Dieu montre plus clairement qu'il agit lui-même dans la dispensation des biens et des maux. Car si tout péché était puni dès cette vie d'une punition manifeste, l'on croirait qu'il ne resterait plus rien pour le dernier jugement; et si Dieu ne punissait maintenant aucun péché de peines sensibles, on croirait qu'il n'y a point de Providence. Il en est de même des biens temporels. Si Dieu, en effet, par une libéralité visible, ne les accordait à quelques-uns de ceux qui les lui demandent, nous dirions que ces biens ne sont pas en sa disposition; et s'il les donnait à tous ceux qui les lui demandent, nous croirions qu'il ne le faudrait servir que pour ces récompenses; et les hommages que nous lui rendrions n'entretiendraient pas en nous la piété, mais l'avarice et l'intérêt. C'est pourquoi, lorsque les bons et les méchants sont également affligés, il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y ait point de différence entre eux, parce qu'il n'y a point de différence entre les peines qu'ils souffrent. La différence de ceux qui sont châtiés subsiste malgré la ressemblance du châtiment, et la vertu et le vice ne sont pas identiques pour être exposés aux mêmes souffrances. Car comme un même feu fait briller l'or et noircit la paille, et comme un même fléau écrase le chaume et purge le froment, et comme encore la lie ne se mêle pas avec l'huile quoiqu'elle soit tirée de l'olive par le même pressoir : ainsi un même malheur venant à fondre sur les bons et sur les méchants, éprouve, purifie, illustre la vertu des uns, et, au contraire, perd, détruit et condamne les autres. Et c'est pour cela qu'en une même affliction les méchants blasphèment Dieu, et les bons le prient et le bénissent. Tant il est important de considérer non ce que l'on souffre, mais celui qui souffre. Car ce peut être par un même mouvement qu'on remue de la boue et des parfums, et cependant la boue exhale une odeur très-infecte, et les parfums charment notre odorat.

Que peuvent donc souffrir les chrétiens qui ne leur soit avantageux lorsqu'ils regardent ce qui arrive avec les yeux de la foi? Car, pour peu qu'ils pensent humblement aux péchés qui ont allumé la colère de Dieu et attiré tant de malheurs sur les hommes, ils réfléchiront que, bien que leur conduite soit fort éloignée de celle des grands pécheurs et des impies, ils ne sont pas néanmoins tellement exempts de fautes qu'ils n'aient besoin, pour les expier, de souffrir quelques peines passagères. En effet, sans compter qu'il n'y a personne de si irrépréhensible en sa vie qui ne se laisse quelquefois aller à ses passions, et s'il évite de tomber dans le gouffre des crimes, qui ne commette au moins quelques péchés, ou rares, ou d'autant plus fréquents qu'ils sont plus légers; quel est celui qui agisse aujourd'hui comme il doit envers les hommes dont l'orgueil, l'avarice, les débauches et les impiétés sont cause que Dieu désole la terre, ainsi qu'il a menacé de le faire par la bouche de ses prophètes? Et n'arrive-t-il pas souvent que, par une dangereuse dissimulation, nous feignons de ne pas voir leurs fautes, afin de n'être point obligés de les instruire, de les avertir, de les blâmer, et quelquefois même de les corriger? En effet, ou nous fuyons la peine qu'il faudrait prendre, ou nous n'osons pas leur résister en face, ou enfin nous craignons qu'ils ne nous nuisent dans les biens temporels que notre convoitise veut acquérir, ou que notre faiblesse a peur de perdre. Et ainsi encore que les gens de bien aient en horreur la vie des méchants, et qu'à cause de cela ils ne tombent pas avec eux dans la damnation qui leur est préparée, toutefois parce qu'ils les épargnent dans leurs offenses mortelles, de peur de perdre des choses qui sont toujours matière de péché quoique léger et véniel; c'est justement qu'ils sont châtiés avec eux dans le temps, quoiqu'ils ne soient pas punis avec eux dans l'éternité; c'est justement qu'ils sentent avec eux l'amertume d'une vie qui, les charmant par une fausse douceur, les a empêchés d'être amers aux pé-

cheurs. Ce n'est pas que je blâme la conduite de ceux qui ne les reprennent et ne les corrigent pas sur-le-champ, parce qu'ils cherchent des occasions favorables, ou parce qu'ils appréhendent que, devenant pires, ils ne s'opposent à ce qu'on instruise ceux qui sont encore faibles, qu'ils ne les oppriment ou ne les détournent de la foi; car alors c'est plutôt l'effet d'une charité prudente, que d'une cupidité intéressée. Mais le mal est que ceux qui mènent une vie différente de celle des méchants et qui abhorrent leurs vices, les épargnent cependant, de peur d'être traversés en des choses dont véritablement l'usage est permis aux personnes innocentes, mais qu'ils aiment néanmoins avec trop d'attache pour des gens qui sont voyageurs en ce monde, et qui font profession de regarder le ciel comme leur patrie. Car non-seulement ceux qui sont faibles parce qu'ils sont engagés dans le mariage, ceux qui ont des enfants ou qui en veulent avoir, qui possèdent des maisons et entretiennent des serviteurs, et enfin tous ceux à qui l'Apôtre s'adresse quand il donne des préceptes sur la manière dont il faut que les femmes vivent avec leurs maris et les maris avec leurs femmes, et sur les devoirs mutuels des pères et des enfants, des maîtres et des serviteurs; non-seulement, dis-je, ces personnes sont très-aises d'acquérir beaucoup de biens temporels, et très-désolées de les perdre, et n'osent, par cette considération, choquer des hommes dont elles détestent les mœurs; mais ceux mêmes qui font profession d'une vie plus parfaite, qui ne sont point engagés dans le mariage, qui se contentent de peu pour leur subsistance, ne se peuvent souvent résoudre à reprendre les méchants, parce qu'ils craignent de hasarder leur réputation et leur vie, et redoutent les embûches et les violences. Et encore qu'ils ne les appréhendent pas jusqu'au point de se laisser jamais aller à des crimes à cause de toutes les menaces que les méchants leur pourraient faire, toutefois ils n'ont pas assez de résolution pour reprendre en eux des actes

qu'ils ont assez de force pour ne pas commettre avec eux, dans la crainte qu'ils éprouvent d'exposer leur vie et leur réputation si leurs remontrances restaient inutiles. Ce n'est pas que leur réputation et leur vie ne leur soient nécessaires pour instruire les hommes ; mais ce n'est point par une sainte circonspection qu'ils se taisent ; c'est par faiblesse et parce qu'ils sont bien aises que les hommes les louent et les aiment ; qu'ils redoutent les jugements du monde et qu'ils craignent qu'on ne leur inflige de mauvais traitements ou la mort ; c'est-à-dire qu'ils ne se taisent que par des engagements de cupidité, et non par des motifs de charité. Voilà donc, ce me semble, une raison assez considérable pour laquelle les bons sont châtiés avec les méchants, lorsqu'il plaît à Dieu de punir les mœurs corrompues des hommes, même par des maux corporels. Car ils souffrent les mêmes peines, non parce qu'ils sont dans les mêmes déréglements, mais parce qu'ils aiment comme eux cette vie mortelle ; et quoiqu'ils ne l'aiment pas autant, ils l'aiment néanmoins toujours, au lieu que les gens de bien la devraient mépriser, afin que reprenant hardiment les méchants et les tirant de leurs péchés, ils leur procurassent un meilleur sort ; ou que s'ils ne les pouvaient avoir pour compagnons, ils les souffrissent au moins et les aimassent comme des ennemis, parce que tant qu'ils vivent on ignore s'ils ne se convertiront point. En quoi certes ceux-là sont bien plus coupables dont Dieu parle par le Prophète, lorsqu'il dit : « Cet homme mourra dans son péché, mais je demanderai compte de sa vie à celui qui doit veiller sur lui. » Car ceux qui veillent, c'est-à-dire ceux qui ont la conduite des peuples dans l'Église, ne sont établis sur eux que pour les reprendre de leurs péchés et ne les point épargner. Ce qui néanmoins ne disculpe point entièrement celui qui n'est point en de telles charges, mais qui, ne laissant pas de voir grand nombre de faiblesses à reprendre et à corriger en ceux auxquels il est uni par le

commerce de la vie civile, ne les reprend pas, de peur d'encourir leur disgrâce et d'en recevoir quelque tort en des choses dont il use légitimement, mais qu'il aime avec plus de passion qu'il ne devrait. Il y a encore une autre raison pour laquelle les gens de bien ont part aux maux de cette vie, et qui apparut en la personne de Job ; qui est d'apprendre à l'homme, par ces sortes d'épreuves, s'il aime Dieu avec un parfait désintéressement. Ainsi donc, si l'on considère tout ce que je viens de dire, je m'assure qu'on sera obligé d'avouer qu'il n'arrive aucun mal aux véritables chrétiens qui ne soit pour leur bien ; à moins qu'on ne prétende que c'est en vain que l'Apôtre a dit : « Nous savons que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu. »

(Saint Augustin. *Cité de Dieu,* liv. I. ch. VIII-IX.)

---

## XXII. ACCORD DE LA LIBERTÉ HUMAINE ET DE LA PRESCIENCE DIVINE.

Il y a des philosophes qui appellent destin, non pas la disposition des astres au moment de la conception ou de la naissance, mais la suite et l'enchaînement de toutes les causes. Nous ne nous arrêterons pas beaucoup à disputer avec eux du nom qu'ils emploient, puisqu'ils attribuent cet enchaînement de causes à la volonté et à la puissance souveraine de Dieu, qu'on croit avec raison savoir toutes choses avant qu'elles arrivent, et ne rien laisser qu'il n'ordonne, et de qui procèdent toutes les puissances, mais non pas toutes les volontés. Or, que les philosophes appellent destin la volonté de Dieu dont la puissance invincible se répand partout, il est aisé de le prouver par ces paroles de Sénèque : « Père souverain de l'univers, menez-moi partout où vous voudrez ; je vous suis, et vous obéis sans différer. Aussi bien, quand je ne le voudrais pas, j'y serais obligé malgré moi, et ma malice ne me servirait qu'à me voir forcé de souffrir ce que je ferais avec joie si j'étais homme de bien. Car les bons sont conduits, et les méchants entraînés par le destin. » Or, il paraît clairement que Sénèque appelle destin dans ces dernières paroles, ce qu'il avait auparavant appelé la volonté du Père souverain de l'univers ; et il dit qu'il est prêt à y obéir, et à se laisser volontairement conduire, de peur d'être entraîné contre sa volonté, parce que le destin entraîne ceux qui ne le veulent pas suivre. Homère exprime aussi la même pensée dans ces vers que Cicéron a traduits : « Les volontés des hommes mortels sont telles, chaque jour, qu'il plaît au Père des dieux et des hommes. » Il est vrai que le sentiment d'un poëte ne serait pas ici de grand poids ; mais comme Cicéron dit que les stoïciens ont

coutume d'alléguer ces vers d'Homère pour prouver la puissance du destin, il ne s'agit pas tant de la pensée de ce poëte que de celle de ces philosophes, et l'on voit au moins nettement qu'ils appellent destin l'empire souverain de Dieu sur les volontés des hommes.

Cicéron, de son côté, tâche de combattre ceux qui soutiennent un pareil sentiment; mais il ne croit pas y pouvoir parvenir, s'il ne ruine la divination. Pour cela il nie toute science des choses futures, et emploie tous ses efforts afin de montrer qu'elle n'est ni en Dieu ni en l'homme, et par conséquent que l'on ne saurait rien prédire. Ainsi il nie la prescience de Dieu, et tâche d'anéantir toute prophétie encore qu'elle fût plus claire que le jour, et cela par de vains raisonnements, et en s'opposant quelques oracles aisés à convaincre de fausseté, quoique lui-même ne les en convainque pas. Il triomphe lorsqu'il réfute les conjectures des astrologues, parce qu'en effet elles sont telles qu'elles se détruisent et se réfutent d'elles-mêmes. Mais ceux qui veulent établir une fatalité dans les astres, sont beaucoup plus supportables que lui, qui veut ôter toute connaissance de l'avenir. Car, de reconnaître un Dieu, et de nier qu'il sache ce qui doit arriver, c'est une folie manifeste. C'est ce qu'il avait lui-même compris, et c'est pourquoi il a tâché de justifier cette parole de l'Écriture : « L'insensé a dit en son cœur : *Il n'y a point de Dieu.* » Mais il ne l'a pas osé en son propre nom, parce qu'il jugeait que cela serait trop odieux; il fait donc soutenir ce parti à Cotta dans le livre *De la Nature des dieux;* et pour lui, il se range du côté de Balbus à qui il fait plaider la cause des stoïciens. Mais dans les livres *De la Divination* il combat ouvertement de son chef la connaissance de l'avenir. Et il agit ainsi de peur d'être obligé de reconnaître le destin, et de ruiner, par conséquent, la liberté de la volonté. Car il s'imagine qu'on ne saurait admettre la connaissance de l'avenir, qu'on n'admette le

destin. Mais quoi qu'il en soit de ces disputes embarrassées des philosophes, comme nous reconnaissons un Dieu souverain et véritable, nous reconnaissons aussi sa prescience, et nous ne craignons point que notre volonté ne soit pas cause de ce que nous faisons par notre volonté, sous prétexte que celui dont la prescience ne se peut tromper, a prévu que nous le ferions. C'est ce que Cicéron et les stoïciens ont appréhendé, et c'est ce qui a porté l'un à combattre la prescience, et les autres à dire que toutes choses n'arrivent pas nécessairement, quoiqu'ils soutinssent qu'elles arrivent toutes par l'ordre du destin. Que craignait donc Cicéron dans la prescience, pour tâcher de la renverser par un discours détestable? Sans doute il remarquait que si tout ce qui doit arriver est prévu, cela arrivera dans le même ordre qu'il a été prévu. Et si cela est, l'ordre des choses est certain, et par conséquent l'ordre des causes; car rien ne se peut faire qu'il ne soit précédé de quelque cause. Or, si l'ordre des causes est certain, c'est le destin qui fait tout ce qui arrive; et ainsi rien n'est en notre puissance, et il n'y a point de libre arbitre; de telle sorte, dit-il, que si on admet ces principes, toutes les règles de la conduite de la vie sont ruinées; c'est en vain que l'on établit des lois; c'est en vain qu'on reprend, qu'on loue, qu'on blâme, qu'on exhorte, et il n'y a plus de justice à punir les méchants, ni à récompenser les bons. Afin donc d'empêcher des suites si étranges, si absurdes et si pernicieuses à la société humaine, il ne veut point qu'il y ait de prescïence. Si bien qu'il réduit un homme qui a quelque sentiment de religion à cette extrémité de choisir de deux choses l'une, ou qu'il y a des actes qui dépendent de notre volonté, ou qu'il y a une prescience. Car il estime que ces deux choses ne sauraient subsister toutes deux ensemble, et qu'on ne peut établir l'une qu'on ne mette l'autre à néant : si nous posons la prescience, nous détruisons le libre arbitre; et si nous admettons le libre arbitre, nous détruisons la

prescience. Aussi en savant homme et en grand politique, il choisit la liberté, et pour l'établir il nie la prescience, c'est-à-dire que, pour rendre les hommes libres, il les rend impies. Mais une personne vraiment religieuse choisit l'une et l'autre, reconnaît l'une et l'autre, et les soutient également toutes deux par les principes de la foi et de la piété. Comment cela? dira-t-on. Car s'il y a une prescience, cette opinion nous mène par une suite nécessaire de raisonnements jusqu'à conclure que rien n'est au pouvoir de notre volonté. Et si, au contraire, notre volonté a quelque chose en son pouvoir, en remontant par les mêmes degrés l'on prouve qu'il n'y a point de prescience. Et voici de quelle sorte on y procède : si la volonté est libre, le destin ne fait pas tout : si le destin ne fait pas tout, l'ordre de toutes les causes n'est pas certain : si l'ordre de toutes les causes n'est pas certain, l'ordre des choses n'est pas non plus certain dans la prescience de Dieu, parce que les choses ne se peuvent faire que par des causes efficientes qui les précèdent, si l'ordre des choses n'est pas certain dans la prescience de Dieu, les choses n'arrivent pas comme il les a prévues : et si les choses n'arrivent pas comme il les a prévues, il n'y a point en Dieu de prescience. Contre ces raisonnements blasphématoires et téméraires, nous disons que Dieu connaît toutes choses avant qu'elles arrivent; et que notre volonté fait tout ce que nous sentons ne faire que parce que nous le voulons. Mais nous ne disons pas que ce soit le destin qui fasse toutes choses; tant s'en faut, nous disons que rien ne se fait par le destin. Car nous montrons que le destin, selon l'usage ordinaire où on emploie ce mot pour signifier certaine disposition des astres, au moment de la naissance ou de la conception, est un nom vain et chimérique, parce que la chose qu'il exprime est vaine et frivole. Pour l'ordre des causes, en quoi Dieu peut beaucoup, ni nous ne le nions, ni nous ne l'appelons destin, à moins qu'on ne fasse venir cette

expression d'une autre qui signifie parler, et qu'on ne la prenne en ce sens. Car nous ne pouvons nier qu'il ne soit écrit dans les Livres saints : « Dieu a parlé une fois, et j'ai entendu ces deux choses, que la puissance et la miséricorde vous appartiennent, Seigneur, et que vous rendrez à chacun selon ses œuvres. » En effet, quand il est dit : « Dieu a parlé une fois, » cela signifie que sa parole est immuable, parce qu'il connaît immuablement tout ce qui doit arriver et tout ce qu'il doit faire. De cette sorte nous pourrions appeler cela destin, du mot latin qui veut dire parler, n'était que le destin se prend d'ordinaire en un autre sens, duquel nous sommes bien aises de détourner les hommes. Mais il ne s'ensuit pas que, si l'ordre des causes est certain pour Dieu, rien ne dépende de notre volonté. Car nos volontés mêmes sont dans l'ordre des causes, qui est certain pour Dieu, et qu'il prévoit; parce que les volontés des hommes sont aussi les causes de leurs actions. Tellement que celui qui a prévu toutes les causes a sans doute aussi prévu nos volontés, qui sont les causes de nos actions. Même ce que Cicéron accorde, que rien ne se fait sans une cause précédente, suffit tout seul ici pour le convaincre. Et il ne lui sert de rien d'ajouter que toute cause n'est pas fatale, parce qu'il y en a de fortuites, de naturelles et de volontaires. C'est assez qu'il reconnaisse que rien ne se fait sans quelque cause précédente. Car nous ne disons pas qu'il n'y ait point de causes fortuites, d'où vient même le nom de fortune, mais qu'elles sont cachées, et nous les attribuons à la volonté du vrai Dieu ou de quelque autre esprit. Quant aux causes naturelles, nous ne les séparons point de la volonté de celui qui est l'auteur de la nature. Et quant aux causes volontaires, elles sont de Dieu, ou des anges, ou des hommes, ou des autres animaux; si toutefois on peut appeler volonté les mouvements qui portent les bêtes à fuir ou à rechercher certains objets selon qu'ils sont contraires ou

conformes à leur nature. Lorsque d'ailleurs je parle des volontés des anges, j'entends ou des bons anges, que nous nommons anges de Dieu ; ou des mauvais anges, que nous appelons anges du diable ou démons. Il en est de même des volontés des hommes, c'est-à-dire des bons et des méchants. D'où il s'ensuit qu'il n'y a point d'autres causes de tout ce qui se fait que des causes volontaires, c'est-à-dire qui procèdent de cette nature qui est esprit de vie. Car l'air ou le vent s'appelle aussi esprit en latin ; mais comme c'est un corps, ce n'est pas l'esprit de vie. L'esprit de vie donc, qui donne la vie à toutes choses, et qui est le créateur de tous les corps et de tous les esprits créés, c'est Dieu qui est un Esprit incréé. Sa volonté est souveraine, et c'est lui qui aide les bonnes volontés des esprits créés, juge les mauvaises, les ordonne toutes, et donne le pouvoir d'agir à quelques-unes, et ne le donne pas à d'autres. Car, comme il est le créateur de toutes les natures, il est l'auteur de toutes les puissances, mais non pas de toutes les volontés, parce que les mauvaises volontés ne viennent pas de lui, attendu qu'elles sont contre la nature qui vient de lui. Les corps sont soumis aux volontés, les uns aux nôtres, c'est-à-dire à celles de tous les animaux, mais plus à celles des hommes que des bêtes ; les autres à celles des anges ; mais tous sont principalement soumis à la volonté de Dieu, à qui sont soumises même toutes les volontés, parce qu'elles n'ont de pouvoir que ce qu'il leur en donne. La cause donc qui fait toutes choses, et qui n'est point faite, c'est Dieu ; les autres causes et font et sont faites, comme tous les esprits créés et surtout ceux qui sont raisonnables. Quant aux causes corporelles, qui sont plutôt faites qu'elles ne font, on ne les doit pas mettre au nombre des causes efficientes, parce qu'elles ne peuvent que ce que les esprits en veulent faire. Comment donc l'ordre des causes, qui est certainement connu de Dieu, peut-il faire que rien ne dépende de notre volonté, puisque nos vo-

lontés ont un rang si considérable dans l'ordre même des causes? Que Cicéron dispute par conséquent tant qu'il voudra contre ceux qui disent que cet ordre des causes est fatal, ou plutôt qui l'appellent destin, cela ne nous regarde point, puisque c'est une opinion que nous avons en horreur, surtout à cause du mauvais sens qu'on donne d'ordinaire à ce mot de destin. Mais quant à nier que cet ordre soit certain, et que Dieu le connaisse par sa prescience, nous détestons encore plus ce sentiment que ne faisaient les stoïciens. Car on nie qu'il y ait un Dieu, comme Cicéron a tâché de le faire dans les livres *De la Nature des dieux* sous le nom d'une autre personne qu'il y introduit; ou si on confesse qu'il y en a un, et qu'en même temps on nie qu'il connaisse l'avenir, on ne dit encore autre chose que ce que cet insensé de l'Écriture a dit dans son cœur : « Il n'y a point de Dieu. » Car celui qui ne connaît pas l'avenir, n'est point Dieu. Ainsi nos volontés n'ont de pouvoir qu'autant que Dieu l'a voulu et prévu, d'où vient qu'elles peuvent très-certainement tout ce qu'elles peuvent, et qu'elles feront très-certainement tout ce qu'elles feront, parce que celui dont la prescience est infaillible a prévu tout cela. C'est pourquoi, si je me voulais servir du mot de destin, j'aimerais mieux dire que le destin du plus faible est la volonté du plus fort qui le tient en son pouvoir, que de prétendre que l'ordre des causes, que les stoïciens appellent destin contre l'usage ordinaire de ce mot, détruit notre liberté.

Il ne faut pas non plus redouter cette nécessité que les stoïciens ont si fort redoutée et qui les a forcés de distinguer les causes, de soustraire les unes à la nécessité, de lui subordonner les autres, et de mettre au premier rang nos volontés, de peur qu'elles ne fussent pas libres si elles étaient nécessaires. D'ailleurs, si l'on entend par la nécessité ce qui n'est pas en notre pouvoir et ce qui arrive malgré nous, comme est la nécessité de

la mort, il est évident que nos volontés ne sont pas soumises à une nécessité de cette sorte. Mais si l'on prend la nécessité pour ce que nous disons d'ordinaire, qu'il est nécessaire qu'une chose soit ou se fasse ainsi; je ne vois pas pourquoi nous craindrions qu'elle ne nous ôte notre liberté. Car nous ne soumettons pas à la nécessité la vie de Dieu ni sa prescience, lorsque nous disons qu'il est nécessaire que Dieu vive toujours et qu'il connaisse toutes choses avant qu'elles arrivent; comme on ne diminue rien de sa puissance quand on dit qu'il ne peut mourir ni être trompé, puisque au contraire il serait moins puissant s'il pouvait l'un ou l'autre. Aussi cela n'empêche pas qu'on ne l'appelle tout-puissant et qu'il ne le soit en effet; car il est tout-puissant parce qu'il fait ce qu'il veut et qu'il ne souffre point ce qu'il ne veut pas souffrir. En effet, il ne serait pas tout-puissant s'il souffrait quelque chose malgré lui; et c'est pour cela même qu'il y a des choses qu'il ne peut pas parce qu'il est tout-puissant. De même lorsque nous disons qu'il est nécessaire que quand nous voulons, nous voulions par notre libre arbitre, assurément nous disons la vérité, et toutefois nous ne soumettons pas notre libre arbitre à une nécessité qui détruise la liberté. Nos volontés sont donc à nous, et c'est par elles que nous faisons ce que nous voulons faire, et ce que nous ne ferions pas si nous ne le voulions. Mais ce qu'un homme souffre malgré lui par la volonté d'autrui est aussi l'effet de la volonté d'un homme, non pas de celui qui souffre, mais de celui qui le fait souffrir et de la puissance de Dieu qui le lui permet. Car il aurait beau vouloir le faire souffrir, s'il ne le pouvait, ce ne serait qu'une simple volonté qui serait empêchée par une volonté plus puissante. Et en ce cas-là pourtant la volonté de cet homme qui ne pourrait se satisfaire ne laisserait pas d'être une volonté, et une volonté qui serait à lui et non pas à un autre. C'est pourquoi tout ce que souffre un homme contre sa volonté, il

ne le doit attribuer ni à la volonté des hommes, ni à celle des anges ou de quelque autre esprit créé, mais à la seule volonté de celui qui donne le pouvoir à ceux qui veulent. Il ne s'ensuit donc pas que rien ne dépende de notre volonté, parce que Dieu a prévu ce qui en devait dépendre. Au contraire, de ce qu'il a prévu que quelque chose en dépendrait, il faut qu'il y ait en effet quelque chose qui en dépende, puisque autrement il ne l'aurait pas prévu, sa prévoyance ne s'étendant pas sur le néant. Ainsi nous ne sommes point obligés de ruiner le libre arbitre pour maintenir la prescience de Dieu, ni de nier cette prescience, ce qui serait un crime, pour conserver le libre arbitre; mais nous embrassons également ces deux vérités, et nous les soutenons également, l'une pour bien croire, et l'autre pour bien vivre. Car il n'est pas possible de vivre comme il faut, qu'on n'ait de Dieu la créance qu'on en doit avoir. Gardons-nous donc par conséquent, sous prétexte de vouloir être libres, de nier la prescience de celui dont la grâce nous rend ou nous rendra libres. Ainsi ce n'est pas en vain qu'il y a des lois, et ce n'est pas en vain non plus qu'on se sert d'exhortations, de reproches, de blâmes et de louanges; car Dieu a prévu toutes ces choses, et elles ont autant de force qu'il a prévu qu'elles en auraient. Les prières, de même, servent pour obtenir de lui les choses qu'il a prévu qu'il accorderait à ceux qui le prieraient. Il y a aussi de la justice à récompenser les bonnes actions et à punir les mauvaises; car un homme ne pèche pas parce que Dieu a prévu qu'il pécherait. L'on ne doute point au contraire que lorsqu'il pèche ce ne soit lui-même qui pèche, parce que celui dont la prescience ne se peut tromper a prévu que ce ne serait point le destin, ni la fortune ni quelque autre chose, mais lui-même qui pécherait. Il est vrai qu'il ne pèche point s'il ne veut; mais s'il ne veut point pécher, Dieu l'a aussi connu par sa prescience.

Il n'y a donc point d'apparence que le Dieu souverain

et véritable avec son Verbe et son Saint-Esprit, qui tous les trois sont un; que le Dieu un, tout-puissant, auteur et créateur de toutes les âmes et de tous les corps; qui est la source de la félicité de tous ceux qui possèdent une véritable et solide félicité; qui a fait l'homme un animal raisonnable composé d'une âme et d'un corps; qui, après son péché ne l'a laissé ni sans châtiment ni sans miséricorde; qui a donné aux bons et aux méchants l'être avec les pierres, la vie végétative avec les plantes, la vie sensitive avec les bêtes, la vie intellectuelle avec les anges; qui est le principe de tout ce qu'il y a de beau, de réglé et d'ordonné; de qui viennent le poids, le nombre et la mesure; de qui procèdent tous les ouvrages de la nature, de quelque genre et de quelque prix qu'ils soient; par qui naissent les semences des formes, les formes des semences et le mouvement des semences et des formes; qui a créé la chair et lui a donné sa beauté, sa vigueur, sa fécondité, la souplesse de ses membres, avec ce rapport et cette harmonie qui existent entre eux pour leur mutuelle conservation; qui a doué l'âme même des bêtes de mémoire, de sens, de désirs, et ajouté à l'âme raisonnable l'esprit, l'entendement et la volonté; il n'y a point, dis-je, d'apparence que Dieu qui a fait tant de choses excellentes, et qui n'a pas laissé, je ne dirai pas le ciel et la terre, les anges ou les hommes, mais les entrailles du plus petit et du plus vil des animaux, la plume d'un oiseau, la fleur de la moindre herbe, la feuille d'un arbre, sans une certaine convenance et un certain accord entre ses parties, ait laissé les royaumes et les empires de la terre hors des lois de sa providence.

(Saint Augustin. *Cité de Dieu*, liv. V, chap. VIII-X.)

## XXIII. DE DIEU ET DE LA RAISON.

### ÉVODE A SAINT AUGUSTIN.

La parfaite raison est celle qui donne l'intelligence de toutes choses, et surtout des choses éternelles, à quoi il n'y a que l'esprit qui puisse atteindre. Or, que cette raison soit éternelle, sans qu'elle puisse ne le pas être, et qu'il n'y ait que ce qui n'a point commencé et qui n'est point sujet à changer qui soit éternel, c'est ce que cette même raison nous apprend et nous témoigne clairement; et il faut qu'elle soit éternelle elle-même, non-seulement parce que c'est elle qui nous fait connaître ce qui est éternel, mais parce que ce qui est éternel ne saurait être si la raison n'était pas. Car il me paraît qu'il n'y aurait rien d'éternel si la raison n'était éternelle. La raison nous montre encore que Dieu est, et qu'il faut que Dieu soit, et qu'il n'est pas possible qu'il ne soit pas, qu'il y ait ou non des intelligences qui sachent que cela est ainsi; et dès là que Dieu est éternel, il faut aussi que la raison soit éternelle, puisqu'elle comprend qu'il faut que Dieu soit, et qu'en même temps qu'elle le montre, elle montre aussi qu'elle est éternelle comme Dieu même.

Il y a des choses qui ne sont que parce que la raison veut qu'elles soient; en sorte que la raison précède, et que son effet, c'est-à-dire l'existence de la chose que la raison montre qui doit être, ne vient qu'après. C'est ainsi, par exemple, que quand le monde a été fait, il était conforme à la raison que le monde fût fait. Ainsi ce que la raison a su qui devait être ne fait que suivre la raison; et dans la création du monde elle a marché devant, et le monde a suivi : mais à l'égard de Dieu, comme c'est la raison qui nous apprend qu'il est ou qu'il faut qu'il soit, lequel

précède, de Dieu ou de la raison? Mettrons-nous la raison avant Dieu comme avant le monde, ou mettrons-nous Dieu avant la raison, sans laquelle nous ne saurions croire que Dieu est? Car si c'est la raison qui veut que Dieu soit, et qu'il soit éternel, qu'est-ce que ce doit être que la raison, et ne nous fait-elle pas voir elle-même, par conséquent, qu'il faut ou qu'elle soit Dieu, ou qu'elle appartienne à Dieu? Que si la raison est Dieu, il n'y a plus nulle difficulté que la raison nous montre que Dieu est raison, et que la raison soit éternelle comme Dieu. Que si la raison est une ressemblance de Dieu, toujours nous enseigne-t-elle qu'elle appartient à Dieu et qu'elle lui ressemble; et par conséquent que Dieu est; puisque cette même raison nous fait voir que cette ressemblance ne saurait être en Dieu si Dieu n'était pas; et que si la raison n'était point (ce qui fait horreur à penser), Dieu ne serait pas non plus, puisque la raison ne montrerait plus qu'il faut que Dieu soit; Dieu n'étant que parce que la raison de Dieu même découvre qu'il est. Puis donc que Dieu est, il faut aussi que la raison soit; car c'est elle qui nous apprend que Dieu est.

Lequel des deux est donc le premier en Dieu, de la raison ou de Dieu même, s'il est permis de parler ainsi? Car Dieu ne sera point s'il n'y a une raison qui montre qu'il faut que Dieu soit; et cette raison ne sera point non plus si Dieu n'est. La raison n'est donc point avant Dieu, ni Dieu avant la raison, et la nature divine enferme tout à la fois et Dieu et la raison. Mais il faut que l'un des deux engendre l'autre, et que Dieu soit le principe de la raison, ou la raison celui de Dieu. Il faut encore que l'un des deux soit le sujet qui soutienne l'autre, et que la raison soit en Dieu ou Dieu dans la raison; et comme c'est la raison qui fait voir que Dieu est, on peut fort bien dire que Dieu engendre la raison : ou si l'on dit que Dieu est engendré par la raison, cette raison sera le Père et ce Dieu sera le Fils. Si au contraire on dit que Dieu engendre la

raison, Dieu sera le Père, et la raison le Fils; l'un et l'autre, c'est-à-dire Dieu et la raison, n'étant qu'un même Dieu. Car Dieu n'a jamais été sans la raison, ni la raison sans Dieu; puisqu'on ne peut concevoir que Dieu soit, si la raison n'est; ni que le Fils soit, à moins que le Père ne soit aussi; en sorte que si l'on ôte la raison, ce qui est horrible à penser, comme je l'ai déjà dit, on ôte Dieu en même temps, puisque c'est par la raison que Dieu est agissant, et par conséquent qu'il est Dieu. Affirmons donc encore une fois que la raison ne peut non plus être sans Dieu, que Dieu sans la raison; et qu'ainsi la raison et Dieu, ou Dieu et la raison, sont quelque chose d'éternel. Or cette connexité et cette union de la raison et de Dieu, ou de Dieu et de la raison, c'est-à-dire du Fils avec le Père, et du Père avec le Fils, prouve qu'ils sont l'un par l'autre et qu'ils ne sauraient être l'un sans l'autre.

Les expressions nous manquent sur un tel sujet, et quoi qu'on en puisse dire, c'est en parler, et non pas l'expliquer. Dirons-nous donc que Dieu est le germe de la raison, pour parler ainsi, ou la raison le germe de Dieu, comme le fruit ne saurait être sans l'arbre qui l'a produit, ni l'arbre sans un autre fruit qui contenait le germe dont l'arbre est sorti? Cette comparaison fait en quelque sorte entendre la chose; car il y a dans le grain de froment un principe qui le rend capable de produire, et auquel le grain de froment est redevable de sa fécondité : mais ce principe aussi ne saurait rien produire si le grain de froment ne lui fournissait de quoi produire ce qu'il produit.

Comme donc la raison, qui n'est autre chose que Dieu, prouve ou que Dieu est la raison, ou que la raison est Dieu, et qu'ainsi c'est l'un qui montre l'autre, nous comprenons que le Père ne nous est connu que par le Fils, ou le Fils que par le Père; en sorte que le Fils soit comme en silence quand c'est le Père qui nous mène à lui, et que

l'un soit comme ce qui est caché, et l'autre comme ce qui le découvre et qui se découvre aussi en même temps, l'un ne pouvant être connu sans l'autre, selon cette parole de Jésus-Christ même, « quiconque me voit, voit mon Père; » et cette autre, « personne ne vient à mon Père que par moi; » et cette autre encore, « nul ne peut venir à moi que ceux que mon Père attire. »

Je me suis engagé dans une entreprise bien difficile, en m'efforçant de faire comprendre quelque chose de Dieu, quoique je ne le comprenne pas moi-même. Mais enfin il me semble que comme nous ne comprenons et ne connaissons rien sans image, de même, et à bien plus forte raison, nous ne saurions connaître Dieu sans son Fils, c'est-à-dire sans la raison, parce que l'un n'est point sans l'autre; car pourrait-on dire que le Père ait jamais été sans la raison? La raison nous montre donc qu'il y a un Dieu par un Dieu, ou dans un Dieu, avec lequel il n'est qu'un même Dieu. Or, ce seul Dieu ne saurait être sans amour, puisque la raison nous enseigne qu'il faut qu'il en ait, et que Dieu nous commande d'en avoir.

(Saint Augustin. *Lettre CLX*[e].)

## XXIV. DU DÉSIR UNIVERSEL DE BONHEUR.

Il est naturellement si doux d'être, que ce n'est que pour cela que ceux-mêmes qui sont misérables ne veulent pas mourir, et ce n'est pas eux mais leur misère qu'ils voudraient voir anéantie. Et cela est si vrai, que si quelqu'un leur donnait le choix, ou de demeurer toujours dans cet état de misère sans mourir, ou d'être anéantis, vous les verriez tressaillir de joie et prendre le premier parti. J'en appelle à leur propre sentiment. Car d'où vient qu'ils craignent de mourir et qu'ils aiment mieux vivre misérables que de voir finir leur misère par la mort, sinon parce que la nature a horreur du néant. C'est pourquoi, lorsqu'ils sont près de mourir, ils regardent comme une grande faveur tout ce qu'on fait pour leur conserver la vie, c'est-à-dire pour prolonger leur misère. Ils montrent donc avec quelle joie ils recevraient l'immortalité, alors même qu'ils seraient assurés d'être toujours malheureux. Que dirai-je de tous les animaux irraisonnables, à qui il n'a pas été donné de penser à ces choses, depuis les plus grands dragons jusqu'au plus petit ver de terre. Ne témoignent-ils point par tout ce qu'il y a de mouvement en eux qu'ils sont bien aises d'être, et par conséquent qu'ils fuient le néant? Les arbres et les plantes, qui n'ont aucun sentiment, pour éviter leur ruine par un mouvement manifeste, ne jettent-ils pas des racines dans la terre à proportion qu'ils s'élèvent au-dessus du sol, afin d'en tirer de la nourriture, et de conserver ainsi en quelque façon l'être qu'ils ont reçu? Enfin, les corps même insensibles et inanimés ne tendent-ils pas toujours vers leur centre, ou en s'élevant en haut, ou en descendant en bas, ou en se balançant dans une région moyenne, comme pour ne se point éloigner du

..

lieu où la nature les a mis, et où ils se conservent le mieux ? Pour ce qui est maintenant du désir de connaître, et combien l'homme évite naturellement d'être trompé, ce n'en est pas une petite preuve de ce qu'il n'y a personne qui n'aime mieux être sage et s'affliger, que d'être fou et se réjouir. De tous les animaux, il n'y a d'ailleurs que l'homme qui soit capable d'un sentiment si grand et si noble. Quelques-uns d'entre eux ont sans doute les yeux meilleurs que nous pour voir la lumière d'ici-bas, mais ils ne peuvent atteindre à cette lumière incorporelle qui éclaire notre âme, et qui nous fait juger sainement de toutes choses. Car nous n'en saurions juger, qu'autant que nous sommes éclairés de ce divin flambeau. D'autre part, quoiqu'il n'y ait point de science chez les bêtes, il y en a quelque image, au lieu que pour le reste des êtres corporels, on ne les appelle pas sensibles parce qu'ils sentent, mais parce qu'on les sent, bien que les plantes aient quelque chose de semblable au sentiment, en ce qu'elles se nourrissent et engendrent. Néanmoins tous ces êtres ont leurs raisons secrètes dans la nature; mais pour leurs formes, qui servent à l'embellissement de ce monde visible, ils les exposent à nos sens, afin que s'ils ne peuvent connaître, ils soient du moins connus. Mais quoique nos sens en soient frappés, ils n'en jugent pas pourtant. Car nous avons un sentiment intérieur beaucoup plus excellent, qui connaît ce qui est juste et ce qui ne l'est pas. Et c'est à quoi ne servent ni les yeux les plus pénétrants, ni les oreilles, ni le goût, ni le tact qui est répandu par tout le corps. C'est seulement en vertu de ce sentiment intérieur que je suis certain que je suis, et que je connais que je suis, et que j'aime mon être et ma connaissance.

---

Quand je vous cherche, mon Dieu, je cherche la vie bienheureuse, et je vous chercherai afin que mon âme vive, puisque c'est de vous que mon âme tire sa vie, comme c'est de mon âme que mon corps tire la sienne. Comment donc cherché-je la vie bienheureuse? Car je ne la possède pas, jusqu'à ce que je puisse dire : je n'ai plus rien à désirer, et que j'aie un véritable sujet de le dire. Comment la cherché-je? Est-ce par mon souvenir, comme si je l'avais oubliée, et que je me souvinsse néanmoins de l'avoir oubliée? Ou est-ce par le désir d'apprendre une chose qui m'est inconnue, soit que je ne l'aie jamais sue, ou que je l'aie oubliée de telle sorte, que je ne me souvienne pas même de l'avoir oubliée.

N'est-ce pas cette vie bienheureuse qui est désirée si généralement de tous les hommes sans en excepter un seul? Mais qui en a donné la connaissance à ceux qui la souhaitent avec tant d'ardeur? Où l'ont-ils vue pour l'aimer ainsi? Il faut sans doute que nous l'ayons en nous-mêmes en quelque manière, quoiqu'il y ait une autre manière selon laquelle on ne la saurait posséder sans être heureux. Il y a aussi des hommes qui ne sont heureux qu'en espérance; et ceux-là possèdent cette vie dont je parle en un degré très-inférieur à ceux qui sont déjà heureux en effet : mais ils sont néanmoins en beaucoup meilleure condition que ceux qui ne la possèdent ni en effet ni en espérance. Et pourtant si ces derniers ne l'avaient en eux-mêmes en quelque façon que ce puisse être, ils n'éprouveraient pas ce grand désir d'être heureux que l'on ne saurait douter qu'ils éprouvent.

Je ne saurais dire en quelle manière ils connaissent cette vie heureuse, et en ont une certaine idée : et je voudrais bien savoir si cette idée est dans la mémoire. Que si elle y est, il semble qu'il faudrait que nous eussions été autrefois heureux. Or comment l'aurions-nous été? Serait-ce chacun en particulier, ou seulement tous

en général dans ce premier homme, qui a été le premier pécheur, dans lequel nous sommes tous morts, et duquel nous sommes tous nés misérables?

Mais ce n'est pas ce que je veux chercher maintenant, n'étant en peine que de savoir si la vie bienheureuse est dans la mémoire : car nous ne l'aimerions pas si nous ne la connaissions point, tandis qu'il n'y a personne qui en l'entendant nommer ne confesse qu'il la désire. Et ce n'est pas le son de cette parole qui nous plaît, puisque lorsqu'un Grec l'entend nommer en latin, il n'y prend aucun plaisir, parce qu'il ignore ce que cette parole signifie, au lieu que nous y prenons plaisir; tout de même qu'un Grec y prendrait plaisir s'il l'entendait nommer en grec, parce que la chose en soi, que les Grecs, que les Romains, et que toutes les nations de diverses langues désirent d'acquérir avec tant d'ardeur, n'est ni grecque ni latine : elle est donc connue à tous les hommes, puisque si l'on pouvait, par un même mot que tous entendissent, leur demander s'ils voudraient être heureux, ils répondraient sans doute qu'ils le veulent : ce qu'ils ne feraient pas si la chose même qui est signifiée par ce mot de bonheur, n'était gravée dans leur mémoire.

Celui donc qui se souvient de la vie bienheureuse que l'on nomme félicité, s'en souvient-il de la même sorte que celui qui a vu Carthage se ressouvient de Carthage? Non; puisque la félicité n'étant pas un corps, elle n'est pas sensible à nos yeux. Ou bien s'en souvient-il en la même manière que nous nous souvenons des nombres? Nullement; puisque ceux qui les connaissent ne cherchent point à les posséder d'une façon plus particulière; au lieu qu'encore que nous sachions ce que c'est que la félicité, et que la connaissance que nous en avons nous la fasse aimer, nous ne laissons pas de désirer de l'acquérir afin d'être heureux.

Ou bien s'en souvient-il comme nous nous souvenons

de l'éloquence? Non certes. Car encore que plusieurs qui ne sont pas éloquents se souviennent de l'éloquence aussitôt qu'ils en entendent proférer le nom, et qu'ils désirent même de l'acquérir (ce qui prouve qu'ils en ont quelque connaissance), néanmoins cela vient de ce qu'ayant connu par les sens du corps d'autres personnes éloquentes, le plaisir qu'ils y ont pris les a portés à désirer d'être eux-mêmes éloquents : quoiqu'il soit vrai qu'ils n'auraient point ressenti ce plaisir, si l'expérience qu'ils en ont eue par les sens n'avait réveillé dans leur esprit une certaine connaissance intérieure de la beauté de cet art, comme ils n'auraient point désiré de l'acquérir, s'il ne leur avait procuré du plaisir. Mais nul de nos sens ne nous peut faire apercevoir et remarquer en d'autres personnes la vie bienheureuse.

Ou bien nous souvenons-nous de la vie bienheureuse comme nous nous souvenons de la joie? Cela pourrait être : car encore que je sois triste, je me souviens de ma joie passée : de même qu'étant misérable, je me souviens d'une vie heureuse, quoique je n'aie jamais, par aucun de tous mes sens, ni vu, ni entendu, ni senti, ni goûté, ni touché la joie que j'ai eue; mais que je l'aie seulement ressentie dans mon esprit lorsque je me suis réjoui, et qu'ensuite la connaissance que j'en ai eue se soit gravée dans ma mémoire en telle sorte, que je puis, quand je veux, m'en souvenir, quelquefois avec dégoût, et quelquefois avec plaisir, selon la diversité des choses dont je me souviens de m'être réjoui : car je me souviens avec horreur de ces plaisirs honteux qui m'ont autrefois donné de la joie; et aussi, lorsque ma mémoire me représente quelques-unes de mes actions bonnes et louables, le désir que j'aurais d'en faire encore de semblables est cause que si l'occasion ne s'en offre point, je me souviens avec tristesse de ma joie passée.

Mais en quel lieu et en quel temps ai-je connu par expérience que ma vie était heureuse, afin de pouvoir me

la représenter, l'aimer et la désirer? Et ce désir d'être heureux ne m'est pas commun avec un petit nombre de personnes seulement, puisque tous désirent d'être heureux, et tous les hommes ne se rencontreraient pas dans une volonté si déterminée et si absolue de cette félicité, s'ils n'en avaient une connaissance très-certaine.

Or, d'où vient que si l'on demande à deux hommes s'ils veulent aller à la guerre, il pourra arriver que l'un répondra qu'il veut y aller, et l'autre qu'il ne le veut pas? Mais si on leur demande s'ils désirent d'être heureux, ils répondront aussitôt et sans hésiter qu'ils le souhaitent de tout leur cœur, encore qu'il n'y ait point d'autre raison qui porte l'un à vouloir aller à la guerre, et qui empêche l'autre d'y vouloir aller, sinon le désir d'être heureux. Cela ne vient-il point de ce que l'un mettant son plaisir en une chose et l'autre en une autre, ils s'accordent toutefois dans le désir d'être heureux, comme ils s'accorderaient lorsqu'on leur demanderait s'ils désirent d'avoir des sujets de joie, et cette joie est sans doute ce qu'ils nomment félicité? Que si l'un l'acquiert d'une manière, et l'autre d'une autre, ce n'est toujours néanmoins qu'à cette félicité que tous désirent de parvenir, afin d'être dans le contentement et dans la joie : et parce qu'il n'y a personne qui dans le cours de sa vie n'ait ressenti quelque joie, chacun reconnaît l'image que sa mémoire lui en représente toutes les fois qu'il entend proférer ce nom de félicité.

Mais, ô Dieu que j'adore, ne souffrez pas que votre serviteur se laisse jamais porter à croire que toutes sortes de joies soient capables de nous rendre heureux : car cela n'appartient qu'à cette joie qui n'est point connue des méchants, mais de ceux qui vous servent sans intérêt, et dont vous-même êtes la joie : et c'est en quoi consiste la vie bienheureuse de se réjouir en vous, par vous, et pour l'amour de vous : c'est en quoi elle consiste, et il

n'y en a point d'autre. Ceux qui en cherchent une autre cherchent aussi une autre joie, mais qui ne peut être que fausse et trompeuse : et cependant il est impossible que leur volonté ne soit attirée au moins par quelque ombre et quelque image de joie.

Il semble donc qu'il ne soit pas vrai, ô mon Dieu, que tous les hommes veuillent être heureux, puisque ceux qui ne cherchent pas leur contentement en vous, en qui seul consiste la vie bienheureuse, ne désirent pas en effet la vie bienheureuse. Dirons-nous que tous la désirent? mais que la chair combattant contre l'esprit et l'esprit contre la chair, ils ne font pas ce qu'ils voudraient pouvoir faire; et qu'ainsi ils retombent dans les joies du monde, qu'ils sont capables de se procurer à eux-mêmes; et ils s'en contentent, parce qu'ils ne peuvent goûter les vraies joies : et ils ne le peuvent, parce qu'ils ne le veulent pas aussi fortement qu'il serait nécessaire pour le pouvoir.

Car je leur demande à tous, sur lequel des deux ils aiment mieux se régler, ou de la vérité ou du mensonge? A propos de quoi ils n'hésiteront pas non plus à me répondre qu'ils aiment mieux se réjouir de la vérité, comme ils ne font point difficulté d'avouer qu'ils désirent d'être heureux, parce que la vie bienheureuse consiste à se réjouir de la vérité. Et cette joie est celle que l'on prend en vous, qui êtes la vérité même, qui êtes ma lumière, mon salut et mon Dieu. Tous désirent cette vie; tous désirent sans doute cette vie qui est seule bienheureuse; tous la désirent, et tous désirent de se réjouir de la vérité.

Or, j'en ai vu plusieurs qui voulaient bien tromper les autres; mais je n'ai jamais vu personne qui voulût bien lui-même être trompé. Où donc les hommes ont-ils connu cette vie bienheureuse, sinon où ils ont connu la vérité, laquelle ils aiment aussi, puisqu'ils ne veulent pas être trompés; et lorsqu'ils aiment la vie bienheureuse, qui n'est autre chose que la joie de la vérité, ils aiment aussi sans doute

la vérité, et ils ne l'aimeraient pas s'il n'y en avait quelque idée dans leur mémoire.

Pourquoi, par conséquent, ne se réjouissent-ils pas de cette vérité, et ne sont-ils pas heureux? C'est parce que les autres objets qui remplissent davantage leur esprit ont beaucoup plus de pouvoir de les rendre misérables, que cette faible connaissance que leur mémoire conserve de la vérité n'en a de les rendre heureux. Car il reste encore, selon la parole du Fils de Dieu, quelque petite lumière dans l'esprit des hommes. Qu'ils marchent; qu'ils marchent donc pendant qu'elle les éclaire, de peur que les ténèbres ne les surprennent.

Mais si tous les hommes aiment la vie bienheureuse, qui n'est autre chose que la joie de la vérité, d'où vient que cette même vérité cause de la haine, et que lorsque vos serviteurs la leur annoncent, ils deviennent leurs ennemis? C'est que l'on aime tellement la vérité, que tous ceux qui aiment autre chose qu'elle veulent que ce qu'ils aiment soit la vérité. Et d'autant qu'ils ne voudraient pas être trompés, ils ne veulent pas non plus qu'on les puisse convaincre de l'être. Ils aiment la vérité lorsqu'elle leur montre sa lumière, et ils la détestent lorsqu'elle manifeste leurs défauts. Car, ne voulant pas être trompés, et voulant bien tromper, ils l'aiment quand elle se découvre à eux, et ils la détestent quand elle les découvre eux-mêmes. Et Dieu permet au contraire, par un juste châtiment, qu'elle les fasse connaître pour ce qu'ils sont, quelques efforts qu'ils tentent afin de l'empêcher, et qu'elle leur demeure inconnue, quoiqu'ils s'efforcent de la connaître.

C'est ainsi que l'esprit de l'homme, tout faible, tout aveugle, tout souillé et tout corrompu qu'il est, veut bien se cacher, mais ne veut pas que rien soit caché pour lui : et il arrive, par un événement tout contraire, que la vérité le connaît, et qu'il ne connaît pas la vérité. Néanmoins, quelque misérable qu'il soit, il aime mieux se réjouir des choses vraies que des choses fausses. Ne sera-t-il

donc pas bienheureux lorsque, sans qu'aucun déplaisir le trouble, il se réjouira seulement de cette vérité par qui toutes choses sont véritables?

---

Il est certain que nous désirons tous d'être heureux, et il n'y a point d'homme qui n'admette cette proposition avant même qu'on la lui ait énoncée. Il s'agit de voir en quoi consiste le bonheur. Quant à moi, je crois que ni celui qui n'a pas ce qu'il aime, quoi que ce soit qu'il aime; ni celui qui a ce qu'il aime, si ce qu'il aime lui est mauvais; ni celui qui n'aime pas ce qu'il a, encore que ce qu'il a soit excellent; que nul de ces trois, dis-je, ne peut être appelé heureux. Car celui qui désire ce qu'il ne peut acquérir est agité de douleur, et celui qui a acquis ce qu'il ne devait pas désirer est malheureusement trompé, et celui qui ne désire pas ce qu'il devrait acquérir est malade d'esprit. Or, l'âme ne reçoit pas ces impressions sans qu'elle soit misérable; et la misère et la félicité ne pouvant demeurer ensemble dans une même âme, il faut donc conclure qu'aucune de ces trois personnes ne peut être heureuse.

Il reste un quatrième état où la vie heureuse se peut trouver, qui est d'aimer et de posséder le souverain bien de l'homme. Car qu'est-ce proprement que jouir, sinon posséder ce qu'on aime? Aussi nul ne peut être heureux s'il ne jouit du souverain bien, et nul ne peut en jouir sans être heureux. Il est donc nécessaire que nous possédions notre souverain bien, si nous voulons vivre heureusement.

Il reste à examiner et à découvrir le souverain bien de l'homme. Il ne peut pas être de pire condition que l'homme même, puisqu'on ne saurait tendre à quelque

chose de pire que soi, sans par là empirer. Or, l'homme doit tendre au souverain bien. Il est donc impossible que ce souverain bien de l'homme soit pire que l'homme.

Peut-être qu'il sera de même qualité que l'homme. Il sera tel sans doute, s'il n'y a rien de meilleur dont l'homme puisse jouir. Mais si nous trouvons quelque chose de plus excellent que l'homme, et que l'homme puisse posséder lorsqu'il l'aimera, qui doute que pour se rendre heureux il ne doive s'efforcer d'acquérir ce bien, qui est d'une nature plus noble et plus éminente que la sienne ?

Car, si être heureux n'est autre chose qu'avoir acquis un bien qui n'en ait point au-dessus de lui, et qui pour cela est appelé souverain, comment peut-on comprendre dans cette définition un homme qui n'aurait pas encore acquis le bien qui est le plus grand à son égard? Ou comment celui-là est-il le plus grand, s'il y en a un qui le surpasse et que l'on puisse acquérir?

L'autre qualité que le souverain bien doit avoir est qu'il soit tel qu'on ne puisse le perdre contre son gré; car comment faire fond sur un bien que nous savons pouvoir nous être ravi, quoique nous désirions passionnément le conserver? Et si l'on n'est pas assuré du bien dont on jouit, comment peut-on être heureux, puisque l'on est troublé par la crainte si juste et si violente de le perdre?

Il faut donc chercher ce qui dans la nature est meilleur et plus excellent que l'homme, et pour avoir moins de peine à le trouver, il importe de considérer et d'expliquer quelle est la nature de l'homme. Tout le monde demeure pour ainsi dire d'accord que nous sommes composés d'âme et de corps. Or, il n'y a rien de plus noble ni de meilleur que l'âme qui soutient le corps. Ce n'est donc pas la volupté, le plaisir, la privation de la douleur, la force, la beauté, la promptitude, ni quelque autre bien corporel, mais l'âme seule, qui est le souverain bien du corps, puisque c'est elle qui lui communique, par

sa présence, ces qualités si relevées et lui donne encore la vie qui est plus excellente que tous ces biens. Il ne reste par conséquent qu'à rechercher ce qui rend l'âme parfaite. Mais comment ne pas reconnaître qu'elle tire sa perfection de la vertu, laquelle lui vient de Dieu? C'est donc en tendant vers Dieu que nous mènerons une bonne vie; c'est en parvenant à Dieu que nous mènerons non-seulement une bonne vie, mais encore une vie heureuse.

(Saint Augustin. *Cité de Dieu*, liv. XI, chap. XXVII; *Confessions*, liv. X, chap. XX-XXIII; *Des mœurs de l'Église catholique*, chap. III-VI, *passim*.)

---

---

## XXV. DU SOUVERAIN BIEN.

Si on demande quel est le sentiment de la Cité de Dieu touchant les fins des biens et des maux, elle répondra que la vie éternelle est le souverain bien et la mort éternelle le souverain mal, et qu'ainsi nous devons tâcher de bien vivre afin d'acquérir celle-là et d'éviter celle-ci. C'est pour cela qu'il est écrit que « le juste vit de la foi, » parce que nous ne voyons point encore notre bien, de sorte qu'il faut que nous le cherchions par la foi ; et aussi parce que nous n'avons pas de nous-mêmes le pouvoir de bien vivre, mais qu'il faut que celui qui nous a donné la foi par son assistance nous aide à croire et à prier. Quant à ceux qui ont cru que le souverain bien est en cette vie, ou dans le corps, ou dans l'âme, ou dans tous les deux ensemble, c'est une étrange vanité d'avoir placé leur béatitude ici-bas, et surtout de l'avoir fait dépendre d'eux-mêmes. La vérité se moque d'eux quand elle dit par un prophète : « Le Seigneur sait que les pensées des hommes sont vaines, » ou selon que le dit l'apôtre saint Paul : « Le Seigneur connaît la vanité des pensées des sages. » Car quel fleuve d'éloquence peut suffire à exprimer toutes les misères de cette vie ? Cicéron les a déplorées comme il a pu dans la *Consolation sur la mort de sa fille* ; mais que ce qu'il a pu est peu de chose ! Car pour les objets qu'on nomme les premiers biens de la nature, les peut-on posséder en cette vie, qu'ils ne soient sujets à une infinité de vicissitudes ? En effet, à quelles douleurs et à quelles inquiétudes, deux choses si contraires à la volupté et au repos, le corps du sage n'est-il point exposé ? Le retranchement ou la débilité des membres s'oppose à l'intégrité des parties du corps : la laideur à sa beauté, la maladie à sa santé, la lassitude à ses forces, la langueur ou la

pesanteur à son agilité; et cependant qu'y a-t-il de tout cela à quoi le sage ne soit point sujet? L'assiette et les mouvements du corps, quand ils sont dans une juste mesure, sont aussi mis au rang des premiers biens de la nature. Mais que sera-ce si quelque indisposition ébranle les organes? Que sera-ce si l'épine du dos se courbe de telle sorte qu'un homme soit obligé de marcher à quatre pattes comme une bête? Cela ne détruira-t-il pas la stature ferme et droite du corps, et ne rompra-t-il pas la beauté et la mesure de ses mouvements? Que dirai-je des premiers biens naturels de l'âme, le sens et l'entendement, dont l'un lui est donné pour apercevoir la vérité, et l'autre pour la comprendre? Que reste-t-il du premier, si un homme devient sourd et aveugle; et du second, lorsque la raison est troublée et assoupie? Combien les frénétiques font-ils d'extravagances qui nous tirent les larmes des yeux quand nous les considérons sérieusement! Parlerai-je de ceux qui sont possédés des démons? Où leur raison est-elle ensevelie, quand le malin esprit abuse de leur âme et de leur corps selon qu'il lui plaît? Et qui peut s'assurer que cet accident n'arrivera point au sage durant cette vie? De plus, combien défectueuse est la connaissance de la vérité ici-bas, où, selon cette parole de la Sagesse, « ce corps mortel et corruptible appesantit l'âme, et cette demeure de terre et de boue émousse la vigueur de l'esprit! » De même, ces désirs indélibérés, qu'on met aussi au nombre des premiers biens de la nature, ne sont-ils pas dans les furieux la cause des mouvements et des actions qui nous font horreur? Enfin, la vertu qui s'attribue le premier rang parmi les biens de l'homme, que fait-elle ici-bas qu'une guerre continuelle contre les vices, et contre des vices qui ne sont pas hors de nous, mais en nous, qui ne sont pas étrangers, mais qui nous appartiennent; surtout la tempérance qui réprime les appétits désordonnés de la chair, de peur qu'ils ne fassent consentir l'esprit à des actions criminelles? Car

ne nous imaginons pas qu'il n'y ait point de vice en nous lorsque « la chair, comme dit l'Apôtre, convoite contre l'esprit; » puisqu'il y a une vertu qui y est contraire, lorsque, selon le même apôtre, « l'esprit convoite contre la chair. Car, ajoute-t-il, ces choses sont contraires l'une à l'autre, si bien que vous ne faites pas ce que vous voudriez. » Or, que voulons-nous faire, quand nous voulons que le souverain bien soit en nous sans aucun manque, sinon que la chair s'accorde avec l'esprit, et qu'il n'y ait plus de divorce entre eux ? Mais puisque nous ne saurions y parvenir en cette vie, quelque désir que nous en ayons, tâchons au moins, avec le secours de Dieu, de ne point consentir aux convoitises déréglées de la chair. Dieu nous garde donc de croire, tandis que nous avons à soutenir cette guerre intestine, que nous possédions déjà la béatitude qui doit être le fruit de notre victoire. Car qui est parvenu à un si haut degré de sagesse, qu'il n'ait plus du tout à combattre contre ses passions ? Que dirai-je de cette vertu qu'on appelle prudence ? Toute sa vigilance n'est-elle pas occupée à discerner le bien d'avec le mal, pour rechercher l'un et fuir l'autre ? Et cela même ne montre-t-il pas que le mal est en nous ou parmi nous ? C'est elle, en effet, qui nous apprend que c'est un mal de consentir à nos mauvaises inclinations, et que c'est un bien d'y résister. Et cependant ce mal à quoi la prudence nous apprend à ne pas consentir, et que la tempérance nous fait combattre, n'est détruit ni par la prudence ni par la tempérance. La justice encore, dont l'emploi consiste à rendre à chacun ce qui lui appartient, et qui maintient en l'homme cet ordre équitable de la nature, qui exige que l'âme soit soumise à Dieu et le corps à l'âme, et qu'ainsi l'âme et le corps lui soient subordonnés ; la justice ne fait-elle pas bien voir, par la peine qu'elle a à s'acquitter de cette fonction, qu'elle n'est pas arrivée au terme de son travail ? Car l'âme est d'autant moins soumise à Dieu qu'elle pense moins à lui, et la chair est d'autant moins soumise à l'esprit qu'elle a

plus de désirs qui lui sont contraires. Ainsi, tant que nous sommes sujets à ces faiblesses et à ces langueurs, comment osons-nous dire que nous sommes déjà sauvés ? Et si nous ne sommes pas encore sauvés, de quel front pouvons-nous prétendre que nous sommes bienheureux ? Quant à la force, quelque sagesse qui l'accompagne, n'est-elle pas un témoin irréprochable des maux qui accablent les hommes, et que la patience est obligée de supporter ? Et véritablement je m'étonne que les stoïciens aient la hardiesse de nier que ce soient des maux, en même temps qu'ils avouent que si ces maux sont si grands que le sage ne puisse ou ne doive les souffrir, il faut qu'il se donne la mort et qu'il sorte de la vie. Cependant la vanité de ces philosophes les aveugle à ce point qu'ils n'ont point honte de dire que leur sage serait heureux quand il deviendrait aveugle, sourd, muet, impotent, accablé des plus cruelles douleurs, et même de celles qui l'obligent à se donner la mort. O vie heureuse, qui cherche la mort afin de n'être plus ! Si elle est bienheureuse, que n'y demeure-t-on ? Et si on la fuit à cause des maux qui l'affligent, comment est-elle bienheureuse ? Ou comment n'appeler point maux des choses qui mettent la force à bout, et qui ne l'obligent pas seulement à se rendre, mais qui la font devenir folle jusqu'à dire qu'une vie est heureuse et que néanmoins on la doit fuir ? Qui est assez aveugle pour ne pas voir qu'on ne la devrait pas fuir, si elle était heureuse ? Que si les stoïciens avouent qu'on la doit fuir à cause des faiblesses qui l'accablent, que ne quittent-ils leur fierté pour avouer aussi modestement qu'elle est misérable ? N'est-ce pas plutôt par impatience que par courage que ce fameux Caton s'est donné la mort, et pour n'avoir pu souffrir César victorieux ? Où est la force de cet homme tant vanté ? Elle a cédé, elle a succombé, elle a été tellement surmontée qu'il a fui et abandonné une vie bienheureuse. Est-ce qu'elle ne l'était pas encore ? Elle était par conséquent malheureuse. Comment donc des choses qui rendaient un vie malheureuse

et insupportable, n'étaient-elles pas des maux ? Aussi, les péripatéticiens et les philosophes de l'ancienne Académie l'avouent-ils : en quoi ils sont plus raisonnables ; mais il y a lieu de s'étonner de ce qu'ils soutiennent aussi que, nonobstant tout cela, on ne laisse pas d'être heureux. Les tourments et les douleurs du corps sont des maux, dit Varron, qui défend ce sentiment, et des maux d'autant pires qu'ils sont plus grands ; c'est pourquoi, ajoute-t-il, vous devez sortir de cette vie pour vous en délivrer. De quelle vie ? de cette vie, dit-il, qui est attaquée de tant de maux. Elle est donc bienheureuse au milieu même des maux pour lesquels vous dites qu'il la faut fuir ? Ou n'est-ce point parce qu'il vous est permis de vous délivrer de ces maux par la mort, que vous appelez cette vie heureuse ? Mais que serait-ce si quelque secret jugement de Dieu vous retenait parmi ces maux sans vous permettre d'en être jamais délivré par la mort ? Du moins seriez-vous obligé alors d'avouer qu'une vie de cette sorte est misérable. Ce n'est donc pas parce qu'on la quitte promptement qu'elle n'est pas misérable, puisque vous la jugeriez telle vous-même si elle était éternelle. Ce n'est pas, je le répète, parce qu'elle est courte qu'elle n'est pas malheureuse, à moins qu'on ne veuille appeler félicité une courte misère. Il faut que des maux soient bien violents pour obliger un homme, et un homme sage, à cesser d'être homme pour s'en délivrer. Car on dit, et avec raison, que c'est comme la première voix de la nature que l'homme s'aime soi-même, et partant qu'il a une aversion naturelle de la mort, cherchant tout ce qui peut entretenir l'union de l'âme et du corps. Il faut donc que des maux soient bien violents pour éteindre ce sentiment de la nature, qui nous porte à faire tous nos efforts afin d'éviter la mort, et l'éteindre de telle sorte que nous désirions mourir et tournions nos propres mains contre nous-mêmes, si personne ne nous veut décharger de la vie. Il faut que des maux soient bien violents pour rendre la force homicide, si néanmoins elle mérite encore ce nom

puisqu'elle succombe tellement sous ces maux, que non-seulement elle ne peut conserver par la patience un homme dont elle avait pris le soin et la protection, mais qu'elle est même contrainte de le faire périr. Le sage à la vérité doit souffrir la mort avec patience, mais c'est la mort qui lui vient d'ailleurs que de lui-même. Que si, au contraire, selon les stoïciens, il est obligé de se la donner, certainement il faut que ces philosophes reconnaissent que les choses qui l'y obligent ne sont pas seulement des maux, mais des maux insupportables. Une vie, par conséquent, sujette à tant de malheurs ne s'appellerait point heureuse, si ceux qui soutiennent qu'elle est heureuse se laissaient aussi bien vaincre à la vérité qu'à la douleur, et ne prétendaient point jouir du souverain bien en un lieu où les vertus mêmes, qui est ce que l'homme a de plus excellent ici-bas, sont des témoins d'autant plus fidèles de nos misères qu'elles travaillent davantage à nous en garantir. Car, si ce sont de vraies vertus, ce qui ne peut être qu'en ceux qui ont une véritable piété, elles ne promettent à aucun homme de le délivrer de toute sorte de maux. Il faudrait qu'elles mentissent pour cela. Tout ce qu'elles peuvent faire, c'est de nous promettre que, pourvu que nous espérions le siècle à venir, cette vie, qui est nécessairement misérable à cause de tant d'accidents fâcheux qui l'environnent, deviendra un jour bienheureuse. Mais comment serait-elle heureuse présentement, puisque nous ne sommes pas encore sauvés ? Aussi l'apôtre saint Paul, ne parlant point des hommes imprudents et vicieux, mais de ceux qui ont une véritable piété, et par conséquent de véritables vertus, dit : « Nous sommes sauvés en espérance. Or, quand on voit ce qu'on avait espéré voir, ce n'est plus espérance; car qui espère voir ce qu'il voit déjà ? Mais c'est la patience qui fait que nous espérons voir ce que nous ne voyons pas encore. » Comme donc nous sommes sauvés en espérance, nous sommes aussi bienheureux en espérance; notre bonheur non plus que notre salut n'est

pas encore présent, mais à venir; et nous l'attendons par la patience, parce que nous sommes au milieu des maux qu'il faut supporter patiemment, jusqu'à ce que nous arrivions à la jouissance de ces biens ineffables qui ne seront traversés d'aucun déplaisir. C'est ce salut de l'autre vie qui sera aussi la béatitude finale. Béatitude que les stoïciens ne veulent pas croire, parce qu'ils ne la voient pas, et au lieu de laquelle ils s'en imaginent ici-bas une très-vaine, qu'ils fondent sur une vertu d'autant plus orgueilleuse qu'elle est plus mensongère.

Lorsque ces philosophes veulent que la vie du sage soit une vie de société, nous sommes bien plus d'accord avec eux en ce point. Car comment la Cité de Dieu aurait-elle pris naissance, ou comment se serait-elle développée dans le cours des temps, ou parviendrait-elle à sa fin, si la vie des saints n'était sociable? Et cependant qui peut rapporter tous les maux, à quoi une telle vie est sujette? Qui les peut même comprendre? Écoutons dans les poëtes comiques ce qu'un homme dit avec l'approbation de tous les hommes: « J'ai épousé une femme, quelle misère! J'ai eu des enfants, autre embarras. » Que dirai-je des peines qui se rencontrent dans l'amour, et que le même Térence décrit ailleurs, « les injures, les soupçons, les inimitiés, la guerre et les réconciliations? » Tout le monde n'est-il pas plein de ces désordres? N'arrivent-ils pas même souvent dans les plus honnêtes liaisons? Ne voyons-nous pas qu'il n'y a partout que querelles, jalousies, inimitiés, guerre? Ce sont des maux certains et que nous sentons. Mais pour la paix, c'est un bien incertain, parce que nous ne connaissons pas la disposition intérieure de ceux avec qui nous la voudrions entretenir; et quand nous la connaîtrions aujourd'hui, nous ne savons pas s'ils ne changeront point demain. En effet, quels hommes doivent être plus étroitement liés entre eux que ceux qui habitent une même maison? Cependant qui peut

faire fond là-dessus, puisque nous voyons tous les jours de tels amis qui se trahissent l'un l'autre, et dont la haine se montre d'autant plus implacable, que leur liaison paraissait plus étroite? D'où vient cette parole de Cicéron, qu'on ne saurait lire sans gémir, tant elle est vraie : « Il n'y a point de trahisons plus dangereuses que celles qui se couvrent du masque de l'amitié ou de la parenté. Car il est aisé de se garder d'un ennemi déclaré; mais le moyen de se garantir d'un mal secret et domestique, qui vous opprime avant que vous le puissiez prévoir? » De là vient aussi cet oracle de l'Écriture : « Les ennemis de l'homme sont ceux de sa maison. » Et nous ne le saurions entendre, sans être touché d'une vive douleur. Car, quand une personne aurait assez de force pour supporter patiemment une trahison, ou assez de vigilance pour en détourner l'effet, il ne se peut faire néanmoins, si elle a de la probité, qu'elle ne s'afflige beaucoup de l'état malheureux de celui qui se sert de l'amitié comme d'un piége. Si donc une maison n'est pas un asile assuré contre ces sortes de maux, que sera-ce d'une ville, qui est d'autant plus remplie de procès et de différends, qu'elle est plus grande, et qui peut bien à la vérité n'être point troublée par les séditions et les guerres civiles, mais qui ne saurait ne les point craindre?

Que dirons-nous des jugements que les hommes rendent sur des hommes, et qui ne peuvent manquer d'avoir lieu dans les villes les plus paisibles? Quel sujet de pitié, puisque ceux qui jugent ne sauraient voir la conscience de ceux qu'ils jugent! d'où il résulte qu'ils sont souvent obligés de mettre au supplice des témoins innocents, pour tirer d'eux une vérité qui ne les regarde point. Que dirai-je de la torture qu'on inflige aux accusés eux-mêmes? N'est-ce pas une étrange chose de tourmenter un homme pour savoir s'il est coupable, et de condamner un innocent à une peine certaine pour un crime incertain, non parce qu'on a

découvert qu'il a commis ce crime, mais parce qu'on l'ignore? Ainsi, l'ignorance d'un juge est souvent la cause du malheur d'un innocent. Et ce qui est le plus lamentable, ce qui mériterait d'être pleuré avec des fontaines de larmes, c'est que, tandis que le juge tourmente un accusé de peur de faire mourir un innocent par ignorance, il arrive, à cause de cette malheureuse ignorance même, qu'il tue l'innocent qu'il avait tourmenté pour ne le point tuer. Car si, selon la doctrine des stoïciens, l'accusé aime mieux sortir de cette vie que de souffrir davantage les douleurs qu'il endure, il avoue qu'il a commis le crime qu'il n'a pas commis. Cependant, aussitôt le juge le condamne et le fait périr, sans savoir encore s'il fait périr un coupable ou un innocent, la question ayant été inutile pour découvrir si l'accusé était innocent, et n'ayant même servi qu'à le faire passer pour coupable. Parmi ces ténèbres de la vie civile, un juge qui est sage montera-t-il ou non sur le tribunal? Sans doute il y montera. Car la société civile, qu'il croit ne pouvoir abandonner sans crime, l'y oblige; et il ne pense pas que ce soit un crime de torturer des innocents pour le crime d'autrui, ou de les contraindre souvent par la violence des tourments à se déclarer faussement coupables, sur quoi il les condamne à mort; quoique pour l'ordinaire ils meurent dans la torture même, ou peu après. Que dirai-je de ce qu'il arrive quelquefois qu'un accusateur qui n'a entrepris son accusation que pour le bien public, et afin que les crimes ne demeurent pas impunis, est envoyé lui-même au supplice faute de preuves, parce que l'accusé a corrompu les témoins, et que la question ne lui arrache aucun aveu? Un juge ne croit pas mal agir en devenant l'auteur de tous ces maux, parce qu'il ne s'en rend pas l'auteur à dessein, mais par une ignorance invincible et par une obligation indispensable de la société civile. Et toutefois, quoiqu'on ne le puisse accuser de malice, c'est toujours une grande misère; et si la nécessité empêche qu'il soit criminel

lorsqu'il condamne des innocents et sauve des coupables, l'osera-t-on du moins appeler bienheureux? Combien fera-t-il plus sagement lui-même de reconnaître et de haïr la misère à quoi cette nécessité l'engage; et s'il a quelque sentiment de piété, de crier à Dieu : « Délivrez-moi de mes nécessités ! »

Après la ville vient le monde, que les stoïciens mettent au troisième rang dans la société civile; car ils commencent par la famille. Or, comme il est plus grand, aussi est-il plus plein de périls. Et premièrement, la diversité des langues y rend l'homme en quelque façon étranger à l'homme. Car si deux hommes, dont l'un ignore la langue de l'autre, se rencontrent, et qu'ils soient obligés de demeurer ensemble, deux animaux muets, même d'espèce différente, s'associeront plutôt que ces deux voyageurs, quelque ressemblance de nature qu'il y ait entre eux; et un homme aimera mieux être avec son chien qu'avec un étranger. Mais, dira-t-on, une cité puissante et victorieuse, en donnant la loi aux vaincus, Rome, leur a aussi donné sa langue, ou pour le moins a fait en sorte qu'on ne manquât pas d'interprètes. Cela est vrai. Mais combien a-t-il fallu répandre de sang pour obtenir ce résultat! Que de guerres, que de carnage! Et encore ne sommes-nous pas au bout de nos maux. Car, sans parler des nations étrangères contre lesquelles il a toujours fallu lutter, cette vaste étendue de l'empire n'a-t-elle pas produit les guerres civiles et sociales, fléau plus terrible encore, et dont la crainte seule est un grand mal? Que si j'entreprenais de représenter ces horribles calamités, quoique je ne le puisse faire avec toute la force qui serait nécessaire, quand verrait-on la fin d'un si long ouvrage? On objectera peut-être que le sage n'entreprendra que des guerres justes. Comme si ce n'était pas cela même qui le doit affliger, s'il se souvient qu'il est homme! Car il ne peut faire une guerre juste, que ce ne soit pour punir l'injus-

tice de ses adversaires. Et c'est cette injustice des hommes qu'un homme doit déplorer, alors même qu'elle ne serait suivie d'aucune guerre. Quiconque donc considère des maux si grands, si horribles et si étranges, ne peut s'empêcher d'avouer que ce ne soit là une affreuse misère. Et s'il se trouve quelqu'un qui les endure ou les envisage sans aucune douleur, il est d'autant plus misérable de se croire heureux, qu'il ne se croit tel que parce qu'il a perdu tout sentiment humain.

Mais quand nous ne nous tromperions point dans le choix de nos amis, et que nous n'en aurions que de bons et de véritables, n'est-il pas certain que plus nous en avons de cette sorte, plus nous appréhendons pour eux les accidents de cette vie? Car nous ne craignons pas seulement pour eux la faim, les guerres, les maladies, la captivité, avec tous les malheurs qu'elle entraîne après soi; mais bien plus encore, qu'ils ne deviennent perfides et méchants. Et quand cela arrive, qui peut concevoir l'excès de douleur que nous en ressentons, à moins de l'avoir éprouvé soi-même? En vérité nous aimerions mieux apprendre leur mort, quoique nous ne la puissions apprendre sans une profonde douleur. En effet, comment ne serions-nous point affligés de la mort de ceux dont la vie nous était si agréable? Car pour ne l'être pas, il faudrait ne prendre point de plaisir à leur conversation et en leur compagnie; être insensible à tous les témoignages de l'amitié; rompre les liens les plus doux de la société humaine; en un mot, devenir stupides. Que si cela est impossible, comment ne serons-nous point touchés de la mort de personnes si chères? De là viennent ces plaies de l'âme que nous cause leur perte, et qui ne se peuvent guérir que par le moyen des consolations. Car il ne s'ensuit pas qu'il n'y ait rien à guérir dans l'âme, sous prétexte que ses blessures se referment d'autant plus aisément qu'elle est plus noble et plus forte. Puis donc que la vie

humaine est toujours plus ou moins troublée par la mort de ceux qui nous sont chers, des personnes surtout dont le commerce fait tout l'agrément de la société ; puis aussi que nous préférerions voir mourir ceux que nous aimons plutôt que d'apprendre qu'ils sont morts dans leur âme, en abandonnant la foi, ou en s'écartant des bonnes mœurs, ne peut-on pas dire que la terre est toute pleine de misères ? De là vient cette parole de l'Écriture : « La vie de l'homme n'est-elle pas une continuelle tentation ? » et cette parole de Notre-Seigneur : « Malheur au monde à cause des scandales ; » et encore : « Comme l'injustice sera partout triomphante, la charité de plusieurs se refroidira. » C'est ce qui fait que nous nous félicitons de la mort de nos amis qui sont gens de bien, trouvant dans cette mort même des consolations assurées, parce qu'elle les délivre des maux qui d'ordinaire accablent, corrompent ou éprouvent ici-bas les plus vertueux.

Les saints mêmes et les fidèles adorateurs du seul vrai Dieu ne sont pas à l'abri des misères, à cause des tromperies et des tentations multipliées du démon. Et cela ne leur est pas inutile pour exciter leur vigilance, et les porter à désirer avec plus d'ardeur le lieu où l'on jouit d'une paix et d'une félicité parfaites. Car c'est là que le corps et l'âme recevront du Créateur de toutes les natures toutes les perfections dont la leur est capable; l'âme étant guérie par la sagesse, et le corps renouvelé par la résurrection. C'est là que les vertus n'auront plus de vices à combattre, ni de maux à supporter, mais qu'elles posséderont pour prix de leur victoire une paix éternelle qu'aucune adversité ne troublera. Car c'est là la béatitude finale et la fin de la perfection, qui n'a pas de fin qui la détruise. Ici l'on nous appelle heureux quand nous jouissons de la paix, telle qu'elle peut être en ce monde, accompagnée d'une bonne vie. Mais cette béatitude, comparée à celle dont nous parlons, est une véritable misère. La vertu

donc fait un bon usage des biens et des maux de cette vie, mais elle n'est proprement une vertu véritable que quand elle rapporte tout ce qui se passe en elle-même à cette fin qui nous doit mettre en possession d'une paix souveraine.

C'est pourquoi nous pouvons dire de la paix, comme nous l'avons dit de la vie éternelle, que c'est la fin de nos biens ; surtout puisque le psalmiste s'adressant à la Cité de Dieu, qui fait le sujet de cet ouvrage : « Jérusalem, dit-il, louez le Seigneur ; Sion, louez votre Dieu, de ce qu'il a fortifié vos portes et béni vos enfants. C'est lui qui a établi la paix comme votre fin. » Car lorsque ses portes seront munies et fortifiées, personne n'entrera ni ne sortira plus ; et ainsi, par cette fin dont parle le psaume, il faut entendre cette paix finale dont nous parlons. Car le nom même de cette Cité, c'est-à-dire Jérusalem, est un nom mystérieux qui signifie *vision de paix*. Mais parce que nous nous servons du nom de paix, même dès cette vie, qui est périssable, nous avons préféré appeler vie éternelle la fin de cette Cité, où elle doit trouver son souverain bien. C'est de cette fin que l'Apôtre dit : « Mais maintenant, étant affranchis du péché et devenus les esclaves de Dieu, vous avez pour fruit votre sanctification, et pour fin la vie éternelle. » D'un autre côté cependant, parce que ceux qui ne sont pas versés dans l'Écriture sainte peuvent aussi entendre par la vie éternelle celle des méchants, tant à cause de l'immortalité de l'âme établie même par quelques philosophes, que parce que les impies ne pourraient pas être punis éternellement, comme la foi nous l'enseigne, s'ils ne vivaient éternellement, il vaut mieux appeler la fin de cette Cité qui doit faire son souverain bien, la paix dans la vie éternelle, ou la vie éternelle dans la paix. Car la paix est un si grand bien, que, même dans les choses mortelles et passagères, on ne saurait rien trouver de meilleur. Il ne sera donc

pas, ce me semble, hors de propos d'en dire ici quelque chose à l'occasion de cette paix souveraine qui doit faire le bonheur de la Cité dont nous parlons; et la paix d'ailleurs est si douce et si chère à tout le monde, que j'espère que ce que j'en dirai ne sera fastidieux pour personne.

En effet, tous ceux qui considèrent avec moi la nature des choses reconnaissent que comme il n'y a personne qui ne soit bien aise d'avoir de la joie, il n'y a personne aussi qui ne désire la paix. En effet, ceux même qui font la guerre, ne la font que pour vaincre, et par conséquent pour parvenir à la paix. Car qu'est-ce que la victoire, sinon l'assujettissement des rebelles? Et les rebelles soumis, on jouit de la paix. Les guerres se font donc en vue de la paix, même par ceux qui prennent plaisir à exercer leur valeur dans les combats; ce qui montre clairement que la paix est la fin et le but de la guerre. Car tous ceux qui font la guerre cherchent la paix, au lieu que personne ne fait la paix pour avoir la guerre. Aussi, ceux même qui rompent la paix, ne la rompent point parce qu'ils la haïssent, mais pour avoir une paix selon leur gré. Ils ne veulent donc pas qu'il n'y ait point de paix, mais qu'elle soit telle qu'ils la veulent; et lors même qu'ils se séparent et se mettent en sédition, ils ne sauraient accomplir leurs desseins, s'ils n'entretiennent une espèce de paix avec leurs complices. De là vient que les voleurs mêmes conservent la paix avec leurs compagnons, afin de la pouvoir troubler plus impunément parmi les autres hommes. Que s'il s'en trouve quelqu'un si puissant et si ennemi de toute société, qu'il ne s'associe avec personne, et qu'il exécute seul ses meurtres et ses brigandages, pour le moins conserve-t-il toujours quelque ombre de paix avec ceux qu'il ne peut tuer, et à qui il veut cacher ce qu'il fait. D'ailleurs, il est certain que chez soi il a soin de vivre en paix avec sa femme, avec ses enfants et avec ses domestiques, parce qu'il désire qu'ils obéissent à ses

commandements. Autrement, il s'irrite contre eux, il les reprend, il les gourmande et même, s'il est besoin, il a recours à la cruauté pour maintenir la paix dans sa maison ; parce qu'il sait bien que la paix ne peut s'établir s'il n'y a quelqu'un à qui tous les autres soient soumis. C'est pourquoi, si une ville ou tout un peuple se voulait soumettre à lui comme il veut que ceux de sa maison lui soient soumis, il ne se cacherait plus dans une caverne comme un brigand, mais il monterait sur le trône comme un roi. Tous donc désirent d'avoir la paix avec ceux qu'ils prétendent se soumettre. Car ceux même à qui ils font la guerre, ils tâchent de se les assujettir pour leur imposer la loi, et être les arbitres de la paix. Mais supposons un homme comme celui de la Fable, un Cacus si farouche et si sauvage, qu'il n'ait aucun commerce avec personne. Quoique pour son royaume il n'eût qu'un antre désert et affreux, et qu'il fût si méchant qu'on lui a donné un nom tiré de sa méchanceté même (en effet, Cacus en grec signifie méchant); quoiqu'il n'eût point de femme avec qui il pût s'entretenir agréablement, point d'enfants qu'il pût caresser, point d'amis avec qui il pût converser, et qu'un tel commerce ne lui fût pas même permis avec son père Vulcain, plus heureux cependant que Vulcain lui-même, qui avait engendré un semblable monstre; quoiqu'enfin il ne fît part de ses biens à personne, mais enlevât aux autres tout ce qu'il pouvait; toutefois, dans cette caverne même qui était toujours fumante de quelque nouveau massacre, il ne cherchait que la paix, exigeant que personne ne vînt l'importuner ni troubler son repos. Enfin, il voulait avoir la paix avec son corps, et n'était satisfait qu'autant qu'il jouissait de cette paix. Car il commandait à ses membres, et ils lui obéissaient; et dans le but d'apaiser la guerre intestine que lui faisait la faim, et d'empêcher qu'elle ne chassât son âme de son corps, il ravissait, tuait, dévorait, et, bien que barbare et féroce, il n'exerçait ses cruautés que pour se pro-

curer la paix de la vie et sa conservation ; de sorte que s'il eût voulu entretenir avec autrui la paix qu'il tâchait de se procurer à lui-même dans sa caverne, on ne l'eût considéré ni comme un méchant, ni comme un monstre. Ou si l'étrange figure de son corps, et les flammes qu'il vomissait l'empêchaient d'avoir commerce avec les hommes, peut-être n'exerçait-il pas ses cruautés par le désir de nuire, mais par la nécessité de vivre. Mais disons plutôt qu'un tel homme n'a jamais existé que dans l'imagination des poëtes, qui ne l'ont dépeint de la sorte qu'afin de relever davantage Hercule. Car les bêtes même les plus sauvages, telles que les lions, les vautours, les hiboux, et non pas seulement les brebis, les cerfs, les colombes, les moineaux, les abeilles, s'accouplent et ont une progéniture qu'elles nourrissent et qu'elles élèvent. Un tigre devient doux pour ses petits et les caresse. Un milan, quelque solitaire et carnassier qu'il soit, s'apparie, construit son nid, couve ses œufs, nourrit ses poussins et se maintient en paix dans son nid avec sa femelle comme avec une mère de famille. Combien plus donc l'homme, par les lois de sa nature, est-il porté à faire société avec les autres hommes, et à vivre en paix avec tout le monde ; puisque même les méchants combattent pour maintenir la paix des leurs, et voudraient, si cela était possible, que tous les hommes leur fussent soumis, afin que toutes choses obéissent à un seul, c'est-à-dire conservassent la paix avec lui, ou par crainte, ou par amour ! Car c'est ainsi que l'orgueil imite malheureusement Dieu. Il déteste l'égalité qui associe les hommes dans leur soumission à Dieu et veut être maître au lieu de Dieu. Il hait donc la juste paix de Dieu, et aime la sienne qui est injuste. Car il faut qu'il en aime une, quelle qu'elle soit; puisqu'il n'y a point de vice, si contraire à la nature, qu'il efface jusqu'aux dernières traces de la nature. Celui donc qui sait préférer ce qui est droit à ce qui est dépravé, et ce qui est suivant l'ordre à ce qui est contre l'ordre, celui-là voit que

la paix des méchants ne mérite pas d'être appelée paix, en comparaison de la paix des gens de bien. Or, il faut, de toute nécessité, que ce qui est contre l'ordre entretienne la paix avec quelqu'une des parties dont il est composé; autrement il ne serait rien du tout. Par exemple, si l'on se figure quelqu'un pendu par les pieds la tête en bas, l'ordre et la situation de ses membres seront renversés, ce qui doit être naturellement au-dessus se trouvant au-dessous. Ce désordre trouble donc la paix du corps, et c'est en cela qu'il est fâcheux. Cependant, l'âme est en paix avec son corps et travaille pour sa conservation, d'où vient la douleur qu'elle ressent. Que si, succombant sous les maux que le corps endure, elle vient à s'en séparer, tant que l'union des membres subsiste, il y a toujours quelque sorte de paix entre eux; et c'est pourquoi on peut dire toujours que quelqu'un est pendu. D'autre part, si le corps terrestre tend vers la terre et fait effort contre l'attache qui le retient ainsi suspendu, c'est qu'il veut jouir de la paix qui lui est propre en cet état: son poids est comme la voix par laquelle il demande qu'on le mette dans le lieu de son repos; et quoique privé d'âme et de sentiment, il ne s'éloigne point néanmoins de la paix qui lui est propre, qu'il possède cette paix ou qu'il y tende. Car si on l'embaume afin de l'empêcher de se dissoudre, il y a encore une sorte de paix entre ses parties, qui les maintient unies les unes aux autres, et par où le corps tout entier demeure dans le lieu qui lui est convenable, et, partant, dans un lieu paisible. Mais si on ne l'embaume point, et qu'on laisse la nature suivre son cours, il s'élève un combat des vapeurs qui sont en lui, ce qui cause la puanteur, jusqu'à ce qu'il se réduise par un certain accord aux éléments divers qui le composent, et qu'il retourne pièce à pièce en chacun d'eux. Toutefois, cela n'altère en rien les lois du souverain Créateur, qui maintient l'ordre et la paix de l'univers. Car, quoique une foule de petits animaux soient engendrés du cadavre d'un plus grand, par la loi du même Créateur, chacun d'eux a

soin d'entretenir avec soi-même la paix qui est nécessaire pour sa conservation. Et quand le cadavre d'un animal serait dévoré par d'autres animaux, il rencontrerait toujours ces mêmes lois répandues partout, qui savent unir chaque chose à celle qui lui est propre, quelque désaccord et quelque changement que chaque chose ait soufferts.

(Saint Augustin. *Cité de Dieu*, liv. XIX, chap. IV-VIII ; X-XII.)

---

---

## XXVI. DE L'ACCORD DE LA RAISON ET DE LA FOI.

### AUGUSTIN A CONSENTIUS.

Augustin à son très-cher et très-honoré frère en Jésus-Christ, Consentius, salut dans le même Jésus-Christ.

L'esprit qui éclate dans vos écrits m'a été un grand sujet de joie, et c'est pourquoi je vous ai prié de venir auprès de nous. Car, quoique vous ne soyez pas éloigné, j'aurais été bien aise que vous eussiez lu ici, plutôt qu'ailleurs, quelques-uns de mes ouvrages que j'ai crus nécessaires à votre instruction, afin que s'il se trouvait quelque chose que vous eussiez de la peine à entendre, vous pussiez m'en demander l'explication, et qu'avec le secours de ce qu'il plairait à Dieu de me rendre capable de vous dire, et qu'il vous ferait la grâce de concevoir dans les entretiens que nous aurions ensemble, vous corrigeassiez vous-même dans vos livres ce qui vous paraîtrait en avoir besoin. Vous avez en effet une facilité à vous exprimer qui vous rend très-capable de bien faire entendre vos sentiments, et vous méritez, par ce qu'on découvre en vous de vertu et d'humilité, de n'en avoir que de justes et de conformes à la vérité. Je persiste donc dans le même avis que je vous ai déjà donné, et auquel il me semble que vous ne devez point hésiter à vous rendre, qui est qu'en lisant où vous êtes ce que vous avez de mes ouvrages, vous marquiez les endroits qui vous semblent obscurs, et que vous me les apportiez ici, pour avoir des éclaircissements sur les passages que vous aurez notés. Ainsi je vous exhorte à faire ce que vous n'avez point encore fait, et à quoi vous pourriez avoir quelque répugnance si vous l'aviez entrepris et que vous y eussiez trouvé de ma part quelque dif-

ficulté. Je vous avais encore mandé, sur ce que vous vous plaigniez que dans les copies que vous avez de quelques-uns de mes ouvrages, il y a une infinité de fautes qui vous lassent, que vous n'aviez qu'à recourir aux copies que j'ai ici, que vous trouveriez plus correctes.

Quant à ce que vous souhaitez que j'emploie tout ce que je puis avoir de doctrine et de sagacité à discuter la question de la Trinité, c'est-à-dire la question de l'unité de Dieu et de la distinction des personnes, « afin que les nuages de votre esprit étant dissipés par les clartés du mien, pour me servir de vos expressions, vous puissiez contempler, à la faveur de cette lumière, ce que vous n'avez pu comprendre jusqu'ici ; » voyez si ce que vous me demandez là s'accorde avec ce que vous établissez dans la même lettre, comme une maxime constante, que c'est par la foi plutôt que par le raisonnement qu'on peut atteindre à la vérité? En effet, dites-vous, si l'on ne parvenait à la foi de l'Église que par les raisonnements, et non point par une humble et pieuse crédulité, le bonheur éternel ne serait que pour les orateurs et les philosophes. Mais, comme celui qui a choisi ce qu'il y a de plus faible dans le monde pour confondre tout ce qu'il y a de plus fort, a jugé à propos de faire de la folie de la prédication l'instrument du salut de ceux qui croiraient, il vaut mieux suivre avec soumission l'autorité des saints que de s'attacher à demander raison des choses de Dieu. Jugez donc par ce principe si, dans une matière comme celle-ci, où se trouve le principal point de notre foi, il ne vaut pas mieux se contenter de suivre l'autorité des saints, que de vouloir que je tâche, à force d'arguments, de vous en donner l'intelligence. Car, quand je me mettrais en devoir de vous élever en quelque sorte jusqu'à l'intelligence de ce mystère (ce dont je serais incapable à moins que Dieu ne vous éclairât intérieurement), que ferais-je autre chose que vous rendre raison de ce que la foi nous enseigne sur ce sujet? Si donc vous pensez pouvoir recourir à moi, ou

à quelque autre docteur, afin de comprendre ce que vous croyez, corrigez votre principe, non jusqu'à rejeter la voie de la foi, mais au moins jusqu'à reconnaître que ce que la foi nous oblige à croire peut être pénétré par la lumière de la raison.

Dieu nous garde en effet de penser qu'il haïsse en nous cette faculté excellente par laquelle il nous a élevés au-dessus des autres animaux. A Dieu ne plaise que la soumission où nous sommes sur tout ce qui a rapport à la foi nous empêche de chercher à nous rendre compte de ce que nous croyons, puisque nous ne pourrions pas même croire, si nous n'étions capables de raison. Que si, en de certaines choses qui font partie de la doctrine du salut, et que nous ne sommes pas encore capables de concevoir par la raison, quoique nous le puissions devenir un jour, nous disons qu'il faut que la foi précède, afin qu'elle purifie le cœur et le rende capable de soutenir le grand jour de la raison, c'est la raison même qui le déclare. Aussi est-ce la raison même qui parle par la bouche du Prophète, quand il dit : « Si vous ne croyez, vous ne comprendrez pas ; » par où il distingue ces deux choses, nous conseillant de commencer par croire, afin de pouvoir comprendre ce que nous croirons. Ainsi, c'est la raison qui veut que la foi marche devant ; et si le précepte que donne le Prophète n'était pas selon la raison, il faudrait qu'il fût contre la raison, ce que Dieu nous préserve de supposer.

Que si c'est la raison même qui exige que, sur des sujets importants et que nous ne sommes pas encore capables de concevoir, la foi précède la raison, évidemment la raison même qui nous le persuade précède la foi.

C'est pour cela que l'apôtre saint Pierre veut que nous soyons toujours prêts à répondre de notre foi et de notre espérance à quiconque nous en demandera compte. Si donc un infidèle me demande compte de ma foi et de mon espérance, et que je voie qu'il est incapable de comprendre jusqu'à ce qu'il croie, ce sera en lui disant cela

même que je lui rendrai compte, afin de lui faire entendre, s'il est possible, qu'il est contre la raison et contre l'ordre de demander raison de ce qu'on ne saurait comprendre qu'on ne le croie.

Que si c'est un fidèle qui demande compte de ce qu'il croit déjà et qui voudrait le comprendre, il faut considérer quelle est sa capacité et y proportionner les explications qu'on lui proposera de ce qu'il croit, et par où on tâchera de lui ouvrir l'intelligence, ce que l'on obtiendra plus ou moins selon que sa capacité sera plus ou moins grande. Mais il importe qu'il se tienne toujours dans la voie de la foi en attendant qu'il puisse atteindre à la perfection et à la plénitude de la connaissance. C'est ce que l'Apôtre recommande quand il dit : « Si vous avez quelque sentiment qui ne soit pas tel qu'il doit être, Dieu vous éclairera et vous fera connaître la vérité, pourvu que nous nous tenions fermes dans les choses où nous sommes déjà parvenus. » Or, nous sommes déjà parvenus à la voie de la foi si nous sommes fidèles ; et pourvu que nous ne nous en écartions point, non-seulement nous arriverons au plus haut degré de l'intelligence des choses incorporelles et immuables, autant qu'on en peut jouir en cette vie, mais nous parviendrons infailliblement à les contempler et à les voir *face à face*, comme dit le grand apôtre. Car il se rencontre des hommes, et des moins éclairés, qui, marchant avec persévérance dans la voie de la foi, s'élèvent jusqu'à cette contemplation béatifique; et il y en a d'autres au contraire d'un génie supérieur et qui conçoivent déjà en quelque sorte ce que c'est qu'une nature invisible, immuable et incorporelle, mais qui, ne voulant pas se tenir dans le chemin de cette infinie béatitude, parce que Jésus-Christ, qui en est la voie, leur paraît une folie, ne sauraient élever leur intelligence jusqu'à ce divin sanctuaire de la paix, quoique leur esprit aperçoive quelques-uns des rayons qui s'en échappent et s'épanchent jusque sur les cœurs les plus éloignés.

Or, il y a des choses que nous ne croyons point quand on nous les dit et que nous ne laissons pas de trouver vraies quand on nous les explique, quoique auparavant elles nous parussent incroyables. Aussi les infidèles ne refusent-ils de croire les miracles de la toute-puissance de Dieu que parce qu'ils n'en voient point les causes. Car il y a des choses dont on ne saurait rendre raison, mais qui ne laissent pas d'avoir leur raison, puisqu'il n'y a rien dans la nature que Dieu n'ait fait avec raison. Mais il est à propos que les raisons de quelques-unes des merveilles de Dieu ne se voient pas aisément ; autrement elles perdraient tout leur prix à l'égard de certains esprits dégoûtés, sur qui les choses ne produisent impression qu'autant que l'admiration les pique. Car beaucoup d'hommes sont plus touchés des moindres phénomènes qui les jettent dans l'admiration que des plus grands prodiges dont ils connaîtraient la cause. De là vient que dans les théâtres un danseur de corde attire plus l'attention que la musique, quoiqu'on ne voie dans les exercices du jongleur que des tours de force surprenants, au lieu qu'un harmonieux concert donne par lui-même un plaisir qui charme et qui attache. Il faut donc à ces sortes d'esprits des miracles visibles pour les porter à la foi des choses invisibles et les mettre au point qu'étant peu à peu purifiés par le feu de la charité et familiarisés, en quelque sorte, avec la vérité, ils cessent d'admirer ce qu'ils admiraient auparavant.

Tout ce qui précède ne tend qu'à vous faire désirer d'arriver à l'intelligence, dont l'âme devient capable par la foi et à quoi la vraie raison conduit. Je dis la vraie raison, parce qu'il y a de fausses raisons, comme celles qui ont conduit quelques-uns à croire que dans la Trinité, qui est le Dieu que nous adorons, le Fils n'est pas coéternel au Père, ou qu'il est d'une autre substance, ou que le Saint-Esprit est dissemblable en quelque chose et par conséquent inférieur au Père, ou que le Père et le Fils sont bien d'une même

substance, mais non pas le Saint-Esprit. C'est par des raisons qu'on persuade ces erreurs; mais par des raisons qu'il faut rejeter ou détester, non parce qu'elles sont raisons, mais parce qu'elles sont fausses; car si elles étaient vraies, elles ne conduiraient pas à l'erreur. De la même manière donc que de ce qu'il y a de faux discours il ne s'ensuit pas qu'il faille rejeter toutes sortes de discours, ainsi de ce qu'il y a de fausses raisons il ne s'ensuit pas que nous devions rejeter toutes sortes de raisons.

On en peut dire autant de la sagesse, et il ne faut pas repousser la véritable sous prétexte qu'il y en a une fausse. Et la fausse sagesse est celle qui regarde comme une folie Jésus-Christ crucifié, quoiqu'il soit la puissance et la sagesse de Dieu; c'est celle aussi à laquelle Dieu a opposé la folie de la prédication, qui est le moyen par où il lui a plu de sauver ceux qui croiraient : « Car ce qui vient de Dieu et qui paraît une folie est plus sage que toute la sagesse des hommes. »

Voilà ce qu'on n'a pu persuader à quelques-uns d'entre les philosophes et les orateurs, parce qu'ils suivaient une voie qui n'avait que l'apparence de la vérité et qui ne servait qu'à les tromper et à leur donner moyen de tromper les autres. Mais il y en a eu aussi à qui on l'a persuadé, et Jésus-Christ crucifié n'est pour ceux-là ni un scandale, ni une folie, parce qu'ils sont de ce nombre élu d'entre les Juifs et les Gentils, pour qui Jésus-Christ est la force et la sagesse de Dieu. Or, une sainte humilité a fait avouer à tout ce qu'il y a eu d'orateurs même et de philosophes parmi ceux que la grâce a conduits dans cette voie, qui n'est autre que Jésus-Christ crucifié, et qu'elle a rendus capables d'en connaître la droiture et la vérité; une sainte humilité, dis-je, leur a fait avouer que des pécheurs, qui les y ont précédés, y ont marché d'un pas bien plus ferme qu'eux, les surpassant non-seulement par la force de leur foi, mais par la clarté et la hauteur de leur intelligence. Car ayant vu que Dieu

avait choisi à dessein ce qu'il y a dans le monde de plus faible et de moins sage en apparence, pour confondre tout ce qu'il y a de fort et de sage parmi les hommes, et que toute leur sagesse n'était qu'erreur et illusion et toute leur force que faiblesse, une confusion salutaire les a forcés à reconnaître leur faiblesse et leur folie. Par là ils se sont trouvés au rang de ce qu'il a plu à Dieu de choisir de dépourvu de force et de sagesse, et sont devenus véritablement sages et solidement forts par la vertu de ce qui ne paraît que folie et faiblesse, mais qui, procédant de Dieu, est plus fort et plus sage que toute la force et toute la sagesse des hommes.

Lors donc que notre foi et notre piété commencent à nous faire rougir d'une certaine idolâtrie, que la faiblesse de nos pensées appesanties par le commerce et les impressions des choses visibles tâche d'établir dans notre cœur, ce n'est qu'à la faveur des lumières d'une raison droite et épurée que nous nous débarrassons de toutes ces fausses imaginations, que j'appelle une idolâtrie. N'est-ce pas en effet une espèce d'idolâtrie qu'au lieu de concevoir comme quelque chose d'invisible, d'incorporel et d'immuable, cette Trinité que nous adorons, nous nous la représentions comme trois masses vivantes qui, avec tout ce que nous leur saurions donner de grandeur et de beauté, seraient toujours bornées à un certain espace et ne pourraient être que chacune dans le sien, quoique voisines et contiguës; soit que l'on suppose qu'elles se trouvent, pour ainsi dire, posées sur une même ligne, en sorte qu'il y en ait une au milieu et les deux autres à chaque côté de celle-là; ou qu'elles soient placées en forme de triangle, en sorte que chacune des trois touche les deux autres, et qu'ainsi il n'y en ait aucune que l'on puisse dire séparée des autres? N'est-ce pas une espèce d'idolâtrie, encore une fois, de se figurer ainsi les trois personnes divines, puisque, quelque grandes et quelque excellentes qu'on puisse les imaginer, il est clair que si

elles sont quelque chose d'étendu, il faut qu'elles aient leurs bornes et leur circonscription ?

N'est-ce pas une espèce d'idolâtrie enfin de se figurer la divinité commune aux trois personnes, non comme quelque chose de semblable à quelqu'une des trois, mais comme une quatrième substance, qui soit comme l'âme commune de toutes les trois et tout entière en chacune, et de croire que c'est par là que l'on peut dire que ces trois personnes ne sont qu'un seul Dieu ? de vouloir aussi que les personnes ne soient que dans le ciel, mais que cette divinité soit partout et que ce soit, à cause de cette divinité, commune aux trois, qu'il soit vrai de dire que Dieu est dans le ciel et sur la terre, quoiqu'on ne puisse pas dire que le Père, le Fils et le Saint-Esprit soient sur la terre, parce que la Trinité n'a point d'autre demeure que le ciel ? Dès qu'une droite raison a commencé à ébranler ce vain fantôme, que des pensées toutes charnelles nous composent de ce que les impressions des sens laissent en nous, le secours et la lumière de Celui qui ne veut point habiter dans nos cœurs avec de telles idoles achève bientôt de nous les faire briser et purifie si bien notre foi de toutes ces fausses imaginations qu'il n'y en reste pas la moindre trace.

Il est vrai que si la foi ne venait la première dans notre cœur, pour y former des sentiments de piété, lesquels nous préparent à bien recevoir les raisons que l'on nous présente, et qui par le secours des lumières de la vérité, dont Dieu nous éclaire intérieurement, nous découvrent la fausseté de ces sortes d'imaginations, toutes ces raisons, quelque vraies qu'elles soient, ne feraient point leur effet. Mais quand la foi a précédé et rempli son office, la raison venant ensuite nous révèle quelque chose de ce que nous cherchions. Ainsi il est hors de doute que non-seulement la vraie raison qui nous donne l'intelligence de ce que nous croyons, mais la foi même qui nous attache fermement à ce que nous ne concevons pas encore, est

préférable à la fausse raison, puisqu'il vaut mieux croire ce qui est vrai, quoiqu'on ne le voie pas encore, que de prendre pour vraies des faussetés et des chimères que l'on croit voir. Car la foi a ses yeux, qui lui font voir en quelque sorte la vérité de ce qu'elle ne voit pas encore, comme ils lui font voir très-clairement qu'elle ne voit pas encore ce qu'elle croit. Aussi bien, celui qui est parvenu à ce point que la vraie raison lui donne l'intelligence de ce qu'il croyait auparavant sans l'entendre, est dans une meilleure condition que celui qui en est encore à désirer d'entendre ce qu'il croit : et s'il n'avait pas ce désir-là même, et qu'il s'imaginât qu'il faut s'en tenir à la foi, au lieu que nous devons aspirer à l'intelligence, ce serait ne pas savoir quelle est la fin et l'utilité de la foi. Car, comme la foi sainte et salutaire ne subsiste point sans espérance et sans charité, il faut que l'homme fidèle non-seulement croie ce qu'il ne voit pas encore, mais qu'il aime à le voir, qu'il y travaille et qu'il espère y parvenir.

Il y a d'ailleurs des choses visibles de leur nature où nous ne devons néanmoins prétendre d'atteindre que par la foi, parce qu'elles sont passées, et desquelles nous croyons simplement qu'elles ont été, sans espérer jamais les voir. C'est ainsi que nous croyons que Jésus-Christ est mort une fois pour nos péchés, qu'il est ressuscité pour ne plus mourir, et sans que la mort puisse jamais avoir d'empire sur lui. Il y en a d'autres qui sont encore à venir, et que non-seulement nous croyons, mais que nous espérons voir, quoiqu'on ne puisse les démontrer présentement, comme la résurrection de nos corps. Enfin il y en a d'autres qui ne passent point et qui ne sont point à venir, mais qui subsistent éternellement, et de celles-là les unes sont invisibles comme la justice et la sagesse, et les autres visibles comme le corps glorieux et immortel de Jésus-Christ. Pour celles qui sont invisibles, c'est les voir que de les comprendre ; et ainsi celles-là même se

voient de la manière qui convient à leur nature; et quand on les voit de cette sorte, on les voit beaucoup plus sûrement que celles qui sont à la portée de nos sens; et si on les appelle invisibles, ce n'est que parce que les yeux du corps n'y sauraient atteindre. Mais pour celles qui sont visibles de leur nature et qui doivent subsister éternellement, comme le corps de Jésus-Christ, nous pourrions les voir même des yeux du corps si elles nous étaient présentes; et c'est ainsi que Jésus-Christ apparut après sa résurrection à ses disciples, et même après son ascension à saint Paul et à saint Étienne.

A l'égard de ce qu'il y a de visible parmi les objets de notre foi, et de ce qui doit subsister éternellement, non-seulement nous le croyons, mais nous espérons même le voir quelque jour, quoique cela ne nous apparaisse point présentement, sans néanmoins nous efforcer de le concevoir par la raison et par l'intelligence, qu'autant qu'il est nécessaire pour le mieux distinguer de ce qu'il y a d'invisible. Or, dès là que nous en sommes encore à nous former des idées qui puissent nous représenter ces objets visibles de notre foi, nous comprenons assez qu'ils ne nous sont pas encore connus comme ils le doivent être. Car notre esprit sait se représenter les choses qu'il ne connaît point aussi bien que celles qui lui sont connues, mais d'une manière différente. C'est ainsi qu'encore que je n'aie jamais vu Antioche, je ne laisse pas de me représenter cette ville, mais d'une manière bien différente de celle dont je me représente Carthage que j'ai vue. En effet, à l'égard de l'une, l'idée que j'en ai n'est qu'une production de mon imagination, au lieu que celle que j'ai de l'autre est un souvenir et une image de la chose telle qu'elle est. Cependant je ne doute non plus de ce que je sais de l'une, sur la foi de plusieurs témoins, que de ce que je sais de l'autre, sur le témoignage de mes propres yeux.

Mais à l'égard de la sagesse, de la justice et de toutes les autres choses de pareille nature, il ne faut pas croire

que l'imagination y puisse atteindre aussi bien que l'esprit. Ce n'est que par une action très-simple de la raison et de l'intelligence que les choses invisibles se voient, et elles ne nous présentent ni masse, ni figure, ni linéaments, ni distinction de membres ou de parties, ni lieu, ni terme, ni espace fini ou infini.

C'est ainsi que nous voyons cette lumière même qui nous fait établir toutes ces différences, et à la faveur de laquelle nous distinguons sans peine ce que nous croyons, quoique notre intelligence n'y puisse atteindre, d'avec ce qui lui est clairement connu; les idées de ce que nous avons vu, d'avec celles de ce que nous nous imaginons sans l'avoir vu; ce qui se manifeste à nous par les sens, d'avec ce que notre imagination nous représente de semblable aux natures corporelles; et ces productions mêmes de notre imagination, d'avec ce que la pure intelligence nous découvre, et qui ne tient rien de la matière, mais que nous ne voyons pas pour cela moins clairement. Car cette lumière intérieure qui nous fait discerner tout ce que je viens de dire, n'est pas une lumière étendue dans l'espace comme celle du soleil et des autres corps lumineux, et ce n'est point par des rayons visibles et sensibles qu'elle éclaire notre intelligence, mais d'une manière invisible et ineffaçable. Cependant elle luit très-certainement dans notre intelligence, et elle ne nous est pas moins manifestement connue que toutes les choses qu'elle nous révèle.

Il y a donc trois genres de choses visibles. Le premier comprend les corps, comme le ciel et la terre avec tout ce qu'ils renferment, et à quoi les sens peuvent atteindre. Le second comprend les images des corps qui se forment ou se conservent dans notre esprit, et par le moyen desquelles nous nous représentons les choses dont nous nous souvenons, et même celles que nous avons oubliées, et de ce genre est encore tout ce qui nous apparaît dans les songes ou dans de certaines extases de l'âme, et qui nous présente toujours quelque sorte d'étendue. Le troisième,

qui ne tient rien des deux premiers, comprend ce qui non-seulement n'est point corps, mais qui n'a nul rapport aux corps, comme la sagesse qui ne se voit que par la pure intelligence, et dont la lumière nous fait seule bien juger de tout le reste.

Cela posé, dans lequel de ces trois genres devons-nous mettre cette Trinité que nous voudrions connaître? Car il faut nécessairement qu'elle appartienne à l'un des trois ou qu'elle ne se rapporte à aucun.

Si elle appartient à l'un de ces genres, sans doute c'est à celui qui est plus excellent que les deux autres, et dans lequel est comprise la sagesse. Que s'il y a en nous quelque rayon de sagesse, souvenons-nous que comme il n'y peut être que dans un degré inférieur à cette souveraine et immuable lumière que nous appelons la sagesse de Dieu, il ne faut pas que l'idée que nous nous formerons de la source soit inférieure à celle que nous avons du ruisseau. Si donc cette lumière ineffaçable nous éclaire de quelque rayon, lequel produit apparemment tout ce qu'il y a en nous de sagesse, et qui n'y est qu'autant que l'état présent, où nous ne voyons les choses qu'en énigme et comme dans un miroir obscur, nous permet d'y participer; nous ne devons laisser rien entrer dans l'idée que nous en avons de tout ce qui tient du corps et de tout ce qui a rapport au corps.

Et quand la Trinité ne se pourrait mettre dans aucun de ces trois genres et qu'elle serait invisible à l'intelligence même, d'autant moins devrions-nous croire qu'elle eût rien de semblable aux corps, ni aux images des corps qui se conservent dans notre esprit. Car si elle est au-dessus des corps, ce n'est point par la beauté extérieure ni par la grandeur de la masse ou de l'étendue, mais par l'excellence de sa nature, entièrement différente de celle des corps. Si donc elle est d'un autre genre que les biens mêmes de notre esprit, tels que la sagesse, la justice, la charité, la chasteté et les autres biens de même nature, en sorte qu'elle ne puisse être comparée à ces biens invi-

sibles que nous ne mesurons point par une étendue semblable à celle des corps, et que nous ne nous figurons point comme des beautés corporelles, mais que tous ceux qui les conçoivent comme il faut voient dans la pure lumière de l'intelligence, sans y rien imaginer de corporel ni de semblable à ce qui nous représente les corps; combien moins peut-elle être comparée à tout ce qui tient de l'étendue et des qualités des corps!

Il ne faut pas croire cependant que la sainte Trinité soit tellement hors de la portée de notre intelligence que nous n'y puissions atteindre, et c'est l'Apôtre qui nous en assure quand il dit, que « les grandeurs invisibles de Dieu, et même sa puissance éternelle et sa divinité sont devenues comme visibles par la création du monde, et se font connaître par ses ouvrages. » Cette Trinité ayant donc créé les âmes aussi bien que les corps, elle est sans doute quelque chose de plus excellent que l'une ou l'autre de ces deux natures. Néanmoins, si nous sommes capables de connaître l'âme et d'en considérer l'essence, et surtout l'essence de l'âme intellectuelle et raisonnable, c'est-à-dire de l'âme de l'homme, que Dieu a faite à son image et ressemblance; si ce qu'elle a de plus excellent, c'est-à-dire son intelligence même, n'est pas au-dessus de nos pensées, et que nous la puissions concevoir, pourquoi ne songerions-nous pas à nous élever, avec le secours du Créateur, jusqu'à le pouvoir concevoir lui-même? Que si nous ne pouvons pas seulement nous élever jusqu'à concevoir notre âme, et si elle demeure court sur elle-même, contentons-nous d'une foi humble et pieuse, pendant que nous sommes dans cet exil, qui nous tient éloignés du Seigneur; et attendons en paix que Dieu, qui peut accomplir en nous au delà de tout ce que nous pouvons demander ni comprendre, y accomplisse ce qu'il a promis.

Cela dit, mon cher Consentius, je voudrais que vous commençassiez par lire plusieurs ouvrages que j'ai déjà composés sur cette matière, et même ceux auxquels je tra-

vaille encore présentement, et que la vaste étendue d'un sujet si difficile à traiter ne m'a pas encore permis d'achever. Cependant vous devez croire d'une foi inébranlable que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont ce que nous appelons la sainte et adorable Trinité, quoiqu'ils ne soient qu'un seul Dieu, et vous ne devez pas croire que la divinité soit comme une quatrième chose commune à tous les trois, mais bien qu'elle n'est autre chose que cette même indivisible et ineffable Trinité : que le Père seul engendre le Fils : que le seul Fils est engendré du Père, et que le Saint-Esprit est l'esprit du Père et du Fils. Et quand vous élèverez vos pensées jusqu'à ce mystère, tout ce qui se présentera à vous de semblable aux corps, chassez-le, désavouez-le, écartez-le, rejetez-le. Car, en attendant que nous soyons capables de connaître ce que Dieu est, ce n'est pas être peu avancé dans cette connaissance, que de savoir au moins ce qu'il n'est pas. Aimez à entendre et à concevoir, puisque ces mêmes Écritures, qui nous conseillent la foi et qui veulent qu'avant de comprendre les grandes choses, et pour en être capables, nous commencions par les croire, ne vous sauraient être utiles si vous ne les entendez comme il faut. Car si nous ne les entendons bien, il arrive fort souvent que, croyant suivre l'Écriture, nous ne suivons en effet que nos erreurs et nos pensées particulières; et c'est ce que nous voyons dans tous les hérétiques, qui font profession comme nous de suivre l'Écriture, et d'en reconnaître l'autorité, et qui par conséquent ne sont pas hérétiques faute de la respecter, mais faute de la bien entendre.

Pour vous, mon cher fils, demandez à Dieu, par des prières ardentes et fidèles, qu'il vous ouvre l'intelligence, afin que par là les leçons et les instructions qu'on vous donnera extérieurement vous puissent profiter. Car « celui qui plante, ni celui qui arrose ne sont rien; et c'est Dieu seul qui donne l'accroissement. »

Or, quand nous disons à ce Dieu adorable, « notre Père qui êtes dans le ciel, » cela ne veut pas dire qu'il soit là sans être ici, puisque, par une présence qui ne tient rien de celle des corps, il est tout entier partout : mais ce que nous voulons dire par ces paroles, c'est qu'il habite en ceux dont il anime et soutient la piété, et que ceux-là sont proprement dans le ciel, où il est vrai de dire que nous vivons et que nous conversons dès à présent, si notre bouche est sincère, lorsque, dans la célébration des saints mystères, nous répondons au ministre que « notre cœur se tient élevé vers le ciel. »

Ainsi, quoique nous nous représentions sous une forme humaine et avec des membres comme les nôtres le corps adorable de Jésus-Christ, qu'il a élevé dans le ciel, après l'avoir tiré glorieux du tombeau, nous ne devons pas croire pour cela que ce qui est dit dans le Symbole, qu'il est « assis à la droite du Père, » signifie qu'il ait le Père assis à sa gauche. Car dans cet état de souveraine béatitude qui surpasse tout ce que les hommes en peuvent concevoir, il n'y a point de gauche : tout est « la droite; » et ce mot ne signifie autre chose que le bonheur même de cet état. Il ne faut pas non plus que ces paroles de Jésus-Christ ressuscité à la Madeleine : « Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père, » nous fassent tomber dans une imagination aussi absurde que de croire que Jésus-Christ n'ait voulu, avant son ascension, être touché que par des hommes, et qu'il ait réservé, après son ascension, à se laisser toucher par des femmes. Mais par ces paroles adressées à la Madeleine, qui figurait toute l'Église, Jésus-Christ a voulu marquer qu'il ne serait véritablement monté vers son Père qu'à l'égard de ceux qui comprendraient qu'il lui est égal. C'est par cette foi salutaire qu'on le touche comme il désire d'être touché; car ce ne serait pas le bien toucher que de croire qu'il n'est pas ce qu'il a paru dans sa chair mortelle, lorsqu'il s'est montré aux hommes, et c'est ainsi qu'il a

été touché par l'hérétique Photin, qui a cru que Jésus-Christ n'était qu'homme.

Peut-être qu'on pourrait encore donner à ces paroles de Jésus-Christ quelque meilleur sens, et qui leur conviendrait mieux; mais toujours est-il que c'est une erreur qu'il faut rejeter sans hésiter, que de penser que la substance du Père n'est dans le ciel qu'en tant que le Père est une des personnes de la Trinité; mais que pour la divinité, elle est non-seulement dans le ciel, mais partout, comme si autre chose était le Père, et autre chose sa divinité, qui lui est commune avec le Fils et le Saint-Esprit. Il ne faut pas s'imaginer non plus que la Trinité soit contenue dans un lieu comme quelque chose de corporel; qu'il n'y ait d'incorporel dans la Trinité que la divinité commune aux trois personnes; et enfin qu'il n'y ait que cette divinité qui soit partout, et tout entière partout. Car, quand cette divinité serait une qualité des personnes, ce que nous devons bien nous garder de croire, puisqu'en Dieu substance et qualité ne sont point choses différentes; quand, dis-je, il serait possible que cette divinité fût une qualité des personnes, elle ne pourrait être ailleurs que dans la substance qui lui servirait de soutien, et pour être ailleurs il faudrait qu'elle fût elle-même substance, et substance différente de celle des trois personnes, ce qu'on ne saurait croire sans erreur.

Que si vous ne concevez pas bien la différence qu'il y a entre « substance » et « qualité, » vous concevrez au moins bien aisément que cette divinité de la Trinité, que l'on suppose différente de la Trinité même, mais commune aux trois personnes, est ce qui fait que les trois personnes ne sont qu'un seul Dieu et non pas trois Dieux, vous concevrez, dis-je, bien aisément qu'il faut ou que cette divinité soit une substance, ou qu'elle n'en soit pas une. Si c'est une substance, comme elle est d'ailleurs quelque chose de différent du Père, du Fils et du Saint-Esprit pris ensemble ou séparément, c'est donc une sub-

stance différente de celle des trois personnes. Or, c'est ce que la vérité rejette et condamne.

Que si ce n'est pas une substance, comme d'ailleurs elle est Dieu, puisqu'on suppose que c'est elle qui est partout et tout entière partout, et non pas la Trinité, Dieu n'est donc pas une substance. Or, c'est ce qu'un catholique n'oserait dire. De plus, comme dans votre hypothèse ce n'est que par cette divinité commune aux trois personnes, que la Trinité n'est qu'un seul Dieu, on ne pourrait pas dire, si ce n'était pas une substance, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont d'une même substance, mais qu'ils ont seulement une même divinité qui n'est point une substance.

Or, vous savez que c'est une vérité constante de la foi catholique que ce qui fait que le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit ne sont qu'un seul Dieu, quoique ce soient trois personnes distinctes, c'est qu'ils sont d'une même et indivisible substance, ou essence, si vous aimez mieux user de ce mot. Car quelques-uns de nos docteurs, et principalement des Grecs, en parlant de la Trinité qui est le Dieu que nous adorons, emploient plus volontiers le mot d'*essence*, que celui de *substance*, faisant ou trouvant quelque différence entre ces deux termes. Mais sans examiner cette différence, quand on donnerait à cette divinité, que l'on suppose comme quelque chose de différent des trois personnes, le nom d'*essence*, au lieu de celui de *substance*, la même fausseté s'ensuivra toujours de cette supposition. Car si cette divinité est quelque chose de différent des trois personnes, et qu'elle soit une essence, ce sera une essence différente de la Trinité, et c'est ce qu'un catholique se doit bien garder d'affirmer. Nous ne pouvons donc croire autre chose sur ce sujet sinon que la Trinité est tellement d'une même substance, que son essence n'est autre chose que la Trinité même.

Mais, enfin, quelques progrès que nous puissions faire en cette vie dans la connaissance de cette Trinité adora-

ble, nous n'en verrons rien ici-bas qu'en énigme et comme dans un miroir obscur. Et alors même qu'après la résurrection, qui, selon les promesses de l'Écriture, rendra nos corps tout spirituels, chacun de nous verra la Trinité, autant qu'il en sera capable, il est certain que, soit que nous la voyions par la seule intelligence, ou que, par une merveille incompréhensible, le don ineffable de l'immortalité dont nos corps seront revêtus nous rende capables de la voir de nos yeux même corporels, nous ne la verrons point dans un espace, en sorte qu'il en paraisse moins dans une moindre partie de l'espace, et plus dans une plus grande, parce qu'enfin ce n'est point un corps, et qu'elle est tout entière partout.

Quant à ce que vous dites dans votre lettre qu'il vous semble, ou plutôt qu'il vous semblait autrefois, que la justice n'est point une substance vivante, et qu'ainsi vous ne sauriez concevoir que Dieu, qui est une substance vivante, soit quelque chose de semblable à la justice, puisqu'elle n'est vivante qu'en nous, et non pas en elle-même; et qu'à parler exactement, c'est nous qui vivons selon la justice, quand nous sommes justes, et non pas elle qui vit en nous, puisque par elle-même elle n'est rien de vivant, je veux que vous puissiez vous répondre à vous-même; et pour cela, voyez, je vous prie, si l'on pourrait dire que la vie qui fait vivre tout ce que nous pouvons appeler véritablement vivant, n'est rien de vivant? Car je crois que vous trouverez qu'il n'y a rien de plus absurde que de dire que la vie, qui est ce qui fait qu'on est vivant, ne soit pas elle-même vivante. Si, au contraire, il n'y a rien de si vivant que ce qui rend vivant tout ce qui l'est, songez un peu quelles sont les âmes que l'Écriture appelle mortes, et vous trouverez que ce sont les âmes injustes, impies et infidèles. Cependant les âmes même impies ont toujours quelque sorte de vie, puisqu'elles font vivre des corps. Ainsi les âmes de ceux mêmes dont il est dit : « Laissez les morts ensevelir leurs

morts, » sont vivantes d'une vie qu'elles ne sauraient perdre; c'est la vie qui fait qu'on appelle les âmes immortelles, et sans laquelle elles ne pourraient communiquer la vie aux corps, mais qui n'empêche pas qu'il ne soit vrai de dire que les âmes sont mortes, quand elles ont perdu la justice qui est leur véritable vie, et, pour ainsi dire, la vie de la vie de ces substances d'ailleurs immortelles, et incapables de perdre cette autre sorte de vie qu'elles communiquent à leurs corps, qui ne sauraient vivre par eux-mêmes. Comme donc de ce que le corps n'est vivant que par l'âme, en sorte qu'il meurt dès qu'elle l'abandonne, il s'ensuit que l'âme ne saurait être sans avoir toujours en elle-même quelque sorte de vie; ainsi, de ce que les âmes elles-mêmes tirent leur véritable vie de la justice, en sorte que l'on traite de mortes celles qui l'ont perdue, quoiqu'elles ne cessent pas pour cela de vivre d'une autre sorte de vie, il s'ensuit, et à bien plus forte raison, que cette justice qui fait vivre les âmes est en elle-même quelque chose de vivant.

Or, cette justice qui est vivante en elle-même, et d'une vie immuable et inaltérable, n'est autre chose que Dieu. Et de la même manière que ce Dieu, qui est vie par lui-même, devient notre vie lorsque nous participons en quelque sorte à son essence, ainsi ce même Dieu, qui est justice par lui-même, devient notre justice, lorsqu'étant unis à lui nous menons une vie juste et sainte; et nous sommes plus ou moins justes, selon que nous lui sommes plus ou moins unis. Aussi est-il dit du Fils unique de Dieu, qui est la justice et la sagesse du Père toujours subsistante en elle-même, « qu'il nous a été donné de Dieu pour être notre justice et notre sagesse, notre sanctification et notre rédemption, afin que, comme il est écrit, celui qui se glorifie, ne se glorifie que dans le Seigneur. »

Et c'est ce que vous avez vous-même entrevu, lorsqu'après ce que je viens de rapporter de votre lettre, vous

ajoutez : Mais peut-être que ce qu'il peut y avoir de justice dans les hommes n'est point justice, et que Dieu est la seule véritable justice. C'est sans doute ce Dieu souverain qui est la véritable justice, ou, ce qui est la même chose, c'est ce vrai Dieu qui est la souveraine justice; et comme notre justice dans ce pèlerinage, où elle n'est que commencée, est d'avoir faim et soif de cette souveraine justice, la consommation de notre justice dans l'éternité sera d'en être rassasiés. Ne concevons donc pas Dieu comme quelque chose de semblable à notre justice, mais concevons plutôt que nous serons d'autant plus semblables à Dieu, que nous serons plus justes, par une plus grande participation de cette souveraine justice.

Que si nous devons bien nous garder de concevoir Dieu comme quelque chose de semblable à notre justice, puisque la lumière primitive, dont toutes les autres lumières empruntent tout ce qu'elles ont de clarté, doit être sans comparaison plus excellente que tout ce qui en est éclairé, combien plus nous devons nous garder de concevoir Dieu, comme quelque chose de moins noble et de moins excellent que notre justice? Quand cette justice est en nous, ou quelque autre vertu que ce soit, qui nous fait vivre selon les règles de la sagesse, n'est-ce pas ce qui produit la beauté de l'homme intérieur, selon laquelle il est vrai de dire, plutôt que selon la beauté extérieure du corps, que nous avons été faits à l'image de Dieu, comme l'Apôtre nous l'explique par ces paroles : « Ne vous conformez point au siècle présent; mais qu'il se fasse en vous une transformation par le renouvellement de votre esprit, afin que vous reconnaissiez ce que Dieu demande, ce qu'il y a de bon, d'agréable à ses yeux, et de parfait. »

Si donc nous faisons consister tout ce que nous appelons beauté de l'âme, et tout ce que nous en pouvons concevoir et désirer pour nous-mêmes, non dans une masse de parties étendues et séparées les unes des autres, comme sont celles des corps que nous voyons ou

que nous imaginons, mais dans une certaine excellence à quoi la seule intelligence peut atteindre, et si c'est en revenant à cette sorte de beauté que nous sommes « transformés et renouvelés, » et que l'image de Dieu se retrace en nous, évidemment la beauté de ce Dieu qui nous a créés, et qui nous crée de nouveau à son image, ne consiste pas non plus dans rien de massif ni de corporel; et si cette beauté est incomparablement plus grande que celle de l'âme des justes, il faut croire que ce n'est qu'en ce que la justice qui y luit est incomparablement plus juste que tout ce qui l'est le plus. Mais c'est assez discourir, et peut-être plus que vous ne l'espériez; plus même que la mesure ordinaire des lettres ne le comporte, quoique ce soit bien peu pour l'importance et l'étendue de la matière. Je ne prétends pas, néanmoins, que cela suffise pour votre instruction : mais je crois qu'en y joignant ce que vous pourrez lire et apprendre d'ailleurs, vous serez en état de corriger vous-même ce que vous avez écrit de contraire à cette doctrine. C'est ce que vous ferez d'une manière d'autant plus parfaite, que vous y apporterez plus d'humilité et de foi.

(Saint Augustin. *Lettre CXX*e.)

---

## XXVII. DE LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

AUGUSTIN A DIOSCORE.

Quand vous m'auriez cru sans affaires, et en pleine liberté, comment avez-vous eu le courage de me charger, ou plutôt de m'accabler d'un aussi grand nombre de questions ; et quelque loisir que j'eusse, comment pourrais-je vous les résoudre toutes dans le peu de temps que peut avoir un homme aussi pressé de s'embarquer que vous l'êtes ? Le seul nombre des questions ne me le permettrait pas, quand elles seraient très-simples ; et elles sont en outre si difficiles et si embarrassées, que quelque peu qu'il y en eût, ce serait assez pour lasser l'esprit, et consumer le loisir de l'homme du monde qui aurait le plus de l'un et de l'autre. Oh ! combien souhaiterais-je de vous retirer de toutes ces recherches inutiles, et qui ne vont qu'au plaisir, et de vous plonger dans la multitude des travaux qui m'accablent, pour vous apprendre à renoncer à toutes ces frivolités, ou du moins à ne pas charger du soin de repaître votre curiosité ceux dont un des principaux soins est d'éteindre et de réprimer la curiosité : car s'il faut passer quelques heures à vous écrire, combien ne vaut-il pas mieux les employer à combattre et à éteindre en vous une cupidité vaine et trompeuse, qui est d'autant plus capable de vous séduire, qu'elle est couverte du prétexte spécieux de faire du progrès dans des connaissances qui paraissent louables et dignes d'un honnête homme ? Et ne dois-je pas prendre ce parti-là, plutôt que celui de me rendre le ministre, ou, si j'ose parler ainsi, le satellite de cette malheureuse cupidité qui vous domine, et contribuer à lui asservir de plus en plus un aussi bon esprit que le vôtre ?

Car enfin dites-moi à quoi vous sert d'avoir lu tous ces dialogues de Cicéron, puisqu'ils ne vous ont été d'aucun secours pour vous découvrir ce qui doit être le but de toutes vos actions, et qu'ils ne vous ont point appris à les diriger toutes vers cette unique fin? Et c'est ce qui ne paraît que trop par votre lettre, qui montre clairement quel but vous vous proposez dans vos études, où vous vous portez avec une ardeur si inutile pour vous, et si incommode pour moi. Voici en effet ce que vous me dites pour m'obliger à répondre à vos questions : « J'aurais pu vous les adresser par quelqu'un de vos meilleurs amis : mais je connais votre cœur, et je sais que vous ne cherchez pas à vous faire prier, et que vous êtes prêt à donner à tout le monde, pourvu qu'il n'y ait rien dans ce que l'on vous demande qui ne convienne à un homme comme vous. Or, ce que je sollicite de vous pour moi est de cette nature. Mais enfin, quoi que ce soit, ne me le refusez pas au moment de mon départ. » C'est une opinion favorable que vous avez de moi, quand vous dites que je suis prêt à donner à tout le monde, pourvu que dans ce qu'on me demande il n'y ait rien qui ne convienne à un homme comme moi, mais je ne trouve pas que dans ce que vous me demandez il n'y ait rien qui ne me convienne.

Car lorsque je me représente un évêque qui, tout accablé qu'il est du fardeau de son ministère, oublie tous ses devoirs et toutes ses affaires pour expliquer à un amateur de belles-lettres les difficultés des dialogues de Cicéron, je ne vois pas que ce soit une chose qui convienne; et quoique l'ardeur que vous avez pour vos études vous empêche de vouloir remarquer combien cela convient peu, vous ne laissez pas de le sentir; et vous le témoignez assez, lorsque, après avoir dit que dans ce que vous me priez de faire pour vous, il n'y a rien qui ne me convienne, vous ajoutez, « mais enfin, quoi que ce soit, ne me le refusez pas au moment de mon départ. » Cela en effet signifie proprement que selon vous il n'y a rien dans ce que vous

me demandez qui ne me convienne, mais qu'enfin quoi qu'il pût y avoir qui ne me convînt pas, vous me priez de ne vous le pas refuser au moment de votre départ. Mais quoi ! de ce que vous êtes sur le point de vous embarquer, est-ce une raison pour m'obliger de faire en votre faveur ce qui ne conviendrait pas ? Croyez-vous que l'eau de la mer ait la vertu d'effacer une telle faute ? Et quand cela serait, elle ne m'en laverait pas, moi qui ne dois point m'embarquer.

Vous ajoutez que je sais combien vous craignez d'être à charge à qui que ce soit, et vous prenez Dieu à témoin de la nécessité indispensable où vous vous trouvez de recourir à moi, laquelle n'est connue que de lui seul. Or, j'ai cherché à comprendre ce que pouvait être cette nécessité, et voici à quoi j'ai trouvé qu'elle se réduit. Vous savez, dites-vous, comment les hommes sont faits, combien ils ont de pente à juger désavantageusement les uns des autres, et qu'un homme à qui on demande raison de quelque chose, et qui ne la sait pas rendre, passe pour stupide et pour ignorant. J'avoue qu'en cet endroit je me suis trouvé pressé et indispensablement obligé de vous répondre ; car la misère où je vous vois m'a percé le cœur. Elle écarte donc et me fait en quelque sorte oublier tous mes soins ; et je ne puis me dispenser de vous secourir, autant qu'il plaira à Dieu de m'en accorder la grâce. Ne vous attendez pas néanmoins à recevoir de moi la solution de vos questions : ce n'est pas à quoi je songe, mais à vous rendre capable de ne plus faire dépendre votre bonheur de quelque chose d'aussi vain et d'aussi chancelant que les discours et les jugements des hommes, mais de le placer tout entier dans ce qui n'est point sujet au changement.

Quoi, mon cher Dioscore, avez-vous oublié ce trait moqueur, mais salutaire, du satirique :

> N'est-ce donc rien que le savoir,
> Qu'autant qu'il est connu des autres ?

••

Et n'est-ce pas là un coup appliqué avec justesse et bien capable de redresser une tête où il y aura du sens? Dites-moi, dans tout ce que vous avez lu et médité de dialogues et de discours des philosophes, avez-vous trouvé que jamais aucun d'eux ait fait des jugements populaires, ni même de ceux des plus sages et des plus gens de bien, le but et la fin de ses actions? Et vous, vous trouvez, et ce qui est encore plus honteux, vous déclarez sans hésiter, au moment de quitter l'Afrique, que c'est y avoir assez profité que d'être arrivé au point de connaître combien les hommes sont portés à se moquer les uns des autres, et de craindre « de passer pour stupide et pour ignorant, » si vous ne pouviez répondre aux questions que l'on vous peut proposer. Cela vous paraît même si important, que quelque crainte que vous ayez d'être à charge, vous croyez qu'un tel besoin vous met en droit de souhaiter qu'un évêque chargé de mille occupations très-importantes, et infiniment éloignées de ces sortes d'amusements, se mette à vous expliquer Cicéron. Oh! le digne sujet des soins et de l'application d'un évêque!

Il me paraît donc que vous ne songez nuit et jour qu'à obtenir les louanges des hommes; et que c'est tout l'avantage que vous prétendez tirer de vos études. Or, quoique j'aie vu de tout temps combien cela était pernicieux, et capable de nous empêcher d'arriver au bien véritable et solide, vous me le découvrez encore plus clairement que jamais. Ce pernicieux sentiment vous a même empêché de voir par où je pouvais être porté à vous accorder ce que vous me demandez; et le même égarement qui fait que vous ne désirez avec tant d'ardeur de savoir les choses sur quoi vous me consultez, qu'afin de vous attirer les louanges ou d'éviter le mépris des hommes, vous a conduit à croire que pour me toucher il ne fallait que me dire en quelles dispositions vous étiez à ce sujet. Et plût à Dieu que, pour vous mettre à même de n'être plus touché

d'une chose aussi vaine et aussi trompeuse que les louanges des hommes, il n'y eût aussi qu'à vous dire comment je reçois la prière que vous m'avez adressée, et combien elle me donne envie, non de vous accorder ce que vous me demandez, mais de vous arracher de l'erreur où vous êtes.

« Les hommes, dites-vous, sont fort sujets à mal penser les uns des autres. » Qu'arrive-t-il de là? « C'est, ajoutez-vous, que si on demande raison à un homme de quelque chose, et qu'il ne la sache pas rendre, on le prendra pour un ignorant et un stupide. » Je veux donc vous demander raison, non de quelques endroits des livres de Cicéron, dont ceux mêmes qui l'étudient avec le plus de soin ne sauraient peut-être pénétrer le sens, mais de votre propre lettre et de ce que vous y avez voulu marquer. D'où vient que, dans l'endroit que je citais tout à l'heure, au lieu de dire que celui à qui on demandera raison de quelque chose, et qui ne la saura pas rendre, témoignera par là qu'il est un « ignorant » et un « stupide, » vous dites qu'on le prendra pour tel? C'est sans doute que vous avez très-bien vu que l'on n'est ni « stupide » ni « ignorant » pour ne savoir pas répondre sur de pareilles choses, et qu'on ne l'est pour cela que dans la pensée des autres. Or, je vous avertis que dès là que l'on craint les jugements de ceux qui jugent de la sorte, non-seulement on passe pour « ignorant » et pour « stupide », mais qu'on l'est véritablement.

Mais, répondrez-vous, comme je ne suis pas tout à fait stupide, et que je travaille même de toute ma force à ne le pas être, je ne veux pas passer pour tel. A la bonne heure : mais je vous demande pourquoi vous ne le voulez pas? Vous dites que « ce qui vous a décidé à me demander l'explication de ces difficultés, c'est la crainte que vous avez que les hommes, étant aussi portés qu'ils le sont à mal penser, ne vous prissent pour un « ignorant » et un « stupide, » s'il arrivait qu'on vous proposât quelque ob-

jection, et que vous ne parvinssiez pas à la résoudre. » Voilà ce qui a fait que vous n'avez point appréhendé de m'être à charge, et ce qui vous a paru si pressant et si important, que c'est, selon vous, par une nécessité indispensable que vous avez eu recours à moi. Je vous demande donc si c'est la seule crainte de passer pour ignorant et pour stupide qui vous tient, et qui vous a porté à m'interroger, ou si c'est pour quelque autre motif que vous craignez de passer pour tel. Car si ce n'est que cette seule crainte qui vous tient, vous voyez donc quel est l'unique motif de cette ardeur et de cet empressement, qui va jusqu'à vous ôter l'appréhension de m'être à charge, comme vous l'avouez vous-même. Mais qu'est-ce qui me pourrait être à charge de tout ce qui vient de Dioscore, que ce qui est pour Dioscore même une charge et un fardeau qui l'accable sans qu'il s'en aperçoive, et qu'il ne sentira que lorsqu'il voudra s'en décharger? Et plaise à Dieu que ce fardeau ne s'attache pas à lui de telle sorte qu'il ne puisse le déposer quand il voudra : ce qui ne viendra pas précisément de ce qu'il se sera appliqué à ces sortes de questions, mais de ce qu'il s'y sera appliqué dans une telle vue et pour une telle fin. Car vous voyez assez combien cette fin est vaine et puérile ; mais, toute vaine qu'elle est, elle forme et entretient une enflure sous laquelle il s'engendre un pus qui noie les yeux de l'âme et la rend incapable de voir la beauté de la vérité. Cela est ainsi, mon cher Dioscore : croyez-m'en, je vous en conjure ; ainsi puissions-nous nous réjouir l'un et l'autre dans l'amour de cette même vérité si noble et si excellente, dont une ombre et une vaine ressemblance vous séduit. Je n'ai point d'autre moyen de vous faire ajouter foi à ce que je vous dis, que de vous prier de m'en croire : car vous ne le voyez point ; et vous ne le sauriez voir tant que vous vous repaîtrez du faux contentement que vous peuvent donner les discours et les jugements des hommes.

Que si la crainte de passer pour ignorant et pour stu-

pide n'est pas le seul motif qui vous fasse agir, et que cette crainte ait un autre motif, je demande quel est cet autre motif? Si vous appréhendez que la mauvaise opinion que l'on aurait de vous ne nuisît à votre fortune, ou ne vous empêchât de contracter une alliance avantageuse; ou si vous cédez enfin à d'autres considérations semblables qui ne regardent que les choses que le torrent du temps emporte avec tant de rapidité, et qui entraînent avec elles dans l'abîme ceux qui s'y attachent, il ne me convient pas de contribuer à vous porter à cette fin non plus qu'à l'autre; et il est même de mon devoir de travailler à vous en détourner. Car lorsque je veux vous empêcher de vous proposer pour le but de vos actions une chose aussi vaine que l'estime des hommes, mon dessein n'est pas de faire passer votre barque de ce malheureux fleuve dans un autre aussi tourmenté, qui pourrait vous jeter dans le même gouffre que le premier. C'est ce qui arrive tous les jours à bien des gens, qui, voyant que l'approbation des hommes est une viande creuse qui ne contente point leur appétit, se dirigent vers d'autres objets qui leur paraissent plus réels et plus solides; mais si ce sont encore de ces choses que le cours des siècles entraîne, c'est comme si leur barque passait d'un fleuve orageux dans un autre qui ne le serait pas moins; et il n'y a jamais de fin à nos maux, tant que nous nous proposons pour but de nos actions et de nos desseins quoi que ce puisse être de tout ce qui est sujet à changer. Je voudrais donc que vous tournassiez toutes vos pensées et toutes vos vues vers le bien solide et immuable, et que vous les y fixassiez pour jamais, comme dans le seul terme où vous trouverez un véritable repos lorsque vous y rapporterez toutes vos actions et que vous aurez soin de les rendre dignes d'une telle fin.

Vous direz peut-être que si le vent favorable de l'estime des hommes, et le soin que vous aurez de lui présenter vos voiles, vous peuvent conduire à cette félicité passagère à quoi vous tendez, vous avez dessein de ne vous en

servir que pour arriver au bien solide et véritable. Mais la vérité est si près de nous qu'il ne faut point prendre tous ces grands détours pour y parvenir; elle ne se laisse point approcher par de telles voies, et, sans nous mettre en si grands frais, elle est prête à se donner gratuitement à nous.

Peut-être aussi que vous regardez l'approbation des hommes comme un moyen pour aller à leur cœur et pour être plus en état de leur persuader la vérité; et que ce qui fait que vous ne voulez point passer pour stupide et pour ignorant, c'est que vous craignez que si on avait cette opinion de vous, on ne vous écoutât moins volontiers quand vous voudrez ou exhorter les uns à la vertu, ou retirer les autres du vice et leur en découvrir la laideur. Si c'est là ce que vous avez eu en vue quand vous m'avez demandé l'éclaircissement de vos questions, pourquoi ne vous êtes-vous pas expliqué par votre lettre d'un motif si capable de me porter à vous contenter, et qui aurait fait, tout au moins, que si quelque chose m'en avait empêché, toujours n'aurait-ce pas été la honte de devenir l'instrument d'une vanité et d'une cupidité que je ne puis me dispenser de combattre, bien loin de la devoir seconder? Mais quand cela serait, n'est-il pas infiniment meilleur et plus salutaire d'aller droit aux règles mêmes de la vérité, qui vous mettront en état de renverser toutes sortes de faussetés; et n'est-ce pas une voie bien plus courte et plus assurée, que de vous amuser à vous remplir des rêveries des anciens, que l'on recherche toujours plutôt par vanité que par aucune intention digne d'un homme sage, et qui ne serviraient qu'à vous flatter d'une fausse et honteuse opinion de suffisance, quoique ce ne soit pas là ce qui peut porter à dire qu'un homme est savant? Je crois que vous en convenez présentement; car ce n'est pas en vain que je vous ai mis tant de vérités devant les yeux dans toute la suite de cette lettre.

Posons donc que vous convenez que ce qui devrait vous

faire accuser par vous-même de stupidité et d'ignorance, ce serait de ne pas connaître la vérité, et non pas d'ignorer les choses, de la nature de celles sur quoi vous m'avez consulté; en sorte que, dès là qu'on est instruit de la vérité, on est assuré que l'on possède ce que ces sortes d'auteurs ont écrit, s'ils ont écrit selon la vérité; ou que si ce qu'ils ont dit n'y est pas conforme, on l'ignore volontiers. Si vous en êtes là, et que vous ne soyez plus agité du vain désir de vous remplir de toutes les diverses opinions des autres, et que, pour les ignorer, vous ne vous en trouviez pas moins habile et moins savant, il ne vous reste plus qu'à voir si vous devez encore vous inquiéter des faux jugements des hommes, qui ont, comme vous dites, beaucoup de pente à juger désavantageusement les uns des autres, et qui, quelque mal autorisés qu'ils soient à vous traiter d'ignorant et de stupide pour ne pas savoir ces sortes de choses, ne s'abstiendront pas néanmoins de médire s'ils s'aperçoivent que vous les ignoriez. Voyons donc si ces faux jugements doivent vous toucher jusqu'au point de vous mettre en droit de vouloir qu'un évêque vous explique ces sortes de choses, supposé même que ce qui vous le fait désirer soit l'envie d'être utile aux hommes, et capable de leur persuader la vérité et de les ramener à une meilleure vie ; et que vous ne craigniez de passer pour ignorant et stupide aux yeux de ceux qui s'apercevront que vous êtes peu versé dans ces livres de Cicéron, que parce que vous êtes persuadé que dès qu'ils porteront ce jugement de vous, ils dédaigneront de vous écouter, vous regardant comme hors d'état de leur rien apprendre de bon et de salutaire. Or, c'est sur quoi je puis vous répondre que vous n'avez rien à craindre.

Car, en premier lieu, comment trouveriez-vous dans le pays où vous allez et où vous appréhendez de ne paraître pas assez habile, des gens qui vous questionnent sur ces sortes de choses, puisque et à Rome et ici, où vous étiez venu pour les apprendre, vous voyez qu'on les néglige

au point qu'on ne voit personne qui s'y applique ni qui les enseigne, et que dans toute l'Afrique, bien loin de trouver quelqu'un qui vous demande rien sur ce sujet, vous ne rencontrez pas même un homme à qui vous en puissiez rien demander, et que vous avez été réduit à vous adresser à un évêque pour vous en faire instruire ? Mais quoique cet évêque ait été dans sa jeunesse emporté de la même ardeur, ou plutôt de la même erreur qui vous possède présentement, et qu'il ait compté pour beaucoup de posséder ces sortes de connaissances, croyez-vous qu'il les ait portées jusque sur la chaire épiscopale, et qu'elles se conservent encore dans une tête que les soins du ministère ont blanchie ? Croyez-vous que quand il aurait voulu les y retenir, une infinité d'occupations plus importantes ne les auraient pas effacées malgré lui ? Et quand même par la force des premières impressions et la longue habitude il en subsisterait encore quelque chose, ne doit-il pas ensevelir dans un éternel oubli ce qu'il lui en pourrait rester, plutôt que de l'employer à répondre à des questions frivoles et inutiles, puisque, dans la poussière même des écoles et dans les chaires des rhéteurs, il en est si peu mention que, pour vous les faire expliquer, vous avez été obligé d'envoyer de Carthage à Hippone, c'est-à-dire dans un lieu où elles sont tellement ignorées et étrangères que si, pour vous répondre, j'avais voulu voir ce qui précède ou ce qui suit les passages sur lesquels vous me consultez, et quel rapport ils ont à toute la suite du discours, je n'aurais pas pu trouver un seul exemplaire des œuvres de Cicéron ?

Quand je remarque que ces rhéteurs de Carthage n'ont pu satisfaire votre curiosité, je ne les blâme pas ; au contraire, je les en loue, si le peu d'estime où ils tiennent de pareilles études vient de ce qu'il n'en est pas même question à Rome, et de ce qu'elles sont tombées en partage aux écoles des Grecs. Cependant, après avoir trouvé que dans les écoles mêmes de Carthage il n'en est plus

mention (car je suppose que vous avez commencé par vous informer de ce côté-là), vous avez cru pouvoir recourir dans ce besoin à l'Église d'Hippone, dont vous savez que le siége est présentement rempli par un évêque qui faisait autrefois le commerce de ces sortes de choses, et qui les vendait à des enfants. Quant à moi, je serais bien fâché que vous demeurassiez encore enfant, et il ne me convient pas aujourd'hui de donner, même gratuitement, non plus que de vendre, ce qui ne convient qu'à des enfants.

Puis donc que, dans deux villes aussi grandes et aussi célèbres par les exercices des lettres latines, que Rome et Carthage, vous n'avez trouvé personne qui songeât à vous rien demander sur de tels sujets, ni même qui fît cas de répondre à vos questions, je ne saurais assez m'étonner qu'un homme d'un aussi bon esprit que le vôtre puisse craindre qu'en Orient et dans les villes de la Grèce, il se trouve personne qui vous embarrasse là-dessus par ses questions; car d'en entendre parler en ce pays-là, ce serait une plus grande merveille que d'entendre des corneilles en Afrique.

Mais alors même que dans ces contrées il se trouverait des gens assez ridicules pour vous questionner sur de pareils sujets, vous avez encore bien plus de sujet de craindre d'y en rencontrer qui étant pleins des lettres grecques, vous voyant en Grèce, et sachant que la langue grecque est votre langue maternelle, vous questionneront sur les livres des philosophes dont Cicéron n'a rien mis dans les siens; et si cela arrive, par où vous sortirez-vous d'embarras? Sera-ce en leur disant que vous avez mieux aimé apprendre ces choses-là dans les ouvrages des Latins que dans ceux des Grecs? Mais premièrement une telle réponse serait injurieuse aux Grecs, et vous savez combien ils s'offensent aisément de tels discours, et ainsi vous tombez encore dans ce que vous appréhendez si fort. Car des gens piqués d'un tel mépris de leurs auteurs ne manqueront pas de vous traiter de *stupide*, d'avoir mieux

aimé apprendre des lambeaux des auteurs grecs répandus çà et là dans quelques dialogues des Latins, que d'en voir toute la suite dans les originaux ; et d'*ignorant*, pour vous être amusé à chercher dans une langue étrangère des fragments de ce que vous deviez avoir appris dans la vôtre. Vous défendrez-vous contre ces reproches en leur disant que vous êtes bien éloigné d'avoir méprisé les écrits des Grecs, mais que vous avez voulu commencer par les Latins, et que, présentement que vous les savez, vous voulez étudier les Grecs ? Mais si un Grec comme vous n'a point honte d'avoir passé ses premières années à étudier les Latins, et de ne commencer à s'appliquer aux Grecs que dans la maturité de l'âge, peut-il rougir d'ignorer certaines choses des auteurs latins qui sont si peu sues de la plupart de ceux mêmes qui sont les plus versés dans les lettres latines, que de Carthage, où vous êtes environné de tant de gens qui les connaissent, vous vous êtes trouvé forcé de recourir à moi pour vous faire expliquer ces passages de Cicéron ?

Mais enfin admettons qu'on vous ait questionné sur cela, et que vous ayez pleinement satisfait à toutes les demandes qu'on vous aura pu adresser ; que vous passiez pour habile et pour un homme de grand esprit parmi les Grecs, et qu'ils vous élèvent jusqu'au ciel par leurs louanges, il n'en faut pas demeurer là, ni oublier le poids et l'importance de la fin pour laquelle vous souhaitez cette approbation. Car vous ne voulez pas qu'on s'arrête à des choses si petites, et tout l'avantage que vous prétendez tirer de l'honneur qu'elles vous peuvent attirer et de la bonne opinion qu'elles auront donnée de vous, c'est que cela vous fasse écouter avec plaisir et empressement, et vous mette en état d'inspirer aux autres des résolutions grandes, importantes et salutaires. Voyons donc si vous en êtes rempli, de ces grandes idées, et si vous savez comment il s'y faut prendre pour les enseigner et les persuader. Car il est ridicule de s'être chargé

d'une science superflue ou qui n'est bonne tout au plus qu'à vous faire obtenir l'attention publique, et d'être dépourvu de celle qu'il est nécessaire d'insinuer et que l'on attend de vous après une telle préparation. Il est ridicule, en effet, de ne vouloir apprendre que ce qui peut vous faire écouter, et de négliger ce qu'il faudrait dire à des gens que vous aurez mis en disposition de vous entendre.

Que si vous dites que vous les savez déjà, ces grandes vérités, et que ce sont les enseignements de Jésus-Christ que vous mettez sans doute au-dessus de tout et sur lesquels seuls vous fondez l'espérance du salut éternel, ils n'ont pas besoin que, pour vous concilier l'attention des auditeurs, vous soyez versé dans les dialogues de Cicéron, et que vous leur débitiez un amas confus de dogmes étrangers qui se détruisent les uns les autres. C'est par la pureté et la sainteté de vos mœurs qu'il faut songer à vous faire écouter de ceux à qui vous voudrez inspirer cette sainte doctrine, et je regretterais fort que vous commençassiez par leur enseigner des choses qu'il faudrait qu'ils oubliassent pour être capables de la vérité.

Car tout l'avantage qu'un homme, qui a pour but d'insinuer les préceptes de Jésus-Christ, peut recueillir de la connaissance de tous ces dogmes étrangers, qui luttent entre eux et s'entre-détruisent, c'est qu'elle le met en état de les battre en ruine, et oblige ainsi des adversaires à se défendre, lesquels auraient soigneusement dissimulé les infirmités de leur doctrine, pour faire porter uniquement l'attaque sur les principes qu'on voudrait établir. Car du reste la seule connaissance de la vérité permet de bien démêler toutes sortes de faussetés et de les renverser toutes, même celles dont on n'aurait jamais ouï parler.

De savoir maintenant si pour être à même, non-seulement de ruiner les erreurs qui sont connues, mais encore de découvrir au grand jour celles que l'on cache, il est besoin d'être instruit de toutes les rêveries de tel ou tel auteur,

c'est ce que je vous prie de vouloir examiner attentivement. Se trouve-t-il quelqu'un présentement qui se fasse des armes contre nous de la doctrine d'Anaximène ou d'Anaxagore? Ne voyons-nous pas même que la philosophie des stoïciens et des épicuriens, qui sont venus longtemps après et qui étaient bien plus célèbres, est présentement tellement éteinte, et que ses cendres sont tellement mortes que nous n'en voyons pas sortir la moindre étincelle qui menace la vérité de notre foi ; au lieu que tout retentit des malheureux dogmes d'une infinité de sectes d'hérétiques, dont les unes se cachent et les autres vont la tête levée?

Ici, en effet, nous avons les donatistes, les maximianistes, les manichéens, et vous allez dans un pays où vous trouverez des ariens, des eunomiens, des macédoniens, des cataphriges et une foule innombrable d'autres fléaux.

Si donc nous ne daignons pas prendre la peine de nous instruire des erreurs de ces sectaires, à quoi songeons-nous de vouloir, sous prétexte de l'intérêt de la religion chrétienne, chercher quelles ont été autrefois les opinions d'Anaximène, et réveiller, par une vaine curiosité, de vieilles disputes dont il n'est plus mention, non plus que des dogmes de plusieurs hérétiques mêmes qui se sont parés du nom de chrétiens, comme les sabelliens, les marcionites et plusieurs autres? Mais enfin s'il est besoin, comme j'ai dit, de ne pas ignorer les sentiments de quelques-uns de ceux qui se sont écartés de la vérité, nous devrions plutôt songer à nous informer des opinions des hérétiques, qui après tout se disent chrétiens, que de celles d'Anaxagore et de Démocrite.

Que si quelqu'un s'avise de vous questionner sur les choses à propos desquelles vous m'avez consulté, faites-lui connaître que vous êtes trop sage et trop habile pour les savoir. Car, puisque Thémistocle ne craignit pas de passer pour malhabile, lorsque dans un festin il s'excusa

de jouer de la lyre, déclarant qu'il n'en savait pas jouer, et que comme on lui eut demandé ce qu'il savait donc, il répondit : « Je sais faire une grande république d'une petite ; » aurez-vous honte de dire que vous ne savez pas ces sortes de choses sur quoi vous m'avez consulté, puisque, si l'on vous demande ce que vous savez donc, vous pouvez répondre que vous savez comment on peut être heureux sans les savoir. Que si vous ignorez comment cela se peut faire, il est aussi insensé de vous amuser à ces bagatelles, qu'il le serait, si vous étiez atteint de quelque dangereuse maladie, de prendre soin de vous habiller avec élégance au lieu de penser à vous guérir. Car il ne faut pas différer d'un moment de vous instruire d'une science si importante, et il n'y en a aucune que vous deviez, je ne dis pas préférer à celle-là, mais même apprendre avant celle-là, surtout dans l'âge où vous êtes.

Or, voyez combien il vous serait aisé de l'apprendre si vous le vouliez ; car celui qui cherche par où on peut arriver à la vie heureuse ne cherche autre chose, sinon quelle est la fin et le bien de l'homme, je veux dire quel est notre souverain bien, selon la certitude immuable de la vérité, et non pas selon les fausses et téméraires opinions des hommes. Car il faut nécessairement le mettre ou dans le corps, ou dans l'esprit, ou en Dieu, ou en deux de ces trois choses, ou en toutes. Or, dès que vous aurez compris que le souverain bien ne se peut trouver dans le corps, ni en tout ni en partie, il ne restera plus que deux de ces trois choses, l'esprit et Dieu, et il faudra qu'il se trouve ou dans une seule de ces choses, ou dans les deux, et si vous venez jusqu'à voir que le souverain bien ne se trouve non plus dans l'esprit que dans le corps, il ne restera plus que Dieu qui puisse être le souverain bien de l'homme ; non que les autres choses ne soient des biens, mais parce qu'il n'y a de bien souverain que celui à quoi tous les autres se rapportent. Car nous ne

saurions être heureux que par la jouissance de ce qui est la fin pour laquelle nous voulons avoir toutes les autres choses que nous désirons, puisque c'est là le bien que nous aimons pour lui-même et en lui-même. C'est même ce qui fait qu'on l'appelle « fin, » parce que l'on s'arrête là et qu'on ne va pas plus loin. C'est là que se terminent tous nos désirs, c'est de quoi nous jouissons en repos, c'est où une volonté pure et droite trouve une joie paisible et inaltérable.

Donnez-moi donc un homme qui voie tout d'un coup que le corps n'est pas le bien de l'esprit, et que c'est l'esprit au contraire qui est le bien du corps; dès là ce ne sera plus une question si le souverain bien se peut trouver dans le corps, ou en tout ou en partie, puisqu'on ne saurait nier sans folie que l'esprit ne soit plus excellent que le corps, et que ce qui donne la vie heureuse, ou en tout ou en partie, ne soit plus excellent que ce qui la reçoit. Ce n'est donc pas dans le corps que l'esprit peut trouver le souverain bien, ni en tout ni en partie.

Que s'il y en a qui ne comprennent pas ce que je viens de dire, c'est qu'ils sont enchantés et aveuglés par les plaisirs des sens, et qu'ils ne savent pas que ce qui flatte nos sens ne nous est un plaisir que parce que c'est un soulagement à l'état de langueur où nous sommes ici-bas. Car il manque toujours quelque chose dans cette vie à la santé de nos corps, qui ne sera parfaite que dans l'état d'immortalité que nous espérons ; mais alors elle le sera. En effet, la vertu que Dieu a imprimée à la nature est si grande, que de cette béatitude parfaite dont elle jouira dans l'état qui est promis aux saints à la fin des siècles, il rejaillira sur la nature inférieure à laquelle elle est unie, c'est-à-dire sur le corps, une santé parfaite et une vigueur d'incorruptibilité qu'on ne saurait néanmoins appeler béatitude, puisque rien n'est capable de béatitude que ce qui est capable d'intelligence et connaît le bien

dont il jouit. Ce n'est, encore une fois, que faute de comprendre ce que j'avance que tant de diverses sectes, entre lesquelles celle des épicuriens a eu le plus de vogue parmi le vulgaire, ont placé le souverain bien de l'homme dans le corps, mais chacune à sa manière, et c'est cette différence qui a soulevé et acharné, comme nous voyons, ces hommes de chair et de sang les uns contre les autres.

Donnez-moi donc un homme qui non-seulement voie ce que je viens de vous dire, mais qui voie encore, dès qu'on l'en fera apercevoir, que quand l'esprit même est heureux, il ne l'est point par un bien qui vienne de son propre fonds, puisque si cela était il ne serait jamais malheureux. Avec cela on ne mettra plus en question si le bien souverain et béatifiant, pour ainsi dire, est dans l'esprit ou en tout, ou en partie. C'est ce que l'on peut d'autant moins prétendre qu'il est clair que l'âme de l'homme ne peut sans orgueil trouver sa joie en elle-même, comme si elle était elle-même son propre bien; au lieu que quand elle voit qu'elle est sujette au changement, comme elle n'en saurait douter alors même qu'elle n'en aurait d'autre marque que de pouvoir passer de l'erreur et de l'égarement à la vérité et à la sagesse, elle voit en même temps que la sagesse est quelque chose d'immuable et par conséquent d'une nature bien au-dessus de la sienne, et que d'y participer et d'en être éclairé, c'est posséder un bonheur bien plus parfait que celui qu'elle peut trouver dans la jouissance d'elle-même. Par là son enflure s'abat et, rejetant cette satisfaction qu'elle trouvait en elle-même, elle travaille à s'unir à Dieu pour être renouvelée et rétablie dans la perfection de son être, par cet être immuable d'où elle conçoit que dérive non-seulement ce dernier degré d'être par où les choses qui ne sont visibles qu'à l'esprit, aussi bien que celles qu'on aperçoit par les sens, arrivent à la perfection qui leur convient et qui fait que chacune est ce qu'elle doit être selon sa nature;

mais même ce premier degré d'être qui précède la perfection et qui ne fait que mettre les choses dans cet état où on les appelle informes et imparfaites, par rapport au complément et à la perfection à quoi elles peuvent arriver.

Ainsi l'homme conçoit qu'il a d'autant moins d'être et de consistance qu'il est moins uni à ce qui est souverainement, c'est-à-dire à Dieu; et que ce qui fait que Dieu possède le souverain degré de l'être, pour ainsi parler, c'est qu'il n'est capable d'aucun changement qui puisse ni le porter à une perfection plus grande que celle où il est, ni l'en faire le moins du monde déchoir; au lieu que l'homme est capable de changer non-seulement en bien, ce qui lui est avantageux; mais aussi en mal, ce qui est un défaut de sa nature. Il conçoit aussi que tout changement en mal tend à la destruction, et qu'encore que l'on ne voie pas clairement si tout ce qui change en mal se détruit et s'anéantit absolument, au moins voit-on très-clairement que ce qu'on appelle destruction mène les choses au point de n'être plus ce qu'elles étaient. Et de là il conclut que ce qui fait que les choses défaillent, c'est qu'elles ont été tirées du néant; en sorte que si elles sont, si elles subsistent et si leur défaillance même fait partie de l'ordre de l'univers, c'est par un effet de la bonté et de la toute-puissance de celui qui est souverainement et qui est capable de tirer du néant non-seulement quelque chose, mais quelque chose de grand.

Il en conclut enfin que le premier péché, c'est-à-dire la première défaillance volontaire de la créature, c'est de se plaire dans sa propre puissance, puisque c'est se plaire dans quelque chose d'inférieur à la puissance de Dieu qui est au-dessus de la sienne. C'est faute d'avoir compris ce que je dis que quelques philosophes, éblouis de ce que peut l'esprit de l'homme et de la beauté de ce qu'il a été capable de faire, de dire et de penser, ont placé le souverain bien de l'homme dans son esprit; et quoique ceux qui ont été de ce sentiment méritent qu'on leur

sache quelque gré d'avoir vu combien il est honteux de mettre le souverain bien de l'homme dans le corps, toujours l'ont-ils placé plus bas qu'une raison bien pure et bien éclairée ne veut qu'on le place.

Voilà quelle a été la doctrine des stoïciens, qui, par leur nombre et par la subtilité de leurs raisonnements, l'ont emporté sur tout ce qu'il y a eu d'autres philosophes parmi les Grecs. Mais comme ils n'ont pu rien concevoir que de corporel dans la nature, tout ce qu'on peut dire d'eux, c'est que c'est au-dessus de la chair plutôt qu'au-dessus du corps qu'ils ont été capables de s'élever.

Il y en a d'autres qui enseignent que le souverain bien ou plutôt le seul bien de l'homme, c'est de jouir de Dieu, et les premiers d'entre ceux-là sont les platoniciens, qui ont cru, et avec raison, qu'ils devaient avant tout combattre les stoïciens et les épicuriens, et ne combattre proprement que ceux-là. Car les académiciens et les platoniciens professent la même doctrine, ce qu'il est aisé de voir par la seule succession des philosophes de cette secte, puisque Arcésilas, qui a commencé le premier à cacher ses sentiments et à se contenter de réfuter ceux des autres, avait succédé à Polémon et Polémon à Xénocrate, disciple et successeur de Platon, lequel lui avait laissé son école, c'est-à-dire l'Académie. A regarder donc la question du souverain bien de l'homme en elle-même, sans s'arrêter à l'opinion des philosophes qui ont formé divers partis sur ce sujet, on trouve deux erreurs directement opposées et qui se détruisent l'une l'autre, puisque l'une met le souverain bien de l'homme dans le corps et l'autre dans l'esprit. La raison et la vérité, qui nous montrent que notre souverain bien n'est autre chose que Dieu, sont également contraires à ces deux erreurs; mais il est de la raison même de ruiner la fausseté avant d'établir la vérité.

Considérons maintenant non-seulement cette question en soi, mais telle qu'elle s'agite entre ceux qui ont

pris les différents partis que j'ai marqués : nous trouverons les épicuriens et les stoïciens qui en viennent aux mains les uns contre les autres avec le dernier acharnement, et les platoniciens qui voulant terminer les différends de ces deux sectes, mais sans s'ouvrir sur le parti que la vérité exige que l'on prenne, se contentent de réprimer et de confondre la fausse confiance avec laquelle chacune des autres sectes se flattait de ne s'être pas trompée.

Mais il n'était pas aussi facile aux platoniciens de soutenir leur personnage, qui était proprement celui de la vérité, qu'aux autres de s'acquitter du leur, qui n'était que le personnage de l'erreur et du mensonge; et il leur manquait à tous d'avoir un Dieu humilié à proposer aux hommes. C'est ce que Jésus-Christ Notre-Seigneur est venu accomplir dans le temps qui était le plus opportun, et c'est contre quoi il n'y a point d'orgueil qui puisse résister. Que pouvaient donc faire les platoniciens, qui d'un côté ne se trouvaient pas en état d'élever, par voie d'autorité, à la foi des choses invisibles, la multitude aveuglée par l'amour des choses de la terre, et portée par les raisons des épicuriens non-seulement à jouir des plaisirs du corps, à quoi nous avons assez de pente par nous-mêmes, mais à en prendre le parti et à faire consister en cela le souverain bien de l'homme; et qui de l'autre voyaient que ceux mêmes qui, touchés de l'éclat de la vertu, la préféraient au plaisir, auraient eu de la peine à en apercevoir la beauté ailleurs que dans l'âme de l'homme, laquelle est le principe de toutes les bonnes actions dont ils étaient capables de connaître le prix et le mérite?

Car ces philosophes voyaient tout à la fois que s'ils se mettaient en devoir d'enseigner à ceux mêmes qui prenaient le parti de la vertu quelque chose de divin et d'immuable qui ne pût être connu par les sens, mais par la seule intelligence, et qui fût néanmoins d'une nature au-dessus de la nature de l'intelligence même; en un mot, ils voyaient que s'ils voulaient leur faire comprendre que c'est à la jouis-

sance de Dieu que l'esprit de l'homme doit aspirer, mais sans y pouvoir arriver qu'en se dégageant de toute l'impureté des cupidités qui offusquent les hommes; que ce n'est qu'en lui que tout le désir que nous avons d'être heureux peut trouver de quoi se remplir et qu'il est pour nous la fin et l'assemblage de tous les biens ; ils voyaient, dis-je, qu'une doctrine si relevée ne serait point entendue et que les hommes se rangeraient plus volontiers du côté des épicuriens et des stoïciens, dont elle renverse également les principes, et qu'ainsi la seule vraie et salutaire doctrine, ne trouvant pas d'entrée dans des âmes aussi grossières que celles du commun des hommes, tomberait dans le mépris, qui est ce qui peut advenir au genre humain de plus pernicieux. Voilà pour la morale.

Quant à la physique, si les platoniciens avaient professé ouvertement que c'est la sagesse incorporelle et immatérielle qui a donné l'être à toutes les natures des choses, il est clair que la multitude, qui ne conçoit rien que de corporel et qui ne saurait s'élever au-dessus des corps, ne les aurait point écoutés et qu'elle se serait bien plutôt rangée du côté de ceux qui, sans concevoir rien au delà de la nature corporelle, mettent les principes des choses les uns dans les atomes, les autres dans les quatre éléments, entre lesquels ils veulent que le feu soit celui qui a le plus de part à la production des choses.

Il ne reste que cette partie de la philosophie qui regarde le raisonnement; car vous savez que toutes les connaissances par où on croit pouvoir acquérir la sagesse consistent dans ce qui concerne ou les mœurs, ou la nature, ou le raisonnement. Comme donc les épicuriens soutenaient que les sens ne se trompent jamais, et que les stoïciens mêmes, quoiqu'ils avouassent que les sens se trompent quelquefois, prétendaient néanmoins que ce n'était que par leur entremise que nous pouvions arriver à comprendre la vérité, comment les platoniciens, ayant ces deux sectes contre eux, auraient-ils pu se faire écouter?

Qui les aurait mis, je ne dis pas au nombre des sages, mais des hommes, s'ils avaient proclamé ouvertement, non-seulement qu'il y a quelque chose de très-réel que nous ne saurions apercevoir ni par le toucher, ni par l'odorat, ni par le goût, ni par les oreilles, ni par les yeux, ni même nous représenter par les images qui nous restent de tout ce que nous avons connu par les sens, mais même que, cette chose-là est la seule qui soit véritablement, et que comme elle est immuable et éternelle, elle est la seule que l'on puisse véritablement concevoir, c'est-à-dire atteindre par la pure intelligence, qui seule peut parvenir à la vérité autant que l'homme en est capable?

Les sentiments des platoniciens étant donc au-dessus de la portée des hommes engagés dans la chair et dans le sang, et ces philosophes n'ayant pas assez d'autorité pour persuader leurs principes par voie de soumission et de foi; tout ce qu'ils avaient à faire, en attendant que les esprits fussent dans la disposition qui rend capable de comprendre de telles doctrines, était de cacher leurs sentiments et de combattre les sectes qui, sans connaître d'autre voie que celle des sens pour arriver à la vérité, osaient se vanter de l'avoir trouvée.

Mais pourquoi nous arrêter plus longtemps à chercher quelles ont été les vues des platoniciens, puisque nous savons qu'elles n'ont été soutenues d'aucune autorité divine et que ce n'était point par là que Dieu voulait éclairer le monde? Remarquez néanmoins que Cicéron nous déclare nettement en plusieurs manières que Platon établissait et la fin, et le souverain bien de l'homme, et le principe des choses, et la certitude du raisonnement, non dans la sagesse des hommes, mais dans une sagesse divine dont celle des hommes emprunte tout ce qu'elle a de lumière, c'est-à-dire dans la sagesse immuable et dans la vérité permanente et toujours égale à elle-même; que les platoniciens ont toujours réfuté comme des épicuriens et des stoïciens ceux qui plaçaient dans la nature du

corps, ou même dans la nature de l'esprit, la fin et le souverain bien de l'homme, ou le principe des choses, ou la certitude du raisonnement; et qu'enfin, dans la suite des temps, lorsque la religion chrétienne commençait à paraître, et que par des miracles visibles la foi salutaire des choses invisibles et éternelles se répandait parmi les hommes qui n'étaient pas capables de concevoir, non plus que d'apercevoir autre chose que des corps, l'apôtre saint Paul, qui prêchait cette foi aux Gentils, eut pour contradicteurs les stoïciens et les épicuriens, comme nous le marquent les Actes des apôtres.

Ce seul historique suffit, si je ne me trompe, pour démontrer que jusqu'à l'établissement de la religion chrétienne, toutes les erreurs des Gentils, soit sur les mœurs, soit sur la nature, soit sur la manière de trouver la vérité, qui toutes, quelque différentes qu'elles fussent, roulaient principalement sur les principes de ces deux sectes, ont toujours subsisté, quoiqu'elles fussent battues en ruine par des gens si habiles et si subtils dans leur manière de raisonner. Cependant nous les voyons aujourd'hui tellement éteintes, qu'il n'y a plus de disputes sur ce sujet, non pas même dans les écoles des plus grands discoureurs, c'est-à-dire dans celles des Grecs, et qu'à peine se trouve-t-il quelque rhéteur qui prenne encore la peine de marquer quels ont été les dogmes de ces sectes : de sorte que de toutes celles qui s'élèvent présentement contre l'Église de Jésus-Christ, il n'y en a pas une qui ose se présenter au combat qu'en se couvrant du nom même de Jésus-Christ. Comme donc les platoniciens ont vu les deux sectes, qu'ils ont perpétuellement combattues sans aucun succès, anéanties par la seule manifestation du nom de Jésus-Christ, il faut qu'ils comprennent que celui qui n'a eu qu'à commander pour faire croire ce qu'ils n'osaient seulement proposer, ne peut être que le Verbe de Dieu, revêtu d'une chair mortelle; et qu'une humble piété les soumette eux-mêmes au joug de cet unique vainqueur : et c'est ce

qui leur doit être d'autant plus facile, que pour cela ils n'ont à changer dans leur doctrine qu'un très-petit nombre d'articles, que la religion chrétienne n'approuve pas.

C'est donc à ce divin maître, mon cher Dioscore, que je voudrais que vous vous soumissiez vous-même de toute la piété de votre cœur, sans songer à prendre d'autres voies pour arriver à la vérité, et vous en assurer la possession, que celles qui nous ont été marquées par ce même Jésus-Christ, qui, étant Dieu, a mieux connu que personne ce qui convenait à notre faiblesse. Que si vous me demandez quelles sont ces voies, je vous dirai que la première est l'humilité ; et si vous me demandez quelle est la seconde, je vous dirai que c'est l'humilité ; et si vous me demandez quelle est la troisième, je vous dirai encore que c'est l'humilité, sans me lasser de vous répondre toujours la même chose ; non qu'il n'y ait encore d'autres préceptes à donner, mais parce que si l'humilité ne précède, n'accompagne et ne suit, tout ce que nous faisons de bien, si nous ne commençons par nous la proposer, si nous ne l'avons en vue en agissant, et si après l'action nous ne nous y tenons pour réprimer la satisfaction et la joie que nous voulons toujours trouver dans le bien que nous avons fait, nous en perdrons le fruit, et l'orgueil nous l'enlèvera infailliblement. Car il se mêle toujours de l'orgueil dans cette sorte de joie, et au lieu que les autres vices ne nous nuisent que lorsque nous faisons le mal, l'orgueil est à craindre dans le bien même que nous faisons ; et le désir de l'approbation et de la gloire anéantit tout ce que nous pouvons accomplir de plus digne de gloire et d'approbation.

Ainsi de la même manière que lorsqu'on demanda à Démosthène ce qu'il y avait de plus important à observer dans l'éloquence, il répondit que c'était la prononciation, et ne répondit jamais autre chose, quoiqu'on lui fît la même question jusqu'à trois fois ; de même, si vous me consultiez sur ce qu'il y a de plus important à observer

dans la religion chrétienne, je vous répondrais que c'est l'humilité, et vous auriez beau revenir à la charge sur ce sujet, je ne vous ferais jamais de moi-même d'autre réponse, quoique je me trouvasse peut-être obligé de vous donner encore d'autres avis.

Or, ce qu'il y a de plus opposé à cette humilité, dont l'importance est si grande, que Jésus-Christ même a voulu s'humilier pour nous en donner l'exemple, c'est une certaine fausse science, d'où vient que nous nous savons bon gré de pouvoir dire quels ont été les sentiments d'Anaximène, d'Anaxagore, de Pythagore, de Démocrite, et que nous sommes bien aises de passer pour savants à la faveur de ces sortes de connaissances, quelque éloignées qu'elles soient de ce qu'on peut véritablement appeler science et érudition.

Car dès que nous savons que Dieu n'est point une substance étendue, et qui remplisse quelque espace fini ou infini, comme s'il y avait moins de la substance de Dieu dans un petit espace, et davantage dans un plus grand; mais qu'il est partout, et tout entier partout, parce qu'il est la vérité, et qu'on ne saurait dire sans folie qu'une partie de la vérité soit dans un lieu, et une autre partie dans un autre, qu'avons-nous à faire de l'imagination d'Anaximène qui a cru que Dieu était un air répandu dans un espace infini?

Que nous importe de savoir quelle idée les philosophes ont eue de ce qui constitue la beauté du corps, et que ce n'est autre chose, selon eux, que la terminaison de toutes les parties? Que nous importe de savoir ce qui portait Cicéron à parler, lorsqu'il combat Anaximène à propos de cette définition même de la beauté, par où il montre qu'il s'ensuit que Dieu, qui doit être quelque chose de fort beau, n'a néanmoins ni forme, ni beauté, s'il est vrai qu'il ne soit qu'un air infini, puisqu'il n'y a point de terminaison de parties dans ce qui est infini : où l'on voit que Cicéron ne parle que de la beauté corporelle, comme ayant affaire à

un homme qui imaginait Dieu corporel, puisque l'air n'est autre chose qu'un corps ? Que nous importe, dis-je, de savoir si en cela Cicéron n'a songé qu'à jouer son rôle d'académicien, et à réfuter Anaximène, ou si en effet il a connu la beauté corporelle de la vérité, d'où provient toute celle de nos âmes, et qui nous sert de règle, pour juger de ce qu'il y a de beau dans les actions des sages ; en sorte que ce ne soit pas seulement pour réfuter Anaximène que Cicéron dise qu'il faut que Dieu soit quelque chose de souverainement beau, mais très-sincèrement et sciemment, et pour avoir vu que Dieu est vérité, et qu'il n'y a rien de si beau que cette vérité immuable, quoiqu'elle ne soit visible qu'aux yeux de l'esprit ? Que nous importe qu'Anaximène ait avancé que l'air s'engendre, et se produit, quoiqu'il crût que l'air était Dieu ; et quelle impression en peut-il résulter sur ceux qui comprennent que la génération de l'air, c'est-à-dire l'action de la cause qui est capable de produire cette sorte de corps que nous appelons de l'*air*, et qui dès là qu'il est produit n'est rien moins que Dieu, n'a rien d'approchant de la génération éternelle par laquelle le Verbe de Dieu est engendré dans le sein de son Père, qui lui communique sa nature, de telle manière que le Verbe engendré est Dieu, aussi bien que le Père qui l'engendre. Quelle impression donc peut produire cette rêverie d'Anaximène sur ceux qui savent que cette génération ineffable est d'un ordre tout différent, et s'accomplit d'une manière qui n'est connue que de ceux à qui il plaît à Dieu de la révéler ?

Du reste, il n'y a personne qui ne voie que cette doctrine d'Anaximène est extravagante, même par rapport à la nature des corps, puisqu'il n'y a point de plus grande extravagance que de vouloir d'un côté que l'air soit engendré et qu'il soit Dieu, et de l'autre que ce qui l'engendre ne soit pas Dieu. Car il n'est pas possible que ce qui l'engendre ne soit quelque chose. Quant à ce qu'il dit que l'air est toujours en mouvement et sur quoi il se fonde pour

croire que l'air est Dieu, cela n'est pas plus capable que le reste de faire impression sur ceux qui savent que le mouvement de quelque corps que ce puisse être est d'un ordre bien inférieur à celui de l'esprit, qui est néanmoins bien pesant lui-même et bien lent, au prix de celui de la sagesse souveraine et immuable.

Que nous importe également qu'Anaxagore, ou qui l'on voudra, ait donné le nom d'*intelligence* à la vérité ou à la sagesse, et qu'ai-je affaire de disputer des mots avec l'auteur de cette opinion, puisqu'il est clair que cette vérité et cette sagesse, quels que soient les termes par lesquels on les désigne, est ce qui a établi la nature et la proportion des choses telle que nous la voyons, et qu'on a raison d'affirmer que c'est quelque chose d'infini, non par rapport à l'espace et à l'étendue corporelle, mais à cause de sa force et de sa puissance, qui surpasse tout ce que l'homme est capable de comprendre?

Car de ce que la sagesse et la vérité éternelle n'a point d'étendue, ni par conséquent de terminaison de parties, on n'en peut pas conclure que ce soit quelque chose d'informe, puisque ce n'est que d'un être matériel et corporel que l'on pourrait dire que, dès là qu'il serait infini, il n'aurait ni forme ni beauté, parce que l'une et l'autre consistent dans la terminaison des parties, et qu'il n'y a point de terminaison de parties dans ce qui est infini. Aussi est-ce, autant que j'en puis juger, pour réfuter Anaxagore et ses sectateurs, qui ne concevaient rien que de corporel, que Cicéron soutient qu'on ne peut rien ajouter à l'infini; car lorsqu'il s'agit d'un corps, il faut, pour ajouter, qu'on ait trouvé la fin de la partie à quoi l'on ajoute.

C'est encore pour cela que Cicéron reproche à ce philosophe de n'avoir pas vu qu'il est impossible que dans une chose infinie il se fasse un mouvement qui porte du sentiment partout par la continuité des parties; car, dans ce passage, Cicéron parle toujours comme s'il n'était question que de quelque chose de corporel, à quoi l'on ne

peut rien ajouter qu'on n'ait trouvé la fin de l'espace qu'il occupe. Cependant, poursuit Cicéron, il n'est pas possible non plus, si la nature a du sentiment, qu'il se produise dans un endroit sans qu'il s'étende partout, et Cicéron parle ainsi parce qu'il s'adresse à un homme persuadé que cette intelligence qui ordonne et gouverne toutes choses a du sentiment, comme l'âme en a par l'intermédiaire de son corps. Car il est clair que toute l'âme sent ce qu'elle sent par le corps, où il ne se passe rien de sensible que toute l'âme ne s'en aperçoive, d'où Cicéron conclut qu'il faudrait donc que toute la nature sentît ce qui se passe en elle si elle est capable de sentiment; or, cela renverse la prétention de ce philosophe, qui suppose infinie cette nature qu'il nomme *intelligence*, mais qu'il ne conçoit néanmoins que comme quelque chose de corporel. Car comment sentirait-elle tout entière si elle est infinie, puisque ce qui se passe dans le corps nous fait voir qu'il faut que le sentiment commence par un endroit, et que l'on ne peut pas dire qu'il ait été porté partout jusqu'à ce qu'il soit arrivé jusqu'aux extrémités. Or, l'infini n'a point d'extrémité. Celui que Cicéron réfute n'avait rien dit néanmoins du sentiment corporel : mais enfin on ne tombe point dans tous ces embarras quand on parle de la totalité de ce qui est incorporel et qui par conséquent ne suppose point d'espace ni de terme; ainsi, et la totalité et l'infinité lui conviennent : la totalité, parce qu'une chose de cette nature n'est point capable de division, et l'infinité, parce qu'il n'y a point de lieu ni d'espace qui la renferme.

Que si, continue Cicéron, ce qu'Anaxagore appelle *intelligence* est un animal, comme ce philosophe le prétend, il faut que cette intelligence soit intérieurement animée, sans quoi on ne pourrait pas dire que c'est un animal, en sorte qu'elle soit comme le corps et qu'elle ait une âme au dedans d'elle-même qui permette de dire que c'est un animal. Vous voyez qu'il parle toujours selon les impres-

sions que le commerce des choses corporelles produit en nous, et selon l'idée d'*animal* que la vue de ce que nous connaissons d'animaux nous peut donner; et il ne s'exprime de cette sorte, autant que j'en puis juger, que parce qu'il s'adressait à des gens qui ne concevaient rien que de grossier et de corporel. Cependant il leur dit une chose bien propre à dissiper leur engourdissement, s'ils avaient été capables d'en sortir, et à leur faire comprendre que quand l'esprit se représente une chose sous l'idée d'un corps vivant, il doit plutôt la concevoir comme un animal, c'est-à-dire comme un corps qui reçoit la vie par un principe intérieur qui l'anime, que comme une âme et une intelligence.

Car c'est ce que Cicéron signifie lorsqu'il dit que si ce qu'Anaxagore appelait *intelligence* est un animal, il faut que cet être soit animé intérieurement, de telle sorte qu'on puisse dire que c'est un animal : mais, ajoute Cicéron, qu'y a-t-il de plus intérieur que l'intelligence? Il faudrait donc, pour en faire un animal, lui donner, non une âme dont elle fût le corps, mais un corps dont elle fût l'âme : « Revêtez-la donc d'un corps, » dit Cicéron, comme si Anaxagore soutenait qu'il ne pût y avoir d'âme qui ne fût l'âme de quelque animal. Car, selon les principes d'Anaxagore, c'est ce qu'il faudrait dire même de cette souveraine sagesse, qui, n'étant autre que la vérité et se trouvant par conséquent présente et commune à tous les esprits qui sont capables de la concevoir et d'en jouir, ne saurait sans extravagance être regardée comme l'âme de quelque animal particulier. C'est pourquoi Cicéron conclut très-finement et très-habilement que, comme Anaxagore n'admettrait pas cette conséquence et n'accorderait pas que pour faire un animal de cette intelligence qu'il appelle Dieu il fallût lui donner un corps, mais qu'il ne laisse pas néanmoins de la concevoir comme un animal; il semble donc qu'une pure intelligence, sans union avec aucun corps par l'entremise duquel elle pût sentir, est

une chose dont nous n'avons point de notion et qui est au-dessus de notre portée.

En effet, il est certain que cela surpasse les notions et l'intelligence des stoïciens et des épicuriens, qui ne pouvaient rien concevoir que de corporel; et quand Cicéron dit *notre portée*, il entend la portée ordinaire des hommes. Il ne dit pas même absolument que cette notion surpasse notre portée, mais qu'il « semble qu'elle la surpasse, » comme en effet il semble à ces philosophes que personne ne saurait concevoir rien de pareil, et que par conséquent cela n'est point. Il y a néanmoins des esprits dont la portée va jusque-là et qui conçoivent, autant qu'il est donné à l'homme, qu'il y a une sagesse et une vérité toute pure et toute simple, qui n'est l'âme d'aucun animal et qui est, au contraire, le principe commun qui imprime la sagesse et la vérité à toute âme capable de l'un et de l'autre.

Que si Anaxagore a vu qu'une telle nature existait, et qu'elle était Dieu et que ce soit ce qu'on appelle du nom d'*intelligence*, à la bonne heure; mais enfin ce qui nous rend sages et doctes, ce n'est ni de connaître le nom d'Anaxagore, que tous les pédants, pour user de ce mot, aiment à faire sonner bien haut, comme si cela leur donnait un grand air d'érudition, ni de savoir même qu'il a compris cette vérité. Car ce n'est pas parce qu'Anaxagore a connu la vérité qu'elle me doit être chère, mais parce qu'elle est la vérité; et quand aucun philosophe ne l'aurait connue, je ne l'en aimerais pas moins.

Si donc nous ne devons pas nous en faire accroire, ni nous enfler de suffisance pour savoir quels sont ceux qui ont pu connaître la vérité, ni même pour être parvenus à ce qu'il y a de plus solide, c'est-à-dire à la connaissance même de la vérité, en quoi consiste ce qu'on peut véritablement appeler *science*, combien moins le devons-nous pour avoir retenu les noms et les dogmes même de ceux qui n'ont eu sur cela que de fausses opinions, et de quel

secours nous peut être une telle connaissance pour nous découvrir ce qu'il y a d'obscur et de caché ? Ne nous convient-il pas mieux, si nous avons les sentiments que la seule humanité doit inspirer, de regretter l'égarement de tant d'hommes si célèbres, lorsqu'il arrivera que nous entendrons parler de leurs erreurs, plutôt que de nous proposer leurs doctrines pour sujet d'étude, afin de nous en parer et d'en tirer vanité parmi ceux qui les ignorent?

Ne serais-je pas plus heureux de n'avoir jamais ouï parler de Démocrite, que d'avoir la douleur d'apprendre que ce philosophe, qu'on a considéré de son temps comme un grand homme, a été assez aveugle pour croire que les dieux étaient de certaines images qui s'échappaient des corps solides, mais qui n'avaient aucune solidité, et que ces images voltigeant çà et là, et, s'insinuant dans l'esprit, étaient ce qui nous donne l'idée d'une puissance divine ? Car comment ce philosophe n'a-t-il pas vu que dès là que les corps dont ces images auraient été des émanations, avaient plus de consistance et de solidité, ils étaient d'autant plus excellents que ces images mêmes ? Il l'a compris néanmoins en quelque sorte, et c'est pourquoi il n'a jamais eu de sentiment bien arrêté sur ce sujet, à ce que disent ceux qui s'occupent de ces curiosités. Il était quelquefois plus porté à regarder Dieu comme une certaine nature d'où les images s'échappaient, mais dont nous ne pouvions avoir d'idée que par ces images mêmes, lesquelles sortent du sein de cette nature qu'il considère comme quelque chose de corporel, mais néanmoins d'éternel et par conséquent de divin. De cette manière, semblables à une émanation continuelle et comme une espèce de vapeur, ces images se portent çà et là et entrent dans les âmes des hommes où elles forment ce qu'ils conçoivent de Dieu ou des dieux.

En effet, les sectateurs de Démocrite n'admettent point d'autre principe de nos pensées, que les images que les corps envoient dans nos âmes, comme s'il n'y avait pas

une infinité d'objets que nous concevons par la pure action de l'intelligence, et sans que les corps y aient contribué, par exemple la sagesse et la vérité, qui sont très-connues de ceux qui savent y appliquer leur pensée. Que si ces philosophes n'ont point d'idée de la vérité, comment en peuvent-ils parler ? Et s'ils en ont quelque idée, qu'ils nous apprennent quelle image la leur a fait concevoir et de quel corps cette image s'est échappée.

On dit néanmoins qu'il y a cette différence entre les sentiments de Démocrite et ceux d'Épicure sur la nature, que Démocrite pense que les atomes, outre leur mouvement et leur rencontre, ont une certaine vertu vitale et animée ; mais il l'attribue, si je ne me trompe, non à toutes sortes d'images, mais à celles qui ont quelque chose de divin, c'est-à-dire qui s'échappent des dieux. Ainsi, dans toutes les choses auxquelles il accorde une sorte de divinité, il se trouve des germes d'intelligence ; et c'est de ces choses-là mêmes que proviennent, suivant lui, ces images animées qui nous font du bien et du mal. Épicure, au contraire, ne reconnaît rien comme principes des choses que les seuls atomes ; c'est-à-dire de petits corps si minces et si déliés qu'ils ne sont plus capables de division, et que les yeux ni le tact ne sauraient les percevoir. Il prétend, en outre, que la rencontre fortuite de ces atomes a produit une quantité innombrable de mondes, et que c'est aussi de là que naissent les animaux, et même les âmes, et les dieux auxquels il attribue une forme humaine, et qu'il place non dans aucun de ces mondes, mais hors de leur enceinte et dans l'espace qui est entre les uns et les autres. Car il ne veut concevoir que des corps, quoiqu'il affirme qu'on ne les conçoit que par l'entremise de certaines images qui s'échappent de ces mêmes corps formés d'atomes, et qui, étant plus subtiles et plus déliées que celles qui touchent les yeux, s'insinuent jusque dans l'esprit. Il croit enfin que la vision a lieu par l'intermédiaire de certaines grandes images qui enveloppent par

le dehors le monde tout entier. Vous voyez donc présentement, si je ne me trompe, quelles sortes d'images ces philosophes se sont figurées.

D'autre part, j'admire que Démocrite n'ait pas relevé les sectateurs d'Épicure en cet endroit, et qu'il ne leur ait pas fait remarquer, qu'il ne faut pas d'autre preuve de la fausseté de tout ce qu'ils avancent que l'impossibilité qu'il y a que l'esprit, qui est corporel, selon eux, et qui a si peu d'étendue, puisqu'il est enfermé dans l'étroit espace de nos corps, atteigne de si grandes images, et les embrasse tout entières. Car il n'est pas possible qu'un petit corps en touche un plus grand dans toutes ses parties à la fois. Comment se peut-il donc faire que cet esprit corporel conçoive tout ensemble tout ce que ces grandes images représentent, s'il est vrai que les choses ne soient connues qu'autant que ces images s'insinuent dans l'esprit, et qu'il les atteint; puisqu'il est également impossible, et qu'elles entrent tout entières dans un aussi petit espace que celui qui renferme l'esprit, et que l'esprit lui-même, qui a si peu d'étendue, les atteigne tout entières? Vous voyez que je parle selon les principes de ces philosophes; car je suis d'ailleurs bien éloigné de croire que l'esprit soit tel qu'ils se le représentent.

Que si Démocrite a cru que l'esprit était quelque chose d'incorporel, le raisonnement que je viens de proposer ne se peut employer que contre Épicure. Mais enfin Démocrite même comment n'a-t-il pas vu que, pour qu'un esprit, une substance incorporelle pense et conçoive, non-seulement il ne faut point avoir recours à l'insinuation et au contact d'aucune image corporelle, mais qu'il est même impossible que le phénomène de la pensée se produise par cette voie? Quant à la vision, mes observations s'adressent également à Épicure et à Démocrite, puisqu'il n'est pas possible que d'aussi petits yeux que les nôtres contiennent et atteignent tout à la fois d'aussi grandes images que celles qu'ils supposent.

Enfin lorsqu'on leur demande pourquoi on ne voit qu'une seule image de chaque corps, s'il est vrai qu'il en sorte une infinité de chaque corps, ils répondent que le flux et l'irruption continuelle de toutes ces images, qui se pressent et s'entassent dans l'œil, fait que de tout ce grand nombre il ne résulte qu'une seule image. Mais Cicéron réfute l'extravagance de ce flux d'images, en montrant que du moment que Démocrite veut que Dieu ne se conçoive que par des images qui coulent sans cesse, il est impossible de le concevoir éternel. Et sur ce que ces philosophes affirment que c'est l'affluence perpétuelle des atomes qui entretient la substance de leurs dieux, et leur assure une subsistance éternelle ; en sorte qu'à mesure qu'il s'écoule des atomes du corps de ces dieux, il en succède de nouveaux, et que cette succession perpétuelle est ce qui fait que ces natures ne se détruisent point ; Cicéron infère qu'il faut donc aussi que tous les autres êtres soient éternels, puisqu'il n'y en a aucun qui ne soit continuellement réparé par le flux de nouveaux atomes, lesquels remplacent ce qui se perd de sa substance. N'y a-t-il pas même sujet de craindre, dit Cicéron, qu'un Dieu tel que vous l'imaginez ne périsse à la fin, puisqu'il est sans cesse et battu au dehors d'une grêle perpétuelle d'atomes, et agité au dedans par le mouvement de ces petits corps qui le pénètrent? Car être battu des atomes et en être agité sont choses différentes selon eux : l'un se fait par la chute des atomes sur les corps, et l'autre par le mouvement des mêmes atomes quand ils pénètrent les corps. Enfin puisque de leur Dieu, comme de tout autre être, il s'écoule perpétuellement de ces images dont nous avons tant parlé, comment leur Dieu peut-il se promettre de subsister éternellement?

Ce qu'on doit le plus regretter, c'est qu'on ne se contente pas d'exposer ces rêveries, et qu'au lieu de les traiter comme des absurdités qui n'ont pas besoin d'être réfutées, nous voyions des hommes de grand esprit qui s'appliquent à les combattre et s'en font une affaire, quoiqu'il n'y ait

point d'esprit, quelque médiocre qu'il soit, qui n'en doive comprendre tout d'un coup la fausseté et l'extravagance.

Car alors même que l'on conviendrait qu'il y a des atomes, et que par un cours et un mouvement fortuits ils s'entre-choquent et s'agitent les uns les autres, accordera-t-on jamais que cette rencontre fortuite des atomes puisse produire quelque être et donner à chaque être ce qui constitue le mode et le caractère propre de sa nature, en déterminer la figure, en polir la surface, la revêtir de couleur, la remplir du principe qui l'anime et lui donne la vie? Quiconque estime qu'il vaut mieux voir des yeux de l'esprit que de ceux du corps, et qui demande sans cesse à celui qu'il reconnaît pour son créateur, de lui départir la vue de l'esprit, aperçoit clairement que tout cela ne s'opère que par l'art et les dispositions ineffables de la providence divine.

Mais il ne faut pas même admettre avec Épicure et Démocrite l'existence des atomes, et vous allez comprendre combien il est aisé de renverser cette hypothèse, sans entrer même dans les difficultés qui exercent les philosophes sur la divisibilité des corps. Car Épicure et Démocrite ne reconnaissent autre chose dans la nature que les corps et le vide, et ce qui peut provenir de là, c'est-à-dire le mouvement des petits corps dans le vide, et ce qui se forme de leur rencontre. Qu'ils nous disent donc de quel genre sont ces images qui s'échappent des corps solides, mais qui n'ont aucune solidité, en sorte qu'elles ne se peuvent percevoir que par le toucher de l'esprit, ce qui produit la pensée, selon eux, ou par celui des yeux, ce qui produit la vision? Ce sont des corps, sans doute, que ces images qui s'échappent des corps et entrent en contact avec les yeux et l'esprit même, qu'ils prétendent corporel aussi bien que les yeux. Vient-il donc des images des atomes mêmes, aussi bien que des autres corps? S'il en vient, les atomes ne sont plus atomes, puisqu'il y a d'autres corps qui en sortent et qui s'en séparent. Que si

des atomes il ne vient point d'images, il s'ensuit, ou que l'on peut concevoir quelque chose sans images, ce qui est la chose du monde dont ces philosophes veulent le moins convenir, ou qu'ils ne savent pas même s'il y a des atomes, puisque faute d'images ils ne peuvent en avoir d'idée. J'ai honte de m'arrêter à réfuter de telles folies, quoique des hommes n'aient pas eu honte d'y tomber : mais quand je songe qu'ils ont bien osé les soutenir, ce ne sont plus ces folies qui me font rougir, c'est la patience, ou plutôt la stupidité de ceux qui ont été capables de les écouter.

Puis donc que l'accablement du péché et l'amour des choses sensibles ont aveuglé les hommes jusqu'au point que les savants mêmes ont été capables de s'arrêter à ces monstres d'opinions, et d'y consumer leur loisir, pouvez-vous, mon cher Dioscore, vous et tous ceux qui ont quelque lumière et quelque discernement, pouvez-vous, dis-je, ne pas reconnaître qu'il n'y avait point de meilleure voie pour insinuer la vérité aux hommes, que l'autorité de cet Homme auquel la vérité même s'est unie d'une manière merveilleuse et ineffable, et qui, remplissant sur la terre l'office de la vérité, et gagnant la créance des hommes par la beauté de ses préceptes, et l'éclat de ses divins miracles, devait leur persuader de chercher dans un acte de foi salutaire ce que leur intelligence n'était pas encore capable de concevoir? C'est pour la gloire de cet Homme-Dieu que nous travaillons, et c'est en ses enseignements que je vous exhorte d'avoir une constante et inébranlable confiance, puisque vous voyez qu'il a su faire que non-seulement quelques esprits supérieurs, mais que les peuples entiers, dont la raison n'est pas assez éclairée pour pénétrer d'aussi profonds mystères, les croient d'une foi ferme, en attendant que, purifiés par l'observation des préceptes réparateurs de Jésus-Christ, ils passent des obscurités de cette vie au grand jour de la vérité, qui se montrera à eux sans voile et sans nuage.

Ne devons-nous pas nous rendre d'autant plus volontiers à l'autorité du Christ, que nous voyons que nulle erreur n'ose plus se produire ni entreprendre d'établir des factions, ou de conquérir des sectateurs, même parmi les simples et les ignorants, qu'en se couvrant du nom de Jésus-Christ; et que les Juifs, qui de tous les sectaires anciens sont les seuls qui subsistent et se réunissent encore sous un autre nom que celui de Jésus-Christ, portent les Écritures qui annoncent ce même Jésus-Christ, quoiqu'ils ne l'y veuillent pas apercevoir?

Que si nous trouvons des hommes qui, se disant chrétiens, quoiqu'ils ne soient pas dans la communion catholique, ont pris à tâche d'insulter à ceux qui croient et de séduire les ignorants en leur promettant de les conduire par la voie de la raison, au lieu que la foi est la voie que Jésus-Christ nous montre, l'obligation de croire étant comme le remède que ce divin médecin a apporté du ciel pour nous guérir; les manichéens n'en sont venus à ce parti que parce qu'ils ont compris qu'ils tomberaient dans le mépris, s'ils voulaient entreprendre de mener les hommes par autorité; et que tout ce qu'ils en peuvent avoir, n'est rien en comparaison de l'autorité de l'Église catholique. C'est pourquoi ils s'efforcent de balancer l'autorité inébranlable de l'Église, par les promesses magnifiques qu'ils font de mener les hommes à la vérité par la raison; témérité qui est ordinaire à tous les hérétiques. Mais Jésus-Christ, ce divin chef qui nous tient enrôlés dans la douce milice de la foi, ne s'est pas contenté de mettre son Église à couvert sous la forteresse de l'autorité, dont les siéges apostoliques, et le consentement de tant de peuples, et de nations très-célèbres, sont comme autant de remparts; il l'a encore munie, par le ministère de quelques personnages, également pieux, savants et pénétrants, de tout ce que la raison peut fournir de plus invincible. C'est pourquoi, la conduite la plus régulière est que les faibles se tiennent à couvert derrière le boulevard de

la foi, et que, pendant qu'ils y sont en sûreté, on combatte pour eux avec toutes les armes de la raison.

Mais pour revenir aux platoniciens, le bruit des sophistes qui déclamaient contre eux, les erreurs qu'on avait répandues de toutes parts, les réduisaient, avant la venue de Jésus-Christ, à tenir leurs sentiments obscurs et enveloppés, plutôt que de les exposer à être méprisés et avilis; et c'était le seul parti qu'ils eussent à prendre, puisqu'ils n'avaient pas l'autorité nécessaire pour obliger les hommes à croire; une telle puissance n'appartenant qu'à un Homme-Dieu. Mais aussitôt que ce nom de Jésus-Christ, qui n'a pas moins causé de trouble que d'admiration par toute la terre, eut commencé à se répandre, ils commencèrent aussi à se produire, et à développer la doctrine de Platon. Ce fut alors qu'on vit fleurir à Rome l'école de Plotin, et de plusieurs autres disciples de Platon très-ingénieux et très-éclairés. Il y en eut néanmoins qui se laissèrent corrompre par les curiosités damnables de la magie : mais d'autres aussi, reconnaissant que Jésus-Christ était cet Homme-Dieu, en qui la vérité et la sagesse immuable s'était incarnée, et par la bouche de qui elle avait parlé aux hommes, se rangèrent sous ses étendards. Ainsi tout ce qu'il y a et d'autorité, et de raison, se trouve réuni en cet Homme-Dieu, et dans le seul corps de son Église, pour la réparation et le renouvellement du genre humain.

Je me suis beaucoup étendu dans cette lettre, et je ne m'en repens pas, quoique ce soit un sujet bien différent de celui que vous auriez peut-être mieux aimé me voir traiter. Car à mesure que vous avancerez dans la connaissance de la vérité, vous goûterez de plus en plus ce que je viens de vous dire, et le dessein que j'ai suivi, encore que présentement il vous paraisse peut-être moins utile pour vos études.

Et toutefois j'ai répondu aussi à ce que vous demandiez, non-seulement par ce que j'ai dit dans cette lettre

sur quelques-unes des questions que vous m'adressez, mais par les notes que j'ai mises, sur presque toutes, à la marge des mémoires que vous m'aviez envoyés. Que s'il vous semble que je n'ai pas satisfait à ce que vous désiriez, et que je vous donne une chose pour une autre, vous ne songez pas, mon cher Dioscore, à qui vous vous êtes adressé. Quant aux questions que vous me proposiez sur les livres de l'*Orateur*, je les ai toutes omises : car il m'a semblé que ce serait une espèce de badinage et d'amusement puéril que de m'arrêter à les résoudre. Les autres sont d'une nature à pouvoir être discutées, au moins à les considérer en elles-mêmes, et non pas comme tirées des livres de Cicéron. Mais pour celles-là, elles me paraissent indignes d'occuper un homme de ma profession.

Je n'aurais même pas eu le loisir de faire ce que j'ai fait, si je n'avais été obligé, par l'indisposition où me trouva votre messager, de quitter Hippone pour quelque temps. Depuis lors, ma santé s'est encore altérée, et la fièvre m'a repris ; c'est pourquoi je n'ai pu vous envoyer cette lettre aussitôt que j'aurais voulu. Mandez-moi comment vous l'aurez reçue.

(Saint Augustin. *Lettre CXVIII*e.)

## XXVIII. DE L'ACCORD DE LA RELIGION ET DE LA PHILOSOPHIE.

Oui, si Platon vivait encore et qu'il voulût bien me répondre lorsque je l'interrogerais, ou plutôt si quelqu'un de ses disciples l'eût interrogé de son temps, lorsqu'il s'efforçait de lui persuader, par ses discours, que la vérité ne se voyait point par les yeux corporels, mais par un esprit purifié ; que toutes les âmes qui s'y tenaient unies devenaient parfaites et bienheureuses ; que rien n'empêchait plus de la connaître que la corruption des mœurs, et les fausses images des choses sensibles, qui, passant de ce monde sensible dans notre corps et faisant par lui impression dans notre esprit, y forment un nombre infini d'opinions et d'erreurs ; qu'il fallait donc premièrement guérir notre âme afin de pouvoir contempler la forme immuable de toutes les choses, et cette beauté qui demeure toujours en même état et qui en tout est semblable à elle-même, qui ne reçoit ni d'étendue par les lieux, ni de changement par les temps, mais qui se conserve toujours une et la même en tout ce qu'elle est, cette beauté enfin que les hommes s'imaginent n'être point, et qui cependant possède elle seule l'être souverain et véritable ; que toutes les autres choses naissent et meurent, s'écoulent et se perdent ; et que néanmoins tant qu'elles sont, elles ne subsistent que par ce Dieu éternel qui les a toutes créées par sa vérité ; que parmi ces choses, il n'y a que la seule âme raisonnable et intellectuelle qui puisse jouir et être touchée de la contemplation de son éternité, qui en puisse tirer son lustre et son éclat, et qui soit capable de mériter la vie éternelle ; mais qu'étant blessée par l'affection qu'elle met aux choses qui naissent et qui périssent, et par la douleur qu'elles lui causent, et s'attachant à la

longue accoutumance de cette vie et aux sens du corps, elle se perd dans le vague de ses imaginations vaines et chimériques, jusqu'à se moquer de ceux qui disent qu'il y a quelque être qui ne s'aperçoit point par les yeux du corps, qui ne se représente point par les fantômes de l'imagination; mais qui ne s'aperçoit que par les seules lumières de la raison; si donc un disciple de Platon, voyant que son maître tâchait de lui persuader ces choses, lui eût fait cette question : s'il se trouvait un homme excellent et tout divin qui persuadât aux peuples qu'ils devraient croire ces vérités, s'ils n'étaient pas capables de les comprendre, ou qui fît que ceux qui les comprendraient ne se laissassent point emporter aux opinions du vulgaire, et aux erreurs communes des peuples; s'il se trouvait, dis-je, un homme de cette sorte, le jugerait-il digne des honneurs divins? Platon sans doute lui répondrait : qu'il était impossible que cet homme fît ce qu'il disait, à moins que la vertu même et la sagesse de Dieu ne l'eût choisi pour l'unir à soi en même temps qu'elle le formerait, et qu'après l'avoir éclairé dès son berceau, non par des instructions humaines, mais par l'infusion d'une lumière secrète et intérieure, elle n'embellît son âme de tant de grâces, ne le fortifiât d'une constance si ferme, et enfin ne l'élevât à un tel point de grandeur et de majesté, que, méprisant tout ce que les hommes vicieux désirent, souffrant tout ce qu'ils craignent, et faisant tout ce qu'ils admirent, il pût changer le monde entier, et le porter à une créance si salutaire, par son amour et une autorité souveraine; que pour ce qui était de la manière dont on devrait honorer un homme si excellent, il était inutile de lui en demander son avis, puisqu'il était aisé de reconnaître quels honneurs étaient dus à la sagesse de Dieu, par le soutien de laquelle il travaillerait à donner un véritable salut à la nature humaine, méritant ainsi d'être honoré d'une manière particulière, et élevé au-dessus de tous les honneurs qu'on rend aux hommes.

Que si ce que Platon eût pu dire alors est arrivé véritablement ; si tant de livres et tant d'ouvrages le publient; si d'une des provinces de la terre, qui était la seule qui adorât le seul Dieu véritable, et dans laquelle devait exister cet homme admirable dont je viens de retracer l'image, Dieu a choisi des hommes et les a envoyés par tout l'univers, pour y allumer les flammes de l'amour divin par leurs paroles et par leurs miracles; si après avoir établi cette excellente doctrine, ils ont laissé après eux la lumière de la foi répandue dans toute la terre : et pour ne point parler des choses passées, qui peuvent n'être pas crues de quelques-uns, si l'on prêche publiquement aujourd'hui dans tous les pays et à tous les peuples : « Que le Verbe était au commencement, que le Verbe était en Dieu, que le Verbe était Dieu, et qu'il était dès le commencement en Dieu; que tout a été fait par lui et que rien n'a été fait sans lui ; » si, pour guérir les âmes malades, afin qu'elles deviennent capables de la connaissance, de l'amour et de la puissance de ces vérités sublimes, et fortifier les esprits faibles afin qu'ils puissent, sans être éblouis, supporter l'éclat d'une si grande lumière, on dit aux avares : « N'amassez point de trésors sur la terre, où les vers et la rouille les corrompent, et où des voleurs les découvrent et les dérobent; mais amassez des trésors dans le ciel, où les vers et la rouille ne les peuvent corrompre, ni les voleurs les découvrir et les dérober, car votre cœur est où est votre trésor; » si l'on dit à ceux qui sont vicieux : « Celui qui sème dans la chair, recueillera de la chair une moisson de corruption ; celui qui sème dans l'esprit, recueillera de l'esprit la moisson de la vie éternelle; » si l'on dit aux superbes : « Celui qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé; » si l'on dit aux colères : « Lorsque vous avez reçu un soufflet sur une joue, préparez-vous à en recevoir encore sur l'autre; » si l'on dit aux querelleurs : « Aimez vos ennemis; » si l'on dit aux superstitieux : « Le règne

de Dieu est en vous ; » si l'on dit aux curieux : « Ne recherchez point les choses visibles, mais les invisibles : parce que les choses visibles sont temporelles et les invisibles sont éternelles ; » et en dernier lieu, si l'on dit en général à tous les hommes : « N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde ; parce qu'il n'y a rien dans le monde qui ne soit ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou ambition du siècle. »

Si l'on enseigne maintenant cette doctrine à tous les peuples de la terre ; s'ils l'écoutent avec respect et plaisir ; si après tant de sang que les martyrs ont répandu, après tant de tourments et de supplices qu'ils ont soufferts, les églises en sont devenues d'autant plus fécondes et se sont multipliées avec plus d'abondance jusque dans les pays barbares ; si l'on n'admire plus maintenant des millions de jeunes hommes et de jeunes vierges, qui méprisent le mariage et qui vivent dans la continence, au lieu que Platon, ayant vécu quelque temps de cette sorte, appréhenda tellement la fausse opinion de son siècle, qu'on dit qu'il fit un sacrifice à la nature, si nous en devons croire l'histoire, comme pour expier cette faute ; si ces maximes sont tellement reçues, que comme c'était une extravagance auparavant que de les proposer, c'est une extravagance aujourd'hui que d'en douter ; si dans tous les endroits de la terre où il y a des hommes, on promet et on s'oblige de garder ces maximes pour entrer dans la religion chrétienne ; si on les lit tous les jours dans les églises, et si les évêques les y expliquent ; si ceux qui tâchent de les pratiquer, frappent leur poitrine ; s'il y a un si grand nombre de personnes qui les suivent, que les îles qui étaient autrefois désertes, et les plus affreuses solitudes, sont remplies de toutes sortes de personnes, qui ont abandonné les honneurs et les richesses de ce monde pour consacrer toute leur vie au service du seul Dieu véritable et du souverain Maître de toutes les créatures ; et enfin, si dans les villes, dans les châteaux, dans

les villages, dans la campagne même et dans les maisons particulières, on y prêche si ouvertement et si puissamment de détourner son cœur de toutes les choses d'ici-bas et de le tourner tout entier vers le seul et vrai Dieu, qu'aujourd'hui, partout l'univers, presque tous les hommes répondent d'une voix : « Qu'ils ont le cœur élevé vers le Seigneur ; » pourquoi demeurons-nous encore dans l'assoupissement de nos ignorances et de nos erreurs, et pourquoi allons-nous chercher les oracles de Dieu dans les entrailles des bêtes mortes ? Et lorsqu'il est question de parler de ces matières, pourquoi aimons-nous mieux avoir Platon dans la bouche, que Dieu dans le cœur ?

Que si donc il y a des hommes qui pensent qu'il soit mal ou superflu de mépriser ce monde sensible, de purger son âme par l'exercice de la vertu pour la mettre sous le joug et la dépendance de Dieu, c'est par d'autres moyens qu'il les faut réfuter, si toutefois il convient de discuter avec eux. Mais que ceux qui avouent que cela est bon et désirable, que ceux-là connaissent Dieu, qu'ils cèdent au Dieu par qui ces choses sont déjà tombées dans la créance de tous les peuples et leur ont été persuadées. Eux-mêmes enseigneraient de pareils préceptes, s'ils en avaient seulement la force ; ou sinon, on devrait les accuser d'envier la vérité aux autres hommes. Qu'ils cèdent donc à Celu par qui s'est accompli ce changement, et que la curiosité ou une vaine jactance ne les empêche pas de reconnaître quel abîme il y a entre les timides conjectures d'un petit nombre d'hommes et le salut manifeste, l'entraînement des peuples. Car si ces philosophes revenaient à la vie, ces philosophes, dont les noms sont un sujet d'orgueil, et qu'ils trouvassent les églises remplies, les temples déserts, qu'ils vissent le genre humain, désabusé des biens temporels et passagers, placer son espoir dans la vie éternelle et les biens spirituels et intelligibles où on l'appelle et y courir ; ces philosophes diraient peut-être s'ils étaient tels qu'on les représente) : Ce sont là les

vérités que nous n'avons osé persuader aux peuples, et nous avons cédé à leurs habitudes plutôt que de les gagner à notre foi et à nos désirs.

C'est pourquoi, si ces hommes pouvaient de nouveau vivre avec nous, ils comprendraient assurément à quelle autorité il faut avoir recours pour agir sur les hommes avec efficace, et, en changeant un petit nombre de mots et de maximes, ils deviendraient chrétiens, comme l'ont fait la plupart des platoniciens parmi les modernes et les contemporains. Ou s'ils ne consentaient pas à un tel aveu, à une telle conversion, demeurant dans l'orgueil et l'envie, je ne sais s'ils pourraient revoler vers les biens qu'ils proclamaient souhaitables et désirables, empêchés qu'ils seraient par ces souillures et cette glu.

(Saint Augustin. *De la vraie religion*, chap. III.)

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.



## PREMIÈRE PARTIE.

### Les Pères et le Paganisme.

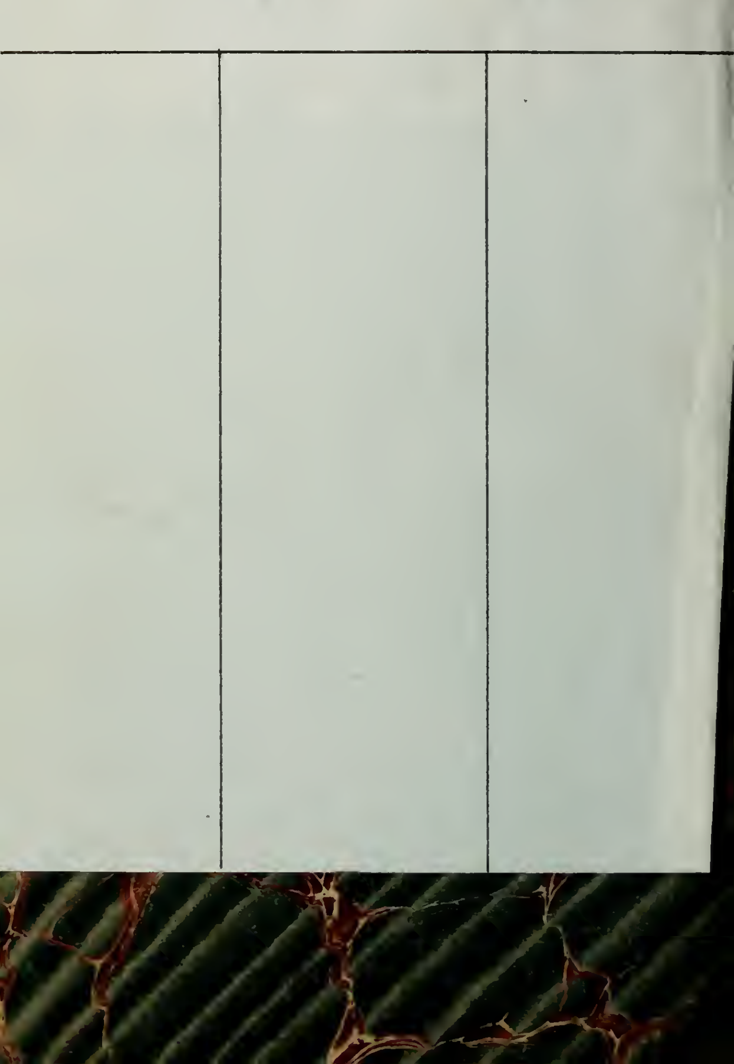


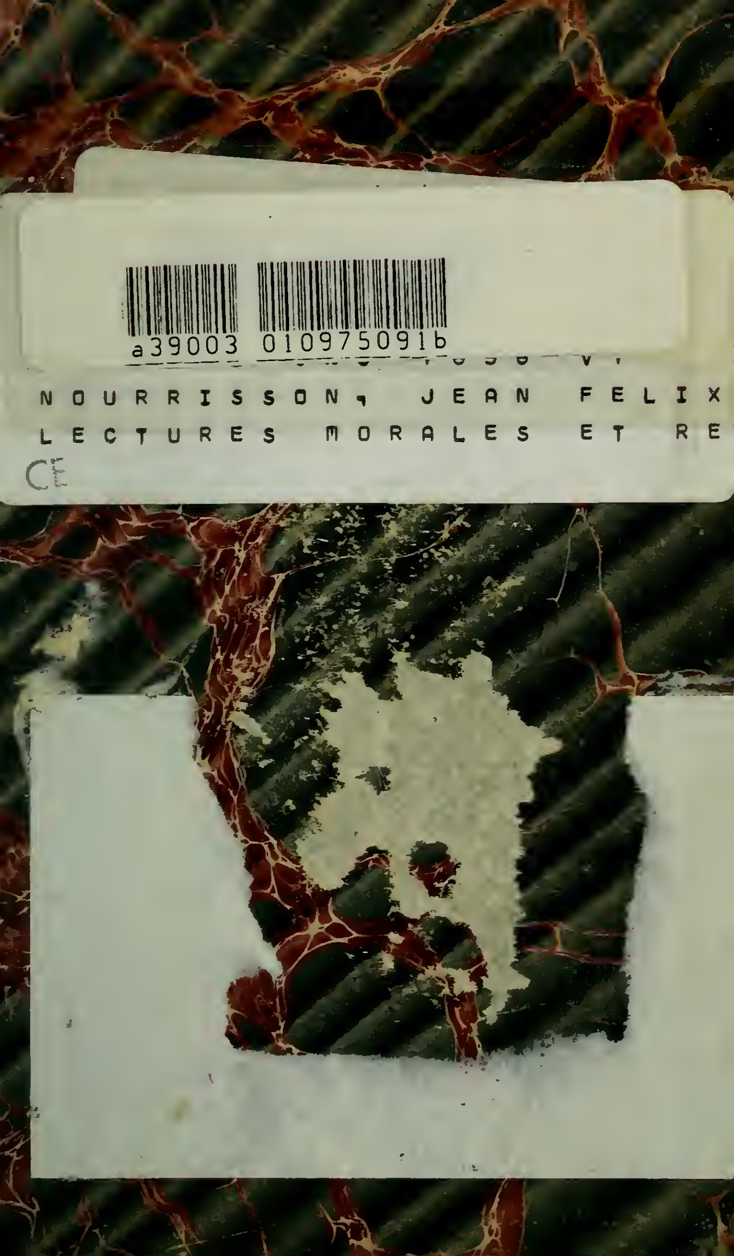
## DEUXIÈME PARTIE.

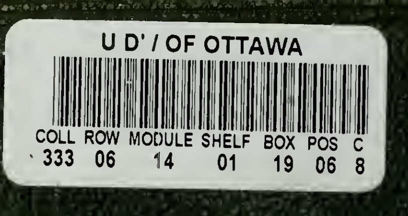
### Les Pères et la Philosophie.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.




a39003 010975091b
NOURRISSON, JEAN FELIX
LECTURES MORALES ET RE
CE



U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 14 01 19 06 8